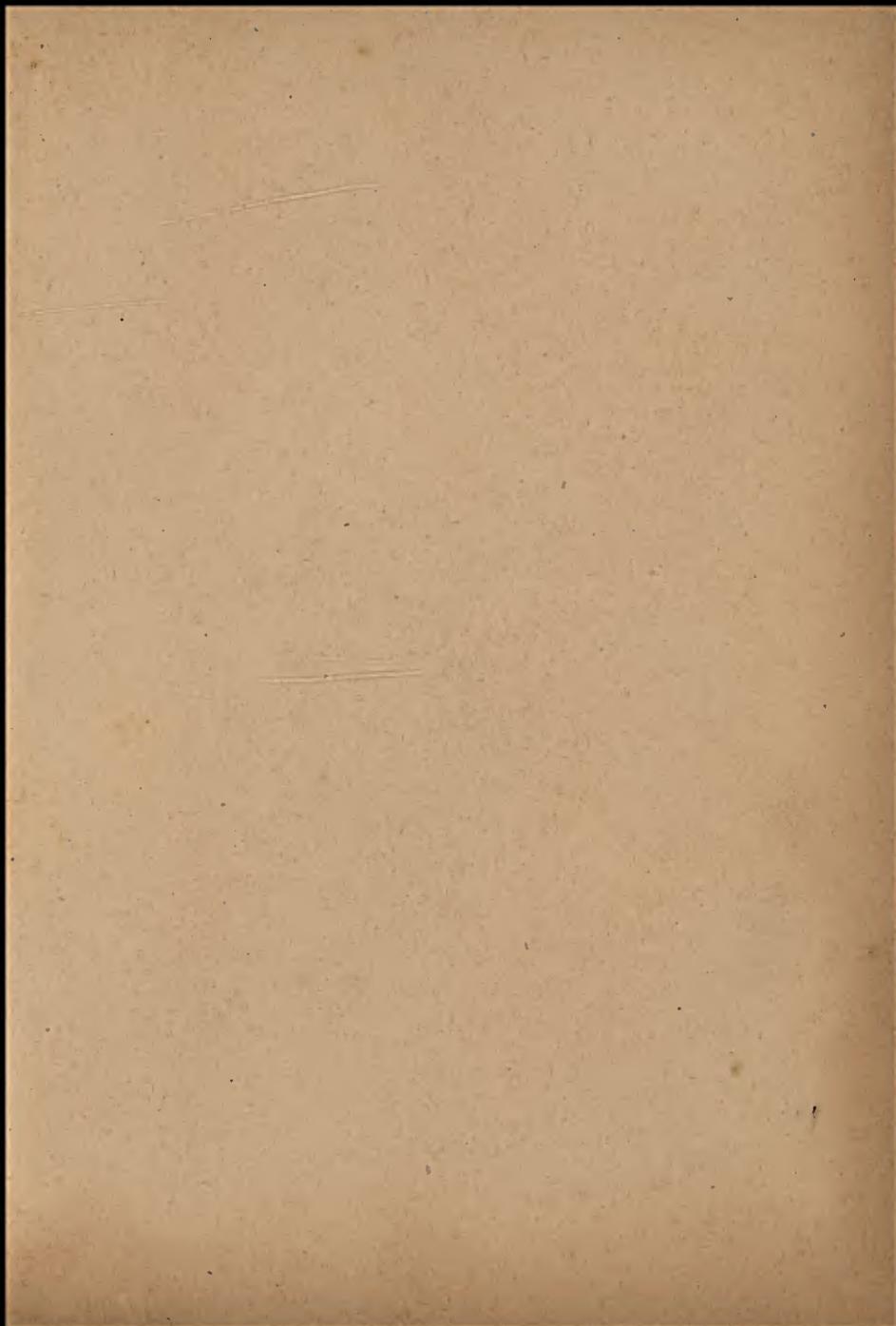
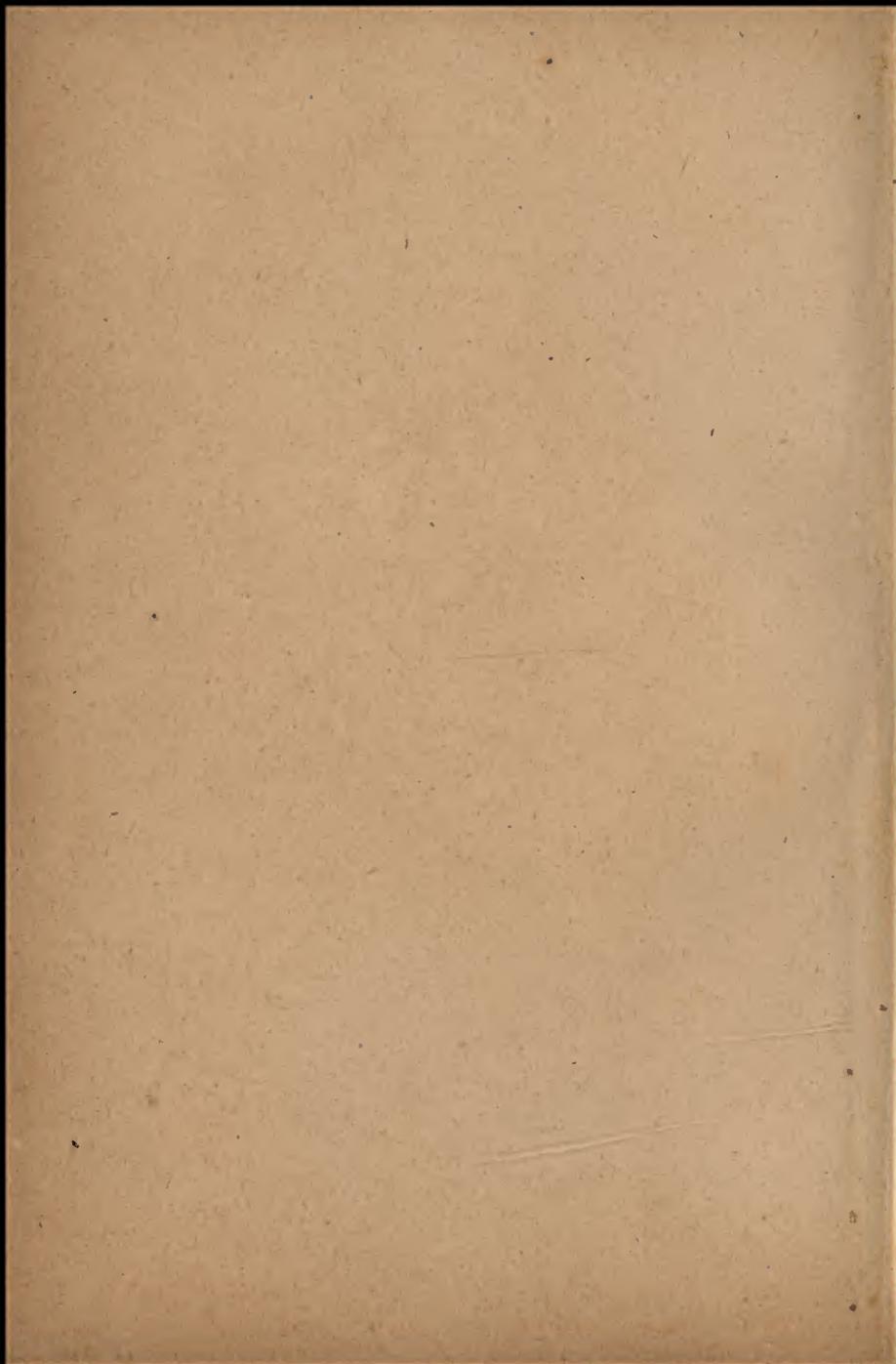
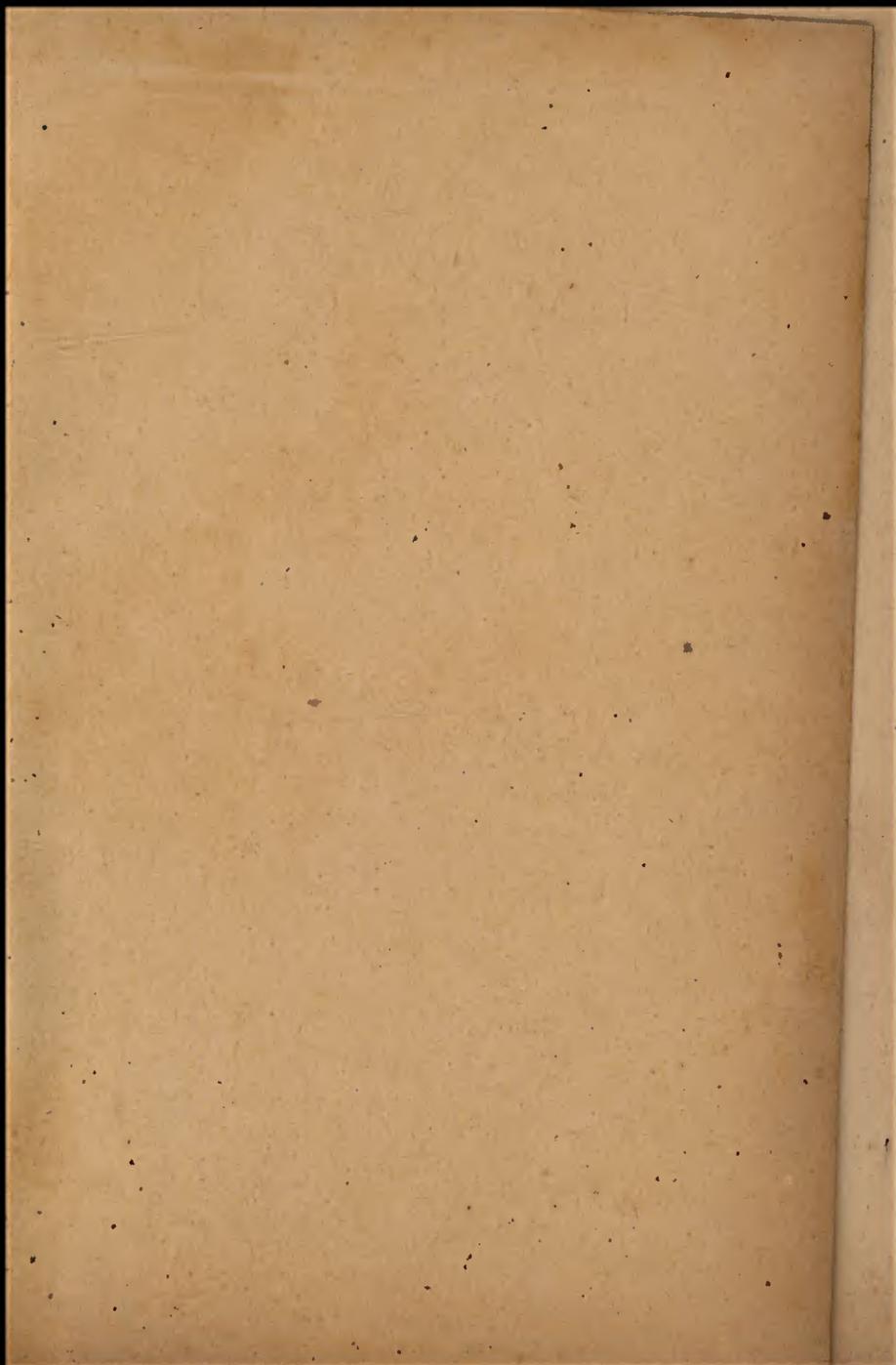


unesp







BIBLIOTHÈQUE DE SYNTHÈSE HISTORIQUE
L'ÉVOLUTION DE L'HUMANITÉ

Dirigée par HENRI BERR.
DIRECTEUR DE LA REVUE DE SYNTHÈSE HISTORIQUE.

LA TERRE
ET
L'ÉVOLUTION HUMAINE

INTRODUCTION GÉOGRAPHIQUE
A L'HISTOIRE

PAR

LUCIEN FEBVRE

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

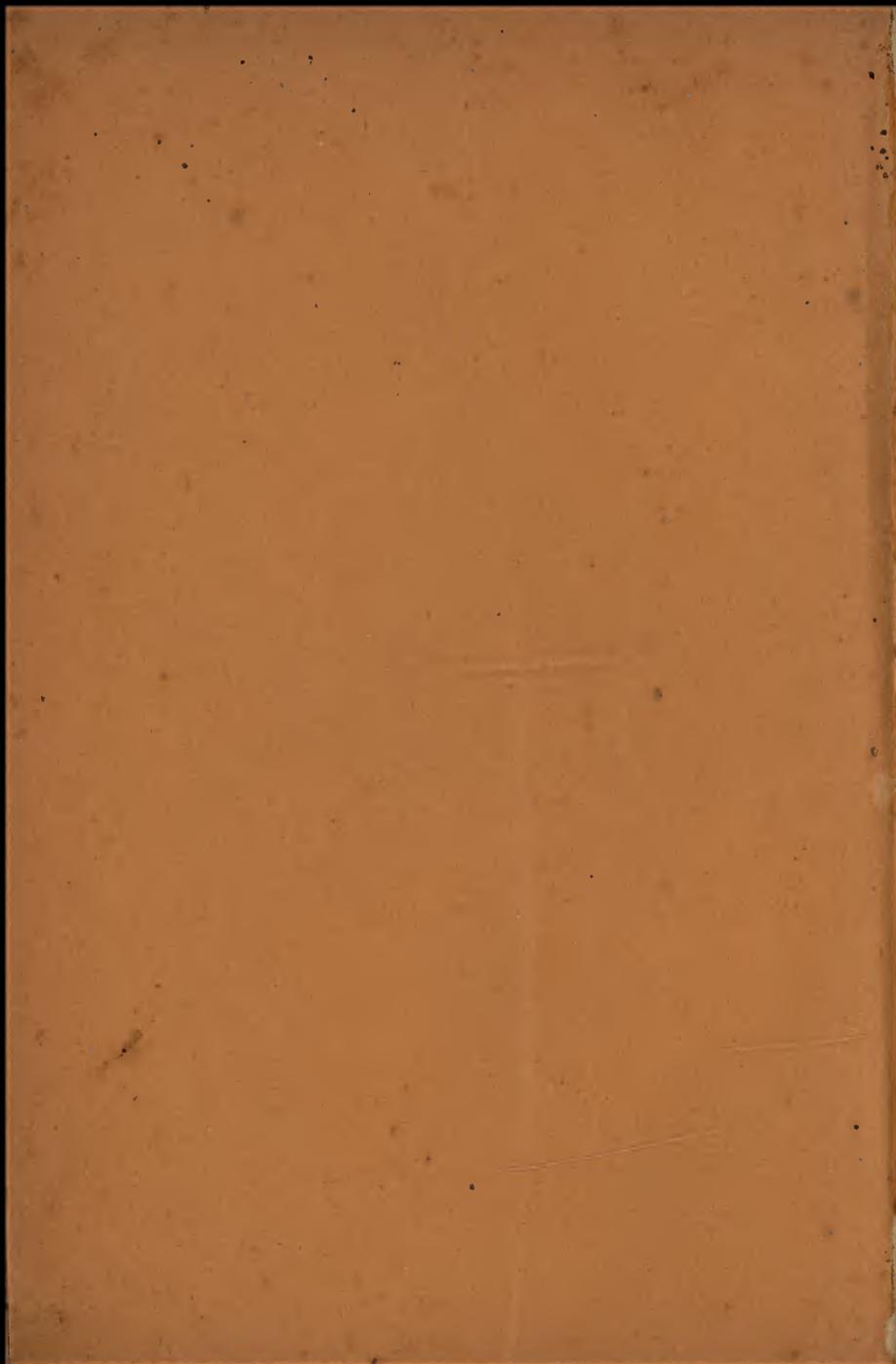
avec le concours de

Lionel BATAILLON

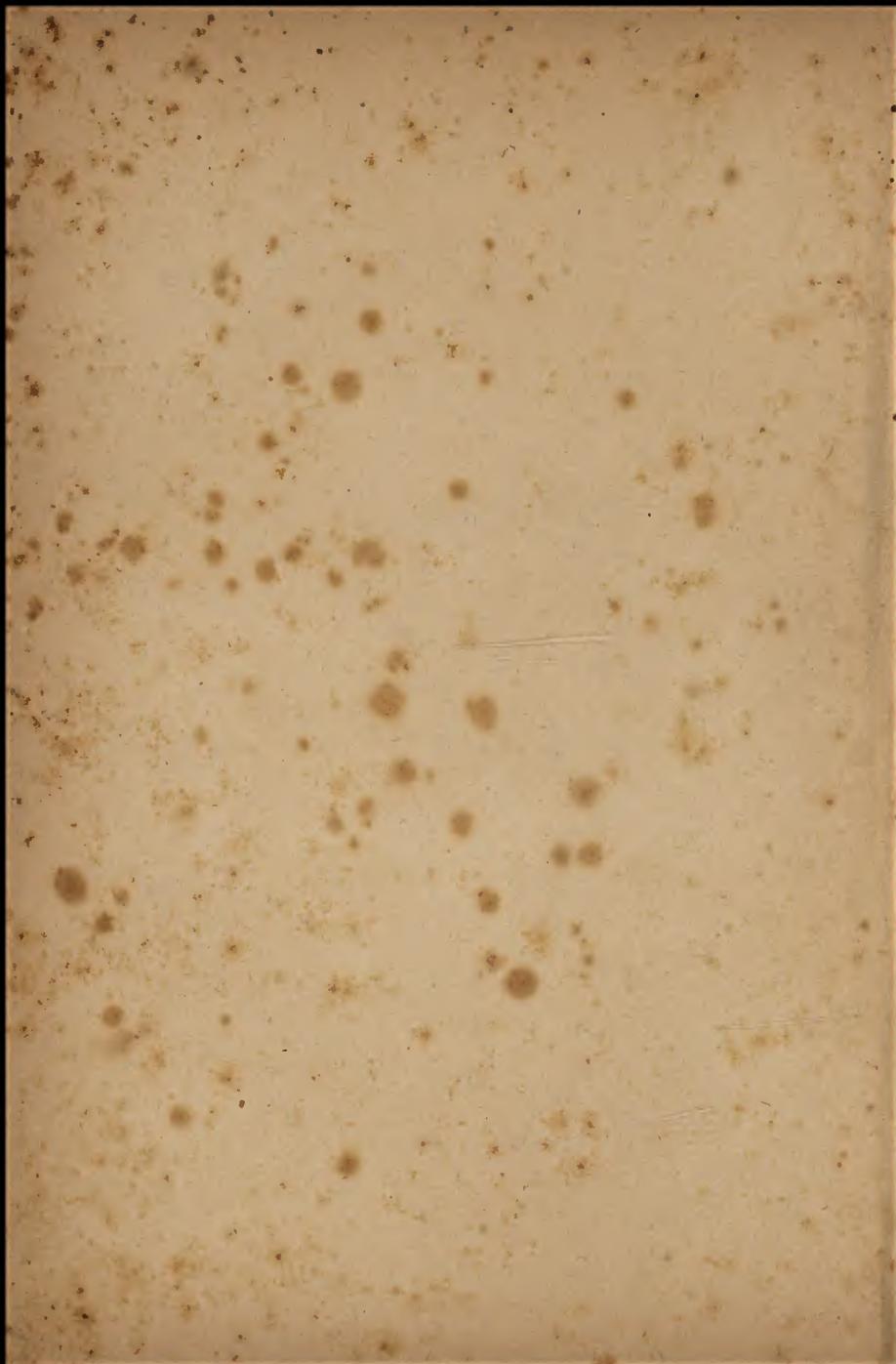
AGRÉGÉ D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE

LA RENAISSANCE DU LIVRE

78, BOULEVARD SAINT-MICHEL, PARIS







L'ÉVOLUTION DE L'HUMANITÉ

SYNTHÈSE COLLECTIVE

IV



PREMIÈRE SECTION

PRÉHISTOIRE, PROTOHISTOIRE

IV



L'ÉVOLUTION DE L'HUMANITÉ

SYNTHÈSE COLLECTIVE

Dirigée par HENRI BERR

LA TERRE
ET
L'ÉVOLUTION HUMAINE

INTRODUCTION GÉOGRAPHIQUE
A L'HISTOIRE

PAR

LUCIEN FEBVRE

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

avec le concours de

Lionel BATAILLON

AGRÉGÉ D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE



LA RENAISSANCE DU LIVRE
78, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 78, PARIS

1922



Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

Copyright, by La Renaissance du Livre, 1922.



AVANT-PROPOS

ACTION DU MILIEU ET EXPLOITATION DE LA TERRE

Dans l'évolution de la vie — épanouissant ce besoin d'être, qui est la vie même — l'homme nous est apparu. Il nous est apparu agent de logique, créateur de l'instrument et de la parole, doué d'initiatives surprenantes qui, dans le déroulement des siècles, accroissent sans cesse son pouvoir, tantôt par lents progrès, tantôt par inventions éclatantes.

Mais le milieu ? Mais la race ? Quel est le rôle de ces deux facteurs, contingents sans doute, mais de longue portée ? Dans quelle mesure agissent-ils sur les progrès de la technique et de la pensée ? Que faut-il retenir de ces philosophies de l'histoire, de ces histoires universelles qui faisaient du milieu, ou de la race, ou de l'un et l'autre, les régulateurs de l'évolution humaine (1) ? — Les volumes IV et V de cette œuvre — le premier que voici, le second que les circonstances retardent quelque peu (2) — sont destinés à serrer d'aussi près que possible le double problème qui s'imposait à nous.

(1) Voir la Synthèse en Histoire, pp. 77 et suiv.

(2) M. Eug. Pillard a bien voulu accepter la succession du regretté M. Denicker — qui devait traiter le sujet, mais n'a laissé qu'une ébauche, inutilisable, du volume.



*
* *
*

Le problème de l'influence du milieu ne saurait ressortir à un pur géographe. Le pur géographe, le « géographe géographisant », ou ne s'inquiète pas de l'histoire, ou bien est disposé à l'absorber dans la géographie. Pour traiter ce problème complexe, il faut un géographe-historien, ou encore un historien-géographe, et plus ou moins sociologue par surcroît. Le présent volume prouvera sans doute qu'un historien, lorsqu'il se fait de sa discipline une conception à la fois large et profonde, lorsqu'il aspire à démêler tous les fils, extérieurs et internes, de la conduite des hommes, lorsque, tout en spécialisant ses études, il ne veut rien ignorer de ce qui leur donnera une efficacité pleine, qu'un tel historien — comme il y en a peu — est particulièrement propre à mettre au point la question, importante et délicate, des rapports de l'homme et du milieu naturel (1).

Le grand mérite de Lucien Febvre, on le verra, c'est de soumettre à une critique impitoyable les idées vagues, les « lois » contestables, les affirmations massives, dont on a fait un emploi hâtif. L'« esprit de science » qui l'anime s'oppose à la pseudo-science qui manie des concepts simplistes et appauvrit la réalité vivante. Avant de généraliser, il faut « particulariser ». Le « problème du milieu » se décompose en une infinité de problèmes particuliers que L. Febvre fait ingénieusement apparaître. Sans doute, son livre est riche en indications positives et en hypothèses — présentées comme hypothèses : mais ce qu'il a voulu surtout, c'est montrer comment peut être précisé le rôle de la Terre dans l'Histoire. Il compte — et nous comptons avec lui — sur les collaborateurs de l'Évolution de l'Humanité pour utiliser son travail critique, pour contrôler et compléter ses suggestions.

(1) Depuis longtemps, Lucien Febvre suit, dans la Revue de Synthèse historique, les questions de géographie humaine. Voir notamment I, XIV, p. 92 ; XVI, pp. 45, 217 ; XVII, p. 358 ; XVIII, pp. 242, 269 ; XIX, pp. 43, 99.

Ainsi l'orientation de sa pensée est en parfait accord avec les tendances de cette œuvre, puisqu'elle veut, autant que présenter les résultats actuels du travail historique, poser les questions, animer les bonnes volontés au bon ouvrage, donner l'exemple du vrai travail de synthèse, qui consiste dans l'analyse menée avec la préoccupation de la synthèse. L'effort de synthèse, c'est une activité dirigée; ce n'est pas une réalisation prénaturelle.

*
* *

Par souci de rigueur scientifique, L. Febvre délimite étroitement son sujet. Il ne nie pas l'action directe du milieu sur la nature physique et psychique de l'homme; mais il la néglige de parti pris.

Aux origines surtout, cette action a été capitale, sans doute, sur tout ce qui vit. « Il est incontestable, a dit Edmond Perrier, que la sécheresse, l'humidité, la plus ou moins grande violence du vent, la chaleur, la lumière, l'électricité même peuvent modifier temporairement ou d'une façon permanente les caractères personnels des êtres vivants, animaux ou végétaux. L'abondance, la rareté, la nature de l'alimentation ont une influence plus grande encore, et, si l'on ne peut être, au premier abord, aussi affirmatif pour l'usage ou le non-usage de tous les organes, on ne saurait nier, en tout cas, que l'exercice fait grossir les muscles et crée des habitudes (1). » Des caractères acquis, — sans que nous ayons ici à discuter le mécanisme de l'hérédité, — il y en a certainement que l'hérédité transmet. Et, parmi les caractères que la vie reçoit du milieu, il y en a de bienfaisants et par lesquels l'être vivant se trouve adapté.

Cette action du milieu extérieur apparaît d'autant plus importante qu'on tient compte davantage des réadaptations

(1) Tome I de l'Évolution de l'Humanité, p. 99; cf. p. 231.



qui résultent, dans le milieu interne, d'excitations venues du dehors. Edmond Perrier, qui a su faire judicieusement leur part, dans l'explication de la vie, aux causes variées que des théoriciens divers ont souvent utilisées de façon exclusive, a insisté sur ces « puissantes causes internes » de modification. Les éléments qui constituent l'individu vivant sont à la fois indépendants et associés : « Chaque élément contribue pour sa part à la constitution du fonds commun dans lequel tous baignent avec lui. Il y puise tout ce qui est nécessaire à son alimentation; il y déverse, en revanche, tous les résidus de sa nutrition et les produits de son activité.... Par l'intermédiaire de ce milieu, qu'ils modifient sans cesse et sur lequel retiennent toutes les modifications qu'ils éprouvent eux-mêmes, qu'elles viennent de l'action du milieu extérieur ou d'ailleurs, les éléments unis dans un même organisme... réagissent ainsi les uns sur les autres à toute distance. Un organisme porte donc en lui-même des causes incessantes de modification qui lui donnent une plasticité suffisante pour qu'il puisse s'adapter d'une manière constante au milieu dans lequel il vit (1). »

Ainsi l'influence « modelante » du milieu, là même où elle est le plus incontestable, ne va pas sans un réarrangement de l'organisme; et l'on ne saurait trop souligner l'importance des « interactions du complexe organisme-milieu » (2). Nous aurons tout à l'heure à revenir sur cette relation et nous verrons que l'histoire de la vie est essentiellement, par le rôle que joue le milieu interne, une adaptation active.

Il n'en est pas moins vrai que c'est le milieu qui explique la race. La race, en théorie, est un produit du milieu. — Mais c'est, comme on l'a dit (3), un produit antéhistorique;

(1) Ibid., p. 388.

(2) E. RABAUD, L'adaptation et l'évolution, III, dans la Revue philosophique, janv.-févr. 1922, p. 94.

(3) Voir la Synthèse en Histoire, p. 78.



et Febvre, qui s'attache à l'histoire, — de préférence même à la proche histoire, — n'avait pas à traiter ce problème. Contentons-nous de noter ici que le milieu a mis certainement son empreinte sur l'homme physique et psychique, qu'il y a lieu de chercher quelle est la force, la persistance de cette empreinte initiale. Et renvoyons au volume de M. Pittard.

Mais voici un autre problème : jusqu'à quel point, dans la période historique elle-même, l'action directe du milieu naturel continue-t-elle à se faire sentir ? Puisque la puissance du climat s'exerce directement et nettement sur le monde végétal, sur le monde animal (1), y a-t-il des traits physiques et psychiques que tel genre d'habitat, ne disons pas impose fatalement, mais tend à imprimer sur les occupants humains ? La taille, par exemple, la pigmentation, la structure anatomique des groupes dans lesquels les races se sont divisées, leur énergie morale, leurs aptitudes intellectuelles..., quel rapport tout cela soutient-il avec les conditions du milieu, climat, nature du sol, nourriture ? Ce sont là questions à résoudre, questions délicates et complexes — et qui relèvent de l'anthropologie et des sciences médicales, d'une part, de l'éthologie collective, d'autre part. Elles « peuvent avoir pour le géographe leur intérêt ; mais elles ne sont pas de son ressort » (2). Il doit bien se garder d'accueillir comme vérités « scientifiques » des théories d'adaptation simplistes que les hommes compétents sont en train de compléter ou de corriger.

Pour l'explication du caractère ethnique, en particulier, ou des modalités du génie, on a abusé d'« influences » qu'il est à la fois très séduisant et trop commode de mettre en œuvre. Sans doute il n'y a rien d'absurde à soutenir que la contemplation seule d'un paysage puisse contribuer à orienter l'esprit, à inspirer l'art. Il semble bien que le Parthénon n'ait pu naître que sur le sol et sous le ciel de l'Attique. Mais à établir

(1) P. 142. — (2) Pp. 115-135.



des rapports de ce genre, l'historien littéraire a beau jeu. Les hommes emportent dans leurs migrations collectives ou leurs déplacements individuels des paysages intérieurs. Et les éléments de leur vie psychique sont infiniment nombreux. Qu'une même région, dans la suite des siècles, puisse avoir des populations de natures différentes, puisse produire, dans les genres les plus divers, des artistes des tempéraments les plus opposés, c'est une raison pour s'abstenir de déductions précipitées. Il faudrait substituer à des vraisemblances les résultats de recherches méthodiques : et ces recherches, qui seraient utiles à la synthèse historique, ne s'imposent évidemment pas à la géographie humaine.

*
* *

Quelle est donc la bonne attitude en géographie humaine pour qui a le souci d'une tâche délimitée et précise ? Elle ne peut consister — comme L. Febvre le montre — qu'à chercher les relations entre la Terre et la vie, le rapport qui existe entre le milieu naturel et l'activité des occupants.

J'ai, dans la Synthèse en Histoire, parlé du rôle joué par le milieu à un point de vue, si l'on peut dire, strictement événementiel. Il y a des événements physiques qui provoquent des événements humains (1). C'est surtout dans la préhistoire que les événements de la physique terrestre ont été d'une importance capitale et ont eu sur l'humanité des répercussions durables. Depuis longtemps, la portée des événements physiques — un tremblement de terre, une inondation, une anomalie de température... — est moindre, sans être négligeable. Les formes et les ressources permanentes du milieu sont un facteur d'une tout autre envergure, dont il s'agit de préciser le rôle dans l'évolution de l'humanité (2).

(1) Voir, sur ce point, DE MORGAN (*t. II de l'Évolution de l'Humanité*, p. 20) et CORNEJO, *Sociologie générale*, t. I, p. 286.

(2) Il faut observer que le mode de vie intervient dans la constitution du

Or, c'est par l'intermédiaire de la vie végétale, surtout, que la Terre agit sur la vie humaine. — A ces cadres vides et abstraits qu'une géographie toute théorique considère comme prédestinés à recevoir les États et à régir leur histoire, L. Febvre oppose la « couverture vivante », les puissances diverses du sol. Et il montre l'histoire, enrichie sans cesse dans son extension, qui pose sans cesse au géographe de nouveaux problèmes sur les données du milieu et leur utilisation humaine. C'est toute la vie des hommes, et non pas seulement leur vie politique; ce sont toutes leurs institutions, et surtout — mais non pas exclusivement — leur organisation économique, qui soutiennent des rapports étroits avec le milieu (1).

Rapports au sens le plus complet du mot; rapports réciproques. Il ne suffit pas, comme le font des géographes, — dont les travaux ont marqué un progrès, — de distinguer une géographie humaine statique et une géographie humaine dynamique, l'étude de l'action du milieu sur l'homme et celle de l'action humaine sur le milieu : il faut concevoir la géographie humaine comme étude des relations continues qui existent entre ces deux éléments associés. Il y a là une tendance conforme à l'orientation générale de la science actuelle : la conception de l'univers se modifie en s'attachant de plus en plus au réel, en précisant les relations des éléments divers, qui sont la riche substance de ce réel, et en critiquant ou en restreignant l'emploi des notions abstraites, des cadres purement rationnels, — comme l'espace et le temps absolus.

Les êtres humains sont un élément du « paysage », un élément dont l'activité s'y incorpore, un agent modificateur du milieu, et qui l'« humanise ». « Les hommes ne se soustraient jamais totalement, quoi qu'ils fassent, à la prise du milieu » (2);

caractère collectif et qu'ainsi une action indirecte du milieu s'ajoute — en quelque mesure — à l'action éthologique directe.

(1) Pp. 101-104. — (2) P. 383.

nais jamais ils ne sont agis purement et simplement par lui. On reprochait récemment aux auteurs d'une intéressante « géographie de l'histoire » de ne pas tenir la promesse de leur titre : « Le déterminisme géographique, disait-on, a [d'après ce livre] ceci de très particulier, que les mêmes causes n'y produisent pas toujours les mêmes effets. Toujours est-il que les auteurs s'efforcent de démontrer l'inexistence du problème principal qu'ils se sont proposé de résoudre. En effet, s'il n'y a pas d'action prévisible et déterminable du cadre naturel, il n'y a plus, semble-t-il, de géographie de l'histoire ; il n'y a plus que de l'histoire tout court. Et c'est bien l'impression dominante, malgré quelques affirmations opposées, mais de portée généralement beaucoup moindre (1). » L. Febvre a le mérite de traiter cette matière avec une pleine conscience : « Une certaine géographie humaine n'est peut-être pas autre chose qu'une histoire revivifiée dans ses sources, rajeunie dans ses méthodes et heureusement renouvelée dans ses sujets » (2).

Il a trouvé, pour préciser le problème essentiel, des formules frappantes. Au déterminisme géographique d'un Ratzel il oppose le possibilisme d'un Vidal de la Blache (3). « Il n'y a pas, pesant sur les individualités historiques, l'influence rigide et uniforme de quatre ou cinq grandes fatalités géographiques (4). » « Le vrai, le seul problème géographique, c'est celui de l'utilisation des possibilités (5). » « Des néces-

(1) Revue de Métaphysique et de Morale, oct.-déc. 1921, suppl., p. 12 : compte rendu de La Géographie de l'histoire, ouvrage de J. BRUNHES et C. VALLAUX.

(2) P. 428.

(3) P. 25. Nous dirions plutôt : au nécessitarisme. Le déterminisme demande à être nettement distingué de la nécessité. Déterminisme, c'est causalité naturelle. Parmi les causes qui, dans la nature, déterminent les phénomènes, il y en a de contingentes. Parmi ces causes contingentes, il y en a d'ordre géographique. Le problème est de savoir s'il y a des nécessités géographiques, si les faits naturels peuvent agir comme causes nécessaires sur une humanité « purement réceptrice ».

(4) P. 106. — (5) P. 425.



sités nulle part ; des possibilités partout (1). » Les données naturelles sont matière, plus encore que cause du développement humain. La « cause essentielle », « c'est moins la nature avec ses ressources ou ses obstacles que l'homme lui-même et sa nature propre ».

Il y a des zones distinctes qui se distribuent symétriquement de part et d'autre de l'équateur, de grands cadres climato-botaniques, inégalement riches en possibilités et où les possibilités sont d'inégale valeur, inégalement favorables aux diverses races humaines et inégalement propres au développement humain : mais jamais l'impossibilité n'est absolue, — même pour les races les moins « adaptées », — et toutes les probabilités se trouvent déjouées souvent par la tenace et souple volonté des hommes. La thèse « déterministe » veut que ces cadres constituent « des ensembles de forces qui agissent sur les hommes, directement, avec une puissance véritablement souveraine », qui régissent « toutes les manifestations de leur activité, des plus humbles aux plus compliquées et aux plus relevées » (2). En réalité, dans ces cadres, et surtout dans les régions les plus riches en possibilités diverses, les possibilités tour à tour s'éveillent, ou s'assoupissent, pour brusquement se réveiller, en vertu de la nature et de l'initiative des occupants. « Ces possibilités d'action ne constituent pas une sorte de système lié ; elles ne représentent pas dans chaque région un tout indissociable : si elles sont saisissables, elles ne sont pas saisies par les hommes toutes à la fois, avec la même force et dans le même temps (3). » Les mêmes régions, par les mutations de valeur de leurs éléments, ont les destinées les plus changeantes. Et c'est l'activité humaine qui « mène le jeu ».

Sans doute il y a, dans les groupes humains, des similitudes de vie, — ou tout au moins des analogies, — qui résultent du

(1) P. 284. — (2) P. 202. — (3) P. 204.



déploiement de possibilités semblables. Mais là rien de fixe, de rigide. Il faut éviter de refaire du nécessaire avec le possible.

Ainsi, l'homme a besoin de points d'appui, d'où il puisse mener son effort d'utilisation des ressources naturelles et remanier la nature : montagnes, plaines, plateaux, vals, bordures littorales, îles, oasis. Mais, par une analyse ingénieuse où il fait preuve à la fois d'une étonnante richesse de documentation et d'une remarquable souplesse dialectique, L. Febvre montre qu'on se leurrerait en cherchant dans ces formes terrestres des caractères absolus. Il n'y a pas de « notion nécessaire et unique » de plateau, de plaine, de montagne, avec action nécessaire et uniforme sur les hommes : il y a des individualités géographiques dont tout au plus pourra-t-on classer les possibilités diverses pour déterminer des types possibles d'adaptation humaine (1). Et si l'on considère les plus petites unités géographiques, les plus élémentaires, les plus « naturelles », vals, îles, oasis, ici même ee ne sont qu'« actions et réactions », jeu variable et complexe des possibilités. « On chercherait une nécessité, une « loi des îles » pesant sur les hommes, sur les sociétés humaines : on ne trouverait que variété et diversité (2). » L'île, quoi qu'il semble, n'est pas une unité absolue. L'isolement, comme la distance, sont choses toutes relatives, tout humaines. La navigation n'est pas liée à la nature des côtes ; et le type morphologique le plus parfait n'entraîne pas des effets certains.

En se plaçant à un point de vue purement économique, on fait souvent de certains types d'existence ou genres de vie théoriques une dépendance de certains milieux. Dans leur classification simpliste en chasseurs, pêcheurs, cultivateurs nomades, agriculteurs sédentaires, les économistes appauvrissent la riche texture de la vie. Les genres de vie sont

(1) Pp. 233, 241. — (2) P. 268.



quelque chose d'assez complexe et de très varié dans la réalité sociale. Si des conditions déterminées — la forêt, l'eau, le désert, le val avant la culture des plaines — contribuent primitivement à les former, ils constituent ensuite un acquis interposé entre la nature et l'homme; ils s'enrichissent de toutes sortes d'habitudes étrangères; et ils aboutissent à modifier le milieu plus encore qu'ils n'en expriment l'action. Même aux stades inférieurs de l'évolution humaine, ils n'ont pas la rigueur, la constance qu'on leur prête volontiers; et la hiérarchie qu'on établit généralement entre eux comporte bien des restrictions.

Ainsi la vie économique, particulièrement liée au milieu naturel, peut, dans une large mesure, s'en dégager: à plus forte raison le développement politique et démographique des sociétés, l'organisation des États — avec leurs frontières, leurs routes, leurs villes, leurs capitales — n'en dépendent-ils qu'assez peu et en dépendent-ils de moins en moins. Tout cela, sans doute, répond — en gros — à des possibilités géographiques; mais tout cela, traduisant la vie des sociétés, est en perpétuelle mouvance. C'est du dedans, surtout, que s'explique, dans son évolution, la géographie politique. Il y a des « germes » géographiques de villes et d'États, dont les circonstances favorisent le destin. Les frontières, les routes, l'importance des ports et des marchés, — qui est liée aux routes, — le sort des villes, la naissance des capitales, sont fonction de l'histoire, c'est-à-dire de hasards et de volontés. Et la volonté, appuyée sur l'industrie, sur la science, toujours plus victorieusement, « s'ingénie contre la nature ». Il y a longtemps que, à propos de la Flandre, Michelet a dit: « Elle s'est formée, pour ainsi dire, malgré la nature: c'est une œuvre du travail humain » (1).

L. Febvre ne traite pas directement la question de savoir si

(1) Histoire de France, V, p. 320. Voir BLANCHARD, La Flandre, p. 520.



la prise des conditions naturelles sur l'homme va s'atténuant. Cette question est-elle « oiseuse », comme il le dit ? Dans tous les cas, elle est complexe ; et elle ne ressortit que pour une part à la géographie humaine : pour une part assez large, la solution en est liée à l'étude de la race. Indirectement, et dans la mesure où il lui appartient de le faire, il y répond quand il montre que, banni de la géographie comme patient, l'homme, le civilisé d'aujourd'hui, y réapparaît, en dominateur, au premier plan, comme agent (1). » « Travail de l'homme, calcul de l'homme, mouvements de l'homme, flux et reflux incessants de l'humanité ; l'homme au premier plan, toujours, et non le sol, ou le climat (2). »

Dans ces relations étroites et constantes de la nature et de l'homme, celui-ci joue un rôle toujours plus initiateur. Il exploite de mieux en mieux la nature. En l'exploitant, ou pour l'exploiter, il la remanie. Il la fait servir à ses fins. Ce qui le meut, en définitive, c'est un ressort interne, et que nous connaissons : l'intérêt.

L. Febvre, dans son livre profond et prudent, se méfie également du mécanisme et du finalisme (3). On ne saurait admettre, en effet, pour expliquer l'évolution de la vie, qu'elle soit, du dehors, ou modelée par une action mécanique, ou dirigée par l'« influence » de milieux « providentiellement préformés ». Quant à la finalité interne, il ne la faut, évidemment, reconnaître que là où elle est sans conteste : dans la pensée réfléchie de l'être conscient.

Toutefois, avant la pensée consciente et au-dessous d'elle, dans la vie, — à tous ses degrés, — il y a quelque chose qui n'est ni le mécanisme ni la finalité, mais d'où la finalité procède : et c'est la logique.

L. Febvre veut bien dire qu'avec raison j'ai souligné l'im-

(1) P. 434. — (2) P. 341.

(3) Sur le finalisme, voir pp. 64, 124, 142.

portance de la notion du hasard en histoire. Mais il faut distinguer nettement le hasard pur et le hasard historique. Le hasard n'est intéressant pour l'historien que par rapport à la logique, dans la mesure où il est conforme ou contraire à l'intérêt.

C'est sur l'intérêt, — que L. Febvre montre émergeant dans les initiatives conscientes de l'homme civilisé (1), — sur l'intérêt qui est lié au principe logique (2) : besoin d'être et d'être le plus possible, — que repose toute l'évolution de la vie comme de l'humanité. Non seulement l'être vivant retient ce qui lui est utile; mais on a tout lieu de croire qu'il provoque, par une volonté longtemps tâtonnante et peu à peu mieux assurée, les modifications utiles. « Les animaux, dit Perrier, ont été les agents actifs de leur propre transformation (3). » On a exagéré les effets de la concurrence vitale, — qui exprime, d'ailleurs, la volonté de vivre. C'est surtout contre les conditions défavorables du milieu que les animaux, d'abord, ont lutté pour la vie : l'organisme s'est défendu contre elles avec succès; il est devenu « l'artisan de son organisation nouvelle; il s'est, pour ainsi dire, recréé par des efforts continus » (4). « On ne doit pas oublier... que, même dans le cas de ce qu'on appelle des préadaptations, l'animal ne peut tirer parti des caractères nouveaux qu'il a acquis qu'en usant de ses muscles et de son système nerveux autrement qu'il ne le faisait d'abord; il agit sur lui-même afin d'utiliser le mieux possible ces divers traits d'organisation. Commencée [dans ce cas] en dehors de la volonté de l'animal, l'adaptation au milieu s'achève sous l'action même de cette volonté... (5). » Même au point de vue biologique, à plus forte raison au point de vue psychique, il y a un milieu intérieur où règne une causalité spéciale : grâce à la causalité

(1) P. 434.

(2) Voir la Synthèse en Histoire, p. 155.

(3) T. I, p. 170 ; cf. p. 227. — (4) Ibid., p. 225. — (5) P. 156.

logique, l'humanité échappe de plus en plus au déterminisme brut, à la causalité mécanique du milieu extérieur (1).

Le présent volume s'ajuste donc de façon heureuse aux précédents, — à celui d'Edmond Perrier, qui montrait les progrès de la vie, son autonomie triomphalement accrue sous la forme humaine; à ceux de Jacques de Morgan et de J. Vendryes, qui faisaient apparaître les résultats libérateurs de ces inventions merveilleuses : la technique et le langage.

Sans doute, L. Fcbvre est particulièrement préoccupé des plus hauts problèmes de la géographie humaine, de ceux que posent les sociétés les plus civilisées. Mais il définit avec rigueur la tâche de la vraie géographie historique, ou géographie humaine rétrospective, qui plonge jusque dans la préhistoire : « Quels rapports ont entretenus les sociétés humaines d'autrefois, aux diverses époques, dans les diverses contrées du globe, avec le milieu géographique de leur temps, tel que nous pouvons tenter de le reconstituer (2) ». Et son livre est plein de suggestions — que pourront utiliser les collaborateurs de l'œuvre — sur les déterminations initiales et les possibilités changeantes des milieux dans leurs rapports avec les initiatives humaines. On se rend compte, en le lisant, que les grandes migrations primitives, le déploiement de l'humanité dans l'espace terrestre, ne sont pas simplement les effets des transformations du globe et des changements du climat. Nous aurons ailleurs (3) à insister sur ce fait que les migrations, comme l'enracinement au sol d'États organisés, tendent à la prise de possession totale de ce milieu, où l'homme se trouve jeté ainsi que Robinson dans son île, — en attendant qu'il cherche à prendre possession de l'espace même où roule le monde qui le porte.

Ainsi notre œuvre — purement scientifique — de façon

(1) Voir DÉCHELETTE, Manuel d'archéologie préhistorique..., cité par BRUNHES et VALLAUX, *ouvr. cité*, p. 28.

(2) P. 112. — (3) T. V.



tout objective se transforme en une sorte d'épopée, de Légende des Siècles. L'homme est le héros, — disons : la cause par excellence, — maître de plus en plus de la nature, et qui le serait davantage s'il employait mieux les ressources qu'il a créées, s'il avait de la « civilisation » une idée moins vacillante.

*
* *

L'humanité échappe au milieu naturel par l'action du milieu interne ou logique : l'idée — l'idée que se font les hommes de leur milieu, l'idée qui les pousse à transformer ce milieu — joue un rôle dont on ne saurait exagérer l'importance. Elle y échappe également par l'action du milieu social.

Et ici nous abordons une question qu'à dessein nous avons laissée de côté, provisoirement. Nous avons parlé des relations du milieu naturel avec l'« homme », avec l'« humanité » : pour L. Febvre, le géographe n'a pas affaire à l'homme, mais à des associations humaines.

Après avoir montré dans les discussions méthodologiques du début l'opposition des géographes et des sociologues, après avoir défendu l'esprit géographique contre les critiques et les ambitions de la sociologie, il retient le meilleur des préoccupations du sociologue, et il souligne l'importance du facteur social — dans l'étude de la vie en général, à plus forte raison dans celle de l'humanité.

On peut lui accorder que la géographie n'a, par le fait, à considérer que des systèmes de forces, des associations, végétales, animales, — humaines. L'« homme », c'est vague, théorique, abstrait ; l'« humanité », c'est trop vaste ; l'« État », ce n'est qu'un aspect de la société. Les rapports de la terre et de l'homme ne sont saisissables que dans les modes de vie collectifs et par la réaction des collectivités sur le milieu.



Du point de vue de la géographie humaine, Febvre a raison.

Du point de vue de la géographie humaine. Mais du point de vue de la synthèse historique, il y a quelques précautions à prendre et quelques précisions à apporter. Parce que le géographe n'a affaire qu'à des groupements, il ne faudrait pas s'imaginer que le social — comme les purs sociologues sont disposés à le soutenir ou à le penser — donne la clef de l'histoire. Et, d'autre part, il y a intérêt à délimiter le concept de société, à bien définir le social — en tant que social.

Avec Eduard Meyer, L. Febvre estime périmée la théorie d'après laquelle la famille serait la cellule d'où, par des additions successives, seraient nés les États : « L'homme, plus la femme, plus les enfants : total, la famille. Une famille, plus une famille, plus des familles encore : la tribu. Une tribu, plus d'autres tribus : la peuplade. Des peuplades réunies : une grande nation. Toutes formations rabattues sur un même plan et se constituant par une série d'engendremens successifs (1). » Construction faite à rebours, dit L. Febvre. Et en effet l'organisation juridique de la famille semble bien résulter de l'existence d'un groupement plus large et d'une certaine organisation politique.

Mais qu'est-ce que la « société primitive » ? Quelles sortes de groupements entrevoit-on dans le lointain des âges ? Febvre rencontre, aux origines de l'histoire, des « sociétés vastes, étendues, couvrant d'une même civilisation des espaces puissants » (2), — des États, en prenant le mot dans un sens très large, dit-il avec Eduard Meyer ; des nations, dit-il avec Jullian et Meillet. Nous croyons que si, pour la géographie humaine, ces constatations sont acceptables et utiles, elles demanderont, pour la synthèse historique, à être serrées de près dans le volume des Races et dans celui des Clans aux Empires.

(1) P. 381 ; cf. pp. 52, 178. — (2) P. 184 ; cf. p. 193.



Il faut bien distinguer les états de civilisation et les états sociaux. La « communauté de civilisation » n'implique pas nécessairement l'unité politique, ni même une organisation sociale bien définie. Ce que nous montrent, sur de vastes espaces, la préhistoire et — comme on pourrait dire — la pré-linguistique, ce sont des hommes semblables bien plus que des hommes associés. La race, l'imitation, — imitation-mode et imitation-coutume, — la logique jouent ici un rôle capital. Les inventions primitives — outre qu'elles ont pu apparaître, logiquement, en des points divers — se sont communiquées, diffusées d'autant plus facilement qu'elles avaient un caractère d'immédiate utilité, qu'elles répondaient aux besoins primordiaux, à l'intérêt vital. Il y avait — sinon une humanité — du moins de vastes ensembles humains qui présentaient des traits semblables, pour cette raison aussi que les hommes étaient moins aptes, sans doute, à tirer parti des possibilités diverses des milieux particuliers; et la nature, du reste, était moins différenciée (1).

Le développement de l'armature sociale et l'exploitation de la Terre sont certainement en rapports étroits. L'histoire de cette exploitation, c'est l'histoire — non pas de nations ou de vastes sociétés, d'abord — mais de groupes humains (ce mot, que L. Fœbvre emploie souvent, ne soulève aucune objection), que rendent homogènes les similitudes, héréditaires et imitatives, et, par rapport au milieu naturel, d'identiques besoins fondamentaux. Dans ces groupes à socialité diffuse, des noyaux de cristallisation sociale, en quelque sorte, se produisent; des sociétés restreintes se forment, qui s'organisent véritablement et dont les institutions, dans une large mesure, tendent et aboutissent à améliorer les moyens d'existence. En vertu de la même tendance, ces sociétés — stricto sensu — forment à leur tour, en s'associant, des sociétés plus

(1) Voir p. 190.



vastes (1). Mais la lutte, ici, joue son rôle, en même temps que l'union pour la vie. L'égoïsme des sociétés s'accuse, à mesure qu'elles se fortifient et s'accroissent; et l'impérialisme, sous des formes variées, est pour elles un mode indirect de l'exploitation de la Terre.

Ces indications, à dessein très peu appuyées, sauvegardent le rôle de l'individu, — son rôle, même, comme agent social, — et permettent de préciser les rapports de l'individu et de la société dans l'exploitation du milieu terrestre.

Febvre montre très justement que la société interpose des pratiques, des croyances, des règles de vie entre la nature et l'homme; qu'il lui arrive ainsi d'entraver l'utilisation des possibilités, l'exploitation du milieu; de rendre, par exemple, l'alimentation singulièrement monotone. « Nulle part, la nourriture n'est ingérée par le sauvage (2) avec une sorte d'indifférence éclectique. Partout des interdictions, des restrictions, des tabous (3). » Mais cette contrainte sociale, sans aucun doute, n'a pas exercé sa pleine rigueur aux origines. L'homogénéité était grande dans les groupes humains primitifs: mais elle comportait nécessairement des différences (âge et sexe) et, si faibles fussent-elles, des contingences individuelles. Or, dans les petites sociétés, l'organisation n'était pas assez rigide, au début, pour étouffer l'initiative. C'est grâce à la différenciation, ce n'est que par l'individu, que la vie s'est améliorée, que la société elle-même s'est organisée: c'est l'individu qui est agent de logique (4).

(1) De bonne heure, sans doute, « il était nécessaire aux hommes de former des associations assez fortes pour se défendre contre les attaques, pour s'assurer la possession des territoires où des troupeaux ne fussent pas à l'étroit sur des champs vite épuisés, où des sols variés pussent offrir des pâturages en toute saison ». GSELL, Histoire ancienne de l'Afrique du Nord, t. I, p. 241.

(2) Nous faisons ici des réserves, que nous précisons ailleurs, sur l'assimilation courante du primitif et du sauvage.

(3) P. 195; cf. p. 197.

(4) Sur ce point, voir nos Avant-Propos des t. II (p. XIII) et III (pp. XVII et suiv.).



L. Febvre, qui défend l' « esprit géographique » contre les sociologues, ne saurait être soupçonné de trahir en leur faveur l'esprit historique. Il a un sentiment trop vif de la réalité pour ne pas faire aux individus leur part : il connaît l'action « souple et tenace » « de ces choses vivantes et douces d'initiative que sont les hommes, isolés ou groupés » (1). L' « activité réfléchie », l' « intelligence créatrice », la « volonté éprouvée aux prises avec les puissances obscures du milieu et luttant pour les appliquer et les adapter au mieux de ses besoins », qui enfantent les États, il sait bien qu'elles appartiennent aux individus (2) : la société ne pense pas. Il marque la différence qui existe entre le milieu ethnique et humain, où baignent les sociétés, et les sociétés elles-mêmes. Sur tous ces points son livre est illuminé de vérités (3). Il ne faut donc pas presser les termes, il ne faut retenir que sa préoccupation si judicieuse de souligner le rôle du « groupe » dans la géographie humaine, quand il dit, à propos de l'alimentation, de l'habillement, des moyens d'existence divers : « Du « naturel », non, ni du personnel. Du social et du collectif. Pas l'homme, encore une fois — jamais l'homme : les sociétés humaines, les groupes organisés (4). »

Nous aurons à revenir sur le social et à insister sur ce fait que la société, tantôt intensificatrice, tantôt paralyse l'action de l'individu, mais que sa puissance de contrainte, qui varie selon les temps, n'est à son maximum ni aux origines ni aux époques de civilisation progressive.

*
**

On voit, autour du problème central, quel monde d'idées ce livre soulève. Livre à la fois objectif et personnel ; livre

(1) P. 104 ; cf. p. 74 et, p. 334, ce qu'il dit de Mahomet.

(2) P. 410.

(3) Voir notamment pp. 310, 378, 380, 382.

(4) P. 198.



attachant, et que rend plus sympathique encore le culte professé par Febvre pour les maîtres qui ont coulé des éléments dans la fonte originale de ses idées : un Vidal, un Rauh, un Michelet, — celui qui, « avec son sens merveilleux des réalités », a « tout pressenti et tout deviné » (1). Livre où l'on trouve, précisément, la flamme de ce Michelet, sa frémissante curiosité, son intuitif discernement des complexités de la vie, — avec le solide savoir, l'esprit critique, le scrupule du détail, qui ont manqué parfois au maître historien du XIX^e siècle.

Livre enfin que les circonstances rendent singulièrement méritoire. Lucien Febvre s'est chargé d'en traiter le sujet il y a dix ans, — sur nos instances, — à la fois effrayé et tenté par les difficultés de l'entreprise. Interrompu par la guerre, où il a joué directement et largement son rôle; gêné ensuite par l'active participation qu'il a prise à l'organisation de l'Université de Strasbourg, il n'a jamais retiré sa promesse, il n'a jamais perdu de vue sa tâche; il est arrivé, au prix d'un effort persévérant, à l'heure voulue. Nous lui devons, en toute justice, — et le public scientifique avec nous, — une particulière reconnaissance.

HENRI BERR.

(1) Pp. 13, 64.

NOTE DE L'AUTEUR. — Nous ne croyons pas tout à fait oiseux d'avertir le lecteur que le dessein de ce livre fut entièrement arrêté en 1912-1913, — il y a dix ans. L'ouvrage devait paraître au début de 1915 et, quand la guerre éclata, les chapitres correspondant à l'introduction et à la première partie actuelle étaient entièrement écrits.

Repris seulement à l'automne de 1919, après une interruption de cinq années entières, le manuscrit dut subir une refonte complète; la documentation fut révisée et prolongée jusqu'au terme nouveau; le dessein d'ensemble enfin fut modifié pour tenir compte, dans la mesure du possible, des travaux récents. — On comprendra néanmoins le scrupule qui nous fait rappeler ici la date de conception de notre livre.

Par ailleurs, il est bon de préciser que M. Bataillon a apporté à l'auteur un concours très utile en lui fournissant, notamment pour les deuxième et troisième parties, et pour le chapitre II de la quatrième, des notes et des suggestions de valeur.



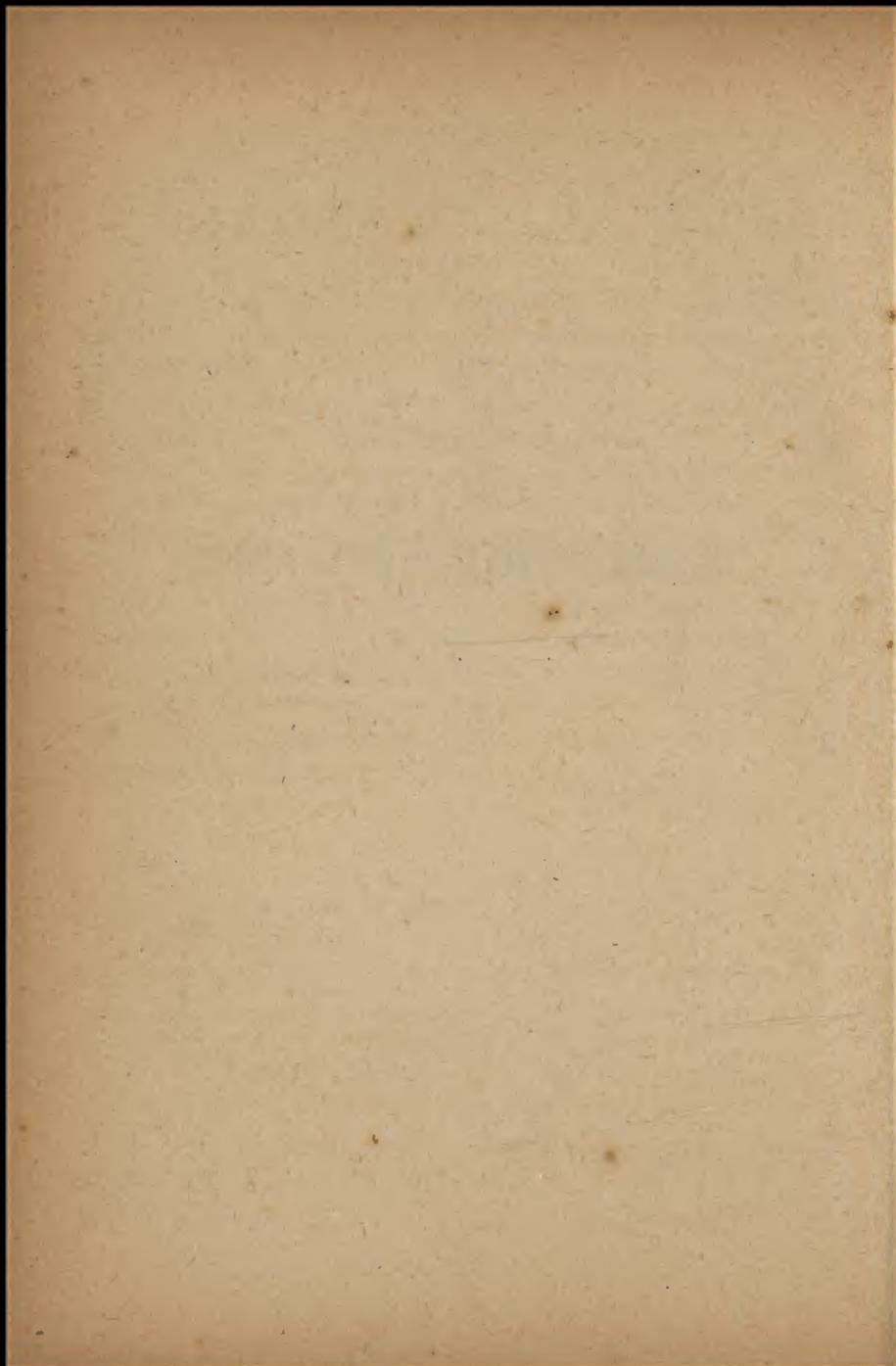
LA TERRE
ET
L'ÉVOLUTION HUMAINE

« Ce ne sont pas tels ou tels procédés
« qu'il faut emprunter à la Science :
« c'est son esprit. »

F. RAUH.

*(De la méthode dans la psychologie
des sentiments, p. 1.)*





LA TERRE ET L'ÉVOLUTION HUMAINE

INTRODUCTION

LE PROBLÈME DES INFLUENCES GÉOGRAPHIQUES

Il y a, ne disons pas deux grands problèmes : le mot impliquerait l'existence de données définies et de certitudes préalables qui font par trop défaut ici, — il y a deux ensembles, vastes et confus, de questions mal délimitées que tout esprit curieux d'histoire rencontre dès l'abord sur son chemin. Deux mots, deux étiquettes plutôt servent à les désigner. On parle communément du « Problème de la Race » et du « Problème du Milieu ». Nous voudrions définir les termes du second. Comment procéder ? Que doit être, dans notre idée, cette sorte d'introduction géographique générale aux volumes spéciaux d'une œuvre considérable de synthèse scientifique ? Essayons de le marquer nettement : la précaution n'a rien de superflu.

Qu'on y songe en effet. Traiter d'ensemble, dans un petit livre de quatre cents pages, l'énorme question des rapports du sol et des sociétés humaines ; jouer par surcroît la difficulté en transposant le problème dans le temps et se demander



quelles déterminations — ou quelles prédéterminations — la terre habitable, *ἡ οἰκουμένη* de Humboldt, *l'œcoumène* de Ratzel, imposait en ses diverses parties à l'Histoire : s'il s'agissait d'apporter des résultats positifs, de poser des conclusions définitives et de formuler dogmatiquement des lois, la tentative ne serait-elle point chimérique, pour ne pas dire insensée ? Ne faut-il pas le dire, le montrer tout d'abord : il ne peut, il ne doit s'agir ici que d'un travail d'orientation — donc, de réflexion critique ?

I

HISTORIQUE ET POSITION TRADITIONNELLE DU PROBLÈME.

Certes, à prendre les choses autrement, on ne risquerait pas de s'avancer le premier en terrain vierge. Précédents ou précurseurs ne manquent.

Voilà des siècles que le problème est posé. Faut-il rappeler le texte d'Hippocrate dans le traité *des Airs, des Eaux et des Lieux* (1), et la distinction qu'établit ce contemporain de Socrate entre les gens des pays élevés, battus par les vents et humides — gens de haute stature, de naturel à la fois doux et brave — et les habitants des terroirs légers, découverts, sans eau, à variations climatiques brusques : nerveux, ceux-là, secs, plutôt blonds que bruns, de caractère arrogant et indocile ? Hippocrate est l'ancêtre, le patriarche plutôt : quelle lignée après lui ! Voici tous les anciens (2) : Platon, au livre V des *Lois* ; Aristote, aux livres IV et VII de la *Politique* ; Galien qui reprend en médecin les indications d'Hippocrate ; et Polybe ; et Ptolémée, l'auteur du *de Judiciis Astrologicis*, cher à Bodin ; et tous les Latins, philosophes, moralistes, hommes de science ou poètes comme Lucrèce, au livre VI du

(1) Éd. LITTRÉ, Paris, 1840, II, 90. — (2) Cf. HEIBERG, XXXV.



De Natura rerum. Mais voici les modernes surtout, qui d'abord ont pris la substance des anciens, et puis ont développé, enrichi, élargi à la mesure d'une expérience plus vaste leurs indications, incertaines à la fois et dogmatiques. Voici Bodin, dans sa *République*, s'efforçant au cours de son puissant et remarquable chapitre premier du livre V — sur lequel nous reviendrons plus loin (1) — de déterminer à la surface du globe les grands cadres dans lesquels s'inscrivent les sociétés humaines : zones froide, tempérée, torride avec leurs subdivisions ; terres d'Orient et terres d'Occident ; plaines, montagnes, vallées ; contrées stériles ou pays de promission ; lieux battus des vents ou respectés par eux. Rien de rigide d'ailleurs, rien d'absolu dans l'action sur les hommes de ces conditions géographiques fondamentales. Bodin a le sentiment net de ce qu'un déterminisme géographique rigoureux aurait d'insuffisant et d'arbitraire (2). Non seulement parce qu'il a le souci de sauvegarder le libre arbitre humain et le libre exercice de la volonté divine, — mais parce qu'il raisonne ; parce qu'il sait que, dans un même pays, un même peuple connaît des vicissitudes diverses, passe — les conditions physiques restant toujours les mêmes — par des périodes alternées de grandeur et de faiblesse, d'accroissement et de dégénérescence et démontre ainsi, expérimentalement, « combien la nourriture, les loix, les coutumes ont de puissance à changer la nature » (3). — « Après, spécifie-t-il encore très nettement (entendez : après avoir signalé l'action des lieux et du climat), nous dirons aussi combien la discipline peut changer le droit naturel des hommes, en rejetant l'opinion de Polybe et de Galen qui ont tenu que le país et la nature des lieux emporte nécessité aux mœurs des hommes (4) ». Prudence et maîtrise remarquable du vieux précurseur ; il a su se garder

(1) Livre II, ch. I. — (2) CHAUVIRÉ, **XXXVII**, p. 349 sq.

(3) BODIN, **XXXVI**, V, 1, p. 485. — (4) *Id.*, livre V, I, p. 464.



d'enivrements auxquels trop d'autres, plus tard, ont cédé.

Un siècle et demi — nous ne citons que les textes capitaux — et voici, trente ans avant Montesquieu, l'abbé Dubos, le fumeux et ingénieux auteur des *Réflexions critiques sur la Poésie et la Peinture* (1719). Bodin, faiseur de « République », comme Platon jadis et Aristote, avait envisagé surtout l'influence du milieu physique sur la vie politique des hommes. L'abbé Dubos, lui, s'attaque à un problème à la fois plus restreint et démesurément plus compliqué et plus subtil : celui des conditions physiques du progrès littéraire et artistique. Au fond, c'est le problème du génie qu'il pose — du génie qui sans doute dépend dans une certaine mesure de la naissance morale ; mais « la naissance physique l'emporte toujours sur la naissance morale (1) ». Et il le démontre en étudiant « le pouvoir de l'air sur le corps humain », tel que l'atteste le caractère des nations — et encore, en passant en revue les climats plus propres que les autres aux sciences et aux arts. Certes, Brunetière, étudiant l'évolution de la critique, a eu raison d'attirer à nouveau l'attention des érudits (2) sur l'œuvre de ce précurseur un peu compromettant d'un certain nombre de modernes, historiens « scientifiques » de la littérature et des arts. Mais sur le vieux Bodin, Dubos, à tous égards, est en régression nette. C'est un anneau de la chaîne. Mais trop grand pour son poids.

L'œuvre de Montesquieu a une tout autre allure. Nous aurons l'occasion de l'étudier en détail (3). D'abord, l'abbé Dubos ne parlait que du climat. Montesquieu (comme Bodin) fait au sol sa part ; et s'il consacre quatre livres de *l'Esprit des lois* (XIV-XVII) à l'étude « des lois en général », puis des lois « de l'esclavage civil, de la servitude domestique et de la servitude politique » dans leurs rapports avec la nature du

(1) BRAUNSCHVIG, XXXIX, ch. III, *passim*.

(2) BRUNETIÈRE, LI, p. 144. — (3) Plus loin, l. II, ch. 1.

climat, il montre aussi, dans le livre XVIII, « comment la nature du terrain influe sur les lois ». — En second lieu, ce n'est pas un problème littéraire qu'il s'attache à résoudre ; c'est (comme Bodin) un problème juridique et politique plus vaste en extension, mais, dans un certain sens, infiniment moins ambitieux dans ses termes. — Enfin (et ceci appelle quelques observations) ; c'est avec une sorte de foi scientifique contenue, mais qu'on sent vibrante et agissante, profondément, que Montesquieu — le Montesquieu qui, en 1716, fondait un prix d'anatomie à l'Académie des sciences de Bordeaux, travaillait sérieusement lui-même au problème de l'aviation et s'occupait tour à tour, entre 1717 et 1723, de médecine, de physique, d'histoire naturelle (1) — aborde d'ensemble le gros problème du milieu physique et le résout dans le sens d'un déterminisme strict et absolu. Seulement, n'y a-t-il pas là beaucoup d'illusions ?

*
* *

C'est avec une sorte d'ardeur un peu naïve que beaucoup de nos contemporains font la chasse, aujourd'hui, aux passages d'auteurs anciens ou modernes d'où se peut déduire la notion plus ou moins nette d'une influence des conditions géographiques sur le développement des hommes et de leurs sociétés. Entre Bodin et Dubos, on part en quête — et on revient les mains pleines. Voici Corneille, dans *Cinna* (acte II, scène II) :

J'ose dire, seigneur, que par tous les climats
Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'états...

Voici Malebranche, dans la *Recherche de la Vérité*, au chapitre intitulé : « Que l'air qu'on respire cause aussi quelque changement dans les esprits » (2). Sans aller si loin, voici Boileau dans l'*Art poétique* (chant III, v. 114) :

Les climats font souvent les diverses humeurs...

(1) DEDIEU, *Montesquieu*, Paris, 1913, in-8, p. 6-9.

(2) Livre II, 1^{re} partie, ch. III.



Et plus loin, La Bruyère (1), et les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* (2) du P. Bonhours, et la *Digression sur les anciens et les modernes* de Fontenelle (3), et la *Lettre à l'Académie* de Fénelon (4). Textes littéraires que l'on collige pieusement, comme s'ils attestaient autant de presciences géniales ou de réminiscences érudites. On dirait d'une suite d'éclairs qui illuminent la nuit... Leur nombre même, et leur insignifiance, et leur peu d'originalité devraient en réalité conduire à d'autres jugements et à d'autres remarques. Si l'on se souciait davantage des sources d'idées vulgaires, courantes et populaires des hommes d'autrefois, on pourrait songer, avec quelque profit peut-être, à ces almanachs qui répandaient et transmettaient à la fois tant de vieilles notions archi-séculaires. A commencer par leur ancêtre à tous, le vénérable *Calendrier des Bergers* : « Aucuns bergers disent que l'homme est un petit monde à part soy, pour les similitudes et convenances qu'il a au grand monde » (5) : l'idée n'a rien précisément de moderne, ni d'original. Encore moins de « scientifique ». Or, les opinions des auteurs allégués plus haut sur « le climat » et son influence sont essentiellement de même inspiration et de même provenance. Elles nous font remonter à de très vieilles conceptions, en grande partie d'origine et d'ordre magiques. Pour des générations qui ont toutes cru, et d'une foi aveugle et entière, à l'influence des astres sur la vie humaine, vie physique et vie morale aussi bien que destin, — pour des générations qui savaient quelle partie du corps « gouvernait » tel signe du Zodiaque — [point de livre d'heures, point d'almanach ni de calendrier, jadis, sans « homme anatomique », merveille d'enluminure aux *Heures de Chantilly*, grossière gravure sur

(1) *Caractères*, ch. II, *Du Cœur*, éd. RÉBELLIAU, p. 120.

(2) Quatrième entretien.

(3) *Œuvres*, éd. de la Haye, 1726, t. II, p. 126. — (4) Ch. IV.

(5) NISARD (Ch.), *Histoire des livres populaires ou de la littérature de colportage*, Paris, d'Amyot, 1854, in-18, t. I, p. 125.



bois au *Calendrier des Bergers* (1) : la conception était la même et nous savons de quelles sources lointaines elle dérivait (2)] — pour des générations enfin qui, sans hésiter, déduisaient l'influence psychologique de Mercure ou de Saturne ou de Mars, — il n'y avait rien d'étonnant, vraiment, absolument rien dans l'idée que « le Climat » ou « les Climats » — gros mots confus et mal analysés — « gouvernassent », eux aussi, telle ou telle portion de l'âme humaine et, comme dira plus tard Victor Cousin dans un texte éperdument lyrique (3), déterminassent nécessairement la nature des hommes de chaque pays, le rôle que ce pays doit jouer à toute époque, enfin « l'idée qu'il est appelé à représenter ».

Il ne s'agit point ici d'une hypothèse. Qu'on se reporte au chapitre-typé, au chapitre fondamental de Bodin. L'accord s'y fait, ouvertement, entre les considérations « géographiques » — comme nous dirions, nous, mais comme Bodin ne dit pas, l'idée même de la géographie moderne n'étant pas née de son temps — et les vieilles conceptions astrologiques qui vivaient au fond de tous les esprits du XVI^e siècle.

Il distingue la zone tempérée de la zone glaciale et de la zone torride ; il répartit dans ces trois zones les groupements humains et note l'influence sur ces groupements des conditions physiques et avant tout climatiques, qui précisément constituent les zones : oui, mais, ceci fait, il s'empresse d'ajouter : « qui prendra garde à la nature des planètes, on trouvera, ce me semble, que la division d'icelles s'accommode aux trois régions que j'ai dit : suivant l'ordre naturel d'icelles, et donnant la plus haute planète, qui est Saturne, à la région méridionale, Jupiter à la moyenne, Mars à la partie septentrionale !... » — et le voilà lancé, et qui répartit ses planètes, et qui déduit leurs influen-

(1) *Ibid.*, t. I, p. 139 sq.

(2) CUMONT (Fr.), dans *Revue archéologique*, 1916 : *L'homme astrologique des Très-Riches Heures*.

(3) BRUNETIÈRE, LI, p. 202.



ces, et (tout comme le rédacteur anonyme du *Calendrier des Bergers* que nous citons plus haut) qui établit la convenance du tout au corps humain, « image du corps universel » : il en a, certes, pour plus d'une grande page in-folio (1). Rêveries, dira-t-on; chimères dont le siècle est responsable; mais distinguons d'elles, soigneusement, la part propre de Bodin, et ses observations scientifiques ou tout au moins rationnelles... (2). — Croit-on? Y a-t-il vraiment un tel abîme entre les deux ordres de remarques? En ce qui concerne Bodin personnellement, ses « rêveries » astrologiques ne sont-elles pas directement responsables d'un certain nombre de ses « réflexions » scientifiques, ou prétendues telles? Mais surtout, et d'une façon plus générale : cette influence du « climat » n'est-elle pas pour lui une influence tout à fait du même ordre, ne s'exerce-t-elle pas tout à fait de même façon que l'influence obscure, mystérieuse et en partie secrète des astres et du Zodiaque?

*
* * *

La remarque ne nous paraît pas superflue. Nous ne sachions pas qu'on l'ait jamais faite en ces termes. Quand on attribue aux vers de Corneille ou de Boileau que nous citons plus haut je ne sais quelle valeur latente de pressentiment scientifique, on se trompe. Car on n'est en présence que d'une réminiscence d'auteur ancien ou (ce qui revient du reste au même) d'une vieille conception populaire immémoriale. Mais l'important est que, par surcroît, un Bodin et, deux siècles après, un Montesquieu — ils peuvent bien avoir un esprit d'une vigueur peu commune et qui les place au-dessus du niveau commun; et le second, en outre, tirer le bénéfice de deux siècles de recherches et d'efforts scientifiques pour s'élever plus haut que le premier

(1) BODIN, **XXXVI**, p. 480-481.

(2) CHAUVIRÉ, **XXXVII**, p. 349.

(ou, tout au moins, affecter dans sa marche une allure plus moderne et plus dégagée), — au fond, l'un et l'autre, la tradition les tient. Bodin y est encore plus qu'à demi engagé, personnellement. Mais Montesquieu, qu'on étonnerait, qu'on scandaliserait bien, sans doute, si on prétendait l'y ramener en quoi que ce soit, — Montesquieu en dépend encore, parce qu'il accepte le problème tel que l'ont posé ses devanciers, d'une façon toute traditionnelle. Et il peut en moderniser les termes : s'il n'analyse pas la notion « d'influence », — et il ne l'analyse pas, — il est pris. L'engrenage séculaire le tient...

La preuve? l'œuvre de Buffon la fournit, très nettement. Montesquieu est un amateur de recherches scientifiques, et, dans une certaine mesure, un croyant de la science. Buffon est un savant, — un praticien de la science. Mesurons l'écart. On ressuscite l'abbé Dubos; on note sa tentative pour se dégager des exagérations et des imprécisions séculaires (1): « Je me défie, écrit-il, des explications physiques, attendu l'imperfection de cette science dans laquelle il faut presque toujours deviner; mais les faits que j'explique sont certains » : belle prudence, qui ne va en réalité qu'à déguiser sous un masque scientifique des banalités traditionnelles et immémoriales. — Mais on ne cite jamais Buffon, qui n'aurait point besoin, pourtant, de résurrection : car il est tout vivant.

La conception de Buffon est toute moderne. Il ne s'agit plus « d'influences » plus ou moins occultes et mystérieuses, sinon dans leurs effets, du moins dans leurs modes. Non : l'homme de Buffon n'est point une pâte molle que façonne la nature. C'est un acteur. C'est littéralement une des forces de la nature. « Depuis environ trente siècles (2), suppute-t-il, la puissance de l'homme s'est réunie à celle de la nature, et s'est étendue sur la plus grande partie de la terre... Par son intelligence, les animaux ont été apprivoisés, subjugués, domptés, réduits à lui

(1) BRAUNSCHVIG, XXXIX, ch. III. — (2) BUFFON, XLII, 87.



obéir à jamais. Par ses travaux, les marais ont été desséchés, les fleuves contenus, leurs cataractes effacées, les forêts éclaircies, les landes cultivées... La face entière de la terre porte aujourd'hui l'empreinte de la puissance de l'homme, laquelle, quoique subordonnée à celle de la nature, souvent a fait plus qu'elle ou du moins l'a si merveilleusement secondée que c'est à l'aide de nos mains qu'elle s'est développée dans toute son étendue... » Et, sans doute, il ne s'agit point de le soustraire, cet homme, à l'emprise des conditions naturelles. En un sens, il les subit plus que quiconque, plus qu'aucun des autres êtres vivants : en raison même de son ubiquité. N'est-il pas le seul animal qui vive partout, strictement, où la vie est possible ?

« Il est le seul des êtres vivants dont la nature soit assez forte, assez étendue, assez flexible pour pouvoir subsister et se multiplier partout, et se prêter aux influences de tous les climats de la terre... Loin de pouvoir se multiplier partout, la plupart des animaux sont bornés et confinés dans de certains climats, et même dans des contrées particulières : les animaux sont, à beaucoup d'égards, des productions de la terre ; l'homme est en tout l'ouvrage du ciel » (1). Laissons « le ciel » de côté (Buffon lui-même n'y contredirait point) : l'idée moderne, l'idée de l'homme « agent naturel », l'idée que Vidal de la Blache a formulée excellemment dans ses articles sur *les genres de vie* (2), elle est là, chez Buffon, et non chez Montesquieu, — chez Buffon qui cherche à montrer ingénieusement quelque part comment l'homme peut agir sur le climat : et que l'exemple choisi soit mal choisi, peu importe. C'est d'esprit qu'il s'agit ici. Qu'on ne cite point Buffon coutumièrement, lorsqu'on recherche les Pères de l'Église de la théorie du « milieu » — on le comprend après tout. Il est en dehors de la lignée. Il marque le point de départ d'une tout autre conception que la leur — le renversement décisif de leur conception. Façonnée, modifiée, adaptée par

(1) *Ibid.* — (2) VIDAL DE LA BLACHE, **XCVI**.



l'homme, la terre « humanisée » sans doute réagit ensuite sur lui. Mais c'est lui qui, d'abord, a exercé sur elle sa puissance de transformation et d'adaptation.

Nous nous sommes attardés à ces lointains ancêtres. Non sans raison. Dans l'étude de toute question scientifique, considérer la façon dont les premiers investigateurs ont posé les termes des problèmes qui se présentaient à eux — rien de plus essentiel. Il est bien rare qu'on ne trouve pas dans cette étude la raison d'être profonde de maints retards et de maintes difficultés. Or, nous n'entendons pas faire l'historique complet du problème des influences géographiques. Il y faudrait un livre, et qui ne serait point très aisé à bâtir. Car il y aurait à s'orienter simultanément dans trois grandes directions. L'une, scientifique. Dans la genèse de la géographie moderne, on sait le rôle qu'ont joué naturalistes et voyageurs, de Humboldt à Richtofen et à Ratzel. L'autre, politique, au sens large du mot : toute la progéniture intellectuelle, toute la suite d'héritiers moraux d'un Montesquieu se rencontreraient sur nos pas. La troisième, enfin, historique. Car, au temps où nulle géographie, au sens présent du mot, n'existait encore, ce sont des historiens d'abord qui, par le progrès même de leurs études spéciales, se virent contraints de poser une série de questions, ne disons pas : géographiques, mais dont certains éléments étaient d'ordre géographique.

Alors qu'après tant d'autres, un Augustin Thierry réduisait encore toute l'histoire de France au long conflit, à la lutte opiniâtre de deux races rivales (1) ; alors qu'il montrait à l'origine de son pays « deux races d'hommes, deux sociétés qui n'ont rien de commun que la religion, violemment réunies et comme en présence dans une même agrégation politique » (2) ; alors qu'il lui semblait encore, « malgré la distance des temps », sentir peser sur lui « quelque chose de la conquête des bar-

(1) JULLIAN, LXXIV, p. 8.

(2) *Essai sur l'histoire du Tiers État*, Paris, 1853, in-8, ch. 1, p. 14.

bares », un Jules Michelet, se dégageant, par un effort vigoureux, de toute cette métaphysique ethnique à la fois puérule et compliquée, tentait de fonder l'histoire sur une « forte bonne base », la terre, qui la portât et la nourrit. Tandis que la géographie ne tenait aucune place chez Guizot ni chez Thierry, il proclamait avec énergie, lui, en tête de son célèbre *Tableau de la France*, que « l'histoire est d'abord toute géographique » ; et, revenant sur son œuvre totale dans la belle *Préface* de 1869 : « Sans une base géographique, déclarait-il, le peuple, l'acteur historique semble marcher en l'air, comme dans ces peintures chinoises où le sol manque. Et notez que ce sol, ce n'est pas seulement le théâtre de l'action. Par la nourriture, le climat, etc., il y influe de cent manières. Tel le nid, tel l'oiseau. Telle la patrie, tel l'homme. »

Par ces belles formules, souples à la fois et riches de sens précis, Michelet se dégageait, Camille Jullian l'a bien montré (1), de la pensée pauvre à la fois et forcée de son initiateur Victor Cousin. Se laissant tout entier envahir par un déterminisme à la fois lyrique et candide, le philosophe s'exclamait dans son *Introduction à l'Histoire de la Philosophie* (2) : « Oui, Messieurs, donnez-moi la carte d'un pays, sa configuration, son climat, ses eaux, ses vents et toute sa géographie physique ; donnez-moi ses productions naturelles, sa flore, sa zoologie, et je me charge de vous dire *a priori* quel sera l'homme de ce pays, et quel rôle ce pays jouera dans l'histoire, non pas accidentellement, mais nécessairement ; non pas à telle époque, mais dans toutes ; enfin l'idée qu'il est appelé à représenter ! » — On songe invinciblement à cet autre contemporain du père de l'éclectisme (3), et qui lui aussi s'égosillait : « Donnez-moi ! » Ce qu'il lui fallait, à lui, c'était — pour refaire le monde — « une vésicule animée de sa vitalité propre... » Mais on songe aussi, irrévérencieusement, à cette judicieuse

(1) JULLIAN, LXXIV, p. 10.

(2) Texte relevé par BRUNETIÈRE, LI, p. 203. — (3) RASPAIL.



remarque de Bodin, que « tous les grands orateurs... poètes, farceurs, sarlatans et autres qui allèchent les cœurs des hommes par discours et belles paroles » sont presque tous gens des pays tempérés ! -- En fait, malgré son intrépidité d'affirmation et sa confiance imperturbable tant en son génie propre qu'en l'autorité des lois, Cousin gardait de l'histoire cette idée, qu'elle était proprement un drame. Aussi convenait-il que l'écrivain, d'abord, connût en perfection le théâtre du drame. Conception scénique et décorative, pauvre et qui datait dans sa naïveté. On voit combien Michelet sut l'enrichir, la nuancer aussi. Il avait de la science moderne et de ses nécessités un autre sentiment que Victor Cousin. Le seul malheur fut qu'en 1833, lorsqu'il rédigeait les pages brillantes du *Tableau* — et même plus tard, en 1869, au temps de la *Préface de l'histoire de France* — la géographie n'existât pas encore.

Michelet devinait que le sol n'est pas, pour les sociétés humaines, un simple parterre immobile, un inerte plancher de théâtre. Il percevait dans le passé des peuples tout un jeu d'influences géographiques subtiles, multiples et complexes. Il percevait, il prévoyait, il pressentait, ici comme partout ailleurs. Son sens merveilleux des réalités, son tact divinatoire le guidaient. Ce n'est pas lui, certes, qui se serait écrié, avec un Ratzel mal inspiré (1) : « Toujours le même et toujours situé au même point de l'espace, le sol sert comme de support rigide aux humeurs, aux aspirations changeantes des hommes » — ce qui est proprement la conception de Victor Cousin. Et ce n'est pas lui enfin qui aurait ajouté, développant encore et poussant à l'extrême cette puérile théorie : « quand il leur arrive d'oublier ce substrat, il leur fait sentir son empire et leur rappelle par de sérieux avertissements que toute la vie de l'État a ses racines dans la terre. Il règle les destinées des peuples avec une aveugle brutalité. Un peuple doit vivre sur

(1) RATZEL, LXXXVI.



le sol qu'il a reçu du sort ; il doit y mourir, en subir la loi.» Non, Michelet dans le développement des sociétés humaines, ne faisait point leur place à de telles actions directes, empreintes, comme dit l'autre, d'aveugle brutalité. Mais quoi ? pouvait-il, à lui seul, aller beaucoup plus loin, dépasser de beaucoup ses intuitions géniales ?

En fait, à l'exemple du maître, tout historien composant, comme c'était l'usage, une histoire nationale, grecque, romaine ou française, mit en tête de son livre un « tableau géographique » plus ou moins soigneusement établi. Dans son *Histoire de la République romaine*, ce travail de début et qu'il commença vers 1828 (elle parut en 1831), Michelet déjà, au chapitre premier, décrivait l'aspect de Rome et du Latium moderne ; puis, au chapitre second, esquissant un tableau de l'Italie, de ces Apennins « aux paysages sévères et tracés au burin », de tout ce monde brillant du Midi, il y découvrait « quelque chose d'exquis, de raffiné, mais de sec comme les aromates ». A sa suite, Victor Duruy — pour ne prendre que ce seul exemple — en tête d'une grosse *Histoire des Romains* (1) dont on a pu dire « qu'elle ne serait pas concevable sans l'*Histoire romaine* et les leçons de Michelet sur les Césars » (2), plaçait à son tour une description géographique de l'Italie, en attendant que plus tard il décrivit le sol et le climat de la Grèce en tête de son *Histoire de la Grèce* (3). Ainsi fit de son côté Ernest Curtius dans des pages célèbres (4) — car le mouvement ne se limitait pas à la France, naturellement ; et nous n'avons pas ici la prétention de donner une histoire de ces tentatives, du reste dispersées et sans lois. Tentatives louables et pleines d'intérêt. Seulement, une fois rendu par tous ces historiens

(1) Les deux premiers volumes parurent en 1843 et 1844. Cf. JULIAN, XLV, pp. LXXIX et 462.

(2) HAUSER, *Grande Revue*, 25 octobre 1913, p. 649.

(3) 1^{re} éd., Paris, 1862, ch. 1.

(4) En tête de son *Histoire Grecque* (trad. franç. par BOUCHÉ-LECLERCQ, Paris, 5 vol., 1832).



cette sorte d'hommage propitiatoire aux mystérieuses puissances de la terre et de l'eau — d'autant plus révérees qu'ils les connaissaient de plus loin — tout était dit. Il n'était plus question de sol ni de climat. Et les choses se passaient comme si ces influences complexes qu'on devinait, dont on pressentait l'action, s'exerçaient toujours identiques dans leur puissance et leur modalité pendant tout le cours d'une histoire de peuple — comme si par exemple l'Angleterre, pays sans marine jusqu'au xvi^e siècle (après avoir été du reste, bien avant, un pays de marins), et pays sans industrie jusqu'à la fin du xviii^e, n'en avait pas moins été immuablement, depuis les origines jusqu'à notre époque même, la fameuse île de fer et de houille, isolée de toutes parts au milieu de l'Océan, dont on nous déduit si souvent les vertus.

« La race », interrogeait Michelet dans sa *Préface* de 1869, la race reste-t-elle identiques sans subir l'influence des mœurs changeantes ? » Mais ni lui, ni aucun de ses disciples ne pensait à remplacer dans la question « la race » par « le sol ». Historiens, non géographes, ces hommes pensaient en historiens les choses mêmes de la géographie. Forces naturelles et forces humaines : ils se les représentaient comme exerçant sur l'histoire une action identique. Dans la nature, enfin, dans les cadres géographiques qu'ils se plaisaient à décrire en termes brillants — c'étaient des hommes passifs qu'ils montraient, des hommes subissant, mais n'agissant jamais. « Dès à présent, concluait Victor Duruy après avoir tracé son *Tableau de l'Italie*, nous savons par l'étude du sol italien que la population, placée dans des conditions de territoire et de climat qui varient à chaque canton, ne sera point soumise à une de ces influences physiques dont l'action toujours la même produit des civilisations uniformes et réfractaires aux influences du dehors » (1). Et ailleurs, quelques pages plus haut : « La géographie n'explique

(1) DURUY, *Histoire des Romains*, t. I, éd. de 1879, p. xxvii.



jamais qu'une partie de l'histoire, mais elle l'explique bien ; les hommes font le reste. Selon qu'ils mettent en leur conduite de la sagesse ou de la folie, ils tournent à bien ou à mal l'œuvre de la nature » (1). Conception un peu courte, un peu vacillante aussi — et ces considérations de « sagesse » ou de « folie » nous paraissent étrangement lointaines. Duruy par ailleurs n'était en rien autre chose qu'un bon élève d'histoire, appliqué, consciencieux et sans génie. Mais Taine, d'esprit infiniment plus vigoureux — Taine dont l'influence, sur d'autres milieux il est vrai, valut celle de Michelet sur les historiens — qu'a-t-il fait plus que reprendre et utiliser, pour une construction systématique et rigide, ces idées vulgaires alors et que tous professaient ?

En apparence, son dessein est plus vaste, son point de vue plus libre et plus étendu. Il dose impartialement les influences concomitantes de la race, du milieu et du moment. En réalité, il vit de la pensée commune, et ne met rien en œuvre que des matériaux connus, avec, parfois, quelque peu d'indécision. Car sa conception du milieu, par exemple, est fort complexe ; il ne s'agit pas pour Taine, sous ce nom, du seul milieu physique, — mais de tout ce qui environne un être humain : climat, sol, institutions aussi et religion et gouvernement, ce qui, d'ensemble, constitue « l'atmosphère matérielle, morale, intellectuelle dans laquelle l'homme vit et se meut ».

L'action de Taine sur ses contemporains fut forte et déterminante. Elle ne s'exerça point avant tout, comme celle de Michelet, sur les historiens. Elle aboutit, bien plutôt, à la création d'une sorte de genre littéraire que des adeptes, fort souvent littérateurs, politiques ou moralistes, cultivèrent avec plus ou moins de bonheur. Tous, avec une insistance et des développements croissants, avec une abondance plus ou moins grande d'exemples et, derrière ceux-ci, pour étayer les thèses, un ma-

(1) *Ibid.*, p. 1.



tériel plus ou moins ample de faits contrôlés, ils proclament que des influences directes s'exercent du milieu géographique, de la terre, de la nature, du sol, du climat sur l'homme pris en tant qu'homme ou que membre de sociétés politiques diverses. Théories d'autant plus aisément acceptées qu'il faut tenir compte de la vogue, au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, des idées évolutionnistes — et de la diffusion dans les milieux populaires et non spécialisés, des hypothèses de Darwin qui, par contre-coup, firent connaître aux profanes celles de Lamarek.

Or, les deux naturalistes avaient, l'un comme l'autre, beaucoup réfléchi au problème capital de « l'adaptation » des êtres vivants aux milieux dans lesquels ils sont placés et doivent vivre. Et sans doute leurs théories sur beaucoup de points différaient profondément (1); ce n'est pas le lieu du reste, et nous ne sommes point qualifiés pour expliquer en quoi ni comment : mais elles se reneontraient pour admettre que l'adaptation d'un animal était la conséquence du fait que cet animal vivait dans tel milieu ou se comportait de telle façon. Peu importaient dès lors les distinctions, et que Darwin donnât à la sélection naturelle ce que Lamarek attribuait au besoin ; aussi bien les auteurs dont nous nous occupons n'en demandaient pas tant. Il leur suffisait de pouvoir établir un lien — ils le pensaient du moins — entre l'effort des naturalistes tendant à interpréter les relations du milieu et des êtres vivants, et leur effort à eux, leur effort d'historiens, de moralistes, d'économistes, tendant à définir les rapports de l'homme avec la nature. Ce qu'ils savaient, en gros, de l'opinion des savants les rassurait sur la solidité de leur œuvre propre, et leur conférait à leurs yeux et aux yeux des lecteurs un peu du prestige certain dont jouissaient les naturalistes. Les débats auxquels, sous leurs yeux, continuaient de se livrer darwinistes et lamarekiens, ils les

(1) Sur tout ceci, cf. CUENOT, LII, p. 10 sq.



résumaient à leur façon en disant que « la Science » établissait la stricte dépendance des êtres aux milieux et que, parexemple, les oiseaux et les insectes qui habitent les îles s'adaptent à l'insularité en perdant leurs ailes complètement, comme la population entomologique de Kerguelen, ou en en subissant tout au moins l'atrophie au point de ne plus pouvoir voler, comme la grande majorité des Coléoptères de Madère ou les Rallides de Maurice et de la Nouvelle-Zélande (1). Il était logique d'en conclure (ces faits étant incontestables) que le milieu avait un pouvoir de transformation qui ne devait point s'arrêter aux insectes ou aux animaux quelconques — mais s'exercer également sur les êtres humains. Au physique d'abord, au moral ensuite. Et le passage de l'animal à l'homme, d'abord; du physique au moral ensuite, pouvait paraître hardi. Mais ici encore « la Science » ne l'autorisait-elle pas; et n'avait-on pas vu Darwin lui-même, fondant la morale évolutionniste que Spencer devait développer et formuler d'ensemble — tenter de montrer comment, au point de vue de la conscience morale, le passage était possible de l'animal à l'homme par l'intermédiaire facile de l'instinct social?

Il n'en fallait pas tant pour justifier toutes les audaces. Au surplus, utiliser de vastes hypothèses scientifiques, comme l'évolutionnisme de Darwin, pour des fins toutes littéraires, et avec un retard d'une bonne trentaine d'années — ce n'était pas pour effrayer nos gens. Brunetière, avec sa forte candeur, n'a-t-il pas fait un jour la théorie de cette pratique (2) dans quelques lignes, assez suggestives, on l'avouera, de son livre de 1890, *l'Évolution de la Critique*: « Or, s'il est toujours bon de se défier un peu des nouveautés et d'attendre... qu'elles aient, selon le mot expressif de Malebranche, de la barbe au menton, nous pouvons être certains qu'après vingt-cinq ou trente ans main-

(1) *Ibid.*, p. 173 sq.

(2) BRUNETIÈRE, **LII**, Leçon d'ouverture, p. 2.

tenant écoulés, la doctrine de l'évolution doit avoir eu quelque chose en elle qui justifiait sa fortune... Et puisque nous savons ce que l'histoire naturelle générale, ce que l'histoire, ce que la philosophie en ont déjà tiré de profit, je voudrais examiner si l'histoire littéraire et la critique ne pourraient pas aussi l'utiliser à leur tour? »

Ainsi naquirent, en toute sécurité, nombre de livres qui, consacrés les uns à l'étude d'un homme, les autres à celle d'un peuple, ou d'une école d'art, ou d'un système philosophique, développaient avec complaisance et ingéniosité le thème du milieu. Quelques-uns s'y attachaient, d'aventure, comme à leur véritable objet. En veut-on un exemple, et relativement récent? Un vulgarisateur de bonne volonté (1), d'intelligence très confiante dans sa facilité, s'enferme dans son cabinet pour repenser, après tant d'autres, toute l'histoire des peuples, en trouver le principe, le lien, l'explication. À côté de la *Nomenclature des faits sociaux* de M. de Tourville (nous avons affaire à un adepte de la *Science sociale*), il met, j'imagine, sur sa table, pour soutenir et parfois provoquer les élans de son imagination, quelques bons dictionnaires d'histoire, deux ou trois manuels éprouvés et la *Géographie universelle* d'Élisée Reclus, cette Providence si souvent reniée... Puis, partant d'une idée ingénieuse, d'une hypothèse brillante à l'égal d'une fiction romanesque, il s'applique avec une sorte d'acharnement mécanique à en tirer des conséquences universelles : voilà, en deux fois cinq cents pages, *Comment la route crée le type social*, par Edmond Demolins. Feuilletons. Ouvrons au hasard le livre ou, plus exactement, le premier des deux livres (I, *Les routes de l'Antiquité*, Paris, s. d., in-16) que l'auteur a consacrés successivement à l'exposé de sa théorie de la route, alambic naturel des civilisations. Ouvrons — et voici par exemple (p. 249) la genèse magnifique du peuple chinois : « Le problème

(1) CHAMPAULT, XVIII, 1913, p. 60.



se pose ainsi : trouver une route capable de dresser les gens à la culture, à l'industrie et au commerce, mais exclusivement à la *petite* culture, à la *petite* industrie, au *petit* commerce, et cela d'une façon intense... Cette route existe : c'est celle du Tibet! » — Simple fragment ; mais ne permet-il pas de juger cette apocalypse révélée à l'Élu?

Déductions syllogistiques ou pures descriptions littéraires : voilà ce qu'offrent à nos curiosités ces livres, grands ou petits, que l'on pourrait appeler la progéniture intellectuelle de Taine, quelques protestations que cette qualification pût attirer de la part des auteurs. Il en est de judicieux. Il en est de plaisants. Certains sont l'œuvre d'érudits consciencieux. D'autres ne sont que des improvisations. Tous, ils manifestent un défaut commun, et qui vient de loin, de très loin même. — Ici, le Milieu naturel ; ou encore la Terre ; ou, si l'on décompose, (et par quel effort d'analyse!) le sol d'une part et le climat de l'autre ; quelquefois, le climat tout seul, moins en vertu d'une théorie particulière qu'en considération de la vieille tradition. — Là, l'Homme. Physique et moral, individuel et social, « naturel » et « politique ». Reliant ces deux groupes de forces obscures, rattachant au monde physique « cet autre monde qui est l'homme » — un réseau d'influences que l'on tisse plus ou moins serré, selon sa science et son ingéniosité propre... Influence : « Sorte d'écoulement matériel que l'ancienne physique supposait provenir du ciel et des astres et agir sur les hommes et sur les choses ». Ainsi Littré, bien impartial dans le débat, nous ramène à nouveau, lui aussi, vers les astrologies... Mais en étions-nous jamais sortis, vraiment? En sortons-nous jamais, avec tous ceux dont nous rappelons plus haut l'œuvre inégale — mais tout entière caduque?

N'insistons pas. Aux historiens, aux littérateurs, aux philosophes, qu'il plaise de nouer une fois pour toutes un lien de causalité entre l'ensemble des phénomènes qu'ils étudient, et deux ou trois complexes de faits géographiques pris sans ana-



lyse ni discernement : soit. Qu'ils fassent agir au gré de leur fantaisie les « puissances du sol », les « forces du climat » sur le « génie des peuples » et « l'histoire des nations » : libre à eux. Mais qu'ils courent seuls le risque de l'aventure. Leur œuvre nous apparaît stérile — sinon dangereuse. Le problème du milieu géographique, ils l'ont reçu, tout posé, d'une tradition séculaire. Ils n'ont point cherché à en rajeunir les termes. Cette influence géographique, à la fois puissante et trouble, multiforme et complexe, qui s'exerce, nous disent-ils, et sur l'homme physique et sur l'homme moral et sur l'homme social et politique — sur la couleur de la peau, la forme du corps, la résistance de l'organisme, les qualités et les défauts psychiques, les institutions juridiques, économiques, religieuses — les productions de l'esprit même, les créations de l'art, le génie : cette influence, ils l'affirment. Ils la postulent, en réalité. Ils ne la démontrent pas.

Alors, cette géographie, dont on prétend communément qu'elle explique tant de choses — elle n'expliquerait rien? Ne nous hâtons pas tant de conclure. La géographie? Où la prend-on en cette affaire, jusqu'à présent?

II

LA GÉOGRAPHIE HUMAINE ET SES CRITIQUES.

La géographie — il la faut chercher là où elle est sans doute : chez les géographes. Qui de nos jours désire se renseigner sur les rapports du sol et de l'histoire — j'entends en conscience, et avec garanties — c'est à eux tout d'abord qu'il lui faut s'adresser. Il le doit — et il le peut. La vieille géographie n'est plus, qui se souciait uniquement de décrire, d'énumérer, d'inventorier. Et tandis que la géographie physique, prenant appui sur les sciences physiques et naturelles : géologie, climatologie, botanique, zoologie, s'en dégagait peu à peu, assu-



rait ses méthodes, définissait nettement son objet propre et prenait conscience de son autonomie, par l'effort précurseur d'un Alexandre de Humboldt, l'auteur du *Cosmos*, et d'un Karl Ritter, dont l'*Allgemeine vergleichende Erdkunde*, traduite dès 1836 par Buret et Desor, devenait en français la *Géographie générale comparée*, ou *Étude de la terre dans ses rapports avec la nature et avec l'histoire de l'homme*, par l'action personnelle et professorale d'un Frédéric Ratzel, zoologiste et voyageur se transformant en curieux et profond géographe (1), une géographie nouvelle se constituait lentement. Elle devait à Ratzel même son nom de baptême : l'Anthropogéographie : la Géographie humaine, comme dit plus volontiers notre langue, ennemie des longs mots composés.

Dans les deux volumes de l'*Anthropogeographie*, l'œuvre maîtresse du géographe allemand publiée, en 1882 et 1891, dans la célèbre bibliothèque de manuels géographiques d'Engelhorn, à Stuttgart, c'est toute la vie des hommes, toute l'activité multiple des hommes, des groupes humains, des sociétés humaines qui se trouve étudiée méthodiquement, rationnellement, d'ensemble, en fonction du milieu géographique. Dans le volume unique et plus récent de la *Politische Geographie*, c'est plus spécialement la vie des sociétés politiques, des États, qui est envisagée dans ses rapports avec le sol, ce substrat terrestre « toujours le même et toujours situé au même point de l'espace » qui — Ratzel l'a écrit un jour, dans l'*Année sociologique* — « sert comme de support rigide aux humeurs, aux aspirations changeantes des hommes et règle les destinées des peuples avec une aveugle brutalité ».

Cependant, parallèlement, une école géographique se constituait en France, autour, non d'un naturaliste, comme Ratzel, mais d'un historien : Paul Vidal de la Blache (2), qui, à

(1) BRUNHES, LXVI, p. 41-49 (renvois bibliographiques).

(2) Né en 1845, mort en 1918.



partir de 1872, commence à s'orienter vers la géographie — d'abord médite l'œuvre d'Humboldt et de Ritter, voyage ensuite à travers l'Europe, mûrit lentement ses idées sur la géographie humaine, les éprouve au contact des livres de Ratzel dont son sens critique discerne vite les faiblesses — et devient enfin le maître incontesté d'une pléiade de disciples qui peuplent les universités françaises et les lycées. — Point de gros traité dogmatique, à la façon de l'*Anthropogéographie* ou de la *Politische Geographie*. Une série d'articles (1), à la fois positifs et critiques, d'un style un peu serré, avec des jaillissements brusques, comme des éclairs de divination et de compréhension — et quelle puissance de suggestion toujours, d'évocation parfois ! Un livre unique (2), de forme toute personnelle, un chef-d'œuvre — mais dépourvu de tout dogmatisme et proprement inimitable. Le fécond recueil des *Annales de géographie* (depuis 1891). Surtout un esprit, qui se répand par l'enseignement à l'École Normale Supérieure (1877-1898), puis à la Sorbonne : esprit de libre recherche, de souple et vivante investigation — celui d'un éveilleur de vocations et non d'un répétiteur de catéchisme.

L'œuvre originale de l'école géographique française issue de Vidal de la Blache, son apport particulier à la science — c'est la série de ces monographies régionales, de types variés, qui laissent aux tempéraments individuels toute licence de s'exprimer et de s'affirmer, mais où s'affirment des tendances communes : *Plaine picarde* d'Albert Demangeon, *Flandre* de Raoul Blanchard, *Basse-Bretagne* de Camille Vallaux, et *les Paysans de la Normandie orientale* de Jules Sion, et *les Pyrénées méditerranéennes* de Maximilien Sorre (3) — autant de monographies exactes, méthodiques, approfondies, autant d'efforts pour rendre compte, à l'aide de la géographie, des traits caractéris-

(1) Bibliographie, n°s **XXIX** à **XXXIII** et **XCIV** à **XCVII**.

(2) Le *Tableau de la France* (**CCXXXII**).

(3) Cf. Bibliographie, n°s **CCXVII** sq.

tiques d'une contrée, d'une région géographique de la France. Plus rien du vieil esprit prophétique qui se survit à lui-même dans tant d'ouvrages d'amateurs dont nous parlions plus haut. La prudence avertie de travailleurs rompus aux méthodes critiques comme à l'utilisation des données fournies par les sciences naturelles. La nécessité reconnue de ne pas jongler témérairement avec des notions obscures et massives comme la terre, ou le climat, ou l'homme — mais de s'appliquer à des analyses patientes et modestes. Et petit à petit, par l'effort en Allemagne des disciples et (non moins) des contradicteurs de Ratzel (1), comme par le labeur, en France, des élèves de Vidal de la Blache, la constitution d'une science véritable des rapports de l'homme et de la nature : rapports présents, où rapports anciens et passés. Science jeune, mais vivante, pleine de sève et d'expansion, suscitant des dévouements, éveillant des vocations, provoquant parfois, chez ses néophytes, des espoirs un peu prématurés et des enthousiasmes plutôt intempérants : comment ne point sourire en apprenant d'un admirateur transporté par sa découverte, que « la géographie renferme toutes les sciences, ouvre tous les horizons, comporte toutes les connaissances humaines (2) » — l'énumération suit, jusqu'à la conclusion, trop grandiose pour que nous résistions à la tentation de citer : « Nous plaçons l'Université de France au sommet d'une pyramide, et, bien en évidence, le mot *géographie*, vers lequel doivent tendre toutes les connaissances humaines ! » — Mais ceci même est une force ; toute discipline ne provoque pas de semblables crises de délire religieux ; et les torrents actifs, les rivières travailleuses, seuls, font naître sur leurs rives de tels paquets d'écume... Pour étudier les rapports de l'homme et du milieu, une science s'est constituée, c'est un

(1) Cf. p. ex. WAGNER (H.) dans *Zeitschrift der Gesellsch. f. Erdkunde zu Berlin*, XXXVI, 1891 ; et PENCK, LXXXII.

(2) ALBERT FAVRE, Les enseignements de la guerre (*Grande Revue*, septembre 1917, p. 439).



fait. Elle a ses méthodes, ses doctrines, ses écoles; ses chaires aussi, et ses périodiques, et ses manuels d'enseignement; ses résultats enfin, qui portent témoignage. Partout, ou presque partout dans les Universités, la géographie humaine a conquis droit de cité. Elle peut avec orgueil mesurer son influence sur l'époque, détailler ses prises, énumérer ses victoires (1). — Grand bienfait pour nous, car nous voici hors de peine et de souci. Incapables de nous confier à l'impressionnisme des « essayistes » de tout à l'heure — nos guides, nos vrais guides, les voilà trouvés. Confions-nous à eux pour résoudre le problème de la terre et l'histoire. Leur science, jeune, mais éprouvée, nous conduira au but sans tâtonnement..

Peut-être. Mais, rappelons-le d'un mot : travail d'orientation de réflexion critique. Il ne peut s'agir ici d'autre chose. Mais il doit s'agir de cela, pleinement.

* * *

Or, n'entrons pas pour l'instant dans le détail des doctrines. Ne nous demandons pas si, dans le bloc des idées géographiques, il n'y a pas, réellement, de fissures et si l'on peut suivre à la fois, avec la même sécurité paisible, les « déterministes » à la Ratzel et ce qu'on pourrait nommer, peut-être, les « possibilistes » à la Vidal. La question est trop grosse pour être posée dans une introduction; nous aurons, longuement, à l'étudier en elle-même. Ne regardons, provisoirement, qu'aux apparences. Quand on essaie de juger l'effort géographique contemporain (nous parlons de celui des anthropogéographes, uniquement) un mot vient aux lèvres : ambition. Ce n'est pas nous qui le prononçons. La jeune géographie humaine a des rivales. Et des critiques. Rien de plus naturel. Les jeunes sciences qui prennent conscience de leur autonomie et revendiquent leur droit

(1) BRUNHES, LXVI, ch. x, l'Esprit géographique.



à une existence libre et indépendante, ne croissent jamais sur un sol libre et déblayé d'obstacles. Or, enivrées de leurs premières découvertes, émerveillées de leurs premières acquisitions, elles manquent de prudence, parfois, et de réserve. Elles ne savent s'arrêter, refréner leurs désirs de conquête, calmer leur fièvre de croissance. De là, les récriminations des aînées, en possession d'état — ou des cadettes, en voie d'expansion elles aussi. De là, toujours, et comme nécessairement, l'accusation traditionnelle d'ambition. La géographie humaine n'y a point échappé.

Voix des aînées, sévère et rogue : qui n'a dans l'oreille quelque écho de ces protestations grognonnes de géologues, mal résignés à voir s'émanciper de leur tutelle jalouse les géographes physiiciens et se complaisant à redire, pour se consoler, qu'en France les *Leçons de géographie physique* de Lapparent furent l'œuvre d'un géologue, ou qu'aux États-Unis Davis à ses débuts fut aussi l'un des leurs? Récriminations sans portée, non plus que cette accusation, si souvent formulée, de parasitisme qu'en 1913 encore, Vidal de la Blache se croyait obligé de confondre (1) : « Dans la complexité des phénomènes qui s'entre-croisent dans la nature, il ne doit point y avoir une seule manière d'aborder l'étude des faits. Il est utile qu'ils soient envisagés sous des angles différents. Et si la géographie reprend à son compte certaines données qui portent une autre estampille, il n'y a rien dans cette appropriation qu'on puisse taxer d'anti-scientifique. » C'est l'évidence même. Vidal de la Blache aurait pu noter par surcroît, avec un biologiste qualifié, J. Costantin, que bien souvent — et il le dit en pensant aux rapports de la géographie et de la biologie — « c'est aux confins des domaines scientifiques que se posent les problèmes nouveaux et que se trouvent les solutions inattendues et intéressantes (2) ».

(1) VIDAL, **XXXIII**, p. 289-290.

(2) COSTANTIN, **XI**, 1898, p. 193. Cf. également DOUXAMI, La géographie physique et la géologie (*Revue Encyclop.*, 1897).



A côté, les critiques et les tentatives d'annexion des jeunes rivales. Rien là non plus qui soit particulier à la géographie. Ne sait-on pas, pour s'en tenir aux sciences de l'homme, quelles difficultés la complexité de leurs rapports crée aux logiciens, soucieux de déterminer strictement méthodes et frontières ? Voici l'ethnographie et l'anthropologie ; nul n'ignore les longs débats, encore mal apaisés, qui les mirent aux prises. En Allemagne, que d'articles, de dissertations, de gros volumes parfois pour distinguer nettement, par l'étude des faits ou des principes, ces disciplines trop indéterminées, aux noms multiples et de sens imprécis, aux voisinages parfois compromettants : *Volkskunde*, *Vœlkerkunde*, *Ethnologie*, *Voelkerpsychologie*, *Vœlkerwissenschaft* ?

L'anthropogéographie, en France la géographie humaine, c'est à la sociologie que, nécessairement, elle devait se heurter.

* * *

La sociologie, elle aussi, est une science jeune, active, en pleine croissance. Elle a ses turbulences, elle a ses ambitions. Par surcroît, nombre de ses adeptes possèdent et manifestent un goût vraiment particulier pour les définitions de mots et de concepts, les délimitations de domaines et d'influences, les belles ordonnances logiques et théoriques : c'est vrai notamment de ce petit groupe d'excellents travailleurs qu'Émile Durkheim (1) avait su constituer autour de lui, avant que les événements tragiques de 1914-1919 ne vinsent le désagréger presque entièrement — et qui, depuis 1896-1897, s'associait au labeur critique et constructif à la fois de l'*Année sociologique*, un précieux recueil, plein d'idées et de suggestions et qui, sur toute une génération, a exercé une influence plus ou moins directe, mais toujours féconde.

(1) 1858-1917.



Forts de leurs raisons, solidement appuyés sur l'armature rigide de classifications qui allaient de jour en jour se compliquant ou, si l'on veut, se précisant davantage, les disciples du maître, les sociologues de l'*Année* ne détestaient point les attaques vigoureuses, les critiques offensives, ni de signaler chez autrui, quand ils croyaient l'y surprendre, le péché de confusion. Les historiens certes en savent quelque chose — et qui l'ignore n'a, pour s'édifier, qu'à parcourir la collection de la *Revue de Synthèse historique*, principalement vers les chaudes années 1902 et 1903 qui virent, entre autres, les controverses de F. Simiand et de P. Mantoux (1). — Aux critiques de cette école fortement organisée, toute pleine d'ardeur et de confiance en l'avenir, la géographie humaine ne pouvait, ne devait échapper.

Non que les sociologues lui fussent, le moins du monde, hostiles de parti pris et par raison préjudicielle.

Dès l'origine, au contraire, l'œuvre d'un Ratzel frappait et retenait vivement leur attention. Bien plus : au lendemain de la publication par le géographe allemand, en 1897, de la *Politische Geographie*, l'*Année sociologique* de 1898-1899 publiait, parmi ses Mémoires, quelques pages intéressantes sur *le Sol, la Société, l'État*, où le professeur de Leipzig résumait lui-même ses théories les plus caractéristiques.

Notons d'ailleurs, en passant, qu'un tel résumé, tout abstrait, tout théorique, tout desséché pour ainsi dire et complètement dépourvu des nombreux exemples, de l'abondant trésor de documents qui donnent tout leur prix aux ouvrages de Ratzel, n'était pas des mieux faits pour permettre aux lecteurs non géographes de l'*Année* de se former une idée véritablement et complètement exacte du but, des méthodes et du caractère de la nouvelle science. — Mais, dans le même volume, par une coïncidence notable, Durkheim

(1) Bibliographie, **XXIV** et **XXVII**.



rendait compte lui-même (p. 550 et suiv.) des deux tomes pleins et nourris de l'*Anthropogéographie*. Et s'il en dégagait les théories fondamentales ; s'il signalait la nouveauté et la fécondité du livre ; s'il voyait dans l'œuvre du géographe allemand un effort neuf, sincère et plein d'avenir — en quelques pages serrées il faisait ses réserves et, de son point de vue de sociologue, exposait des objections qu'il devait reprendre du reste par la suite.

Depuis cette première rencontre en effet, à diverses fois, tant Durkheim en personne que divers autres de ses collaborateurs réguliers : F. Simiand, M. Mauss, M. Halbwachs notamment, sont revenus sur la question dans l'*Année* et toujours à peu près avec le même esprit. Qui veut s'en rendre compte n'a qu'à se reporter aux comptes rendus insérés, sous la rubrique *Morphologie sociale*, dans la sixième section des volumes successifs du recueil ; il n'a, surtout, qu'à prendre connaissance du mémoire détaillé que M. Marcel Mauss, en collaboration avec un américain connu, M. Beuchat, a consacré dans l'*Année* de 1904-1905 aux *Variations saisonnières des sociétés Eskimos*. Le sous-titre précise bien l'intention des auteurs : *Étude de Morphologie sociale*, écrit M. Mauss. Il s'agit d'un exemple et d'une démonstration — on dirait volontiers d'un manifeste, si le mot s'accordait le moins du monde au ton du mémoire. Ainsi l'intérêt des sociologues pour l'anthropogéographie ne demeure point passif. Il ne les incline point à la docilité, mais à la réaction. Leurs objections sont à examiner de très près. Non pour le plaisir assez vain de voir se dérouler un beau débat théorique, une de ces ardentes controverses de doctrines qui plaisent au philosophe et passionnent le spécialiste, obligé de se défendre, lui et ses idées les plus chères. Mais les sociologues ne se bornent point à l'attaque. Ils construisent, et sur leur terrain propre. A l'anthropogéographie de Ratzel ils proposent de substituer une science mieux définie, prétendent-ils, et plus rigoureusement délimitée — une science sociologique dont ils



définissent l'objet et dont d'avance ils fixent le nom : c'est la Morphologie sociale. Cette attitude nous dicte la nôtre : il faut choisir.

Tout à l'heure, nous écartions d'un mot ces tentatives brillantes mais incoordonnées dont trop d'esprits ingénieux se sont rendus coupables. Et de fait, si pour nous l'action de la nature sur les sociétés tire précisément sa force de ce qu'elle ne s'exerce pas de la même façon que l'action des hommes; si nous croyons, avec Vidal de la Blache, que c'est « une interférence insensible et complexe, accumulant les effets qui lentement se totalisent — une action lente et continue, et devant à cette continuité même sa puissance », que pourrions-nous faire de tant de rapprochements superficiels et d'analogies trompeuses dont, pendant si longtemps, on s'est encombré?

Point de méthode, disions-nous, point de science constituée. Mais voici qu'il s'en est offert une, d'abord, pour nous guider — puis bientôt une seconde. La jeune géographie humaine nous propose ses certitudes; et la morphologie sociale, son aide prudente et réfléchie. A qui nous confier? Il faut bien que d'abord nous écoutions les parties, que nous examinions les critiques que la discipline sociologique porte, hardiment, contre sa devancière. Et si même ces critiques ne nous déterminent point à nous écarter, nous aussi, de la voie géographique; si elles n'ébranlent point notre croyance à l'existence légitime comme à l'efficacité de la géographie humaine, science véritable et autonome — ne nous aideront-elles point à mieux poser le grand problème, ou plutôt la série multiple de problèmes compliqués que nous avons la charge de passer en revue?

Critique de méthode, critique de résultats aussi, la bonne voie est là. Les collections d'échantillons abondent; n'en accroissons pas le nombre inutilement. Et les questions de doctrine, possible qu'en d'autres matières on puisse sans dommage en ajourner, en écarter même l'examen. Ici, dans cet état d'in-

détermination de plusieurs sciences rivales, ce n'est pas au seuil, c'est au cœur même du livre qu'est la question de méthode.

La géographie, oui, et la méthode géographique. Mais sous bénéfice d'inventaire, après long et sérieux examen — après effort mûri pour en déterminer, soigneusement et fermement, les directives.

III

LE PLAN ET LES DIRECTIONS DU LIVRE. L'ESPRIT GÉOGRAPHIQUE.

Cet effort, nous ne l'appliquerons point d'ailleurs qu'à ce premier objet. Il ne saurait suffire. — Certes, l'étude que nous ferons des objections portées contre la théorie et la pratique des géographes par les sociologues, nous éclairera déjà sur la nature et l'aspect des questions qu'ils se proposent d'étudier et de résoudre, mais cette approche indirecte, cette sorte de reconnaissance par le dehors, si utile et instructive qu'elle soit, ne peut nous dispenser de pénétrer dans la place, et d'en examiner les dispositions en détail. — Du moins nous aura-t-elle rendu déjà un grand service, si elle nous empêche de céder à l'attrait du « tableau d'ensemble » et du résumé « succinct mais complet ».

Nous pourrions partir, en effet, nous aurions pu partir des grands ensembles géographiques, des grandes régions naturelles que nous sommes habitués à reconnaître dans l'Univers — en rechercher successivement et en énumérer les caractéristiques fondamentales et les confronter en quelque sorte avec l'histoire des peuples qui se sont remplacés les uns les autres dans ces régions. Marche historique et topographique d'apparence simple. Mais quel profit pratique en espérer ? Ne supposerait-elle pas, d'abord, la connaissance intime, profonde, personnelle de toutes les parties du globe et de toutes les his-



toires particulières des nations ? Refaire, dans un esprit infiniment plus géographique — plus profondément géographique — refaire à soi tout seul l'œuvre que les collaborateurs de la *Weltgeschichte* d'Helmolt ont été impuissants, réellement, à mener à bien sinon à terme : chimère. Quel serait l'homme, historien ou géographe — historien *et* géographe — qui pourrait aujourd'hui risquer cette tentative sans la savoir d'avance totalement condamnée ? Sur quelles monographies utiles, d'ailleurs, sur quelles recherches préparatoires bonnes et suffisantes, s'appuyer ? Les livres ne manquent pas sans doute qui prétendent — tel l'*American history and its geographic conditions* (1) de miss E. C. Semple — expliquer toute l'histoire par la géographie. Mais l'esprit critique peut-il désarmer devant ces tentatives, en raison de leur bonne foi manifeste ? Il nous paraît que non. L'ambitieux qui tenterait semblable aventure se verrait condamné, simplement, à collectionner çà et là les éléments hétéroclites d'un recueil d'*anals* historico-géographiques, comme ces naturalistes dont se plaignait le Genevois Horace-Bénédict de Saussure, le « découvreur » du Mont-Blanc — qui marchaient, ou plutôt rampaient « les yeux fixés sur la terre, ramassant çà et là de petits morceaux sans viser à des observations générales. Ils ressemblent, ajoutait-il, à un antiquaire qui gratterait la terre à Rome, au milieu du Panthéon et du Colisée, pour y chercher des fragments de verre coloré... (2) » — Modestes et prudents naturalistes : du moins ne prétendaient-ils pas, eux, reconstituer un Panthéon tout entier, ou un Colisée en verre coloré !

En fait, il appartiendra aux divers collaborateurs de l'*Évolution de l'Humanité*, chacun pour sa part et pour sa province, de tenir compte dans ses études particulières de ces facteurs géographiques qui entrent, pour partie seulement, mais pour partie essentielle dans ce que Taine d'un mot nommait : le

(1) Boston et New-York, 1903, in-8.

(2) *Voyages dans les Alpes*, Neuchatel, 1780, in-8, t. I, p. III.



milieu. Nuls qui pour cette tâche soient mieux qualifiés que les spécialistes même de chaque histoire — à condition toutefois qu'ils n'ignorent rien de l'effort parallèle des géographes, et des principes qui se dégagent, après étude critique, de leurs recherches propres. Autrement... c'est à la fin de l'œuvre, comme conclusion, non comme introduction, qu'il faudrait placer le livre que voici. Et sans doute, dans les volumes qui paraîtront, on pourra glaner d'utiles suggestions : elles accroîtront la liste des remarques partielles ; elles ne constitueront pas un trésor d'ensemble.

Cette conception écartée, une autre se présentait. Plus d'asservissement aux diverses contrées, ni aux histoires diverses. Dégager par comparaison et par abstraction le rôle, dans les histoires humaines, d'un certain nombre de facteurs qualifiés spécialement de géographiques : la distance, l'espace, la position, etc. ; illustrer ce rôle à l'aide d'exemples empruntés tour à tour à toutes les régions et à toutes les histoires ; composer ainsi un livre de généralités, et dont les conclusions vailent universellement : dessein séduisant, mais les difficultés sont-elles moindres ?

D'abord, des livres semblables existent. Et s'ils sont de valeur inégale, quelques-uns d'entre eux réalisent l'idéal du beau livre — et du livre fécond. A quoi bon résumer, une fois de plus, l'*Anthropogeographie* ou la *Politische Geographie* de Ratzel ? — Mais sans résumer, ne peut-on mettre au point et dépasser ? A quoi bon refaire alors les deux petits volumes, abondants et serrés, de Camille Vallaux : *le Sol et l'État*, ou *la Mer* — à quoi bon reprendre le gros ouvrage bourré d'une matière inégale de Miss Semple, écrivant en 1911 ses *Influences of geographic environment* ?

Allons au fond des choses : toute la maîtrise personnelle d'un Ratzel, toute sa connaissance approfondie et supérieure du globe, toute son érudition historique et surtout ethnographique, ne tiennent pas, ne peuvent pas tenir lieu d'un bon



siècle d'enquêtes partielles, prudentes et méthodiques. Et précisément, le grand vice de semblables entreprises, c'est, à notre sens, qu'elles masquent la difficulté, qu'elles font illusion sur l'étendue profonde de nos ignorances ; c'est qu'elles fournissent trop aisément à nos esprits toujours paresseux de nature et enclins à se satisfaire de formules passe-partout, l'illusion que la réalité a été, par elles, tout entière embrassée, épurée, condensée en quelques abstractions — mais riches, et comme gorgées de la diversité prodigieuse de la vie. Munis à bon compte d'une sorte de catéchisme formel, nous avons trop tendance, ensuite, à nous dispenser d'effort, de réflexion, d'abstraction personnelle.

Des constructions comme celles d'un Ratzel, fortement influencées du reste par des idées et des considérations qui ne sont pas toutes strictement scientifiques (l'événement ne l'a que trop montré depuis 1914 et l'on a pu voir que le *mégalo-statism* du maître allemand n'était pas uniquement une vue de l'esprit) — de telles constructions portent témoignage de dons supérieurs chez un architecte richement doué (1). Mais s'abritant derrière elles, un peuple de disciples et d'épigones s'endort paresseusement — ceux dont Rauh écrit quelque part (2) que « toujours plus intransigeants que le maître, parce qu'ils ne le comprennent qu'en partie, ils ont peur de renier l'esprit en reniant la lettre ». Leur besoin de précision ne se satisfait que par une formule. Redoutons de favoriser leur esprit de routine et leur conservatisme mécanique.



En réalité, du rôle, de l'influence du milieu géographique sur les sociétés humaines, nous ne savons rien encore que de menus détails. Et pour une bonne raison : la géographie,

(1) BRUNHES et VALLAUX, LXVIII, p. 324 sq. — (2) RAUH, XXV, p. 29.

qui nous dira ce rôle, commence à peine de naître et de se constituer. A-t-elle une méthode ? Oui et non, car elle en a plusieurs — surtout cette géographie qu'on s'accorde de plus en plus à reconnaître comme une géographie « humaine ». Elle a plusieurs méthodes entre lesquelles hésitent de bons esprits. Ce n'est vice que de jeunesse. La sociologie connaît de semblables hésitations, et bien d'autres sciences voisines. Or, c'est à la géographie que revient le soin de poser et d'élucider les problèmes dont nous nous occupons. Elle le prétend du moins, et nous aurons plus loin à exposer ses prétentions, à les défendre même contre des prétentions rivales. Donc, de la constitution, de la mise en application d'une méthode géographique universellement acceptée et pratiquée dépend essentiellement, nous ne disons pas la solution, mais la position scientifique du problème du « milieu ».

Seulement, s'il y a doute encore et controverses entre géographes sur la méthode, voici que déjà point et se constitue ce qu'on pourrait nommer un esprit géographique, une attitude géographique. Voici que, des travaux partiels entrepris par les géographes, de leurs efforts multiples de réflexion et de comparaison, se dégagent, à défaut d'une méthode définie, quelques façons spéciales et très particulières de concevoir les choses. C'est un grand fait, croyons-nous, et dont il ne faut pas diminuer l'importance. Il y a longtemps déjà que Frédéric Rauh, dans son livre pénétrant sur *la Méthode de la psychologie des sentiments*, a mis en pleine lumière le rôle primordial de l'esprit scientifique, « qui se manifeste différemment, notait-il, précisément parce qu'il est le même, dans la recherche d'objets divers » (1). Et aux « grossières et stériles connaissances » qu'on risque d'atteindre seules lorsqu'on prétend « vouloir trop bien savoir », il opposait tout ce que peuvent nous révéler « les larges et fécondes approximations, les

(1) RAUH, **XXI**, p. 25.



suggestions sans cesse renouvelées de la vie ». Il y a grand danger, insistait-il, dans ces choses « à décourager, à inquiéter l'invention. L'invention, née au contact de la réalité complexe, vaut mieux ici que la preuve, qui la suit lentement » (1). En tout cas, c'est cette apparition d'un esprit géographique, c'est ce dégagement d'une attitude géographique spéciale qui nous permettra de mener à bien notre tâche.

Sans asservissement à aucun ordre historique ou topographique rigoureusement déterminé d'avance ; sans desseins systématique et préconçu d'extraire de la réalité certaines données générales, certaines caractéristiques abstraites valables pour toute histoire et pour toute contrée — définir aussi nettement que possible ce que peut-être aujourd'hui vis-à-vis des questions si délicates d'influence, l'attitude des géographes et des historiens ; mais d'abord s'efforcer de classer ces questions et de montrer comment, probablement, un avenir prochain les posera devant la science — ce n'est évidemment que marquer un moment, bref et fugitif, d'une évolution scientifique continue ; mais c'est peut-être suggérer aussi le vrai moyen de combattre, de détruire quelques idées fausses, de préciser quelques conceptions vagues et de hâter l'heure où généralisations brillantes, remarques ingénieuses et rapprochements littéraires subtils feront place, enfin, à des études positives, à des investigations méthodiques — à une œuvre de science. Un esprit se cherche. Aidons-le, dans la mesure de nos forces, à se trouver et à se définir. Un esprit se manifeste déjà. C'est à lui, c'est à ses manifestations qu'il convient de s'attacher. Non à la rédaction vaine d'un catalogue de résultats illusoire. Critique ? l'effort serait perdu. Positif ? la tentative serait blâmable. Une science qui se fait, c'est à ses promesses et à ses espérances qu'on se doit attacher.

(1) RAUH, **XXV**, p. 23.





Que de telles anticipations soient un des objets, le principal sans doute, des volumes successifs de *l'Évolution de l'Humanité* — il est inutile de le redire ici. Mais faut-il ajouter un mot personnel ?

De la terre et de l'histoire, c'est un historien, avec l'aide d'un autre historien, qui va essayer — en historien — de déterminer les rapports et les relations. J'ajoute, un historien voué, par goût et par métier, à l'étude non pas de ces sociétés prétendues primitives ou proclamées archaïques qu'une illusion certaine et une non moins certaine pénurie de documents nous font considérer volontiers comme « simples » et comme étroitement dépendantes de « la nature » — mais bien de ces sociétés modernes qu'on a tendance parfois à caractériser par un détachement presque absolu des influences physiques et des conditions géographiques. — Simple hasard, en aucune façon. Encore moins, désir puéril chez l'auteur de se « camoufler » pour un temps en géographe, à seule fin de voir si ce travesti lui va. Dessein très réfléchi, au contraire, et j'ajoute : nécessité presque évidente.

Le point délicat, on s'en doute, n'est pas que, s'agissant des rapports de la géographie et de l'histoire, celle-ci a son mot à dire au moins autant que celle-là, dans un procès d'intérêt commun : vaine logomachie. Mais sur un tel sujet, aujourd'hui, le livre d'un géographe, presque fatalement et par la force des choses, ce serait un tableau. Excellent ou moins bon, peu importe : un tableau. Le groupement des faits menus et séduisants qui semblent démontrer les affirmations géographiques traditionnelles. C'est que la géographie se croit en possession d'une méthode. Elle fait à ses propres yeux figure de science. En vertu de cette loi que Rauh, dans le pénétrant essai que nous citions plus haut, formulait (1) en disant qu'une

(1) RAUH, **XXV**, p. 13 sq.



science jeune se modèle tout d'abord naturellement sur la science voisine déjà constituée, la géographie humaine, sœur puinée de la géographie physique renouvelée par l'étude et sous l'influence des sciences de la nature, continue de retenir de son origine première quelques affirmations — celle parfois, entre autres, d'un strict déterminisme, dont il lui est malaisé de se libérer totalement par son propre effort. Ou plutôt, de ses adeptes, les uns y réussissent pleinement, d'autres moins ; d'autres enfin ne sentent pas le besoin d'une libération.

L'histoire n'en est pas là. Elle ne croit même pas encore, tout entière, à sa qualité de science (1). Pour reprendre la même formule, elle ne fait pas figure de science à ses propres yeux. De quoi sans doute elle n'a pas lieu de se féliciter naïvement, au contraire. Mais cette infériorité n'est pas sans quelque avantage.

L'historien n'est pas lié par une solidarité de doctrine, ni avec un corps de théories historiques à allure pseudo-scientifique qui restreindrait sa liberté de jugement individuelle — ni avec un ensemble de doctrines préconçues, héritage de disciplines antiques sur l'effort desquelles se modèlerait encore, parfois, son effort propre. En d'autres termes, ce que le géographe sans doute concevrait comme un tableau, ou, si l'on y tient, comme une esquisse, rien ne s'oppose à ce que l'historien en fasse une libre étude critique. C'est cette étude critique dont nous allons ici ébaucher les grandes lignes.

Sans aucune rigidité dogmatique : on l'a vu. Ni dans le plan, qui sera souple, ni dans les conclusions, qui ne seront point arrêtées. Dégager un esprit, ce n'est pas le recréer, le reconstituer logiquement. C'est, d'abord, le saisir en pleine opposition, en pleine lutte avec les esprits qui le combattent : à quoi les sociologues, en l'espèce, nous aideront. — Et c'est aussi le suivre dans le détail de ses démarches propres et de ses manifestations, sans pédantisme hargneux — avec une sympathie critique qui réserve l'avenir.

(1) Cf. BERR, **XXI**, parties II et III.



PREMIÈRE PARTIE

COMMENT POSER LE PROBLÈME
LA QUESTION DE MÉTHODE

De tous les travailleurs que groupait l'*Année sociologique*, c'est Émile Durkheim le premier qui, nous l'avons dit, a porté son effort de réflexion critique sur la géographie moderne et ses tentatives récentes de collaboration à la connaissance rationnelle de l'homme. Après lui — avec un peu de flottement parfois dans la forme — disciples et continuateurs ont manifesté le même esprit. Leur point de départ à tous est très net :

Le représentant typique et qualifié des « géographes humains », c'est Fr. Ratzel. Or Ratzel, dans l'*Anthropogéographie*, son livre le plus compréhensif et son chef-d'œuvre, se propose d'étudier toutes les influences que le sol peut exercer sur la vie sociale en général. — Un tel dessein est chimérique (1).

Il est au-dessus des forces d'un seul homme. Cela va sans dire et n'est pas une objection. Mais il est au-dessus des forces d'une seule science. Il faut le dire, puisqu'on ne s'en rend point compte. Car la multitude des problèmes qui sont ainsi posés est proprement infinie. Et ce qui est plus grave — car après tout, lorsqu'on est en possession de principes éprouvés et de règles certaines, la solution d'une multitude infinie de problèmes

(1) DURKHEIM, **XVII**, t. III, 1898-1899, p. 356.



n'est qu'une affaire de temps et de patience — ce qui est plus grave : ces problèmes sont hétérogènes. Si parfaitement hétérogènes qu'une division rationnelle du travail s'impose absolument à leur égard.

Que la nature du sol, que la nature du climat influent sur les représentations collectives des hommes, sur les mythes, les légendes, les arts des divers peuples, il se peut. C'est à voir. Mais n'est-ce pas à la *sociologie religieuse* et, le cas échéant, à la *sociologie esthétique*, de mener à bien l'étude de semblables influences ?

Que la nature du sol, que la nature du climat influent sur le caractère même des nations, leurs habitudes d'esprit, leurs tendances politiques, juridiques ou morales : rien là d'impossible *a priori*. Mais n'est-ce pas à l'*éthologie collective* à s'en assurer au cours de l'enquête générale qu'elle conduit sur ces caractères, ces habitudes d'esprit, ces tendances dont elle doit démêler tous les facteurs, toutes les modalités ?

Que la nature du sol, que la nature du climat influent sur la répartition des hommes à la surface du globe, facilitent ou entravent leur concentration ou leur dispersion : il est plus que probable. Au *démographe* de s'en soucier lorsqu'il étudiera d'ensemble cette concentration et cette dispersion.

On saisit l'objection. Une science prétend se constituer pour répondre à cette question : « quelles sont les influences qu'exerce le milieu géographique sur les diverses manifestations des sociétés humaines ? » Or cette question est immense. Elle se décompose en une multitude de questions secondaires qui, toutes, sont du ressort de sciences nettement distinctes. Comment donc un seul homme, incompetent dans chacune de ces sciences, se trouverait-il, sous le nom de géographe, compétent dans toutes ? La géographie, ainsi conçue, n'est qu'un butinage audacieux sur les terres réservées des économistes et des sociologues : nulle de ses conclusions qui ne soit du domaine de quelque discipline sociologique spéciale.

Elle s'évanouit, elle doit s'évanouir en tant que science distincte. Elle ne peut logiquement réclamer pour elle qu'une sorte d'existence « appendiculaire », si l'on peut dire. Le sociologue seul (sociologue, genre ; démographe, éthologue, etc., espèces) a droit de traiter en réalité, avec méthode et prudence, les questions que jusqu'à présent les géographes revendiquaient témérairement pour eux...

— Mais ils ne les traiteront pas toutes ? Les géographes n'étudient pas seulement l'influence du milieu sur les sociétés, mais sur l'homme en général ? — Distinction illusoire, si l'homme n'est qu'une abstraction, et s'il n'existe en fait, pour le géographe comme pour le sociologue, que des sociétés humaines, non des êtres humains isolés.

Connaissance appendiculaire... Tout au plus peut-on concevoir que, de l'addition successive des résultats obtenus par le travail des sociologues, sorte une discipline nouvelle, une discipline sociologique, une de celles dont l'ensemble constitue « la Sociologie ». Ce sera la *Morphologie sociale*. « On sait, écrit M. Mauss en tête de l'intéressant mémoire dont nous signalions plus haut la portée (1) — on sait que nous désignons par ce mot la science qui étudie, non seulement pour le décrire mais aussi pour l'expliquer, le substrat matériel des sociétés — c'est-à-dire la forme qu'elles affectent en s'établissant sur le sol, le volume et la densité de leur population, la manière dont elle est distribuée ainsi que l'ensemble des choses qui servent de siège à la vie collective ». Ainsi renait de ses cendres, mais sous une dénomination différente, l'anthropogéographie précédemment immolée sur l'autel du confusionnisme. Plus modeste, assure-t-on, mieux réglée dans ses desseins, d'allure moins téméraire, la morphologie sociale prendra sa place avec avantage. Aucun risque, avec elle, de s'égarer en recherches chimériques, de se perdre en tentations mort-nées. Pas à pas, le morphologue suivra dans sa recherche

(1) MAUSS, CCXV, p. 39.



les marches et les démarches d'une science bien définie et soigneusement limitée dans son objet. Sa tâche sera précise, simple, relativement facile. Et rien de ce que traitait, de ce que voulait traiter d'utile la géographie humaine, rien de ce qu'elle pouvait, raisonnablement, vouloir élucider ne sera sacrifié — M. Mauss à nouveau nous en donne l'assurance. Car voici un texte encore, et bien significatif :

Constatant, dans un autre volume de l'*Année sociologique* (1) que H. Schurtz, dans sa *Vöelkerkunde* (2), entendait par anthropogéographie non pas tant l'étude de l'influence de la situation géographique sur l'homme en général que « l'étude de l'action des phénomènes telluriques sur les sociétés considérées surtout au point de vue de l'habitat », M. Mauss aussitôt se porte, avec l'ardeur d'un héritier présomptif, au secours des anthropogéographes ainsi réduits à la portion congrue. « Si Schurtz avait compris dans sa définition, écrit-il, comme il le pouvait et comme il était logique, non seulement l'étude du milieu des peuples, celle de leurs mouvements et de leur attachement progressif au sol, celle des États (géographie politique) — mais encore celle des mouvements de la population, la formation des villes et, en général, la répartition des individus à la surface du globe — il serait arrivé à la notion de morphologie sociale que nous défendons ici. »

Rien de plus net ni de plus parlant que de semblables textes. Ils mettent en pleine lumière l'ardeur, la vivacité des compétitions et des luttes. Théoriques ? Mais qui donc penserait qu'en matière de recherches, l'instrument, la méthode, l'esprit n'importent pas ?

Géographie humaine ou morphologie sociale ; méthode géographique ou méthode sociologique ; il faut choisir. Il ne s'agit point là d'une querelle d'école, ni, que l'on me passe l'expression, d'une question de boutique — mais d'une question de fond. Procéder à son examen, c'est notre premier devoir.

(1) *XVII*, t. VIII, 1903-1904, p. 167. — (2) Leipzig-Vienne, 1903, in-8.



CHAPITRE PREMIER

MORPHOLOGIE SOCIALE OU GÉOGRAPHIE HUMAINE

Le premier grief des sociologues contre la géographie humaine est net. Il peut se traduire d'un mot. C'est le grief d'ambition.

Rien de plus étroit, nous dit-on, et, à la fois, rien de plus ambitieux que leurs conceptions. Sitôt en présence d'un groupe d'hommes, d'une société humaine, ils avisent le sol sur lequel repose matériellement ce groupe, cette société. Pour eux, ce support terrestre, ce substrat des sociétés n'est point une matière inerte et sans action. Il agit sur les hommes qu'il porte. Il les « influence », physiquement et moralement. Il les « explique » dans l'ensemble et dans le détail. Il les explique, et même il les explique seul. Il agit sur eux, seul. Il les influence, seul. Exclusivisme et parti pris normal : la déformation professionnelle du spécialiste n'en rend que trop raison.

Le géographe part du sol, et non de la société. Sans doute ne va-t-il pas jusqu'à prétendre que ce sol est « la cause » de la société. Ratzel se contente de dire qu'il est « le seul lien de cohésion essentiel de chaque peuple » (1). Mais c'est au sol avant tout que va son attention. C'est le facteur géographique dont il entend dégager, préciser, mettre en pleine lumière l'action et l'efficacité. « Au lieu d'étudier le substrat matériel des sociétés dans tous ses éléments et sous tous ses aspects, lui reproche M. Mauss (2), c'est avant tout sur le sol que se

(1) LXXXIII, I, p. 1, 2. — (2) MAUSS, dans XVII, 1904-1905, p. 42.



concentre son attention. C'est lui qui est au premier plan de sa recherche. » La morphologie sociale serait bien différente. Certes, elle traiterait du substrat des sociétés, elle aussi, mais comme d'un seulement des éléments qui aident à comprendre la vie et les destinées de ces sociétés. Elle ne commencerait pas par diviniser, pour ainsi dire, cet élément privilégié, par lui attribuer une sorte de pouvoir créateur — pour en faire le producteur et l'animateur des formes sociales. Portant sur « la masse des individus qui composent les divers groupes, la manière dont ils sont disposés sur le sol, la nature et la configuration des choses de toute sorte qui affectent les relations collectives (1) », cette discipline prendrait rang parmi ces sciences spéciales dont la Sociologie, au gré de MM. Durkheim et Fauconnet (2), constitue pour ainsi dire le *Corpus*. Or, ce que le sociologue, au rebours du géographe, met au premier plan de ses préoccupations, ce n'est pas « la Terre » — c'est « la Société ». En d'autres termes, le problème n'est pas le même selon qu'on est, qu'on se sait, qu'on se proclame géographe — ou morphologue. Et partant, M. Mauss est fondé à dire (3) : « Si au mot d'anthropogéographie nous préférons celui de morphologie sociale pour désigner la discipline à laquelle ressortit cette étude, ce n'est pas par un vain goût de néologisme ; c'est que cette différence d'étiquette traduit une différence d'orientation. » — Nous le pensons en effet. Nous dirions même, volontiers : une différence telle qu'en réalité, morphologie sociale et géographie humaine ne peuvent sans danger se substituer l'une à l'autre. Mais l'étude « en action » des deux disciplines rivales nous le montrera mieux que toute discussion théorique.

(1) DURKHEIM, **XVII**, 1899, p. 520, et HALBWACHS, *La Classe ouvrière et les niveaux de vie*, p. 369, n. 1.

(2) *Sociologie et sciences sociales*, dans *Revue philosophique*, mai 1903.

(3) **XVII**, t. IX, 1904-1905, p. 44.



I

LES OBJECTIONS DE LA MORPHOLOGIE SOCIALE : LES GROUPEMENTS HUMAINS SANS RACINES GÉOGRAPHIQUES.

Nul groupe humain, nulle société humaine sans support territorial. Tel est le point de départ normal des géographes dans leur spéculation. Formule équivoque dans une certaine mesure. Car il y a bien des « groupes » et bien des « sociétés » — et précisément, parmi celles qu'étudient parfois avec prédilection les sociologues — sur qui l'influence du « substrat géographique » cher à Ratzel se fait, somme toute, assez peu sentir. En dépit d'une insuffisance de préoccupations géographiques assez remarquable, les enquêtes multiples des anthropologues et des ethnologues allemands, anglais et américains sur les sociétés sauvages du Nouveau Monde ou du Monde Pacifique nous ont nettement montré que les primitifs ne connaissent pas que des modes de groupement spécifiquement territoriaux. Le totémisme, en particulier, est à la racine d'une multitude de formations sociales sans racines géographiques apparentes.

Voici, pour prendre un exemple, les Arunta, cette peuplade du Centre australien que des travaux précis et sérieux nous ont fait connaître dans tous les détails d'une organisation fort complexe — si complexe qu'entre les observateurs on rencontre parfois, là comme ailleurs, d'assez graves divergences. Reportons-nous aux travaux les mieux documentés et en particulier à ceux de B. Spencer et L.-J. Gillen, ces classiques de la sociologie. Ils ont copieusement décrit tour à tour, en 1899, les sociétés indigènes du Centre australien : *The native tribes of Central Australia* — et, en 1904, celles du Nord de ce même continent : *The northern tribes of Central Australia* (1). Ce sont des observateurs précis et bien munis de faits, encore qu'ils

(1) Bibliographie, CCXII et CCXIII.



aient, M. J. Sion l'a bien noté (1), le grave tort de décrire des phénomènes religieux et sociaux chez des populations dont ils n'étudient pas la vie matérielle. — Or, leurs travaux nous signalent chez les Arunta trois sortes de groupes élémentaires distincts qui s'entre-croisent, s'enchevêtrent littéralement de la façon la plus compliquée. Et d'abord se rencontrent des groupes proprement territoriaux, distingués les uns des autres par des noms de localités et possédant chacun un morceau de sol aux limites connues et définies. Mais à côté, voici un certain nombre de ces classes matrimoniales qu'É. Durkheim nous a décrites dans son mémoire sur l'*Organisation matrimoniale des sociétés australiennes* (2); et voici également des groupes totémiques qui englobent les indigènes sans nul souci, cette fois, de localisation ou de distribution géographique. Ce ne sont pas d'ailleurs les groupes non territoriaux qui jouent le rôle le plus effacé dans l'organisation collective des Arunta — tout au contraire; et Durkheim a souvent insisté pour sa part (notamment, dans son intéressant compte rendu du livre de Howitt sur les tribus indigènes du Sud-Est australien) (3), sur l'extrême indétermination de l'organisation proprement territoriale de ces sociétés australiennes — telles du moins que les voient et les décrivent nos observateurs, blancs et contemporains.

Même remarque en ce qui concerne tout le reste de l'immense continent australien, où les tribus sont généralement munies de deux organisations, l'une basée sur des divisions géographiques, l'autre solidaire de la réglementation matrimoniale. Même chose aux îles Salomon, étudiées par les Allemands, et où groupements totémiques, distincts des villages, et groupements territoriaux englobant parfois des porteurs de totems différents, s'enchevêtreraient et s'entre-croiseraient pareillement. Même chose chez nombre de ces peuples primitifs

(1) *Revue de géographie annuelle*, t. I, 1906-1907, p. 417.

(2) **XVII**, t. VIII, 1903-1904, p. 121 sq.

(3) **XVII**, t. IX, 1904-1905, p. 358 sq.



du Brésil (1), logés dans la forêt, et qui n'ont jamais dépassé le stade de la barbarie; il est curieux du reste de voir chez eux, peu à peu, le principe totémique s'effacer devant le principe territorial, représenté en l'espèce par la communauté de village. Mais à quoi bon multiplier ces exemples (2) de faits aujourd'hui bien connus?

Le parti qu'on en peut tirer contre « les prétentions géographiques », on le voit sans peine. Notons cependant quelques remarques.

D'abord, bien souvent, le passage se saisit, des groupements non territoriaux aux groupements territoriaux. Les premiers tendent, peu à peu, à se localiser géographiquement. On parle d'organisations totémiques sans bases géographiques. Or, il est des peuples — et par exemple les Indiens Pueblos de l'Arizona et du Nouveau-Mexique — qui ont modelé sur une organisation totémique conservée, par exception, dans une vie devenue quasi urbaine, la structure et la construction de leurs maisons et de leurs villages (3). Et dans l'Australie même, dans cette Australie où vivent, avec les Arunta, nombre de peuplades presque semblables — les tribus situées plus près du golfe de Carpentarie ne présentent pas les mêmes anomalies (4). Groupements totémiques et groupements territoriaux chez eux se confondent. Chaque localité possède son totem propre; on n'y rencontre point de porteurs de totems différents; et le chef administratif de la localité en est également le chef religieux. Rien de surprenant du reste dans cette confusion. Durkheim en donne la raison (5), quand il note qu'elle se rencontre partout où le totem se transmet en ligne paternelle. Le mariage n'introduit pas alors à chaque génération des totems d'origine et d'importation étrangères.

(1) BEUCHAT, *CIC*, p. 253.

(2) Pour références, *XVII*, t. III, 1898-1899, p. 340, 345; t. IX, 1904-1905, p. 356, etc.

(3) *XVII*, t. VII, 1902-1903, p. 649.

(4) DURKHEIM, *XVII*, t. VIII, 1903-1904, p. 120. — (5) *Ibid.*

D'autrepart, les membres de ces groupements non territoriaux, on ne peut les concevoir cependant comme « en l'air » — tels ces personnages des peintures chinoises dont parle Michelet dans un texte célèbre. Il est impossible, note quelque part É. Durkheim (1), et précisément à l'occasion d'études sur les tribus indigènes du Sud-Est australien — il est impossible qu'un groupe social ne tienne pas, en quelque sorte, au territoire qu'il occupe et n'en porte pas du tout la marque. Une analyse attentive ne serait pas en peine de découvrir, dans les associations les moins « territoriales », un facteur géographique — quand il faudrait passer par l'intermédiaire du climat. N'y a-t-il point, par exemple, sur la côte Pacifique de l'Amérique septentrionale, des sociétés humaines comme celle des Kwa-kiutls, étudiés par l'enquêteur américain Fr. Boas (2), et qui possèdent une organisation sociale double : l'une pour la vie profane et laïque, caractérisée par une division des hommes en familles, en clans et en tribus ; l'autre, pour la vie religieuse, à base de groupes protégés chacun par une divinité ou un esprit distinct ? Or l'organisation laïque joue pendant l'été, l'organisation religieuse pendant l'hiver ; et la géographie par là reprendrait ses droits s'il n'était déjà évident par ailleurs qu'avec la saison froide ne disparaissent pas toutes les conséquences « géographiques » du régime d'été. — Mais, indépendamment de ces faits particuliers, la remarque de Durkheim aurait été à pousser, et à préciser.

Ratzel, dominé à la fois par son parti pris d'anthropogéographe et par des préoccupations d'ordre plus politique que scientifique, qui par instants font ressembler le plus récent et le moins fécond de ses grands ouvrages, la *Politische Geographie*, à une sorte de manuel d'impérialisme allemand, écrit : « Si les types les plus simples de l'État sont irréprésentables sans un sol qui leur appartient, il en doit être ainsi des

(1) **XVII**, t. IX, 1904-1905, p. 360. — (2) **XVII**, t. III, 1898-1899, p. 336.



types les plus simples de la société : la conclusion s'impose (1)». Et il poursuit : « Famille, tribu, commune ne sont possibles que sur un sol et leur développement ne peut être compris que par rapport à ce sol ». — D'abord, ces groupements ne sont pas seuls à représenter les types les plus simples de la société. Il en est d'autres, nous venons de le rappeler, et dans la genèse, le développement, l'expression desquels le sol ne joue sans doute qu'un rôle fort restreint. Mais surtout, de quoi s'agit-il exactement ? « Les types les plus simples de l'État sont irréprésentables sans un sol *qui leur appartient*. » Les trois derniers mots sans doute n'ont pas été mis là au hasard. « Famille, tribu, commune ne sont possibles que sur un sol et leur développement ne peut être compris que par rapport à ce sol. » Entre la seconde formule et la première, il y a plus qu'une nuance, sans doute ? On pourrait traduire la différence en disant que la première relève de la morphologie sociale — et la seconde, de la géographie humaine. Or il est curieux et un peu piquant de voir Durkheim, remarquant qu'il est « impossible qu'un groupe social ne tienne pas en quelque sorte au territoire qu'il occupe et n'en porte pas la marque », se référer (bien que son mot d'*occuper* soit assez équivoque) à la deuxième conception, celle même qu'il critique par ailleurs — tandis que Ratzel, par contre, semble se rattacher surtout à la première. Et les textes ne sont pas parfaitement clairs, ni d'un côté ni de l'autre. Précisément, leur ambiguïté montre à quel point le travail d'analyse demeure insuffisant.

Il y avait lieu de distinguer, évidemment. D'une part, les formations sociales à base territoriale : celles qui s'approprient plus ou moins strictement un morceau de terre, se le réservent en propre, le considèrent comme leur domaine particulier ; ce morceau de terre, c'est en quelque sorte leur projection sur le sol ; c'est leur forme même, au sens strict du mot :

(1) RATZEL, LXXXVI.



celui que vise expressément M. Bouglé lorsque, analysant à son tour le concept de morphologie sociale, il écrit dans l'*Année sociologique* de 1900, résumant des idées exprimées par Durkheim : « le mot forme est alors pris dans un sens précis. Il s'agit de formes matérielles, susceptibles de représentations graphiques (1) ». Et le sociologue d'ajouter que ces formes « constituent le domaine propre de la morphologie sociale ». Voilà qui est net. — Restent d'autres groupes sociaux, qui, eux, n'ont point de domaine réservé, de territoire propre, de circonscription définie. Les êtres humains qui les composent vivent sur un territoire, dans une contrée, sous un ciel commun à tous et le même pour tous. Reposant sur un sol terrestre, dans une certaine mesure ils en participent : ils en portent la marque, dit Durkheim ; mais leur groupe en tant que groupe n'a pas de forme graphiquement représentable. Il n'y a pas de morceau de terre qui soit proprement le « territoire du groupe ».

Mais, ceci dit, est-on allé très loin ? La distinction a-t-elle une valeur réelle ? permet-elle d'appuyer les objections des sociologues contre les géographes ? Nous le pensons d'autant moins qu'il y a les faits de passage dont nous parlions plus haut et qu'il faut retenir. Dans les sociétés australiennes sur la connaissance desquelles s'appuie tout ce débat, Durkheim note (2) que l'organisation commença sans doute par être totémique et ne devint qu'ensuite territoriale. Ou, plus exactement, au temps où n'existait encore que l'organisation totémique, ce qu'il y avait de territorial dans l'organisation sociale était d'abord très secondaire, très effacé — si l'on en croit du moins l'analyse du sociologue ; il ne s'agit pas, disons-le une fois encore, de données simples et faciles à interpréter. « Ce qui marquait les limites de la société,

(1) *XVII*, 1900, p. 112. Tout le développement est utile pour préciser la notion sociologique de morphologie.

(2) *XVII*, t. IX, 1904-1905, p. 360.

ce n'était pas telle barrière matérielle; ce qui en déterminait la forme, ce n'était pas la configuration du sol. La tribu était essentiellement un agrégat non de districts, mais de clans, et ce qui faisait l'unité du clan, c'était le totem et les idées dont il était l'objet. » — En dernière analyse, de toute cette discussion, ce qui demeure, c'est ceci : qu'un des objets d'étude importants du sociologue, tous ces groupes qui ne sont pas essentiellement territoriaux, offrent peu de prise, somme toute, aux géographes. Encore pourrait-on dire qu'ils leur en offrent davantage, malgré tout, qu'aux morphologues? Ceux-ci, en cas pareil, n'ont qu'à dresser pour leur science un procès-verbal de carence : où il n'y a point de « formes » à étudier, nulle morphologie n'a droit. La géographie, au contraire, possible que le groupe en tant que groupe lui échappe. Mais il lui reste le sol sur lequel vivent les hommes — et le climat, et les productions, et toutes les conditions d'existence propres aux lieux qu'il fréquente et aussi qu'ils occupent en tant que membres de groupes d'autre nature — de groupes territoriaux. Ainsi prenons-nous déjà conscience, un peu plus nettement sans doute, de ce qui oppose réellement les deux conceptions rivales : morphologie — ou géographie.

II

LES OBJECTIONS DE LA MORPHOLOGIE SOCIALE :
L'AMBITION GÉOGRAPHIQUE.

D'autres objections des sociologues portent mieux, évidemment, et précisent plus nettement la portée du grief d'ambition. Un exemple va le montrer, et d'autant plus typique que nous l'emprunterons à un esprit plus sûr de ses directions.

Que la culture du riz, par l'abondance de nourriture qu'elle fournit sur un petit espace, comme par les soins répétés qu'elle



exige, exerce sur les sociétés d'Extrême-Orient une profonde influence — c'était une vue chère à Vidal de la Blache (1). Une famille de cultivateurs de riz au Cambodge peut vivre à la rigueur sur un hectare, notait-il; mais d'autre part, pour la culture même de la plante nourricière, il faut une main-d'œuvre nombreuse et toujours présente. La conséquence? Vidal de la Blache, sans doute entraîné par le milieu, et par l'auditoire et par le titre même de sa conférence : les conditions géographiques des faits sociaux, la tira un jour, de la façon suivante, à l'École des Hautes Études sociales : « Je me garderai de trop généraliser; mais s'il est vrai que, dans ces sociétés d'Extrême-Orient qui gravitent autour de la Chine... la forte constitution de la famille et du village soit la pierre angulaire, on voit le *rapport de cause à effet* entre le mode de culture, inspiré par les conditions géographiques, et la seule forme vraiment populaire d'organisation sociale qu'on y découvre (2) ». Quelle que soit l'ingéniosité de la remarque et la finesse nuancée de l'analyse — ici, il y a abus, manifestement, et « ambition ». Car il existe bien d'autres civilisations caractérisées par d'autres genres de vie sous d'autres cieux, où la famille fortement constituée apparaît vraiment comme « la pierre angulaire » de la société. Et du reste, en pareille matière, il convient de se tenir en garde contre ce vieux préjugé que l'organisation sociale s'est faite de bas en haut, par agglomération progressive de groupes d'abord très simples, conjugués ou familiaux au sens étroit du mot — puis, plus vastes, sinon plus compliqués : clans, villages, tribus et nations. L'organisation familiale n'est pas première. Sous tous les climats, dans toutes les civilisations, elle a reçu du dehors ses règles impératives. Elle les a reçues non des conditions géographiques, mais du pouvoir dominant, supérieur, de l'État — de

(1) Cf. également WOEIKOF, CXXIV, p. 223.

(2) VIDAL, XXXI, p. 18. (Le texte remonte à 1902.)



la société politique dans son ensemble (1). — Étant donnée l'organisation familiale, que la culture du riz dans les pays d'Extrême-Orient, où elle se pratique avec une ampleur prépondérante, ait contribué à la maintenir, à en accroître la puissance et l'influence, rien de plus probable ; mais n'allons pas plus loin et répétons avec Durkheim — sans réserves cette fois ni atténuation : Sans doute, les influences géographiques sont loin d'être négligeables ; « mais il ne semble pas qu'elles aient l'espèce de prépondérance qu'on leur prête... Parmi les traits constitutifs des types sociaux, il n'en est aucun, à notre connaissance, dont elles puissent rendre compte. » Et il ajoute : Comment d'ailleurs serait-ce possible, « puisque les conditions géographiques varient d'un lieu à l'autre — alors qu'on trouve des types sociaux identiques (abstraction faite des perturbations individuelles) sur les points les plus divers du globe? »

Un exemple encore. Il ne faut pas craindre, en pareille matière, de les multiplier. L'habitation humaine, la maison, est évidemment un des traits les plus remarquables de ces « paysages humanisés » que nous avons sous les yeux et que le géographe, précisément, doit étudier : si familière à nos regards, dans nos pays occidentaux, que nous souffrons réellement de son absence prolongée : dans telle solitude sauvage et désolée, aux pointes extrêmes de cette Armorique qu'assaille sans répit une mer farouche — un moulin, étendant ses deux ailes en croix sur la ligne d'horizon rigide et nue fait éprouver on ne sait quel sentiment de confiance et de paix : un peu de cette émotion que, sur les très hauts plateaux du Tibet, un Perceval Landon en marche sur Lhassa éprouvait à contempler d'aventure la chétive silhouette d'un saule à feuilles vertes. Or, dirons-nous (on l'a dit) que cette maison, que cette demeure de l'homme, si adaptée qu'elle soit et par son aspect et par ses

(1) Voir plus loin, 2^e partie, ch. III.



dispositions et par ses matériaux au sol qui la porte, au climat dont elle procède — dirons-nous qu'elle est un fait géographique ? Eh non ! un fait humain, si l'on veut — et ce n'est pas la même chose.

Il y a de la géographie dans un champ de blé. Un champ de blé n'est pas un fait géographique. Il ne l'est du moins que pour le géographe. Celui-ci n'a pas à étudier « la maison », mais seulement ce qu'il y a de géographique dans la maison — et tout n'est pas géographique dans une maison — et l'idée essentielle de cette maison, est-ce même à la géographie d'en rendre compte ? Il serait trop facile, certes, d'aligner ici une suite de citations qui attesteraient chez certains géographes un souci médiocre de tout ce qui n'est pas eux, une sorte de mépris jeune, candide et un peu agaçant du voisin — non moins qu'une propension plutôt fâcheuse à se payer de mots et de formules, tranchantes et sommaires à la fois. Munis de deux ou trois grosses clefs passe-partout, combien s'en vont par le monde à l'étourdie, les essayant successivement à toutes les portes qu'ils rencontrent : heureux sans plus lorsqu'ils en trouvent une où l'engin tourne tant bien que mal. « Le premier besoin de l'homme est l'eau. Quand l'eau superficielle est rare, comme en Beauce, dans la Champagne pouilleuse, dans les pays calcaires en général, les villages se groupent en fortes agglomérations autour des quelques points d'eau existants, ou bien s'échelonnent souvent sur plusieurs kilomètres le long des cours d'eau. Quand l'eau abonde et ruisselle de toutes parts, dans l'Île-de-France, le Limousin, la Bretagne, le pays de Galles, etc., les habitations se disséminent (1) »... Deux extraits d'une carte à grande échelle pour illustrer le texte ; et voilà formulée une loi générale, une loi géographique constante dont rien ne vient restreindre l'application ou préciser la portée. — Or il est clair que « si l'eau suinte dans les moindres excavations, les maisons

(1) LESPAGNOL, LXXIX, p. 523.



pourront se disséminer dans la campagne et que cet isolement leur sera moins facile dans le cas contraire (1) ». Pourront... Il ne s'agit que de possibilités, en vérité. Et si l'influence du milieu physique local est indéniable, est-ce à dire qu'elle soit exclusive de toute autre ? Ne se peut-il point, par exemple, que des détails de construction ou d'aménagement, que parfois la structure même du village aient été conçus sur un autre sol, sous un autre climat, par une population d'émigrants ? ne se peut-il point que les nouveaux venus aient édifié et disposé leurs demeures suivant le type consacré dans leur pays d'origine ? que ce type se soit modifié si l'expérience ne permettait pas de le conserver intact, mais sans s'oblitérer complètement (2) ? En fait, voici le pays de Caux : population disséminée à l'Ouest, concentrée à l'Est : les conditions physiques, ici et là, sont cependant à peu de chose près identiques, et rien n'empêcherait à l'Est d'établir des mares — à l'Ouest, de forer des puits (3). La ferme cauchoise, au type si constant, est adaptée sans doute aux besoins de l'exploitation locale. Mais d'autres fermes, bâties sur un plan différent, y satisferaient tout aussi bien (4). — Remarques de géographe. Elles prouvent à l'évidence que leur auteur n'est point d'humeur, pour sa part, à se contenter des grosses clefs dont nous parlions plus haut. Elles ne prouvent pas que, dans bien des cas — dans trop de cas encore, des travailleurs entraînés à ne suivre que leur piste, n'ignorent toujours l'art des correctifs et la nécessité de regarder parfois du côté du voisin. Dans le cas de la maison, tendance spontanée à négliger, sinon à nier les influences ethniques qu'un Meitzen a bien pu présenter sans critique (5), mais qui n'en existent pas moins — ou ces influences historiques qui ne sont pas forcément toutes « ethniques » et dont

(1) Sion, CCXXIX, p. 465. — (2) *Ibid.*, p. 466.

(3) *Ibid.*, p. 493. — (4) *Ibid.*, p. 495.

(5) Bibliographie, CLXIII. — Cf. également BRUNES, LXVI, p. 760-770.

il faut bien invoquer l'action quand l'analyse géographique reste impuissante ; méconnaissance inconsciente ou voulue du jeu des traditions, de l'action persistante des causes sociales : les sociologues n'ont-ils pas raison de reprocher aux géographes ces défauts trop connus ? Défauts d'une science jeune, exubérante et qui ne sait, limitant son propre domaine, respecter par contre-coup le domaine du voisin.

Récapitulons. On comprend mieux maintenant ce que veulent dire les partisans de la morphologie sociale, lorsqu'ils dénoncent « cette discipline à grandes ambitions qui se dénomme elle-même géographie humaine » (1). Le reproche d'ambition, sous leur plume, implique deux griefs distincts. Les géographes veulent expliquer par la géographie, ou du moins revendiquent comme sujet d'étude les sociétés humaines, des plus petites aux plus grandes, des plus rudimentaires aux plus compliquées ; et l'on dirait, à les entendre, que tous les groupes sociaux sont justiciables de leur science alors qu'il n'en est rien, en réalité, et que tous les groupements non territoriaux doivent, en bonne logique, échapper à leurs prises. — D'autre part, en ce qui concerne ceux mêmes des groupes sociaux qui relèvent incontestablement de leurs méthodes, ils prétendent en expliquer trop de manifestations par la géographie, et par la seule géographie. Abus manifestes, qu'ignorera, pour sa part, une science sociologique à visées modestes et à marche prudente — parce qu'à objectif limité et commandé d'avance...

Or, sur le premier point, nous nous sommes expliqués. Rien de décisif dans les reproches qui sont faits, ou qui peuvent être faits à la géographie. Il y a des groupes d'hommes dans la genèse desquels le sol, en tant que sol brut, le sol pur, si on peut dire, joue un rôle insignifiant, puisque ces groupes n'ont pas de sol en propre, ou plus exactement puisqu'ils ne se sont

(1) SIMIAND, **XVII**, t. XI, 1906-09, p. 723.



point taillé dans l'universelle étoffe leur morceau particulier. Mais il y a d'autres facteurs géographiques que « le sol » pour influencer sur la vie des sociétés. Et à la prise de ceux-là, les hommes qui composent les groupes non territoriaux dont on parle — et qui d'ailleurs entrent également dans d'autres groupes, ceux-là à base territoriale — ces hommes n'y échappent point. Et à la prise même du sol, échappent-ils d'ailleurs réellement ? Si non, ce n'est pas la morphologie sociale qui pourra nous renseigner sur les modalités de cette prise ni sur ses conséquences, puisqu'elle s'interdit à elle-même de s'occuper d'autre chose que des formes. Nécessité de choisir ? On ne voit pas bien. Car il n'y a pas équivalence, on le constate, entre les deux termes proposés à notre choix.

Et quant au second point : « Lorsqu'on passe en revue, écrit É. Durkheim à propos de Ratzel (1), une telle multiplicité de faits dans le seul but de rechercher quel rôle joue, dans leur genèse, le facteur géographique, on est *nécessairement* amené à en exagérer l'importance, précisément parce qu'on perd de vue les autres facteurs qui interviennent également dans la production de ces mêmes phénomènes. » La remarque est fort judicieuse. Mais « *nécessairement* » sans doute est un peu dur. Qu'il s'applique à Ratzel, c'est fort possible. Il ne conviendrait pas, en tout cas, de le généraliser, ni de prétendre l'attribuer d'office à tous les géographes. « Dans l'aspect actuel de nos vieux pays historiques, des causes de tout ordre se croisent et s'interfèrent. L'étude en est délicate. On saisit des groupes de causes et d'effets, mais rien qui ressemble à une impression totale de nécessité. Il est visible qu'à tel moment les choses auraient pu prendre un autre cours — et que cela a dépendu d'un accident historique. Il ne peut être question d'un déterminisme géographique : la géographie n'en est pas moins la clef dont on ne peut se passer. » Et plus loin : « Dans l'explication de ces faits très

(1) XVII, t. III, 1898-1899, p. 557.



complexes, soumis à des circonstances diverses de temps et de lieu, l'analyse géographique, aussi bien que celle des influences ethniques et historiques, doit avoir sa part : l'emploi exclusif d'un mode d'interprétation ne saurait satisfaire une intelligence éprise de réalité et non de système. » Où trouver trace, dans ces lignes mesurées, où trouver trace dans le livre même qu'elles signalent au lecteur et qu'elles louent, de ce parti pris « nécessaire » dont parlait Durkheim, de cet exclusivisme dont parle ailleurs M. Mauss ? Or, elles sont d'un géographe assez qualifié sans doute : Vidal de la Blache.

III

L'ERREUR DE RATZEL. ET QU'IL N'EST PAS TOUTE LA GÉOGRAPHIE HUMAINE.

Nous touchons ici à un vice fréquent chez les méthodologues non spécialisés dans les sciences dont ils dissertent. Les plus avisés, les plus scrupuleux n'y échappent guère. Il leur faut se documenter vite, en peu de temps et aussi brièvement que possible : donc s'attacher à un homme, à une œuvre. Mais, pour juger de tout un effort scientifique, pour apprécier et critiquer une science qui se crée et cherche encore sa voie — prendre un livre, un seul livre, en signaler les tendances et les défauts, puis généraliser : l'entreprise n'est pas sans danger. C'est bien cependant, semble-t-il, ce qu'ont fait dans une large mesure les sociologues.

Certes, le livre dont ils sont partis paraît bien choisi. *L'Anthropogéographie* est l'œuvre maîtresse de Ratzel et quand M. Mauss, après Durkheim, appelle son auteur le « fondateur de l'anthropogéographie », il exagère — mais « l'un des fondateurs » c'est vrai. Cependant, il n'y a pas à faire de la géographie humaine que Ratzel et ses disciples. L'école française n'ignore évidemment pas le parrain de l'anthropogéographie.



Lorsque se créèrent en 1891 les *Annales de Géographie*, un des premiers cahiers de la nouvelle revue eontint de L. Raveneau et sous le titre : *L'élément humain dans la Géographie*, un long, précis et copieux résumé des idées maîtresses, des thèmes favoris du géographe allemand : un résumé nettement critique, notons-le du reste. Lorsque, plus tard, parut la *Politische Geographie*, Vidal de la Blache en signala personnellement l'intérêt et en prit texte pour définir à son tour la *Géographie politique*. Plus tard enfin, M. G. Hückel résuma, toujours dans les *Annales* et à l'intention des lecteurs français, les grands traits de « *la Géographie de la Circulation selon Frédéric Ratzel* » (1). Pourtant, en dépit de ces témoignages multipliés, il serait souverainement inexact de faire dépendre de Ratzel tout l'effort si vif, si curieux, si intéressant de nos géographes. Beaucoup en seraient étonnés qui peut-être avoueraient le connaître d'assez loin. En fait, ce qui les intéresse avant tout, c'est la monographie régionale. Les ouvrages de théorie, les livres d'ensemble sur l'objet, le but, les méthodes de la géographie humaine sont très rares en France. On ne peut guère citer que les articles, pleins de suggestions, vivants et ramassés sur eux-mêmes, de Vidal de la Blache ; le gros livre, d'inégale valeur et de tissu bien lâche, mais abondant en références, de M. J. Brunhes ; enfin, manifestant assez sensiblement l'influence de Ratzel, mais non sans réserves, s'entend, ni critique ni mise au point, les deux livres de M. Camille Vallaux : *la Mer et le Sol et l'État*, deux volumes récents (1908 et 1911) de la petite *Encyclopédie scientifique Doin* (2). C'est tout et c'est peu. Mais au gré des géographes français, c'est assez. La géographie humaine est trop jeune à leur sens, trop neuve, elle a encore trop à travailler, trop à acquérir, trop à tenter pour pouvoir dès mainte-

(1) Bibliographie, nos **XCIV** (VIDAL) et **LXXI** (HÜCKEL).

(2) La plupart des idées qu'ils renferment se trouvent exprimées sous une forme nouvelle dans le livre que C. VALLAUX a donné récemment en collaboration avec J. BRUNHES (**LXVIII**).



nant songer à des définitions ou à des délimitations efficaces. A vouloir s'enclorre précipitamment, ne risquerait-elle pas de laisser le meilleur, le plus pur d'elle-même hors de l'enclos ? C'est un point de vue en tout cas et il faut ajouter qu'en Angleterre, aux États-Unis, en Italie, ailleurs encore, il y a des « géographes humains » dont l'œuvre ou les tendances n'ont rien de ratzélien. En France, le ratzélianisme fut un prestige peut-être — ce n'est pas toujours une réalité.

Autre chose encore : dans le temps même que Durkheim dénonçait l'*Anthropogéographie* du maître allemand comme un effort, et sans nul doute chimérique, pour « étudier toutes les influences que le sol peut exercer sur la vie sociale en général » — Vidal de la Blache, dans les *Annales de Géographie*, écrivait : « Rétablir dans la géographie l'élément humain, dont les titres semblent oubliés, et reconstituer l'unité de la science géographique sur la base de la nature et de la vie : tel est sommairement le plan de l'œuvre d'un Ratzel » (1). Les deux jugements diffèrent assez sensiblement. L'un d'eux serait-il faux ?

En fait, au moment même où Ratzel semblait préoccupé avant tout de définir l'influence des conditions géographiques sur les destinées et, particulièrement, sur l'histoire des hommes, — il travaillait, riche et fort de ses connaissances infiniment variées, à montrer dans l'homme un des plus puissants facteurs de la géographie : c'est-à-dire à fonder, à créer réellement la géographie humaine. L'œuvre du professeur de Leipzig n'est pas de celles qui se laissent enfermer dans une seule formule. Durkheim l'a vu et l'a noté. Il y a, écrit-il dans ce compte rendu critique auquel nous nous sommes si souvent référé (2) — il y a dans l'*Anthropogéographie* trois sortes de questions distinctes. Et d'abord, Ratzel se préoccupe d'établir, à l'aide de

(1) **XI**, t. XIII, 1904, p. 417.

(2) **XVII**, t. III, 1898-1899, p. 550 sq.



cartes — fidèle, en cela, aux directions de ce Humboldt qui inspirait la publication, en 1836, de l'*Atlas physique* de Berghaus — la façon dont les hommes sont distribués et groupés sur la terre. Puis il s'inquiète d'expliquer cette distribution, cette répartition telle qu'elle résulte des incessants mouvements, de toute nature et de toute origine, qui se sont succédé au cours de l'histoire. Enfin, et enfin seulement, il entend étudier les effets divers que le milieu physique peut produire chez les individus et, par leur intermédiaire, dans l'ensemble de la société. — Or, « ce dernier ordre de problèmes est très différent des deux autres; il n'occupe d'ailleurs dans le livre qu'une place restreinte; il n'y a guère que les deux derniers chapitres qui y sont particulièrement consacrés; de l'aveu de l'auteur, ces questions ne sont que sur le seuil de l'anthropogéographie (1) ». Nous ajouterons volontiers que, dominée par des préjugés d'ordre personnel, politiques ou autres, cette troisième partie de l'*Anthropogeographie* n'est pas sans doute la plus féconde de toutes. Il n'en est pas moins vrai que c'est sur elle seule, ou à peu près seule, que porte réellement la critique de Durkheim, et que, désignée d'avance à l'attention du lecteur par le sous-titre du premier volume : Principes de l'application de la géographie à l'histoire (*Grundzüge der Anwendung der Erdkunde auf die Geschichte*), elle semblait attirer et provoquer ce reproche général d'ambition qu'à travers lui, Durkheim devait adresser à toute la jeune géographie.

Il serait un peu hors de notre sujet présent, de nous demander comment Ratzel a pu s'exposer pleinement et consciemment à ces critiques. Savant nourri de sciences naturelles, il a plus que tout autre porté en lui cette grande idée de l'unité terrestre (2) qu'il a suffi, en 1650, à un Bernard Varenius de concevoir pour qu'on salue en lui, aujourd'hui, le véritable fonda-

(1) DURKHEIM, *ibid.*

(2) VIDAL DE LA BLACHE, **XXIX**, p. 129 sq.



teur de la géographie scientifique (1). Géographe, il s'est, dans tout le cours de sa vie, dans tout le développement de son œuvre, appliqué à maintenir la géographie humaine en contact étroit, en solidarité permanente avec la géographie physique. Pourquoi semble-t-il se départir ainsi de sa prudence coutumière, perdre de vue les principes mêmes de sa recherche et prêter la main à ces ambitieux qui volontiers rêveraient d'une philosophie de la géographie, comme d'autres jadis imaginaient une philosophie de l'histoire — ou à ces résignés qui la ravalent au rang d'humble servante et, comme on l'a dit (2), de Cendrillon de l'histoire, *historiarum ancilla*. S'il est vrai — et il l'est — que, dans le premier volume de l'*Anthropogéographie*, « l'idée maîtresse subit de fortes éclipses » (3); s'il est vrai que la dialectique de Ratzel ne s'effarouche point des contradictions les plus flagrantes — faut-il tout expliquer par ces défaillances? Nous ne le pensons pas. Le tort de Ratzel, ce fut, à notre sens, d'accepter trop docilement certains problèmes dans la forme même où les posait la tradition. Ce fut de ne pas songer à en réviser sérieusement les termes et l'énoncé. Lui, et ses disciples, et les géographes d'autres écoles, dans la mesure où ils méritent et justifient les critiques que nous avons reproduites, sont peut-être et ne sont avant tout que des victimes : les victimes de circonstances d'ordre chronologique indépendantes de leur volonté; plus nettement, les victimes de l'Histoire.

IV

LA GÉOGRAPHIE HUMAINE HÉRITIÈRE DE L'HISTOIRE.

Certes, s'il y a aujourd'hui en voie de constitution une géographie humaine — ce serait une gageure que d'en revendiquer pour les historiens la paternité. Car, dans sa genèse, les

(1) GALLOIS, *Journal des Savants*, 1906, pp. 148-162.

(2) RAVENEAU, XI, t. I, 1891-1892, p. 332. — (3) *Ibid.*, p. 345.



hommes de science d'une part — naturalistes et voyageurs, — et les politiques de l'autre ont joué un rôle de tout premier plan. Il n'en est pas moins vrai qu'à une époque décisive, et en raison même de la carence d'une science géographique organisée — ce furent les historiens, nous l'avons indiqué plus haut, qui durent prendre et qui prirent de ces initiatives qui engagent l'avenir.

Au temps de Michelet, au temps même de Duruy, il n'y avait de géographes que quelques savants sédentaires, grands amateurs de voyages autour de leur bibliothèque, et qui pratiquaient en conscience ce que Bersot, au dire de Vidal de la Blache (1), baptisait « la géographie difficile, celle des textes ». Quant à la géographie « facile », elle se réduisait, somme toute, à des nomenclatures. C'était une connaissance d'utilité pratique, dépourvue de toute substance et de tout intérêt. Rien, dans les travaux de ses adeptes — ni du reste dans les Mémoires des continuateurs de d'Anville — qui pût donner aux historiens la notion précise du but, de la méthode, de l'exacte portée d'une science géographique ne se confondant pas avec une description.

Mais, d'autre part, quand Michelet proclamait, dans sa Préface de 1869, la nécessité de fonder l'histoire, d'abord, sur la terre (2) — qu'était encore l'histoire ? qu'était-elle en fait, entendons-nous, qu'était-elle en dépit des efforts même de Michelet pour en élargir, en enrichir, en varier la conception traditionnelle ? Retracer le passé de la France, c'était toujours exposer en un double tableau la longue lutte des rois, à l'intérieur, pour établir un régime de centralisation monarchique et d'absolutisme — leur long effort, à l'extérieur, pour grouper peu à peu les provinces autour du Domaine, et remplir finalement d'une terre toute française le cadre prédestiné : ce compartiment privilégié d'Europe que délimitaient « les fron-

(1) XI, 1905, p. 194. — (2) Plus haut, *Introduction*, p. 13.



tières naturelles ». Longue lutte *politique*; long effort *politique*; l'histoire demeurerait avant tout une discipline politique — et si Michelet, qui a tout pressenti et deviné, n'est point suspect d'en avoir arbitrairement restreint la conception; s'il a voulu, comme il aimait à le dire, la résurrection de la vie intégrale du passé, du sol et des hommes, du peuple et des chefs, des événements, des institutions, des croyances; s'il a senti comme une nécessité que « l'histoire politique soit éclaircie par l'histoire intérieure, celle de la philosophie et de la religion, du droit et de la littérature » — ici encore, il n'a pu que pressentir, deviner, désirer : car l'histoire économique et l'histoire sociale ne s'improvisent point (1).

Histoire politique, géographie politique : la seconde, comme le notent presque tous les dictionnaires du milieu du siècle, n'était guère « qu'une branche de la première »; on ajoutait parfois : « et de la statistique ». La forme des États, leur étendue spatiale, les variations de cette forme et de cette étendue par démembrement ou accroissement — voilà ce que l'historien priait le géographe de lui représenter et de l'aider à comprendre. Naturellement, il partait toujours, dans ses recherches, de la carte politique du globe telle que l'avaient faite des siècles d'histoire — et les générations successives des hommes. Il s'agissait pour lui non pas de l'expliquer, mais de la justifier. Car un finalisme naïf présidait à ses recherches et l'idée plus ou moins consciente qu'une sorte de nécessité préalable imposait aux États la forme qu'on leur voyait...

Ainsi, dans le cadre traditionnel des cinq parties du monde, royaumes et républiques s'inscrivaient normalement. Étan-ches, rigides et providentiellement préformés, des compartiments faits pour les recevoir et bien pourvus de « frontières naturelles » les recevaient en fait. Du reste, notons-le : les premières tentatives des hommes qui s'efforcèrent, au début du

(1) JULLIAN, XLV, p. XLVII.



siècle, d'instaurer sous le nom de géographie comparée une discipline plus vraiment scientifique, n'étaient pas de nature à détourner les historiens de leurs conceptions.

Lorsque Karl Ritter s'essayait à mettre en regard les unes des autres les formes géographiques — c'étaient les continents, les antiques « parties du monde », ces créations de la plus vieille histoire qu'il affrontait (1). Il y voyait complaisamment autant « d'individus terrestres ». Et c'était l'Afrique massive, aux civilisations rudimentaires, qu'il opposait à l'Europe découpée, précoce et raffinée, vieux thème si souvent repris depuis lors — le tout, comme si Europe, Asie, Afrique, Amérique, ces « unités » inconnues de nos modernes géologues, botanistes ou zoologistes, eussent été autre chose, en vérité, que des collection de fragments hétérogènes — des assemblages disparates de pièces et de morceaux.

Question de pure forme, semble-t-il, cette question des divisions. En réalité, elle est primordiale. Elle touche, on l'a montré excellemment, à la conception même qu'on se fait de la géographie — et il faut relire, à ce sujet, l'article remarquable de M. P. Vidal de la Blache sur *Les divisions fondamentales du sol français*, paru dès 1888 dans une revue pédagogique (2) et reproduit plus tard, en guise d'Introduction, au début d'un manuel d'enseignement secondaire (3). Mais au temps de Ritter et même plus tard, nul ne s'en avisait.

En vain, dès la fin même du xviii^e siècle, un Guettard, un Monnet, un Giraud-Soulavie entrevoyaient déjà la précieuse notion de région naturelle : dans son livre décisif, M. L. Gallois l'établit sans conteste (4). En vain, plus tard, un Coque-

(1) Cf. MEHEDINTI (S.), *La géographie comparée d'après Ritter et Peschel* (XI, 1901, p. 7).

(2) *Bulletin littéraire*, t. II, 1888-1889.

(3) *La France, cours de géographie à l'usage de l'enseignement secondaire*, par P. VIDAL DE LA BLACHE et P. CAMENA D'ALMEIDA, Paris, A. Colin.

(4) *Régions naturelles et Noms de pays, étude sur la région parisienne*, Paris, 1908, in-8. — Cf. FEBVRE (L.), in *Revue de Synthèse historique*, 1908, t. XVIII, p. 269.



bert de Montbret, un Omalius d'Halloy cherchaient à diviser les pays « en combinant la nature et l'esprit du terrain avec les positions géographiques »; en vain même, de Caumont, Antoine Passy, Dufrénoy et Élie de Beaumont (1), ces derniers en 1841 dans leur célèbre *Explication de la carte géologique*, proclamaient avec une hardiesse et une prescience singulière chez des hommes aussi mal outillés, la liaison de la géographie physique et de la géographie proprement dite d'une part, celle de la géographie et de la géologie de l'autre — et justifiaient l'absolue nécessité pour le géographe de prendre comme objet d'étude des régions naturelles véritables : c'étaient propos de géologues, que les géographes du temps ne semblaient point entendre.

A tous, il semblait plus simple de s'installer en bernards-l'hermite dans les vieilles coquilles de l'histoire politique et administrative. Après avoir décrit la France en ses provinces, ils la disséquaient en ses départements. Et lors même qu'ils s'efforçaient de puiser dans la nature quelque principe de division plus rationnel, l'idée toute politique d'une frontière linéaire, d'une ligne rigide de démarcation hantait leurs esprits. « Nous avons supposé la France divisée en dix parties principales qu'on a nommées *Régions*, écrivait dans son *Introduction* le rédacteur géographique de la *Statistique générale et particulière de la France* (2), au début même du siècle. Cette méthode nous a paru d'autant plus avantageuse qu'elle est indépendante de toutes les divisions que la Politique ou l'Administration pourraient réclamer comme utiles » (3). Fort bien : mais il ajoute aussitôt : « Chacune de ces dix régions est composée d'un nombre à peu près égal de départements. »

Pourquoi remonter si haut, du reste? N'avons-nous pas vu encore les disciples attardés de Buache répartir tant bien que

(1) Sur tous ces précurseurs, cf. L. GALLOIS, XXXIV, p. 21 sq.

(2) *Statistique générale et particulière de la France et de ses colonies, avec une nouvelle description... de cet État, par une Société de gens de lettres et de savans*, et p. p. P. E. HERBIN, Paris, an XII (1805), 7 vol. in.-8.

(3) *Op. cit.*, t. V, p. I. — La citation est d'HERBIN.



mal, eux aussi, les départements dans le lit de Procuste des « bassins fluviaux » encerclés rigoureusement par les « lignes de partage des eaux » (1) — ces chenilles montagneuses qui traversaient sur les cartes les « marais de Pripet » ou couraient allégrement, d'un bout de l'Europe à l'autre, « depuis le cap Vaïgatz jusqu'au cap Tarifa » ?

Historiens ou géographes : chez les uns comme chez les autres, c'était un même souci exclusif des formes, au sens le plus extérieur, au sens graphique du mot — au sens qu'à la même époque, dans ses controverses esthétiques, un Ingres lui prêtait contre un Delaeroix — mais l'histoire ni la géographie ne connaissaient alors de Delaeroix.

Les rapports du sol et de l'histoire, disait-on. Le sol, c'était pour ainsi dire le sol vide, le sol pur, le sol indépendant de sa couverture vivante d'animaux, de plantes, d'arbres, d'êtres humains. C'était le sol-plancher, le sol-support, le sol, grande étoffe rigide où les États s'étaient taillé leurs domaines. Selon quels contours ? Voilà ce qu'on étudiait, voilà ce qui seul occupait les chercheurs.

V

LES SURVIVANCES DU PASSÉ : VIEUX PROBLÈMES, VIEUX PRÉJUGÉS.

Nous voici bien loin, semble-t-il, et de Ratzel, et du débat entre la Morphologie sociale et la Géographie humaine — et, en définitive, de l'objet même de ce livre ? Nous ne le pensons pas.

Certes, notre conception de l'histoire, celle de la géographie se sont profondément modifiées aujourd'hui.

Ce n'est plus seulement l'armature politique, juridique et constitutionnelle des peuples d'autrefois, ni leurs vicissitudes militaires ou diplomatiques que nous nous efforçons de restituer patiemment. C'est toute leur vie, c'est toute leur civilisation

(1) Sur la théorie des bassins fluviaux — qui fut en son temps un progrès — cf. le livre cité de L. GALLOIS.

matérielle et morale, c'est toute l'évolution de leurs sciences, de leurs arts, de leurs religions, de leurs techniques et de leurs échanges, de leurs classes et de leurs groupements sociaux. La seule histoire de l'agriculture et des classes rurales dans leurs efforts d'adaptation au sol, dans leur long travail discontinu de défrichement, de déforestation, d'assèchement, de peuplement — que de problèmes ne soulève-t-elle pas, dont la solution dépend, en partie, d'études géographiques ? Élargissement de l'histoire, développement de la géographie : que l'on compose les effets de cette double révolution, telle que nous l'indiquons ici, et l'on comprendra que le vieux problème : celui des rapports du sol et de l'histoire, ne peut plus se poser pour nous comme pour les hommes de 1830, ou de 1860.

On le comprendra — mais tous ne l'ont pas compris aussi vite, aussi pleinement qu'il l'aurait fallu. L'homme est à tel point un être de tradition !

Lorsque, peu à peu, une géographie humaine se créant, s'organisant comme science, les historiens purent songer à solliciter son concours, ses représentants, interpellés directement et sur des questions, semblait-il, d'ordre géographique par des hommes dont souvent ils subissaient le prestige, ne se rendirent pas compte immédiatement qu'ils couraient le risque, désertant leur domaine, de se laisser conduire en otages ou en prisonniers sur un terrain qu'ils n'avaient pas choisi et qui n'était pas leur. L'erreur s'explique — mais elle était lourde.

Il n'y a pas de science, en effet, là où il n'y a pas, pour le savant, de pleine initiative. On ne fait pas une science en répondant simplement à un questionnaire formulé du dehors, au nom et dans l'intérêt strict d'une autre science. Collaborer assidûment à *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, y répondre en conscience aux demandes d'autrui — ce n'est pas constituer une science. Libre aux historiens de se demander, en leur nom personnel et sous leur responsabilité propre, quel fut le rôle des conditions géographiques dans le développement



de tel ou tel peuple — en se figurant d'avance ces conditions comme données une fois pour toutes, et formant une sorte de bloc aux effets permanents et toujours semblables : les géographes ne devaient pas, n'auraient pas dû borner leur ambition à satisfaire ingénieusement de semblables curiosités. Et comment prétendre qu'ils ne l'ont pas fait ?

Nous signalions plus haut la confusion si générale, à l'origine, et si naturelle du reste, des divisions politiques et des divisions proprement géographiques. Mais hier encore, un géographe ne donnait-il pas pour cadre à une étude « de géographie physique et de civilisations indigènes » — c'est le sous-titre (1) — les limites politiques, ou plutôt administratives d'un fragment, d'une section de colonie française, sans aucun souci de rechercher, pour les délimiter et les caractériser, ce qu'il pouvait y avoir de « régions naturelles » dans le vaste territoire qu'il plaçait sous ses yeux ?

Nous signalions aussi le préjugé « graphique », si l'on peut dire, d'un Ritter comparant des contours sans s'occuper en rien de leur genèse, et parlant de continents « comme l'on parlerait en ethnographie d'un nègre, ou en botanique d'un palmier » (2). Mais de nos jours et quotidiennement — un géographe tout récemment encore soulignait et dénonçait le procédé (3) — ne voyons-nous pas rapprocher les uns des autres des pays aussi différents que, par exemple, l'Italie et la Corée : d'un œil amusé, l'amateur de formes suit sur des cartes à très faible échelle, sur des atlas scolaires les contours de ces deux péninsules ; il les voit, les décrit également allongées, semblablement orientées, même partagées par une chaîne de montagnes : et pour parfaire le parallèle, il met en comparaison, pour leur position, Séoul et Rome, les deux centres politiques.

Nous signalions enfin le préjugé de la prédétermination. Mais

(1) MACHAT (F.), *Guinée française. Les Rivières du Sud et le Fouta-Dialon* ; thèse Paris, 1906, in-8.

(2) MEHEDINTI, *art. cit.*, p. 5. — (3) VALLAUX, **XCIII**, p. 26-27.



que de livres encore, où France, Angleterre, Italie, Espagne se voient décrire comme autant d'êtres géographiques dont on signale l'homogénéité vraiment providentielle — tandis que Lorraine, Bourgogne, Franche-Comté, Provence font figure à leur tour de régions naturelles, de cadres fabriqués de toute éternité pour loger des provinces ? Comme si les pays même, ces unités de base, ces très vieilles individualités terrestres que désignent souvent des noms immémoriaux — nous n'en devons pas examiner la liste avec l'attention critique la plus minutieuse ?

Ainsi se perpétuent les vieux préjugés. Ainsi continuent de se poser dans la forme traditionnelle des problèmes que le temps rajeunit. Et précisément le tort de Ratzel est là — dans la mesure où il a tort. L'auteur de l'*Anthropogéographie* ne s'est pas dégagé tout à fait d'une tradition bâtarde — ou plus exactement, après lui avoir porté, par toute la partie féconde et proprement géographique de son œuvre, le coup le plus décisif — il n'a pas su pourtant la répudier pleinement.

Il y a, disait Durkheim, dans l'*Anthropogéographie* trois ordres de questions distincts — le troisième fort différent des deux premiers. C'est exact et la remarque même, la constatation de cette différence aurait peut-être pu induire son auteur à plus longue réflexion. Pareillement, Vidal de la Blache étudiant la place de l'homme dans la géographie : « C'est une question, dit-il, d'étudier en lui un des agents puissants qui travaillent à modifier les surfaces : une question proprement, purement géographique » (1) — celle, ajouterons-nous, que Buffon a bien vue et vigoureusement posée, en précurseur. C'est une tout autre question que « de savoir quelle influence les conditions géographiques ont exercée sur ses destinées et particulièrement sur son histoire ». De rechercher, disait Ratzel, les principes de l'application à l'histoire de la géographie. Ici et là, la distinction est la même. L'erreur du professeur de Leipzig, ce fut bien

(1) VIDAL, XXXIII, p. 298.



de n'avoir pas fait son choix entre les deux questions — de les avoir toutes deux également recueillies, examinées et posées ensemble dans son livre.

Et point seulement, nous le craignons, dans l'*Anthropogéographie*, mais peut-être même dans la *Politische Geographie*. Ce n'est pas ici le lieu, évidemment, de refaire une critique souvent faite — et bien faite — des idées touffues, parfois contradictoires de Ratzel sur le rôle prédominant que jouerait, dans la vie des organismes politiques, l'espace pur, l'espace pris en lui-même et indépendamment des caractères géographiques que nous en croyons généralement inséparables. On en trouvera un exposé condensé non seulement dans la *Politische Geographie*, mais dans le travail intitulé : *Raum und Zeit in Geographie und Geologie (Naturphilosophische Betrachtungen, Leipzig, 1907)*. Mais si Ratzel a construit cette théorie, si éminemment critiquable que lui-même, dans son propre livre, l'a par ailleurs détruite — c'est qu'une idée politique le menait (1); c'est qu'une conception traditionnelle s'imposait à lui; c'est qu'embrassant d'un coup d'œil tous les États épars à la surface du globe, il en réduisait la vie multiple, et riche, et variée à une seule et unique manifestation; au désir, à l'espoir, à l'avidité permanente d'extension — terme scientifique pour désigner, simplement, l'ambition conquérante, ce signe essentiel selon Ratzel, ce critérium infaillible de la vitalité et de la grandeur des États. Mais qui ne reconnaît ici, en dépit d'une transposition savante et toute philosophique, la vieille attitude que nous caractérisions tout à l'heure, le souci prédominant et simpliste des formes extérieures, des limites graphiquement définies, des « contours » — la docilité, d'un mot, aux suggestions de l'histoire politique et territoriale ?

Rendant compte d'un livre d'Arnold Guyot (2), J.-J. Ampère

(1) Cf. notamment VALLAUX, **XCIII**, ch. V, p. 145 sq. — et BRUNHES et VALLAUX, **LXVIII**, ch. VII, p. 269 sq.

(2) Sur Guyot, cf. RATZEL, **LXXXIII**, I, 2^e éd., p. 37.



écrivait : « M. Guyot a tenté d'expliquer l'histoire par la géographie ». Cette prétention, déclare vigoureusement M. Vidal de la Blache qui cite le mot (1) — « cette prétention, si elle était fondée, ne serait pas plus raisonnable que celle de se passer de la géographie dans l'explication de l'histoire ». Rien de plus exact. Faits historiques, faits géographiques, ce sont pour nous aujourd'hui deux ordres de faits distincts. Il est impossible, il est absurde de vouloir intercaler les uns dans la série des autres — comme autant de maillons, d'anneaux interchangeables. Il y a deux enchaînements; qu'ils demeurent séparés; ou alors, quel besoin de les distinguer?

Saisir et révéler, à chaque instant de la durée, les rapports complexes qu'entretiennent les hommes, acteurs et créateurs de l'histoire, avec la nature organique et inorganique, avec les facteurs multiples du milieu physique et biologique, c'est le rôle propre du géographe lorsqu'il s'applique aux problèmes et aux recherches humaines; nous allons essayer de le montrer plus amplement. C'est sa tâche. Il n'en aurait d'autres que par usurpation et capitulation. Au début, au milieu même du siècle, les historiens n'en ont pas eu nettement le sentiment. Où l'auraient-ils puisé? A la géographie, qui n'existait que comme science descriptive, comme nomenclature, ils posaient des questions dans le seul intérêt de leurs travaux. Ils y répondaient d'eux-mêmes, le plus souvent, en historiens: les géographes de leur temps n'y auraient pas du reste répondu autrement. Mais quand, aujourd'hui, des géographes, oublieux des progrès réalisés par leur effort même, s'attardent encore à de semblables problèmes, toujours posés de la façon traditionnelle — et quand des sociologues, sous réserve de quelques restrictions et précisions « raisonnables », se portent, au fond, candidats purement et simplement à leur succession — il est sans doute aisé de saisir l'origine à la fois et le vice d'une pareille

(1) *XI*, 1905, p. 196, n. 1.



situation. Et l'on voit nettement que le débat de méthode, que l'historique même des faits possèdent une autre valeur que de curiosité.

VI

UNE GÉOGRAPHIE HUMAINE MODESTE.

En fait, pas plus que notre histoire ne marche sur les traces d'Augustin Thierry, notre géographie n'est celle de la Restauration. Quelle est sa tâche, et comment la conçoit-elle? Comment la conçoivent ceux de nos géographes qui ne chaussent point volontiers les sandales ratzéliennes et qui, arrivés petit à petit (non sans tâtonnements du reste : nous avons eu l'occasion de le signaler plus haut) à une conception ferme de la géographie, de son but et de ses méthodes, ne sont point susceptibles d'ivresse métaphysique? L'indiquer rapidement, ce sera, s'attaquant au fond même du problème, le meilleur moyen de tirer au clair l'inculpation « d'ambition » que nous avons entrepris de discuter.

La géographie, écrivait en 1913 — c'est-à-dire à la fin de sa vie et à une époque où il était en pleine possession de sa méthode — le chef de l'école géographique française, Vidal de la Blache, « la géographie, s'inspirant comme les sciences voisines [c'est-à-dire, notons-le, comme « les autres sciences naturelles »] de l'idée de l'unité terrestre, a pour mission spéciale de rechercher comment les lois physiques et biologiques qui régissent le monde se combinent et se modifient en s'appliquant aux diverses parties de la surface du globe. Elle a pour charge spéciale d'étudier les expressions changeantes que revêt, suivant les lieux, la physionomie de la terre » (1).

La définition aurait séduit Alexandre de Humboldt, le fondateur de la géographie botanique, l'auteur du *De distributione geographica plantarum secundum caeli temperiem et altitudinem montium* (2), toujours si préoccupé, dans ses voyages et

(1) XXXIII, p. 291. — (2) Paris, 1817, in-8.



ses écrits, de l'analyse des paysages. On sait assez qu'à cette analyse, Vidal de la Blache excellait personnellement (1); et aussi qu'il avait longuement médité l'œuvre de Humboldt, comme celle de Ritter. Coïncidence notable: ne lisait-on pas à la même date, dans une thèse géographique intéressante et originale, cette affirmation: « Nous dirions volontiers que toute la géographie est dans l'analyse du paysage »; et, plus loin: « toutes les idées d'un biogéographe se tirent de la contemplation du paysage » (2). Formules intéressantes, quelques réserves qu'elles puissent appeler; mais n'excluent-elles pas, ne mettent-elles pas hors du domaine géographique tout l'ensemble des problèmes qui ont trait à l'homme et aux sociétés humaines? Nullement, et le géographe même dont nous venons de citer deux phrases qui trahissent l'influence sur sa pensée d'un géobotaniste — Ch. Flahault — en fait l'aveu implicite: « les autres moyens de connaissance, déclare-t-il, dépouillement de statistiques, analyse historique de l'évolution des groupements humains d'après les documents d'archives, servent seulement à préciser, à compléter, à rectifier les idées que nous tirons de l'étude directe de la nature ». — Évolution des groupements humains d'après les documents d'archives? Mais que viennent faire les archives dans le paysage? C'est que l'homme est, au même titre que l'arbre (3) — et mieux encore, et davantage, et autrement — un des facteurs essentiels du paysage.

L'homme est un agent géographique — non le moindre. Il contribue à revêtir, suivant les lieux, la physionomie de la terre de ces « expressions changeantes » que la géographie « a pour charge spéciale » d'étudier. Depuis des siècles et des siècles, par son labeur accumulé, par la hardiesse et la décision de ses initiatives, il nous apparaît comme un des plus puissants artisans de la modification des surfaces terrestres. Nulle force qu'il n'utilise, ne dirige à son gré; nulle contrée,

(1) A. DEMANGEON, *Vidal de la Blache*, p. 8 (*Revue universitaire*, juin 1918).

(2) SORRE, CCXXX, p. 10. — (3) *Ibid.*, p. 39.



on l'a dit, qui ne porte les stigmates de son intervention. Il agit sur le sol isolément. Il agit plus encore collectivement — par l'intermédiaire de tous ses groupements, des plus restreints aux plus vastes, des groupements familiaux aux groupements politiques. Et cette action de l'homme sur le milieu, c'est cela même qui de l'homme appartient à la géographie.

Elle est, redit fortement M. Vidal de la Blache dans l'article que nous citons plus haut — elle est « la science des lieux, non celle des hommes » (1). Analyses historiques de l'évolution des groupements humains d'après les documents d'archives... Oui, le géographe doit s'aider de semblables analyses, de semblables documents; mais ce qu'il doit leur demander, ce n'est pas de le renseigner sur la part du sol dans cette évolution, ni sur l'influence que les conditions géographiques ont pu exercer au cours des temps sur les destinées et sur l'histoire même des peuples; c'est de l'aider à déterminer quelle action les peuples, les groupements, les sociétés des hommes ont pu posséder, ont possédé en fait sur le milieu. « Pour expliquer les phénomènes géographiques dont l'homme a été le témoin ou l'artisan, il est nécessaire, à l'aide de documents d'archives, d'étudier leur évolution dans le passé. » La déclaration est de M. A. Demangeon (2). On voit que, lui non plus, pour prendre sa perspective n'abandonne pas le terrain géographique.

« La géographie, poursuit M. Vidal de la Blache, s'intéresse aux événements de l'histoire en tant qu'ils mettent en œuvre et en lumière, dans les contrées où ils se produisent, des propriétés, des virtualités qui, sans eux, seraient restées latentes. » Définition nettement, strictement, égoïstement géographique : on le voit. Et cette fois, le point de vue est parfaitement net. « La géographie est la science des lieux, non celle des hommes. » Voilà, en vérité, l'ancre de salut.

(1) VIDAL, XXXIII, p. 298.

(2) *Les Recherches géographiques dans les Archives* (XI, 1907, p. 193 sq.). Cf., du même, *Les Sources de la géographie de la France aux Archives nationales*, Paris, 1905, in-8.



Reprenons maintenant les critiques que nous exposions plus haut. Portent-elles encore de la même façon? Évidemment non.

Certes, nous l'avons vu : qui étudie l'action des conditions géographiques sur la structure des groupes sociaux court risque de se perdre ; nous voulons dire : d'attribuer une valeur primordiale et non seulement décisive, mais unique, à ces conditions géographiques. Il risque d'y voir « la cause » d'une certaine structure sociale, dont il semble ignorer l'ubiquité. Mais qui renverse les termes et se demande, non pas même quelle est l'action des groupes sociaux sur le milieu géographique, mais bien, avec plus de précision encore et de scrupule — la géographie est la science des lieux — quels traits d'un « paysage » donné, d'un ensemble géographique directement saisi ou historiquement reconstitué, s'expliquent ou peuvent s'expliquer par l'action continue, positive ou négative, d'un certain groupe ou d'une certaine forme d'organisation sociale ; qui, par exemple, constatant anciennement l'extension contre nature de certaines cultures dans des contrées qui semblent les exclure, rattache ce fait au régime d'isolement où tous les groupes humains cherchent, avant tout, à se suffire à eux-mêmes sans rien acheter aux autres : celui-là, s'il est prudent, ne risque ni erreur, ni confusion, ni généralisation abusive. Je dis : s'il est prudent ; mieux vaudrait dire : s'il n'est pas exclusif. Car la vigne dans le Morvan (1), si répandue au Moyen Age qu'une commune du canton de Toulon-sur-Arroux, Sanvignes (*Sine Vinea*, dit un pouillé manuscrit du xiv^e siècle, cité par M. de Charmasse) tirait son nom d'une incapacité foncière, radicale, absolue et quasi unique à nourrir la plante chaude — la vigne, là comme en Normandie ou en Flandre (2), résulte bien du régime d'isolement ; mais encore faut-il noter, lorsqu'on en parle,

(1) DE CHARMASSE, *Carlulaire d'Autun*, I, 2, p. LXXIV, et LEVAINVILLE, CCXXV, p. 152.

(2) SION, CCXXIX, p. 149 ; MUSSÉT, *Limite de la culture de la vigne dans l'Ouest de la France*, XI, 1908, p. 268 ; BLANCHARD, CCXVII, p. 37-38.



l'influence exercée sur cette culture paradoxale par l'habitude de mêler au vin du miel, de la cannelle, du coriandre qui en faisaient de l'hypocras et masquaient la rudesse native des crus les plus ingrats.

*
* *

En réalité, si on veut la regarder du point de vue de l'homme — mais il est entendu que ce n'est là qu'un point de vue entre beaucoup d'autres — ce que la géographie étudie, ce qu'elle nous fait connaître, c'est le milieu où se déroule la vie humaine. Elle le décrit d'abord; puis elle l'analyse; puis elle tente de l'expliquer par un souci permanent des répercussions et des interférences. L'homme même, elle l'atteint par ses œuvres : œuvres de destruction et de création, œuvres personnelles, œuvres indirectes. Elle l'atteint dans la mesure précisément où il agit sur le milieu, où il y met sa marque, où il le modifie en s'adaptant à lui.

Elle ne déclare pas, elle ne doit pas déclarer : « La maison de l'homme s'explique par le sol ». Elle constate, elle doit constater simplement : « Cette maison, construction tantôt humble tantôt orgueilleuse et compliquée d'un génie à la fois novateur et traditionaliste qui échappe, en tant que tel, aux prises du géographe — appartient cependant au paysage, dépend du milieu géographique et s'y adapte par tels éléments, telles dispositions, tels caractères secondaires ou fondamentaux : et par là, mais par là seulement, elle devient justiciable de ma compétence. »

Pareillement, elle ne dit pas, elle n'a pas à dire : « La croissance, l'extension, l'évolution de cet État s'explique par le sol qu'il occupe, par tels avantages de position ou de situation ». Non, car (et non sans raison) les sociologues se dresseraient et diraient : « De tout ce qui concerne la structure matérielle des groupes et la façon dont leurs éléments se distribuent dans l'espace, qui connaîtrait, sinon le sociologue? et c'est l'objet en fait



d'une science sociologique spéciale : de la morphologie sociale. »

Le sol, non l'État : voilà ce que doit retenir le géographe. Et de même qu'il saisit, qu'il peut atteindre les institutions, ces choses immatérielles, par l'intermédiaire des objets qui les expriment et que l'ethnographe recueille et classe dans ses musées — de même les sociétés humaines, les sociétés politiques, ce n'est pas directement qu'il les saisit ; c'est par les traces qu'elles marquent à la surface du globe, par l'empreinte qu'elles y laissent ; c'est pour ainsi dire par leur projection sur le sol (1). Quant au reste ?

Quant au reste, libre à tous de puiser dans les travaux des géographes, dans leurs traités d'ensemble ou leurs monographies de régions, les éléments de constructions personnelles. Libre au savant qui se propose d'expliquer par le sol et le climat la formation des instincts qu'il observe et les traits dont il compose, avec un Boutmy, par exemple, la physionomie collective du peuple anglais ou du peuple américain, — libre à lui d'emprunter à des études géographiques sur l'Angleterre les faits et les éléments qu'il combinera à sa guise et pour ses fins propres. Mais c'est de l'éthologie collective (2) qu'il fait ainsi, non de la géographie. Il manie des notions géographiques, sans doute — mais il les manie en éthologue et pour des fins qui ne sont pas géographiques.

Et pareillement, libre au sociologue qui, « ne concevant les sociétés que comme des groupes d'hommes organisés sur des points déterminés du globe », ne commet pas la faute « de les considérer comme si elles étaient indépendantes de leur base territoriale », libre à lui de rechercher dans quelle mesure « la configuration du sol, sa richesse minérale, sa faune et sa flore affectent leur organisation » (3). Lui aussi, il maniera des

(1) L'expression est de Simmel : *Räumliche Projectionen sozialer Formen* c'est le titre d'un article de la *Zeitschrift f. Social-Wissenschaft* de 1903, Heft V, p. 287 sq.

(2) BERR, XX, 85 sq. — (3) MAUSS, CCXV, p. 42.

notions géographiques, qu'il prendra toutes élaborées dans les livres des géographes; mais il les maniera en morphologue et pour des fins qui ne seront pas géographiques.

En d'autres termes: la morphologie sociale ne peut prétendre à supprimer la géographie humaine à son profit, parce que les deux disciplines n'ont ni la même méthode, ni la même tendance, ni le même objet.



CHAPITRE II

LA QUESTION DE PRINCIPE ET LA MÉTHODE DE RECHERCHE ÉVOLUTION HUMAINE, ÉVOLUTION HISTORIQUE

Vous avez, dira-t-on, sagement jeté du lest. Il est évident qu'à prendre les choses ainsi, qu'à réduire l'absolu des prétentions géographiques, qu'à réclamer simplement pour les anthropogéographes une part de collaboration tantôt plus, tantôt moins considérable dans une œuvre d'explication générale, on échappe à ce reproche d'ambition que les sociologues dressent si vigoureusement contre ceux qu'ils confondent tous, volontairement ou par mégarde, avec les ratzéliens impénitents.

On y échappe — mais c'est pour tomber sous le coup d'objections d'une autre nature. Il en est deux surtout qu'il faut maintenant que nous formulions aussi clairement que possible — et que nous discutions. L'une, de principe. Il n'y a rien d'irréparable sans doute dans les erreurs que les sociologues reprochent aux géographes, par eux taxés d'ambition dans tous les sens du mot. S'ils réclament simplement pour la géographie — comme ils le font de plus en plus, raisonnablement — une part (et d'étendue variable) dans l'explication de faits infiniment complexes, sans mettre en avant l'action fatale et mécanique d'un déterminisme rigoureux, ils seront hors de prise. Mais ils ne créeront pas une science pour autant. Objection fondamentale, on le voit, et qu'il faut examiner de près. L'autre, pour n'être que de méthode, n'est pas moins grave. Placés devant des complexes

de phénomènes fortement engagés les uns dans les autres, les géographes les étudient tels qu'ils sont donnés — sous prétexte que les diverses séries qui les composent jouent entre elles et ainsi s'expliquent l'une par l'autre. Erreur de méthode. La véritable marche à suivre, ce serait d'analyser de près ces complexes, de les décomposer en leurs divers éléments — d'étudier ceux-ci un à un, en les dégageant de tous les autres, et d'une manière, avec une méthode strictement comparative. Cela, la morphologie sociale pourrait le faire. La géographie s'y avère impuissante.

Une fois de plus, exposer d'abord, discuter ensuite de tels griefs, ce n'est pas se livrer à un pur débat académique de méthodologie. C'est prendre connaissance, et de façon particulièrement vivante, du fond même de la question qui nous occupe.

I

L'OBJECTION DE PRINCIPE : Y A-T-IL UNE SCIENCE GÉOGRAPHIQUE ?

C'est M. F. Simiand surtout qui a exposé avec vigueur et mordant le premier grief — celui qu'on peut appeler le grief de principe. Il l'a fait notamment dans un compte rendu critique détaillé d'un certain nombre de travaux géographiques (1), en particulier des monographies régionales de Demangeon sur la Picardie, de Blanchard sur la Flandre, de Vallaux, Vacher et Sion sur la Basse-Bretagne, le Berry et les paysans de la Normandie orientale (2). Son argumentation est la suivante ; donnons-lui la parole à lui-même :

« Tout l'essentiel des explications par la géographie que nos auteurs tentent d'apporter des faits ou institutions économiques qu'ils considèrent, consiste en somme, on peut le voir, à les

(1) **XVII**, t. XI, 1906-1909, p. 729 sq.

(2) Bibliographie, n° **CCXXIV**, **CCXVII**, **CCXXXI**, **CCXXXIX**.



ramener à certaines de leurs conditions techniques (matières premières, instruments de production, etc.) et à montrer que ces conditions techniques se ramènent aux conditions physiques de la région observée, ou en dépendent étroitement. » Or, « il ne suffit pas qu'il y ait des moutons dans un pays pour expliquer que ce pays possède une industrie lainière ». Pareillement, « il ne suffit pas qu'il y ait des cours d'eau pour que les hommes sachent et veuillent les utiliser, ni des terres arables pour que les hommes sachent et veuillent les labourer ». — Enfin, « nos géographes mêmes nous apportent des exemples typiques qui vont exactement à contresens de la thèse géographique ». En veut-on un ? c'est « M. Demangeon qui nous montre (*La Picardie et les régions voisines*, p. 286-20) une industrie du fer s'installer [*sic*] dans un pays où il n'y a ni fer ni charbon, et ne trouve à l'expliquer que par une disponibilité de main-d'œuvre qui se rencontrerait en bien d'autres pays où n'est née aucune industrie, ce qui au demeurant n'est encore qu'une condition possible et non une explication ». Retenons ce dernier mot.

Les griefs eux-mêmes de M. Simiand contre « nos auteurs », comme il dit, j'imagine qu'il ne leur attribue pas une très grande importance. Ce qu'il tient à faire observer : que le fait économique n'est pas fatalement dépendant de la condition technique, qu'il n'est pas « dans les choses », mais « dans l'esprit des hommes par rapport à ces choses », ce sont de ces vérités premières qui depuis longtemps s'enseignent aux enfants dans les classes de géographie. Et j'entends que parfois encore certains géographes, par manie aventureuse, semblent tenir un compte trop médiocre des principes qu'ils enseignent doctement par ailleurs. Ces menues défaillances peuvent être regrettables. Elles ne permettent pas de formuler des objections de principe.

Quant au reproche que M. Simiand adresse, nominativement, à M. Demangeon — eh quoi ! voici un géographe qui se



propose, M. Simiand nous le dit, « d'étudier dans une région géographiquement définie les rapports de la nature et de l'homme ». Après une étude attentive, précise, détaillée des conditions physiques de cette région, il passe en revue d'abord ses cultures, puis ses industries, afin de rechercher ce que les unes et les autres peuvent devoir, ou non, au milieu géographique. Il rencontre, solidement implantée dans un des « pays » qu'il examine, une industrie métallurgique qui joue dans la vie des hommes de ce pays un rôle de tout premier ordre; géographe, il se demande s'il n'y a pas à cette industrie quelque raison d'être géographique; il enquête sans parti pris, en toute conscience et probité scientifique, et il conclut que non (1). Preuve éclatante, semble-t-il, que le géographe n'est pas « nécessairement » amené, comme le prétendait Durkheim, à « exagérer l'importance du facteur géographique »; par ailleurs, résultat des plus intéressants, scientifiquement parlant, encore que (ou parce que) négatif: l'enquête menée par un géographe aboutissant à montrer que, dans l'explication d'une certaine réalité d'ordre économique, il n'y a pas lieu pour la géographie d'intervenir — le fait est acquis (à supposer naturellement que l'enquêteur n'ait point péché par ignorance ou par légèreté); et voilà le terrain libre pour d'autres savants agissant, chacun au nom de sa science, avec ses méthodes propres. A eux, à leur tour, de reprendre l'enquête; à eux de pousser la recherche plus loin et chacun pour sa part; ils sont prévenus seulement que les géographes renoncent... Quoi de plus simple, de plus naturel et de plus légitime?

Pourquoi dès lors ces reproches qu'on s'explique malaisément? — Pour ceci, semble-t-il, que le sociologue a construit en lui une géographie humaine idéale. C'est à elle que vont ses critiques. Elles s'adressent à la géographie, non telle qu'on la sait chez M. Demangeon, ou chez M. Vallaux, ou chez M. Sion,

(1) SIMIAND, **XVII**, t. XI, p. 724.



— mais telle que le sociologue conçoit qu'elle est — et veut dès lors qu'elle soit. En effet, il faut noter un mot dans l'argumentation de M. Simiand. L'exemple apporté par M. Demangeon va, nous dit-on, « exactement à contresens de la thèse géographique ». — La thèse géographique? Quelle thèse?

M. Demangeon constate que la naissance et le développement de la serrurerie dans le Vimeu ne peuvent s'expliquer ni par la présence du fer, ni par celle du charbon. Il le dit. Contre quoi donc peut « aller » sa remarque? Uniquement contre une affirmation générale qu'on pourrait formuler dans les termes suivants : « Il n'y a pas d'industrie qui ne soit produite essentiellement par des causes d'ordre géographique ».

Or, cette déclaration, la rencontrerait-on d'aventure — c'est pure hypothèse! — dans une mauvaise brochure, dans un programme trop exalté de géographie humaine : quelle valeur réelle, quelle force probante aurait-elle? Ce qui vaut dans le labeur des géographes, c'est leur labeur même et ses résultats, non ce qu'ils en disent eux-mêmes ou ce qu'ils en pensent... — Mais cette réserve, toute théorique, une fois formulée, revenons au débat : Où se trouve-t-elle, cette déclaration? de qui est-elle? va-t-on la trouver sous la plume de l'auteur critiqué? mais à quelle page, alors, à quelle ligne de son livre?

M. Demangeon, pour revenir à lui — puisque aussi bien c'est lui qui est sur la sellette — M. Demangeon a-t-il dit, au début de sa thèse : « Je me propose de montrer que la géographie explique et suffit, seule, à expliquer, dans la plaine picarde, toutes les manifestations de l'activité économique des hommes »? S'il l'a dit, le procès est jugé — sous la réserve toutefois de ce que nous notions quelques lignes plus haut. Mais il ne l'a pas dit. Il ne l'a pas plus dit qu'un autre des géographes pris à partie par le sociologue — c'est de M. C. Vallaux que nous voulons parler — ne commence par adopter en tête de son livre sur *le Sol et l'État*, « la théorie d'un strict déterminisme physique, qui maintiendrait la vie des États sur d'étroites



voies tracées d'avance par la nature ». Tout au contraire, il débute par cette déclaration formelle : « A l'intérieur des limites de l'œcoumène, il n'y a pas une société politique qui soit rigoureusement déterminée dans son évolution par le sol où elle vit et par le cadre où elle se meut (1) ». Mais il ne s'agit pas seulement d'une affirmation théorique; c'est tout le livre, écrit dans un esprit de défiance contre les exagérations du déterminisme ratzélien, qui témoigne au contraire d'un vigoureux esprit de critique et d'impartialité scientifique.

Ce que M. Simiand suppose, imagine et combat, M. Vallaux ne l'a pas dit, M. Demangeon ne l'a pas dit. Alors? — Alors ils ont eu tort de ne pas le dire : voilà ce qu'en bonne logique le sociologue peut et doit prétendre. Ils ont eu tort, parce qu'ils prétendent faire œuvre de science. Parce qu'ils écrivent des livres de géographie et que cette géographie, disent-ils, est une science, une science explicative, une recherche des causes. Or, s'ils se bornent à déclarer, avec M. Vidal de la Blache — qu'on veuille bien se reporter aux textes si nets que nous citons plus haut — s'ils se bornent à déclarer que, dans l'aspect actuel de nos vieux pays historiques où des causes de tout ordre se croisent et s'interfèrent, on saisit « des groupes de causes et d'effets », mais sans jamais subir rien qui ressemble à une « impression totale de nécessité »; s'ils réclament simplement pour leur mode particulier d'investigation, pour l'analyse géographique, « sa part dans l'explication de ces faits très complexes » — les voilà jugés. Car, par cette modestie même, par cette modération, ils renoncent à la pratique d'une science explicative, au sens plein du mot. Ils atteindront des « conditions possibles », non des « explications ». Le mot est de M. Simiand (2) : nous pensons qu'à lui seul il nous justifierait d'avoir fait parler son auteur comme nous venons de le faire librement.

(1) VALLAUX, **XCIII**, p. 18.

(2) *C. r. cit.*, p. 730. — Sur la portée du mot « explications », cf. BERR, **XX**, p. 50.



Ainsi, ce qu'il y a derrière le débat, c'est, en dernière analyse, une certaine conception, stricte, rigide, absolue, de la causalité.

II

LA GÉOGRAPHIE NE PRÉTEND PAS ÊTRE UNE SCIENCE DE NÉCESSITÉS.

La question est bien grosse pour qu'on la puisse poser et discuter en quelques lignes. Telle n'est pas notre intention, on s'en doute d'avance. Mais si souvent entre savants et logiciens, elle a été traitée (1); si souvent, les conceptions antagonistes ont été présentées, soutenues, développées — que nous pouvons d'un mot indiquer ici celle que nous adoptons.

« A mêmes conditions, mêmes effets. » Ainsi peut se définir, très simplement, la causalité. Et peut-être même en pourrait-on chercher une définition encore plus dépouillée; nous songeons, en le notant, à la conférence si suggestive de M. P. Langevin sur *l'Évolution de l'espace et du temps* (2) et à la discussion qui suivit, à la Société française de philosophie (3), sur *le Temps, l'Espace et la Causalité dans la Physique moderne*. — Mais mettre au point de semblables notions, c'est un travail qui ne s'improvise pas et que, du reste, nous ne pourrions songer à entreprendre ici. — « A mêmes conditions, mêmes effets. » Cette définition adoptée, toute la discussion porte sur un mot, un seul : « conditions ».

Non que ce mot soit obscur, ni qu'il y ait le moindre doute sur son sens précis. Cause déterminante : c'est l'ensemble des conditions phénoménales qui déterminent un phénomène. Suivant un mot de Laplace qu'on rappelait dernièrement,

(1) Cf. notamment BERR, **XX**, Introd. de la 2^e partie; et, du même, **XXI**, p. 42 sq.

(2) **XIX**, vol. X, 1911. — (3) *Bulletin de la Société*, janvier 1912.

« L'univers ne serait, pour qui l'envisagerait tel qu'il est, qu'un grand fait unique ». — D'où suit, on l'a dit (1), que « tout fait est, pour ainsi dire, tissé dans cette réalité une » et que la cause déterminante consiste « en un total indéfini de conditions ». Aucune difficulté sur ce point. Mais le géographe peut-il véritablement atteindre des conditions simples, et pour ainsi dire abstraites? voilà la vraie question.

Cette puissance, le sociologue la lui dénie. Mais il a la prétention, lui, de la posséder — seul. Cela, parce qu'à l'encontre du géographe, il définit son but : dégager une fonction dont il faudra chercher les divers états dans le temps et dans l'espace. — Soit ; mais la première idée de ces fonctions, où la prendra-t-il ?

Va-t-il la déduire ? Mais de quel principe, de quelle classification scientifique ordonnée de haut, imaginée d'avance ? Tels ces diplomates qui, dans un cabinet de Londres ou de Paris, ordonnent une frontière coloniale à l'aide de parallèles et de méridiens...

Va-t-il, comme le physicien, la reconnaître dans l'expérience même et l'en dégager ? Mais alors, il faut mettre à jour cette expérience, ou plutôt la masse des expériences particulières nécessaires à la constitution d'une expérience scientifique donnée. Et d'abord, prendre les choses dans leur complexité totale et que les travailleurs spécialisés, avant de tirer sur les fils un à un, en démêlent l'écheveau confus et embrouillé — quitte à la prendre successivement par ses différents bouts, et à hésiter, et à tâtonner, et à se tromper et à chercher — chacun avec sa dextérité et son ingéniosité naturelles. Et puis quand ce sera fait, quand, après ce long labeur, cette longue recherche en pleine expérience, en pleine masse des faits, les différents ordres de facteurs auront été isolés et déterminés pour la plus grande joie des classificateurs — il arrivera bien encore qu'ils

(1) BERR, XX, 47.



devront de nouveau se résoudre les uns dans les autres, se confondre et se répartir dans de nouveaux systèmes : ainsi en vait-il, par exemple, en biologie. Si bien qu'en définitive, sociologue ou géographe, c'est toujours à la même besogne préliminaire, aux mêmes essais incertains et pénibles, aux mêmes lentes investigations qu'il se faut attacher si l'on veut faire œuvre efficace et sincère. Et en s'y attachant, il n'y a pas de doute : on fait œuvre de science, dans la rigueur du mot.

Sommes-nous seuls à le penser ? Cette protestation contre l'étroitesse d'une conception prétendue scientifique et seule scientifique de la causalité, est-ce au nom de la géographie seulement qu'on la peut formuler ?

Dans un livre récent et tout plein de ces questions de méthode, et tout préoccupé des objections, des critiques, des résultats aussi de l'active école sociologique de M. Durkheim, M. H. Berr, terminant l'étude de ce qu'il nomme « les articulations de la synthèse historique », conclut (1) : « Nous avons montré que l'œuvre des sociologues objectivistes avait le défaut d'être trop exclusive — mais que, considérée comme un effort méthodique pour pousser à bout cette affirmation : « que la société est un facteur, un facteur important de l'histoire », elle accomplit une tâche légitime et nécessaire. On peut admettre que des catégories distinctes de travailleurs s'orientent diversement, s'attachent à l'étude de telle sorte de causes et poussent à bout, chacun dans le sens délibérément adopté, la recherche du rôle des facteurs différents. On peut l'admettre : mais pour avoir une réelle efficacité, il faut que la recherche, tout en étant spécialisée, soit sans parti pris, qu'elle tienne compte de la résistance des autres facteurs, qu'elle se fasse sa part, toute sa part, sans prétendre à rien de plus qu'à ce qui lui revient. »

Appliquer ces réflexions à la géographie, les reproduire en conclusion de notre propre querelle, est-ce vraiment être dupe

(1) **XX**, 227.



d'un rapprochement formel ? Et j'entends bien : dans ces lignes de M. Berr, il s'agit surtout d'organisation de travail et de méthode de recherche. Mais comment ne pas relier ses remarques à celles que, nous-même, nous notions plus haut ?

En réalité, quand on lit de près les œuvres les plus récentes de nos géographes qualifiés ; quand on les suit dans leurs recherches ; quand on pénètre leurs méthodes et leur esprit propre — et puis, quand ensuite on prend connaissance des critiques souvent déconcertantes de *l'Année*, on se rend compte, avec une évidence plénière, qu'un mot comme le « nécessairement » de Durkheim exprimait dans sa pensée non une nécessité de fait, mais une nécessité logique et théorique. Et de même, si nous voulions allonger le débat, nous pourrions formuler des remarques toutes semblables en étudiant les critiques qu'adresse M. Simiand à cette théorie familière aux géographes : « que l'homme agit sur la nature autant que la nature agit sur l'homme ». Mais à quoi bon insister ?

Un grand, un profond malentendu sépare les uns des autres géographes et sociologues. Tandis que les premiers, de plus en plus, s'efforcent d'éviter dans leurs recherches tout ce qui serait déduction systématique ; tandis qu'ils cherchent simplement à analyser les situations de fait qui les intéressent, sans esprit préconçu et sans parti pris de simplification théorique ; tandis que tout leur effort va à se débarrasser de la conception étroite d'un déterminisme rigoureux et pour ainsi dire mécanique — les seconds, quoi qu'ils en aient et qu'ils en disent, ne parviennent pas à se délivrer de je ne sais quelle conception « passiviste » des actions et réactions mutuelles du milieu et des hommes. — Erreur, exagération ? Mais quand M. Mauss par exemple nous concède qu'il est légitime, qu'il est utile, qu'il est scientifique de rechercher dans quelle mesure « la configuration du sol, sa richesse matérielle, sa faune et sa flore affectent l'organisation » des hommes — ou quand M. Durkheim, assez



dédaigneusement, reconnaît que, si « de la faune et de la flore dépendent *certaines particularités* de la vie économique, c'est l'économiste qui doit en connaître » — quelle conception expriment-ils donc ?

Langage matérialiste en fait, et conception matérialiste. J'entends bien qu'ils ne sont pas seuls à l'avoir. Ils sont en bonne compagnie, avec la plupart des historiens que ces questions préoccupent — nous l'avons dit — et même, à l'occasion, avec des géographes plus ou moins qualifiés. C'est dans la *Géographie humaine* de M. J. Brunhes qu'on peut lire le passage suivant : « Selon que les groupes humains sont placés dans tel ou tel cadre géographique, ils sont entraînés à faire des cultures, ici de palmiers, là de riz, là de blé ; ils sont entraînés à élever, ici, des chevaux et des juments, comme dans les steppes herbacées du centre de l'Asie ; là, des animaux de l'espèce bovine, comme dans les montagnes de l'Europe centrale ou sur les îles du lac Tchad, ou sur les rives du lac Rodolphe ; là encore, des moutons et des brebis comme sur les hauts plateaux secs de l'Ibérie ou de la Berbérie (1) ». — Belle application, on le voit, de la théorie éminemment critiquable de l'adaptation passive — si la formule « être entraîné à » ne trahissait pas en réalité l'auteur. Mais, pour qui suit l'effort de la grande majorité de ses confrères (et le sien propre du reste, presque toujours), il est légitime de parler par contraste d'une sorte de « spiritualisme géographique » — au sens où l'on parle, à propos de Karl Marx, d'Engels et de leur théorie de la valeur, de ce « spiritualisme économique » qu'est à vrai dire le marxisme (2).

Initiative et mobilité des hommes : voilà ce que les géographes, aujourd'hui, s'efforcent avant tout de bien mettre en lumière.

Ils n'ont garde de nous montrer des êtres, passifs sous l'influence dominante d'un milieu, déterminés dans toute leur

(1) LXVI, p. 58. — (2) RAUH, XXVI, 71.



existence publique et privée, historique et personnelle, par un ensemble de forces naturelles dont l'action serait directe et la prise immédiate. De même que dans la terre, dans le sol, ils ne voient plus un assemblage de cadres rigides, une somme de compartiments clos à l'intérieur desquels se retirent, vivent et s'opposent des races distinctes ; de même que dans cette terre, dans ce sol, ils voient au contraire de puissants agents de fusion des races : car l'affinité seule ne rend pas compte des états, mais bien les intérêts réels, résultant pour les hommes de leur domaine d'habitat — de même, ils pensent, ils savent, selon la remarque d'un zoologiste, Jacobi, que « la dépendance des êtres par rapport à leur substratum : le sol terrestre, est la cause des grands mouvements de ces êtres sur la planète ». C'est vrai des animaux — et les sociétés humaines sont des sociétés animales — et rien ne détruit mieux ni plus sûrement la vicieuse, la pernicieuse notion des êtres « agis » passivement par les milieux physiques.

Voilà le conflit, voilà l'opposition. Mais n'a-t-on pas fait beaucoup déjà, quand on l'a simplement mis en pleine lumière ?

III

LA QUESTION DES MONOGRAPHIES RÉGIONALES.

Il y a, nous l'avons annoncé plus haut, un second grief encore que les sociologues articulent volontiers contre les géographes. Et c'est, celui-là, un grief de méthode.

Terminant sa longue et intéressante critique des monographies régionales de l'école française, M. Simiand conclut de la manière suivante (1) : « Imaginons, au contraire, qu'au lieu de s'attacher à un problème présentement (et pour longtemps sans doute) aussi insoluble [le problème des rapports qu'entretiennent, dans

(1) **XVII**, t. XI, 1906-1909, p. 732.



une région géographiquement définie, la nature et l'homme], les mêmes hommes... se soient appliqués à étudier par exemple, l'un les formes de l'habitation ; un autre la distribution des maisons et des agglomérations ; un autre la localisation de telles ou telles industries, etc. — chacun dans toute la France, ou même, s'il y a lieu, dans l'Europe occidentale — dans le présent et aussi, comme il serait sans doute nécessaire, dans le passé : croit-on qu'ils n'auraient pas abouti à apercevoir et même à dégager des relations plus concluantes et pénétré plus vite et plus véritablement dans l'intelligence même des phénomènes qu'une science de la morphologie sociale peut légitimement se donner comme tâche d'expliquer ? »

La suggestion n'est pas nouvelle. Ni le débat. Déjà en 1903, dans le second de deux articles de la *Revue de Synthèse* qui ne passèrent point inaperçus — (ils avaient pour titre : *Méthode historique et science sociale* et pour sous-titre : *Étude critique d'après les ouvrages récents de M. Lacombe et de M. Seignobos*) — le même M. Simiand prononçait une attaque vigoureuse contre une conception très chère aux historiens : celle, comme il disait, du « *Zusammenhang social* » — ce qui est sans doute du français un peu barbare. « Avec plus d'apparence, écrivait-il, les cadres de l'œuvre historique traditionnelle sont défendus par des méthodologistes récents, au nom d'un principe qui mérite une sérieuse considération. Les différents ordres de faits qui peuvent se distinguer dans la vie d'une société n'ont pas une existence ni une évolution entièrement indépendantes ; ils soutiennent entre eux certaines relations de correspondance ou d'influence réciproque ; ils sont liés par un *Zusammenhang* qui est un élément essentiel d'explication (1). » C'est ce que M. Hauser traduit, pour sa part (2), lorsqu'il note que « tout se lie dans la vie sociale. A un moment quelconque, chez un peuple quelconque, il existe entre les institutions

(1) XVIII, t. VI, 1903, p. 134 sq. — (2) HAUSER, XXIII, p. 414.



privées, économiques, juridiques, religieuses, politiques, etc., de ce peuple une solidarité étroite, et les variations de ces divers caractères sont concomitantes chez les espèces sociales comme chez les espèces animales. » — Or, reprend M. Simiand, « c'est, dit-on, l'histoire seule qui assure, par sa pratique traditionnelle, la reconnaissance de ce lien et qui fournit ainsi l'étude la plus véritablement exacte d'une vie sociale donnée ». Erreur, erreur profonde aux yeux du sociologue, qui oppose aussitôt, à la méthode historique traditionnelle, la nouvelle méthode comparative.

« Conquête du monde, arrivée au pouvoir des *homines novi*, modifications apportées à la propriété quiritaire et à la *patria potestas*, formation d'une plèbe urbaine, invasion de l'Italie par les arts de la Grèce et les religions orientales, dégénérescence des vieilles mœurs latines, Scipion Émilien, Caton, les *Graculi*, le sénatus-consulte des Bacchanales, Plaute et Ennius — tout cela forme ensemble, un *complexus* indéchirable, tous ces faits s'expliquent les uns par les autres beaucoup mieux que l'évolution de la famille romaine ne s'explique par celle de la famille juive, ou chinoise, ou aztèque. » Voilà la thèse des historiens, formulée par M. Hauser (1). — Mais M. Simiand : « Je dis que limiter et resserrer l'étude à une seule société pour dégager le *Zusammenhang* social est justement se condamner d'avance à ne jamais l'établir. Il n'y a rapport causal que s'il y a régularité de liaison, que s'il y a renouvellement identique de la relation constatée ; le cas unique *n'a pas de cause*, n'est pas scientifiquement explicable (2). » Les deux thèses se heurtent : mais qui ne reconnaît ici, par avance, l'opposition que dresse à nouveau M. Simiand entre sa conception d'études morphologiques analytiques et comparatives et la conception « globale » des géographes régionalistes ?

Or, certes, il y a dans les critiques de M. Simiand une incon-

(1) *Ibid.*, p. 414. — (2) **XVIII**, t. VI, 1903, p. 138.



testable part de vérité. Mais je crains qu'elles ne s'appliquent moins bien aux géographes qu'aux historiens. D'abord, on sait l'explication ingénieusement malicieuse qu'il donne « de l'affection des méthodologistes de l'histoire pour cette détermination du *Zusammenhang* ainsi entendue »; s'ils y tiennent tant, selon lui, c'est que cette notion mal analysée leur permet « de continuer le groupement traditionnel des faits humains par pays, par nation, par unité politique » et de manifester ainsi ce besoin persistant « d'emprunter leurs cadres fondamentaux à l'histoire politique et d'y faire entrer tant bien que mal tous les autres ordres de faits » (1). Or, la remarque ne vaut pas sans doute pour ceux des géographes qui se montrent étroitement soucieux de respecter le grand principe : « les divisions géographiques ne peuvent être empruntées qu'à la géographie même » (2).

En second lieu — il est évident, comme on l'a dit, « que si l'auteur d'une monographie régionale a un horizon trop étroit, s'abstient de toute comparaison et par surcroît embrasse dans ses explications un trop grand nombre de faits humains — il risque de se tromper sur les rapports qu'il prétend établir entre tels caractères géographiques et tels phénomènes sociaux » (3). Mais ceci revient à dire, somme toute, que pour être un bon géographe, il faut quelque intelligence et une certaine culture géographique... Ce qui va de soi, j'imagine ? Car, des auteurs que cite et que critique M. Simiand, je voudrais savoir quel est celui qui n'a jamais eu de curiosité que pour « sa » région — Picardie ou Flandre, Normandie orientale ou Basse-Bretagne — et qui est arrivé assez neuf dans ces études pour ne pas savoir, par exemple, ce que les monographies de ses prédécesseurs avaient établi déjà sur les rapports du milieu et de l'habitation ?

(1) Art. cité, p. 133-134. — (2) VIDAL, **XXX**, p. IX.

(3) BERR, **XX**, 93.



Enfin, j'entends bien que l'idée de M. Simiand est partagée par quelques géographes — et que c'est par exemple celle qu'exprime l'auteur d'une thèse sur l'irrigation (1) qui n'est pas précisément une monographie régionale. M. Brunhes écrit dans son manuel de géographie humaine (2) — en s'inspirant du reste d'un article de M. Vidal de la Blache : « A mon sens, la géographie régionale doit être le couronnement et non pas le commencement de la recherche géographique (3). » Dois-je dire cependant que cet avis ni ces autorités ne me convainquent entièrement ?

*
* *

Reprenons en effet le problème de la maison. Étudier les formes de l'habitation, ou la distribution des maisons et des agglomérations par toute la France... Mais la tâche en vérité est formidable. Beaucoup plus formidable même, et plus chimérique, en dépit des apparences, que celle de restituer « le tout d'une région », d'y vouloir « tout saisir et tout expliquer à la fois (4) ». Et c'est ici une question d'ordre pratique qui se pose.

Ce qui fait, ce qui constitue la valeur des chapitres qu'écrivent les géographes régionaux sur l'habitation — c'est précisément qu'ils sont des « chapitres » d'un ensemble. C'est que leurs auteurs ont acquis et montrent une connaissance préalable parfaite de la région et de ses traits divers. C'est qu'ils ont analysé longuement, minutieusement les éléments extrêmement divers qui peuvent se retrouver, et qui se retrouvent en fait dans la maison humaine. Mais leur confier pour tâche d'étudier la maison dans toutes les régions d'une contrée comme la France — ou même comme l'Europe occidentale — c'est ou bien les con-

(1) BRUNHES, CI. — (2) BRUNHES, LXVI, 615. — (3) VIDAL, XXXI.

(4) SIMIAND, art. cit., 732.



damner à ne savoir des réalités que les apparences les plus grosses, à faire l'œuvre facile, banale, superficielle et mesquine — l'œuvre de seconde main que tout homme d'intelligence moyenne mais sans culture spéciale peut exécuter sur le sujet ; ou bien les vouer à une étude détaillée, approfondie, personnelle de chaque région, à une étude complète et minutieuse dont ils ne retiendront ensuite qu'une très faible partie : tâche évidemment absurde et impossible (1).

Il s'agit là, avant tout, d'un problème d'organisation rationnelle du travail. Lorsque nous posséderons encore quelques bonnes monographies régionales nouvelles — alors, mais alors seulement, en groupant leurs données sur l'habitation, en les comparant, en les confrontant minutieusement, on pourra reprendre la question d'ensemble, lui faire faire un pas nouveau et décisif — aboutir. Procéder autrement, ce serait partir, muni de deux ou trois idées simples et grosses, pour une sorte de rapide excursion. Ce serait passer, dans la plupart des cas, à côté du particulier, de l'individuel, de l'irrégulier — c'est-à-dire, somme toute, du plus intéressant. Ce serait presque fatalement enfin sacrifier à cette redoutable « manie catégorisante » que dénonçait, il n'y a pas longtemps, un géographe de grand talent. « Manie catégorisante » — qu'on ne s'y trompe pas : c'est aux seuls géographes que l'épithète s'adresse ; et l'exemple que donne M. Gautier n'a rien que de strictement géographique... Il s'agit de la formation des dunes dans le Sahara ; et l'auteur signale la difficulté que nous éprouvons toujours « à concevoir la complexité d'un processus naturel » (2). « Parce que les dunes sont un produit éolien, il faut que le vent suffise à tout expliquer, non seulement la forme extérieure des dunes, mais

(1) Il est intéressant de comparer avec les chapitres sur la maison des divers géographes régionalistes français, les meilleures contributions que renferment les deux volumes de *l'Enquête sur les conditions de l'habitation en France* du Comité des travaux historiques et scientifiques, enquête précédée d'un questionnaire et d'une introduction par A. DE FOVILLE, **CLXIV** et **CLXIV**^a.

(2) E. F. GAUTIER, *Études sahariennes*, **XI**, 1907, 123.



encore la production même du sable qui les compose. » Rien de plus vrai. Dès qu'on recherche les causes d'un fait de géographie physique, on s'aperçoit de leur nombre et de leur complexité. S'agit-il par exemple de l'extrême sécheresse du désert australien ? Il ne suffit pas d'alléguer la faible quantité des précipitations (1). Les plus importants facteurs sont une grande chaleur et des vents secs ; il faut tenir compte d'ailleurs de la nature massive du continent, des conditions topographiques et structurales, de l'absence de tout relief intérieur, de l'existence à l'extrémité orientale seule de hauteurs importantes, de la situation de l'Australie sur le parcours de l'alizé et, quand cet alizé est interrompu et remplacé par des vents pluvieux, du peu de force de ces courants aériens, de la prédominance des vents secs du sud-est sur les moussons du nord-ouest — de bien d'autres phénomènes encore. Et l'on voudrait, lorsqu'il s'agit de géographie humaine, qu'une formule unique, qu'une étude analytique et comparative sans base régionale et synthétique, suffise ?

Non, en vérité : il ne faut pas poser les deux méthodes, ici, face à face et les opposer l'une à l'autre avec intransigeance. Des études régionales qui excluraient toute comparaison seraient néfastes si elles étaient vraiment possibles. Mais, comme on l'a bien dit, « il n'en est pas moins vrai qu'il est légitime et nécessaire de procéder à des études qui partent de la géographie — de la contingence, mais de l'individualité géographique » — et que, par la méthode inverse, « en partant des phénomènes sociaux, on tend à refouler exagérément le facteur géographique » (2). Car on ne fait point sa part à la sociologie... quand on est sociologue.

(1) Tout ceci, d'après l'étude de LESPAGNOL, CCVII.

(2) BERR, XX, p. 93



IV

LA GÉOGRAPHIE POLITIQUE ÉTROITEMENT SOLIDAIRE DE
LA GÉOGRAPHIE HUMAINE.

La réalité, c'est qu'histoire politique, histoire économique, histoire sociale sont liées, étroitement liées l'une à l'autre. De même, il n'y a pas pour nous de géographie politique et historique sans géographie sociale — ni de géographie sociale sans géographie économique, ni de géographie économique sans géographie physique. C'est un enchaînement qu'on ne saurait rompre; et les géographes les plus qualifiés en ont eu tous, et de bonne heure, la notion fort nette.

Voici longtemps déjà — c'était en 1898, au lendemain de l'apparition de la *Politische Geographie* et l'année même où É. Durkheim examinait de près l'œuvre de Ratzel — que M. Vidal de la Blache déclarait pour sa part : « Les faits de la géographie politique gisent encore beaucoup trop épars, sans adaptation à ceux de la géographie physique » (1). Et il ajoutait : « Nous croyons fermement, pour notre part, que rien ne saurait, en définitive, être plus fécond pour la géographie politique que le développement, si remarquable, que prend sous nos yeux l'étude physique du globe. Les rapports entre l'homme et le milieu dans lequel s'exerce son activité ne peuvent manquer de se révéler plus clairement à mesure qu'on tâtonnera moins à travers l'étude des formes, des climats, et de la répartition de la vie. »

C'était parfaitement net — et sur ce point, la doctrine n'a pas varié. Plusieurs années après, dans un article sur l'enseignement de la géographie, M. Vidal de la Blache concluait à nouveau : « La géographie humaine ne doit pas être traitée comme une sorte d'épilogue. Si elle a pour fondement la géographie phy-

(1) VIDAL, **XCIV**, p. 98.

sique, elle est elle-même le support des faits économiques qui sont la règle de la vie moderne. Elle ajoute le témoignage des conditions naturelles et du milieu à celui que les langues et l'histoire fournissent pour la connaissance des sociétés humaines » (1). Et M. Gallois, à son tour, dans un livre que nous avons souvent cité (2) : « Il faut, lorsqu'on veut se rendre compte des faits humains, penser toujours à l'influence possible du milieu. Or, comment reconnaître cette influence sans une étude préalable, indépendante, du milieu physique? Comment discerner ce qui est le fait de l'homme de ce qui est le fait de la nature — si l'on commence par confondre dans les mêmes cadres l'œuvre des hommes et les conditions naturelles? La clarté n'a rien à gagner à ces sortes de compromis. »

Qu'on nous pardonne d'insister sur ce point. Il nous paraît capital. Mais on sait assez que les sociologues n'acceptent pas sans réserves de semblables idées — qui sont, on le voit, celles de tous les géographes qualifiés. Or, s'ils croient pouvoir répudier ces idées; s'ils croient, d'un coup de ciseaux, pouvoir trancher la guêpe en deux tronçons : géographie « géographique » ici, si l'on peut dire — et anthropogéographie, là — c'est sans doute qu'ils y ont été amenés par l'erreur persistante, par le manque de clairvoyance de certains géographes, mais c'est aussi qu'ils reprennent, purement et simplement, les vieux errements des historiens; c'est qu'ils se substituent à eux; c'est qu'ils reposent, après eux, le problème dans les mêmes termes.

La morphologie sociale n'est pas, ne peut pas être l'équivalent de la géographie humaine. A son existence, à son développement nous ne voyons, certes, aucun inconvénient. Nous trouvons parfaitement légitime que les sociologues s'inquiètent, comme jadis les historiens, de la part d'influence que sur le développement des sociétés les conditions géographiques peuvent exercer. Mais ce n'est là qu'une partie du problème géné-

(1) *Id.*, XI, 1905, p. 196. — (2) GALLOIS, XXXIV, 224.



ral qui se pose. Ce n'est qu'une façon spéciale de le concevoir. Et qui ne peut aboutir qu'à des conclusions fragmentaires. Et surtout, qui ne se suffit pas à elle-même.

Car notons-le : si les sociologues, dans leurs études de morphologie sociale, vont beaucoup plus loin et atteignent des résultats plus précis et plus intéressants que les historiens de la suite d'un Michelet ou d'un Taine — c'est aux progrès mêmes de la géographie qu'ils le doivent. De la géographie humaine, étroitement solidaire de la géographie physique.

Ils sont les tributaires forcés des géographes — de même qu'ils ont besoin, dans une large mesure, des secours de l'histoire (1). Car ils n'ont pas l'illusion, j'imagine, que la géographie, que les considérations géographiques s'improvisent? Dans leur recueil même, dans *l'Année sociologique*, un géographe l'a dit en termes un peu imagés peut-être, mais justes : Quelle variété de connaissances indispensables à qui veut montrer « jusqu'à quel point l'homme est l'esclave du sol et du climat, pour qu'on puisse découvrir ensuite jusqu'à quel point il s'en libère »! Et A. Vacher de les énumérer (2) : « Avoir scruté le sol et son architecture..., savoir comment les météores y ont mis en valeur des aspérités ou buriné des cannelures pour percevoir sur quels points de sa surface les hommes ont été particulièrement attirés, suivant quelles directions ils ont pu circuler;... s'enquérir des mouvements de l'atmosphère et de la physionomie des saisons, d'où dépend l'agriculture » — ce sont toutes obligations pour l'anthropogéographe, toutes tâches qui supposent un long apprentissage, une longue initiation, l'acquisition d'une science — toutes tâches aussi qui montrent le lien étroit, la dépendance directe de la géographie humaine à la géographie physique. Masquer cette dépendance, c'est permettre de nier la légitimité, la spécificité de l'anthropogéographie. La mettre en pleine lumière, c'est rendre insoutenable

(1) Cf. MANTOUX, **XXIV**, *passim*. — (2) **XVII**, 1903-1904, t. XIII, p. 613.



la thèse qui voudrait l'absorber dans la morphologie sociale.

Mais le « morphologue », qui l'empêchera de se donner les connaissances qu'énumérait à l'instant A. Vacher ? — Personne sans doute ; mais alors il sera géographe, et non pas sociologue. — Il sera les deux ? — Soit ; par privilège alors, car tant de fois les sociologues ont montré l'incurable gaucherie des historiens (et je ne dis pas qu'ils avaient tort, du reste) lorsqu'ils s'aventuraient sur leurs terres réservées.

V

L'OBJET LÉGITIME DES RECHERCHES : LES RAPPORTS DU MILIEU ET DES SOCIÉTÉS DANS LEUR ÉVOLUTION HISTORIQUE.

Une dernière objection encore, avant d'abandonner ces questions de méthode.

Le problème à traiter, c'est celui des rapports de l'Histoire et du Sol. Or, on l'a sans doute noté, à cette formule déjà suffisamment vaste et compréhensive, nous en avons à plusieurs reprises substitué une plus vaste encore et plus générale : nous avons parlé des rapports du milieu et des sociétés humaines dans leur évolution historique.

Est-ce caprice individuel, besoin d'amplifier, de compliquer encore un problème si complexe et si lourd ? ou confusion peut-être, confusion doublement condamnable lorsqu'il s'agit de questions si délicates : confusion de l'État et de la Société, de l'évolution sociale et de l'évolution historique, de la géographie humaine dans son ensemble et de la géographie politique et historique proprement dite ?

En réalité, nous savons que l'État n'est pas la Société, pour reprendre une distinction chère à Ratzel. Nous savons que si, dans nos contrées d'Europe occidentale, l'État semble naître, souvent, du développement même de la société, et l'organisation politique résulter peu à peu de l'état économique, démogra-

phique et moral du pays — il est des pays par contre où, comme dans l'Inde anglaise (1), le régime politique d'importation étrangère se superpose à un état social formé sur les lieux et cimenté par le temps : au vieux régime des castes, juxtaposant les groupements familiaux ou professionnels, mais impuissant à les unifier, à les coordonner par une action commune — ou bien, comme en Russie (2), où l'organisation sociale semble presque entièrement l'œuvre d'un État qui l'a précédé chronologiquement. Là, dans une large mesure, la structure politique a déterminé la structure sociale.

Mais nous savons aussi que, comme l'a dit Ratzel (3), « la société est l'intermédiaire par lequel l'État s'unit au sol ». D'où suit, ajoute-t-il, que les relations de la société avec le sol affectent la nature de l'État, à quelque phase de son développement qu'on le considère. Et il cite des exemples : « Quand l'activité économique est peu développée, tandis que le territoire est étendu et que, par suite, on l'aliène aisément — il en résulte un manque de consistance et de stabilité dans la constitution de l'État. Une population clairsemée, qui a besoin de beaucoup d'espace, produit l'État des nomades dont le trait distinctif est une forte organisation militaire, rendue nécessaire par le besoin de défendre de vastes étendues de terres avec un petit nombre d'habitants. »

L'analyse est ingénieuse ; mais c'est toujours, on le voit, cette même conception formelle et militaire dont nous avons déjà noté l'insuffisance — ce même souci presque unique de l'organisation, ce même jeu d'abstraction qui, dans la géographie de la circulation, masquait à Ratzel toutes les réalités de l'échange pour ne lui laisser voir qu'un mécanisme pur (4).

A la formule même de Ratzel, nous donnons pour notre part un autre sens et un autre contenu. Nous ne voulons pas voir

(1) VIDAL, CXC VII. — (2) MILIOUKOF, CCXXVII.

(3) RATZEL, XXXVI.

(4) Cf. HÜCKEL, LXXI, p. 402 : « L'expansion géographique et spécialement



dans la société, uniquement, qu'une sorte de ressort se mouvant dans une boîte rigide : l'État, et tantôt s'y détendant, tantôt s'y contractant. Nous entendons bien étudier en eux-mêmes et pour eux-mêmes les groupes sociaux établis sur le sol et en tirant leur subsistance.

Nous les voyons, ces groupes, déterminés dans une large mesure par leurs besoins économiques; et c'est par ces besoins mêmes, par les efforts des hommes pour les satisfaire que s'explique d'abord, à nos yeux, l'influence profonde de la géographie sur l'évolution des sociétés humaines.

L'État même, nous le voyons le plus souvent naître de l'exploitation du sol; les liens étroits, les rapports des groupements économiques aux groupements politiques, nous ne les constatons passablement, de nos jours, quand nous voyons telle compagnie à charte se transformer peu à peu en État colonial; nous les apercevons aussi nettement, à l'autre extrémité de la chaîne chronologique, lorsque par exemple nous essayons, avec Camille Jullian (1), de saisir les raisons profondes qui groupèrent, dans l'unité politique d'une nation gauloise, telles ou telles tribus aux territoires profondément dissemblables. Convergence vers un même fleuve; dépendance d'une même route; subordination à un même carrefour; échanges nécessaires de la plaine à la montagne: ces nations, ces peuplades qui groupaient plusieurs tribus formaient avant tout des sociétés d'échanges, de protection mutuelle, de solidarité matérielle et morale. Peuplade et région agissaient, réagissaient l'une sur l'autre. Des hommes à la contrée qu'ils tenaient pour leur, il y avait adaptation réciproque — si pleine qu'aujourd'hui encore, Camille Jullian le note excellemment, sur les grandes voies de

politique (selon Ratzel) porte tous les caractères distinctifs d'un corps en mouvement qui se détend et se contracte alternativement en régression et en progression. De ce mouvement, le but est toujours la conquête de l'espace en vue de la fondation d'États, soit par des pasteurs nomades, soit par des agriculteurs sédentaires. »

(1) CLXXII, II, 30 sq.



France l'aspect du pays change précisément là où passaient jadis les limites des cités gauloises. Unités politiques, ces cités : nous le disions plus haut. Mais pareillement, mais d'abord, unités économiques.

* * *

Certes, nous ne l'ignorons pas, semblable conception peut soulever (et soulève) des critiques et des objections.

Pour Camille Vallaux, interprétant à la fois et cherchant à rectifier les idées de Ratzel, « le lien du sol avec l'État existe au-dessus et en dehors de toutes les ressources économiques que le sol peut offrir — parce que le sol est la base nécessaire à l'activité des groupes sociaux, organisés en vue d'une action commune, que nous appelons États » (1). Et l'on sait comment ce géographe propose de distinguer du *sol politique*, champ d'action offert sur le globe à toutes les formes de l'activité des États — le *sol économique* comprenant les richesses naturelles, mises ou non en œuvre, où chaque État puise ses éléments de force et de durée.

La distinction est ingénieuse. Elle est utile. Elle peut mettre en garde contre une certaine conception de l'État trop grossièrement matérialiste et d'un économisme par trop rudimentaire. Encore faut-il se garder d'aller trop loin.

Pour éclairer sa distinction, Camille Vallaux nous propose un exemple : celui du Sahara français. « Aucun homme de bon sens, nous dit-il, ne peut penser, malgré certaines assertions contraires, que la France a annexé le Sahara à ses territoires africains soit pour utiliser le sable des Erg et les tables pierreuses des Hamada, soit pour tracer des voies de communication de l'Algérie au Soudan » (2). — Évidemment, mais quand l'auteur conclut que cet exemple « sert à comprendre la valeur fréquemment attribuée, au point de vue politique, à des

(1) XCIII, 38. — (2) *Ibid.*, 39.



régions ou à des moreeaux de sol dont la valeur économique est nulle», ne va-t-il pas trop loin? ne se laisse-t-il pas aller à parler non en géographe, mais, à tort évidemment, en homme d'affaires ou en gouvernant d'un pays occidental, évaluant les bénéfices vraisemblables, le rendement possible d'une occupation et d'une exploitation de territoires coloniaux?

En réalité, la valeur économique du Sahara n'est pas « nulle ». Elle est réelle pour les populations dont le Sahara est le centre naturel d'action et d'existence — pour ces tribus Touareg qui y possèdent des zones de parcours désertique et des points d'attache aux puits et aux sources — ou pour ces Ksouriens sédentaires des oasis, dont on connaît les relations d'ordre économique avec les nomades.

Tout ce qu'il y a d'organisations politiques, de sociétés politiques dans le Sahara — en dehors si l'on veut (et encore?) des cadres coloniaux modernes — repose sur des bases essentiellement économiques. Et qui prétendra que, si la France a étendu ses prises sur un tel territoire, ce ne fut pas en considération des sociétés mêmes qu'il renfermait, sociétés dont nous venons de voir les rapports et les liens « au sol économique »?

Pareillement, il n'y a pas de place au Tibet pour une colonisation européenne. Le profit serait trop mince, eu égard aux débours. Et cependant, dans les hautes vallées du Sud, sortes d'oasis de vie parmi les solitudes désolées de l'Asie centrale, une civilisation s'est formée qui a ses lettrés et ses artistes, ses ressources matérielles aussi, une agriculture, un élevage très suffisants pour la soutenir (1). « Valeur économique nulle ». Ici encore la formule ne serait pas de mise. Ou plutôt, elle n'aurait qu'un sens financier et mercantile.

En fait, sous des formes légèrement différentes, c'est toujours la même remarque. Qui étudie la géographie des États, considérés dans leur évolution historique, ne doit pas s'intéresser

(1) SION, CXCVI, 44.



seulement à leur vie extérieure, à leur croissance, à leur extension — on pourrait dire, si le mot ne risquait d'être trop souvent ambitieux : à leur politique étrangère.

Leurs moyens d'existence et de croissance matérielle; leur prise économique sur le sol qu'ils possèdent; leur structure et leur développement interne : autant de questions à étudier de près si l'on veut mesurer le retentissement profond et multiple de la géographie dans l'évolution de ces sociétés souveraines que sont les États. Et ce n'est plus ainsi par rapprochements généraux, par analogies d'ensemble, par affirmations sans preuves que le problème peut être résolu. On n'a rien fait, lorsqu'avec tant de manuels de *Kulturgeschichte* (1), accommodant à leur façon les vieux restes de Ritter, on a décrété, sous prétexte de lois d'évolution historico-géographique, que les contrées peu découpées — et c'est toujours la survivance tenace de la fameuse théorie des articulations littorales (2) — que les contrées éloignées de la mer, à climat extrême, telles en somme, j'imagine, que la péninsule massive et torride d'Arabie, centre et berceau de l'Islam, n'ont point de rôle dans l'histoire des civilisations — tandis que les autres, et j'imagine encore, la Corée ou la Corse...

Il n'y a pas, pesant sur les individualités historiques, l'influence rigide et uniforme de quatre ou cinq grandes fatalités géographiques. Il y a, à tout instant et sur toutes les manifestations de leur existence, par l'intermédiaire infiniment souple et tenace de ces choses vivantes et douées d'initiative que sont les hommes, isolés ou groupés — il y a des influences constantes, durables, multiples, contradictoires parfois, de toutes ces forces du sol, du climat, de la végétation — de bien d'autres forces encore et de bien d'autres puissances qui constituent, qui composent un milieu naturel.

(1) Cf. par ex., pour en citer un, le *Handbuch der Kulturgeschichte* de O. HENNE am RHYN. Leipzig, 1900, in-8.

(2) Critique détaillée de cette théorie dans VALLAUX, CCXXXVII, 27 sq. — Cf. également un article de M. DUBOIS, *Le rôle des articulations littorales*, XI, 1892, 131 sq., et, plus loin, 3^e partie, chap. II.



DEUXIÈME PARTIE

CADRES NATURELS
ET SOCIÉTÉS HUMAINES

CHAPITRE PREMIER

LE PROBLÈME DES DIVISIONS
LE CLIMAT ET LA VIE

Nous le disions, nous le répétons plus haut, à la suite d'un maître qualifié : point de problème plus important, en géographie, que le problème des divisions. Ici comme ailleurs, la façon de poser les termes permet de préjuger largement des solutions. Or, rien de plus simple — mieux, de plus simpliste — que la position traditionnelle de la question.

On part d'une première abstraction : l'HOMME, être malléable, soumis aux prises du milieu naturel. Et on considère que ce milieu — la TERRE, d'un mot large — agit sur lui et le transforme par le moyen de deux puissances, de deux forces souveraines : le SOL et le CLIMAT. Certes, on le concède : à l'humanité, l'hérédité fournit une partie des facteurs de son évolution ; mais les autres dérivent tous de l'habitat. Exerçant leur puissance à la fois sur les individus et sur les collectivités, ils ne sont pas seulement des agents efficaces de transformation somatique, mais, également, des déterminateurs de résolutions et de réalisations politiques et morales : la base même de l'histoire.



I

LA NOTION TRADITIONNELLE DU CLIMAT. LES PRÉCURSEURS.

C'est ainsi qu'à Montesquieu, lorsqu'il compose l'*Esprit des Loïs*, le problème apparaît encore comme très simple : aussi simple que, jadis, à son précurseur Jean Bodin, dont il ne convient pas d'ailleurs d'exagérer sur lui une influence certaine (1).

Si Montesquieu a lu, de fort près, les *Six Livres de la République* du politique angevin ; s'il a lu par conséquent, et fort goûté, et fort utilisé le riche et copieux chapitre premier du cinquième livre, de quoi résulte « qu'il y a presque autant de variété au naturel des hommes qu'il y a de païs ; voire en mesmes climats, il se trouve que le peuple oriental est fort différent à l'occidental et en mesme latitude et distance de l'Équateur, le peuple du Septentrion est différent du méridional ; et qui plus est, en mesme climat, latitude et longitude et sous mesme degré, on aperçoit la différence du lieu montueux à la plaine (2) », il a connu et suivi d'autres guides encore, et d'un esprit plus proche du sien parfois que Bodin : un voyageur comme Chardin, dont Dupin déjà relevait l'influence sur la pensée de Montesquieu, ou ce médecin anglais, John Arbuthnot, auteur d'un *Essai des effets de l'air sur le corps humain* que traduisit, en 1742, un médecin de Montpellier, Boyer de Pédrandié : point de doute, après les rapprochements faits par M. J. Dedieu dans son étude sur *les Sources anglaises de l'Esprit des Loïs*, qu'il ne faille reporter à ce praticien nombre de passages des livres

(1) Thèses diverses sur ce point, dans FLINT (R.), *La Philosophie de l'histoire en France et en Allemagne*, p. 15 sq. ; ERRERA, *Un précurseur de Montesquieu, Jean Bodin* (*Ann. Arch. Belgique*, 1896) ; FURNOL, *Bodin prédecesseur de Montesquieu*, Paris, 1896, in-8, thèse de droit ; DEDIEU, *XLI*, ch. VII ; CHAUVIRÉ, *XXXVII*, p. 348 sq. et p. 512, n.

(2) BODIN, *XXXVI*, p. 461-46.



XIV, XV et XVII de Montesquieu (1). Mais quoi qu'il soit des sources de l'*Esprit des Lois*, son auteur n'en pose pas moins fort simplement devant lui l'HOMME, l'homme isolé, l'homme considéré comme une individualité particulière, comme une unité physique : rien là qui pût choquer un esprit du XVIII^e siècle, un contemporain de Jean-Jacques et du *Contrat social*. En face, le SOL et le CLIMAT, deux grandes forces dont, sans trop analyser en détail le mode d'action, il envisageait essentiellement la puissance globale, ne songeant pas plus à les étudier dans leurs composantes qu'à les lier entre elles dans leurs effets.

Le sol : Montesquieu, au livre XVIII de l'*Esprit des Lois*, étudie son action sur les institutions juridiques des hommes, très rapidement d'ailleurs et très sommairement. Son analyse ne va pas loin. Ce qu'il entend par sol, ce qui l'intéresse sous ce nom, c'est, comme il le dit souvent, « la nature du terrain ». Mais il n'introduit pas, sous le couvert de cette expression, une notion géologique ou topologique précise. La science de son temps ne le permettait guère. Sa conception reste purement utilitaire, et d'ailleurs fort vague : le terrain n'a que deux natures ; il est bon ou mauvais. « La stérilité du terrain de l'Attique y établit le gouvernement populaire et la fertilité de celui de Lacédémone, le gouvernement aristocratique » (2) : voilà un exemple net des déductions de Montesquieu.

Elles ne dépassent certes pas celles de Bodin indiquant brièvement les conséquences de la « stérilité » pour un pays : ingéniosité plus grande des habitants, « pour la sobriété », et puissant peuplement des villes ; témoin Athènes jadis, et au XVI^e siècle, Nuremberg « pleine des plus gentils artisans du monde », comme aussi Limoges, Gênes et Gand : « car les ennemis ne veulent point d'un pays infertile, et les habitants vivans en sécurité se peuplent, et sont contraints de trafiquer ou travailler » (3). La

(1) DEDIEU, **XLI**, ch. VII, p. 212 sq. ; du même, *Montesquieu*, Paris, 1913, in-8, p. 55 et p. 75.

(2) MONTESQUIEU, **XL**, l. **XVIII**, ch. II. — (3) BODIN, **XXXVI**, p. 485.



supériorité d'analyse ici, et « l'esprit géographique », paraissent être du côté de Bodin, non du Président. Si parfois, dans un des chapitres, ce dernier introduit la notion de relief : plaine ou montagne, c'est pour le ramener, sans plus, à celle d'abondance ou de stérilité : les pays fertiles « sont des plaines où l'on ne peut rien disputer au plus fort », tandis que, dans les pays de montagne, « on peut conserver ce que l'on a et l'on a peu à conserver » (1).

Parcèlement, si, dans le même livre XVIII, l'auteur introduit fréquemment la notion des genres de vie ; s'il parle de chasse, de pêche, d'élevage (ces notions n'existent pas, à l'état clair et distinct, dans l'œuvre de Bodin), c'est pour annexer aussitôt à la culture et au labourage ces modes de subsistance secondaires. « La chasse et la pêche, écrit Montesquieu au chapitre IX (*Du terrain de l'Amérique*) achèvent de mettre les hommes dans l'abondance » ; elles complètent ainsi l'œuvre de la « nature qui produit d'elle-même beaucoup de fruits dont on peut se nourrir ». Idées simples, actions simples, généralités imprécises.

Au climat, Montesquieu consacre plus de place à la fois et plus d'attention. C'était une tradition ancienne, que de faire la part large à son influence ; l'auteur de *l'Esprit des Lois* était, en outre, soutenu ici non seulement par ses lointains précurseurs, Bodin ou même Hippocrate, qui précisément connaît alors un véritable renouveau, mais encore par toute une série de publications et d'études contemporaines sur lesquelles M. Dedieu (2) a attiré avec raison notre attention. Aussi faut-il à Montesquieu non pas seulement un, mais quatre livres (XIV — XVII) pour établir successivement les rapports du climat avec les lois en général, puis avec les lois « de l'esclavage civil », celles « de l'esclavage domestique », enfin celles « de la servitude politique ». Mais ici encore l'analyse reste rudimen-

(1) MONTESQUIEU, **XL**, l. XVIII, chap. II. — (2) DEDIEU, **XLI**, p. 205 sq.

taire. Ce n'est pas une critique, naturellement, car Montesquieu ne pouvait devancer le mouvement scientifique de son époque ; mais en fait, dans tout le cours de ces quatre livres, climat n'a qu'un sens, et c'est celui de température ; les climats sont chauds, ou froids, ou modérés. Et ceci déjà, entre parenthèses, est une première distinction, une première esquisse de « cadres naturels » ; mais combien grossière encore et superficielle !

Par exemple, au livre XVII, chapitre III, Montesquieu notera : « L'Asie n'a point proprement de zone tempérée, et les lieux situés dans un climat très froid y touchent immédiatement ceux qui sont dans un climat très chaud... En Europe, au contraire, la zone tempérée est très étendue, quoiqu'elle soit située dans des climats très différents entre eux... Mais comme le climat y devient insensiblement froid en allant du Midi au Nord,... il arrive que chaque pays est à peu près semblable à celui qui en est voisin ». Et de cette différence entre les deux continents, Montesquieu tire tout un parallèle. De même, plus loin, il dira hardiment (*ibid.*, ch. VII) : « L'Afrique est dans un climat pareil à celui du Midi de l'Asie, et elle est dans la même servitude ». Or, qu'est-ce qui caractérise, aux yeux de Montesquieu, le climat du midi de l'Asie ? Aujourd'hui, nous pensons de suite aux pluies, au grand phénomène régulateur et nourricier des moussons. Montesquieu, lui ne songe ici encore qu'à « la chaleur ». L'Asie méridionale est un pays très chaud ; l'Afrique, pareillement, est un pays très chaud. L'analyse ne va pas plus loin (1). Elle ne dépasse pas celle d'Aristote au livre VII de la *Politique* : « Les habitants des régions froides sont pleins de courage et faits pour la liberté. Les Asiatiques manquent d'énergie : aussi sont-ils faits pour le despotisme et l'esclavage... »

Pourquoi cette série de remarques sur l'œuvre lointaine de

(1) A noter que cette réduction de la notion de « climat » à celle de « température » se comprend lorsqu'on sait que Montesquieu s'appuie fortement ici sur le livre d'un médecin, Arbuthnot, qui étudie les effets de la chaleur et du froid sur le corps humain. Cf. les rapprochements opérés par DEDIEU, *XLI*, p. 214-216.



Montesquieu ? Pourquoi cette sorte de voyage rétrospectif dans le passé ? D'abord, remonter aux origines n'est jamais inutile, lorsqu'on veut se rendre un compte exact de la position moderne d'un problème scientifique. Et puis, est-ce pure curiosité ? l'état d'esprit que nous révèlent ces textes du xviii^e siècle a-t-il donc entièrement disparu, disparu sans retour ? Il faut bien dire que non.

*
* *

C'est d'une façon fort simple que les géographes de l'école de Ratzel continuent d'envisager les rapports entre le milieu et les hommes. Fort simple et fort grosse, en dépit d'une affectation marquée de prudence méthodique.

Miss Helen Churehill Semple, exposant, au seuil d'un gros et intéressant manuel de géographie humaine : *Influence of geographic environment* (1), les articles revus et amendés du dogme ratzélien, définit en son paragraphe 3 la méthode à suivre : comparer des peuples typiques de toutes les races et à tous les stades de civilisation, placés dans des conditions géographiques semblables. S'il y a divergence, elle provient de la race. S'il y a concordance, elle dérive du milieu. Ainsi, deux éléments en présence : le milieu, trop complexe pour être défini vraiment ; l'homme, trop abstrait, même si on l'étudie dans le cadre de la race, la notion de race restant encore d'ailleurs à déterminer... Avions-nous tort de noter la persistance d'un esprit réellement simpliste en ces questions ?

La faiblesse de cette position est d'ailleurs démontrée par l'attitude des Ratzéliens eux-mêmes. Ils affirment par exemple, de façon péremptoire, la permanence de l'action des facteurs et du milieu géographiques, sauf le cas d'une intervention neutralisante. De là, ils concluent que les îles, les déserts ou les steppes créent des analogies économiques, ethniques et historiques : et les voilà, non sans bonne volonté, qui identifient les

(1) SEMPLE, XC.

cas de l'Angleterre, du Japon, de la Mélanésie, de la Nouvelle-Zélande et de la Crète préhistorique. Ou bien encore, ils proclament que les steppes et les déserts de l'ancien continent ont donné naissance à des tribus errantes, envahissant progressivement les riches contrées voisines de leurs terrains de parcours; ils comparent alors entre elles non seulement les tribus errantes actuelles, mais celles de tous les temps et... ils perdent, chemin faisant, leur critère primitif. Pour expliquer qu'à des centaines d'années d'intervalle, les Cosaques et les Huns aient été amenés à se déplacer, miss Scmple affirme que ces déplacements sont liés à la nature de l'air, sec et excitant (facteur bien vague) et à la difficulté de l'existence en pays pauvre : critérium nouveau qui ne s'identifie pas avec le milieu s'il en dépend par ailleurs.

De même, toute l'évolution de l'histoire espagnole nous est retracée en fonction du milieu. D'abord, nous dit-on, n'est-ce pas la géographie qui expose ce pays péninsulaire aux invasions sarrasines, et sur un point précisément où la force d'expansion de l'Islam est augmentée de toute l'action des pays berbères islamisés? Sans doute; mais qu'à cette action de strictement géographique? Ensuite, continue-t-on, la nécessité de chasser les Maures détermine une sorte de cristallisation politique de l'État ibérien; il devient un camp d'aventuriers chrétiens ayant pour centre le plateau désert de Castille. Soit; mais que trouve-t-on là de vraiment géographique? On ajoutè, il est vrai, non sans quelque inexactitude, qu'il n'y avait alors en Espagne, ni commerce, ni industrie et que la vie était plus intense dans les plaines et sur les côtes qu'à l'intérieur: mais rattache-t-on cette action au double critère de l'homme et du milieu? Vient la guerre de 1492 et la chute de Grenade. Les conditions précédentes changent, nous avertit-on. Peut-être; mais cette chute de Grenade, est-ce un fait proprement géographique? En second lieu, ne conviendrait-il pas de se rappeler que l'Espagne a été définie: un



pays voisin des contrées d'Islam ? Or, au contraire, voici qu'on le découvre brusquement : c'est, nous dit-on maintenant, essentiellement une contrée située entre Atlantique et Méditerranée et qui, peuplée d'hommes à l'esprit guerrier et aventureux, devait avoir de ce chef un haut destin maritime et colonial. Enfin, dernière tragédie : l'empire espagnol s'effondre ; on invoque la concurrence hollandaise et anglaise et on omet de dire que, les deux éléments chers à Ratzel, le milieu et la race, n'ayant pas été sensiblement modifiés, semblable catastrophe (non plus qu'aucune des révolutions qui l'ont précédée) ne peut guère s'expliquer par « la géographie »...

En fait, à des faits historiques du genre de ceux qu'à la suite de miss Semple nous venons de passer en revue, l'application de la théorie de Taine qui, du moins, à l'action du milieu et de la race ajoutait celle du moment (1) semblerait vraiment plus satisfaisante. Hâtons-nous de dire que ce ne serait là, en effet, qu'un semblant. Car il y a réellement une ambition insoutenable et puéride à prétendre, d'un bloc, traiter des problèmes aussi compliqués. On a beau dire que le milieu doit être compris d'une façon large ; que, pour bien rendre compte des réalités présentes, il faut faire intervenir les habitats antérieurs à la fois et l'habitat final : complications vaines. Nous nous refusons à croire qu'on puisse jeter beaucoup de lumière sur l'histoire de l'Autriche en divisant ce pays en partie Adriatique, partie Danubienne et partie non Danubienne, et en faisant intervenir, pour chacune de ces régions, l'influence latine, puis l'influence bavaroise et allemande, puis l'influence grecque ou russe — même si l'on y joint la considération des invasions turques, et des variations sur la politique étrangère des Habsbourg en corrélation avec la force des sultans ou des tsars. D'un mot : quels problèmes résoudre lorsqu'on n'en pose aucun ?

En réalité, il est impossible, on le voit mieux maintenant,

(1) Sur les rapports de la race et du milieu dans l'œuvre de Taine et, spécialement, sur sa conception assez large du milieu, cf. LACOMBE, **XLVIII**, p. 14.



d'étudier globalement ce qu'on a longtemps appelé « les rapports de la terre et de l'homme ». Ainsi les philosophes, jadis, prétendaient résoudre « le problème » des rapports « du physique et du moral »... Il faut, si l'on veut faire un pas utile à la question, d'abord substituer à « l'Homme », entité abstraite, « les Sociétés humaines », puis, par une autre analyse non moins délicate, examiner de près ce qu'est « la TERRE » et séparer les uns des autres les éléments divers qui conditionnent la vie humaine pour pouvoir, passant à la synthèse, les recomposer et les combiner rationnellement. En d'autres termes, il faut découper un certain nombre de cadres. Les choisir d'abord, en s'inspirant de principes acceptables. En étudier la valeur ensuite, pour éviter les mauvaises illusions et ne pas donner prise à des critiques du genre de celles que nous venons de formuler. Il ne s'agit point d'ailleurs de perdre de vue, ici, l'unité du monde physique — cette unité dont la perception claire et vigoureuse demeure la base de toute géographie. Mais diviser les difficultés en autant de parcelles qu'il est requis pour les mieux résoudre, cela n'a point cessé, depuis Descartes, d'être une règle assurée de méthode scientifique.

Seulement, notons-le avec force : l'opération n'a rien de simple. Ces cadres qu'il faut tracer, aussi vastes, aussi homogènes que possible et capables vraiment d'offrir à l'activité humaine un ensemble de conditions suffisamment parcilles — comment les tracer, en fait, pour remplir ces conditions multiples ? Selon quels principes en déterminer la nature, le nombre, les limites ? Une fois choisis et définis, quelle valeur leur attribuer ? Autant de très grosses, de très délicates questions. Elles mettent en jeu toute notre connaissance actuelle du monde physique ; mais elles supposent, d'autre part, sur l'activité des hommes dans la nature, des idées très nettes et très arrêtées. Simplifions le plus possible, et puisqu'il ne s'agit point pour nous d'être « complets », attaquons-nous spécialement à l'une des « influences » depuis si longtemps dénoncées dans



l'histoire. Analysons, décomposons en ses éléments la vieille notion traditionnelle du « Climat », générateur de forces individuelles et de puissances sociales.

II

LE CLIMAT ET L'ORGANISME PHYSIQUE DES HOMMES.

Évidemment, pour nos contemporains, même les moins avertis, la notion de climat est beaucoup plus complexe que pour un Montesquieu — à plus forte raison, pour un Bodin.

Ils savent communément, et parmi eux les plus intrépides généralisateurs professent qu'elle ne recouvre pas seulement, comme jadis, la notion secondaire de température. Sous la pression des rénovateurs de la géographie physique, ils empruntent correctement leurs données à l'astronomie, à la météorologie, à la physique. Ils n'oublient de faire intervenir ni la latitude, ni l'insolation, ni l'influence des masses océaniques, des courants marins, des vents dominants et de l'altitude. Mais, même lorsqu'ils aperçoivent clairement que la vieille division des climats en chauds, froids et tempérés ne rend compte ni de leur répartition générale, ni de la répartition générale des températures; quand, semblablement, ils essaient d'intégrer dans la notion de climat toutes celles que nous énumérons à l'instant, ou d'y marier la notion de position géographique ou d'altitude, tous se trouvent-ils donc par là exempts de ce vice qui apparaît si criant dans l'œuvre périmée d'un Montesquieu? Non, s'ils posent toujours, en face des hommes isolés, une force ou un ensemble de forces physiques, supposées agissantes d'une façon directe et immédiate sur ces hommes. Car alors, que vaut leur érudition, si souvent oiseuse, et leurs savantes considérations sur l'avantage climatique conféré, dans les continents de l'hémisphère nord, aux régions occidentales par rapport aux régions orientales (1), avantage

(1) Se reporter par exemple à l'ouvrage de Miss SEMPLE, **XC**, ch. XVII.



qui n'empêche en rien d'ailleurs l'Orient d'être le siège fréquent de civilisations puissantes? Abus de méthodes périmées; étalage de fausse science (1); impuissance à poser et, à plus forte raison, à résoudre aucun problème : il n'en manque point pourtant à envisager — et d'abord, le problème primordial, celui de l'action du climat sur l'homme...

Cette action, en effet, comment la concevoir? A la première réflexion, il paraît qu'elle est double, et qu'il la faut chercher, à la fois, sur le corps et sur le caractère des hommes. Sur le corps d'abord — sur l'organisme physique.

C'est une action qui, de longue date, a frappé les savants, enclins à noter que les agents climatiques exerçaient sur les êtres humains une action directe somatique tout à fait analogue à celles qu'ils remarquaient chez tous les êtres vivants, animaux ou végétaux. Sous l'influence de *stimuli* particuliers apparaissent, nous dit-on, des adaptations physiologiques. Darwin en faisait un des éléments de la sélection naturelle. Lamarck y rattachait sa doctrine de l'évolution. Des philosophes, Herbert Spencer ou Auguste Comte, attribuaient à ces faits une importance considérable. A leur suite, toute une pléiade d'anthropologues et de médecins accumulait des observations, des remarques, des constatations de détail. Depuis longtemps, on usait, on abusait parfois de considérations générales sur la tonicité des divers climats. Le chaud débilité, énerve, alanguit l'organisme humain. Le froid le rend plus lourd, plus lent, mais plus robuste aussi et comme plus concentré : lieux communs mille fois développés depuis Bodin qui les produit avec force, mille fois réfutés aussi, et par les faits les plus élémentaires. L'ambition de nos savants était d'aller plus loin, plus avant, plus profond.

Mais sortir des généralités, précisément, et pousser l'analyse,

(1) Dans le chapitre cité de Semple, que font, par exemple, ces dissertations sur le modelé des toundras et les phénomènes de capture?



n'est-ce pas s'aventurer hors du domaine de la géographie? Eh si, et pour entrer dans celui de l'anthropologie, ou même parfois de la pathologie.

Prenons un des faits de cet ordre qui ont, de très bonne heure, attiré l'attention des observateurs et provoqué leurs remarques. Est-il vrai (on ne s'est pas fait, on ne se fait pas encore faute de le dire) qu'il y ait entre le climat, et plus spécialement la température d'une part, la couleur de la peau humaine de l'autre, un rapport évident? Mais se poser et tenter de résoudre cette question fort délicate, est-ce besogne ressortissant à la géographie?

Sans doute, les géographes pourront aider les anthropologues à établir qu'aujourd'hui, en l'état actuel des choses, la coloration des téguments dans les diverses races n'est pas en rapport apparent avec les facteurs climatiques. Ils leur confirmeront ces faits d'observation qu'il y a des races relativement claires dans la zone tropicale : les Indiens d'Amérique par exemple, et des races relativement foncées dans la zone septentrionale froide : celles que Bodin qualifie (1) de « bazanées de froid extrême », les Lapons si l'on veut et les Eskimos. Et s'il est difficile souvent de tracer entre « couleurs » une limite décisive — Peulhs et Abyssins, sont-ce blancs ou noirs? — ils verseront à l'appui, avec Émile Gautier, cette remarque que de tout temps le problème a paru difficile (2), à telles enseignes que ni Grecs jadis, ni Romains, ni plus récemment Arabes d'Algérie n'eurent de mot en propre dans leur langue pour dire « nègre », tant il leur semblait difficile de fixer, dans une gamme de nuances familières et continues, une ligne de démarcation stricte et inflexible.

Mais ceci fait, et quand ils auront encore noté les tribus qui, dans l'Amérique du Sud, passant leur existence sous l'ombre des forêts, sont de teinte plus claire que celles dont la vie se déroule

(1) BODIN, XXXVI, p. 465. — (2) GAUTIER, CLXXXI, p. 131-132.

à la grande lumière de terrains sans perpétuel couvert, ou, réciproquement, les tribus de l'Afrique tropicale qui, résidant sur la côte du Cameroun, sont plus foncées que celles qui occupent telle contrée de montagnes boisées (1), — leur appartiendra-t-il, à eux géographes, et *en tant que géographes*, d'établir que le climat et, plus spécialement, la luminosité semblent actuellement ne produire sur la peau humaine que de légères et instables variations de couleur? leur appartiendra-t-il d'étudier la répartition du pigment chez l'homme et de rattacher peut-être à une action plus forte de la lumière la coloration plus pâle de la face ventrale du tronc? leur appartiendra-t-il enfin de s'appliquer à dégager les causes générales qui teintent en brun ou en blond le système pileux des diverses races, ou qui en expliquent les variations de longueur, d'implantation, de densité, sa régression marquée dans les régions tropicales, sa persistance très nette dans les régions froides?

*
* *

Et tout le problème des races humaines? et non seulement de leur origine, mais de leurs aptitudes différentes, de leurs habitats différents, tout cet ensemble de faits qu'énumérait jadis M. Zimmermann dans un compte rendu critique (2) du livre de M. J. Brunhes.

Sans doute, comme le faisait observer M. Zimmermann, de tous ces faits la géographie ne peut se désintéresser, puisqu'ils impliquent des considérations de répartition, de localisation géographique incontestables — puisque, par exemple, il n'y a pas aujourd'hui de races ubiquitaires, mais que toutes paraissent liées à un domaine défini offrant à leur développement, à leur épanouissement une zone optima et

(1) SEMPLE, XC, ch. II, *passim*. — (2) XI, t. XIX, 1910, p. 109.



des zones de moindre résistance. Au delà de 40° de latitude nord, les affections des bronches tuent les nègres : c'est un fait. Et c'en est un aussi que les hommes accoutumés à vivre entre les isothermes + 5° à + 17° vivent très difficilement sous l'isotherme + 25°. La chaleur et l'humidité, par leur jeu alterné, déterminent des affections de la tête, du foie et des reins, provoquent une énérvation considérable, surtout chez ceux qui usent d'alcool, déterminent une mortalité très forte — et arrêtent d'autre part la reproduction. Mais si la géographie peut aider à poser le problème, si du moins elle met en lumière une de ses données essentielles, — peut-elle le résoudre en lui-même? D'aucune façon; et l'auteur que nous citons le constate pour sa part, lorsqu'il écrit, par exemple, parlant des peuples du Sahara, que fort probablement la cause des différences de réaction qu'ils manifestent aux conditions climatiques de leur habitat « gît dans une physiologie et une pathologie héréditaire des races ». C'est, ajoute-t-il, un problème de géographie médicale.

Évidemment, — et il y en a bien d'autres. A mesure qu'on connaît, qu'on étudie mieux le monde et les hommes, des problèmes de cet ordre se posent de plus en plus. Longtemps, c'est par l'action des courants marins (1) qu'on a tenté d'expliquer la distribution dans les mers du Sud des deux races, mélanésienne et polynésienne, qui se les partagent. Mais un autre facteur intervient certainement : la résistance inégale des « clairs » et des « foncés » à la malaria. Les conditions d'existence les plus misérables n'ont pas empêché les Polynésiens de coloniser certaines îles exemptes de ce fléau, mais des îles dont la flore abondait en ressources ont été, parce que malsaines, occupées par des Mélanésiens plus résistants, plus capables de s'adapter à un climat dangereux, plus susceptibles d'acquiescer à la longue

(1) Sur ce point, indépendamment du livre ancien de QUATREFAGES, **CCIX**, cf. TULENIUS, in *Mitteil. der anthropol. Gesellsch. in Wien*, t. XXXVI, 1906 (*Verhandl.*), p. 122.

une immunité remarquable aux fièvres les plus redoutables : encore un problème de géographie médicale.

Mais quoi de plus intéressant pour le géographe que le grand débat (1) engagé, dans ces derniers temps, sur la question de savoir s'il se forme peu à peu, au sens anthropologique du mot et sous des influences qui se pourraient ramener sans doute, directement ou indirectement, à des influences du sol et du climat, une race américaine ?

On sait à quels résultats extraordinaires est arrivée sur ce point la Commission d'enquête constituée par le Sénat des États-Unis et dirigée par un anthropologue connu, Boas : les types divers des émigrants de toute provenance se fondraient rapidement en un type commun ; la forme même des têtes, longues ou rondes, varierait ou se rapprocherait rapidement d'une moyenne uniforme : cela, sous l'influence évidente (à en croire du moins les enquêteurs) du milieu, de la température, de la lumière, de l'alimentation... Mais les géographes n'ont pas à poser le problème, car ce ne sont pas eux qui pourraient le résoudre.

Pas plus, pour multiplier et varier à la fois nos exemples, qu'ils ne devraient prendre parti dans les questions d'adaptation aux climats extrêmes d'Européens issus de pays tempérés, les Hollandais par exemple, installés dans les colonies tropicales des Pays-Bas (2). Comparés à leurs compatriotes demeurés en Hollande, se révèlent-ils physiquement différents, ou non ? les modifications enregistrées sont-elles importantes, ou se bornent-elles à quelques variations secondaires : un certain amollissement des tissus, une élasticité plus grande des membres qui tendraient à permettre aux acclimatés des flexions aussi hardies que celles des Extrême-Orientaux ? Questions

(1) Exposé de la thèse de Boas, sans restrictions ni réserves, par P. de BIERMONT, in *Revue générale des Sciences*, 30 décembre 1913.

(2) Cf. les recherches de Kohlbrugge, analysées dans *l'Anthropologie*, XVI, 1911, p. 205.



d'apparence bien simple (1), de solution aisée en théorie : que de débats, cependant, et de controverses!

Encore ne nous occupons-nous que des influences climatiques, et laissons-nous de côté tout ce qui a trait au sol : prudence bien opportune; car, sans elle, que de redites! Est-il exact qu'en pays calcaire — on l'a longtemps prétendu, on le prétend encore — le système osseux des animaux se développe puissamment, tandis qu'il se restreint dans les pays où le calcaire est rare? Y a-t-il, comme on a cru le remarquer, comme l'ont soutenu notamment les auteurs, MM. P. Baroux et L. Sergeant, d'une curieuse étude sur « les races flamandes bovine, chevaline et humaine dans leurs rapports avec la marche en pays plat » (2) — y a-t-il influence très nette de la marche en plaine sur tant de particularités physiques caractéristiques, qu'on saisit, en Flandre, chez le bœuf et le cheval comme chez l'homme : développement exagéré du bassin, amplitude de la croupe, écartement des cuisses dû à la fois à la largeur du bassin et à l'atrophie des adducteurs, prééminence et flaccidité de l'abdomen, largeur et platitude d'un pied étalé? Et ce qu'on nomme la « morgue flamande », n'est-ce pas le port normal de tête d'un homme de plat pays, pouvant librement scruter l'horizon, sans être absorbé comme le montagnard par les accidents d'un terrain qu'il convient d'étudier?

Mais pareillement, pour passer à d'autres milieux, n'y a-t-il pas lieu d'étudier, de signaler les modifications somatiques qu'entraîne la vie en canot, l'activité batelière chez les hommes que le milieu condamne à mener leur existence sur l'eau : atrophie relative des jambes, puissant développement des bras signalé chez les peuples du Barotsé et du Zambèze, chez les naturels de la Terre de Feu et des Aléoutiennes (3) — ou,

(1) Miss Semple en énumère toute une série dans son chapitre II (XC, pp. 33, 34, 35 notamment).

(2) Paris, Tallandier, 1906, in-4. — (3) SEMPLE, XC, ch. 11, p. 35.

avec plus de précision encore, chez les Flamands (1), dont certaine saillie de l'omoplate droite, certain pli de la peau en dessous de la fesse droite reconnaîtraient par cause le maniement usuel de la gaffe servant à propulser la petite barque locale sur les canaux et les rivières?

Et encore, est-ce simplement la péninsularité ou l'insularité — cette insularité qui, dit-on, rend compte de la petite taille des chevaux de l'Islande, des Shetland, de la Corse, de la Sardaigne et explique la décroissance des chevaux importés en 1764 aux Falkland (2) — est-ce cette insularité, l'isolement séculaire, l'existence prolongée depuis des générations à l'écart des voies de circulation et de nivellement, avec, comme corollaire, la consanguinité des mariages, qui cause l'aspect si curieux de certains groupes de la population bretonne, et, par exemple, chez les Bigoudens de Pont-l'Abbé, ces traits physiques si semblables à des traits ethniques : face aplatie, petite taille, teint basané (3); ou bien faut-il en ces hommes, en ces femmes d'étrange apparence, chercher les descendants de races étrangères : des Ouralo-Altaïques établis dans ces contrées extrêmes à la suite de migrations singulièrement anciennes?

Voilà quelques questions encore, prises à titre d'exemples entre bien d'autres, et qui peuvent avoir pour le géographe leur intérêt : mais elle ne sont pas de son ressort. Peut-être peut-il aider autrui à les poser correctement. Il n'est pas qualifié pour se les poser à lui-même. Il doit attendre qu'elles soient résolues. Et pas par lui, par d'autres.



Nous y insistons fortement : ce n'est pas sans raison. Généralement, on le sait, et nous avons l'occasion d'en faire la remarque un peu plus haut, le sort des théories scienti-

(1) BAROUX et SERGEANT, *op. cit.* — (2) SEMPLE, *XC*, ch. II, 35.

(3) VALLAUX, *CCXXXI*, pp. 63, 64.

fiques est d'être adoptées par les hommes de culture littéraire au moment précis où, leur vertu s'épuisant, elles tombent dans le discrédit. Il ne faudrait pas — indiquons-le d'un mot ici, nous aurons à y revenir plus loin — il ne faudrait pas qu'au moment précis où les naturalistes renoncent à la vieille théorie finaliste de « l'adaptation », les géographes s'obstinent à la professer plus ou moins nettement et s'y rattachent.

L'adaptation, au vieux sens précis du mot — l'idée que tout organisme, placé dans un certain milieu, y acquiert, par action directe et mécanique de ce milieu, des caractères qui constituent pour lui des avantages dans ce milieu spécial, et des désavantages dans d'autres milieux — cette idée a vécu dans le domaine scientifique. Elle ne s'applique pas aux plantes. Elle ne s'applique pas aux animaux. Elle est combattue très vivement par les biologistes soucieux de physico-chimie. Et pour la remplacer en la combattant, dès 1911, dès la première édition de son beau livre sur *La genèse des Espèces animales*, L. Cuénot proposait sa théorie féconde de la préadaptation (1).

Or, il est incontestable que le problème des influences a été posé, en histoire, dans ces derniers temps, par des hommes qui subissaient le contre-coup, l'influence de la pensée scientifique de leur temps — en particulier, l'influence des grandes théories qui se sont divisé le siècle : lamarckisme et darwinisme avant toutes. Influence du milieu, c'était la part de Lamarck. Notion de l'adaptation, c'était celle de Darwin. Et tout cela, sans doute, était plus ou moins net, plus ou moins conscient. Mais nullement imaginaire.

Une semblable influence est-elle légitime? Y a-t-il analogie entre les problèmes posés par les naturalistes et ceux qui préoccupent les anthropogéographes? Oui, si on institue un parallèle analogique entre la vie des êtres et celle des sociétés

(1) Se reporter, dans la 2^e édition (LII), aux pages 449 sq. Cf. également CUÉNOT, *Théorie de la Préadaptation*, XIX, t. XVI, 1914, et BOURN, *ibid.*, t. XVIII 1915.



humaines : mais cette analyse est-elle autre que purement arbitraire et verbale? — Et quoi par ailleurs, si l'adaptation n'est qu'un mot, si l'influence du milieu n'est qu'une formule, si les naturalistes mieux informés abandonnent peu à peu leur ancien point de vue, tout pénétré de finalisme, pour en venir à des idées beaucoup plus sévères, à des conceptions physico-chimiques du genre de celles que professe un Loeb? (1) — Ne faisons pour l'instant que poser la question. Elle nous montre à quel point les géographes, s'aventurant sur un domaine étranger, doivent être prudents. Aussi prudents, sinon plus, que les sociologues, que les « morphologues sociaux » s'aventurant sur le terrain géographique... — Et elle nous montre autre chose encore : influence du climat sur les diverses caractéristiques somatiques des hommes : taille, pigmentation, détails de structure anatomique : problèmes relativement simples, à ce qu'il semble. Comme la solution en paraît, cependant, incertaine et lointaine! Que penser alors des problèmes infiniment plus complexes qu'il nous reste à examiner rapidement?

III

LE CLIMAT, LE CARACTÈRE ET LES ACTIONS HUMAINES.

De même que sur la nature physique, il y a, prétend-on en effet, une action directe, immédiate du climat sur la nature morale des hommes — sur leur caractère. L'idée n'est pas jeune. Il est même fort curieux de constater qu'elle a dès l'origine capté l'attention des curieux, beaucoup plus que celle d'une action physique du climat. Sans doute parce qu'elle avait quelque chose de plus rare, et prêtait davantage à l'ingéniosité.

En fait, le gros effort de Bodin, déjà, portait sur ces

(1) Cf. par ex. dans son livre : *La Dynamique des Phénomènes de la Vie* (Éd. française, Paris, 1908) les leçons 7 et 8 sur les tropismes.



influences morales et psychologiques. N'oublions point son objet : il était de montrer comment « la forme de République » se doit accommoder « à la diversité des hommes » (1) — à leur diversité morale, plus encore qu'à leur diversité physique; et c'était de là qu'il partait pour enseigner « le moyen de congnoître le naturel des peuples », et comment les peuples des régions moyennes ont plus de force que « ceux de Midy », et moins de ruses et plus d'esprit que « ceux de Septentrion » (2); mais ces derniers sont remarquables par leurs cruautés brutales de bêtes sans raison — tandis que les premiers « comme renards, employent tout leur esprit à saouler leur vengeance ». Au demeurant, ne sait-on pas que la force d'exécution est « propre au peuple septentrional »; la science des choses naturelles et divines et la capacité de « séparer le vray du faux », réservée aux Méridionaux (3); et la prudence, propre à commander, l'apanage véritable des peuples moyens? — Bodin ne s'en tient pas là, on s'en doute. Il va même jusqu'à esquisser, pour parler comme son dernier biographe, M. Chauviré, la carte de l'éloquence judiciaire : tous les grands orateurs, « législateurs, juriconsultes, historiens, poètes, fareurs, sarlatans et autres qui allèchent le cœur des hommes par discours et belles paroles » ne sont-ils pas « presque tous de régions moyennes (4), estant le discours de raison trop gentil pour l'esprit grossier du peuple septentrional et trop bas pour le peuple méridional, qui veut estre payé de certaines démonstrations ou d'oracles divins qui surpassent le discours humain »?

Chimères et rêveries. Mais après tout, guère plus illusoire que celles du bon abbé Dubos prétendant — à quelque temps de là cependant — résoudre par l'examen des organes et de « la qualité du sang » le problème du génie, étant entendu que le sang lui-même dépend de l'air que les poumons respirent et

(1) BODIN, **XXXVI**, p. 461. — (2) *Ibid.*, p. 467. — (3) *Ibid.*, p. 480.

(4) *Ibid.*, p. 478.



dont l'estomac se nourrit (1). Combien plus scientifique la pensée de ce raisonnable et avisé Fontenelle, remarquant simplement, en 1688, dans les premières pages de sa *Digression sur les Anciens et les Modernes* (2), que « les différentes idées sont comme des plantes ou des fleurs qui ne viennent pas également bien en toutes sortes de climats ». Et il ajoutait que « par l'enchaînement et la dépendance réciproque qui est entre toutes les parties du monde matériel, les différences de climats qui se font sentir dans les plantes doivent s'étendre jusqu'aux cerveaux et y faire quelque effet. » Suggestion prudente, et qui gardait le ton réservé d'une hypothèse à vérifier...

En fait, Bodin, et tous ses successeurs, et Montesquieu lui-même après l'abbé Dubos, avaient sans doute leurs excuses à alléguer. Si leur pensée nous semble parfois un peu puérile, n'oublions pas qu'elle n'était pas toujours aussi libre de ses mouvements qu'ils l'auraient peut-être eux-mêmes pu désirer... Un passage de l'abbé Dubos, que cite, mais sans le relever, son dernier critique, M. Braunschvig, est fort typique à cet égard (3) : « Pourquoi, demande l'auteur des *Réflexions*, les nations sont-elles si différentes entre elles de corsage et de stature, d'inclination et d'esprit, quoiqu'elles descendent d'un même père ? » Par cette dernière hypothèse, que nul n'aurait osé discuter en ce temps, la recherche était d'avance rejetée du côté du climat. Mais quoi qu'il en soit, ce qui manquait à tous ces théoriciens plus ou moins brillants et ingénieux, c'était, essentiellement, une analyse des véritables données du problème.

Qu'appelle-t-on caractère ? S'agit-il d'embrasser la vie psychologique tout entière des individus ? Bodin, avec son intrépidité coutumière, s'attaquait tout droit aux facultés intellectuelles (4) et « comme il y a en l'homme trois parties prin-

(1) Voir plus haut, à l'*Introduction*.

(2) *Œuvres diverses*, éd. d'Amsterdam, 1742, t. II, p. 126.

(3) BRAUNSCHVIG, XXXIX, p. 45; DUBOS, XXXVIII, II, sect. XX, p. 264.

(4) BODIN, XXXVI, l. V, 1, p. 480.



cipales de l'âme, c'est à sçavoir l'imagination ou sens commun, la raison et la partie intellectuelle », il en déduisait longuement les conséquences et qu'à chacun des grands climats de l'univers, chaud, froid et tempéré, correspondait l'épanouissement particulier d'une de ces parties de l'âme. Montesquieu, lui, quand il déclarait que les climats chauds rendent les civilisations immuables (1), s'occupait surtout, semble-t-il, de l'activité; pourtant, il parlait de cette idée générale que « le caractère de l'esprit et les passions du cœur sont extrêmement différents dans les divers climats » (2). Mais Buckle se restreignait au domaine de la sensibilité lorsqu'il rattachait le développement de l'imagination et des superstitions dans l'Inde aux conditions d'existence du pays. — Seulement, ni les uns ni les autres ne le précisent (et leurs successeurs les imitent dans cette prudente réserve) : de quoi s'agit-il ? de psychologie individuelle, ou de psychologie collective ?

C'est chose malaisée déjà que de définir, à propos de cas individuels, cette notion, peu claire par elle-même, de « caractère » — et l'éthologie, qui s'en occupe, est tout à fait à la période de formation (3). Mais que dire de cette éthologie collective, qui se propose d'étudier « le caractère de groupements historiques donnés, déterminés, tangibles en quelque sorte — peuples anciens et nations modernes — organisés en sociétés politiques, liés à un sol, constituant une individualité » (4).

Caractère français, caractère anglais, caractère « germanique »... A-t-on assez usé — et abusé — pour des fins qui n'avaient rien de désintéressé, certes, de ces données vulgaires ? A grand renfort d'érudition pseudo-historique, a-t-on suffisamment reconstruit le type invariable du Français, ou de l'Américain, ou de l'Allemand — voire du Latin, ou de l'Anglo-

(1) MONTESQUIEU, **XL**, ch. XIV, IV. — (2) *Ibid.*, ch. XIV, I.

(3) BERR, **XX**, 73; FEBVRE, *A propos d'une étude de psychologie historique*, **XVIII**, t. XXVII-3, 1913.

(4) BERR, **XX**, 80-81.

Saxon — de tous les temps et de tous les âges ? Et, appelant la géographie en renfort, a-t-on assez cherché à déduire du sol et du climat tant d'admirables portraits collectifs ? Verbiage un peu ridicule, quand il n'est point, par surcroît, dangereux. Eh quoi ? Le caractère « français » serait demeuré immuable depuis les temps de César et de Vercingétorix ; les phrases de Cicéron et de Césarsur les Gaulois vaudraient pour les Français d'aujourd'hui ; et leur type se serait si peu modifié, au cours d'une histoire singulièrement vivante, on l'avouera, et terriblement semée de catastrophes et de révolutions, qu'on pourrait le reconstituer sans scrupule en mettant bout à bout des documents contemporains de saint Louis, de Louis XIV, de la Terreur et, finalement, de la troisième République — après comme avant la guerre mondiale ? Éternel prestige, piège identique des mots. Ainsi courent, à travers l'histoire, tant d'idées fausses engendrées par des mots insuffisamment ou inexactement définis ; ainsi circule à travers toute l'époque moderne, par exemple, une notion indistincte et confuse de « bourgeoisie », fléau redoutable de toute histoire sociale...

Or, pour s'en tenir à ce qui est spécialement en cause ici, qui ne voit l'illusion de se figurer le passé d'un peuple « comme une sorte de fleuve qui a déroulé ses flots toujours dans la même direction » (1). Et par ailleurs, « pour qu'il soit possible de découvrir le caractère d'un peuple, il faut que ce peuple ait un caractère (2), c'est-à-dire qu'une certaine combinaison de traits moraux se retrouve dans les milliers d'hommes dont ce peuple se compose, et que d'autre part cette combinaison ne se retrouve chez aucun autre peuple ». Voilà le problème bien posé, par ce vigoureux Paul Lacombe saisissant d'une prise courageuse et franche les faux-fuyants et les à-peu-près séduisants mais vains d'Hippolyte Taine. Et quand il ajoute : « D'où avons-nous tiré l'idée de caractère ? de l'observation de l'indi-

(1) LACOMBE, XLIX, p. 11. — (2) *Ibid.*, p. 10.



vidu. Nous avons ensuite appliqué cette idée au peuple; or, celui-ci n'a pas l'individualité réelle », peut-être manifeste-t-il un pessimisme un peu excessif. Contre-partie à peu près obligée d'un optimisme trop débordant. Ne va-t-il pas d'ailleurs au fond même des choses quand il constate (1): « Le Français n'est pas plus réel que l'homme. C'est une abstraction, c'est un extrait, de même que l'homme... Après Taine on a dit et répété ce propos, qu'on a cru triomphant : « Je vois bien des hommes, je ne vois pas l'homme ». A quoi c'est assez répondre que de dire : « Je vois bien des Français, je ne vois pas *le* Français ». Abstraire le Français, est-ce une opération moins hasardeuse que de chercher à abstraire l'homme ? Et d'autre part, à la supposer réussie, est-ce une opération plus fructueuse, plus utile et de plus d'effet que d'abstraire avec justesse l'homme ? »

Concluons que l'analyse n'est pas faite. « L'éthologie n'est pas fondée et ne le sera pas de sitôt. » Nous sommes encore à la période des balbutiements. Dans ces conditions, parler de l'influence du milieu géographique ou, plus précisément, de celle du climat sur le caractère des peuples, c'est vouloir expliquer le vide par l'arbitraire.

*
* *

Soit, dira-t-on. Mais en attendant que soit faite l'analyse de cette notion évidemment complexe et variable de caractère, n'est-il point des traits simples qu'on peut saisir d'une prise immédiate, des données qui se chiffrent, des faits brutaux, des faits de statistique morale ou criminelle qui témoignent, irrécusablement, de l'influence directe, immédiate du climat sur les gestes humains ? Mais où les prend-on, ces faits, et comment les interprète-t-on ?

(1) *Ibid.*, p. 41. Cf. également pp. 47-49.



Voici par exemple une étude de statistique criminelle. Elle porte sur les crimes sexuels en Italie : *Coefficienti biologici e sociali dei reati sessuali* (1). L'auteur, M. Ficai, établit que ces crimes sont infiniment plus nombreux au Sud qu'au Nord du pays. L'accroissement, nous dit-il, est de 900 p. 100 lorsqu'on passe de la Lombardie à la Sicile. Conclusions : c'est le climat ! Et qui ne voit, sur cet exemple, que les crimes sexuels sont fonction de la température ?

La conclusion est-elle légitime ? Y-a-t-il vraiment une influence directe, brutale — et simple — du climat ? Que de choses à dire ! L'auteur remarque que, dans cette Italie prise pour objet d'études, le nombre des crimes sexuels est en relation directe avec l'énergie physiologique des individus, attestée notamment par le taux de la natalité — qui est d'autre part en relation directe avec l'accroissement des crimes contre les personnes. La contre-épreuve est probante : le nombre des crimes sexuels est en rapport inverse avec celui des maladies et des cas de dégénérescence ; et, de fait, il y a infiniment plus d'hospitalisés, de réformés pour épilepsie, crétinisme, goitre, maladies mentales dans le Nord de l'Italie que dans le Sud. Mais l'énergie physiologique, et l'abondance de la natalité, et inversement la dégénérescence et les maladies mentales — est-ce encore, est-ce toujours le climat ? Crimes contre les mœurs, crimes contre les personnes obéissent à la même loi, semble-t-il. Cette loi est-elle donc d'ordre géographique, pour nous parler de la loi du climat ? Et s'il est vrai que les crimes sur les mœurs sont plus nombreux là où le suicide est moins fréquent et l'instruction populaire moins développée, allons-nous conclure que suicide et ignorance sont, à leur tour, des résultantes directes du climat ?

Qu'il faut donc se méfier, ici, des solutions simples et des évidences si fortes qu'on ne les discute point ! Italie méridio-

(1) Dans *Scientia positiva* de janvier 1898. Discussion dans **XVII**, t. II, 1898, p. 427.



nale, crimes sexuels : Ficaï dit : c'est le climat ! Mais voici Niceforo, à côté de lui, la même année ou presque, qui répond, lui : race et économie (1). Même point de départ ; mêmes données statistiques, plus générales chez l'un, plus spécialisées chez l'autre. 10000 Sardes nécessitent l'ouverture par le juge d'instruction de 178 procès criminels ; 10000 Calabrais, de 124 ; 10000 Siciliens, de 100 ; 10000 Campaniens, de 97 ; — mais 10000 Lombards, de 48 seulement. A nous, la race méditerranéenne, si violente, si impulsive, si prédisposée à l'homicide ; à nous, aussi, le régime capitaliste, et les *latifundia* déserts, et l'exploitation des paysans de Sardaigne et de Sicile... Comme si la race méditerranéenne était autre chose qu'un postulat ; comme si, existât-il une race méditerranéenne, quelque chose autorisait à penser que « son tempérament » incite à l'homicide les individus qui la composent, indistinctement et sans qu'on ait à s'occuper des conditions sociales d'existence de ces individus ; comme si, enfin, le capitalisme, qui ne se manifeste là par aucune de ses caractéristiques essentielles et propres sans doute à amener un accroissement de criminalité : la concentration dans les villes, notamment, d'une forte population ouvrière astreinte aux conditions d'existence spéciales des populations ouvrières — comme si toutes ces explications expliquaient quoi que ce soit, en réalité ?

Climat, race, capitalisme... Pourquoi pas « civilisation », tout simplement ? Quand on observe que l'Espagne, aujourd'hui (moins la Catalogne), que la Sardaigne, la Sicile, un peu la Corse, les États romains et napolitains ont, à peu de chose près, une criminalité comparable, au lieu de supposer là une action mystérieuse et actuellement indémontrable du « climat » ; au lieu de susciter la fiction d'une race méditerranéenne vouée à une infériorité morale qui ne fut point toujours dans le passé, semble-t-il, son apanage — pourquoi

(1) Nous suivons ici, de très près, la remarquable discussion de l'*Année sociologique*, XVII, t. II, 1898, p. 414 sq.



ne pas se rappeler simplement que tous ces pays, de la fin du Moyen-Age aux dernières révolutions du XIX^e siècle, ont été soumis aux contraintes d'un même régime d'oppression mentale et d'inertie juridico-politique, dont le tableau n'est pas à faire ? Hypothèse pour hypothèse : elle paraît plus plausible que les autres, certes — et plus facile à justifier aussi...

Au fond, de ces difficultés, nombre de géographes ont conscience aujourd'hui. Pour éviter des inconvénients qui ne peuvent leur échapper, ils transposent. Ils ne parlent plus d'action du climat, directe et naïve. A la notion de climat, ils substituent volontiers celle du genre de vie, qui intègre le climat au nombre de ses éléments. Mais pour aboutir à quoi ? Au diptyque des « pays chauds » et des « pays froids », tel que l'établit miss Semple ?

Pays chauds : paysans gais et souriants d'Andalousie. Aisance ; donc, imprévoyance ; donc, gaieté ; donc, caractère émotionnel et imaginatif : celui de tous les Méditerranéens et de tous les nègres. En même temps, goût de la dépense ; facilité d'une vie peu coûteuse ; salaires restreints ; prolétariat dégradé ; nivellement par en bas...

Pays froids : paysans moroses, revêches des Asturies. Manque d'aisance ; donc prévoyance ; donc sérieux ; donc caractère réfléchi et prudent : celui de tous les Européens du Nord. En même temps, sens de l'économie et de la mesure ; vie volontiers casanière dans la douceur tiède du *home* ; hauts salaires, gérés sagement par des ouvriers prévoyants ; hiérarchie d'un capitalisme strict...

Et on peut enrichir, compliquer le tableau, opposer le sérieux des Chinois du Nord à la gaieté des Chinois du Sud, la gaieté relative des Ukrainiens au sérieux des Russes septentrionaux, l'« esprit génial » des Allemands du Sud au goût d'activité entreprenante des Saxons de la Baltique. On peut même noter que les Méridionaux, et par exemple les Juifs, conçoivent l'enfer comme un lieu brûlant — et les Septentrio-

noux, les Eskimos si l'on veut, comme un lieu glacé (1). En vérité, il faut l'avouer : toutes ces menues ingéniosités ne vont pas loin. Du Bodin (2) revu, corrigé et considérablement augmenté : mais ce n'est jamais que du Bodin.

Et puis, enquête sur la notion de caractère, c'est fort bien. Mais, par ailleurs, que nomme-t-on climat ? — Qu'on ne dise pas surtout que, cette fois, l'enquête est faite, ou se fait progressivement. Qu'on n'allègue pas tant d'excellents manuels, français ou étrangers, de climatologie et de météorologie. Ce qui importerait ici, c'est une analyse détaillée des climats considérés *par rapport à l'homme*. Or cette analyse, à l'heure actuelle, qui oserait la tenter ?

Entre la notion scientifique et la notion pratique de climat, il y a un écart, une différence sensible. C'est un fait. Raoul Blanchard naguère, pour ne citer que lui, l'a bien mis en lumière dans son étude sur la Flandre (3). Le climat de cette contrée, note-t-il, « n'a pas bonne réputation. Les étrangers qui viennent habiter le pays ne tarissent pas sur les ennuis que leur cause l'atmosphère flamande. Au contraire, l'examen des moyennes donne du climat flamand une idée satisfaisante ». Voilà le problème posé et, ce qui est très notable, à propos d'une contrée sans écarts violents de température, sans précipitations extrêmes : d'une contrée tempérée, modérée en tout...

Et sans nul doute, sinon pour le résoudre, du moins pour le poser correctement, ce problème, que d'efforts déjà : mais combien demeurent à faire ? Éléments constitutifs d'un climat : susceptibles d'évaluations numériques, peut-être ? Mais leur convergence, leurs coïncidences et leurs discordances, leurs rencontres et leurs séparations, leurs combinaisons ou leurs dissociations, à tous ces éléments — cela même qui donne à chaque climat son allure propre, sa puissance sur la

(1) SEMPLE, XC, ch. II et XVII, *passim*. — (2) BODIN, XXXVI, l. V, I, p. 486.

(3) BLANCHARD, CCXVII, p. 14.



vie, son importance et sa valeur pour l'homme : quel est le système de chiffres qui en rendrait compte ? Une classification d'ensemble des climats reste toujours à trouver — des climats par rapport à l'homme — qui soit plus complète encore et mieux adaptée que celle de Köppen, basée cependant sur la plante, — sur la plante qui peut « exprimer à un haut degré, si elle est bien choisie, les effets cumulatifs des différents phénomènes climatiques (1) ». Mais en laissant de côté cette étude d'ensemble des divers zones climatiques, dans l'étude même de chaque zone, que de précisions nouvelles à apporter, quel sentiment souple et délicat des répercussions sur l'homme : répercussions mécaniques, physiologiques et psychologiques des divers éléments d'un climat donné ? L'étude des climats dans leur rapport avec la flore, cet élément de vie relativement fixe, débute à peine. C'est à peine si l'on commence à se soucier de répartition, et non de chiffres bruts. Tout un travail analogue doit se faire pour les hommes, et combien plus difficile (2), plus long, plus compliqué !

En somme, ce qui jadis sollicitait uniquement l'attention des chercheurs, obstinés à noter de haut les relations de l'homme et du milieu, c'étaient des notions qui relèvent en fait de l'anthropologie, de la médecine, de la climatologie ou de l'éthologie. Et ce qui maintenant nous paraît l'essentiel, on l'ignorait, on le négligeait jadis (3).

(1) BRUNHES, LXVI, p. 305. Au lieu de « cumulatifs », nous dirions plus volontiers « concomitants ».

(2) Cf. l'insuffisance, au point de vue de la géographie humaine, d'efforts comme celui de HERBERTSON, *The natural Regions of the World* (*Geogr. Teacher*, III, 1905).

(3) Nous avons connu trop tard pour pouvoir l'utiliser dans cette discussion l'ouvrage d'Huntington, *Climate and Civilization*, qui représente un effort intéressant de systématisation (LXXIII).



IV

LE CLIMAT AGIT PAR L'INTERMÉDIAIRE DU MONDE BOTANIQUE.

Car il y a bien une action du climat sur l'homme. Mais on ne peut la saisir, elle n'est du ressort de la géographie que saisie à travers l'action du climat sur le milieu naturel. En d'autres termes, pour connaître l'action du climat sur l'homme, il faut d'abord connaître l'action du climat sur le milieu naturel dans lequel l'homme vit.

Or, cette action s'exerce d'abord sur les formes terrestres, sur le modelé. Les agents les plus puissants, les plus efficaces, les plus constants de l'érosion : les eaux courantes, les glaciers, les vents, dérivent tous, plus ou moins directement, du climat. Seules, les deux puissances de la mer et du feu échappent à sa prise. Et l'action du climat, ici, est d'autant plus puissante qu'elle n'est pas seulement contemporaine. Qui, dans le modelé d'une région, veut tout comprendre ne doit pas démêler seulement la part du climat présent, mais celle encore des climats passés.

Est-il besoin de rappeler l'énorme littérature scientifique que, de nos jours, ont consacrée des savants de premier ordre à l'étude de la grande, ou mieux des grandes extensions successives des glaces quaternaires — et tout à la fois en Europe, en Asie et en Amérique? Non seulement c'est « le problème causal » qui a attiré l'attention de ces savants et la possibilité, par exemple, d'établir un lien entre telle ou telle de ces extensions et la rupture des terres qui, unissant alors l'Europe à l'Amérique du Nord, empêchaient les courants chauds, les courants équatoriaux de pénétrer dans l'Océan Arctique pour le réchauffer (1); mais c'est « le problème des conséquences » aussi, et elles ne sont point, certes, négligeables.

Il ne s'agit pas seulement de ce qu'on peut nommer « les

(1) Hypothèse de Krischtasowitsch (*Bull. Soc. belge Géol.*, **XXIV**, 1910, p. 292-305).

conséquences locales», l'établissement des « sites » par exemple : site de Chicago, champs de bataille du lac de Garde, site de Sion en Valais, et tant d'autres exemples depuis longtemps classiques et qui remplissent les livres. Mais la vie d'immenses contrées, le Canada (1), la Finlande, les plateaux baltiques, n'est-elle pas conditionnée encore, largement, par le mauvais état d'un réseau fluvial aux prises avec les difficultés spéciales

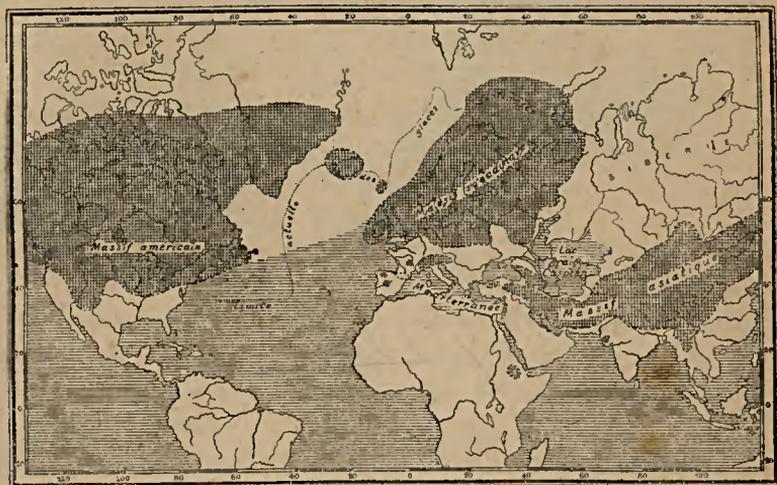


Fig. 1. — Extension maxima des glaciers pleistocènes. D'après de Morgan.

d'une topographie d'origine glaciaire? Est-il indifférent, d'autre part, à qui veut comprendre par exemple la répartition d'ensemble des zones économiques dans la Russie et la Sibérie occidentale — est-il inutile de savoir discerner, dans la géographie d'hier, comme leur première ébauche (2)? La région à tchernoziom, c'est la partie sud de la plaine, déjà sèche à l'époque miocène. La région forestière et marécageuse du centre, c'est la région des sédiments pléistocènes. La région toujours gelée de la toundra, avec ses mousses et ses tourbières,

(1) BAULIG, **XI**, 1908, p. 441. — (2) RAVENEAU, **XI**, 1898, p. 358.



c'est la région des formations glaciaires. Mais pareillement, il importe de savoir que la majeure partie de ces contrées n'ont été habitables que très tardivement, — à cause des glaces, précisément, et de leur persistance. C'est la zone méridionale de la steppe tourbeuse, la zone du tchernoziom, qui, semble-t-il, fut la première peuplée (1). Puis la Russie centrale, la zone des forêts : mais seulement vers le x^e siècle avant notre ère ; l'industrie de la pierre y a subsisté, au nord, de même que le renne y a survécu, jusqu'à une époque peu éloignée de notre ère (2). Et du reste, au xviii^e siècle encore, quand Pallas composa sa *Description de toutes les nations de l'Empire de Russie* (1776), ne vit-il pas les Wogoules, dans des cavernes, vivre uniquement de chasse et de pêche, en concassant les os pour en extraire, par cuisson, une sorte de bouillon ? Bel exemple de persistance, en plein xviii^e siècle, du genre de vie typique de l'homme moustérien (3).

Mais pourquoi parler de ces pays lointains ? N'a-t-on pas mis en lumière, avec une vigueur singulière, l'influence des extensions glaciaires du quaternaire sur le développement de la vie dans nos régions d'Europe occidentale ? P. Vidal de la Blache, notamment, a bien montré (4) comment la région basse et ensoleillée qui s'étend en diagonale de la Garonne au Midi de la Bretagne, dégagée plus tôt et plus complètement des glaces, fut une des premières où l'Humanité primitive commença à s'épanouir (5). Et s'il parle souvent de la « précocité » de la France, c'est une notion que les préhistoriens possèdent également : Sophus Muller ne montre-t-il pas (6), dans ces mêmes contrées et pour les mêmes raisons, le centre principal de la plus ancienne culture ? Il n'est pas indifférent, sans doute, pour

(1) Il s'agit naturellement ici du peuplement préhistorique. Pour le peuplement de la Russie à l'époque historique, voir plus loin, livre III, chap. I.

(2) ZABOROWSKI, XI, 1901, p. 143. — (3) DE MORGAN, CLXXIV, p. 121. (4) VIDAL, CCXXXII, p. 29. — (5) CCXXXII, p. 29-30. —

(6) CLXXVI, p. 4.

qui se préoccupe des origines du peuplement humain, de savoir que « l'Europe paléolithique n'était pas l'Europe actuelle », mais bien l'ensemble des régions épargnées par la glæce (1) — et que (tous les préhistoriens s'accordent sur ce point) aucun

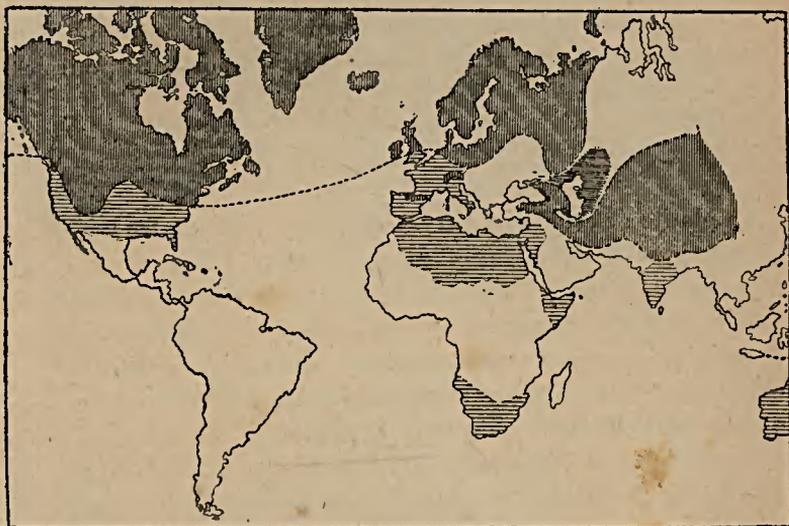


Fig. 2. — Les glæces et l'expansion de l'industrie paléolithique (type chelléen et acheuléen). D'après de Morgan.

outil, aucun objet de pierre n'a été trouvé dans les dépôts glaciaires de la grande extension.

Ainsi, le climat, maître de l'érosion, agit puissamment sur le modelé terrestre; et ce modelé, à son tour, importe à l'homme et détermine sa vie, largement.

Seulement, ici, une remarque s'impose. Les formes du modelé, si elles valent pour les hommes, est-ce bien en tant que formes ? Non pas. Ou du moins, envisagé ainsi, leur rôle est bien faible, leur influence bien mince sur les sociétés — même

(1) *Ibid.*, p. 3.



lorsqu'il s'agit de sites, d'emplacements pour des villes ou de moindres établissements. Car ici encore, ici déjà, il y a des conditions d'éclairage, d'exposition, d'insolation qui relèvent du climat. — Mais, en fait, comment séparer le modelé de sa parure végétale, comment abstraire de pures formes, alors que toutes, le climat contribue à les recouvrir d'un tapis vivant, singulièrement varié et de primordiale importance pour les hommes?

*
* *

La plante : c'est elle, l'intermédiaire véritable entre le monde inorganique et l'autre. C'est elle qui, puisant dans le premier — dans le sol par ses racines, dans l'atmosphère par son système respiratoire — des éléments chimiques qu'elle décompose pour se les assimiler, constitue, comme l'a dit quelque part M. Vidal de la Blache, « une manufacture vivante d'aliments ». D'elle, avant tout, et presque d'elle seule, dépend dans une contrée le maintien ou la disparition de la population animale — herbivore ou non. Et c'est pourquoi il est juste de dire qu'entre la géographie physique et la géographie politique, « l'anneau intermédiaire », c'est la géographie botanique.

Or, la géographie botanique tient, avant tout, compte du climat. Non que l'œcologie, la science « du milieu local » que Schimper, dans sa *Pflanzengeographie*, a si profondément fondée sur la physiologie — néglige d'étudier, en dehors du climat, l'action du sol par exemple, du sol plus ou moins fécond, plus ou moins perméable à l'eau et à l'air, plus ou moins abondant en substances chimiques redoutées ou recherchées, suivant leur organisation, par les plantes calcicoles, les calcifuges ou les halophiles ; non qu'elle néglige même des considérations de relief très précises, et l'influence, sur la vie des plantes, d'un terrain tantôt plat et tantôt relevé, tantôt ensoleillé et tantôt voué à l'ombre. Mais, dans les carae-



téristiques du sol, dans ces facteurs « édaphiques », que de résultantes encore du climat ! N'est-il pas vrai que, comme l'a noté Penck, le même sol, dans des milieux géographiques différents — c'est-à-dire, en réalité, soumis à des influences climatiques différentes — ou se couvrira de moissons, ou s'étalera stérile ? Les plantes elles-mêmes, pour un œil exercé, ne semblent-elles pas traduire, dans leur aspect extérieur, les caractéristiques essentielles des climats — l'action plus ou moins forte, plus ou moins prolongée de la chaleur ou du froid, de la lumière ou de l'obscurité, du vent qui les courbe, ou les rabougrit, ou les dessèche, de la sécheresse, surtout, ou de l'humidité ?

Car l'eau, voilà le grand facteur, le facteur prépondérant lorsqu'on s'enquiert de la végétation : l'eau, suspendue en vapeur dans l'atmosphère ; l'eau, circulant dans le sol et baignant les racines. Ce n'est pas sans raison que Penck, en 1910, proposait de substituer aux vieilles classifications des climats fondées sur la température une classification basée essentiellement sur la destinée de l'eau dans le sol et sur le sol : climat nival, climat phréatique, climat aride (1). De fait, feuilles des plantes hygrophiles, vertes, étalées et comme prodigieusement offertes à l'évaporation ; feuilles des plantes xérophiles, rabougries, coriaces, blafardes, parfois enduites comme d'un vernis épais, parfois transformées en épines, machines d'absorption en perpétuelle défense contre la transpiration : il y a toute une « physiognomonie » botanique : la physiologie en donne vite la clef aux observateurs. D'autant que l'expérience, ici, est venue en aide à l'observation.

On sait comment, portant dans la montagne froide une espèce de la plaine tempérée, on la voit rapidement modifier son aspect extérieur, se rabougrir, se terrer pour ainsi dire à ras du sol, épaissir ses tissus et les munir de défenses contre le

(1) ZIMMERMANN, XI, 1910, p. 87.



froid — bref, prendre les caractères des plantes polaires et devenir d'abord bisannuelle, puis vivace : les initiatives heureuses de Gaston Bonnier ne laissent plus de doute à cet égard (1). Mais, pareillement, une herbe annuelle des régions tempérées donne, dans les régions chaudes, sous l'action de facteurs œcologiques tout autres, un arbre à feuillage pérenne — et le *Senecio vulgaris* qui végète, tout grêle, tout humble, au bord de nos chemins se nomme, dans l'Afrique tropicale, le *Senecio Johnstoni* (2) : un arbre, et grand trois fois comme un homme... Exemples classiques de la puissance du climat sur le monde végétal. Il est bien entendu que nous n'ajoutons pas : et preuves péremptoires de la théorie finaliste des adaptations (3).

Mais cette puissance, elle s'exerce aussi sur le monde animal ? Directement d'abord, sans aucun doute. Feuilles larges où repliées, horizontales ou verticales comme celles de l'eucalyptus ; tiges hautes ou basses ou rampantes ; lissus épais, spongieux ou minces : autant d'effets du climat sur les plantes. Mais pelage blanc des animaux polaires, livrée grise et fauve des bêtes du désert, poil fin des moutons sans laine du Sahara central, épais duvet des oiseaux de pays froid — autant d'effets de ce même climat sur les animaux (4). Seulement, combien plus profonde, et plus universelle et plus importante, l'action du monde des plantes sur le monde des bêtes !

Il y a longtemps qu'on l'a noté : ce n'est pas le renne, en dernière analyse, qui maintient jusqu'aux abords du cercle polaire arctique la vie précaire des hyperboréens, des *Randvælker* du Nord : c'est le lichen, nourriture précaire, mais suffisante, du renne. Et bien plus : les considérations d'alimentation n'entrent pas seules en jeu. Hahn, dans sa belle

(1) BONNIER, *Le monde végétal*, Paris, 1907, p. 335 sq.

(2) COSTANTIN, *CIV*, p. 194 sq.

(3) Interprétation non finaliste de ces faits dans BOHN, *XIX*, 1915 (t. XVIII).

(4) Voir la collection de faits éprouvés ramassés par CUÉNOT, *LII* et leur discussion d'un point de vue non finaliste.

étude sur les animaux domestiques et leurs relations avec l'économie humaine (1) — étude qui porte comme sous-titre ces deux mots : « Esquisse géographique » — n'a-t-il pas montré quels liens étroits unissent les animaux qu'il étudie aux cultures, aux modes d'exploitation du sol, aux formes diverses de l'organisation économique? Mais les animaux libres et sauvages, sauteurs, fousseurs, grimpeurs des forêts aux griffes acérées, coureurs des steppes aux membres élancés et puissants, tous, ne sont-ils pas adaptés tout entiers à certaines formes de la végétation, à certains domaines du monde végétal? Et ainsi, une fois encore, c'est l'action du climat qui se fait sentir sur eux — mais par l'intermédiaire de la plante, toujours.

Et c'est la plante encore qui, dans la vie des hommes — à la fois végétariens et carnivores, — joue par là même le rôle capital. C'est elle qui lui fournit, directement ou indirectement, la meilleure part de son alimentation. Mais c'est elle encore, bien souvent, qui lui fournit les matériaux essentiels de ses constructions, de ses demeures, les éléments primordiaux de son outillage ou de son vêtement. A quoi bon fournir des exemples? Ils confirmeraient simplement ce que nous venons d'établir déjà : que, si l'action du climat sur l'homme n'est pas directe, elle n'en est pas moins capitale et constante.

Et la conclusion de tous ces faits est simple. C'est en fonction du climat, du climat engendrant la répartition botanique, qu'il faut tracer les cadres naturels que nous recherchons.

Le principe est posé. Ces cadres ne peuvent être que climato-botaniques.

(1) HAHN, CXXVIII; cf. CAULLERY, CXXVI.



CHAPITRE II

LA DÉTERMINATION DES CADRES NATURELS

I

COMPLEXITÉ DE LA NOTION DE CLIMAT.

Nous avons parlé de cadres elimato-botaniques. Non elimatiques, tout court, ou botaniques. La remarque n'est pas superflue.

Qui confronte trois cartes de l'Inde : des précipitations, des zones de végétation et des populations selon leur densité — perçoit immédiatement entre ces trois documents les rapports les plus frappants et les mieux accusés.

Régions de pluies abondantes, donc de cultures riches, donc de surpeuplement. Par contre, régions de pluies rares, cultures plus maigres, pauvre revêtement d'hommes : tout se tient et s'enchaîne. Ni trop schématiques, ni trop simplifiées, construites d'après des données à la fois sûres, nombreuses et bien choisies, ces trois cartes s'expliquent mutuellement jusque dans le détail. Non pas, évidemment, dans tout leur détail ou dans leur dernier détail. Car si, par exemple, inscrivant dans la région du *Regur* la culture du coton et celle, en tant que plante particulière du *Cholum*, de la dourra remplaçant le riz, la carte botanique par là même permet de comprendre pourquoi cette région de l'Inde est moins peuplée pourtant que les régions du Gange également arrosées ; elle n'explique point, par contre, que la côte birmane avec ses 3 mètres de pluie, soit moins peuplée que le Sind qui en accuse seulement 28 centimètres, ou que la partie occidentale du Mysore, en relief, pos-



Fig. 3. — Les précipitations : Régions arides, régions sèches et régions arrosées.

■ Plus de 500 mm. de pluie par an.

▨ Entre 250 et 500 mm.

□ Moins de 250 mm.

D'après SUPAN, *Verteilung der mittl. jähr. Regenmenge auf der Erdoberfläche.*

(Dans HANN, *Lehrbuch der Meteorologie*, 3^e édition, 1915).



sède moins d'habitants que n'en nourrit, à l'est, le Maïdan (1). Il n'en est pas moins vrai que ce document intermédiaire — difficile à construire, encore une fois, mais également difficile à interpréter — est essentiel à l'intelligence des moyens d'action du climat sur les hommes.

Pourquoi tant y insister? C'est qu'à voir seulement, à mettre en regard les deux cartes nettes, brutales, parlantes des pluies et des densités humaines, l'impression est si forte d'ordinaire, la perception des rapports si évidente que, sautant l'anneau intermédiaire, on se prend à rapprocher directement les deux bouts de la chaîne — à faire dépendre des pluies l'abondance des hommes. Et voilà l'observateur entraîné, incliné vers un déterminisme un peu gros et vraiment trop sommaire; voilà que reparait le vieux danger, la vieille erreur de croire à l'influence directe, immédiate, brutale du « climat » sur l'homme...

Or, des vues d'ensemble, des conclusions synthétiques, des rapports généraux ne peuvent être formulés sans scrupule que s'il n'y a point de doute, point d'illusion possible sur leur signification et leur valeur. Nous alléguons en ce moment l'exemple de l'Inde. C'est un des plus frappants, des mieux étudiés, mais ce n'est pas le seul. Des cartes, des croquis plus ou moins schématiques de l'Australie — précipitations, cultures et peuples — donneraient avec la même vigueur une impression toute semblable de relation et de dépendance entre deux phénomènes — la pluie et le peuplement — d'ordre distinct. Et, d'une façon générale, une carte des pluies du globe ne se confronte pas sans étonnement avec une carte des densités humaines (2), tant les taches, foncées ou claires,

(1) Pour tout ceci, cf. VIDAL de la BLACHE, CXCVII, p. 360 sq.

(2) La *Géographie humaine* de J. Brunhes (LXVI) rend le rapprochement très facile, par la confrontation de deux cartes à 1 : 90000 000, dressées sur le même canevas (fig. 11 et 12, p. 89). — Cf. *ibid.*, les deux figures 118 et 119 : « grands emblèmes climatiques » et « zones de transition », à même échelle et sur même canevas, mais moins claires. — Se reporter d'autre part à nos croquis.



paraissent ici et là en concordance. Mais ces constatations, précisément, appellent en bonne méthode des réserves préalables et des explications.

*
* *

Cartes climatiques, disions-nous plus haut. Mais la pluie n'est qu'un des éléments du climat. Et ces cartes de pluies qu'on propose à nos méditations, que représentent-elles réellement?

Ce sont des cartes de quantités moyennes annuelles. De là vient qu'elles négligent la considération et des facteurs du climat autres que les précipitations, et des modalités qui, ici ou là, diversifient la répartition des quantités brutes. Or, de plus en plus, on comprend, on sait que, dans l'étude du régime pluviométrique d'une contrée, la hauteur totale de la chute annuelle n'importe pas seule. D'abord, il y a précipitations et précipitations. Pluie ou neige? La question est loin d'être indifférente. En ce qui touche la Russie et la Sibérie, Woeikof a insisté souvent sur son importance. Elle est si grande que, pour retenir la neige sur les champs d'où le vent la chasse volontiers, les paysans russes s'ingénient et par exemple coupent leurs chaumes fort haut (1). Le même Woeikof note qu'à l'est du Baïkal, dans les montagnes de Khamar-Daban, on ne trouve pas de sol constamment gelé, tandis qu'à une moindre hauteur au-dessus du niveau de la mer et plus au sud, les vallées et les plateaux de la Transbaïkalie voient de ce chef leurs moulins à eau arrêtés pendant cinq ou six mois (2). C'est qu'en octobre, tandis que vallées et plateaux voient le soleil, les vapeurs du Baïkal se condensent en neiges abondantes sur les hauteurs; cette neige reste sur le sol en hiver et le protège contre la gelée. Quelques degrés de moins : la neige serait de la pluie;

(1) WOEDIKOF, **XC VIII**, p. 196. — (2) *Id.*, **CXC VIII**.



cette protection n'existerait plus, au contraire. Mais les cartes de quantité ne tiendront compte pourtant que d'un chiffre brut.

Autre remarque. La durée de la période pluvieuse est un élément d'importance capitale : dans son étude sur les pluies de mousson en Asie, Passerat l'a montré avec beaucoup de netteté (1). Deux contrées, toutes deux arrosées par une tranche d'eau annuelle d'un mètre : est-il indifférent que cette même quantité tombe ici en trois mois ou se répartisse, là, plus ou moins également sur tous les mois ? D'un côté, une luxuriance momentanée de la végétation, suivie d'une sécheresse qui anéantit, ou du moins suspend, toute vie botanique ; de l'autre, une végétation régulière et qui, toute l'année, persiste et s'épanouit. Mais, encore une fois, les cartes de quantité ne tiennent pas compte de telles différences. Elles accusent, entre pays profondément dissemblables, une similitude toute abstraite et théorique — une similitude d'ordre mathématique, quand il s'agit de l'ordre biologique. Et pourtant, n'est-il pas frappant, l'exemple que donne Passerat (2) : le théier, avec un égal succès, se trouve cultivé dans la Chine méridionale, le Japon, l'Annam et Ceylan. Ce sont quatre contrées où la quantité de pluie annuelle diffère fortement, mais qui se ressemblent, au contraire, par la façon dont les chutes d'eau se répartissent sur l'ensemble de l'année. Et cette ressemblance prime cette différence.

Nature, durée. Mais le « moment » importe également (3). Peu d'exemples plus frappants que celui des grands pays agricoles, des grands pays producteurs de céréales. — par exemple la Russie. Les mauvaises récoltes y dépendent très nettement de la sécheresse. Or, cette sécheresse, par quoi se trouve-t-elle

(1) PASSERAT, XI, 1906, p. 193 sq. — (2) *Arl. cit.*, p. 112.

(3) Il y a lieu également de tenir compte, jusqu'à un certain point, de ce qu'on pourrait nommer la chimie des pluies. Cf. G. CAPUS, *La valeur économique des pluies tropicales*, XI, 1914-1915, t. XXIII-XXIV, p. 109-126, sur la richesse en azote nitrique des pluies orageuses des régions chaudes inter-tropicales.



déterminée? par la faiblesse anormale de la quantité totale des précipitations? Non, mais par la mauvaise répartition, par l'insuffisance d'humidité des deux mois d'août et de septembre, et voilà compromis les semis d'hiver — ou d'avril et mai, et voilà compromis les semis de printemps (1). Mais dans l'Inde aussi, dans l'Inde qui se trouve bien plutôt aux confins qu'au cœur du domaine des moussons, ce qui est décisif, ce sont les caprices, les vicissitudes de cette mousson à ses débuts en juin, ou à sa fin en octobre. D'elles, beaucoup plus que de variations globales dans les quantités précipitées, dépend le sort de la récolte *khérief*, la principale, la plus importante, la récolte nourricière de ces contrées surpeuplées où, comme on l'a dit, une multitude d'existences « ne tiennent qu'à un fil » (2).

Dans de tels pays, en effet, Inde et Russie méridionale, c'est surtout du surpeuplement que vient le péril. Mais comment oublier qu'à classer comme arides ou semi-arides toutes les contrées qu'arrosent moins de 50 centimètres de pluie annuelle, on trouve qu'elles forment, somme toute, les trois cinquièmes des terres émergées? Et ce ne sont point, historiquement parlant, des contrées négligeables — s'il est vrai que, précisément, c'est dans des contrées arides ou demi-arides que sont nées les antiques civilisations : celles de l'Ancien Monde (3) comme celles du Nouveau. Or, dans de telles contrées, c'est la considération du moment qui devient capitale. Mais à quoi bon multiplier les exemples? On pourrait les varier, les compliquer, introduire encore d'autres considérations, noter, par exemple, l'influence perturbatrice des gelées, précoces ou tardives; celles qui, par exemple, expliquent la précocité des récoltes dans certains pays par ailleurs suffisamment adaptés à un rôle de production : tel, si l'on veut, le Mani-

(1) HITIER CXVI, p. 266. — (2) VIDAL DE LA BLACHE, *art. cit.*, pp. 363-364

(3) BOULE (M.), C. r. d'un mémoire de MATHEW, *Climate and Evolution.*, dans XVI, 1916, p. 498.



toba, où, pour les céréales, l'hiver étant très long et retardant les semailles jusqu'en juin, l'été est trop court, avec la crainte de gelées intervenant avant la pleine maturité (1). Mais à quoi bon? L'essentiel est dit. Tout au plus, si l'on veut, prenons tout près de nous un dernier exemple, et bien frappant.

Dans notre vieille Europe, n'envisageons que les quantités : nous devons conclure qu'une des contrées les plus humides, les mieux arrosées qu'elle renferme, partant les plus favorables à la végétation, c'est l'Herzégovine où une ville comme Crkvice, à 1050 mètres d'altitude, connaît une moyenne annuelle de 4^m,556, celle de Cattaro, au bord de la mer, sur la côte dalmate, n'étant guère moindre : 3^m,83. — Et ce n'est pas seulement par ces moyennes exceptionnelles, mais par la moyenne générale des précipitations, que l'Herzégovine, la contrée la plus stérile, la plus aride de l'Europe actuelle, se classe parmi les pays les plus arrosés. Quel paradoxe! En fait, « la combinaison d'un fait climatique (averses violentes et rapides), d'un fait géologique (grandes surfaces de calcaire fissuré), d'un fait agrolologique (absence d'humus) et, enfin, d'un fait proprement historique et humain (déforestation, surtout à l'époque de la domination vénitienne) (2), voilà ce qui résout la contradiction. Encore l'analyse est-elle insuffisante, surtout en ce qui concerne le « fait climatique ». Mais pour qui manie les cartes de précipitation, pour qui se sent tenté de les rapprocher, directement et sans intermédiaire, des cartes de densité humaine, quel décisif avertissement de prudence!

(1) XI, 1901, p. 279. — (2) BRUNNES, LXVII, pp. 5-6.



II

LES GRANDS CADRES CLIMATO-BOTANQUES DE LA VIE HUMAINE.

En présence de si grandes difficultés, devons-nous, renonçant à toute tentative de synthèse, demeurer dans une indétermination absolue? Certainement non. Il est possible, malgré tout, de définir des ensembles, de grandes régions terrestres où, pour l'observateur décidé à voir de haut et de loin, les conditions d'existence primordiales présentent des analogies réelles et importantes.

D'abord, entre les tropiques, voici une première région, à peu près nettement différenciée. Les rayons du soleil y tombent, perpendiculaires, pendant toute l'année, avec deux passages au zénith sur l'équateur même, et un passage à chacun des tropiques : d'où forte insolation, qui élève considérablement la température, détermine une dilatation de la colonne d'air et provoque, au point où le soleil passe au zénith, un mouvement ascendant de l'air. C'est la zone dite des calmes équatoriaux. Le mouvement ascendant de l'air est naturellement l'origine de pluies considérables, les pluies équatoriales, qui durent pendant à peu près toute l'année, avec cependant deux paroxysmes marqués sur l'équateur même; au fur et à mesure qu'on s'en éloigne pour gagner les tropiques, les deux paroxysmes se rapprochent et laissent place à une saison sèche; ils finissent, sous les tropiques mêmes, par se rejoindre, d'où la distinction tranchée de deux saisons alternantes: l'une, assez courte, humide et chaude; l'autre, longue, sèche et un peu moins chaude.

Or, malgré de multiples variantes, aisées et instructives à relever, cette zone présente, sur toute la surface qu'elle occupe et d'un continent à l'autre, des caractères communs fort remarquables. La température y est généralement élevée, très

constante, sans variations (1); les chutes de pluies abondantes et à peu près également réparties entre tous les mois (2), toutes conditions exceptionnellement favorables au développement d'une végétation exubérante que dominent des arbres immenses dressant leurs couronnes à plus de 60 mètres. Aussi est-ce le pays des fleuves géants : et voici le Congo, et voici l'Amazone (3), le pays des forêts vierges avec leur végétation étagée remarquablement dense, leurs innombrables lianes, les épiphytes qui encombrant les sous-bois : voilà l'*Hylæa* de Humboldt dans le bassin de l'Amazone, et la grande forêt congolaise aux essences légèrement différentes, à l'allure identique ; la forêt aussi qui revêt une partie de l'Australasie, de l'Insulinde, de Ceylan, de Madagascar... Ailleurs, les conditions diffèrent : sur de larges espaces, dans le même domaine, l'action simultanée de l'eau pluviale et de la chaleur a transformé en latérite stérile les roches éruptives ou archéennes. Petit à petit, du reste, à mesure qu'on s'éloigne de l'équateur vers le nord ou vers le sud, un passage graduel s'opère de la forêt à la steppe par l'intermédiaire de la savane ; il se réalise pleinement dans la zone, ou plutôt dans les deux zones qui encadrent immédiatement, au nord et au sud, celle des calmes équatoriaux : la zone des alizés.

*
*
*

Elle présente des possibilités toutes différentes. Nous avons dit comment les deux paroxysmes de pluie qui, au nord et au sud de la région équatoriale, correspondent aux deux passages

(1) Singapour, lat. 1°15' N.; moyenne du mois le plus froid, + 26°; du mois le plus chaud, + 28°. Cayenne, lat. 4° 56' N.; + 25°; + 27°. Colombo, lat. 6°, 56' N.; + 26°; + 27°, 8.

(2) Singapour, total annuel moyen : 2^m, 33; fractions pluviométriques : janvier, 76; février, 66; mars, 71; avril, 73; mai, 68; juin, 82; juillet, 65; août 104; septembre, 79; octobre, 84; novembre, 118; décembre, 114 (d'après Angot).

(3) Congo, débit moyen à l'embouchure, 80000 mètres cubes; Amazone, aux hautes eaux, 120 000 mètres cubes.



du soleil au zénith, se rapprochent peu à peu l'un de l'autre, au fur et à mesure qu'on s'avance vers les tropiques. L'année finit ainsi par comprendre non plus quatre saisons alternées : deux de sécheresse relative et deux de pluies intensifiées (1), mais deux saisons seulement, nettement différenciées : l'une, courte, saison de pluies; l'autre, longue, saison de sécheresse (2).

La température se différencie également. La sécheresse croissante vient amplifier les écarts causés par la latitude (3). Et pareillement, les conditions barométriques se transforment. La différence sensible qui s'accuse entre la surpression barométrique générale des régions tropicales et les aires cyclonales des calmes équatoriaux fait naître un système de vents réguliers (4), les alizés, venus du nord et du sud vers l'équateur, mais déviés par la rotation terrestre.

Ici, les écarts de température, la sécheresse d'une partie de l'année éloignent progressivement de leur optimum les conditions de la vie végétale; assez violents encore que réguliers, les vents entravent le développement des jeunes arbres; aussi

(1) Exemple : Bogota, Colombie. Latitude, 4°35' lat. N.; moyenne annuelle des pluies, 1^m,60, dont 11 p. 100 de janvier à février; 25 p. 100 en avril-mai; 9 p. 100 en juillet-août; 28 p. 100 en octobre-novembre.

(2) Exemple : Bombay, Inde anglaise. Latitude, 18°54' lat. N.; moyenne annuelle, 1^m,85; fractions pluviométriques de novembre à mai (sept mois) égales à 6, 1, 2, 1, 0, 0,5; de juin à octobre, fractions égales à 263, 342, 201, 146 et 33 (d'après Angot).

(3) D'après HANN, LVII, t. II, l. p. 7 :

	Moyenne annuelle.	Mois le plus chaud.	Mois le plus froid.	Écart.
Sous l'équateur :	+ 5°,9	+ 26°,2	+ 25°,5	0°,7
Sous le 10° de latitude Nord :	+ 26°,4	+ 26°,7	+ 25°,7	1°,0
Sous le 20°	+ 25°,7	+ 28°,1	+ 21°,7	6°,4
Sous le 30°	+ 20°,3	+ 27°,3	+ 14°,6	12°,7

(4) Cf. carte des isobares annuelles. Maxima de 766 dans l'hémisphère nord, à l'est du Pacifique et à l'ouest des Açores; dans l'hémisphère sud (moins continental), maxima de 766 au sud-est du Pacifique et de 764 au sud-est de l'Atlantique et entre l'Afrique et l'Australie. A l'Équateur, pressions égales ou inférieures à 760.



le paysage botanique se modifie-t-il. On passe d'abord par une série de stades intermédiaires, de la forêt équatoriale à ce qu'on nomme les *campos* au Brésil, les *llanos* dans l'Orénoque, le Venezuela et la Colombie, les *parcs* ou les *savanes* en Afrique : les possibilités d'établissement et de migration augmentent singulièrement pour les hommes. Tant que la saison des pluies est assez longue pour permettre au sol d'alimenter la population, une occupation sérieuse du terrain leur est permise : elle est d'ailleurs souvent extensive, et les groupes humains ne peuvent subsister qu'à condition de parcourir de grands espaces de steppes et de rechercher sur de vastes parcours leur nourriture. Mais la série des transitions continue à se dérouler. La région qui s'étend au delà des tropiques, entre les 20° et 30° de latitude nord ou sud, présente une assez faible pluviosité : région de vents descendants, assez desséchants, et de maxima barométriques, les maxima subtropicaux : au total, région de faibles précipitations. Conditions défavorables : s'il s'en ajoute d'autres à celles-là, si le pays est en forme de cuvette et si des montagnes périphériques condensent l'humidité qui d'aventure pourrait être apportée par un vent océanique, les chutes d'eau deviennent nettement insuffisantes pour entretenir la végétation (1); l'herbe se raréfie et s'appauvrit, elle disparaît bientôt : c'est le désert où, normalement, ne subsistent que de rares végétaux xérophiles. Seules, alors, des conditions favorables accidentelles permettront la création, toujours artificielle et toujours précaire, de zones cultivables : c'est dans les oasis uniquement qu'il y aura place pour les hommes. Ainsi

(1) Suite au tableau donné plus haut, d'après HANN.

	Moyenne annuelle.		Mois le plus chaud.		Mois le plus froid	
	Hém. N.	Hém. S.	Hém. N.	Hém. S.	Hém. N.	Hém. S.
Sous le 30° de latitude.	20°,3	18°,4	27°,3	21°,8	14°,6	14°,6
— 40° —	14°,0	12°,0	24°,0	15°,6	4°,9	9°
— 50° —	5°,8	5°,6	18°,1	8°,3	7°	2°,9
— 60° —	1°	2°	14°	3°,2	15°,8	7°,6

vont les ehoses au Sahara, dans les déserts lybique et arabique, dans ceux de Thar, du Lout, du Turkestan, du Mexique, du Colorado et du Grand Bassin dans l'hémisphère septentrional; et dans ceux, pareillement, du Kalahari, du Sud de Madagasear, de l'Australie et de la Patagonie dans l'hémisphère méridional. Instabilité et précarité: ces deux mots résument les conditions biologiques de la vaste région que nous venons de définir.



C'est de part et d'autre des zones subtropicales, nord et sud, que se trouvent les zones climato-botaniques les plus favorables au peuplement: celles des vents variables, des climats modérés et des cultures diversifiées.

Là, les deux hémisphères prennent et conservent une réelle indépendance vis-à-vis l'un de l'autre. La répartition des terres et des mers n'y est pas du tout la même. L'hémisphère nord est surtout continental; l'hémisphère sud surtout océanique. La répartition astronomique de la chaleur solaire en est troublée. La température moyenne annuelle de l'hémisphère nord est plus élevée; mais, à partir du 30° de latitude, les moyennes du mois le plus froid sont moins basses au sud. D'autre part, il ne peut plus être question de zones ou de bandes régulières de haute ou de basse pression; ces bandes se morcellent pour ainsi dire, se fragmentent — et, à leur place, on observe des centres de haute ou de basse pression vers lesquels les vents convergent — ou d'où ils divergent violemment. Rentrent dans ce domaine météorologique, pour l'hémisphère sud, l'Afrique méridionale, certaines régions de l'Argentine, le sud de l'Australie; mais pour l'hémisphère nord, au contraire, la plus grande partie de l'Amérique du Nord, de l'Europe et de l'Asie.

Dans ces contrées, sièges de riches et puissantes civilisations,



les vents sont en général des vents d'ouest, qui assurent des pluies abondantes et un climat régulier à toutes les portions occidentales des continents. Les portions orientales sont moins bien pourvues. D'autre part, des courants chauds prennent en écharpe l'Atlantique et le Pacifique, principalement dans l'hémisphère septentrional; ils accentuent encore l'égalisation de climat qui résulte normalement de la présence de masses océaniques étendues — si bien que les régions occidentales des continents, déjà favorisées par la constance des vents d'ouest, présentent par surcroît, sous l'action du Kouro-Chivo ou du Gulf-Stream, des anomalies positives : Lisbonne a une moyenne de + 10° en janvier, de + 21°,4 en juillet; New-York, qui est située à peu près à la même latitude, une moyenne de — 1° en janvier et de + 23° en juillet. Ainsi, ces contrées moyennes sont plus chaudes et mieux arrosées à l'ouest qu'à l'est. Mais, dans leur ensemble, et abstraction faite de ces différences, elles sont éminemment propices au développement d'une végétation variée et abondante.

Deux domaines spéciaux s'y dessinent : celui de la forêt, correspondant, dans le nord des continents, aux dépôts des glaciers quaternaires et, plus au sud, aux fonds d'anciennes mers comme le lac Agassiz, la mer Sarmato-pontique — et celui des vastes espaces couverts de lœss où les arbres ne se développent que si des accidents de terrain permettent à l'érosion de mettre à nu un sol primitif assez résistant pour fournir à leurs racines une prise suffisamment forte.

Rien de monotone comme cette zone de terres nues. Partout où l'arbre manque, c'est la prairie au tapis végétal composé sans doute d'un assez grand nombre d'espèces, mais quelques plantes plus communes lui impriment, par leur fréquence, un cachet d'uniformité tout spécial. Seulement, nulle zone où le travail de l'homme n'ait davantage transformé l'aspect primitif des paysages. Ces vastes espaces du lœss, l'homme peut les conquérir facilement en y enfonçant le soc de la charrue ou



même, à un stade antérieur de civilisation, en y plongeant la houe. Vidal de la Blache a souvent insisté, et à bon droit, sur ces facilités culturelles qui expliquent bien des faits de peuplement et, saisies à leur origine, bien des évolutions historiques. Ici, ce n'est pas en effet la notion de fertilité qu'il faut placer au tout premier plan. La prairie n'offre pas que des terres fécondes. Elle comprend sans doute dans son domaine la vaste région du *Tchornosjom* ou *Tchernoziom* : les terres noires de la Russie méridionale, s'étendant à la fois dans les bassins du Don, du Dnieper et du Volga, occupant une superficie de plus de 80 millions d'hectares — plus d'une fois et demie celle de la France tout entière — avec une profondeur de terre végétale variant de 1 à 5, et parfois même de 10 à 20 mètres; point de forêts, point d'arbres, une immense terre à céréales, préparée par des milliers de siècles de végétation herbeuse. Et la prairie, de même, comprend dans son domaine la *Puzta* magyare, chantée par Petœfi, avec ses mers d'herbes onduleuses que parcouraient librement les bœufs à demi sauvages et les chevaux étranges montés par les rudes cavaliers *Czikos*, avant qu'un effort soutenu n'ait implanté, là aussi, d'admirables cultures de céréales riches. Mais ailleurs, c'est la steppe des Cosaques et des Kirghizes, aride, pauvre, parfois sans herbes et sans pâturages — sinistre pendant l'hiver, presque aussi effrayante pendant l'été : dans son livre sur *la Terre*, vieilli naturellement, mais qui témoigna jadis et qui témoigne encore d'une si vivante prise de possession du réel, Élisée Reclus en a laissé une description qu'on n'oublie pas (1). Et ce sont pareillement les *Prairies* de l'Amérique du Nord, si semblables jadis, quand le labeur américain ne les avait point transformées en une sorte d'immense damier de cultures industrialisées, à la *puzta* magyare et aux steppes herbeux de la Terre Noire : mais à l'ouest, elles s'amortissaient peu à peu dans les grandes

(1) Paris, 3^e éd., t. I, p. 101-102.



plaines arides, puis dans les déserts. Terrains de parcours, tous; espaces découverts utilisés de tout temps par les migrations humaines et les grands déplacements ethniques; les chars y roulaient sur un sol plan, sans obstacles, drainé naturellement; dans l'argile durcie, les ornières s'allongeaient, rectilignes; et la course des chevaux, lancés au galop, rivalisait avec celle du vent entraînant dans une fuite éperdue des tourbillons de poussières végétales, des boules mouvantes de débris herbacés.

Toute différente, la forêt. Elle a pris naissance, au nord, dans un sol résistant: celui des lourds dépôts glaciaires. En tous points, d'ailleurs, elle se montre dissemblable de la sylvie équatoriale. Qu'elle se compose de taillis ou de futaies, jamais la végétation ne s'y montre assez dense, assez compacte, assez « fourrée » pour opposer à la circulation cette sorte d'obstacles que les pionniers de la forêt amazonienne ou de l'énorme sylvie congolaise nous ont si souvent décrite. Point d'épiphytes; point de plantes grimpantes; les obstacles viennent avant tout des ronces.

Du reste, souvenons-nous toujours qu'elle n'est plus qu'une ruine, et qu'une pâle copie de l'ancienne forêt. La Gaule était couverte d'arbres, de l'Océan à la Méditerranée, à une époque encore bien proche de nous, si nous la comparons aux âges préhistoriques et immémoriaux. En Germanie, la forêt hercynienne avait, au témoignage des auteurs romains, une longueur de soixante jours de marche. Exagération sans doute; toutefois la forêt était extrêmement développée alors; c'est à partir du vi^e siècle surtout qu'elle a rétrogradé (1). Il est très certain qu'alors, dans notre Europe, le contraste entre les steppes d'herbes et de bruyères ne devait pas être moins violent, moins total qu'il ne l'était encore au début du xix^e siècle entre les *llanos* et les *selvas* de l'Amazone, entre les *savanes* et les

(1) HAUSRATH, *Der Deutsche Wald*. Leipzig, 1907.



cyprières de la Louisiane. La mer infinie des herbes succédait à la masse immense et compacte des arbres et courait, parallèle, sous d'énormes espaces. Mais ce n'est pas seulement dans sa quantité, c'est dans sa qualité qu'a varié notre forêt.

Nous commençons à savoir par quel mécanisme la « forêt vierge » d'Afrique ou d'Amérique s'est dégradée, botaniquement, et transformée en forêt « secondaire » grâce à l'effort de l'homme, à cette sorte d'ébranlement, initialement infime, mais qui va se propageant, s'amplifiant, s'accroissant sans cesse et que détermine la moindre des initiatives — car elle suffit à rompre l'équilibre instable des essences de lumière, à croissance rapide et à bois tendre, et des essences d'ombre, précieuses et lentes à se développer (1). Toutes proportions gardées, un travail analogue s'est accompli dans la forêt de la zone tempérée. Jadis, le *Urwald* était plus difficilement franchissable, plus « imperméable » à la circulation que nos bois d'aujourd'hui, tous plus ou moins humanisés. Nos fleuves régularisés, nos marais drainés, nos lacs convertis en champs, nos fourrés aménagés en futaies, nos clairières élargies en labours, tout notre paysage contemporain, succédant à un paysage antérieur qui présentait l'image des destructions, des dégradations de l'homme bien plus que celle de ses reconstitutions et de ses créations, ne représente plus en rien « l'état de nature », un état purement théorique et qu'il serait aussi malaisé de définir avec rigueur à propos des plantes qu'à propos des hommes. Cela, les études de Gradmann (2) notamment l'ont montré en ce qui concerne l'Europe centrale, et de la façon la plus nette.

La forêt, du reste, n'a pas fait obstacle au peuplement, et ce serait une vue inexacte que de se la représenter comme hostile aux sociétés humaines. Trop de débris, trop de ruines en font

(1) Cf., par ex., ce que nous dit à ce sujet, dans ses publications diverses, M. Aug. Chevalier.

(2) GRADMANN, dans *XIV*, t. VII (1901), pp. 361-377; 435-447.

foi, tant d'agglomérations formidables de *tumuli*, de fonds de cabanes ou de huttes en plein bois. A l'abri des fourrés, sous leur protection efficace, ce ne sont pas seulement des villages, de petits groupes rudimentaires qui se sont développés. Et en beaucoup plus grand nombre qu'on ne serait tenté peut-être de le penser : n'oublions pas que même la dense forêt équatoriale est, en Afrique notamment, sinon plus peuplée, du moins plus fréquemment habitée, plus trouée de clairières, plus mouchetée d'espaces clairs qu'on ne le pensait jadis (1). Mais des États eux-mêmes se sont constitués, et ont pu croître à l'ombre de la forêt, sous sa tutelle protectrice : l'État russe primitif, les possessions de l'Ordre teutonique par exemple. Au reste, composés de chênes, de hêtres et dans leur portion occidentale et méridionale de bouleaux, dans leur portion septentrionale et orientale de résineux, les bois européens, pour ne parler que d'eux, présentaient des surfaces faciles à défricher et fertilisées par la lente accumulation des débris organiques. De toutes manières, ils furent tutélaires et nourriciers pour l'homme, abondamment, — autant au moins, sinon plus, que la prairie découverte, au sol limoneux.

*
* *

Dernière zone enfin. Par delà le monde de la forêt boréale (car rien de semblable n'existe dans l'hémisphère sud (2) ou presque rien : cet hémisphère ne comporte d'autres terres, au-dessous du 40° latitude S., que la Tasmanie, l'île du Sud de la Nouvelle-Zélande et la pointe patagone de l'Amérique du Sud :

(1) XI, 1908, t. XVII, p. 279-280.

(2) Achevons d'établir le parallèle des deux continents au point de vue de la température :

	Moyenne annuelle.		Mois le plus froid.		Mois plus chaud.	
	Hém. N.	Hém. S.	Hém. N.	Hém. S.	Hém. N.	Hém. S.
Sous le 70° de latitude.	10°,1	11°,5	7°	0°,8	26°	22°
— 80° —	16°,7	19°,8	1°,8	6°,5	33°,5	31°,5

toutes contrées situées dans la zone des pluies subtropicales ou des pluies tempérées) — par delà les forêts feuillues à qui la ligne de croissance du hêtre fournit une limite intéressante à examiner (1), ou encore par delà les forêts à feuilles persistantes des résineux, la végétation sylvestre s'altère progressivement et finit par disparaître. Sa limite ne décrit point d'ailleurs une circonférence régulière autour du pôle; la courbe en est infléchie de la même manière que celle des isothermes; elle est beaucoup plus rapprochée du pôle au nord de l'Europe que dans les régions boréales de l'Amérique; aux environs du cap Nord, entre le 70° et le 71° lat. N., on rencontre encore des bouleaux; en Sibérie, les mélèzes les plus hardis s'aventurent jusqu'au 68° degré; mais, au Labrador, les sapins ne dépassent pas le 58°. Ce parallélisme assez frappant des lignes qui définissent, d'une part, la limite circumpolaire nord des arbres, et de l'autre, pour prendre un exemple, l'aire isothermique de + 10° en juillet, montre que la température est responsable avant tout de l'altération, puis de la disparition de la végétation sylvestre. Mais la violence des vents, la sécheresse, la faiblesse des précipitations, le gel qui durcit et dessèche le sol profondément, tous ces facteurs secondaires accroissent encore l'effet du froid persistant. Les formations forestières ne bénéficient plus de ce minimum de cinq mois à température moyenne de 10° qui est nécessaire au hêtre pour accomplir ses diverses phases de croissance. Elles laissent donc place, de plus en plus à mesure que la température s'abaisse, à des espaces herbacés; une maigre lisière d'arbres isolés et chétifs assure la transition de la *taïga* à la *toundra*; puis l'herbe elle-même s'efface bientôt devant les mousses et les lichens; la taille des quelques végétaux ligneux qui se maintiennent exceptionnellement dans les endroits les mieux protégés devient telle

(1) Cf. sur les conditions de climat des principales régions où vit le hêtre, l'enquête de A. WOIKOF, *L'extension du hêtre fonction du climat*, dans *Arch. Sc. physiques et nat.*, 4^e période, **XXIX** (1910) et **XXX** (1910).



qu'ils ne sont plus des « arbres » que pour le botaniste : bouleaux nains, saules rabougris et microscopiques, ce sont les seuls représentants de la végétation arborescente au nord du cercle polaire arctique, là où les précipitations annuelles ne



Fig. 4. — Croquis de la région circumpolaire boréale, montrant la limite nord de la végétation sylvestre.

dépassent pas 25 centimètres, où le sol reste gelé continuellement, où le « pôle du froid », Verkhoïansk en Sibérie, présente une moyenne de température de -51° pour le mois le plus froid. Dans la Nouvelle-Zemble, les saules les plus hauts atteignent 20 centimètres ; ce sont les géants de la végétation arborescente locale, dont les nains mesurent 2 centimètres.



Tel est le régime et l'aspect de la *tundra*, en Eurasie — des *barren grounds* en Amérique du Nord : contrées misérables, avec une dot botanique indigente, une faune médiocre, et au total, comme dans le désert, les possibilités les plus restreintes, les points d'appui les plus faibles pour la vie humaine.

III

LA SYMÉTRIE DE L'ORGANISME TERRESTRE ET LA DISTRIBUTION DES TYPES DE SOCIÉTÉS HUMAINES

Ainsi, une sorte de symétrie s'établit dans le domaine terrestre, pour qui l'envisage d'ensemble et de haut. Tout s'ordonne en lui et se classe. Au centre, une végétation sylvestre si puissante, si intense qu'elle étouffe toute vie qui n'est pas la sienne. Dans ses marges, des régions plus convenables au peuplement. Puis, une lacune et le chapelet des déserts subtropicaux se poursuivant en écharpe de continent à continent. Au delà, les possibilités d'établissement reparaissent, elles atteignent progressivement leur maximum, tant en qualité qu'en variété, puis tombent de nouveau à néant dans les contrées glacées du Nord et du Sud. Ainsi s'organise et s'ordonne la variété de notre Univers. Et la terre, pour l'observateur qui l'embrasse d'un coup d'œil, prend vraiment l'aspect d'un Cosmos — d'un monde organisé et cohérent (1).

Seulement, quand on en est arrivé là, les difficultés commencent. La tentation est forte de faire un pas de plus, si forte que bien peu savent y résister. Le glissement est facile. N'est-il pas aisé d'affirmer : à chacune de ces zones correspond un type spécial de société humaine ?

On précise. Il y a des sociétés équatoriales. Les habitants de la grande forêt, clairsemés, vivant de la cueillette ou, rare-

(1) Cf. G. MEHEDINTI, dans **XI**, 1901, p. 7 sq.



ment, de la chasse, isolés et comme repliés sur eux-mêmes, présentent partout les mêmes caractères, d'une monotonie qui reflète celle même du milieu qui les contraint.

Pareillement, il y a des sociétés subtropicales. Partout, chez les peuples des steppes qui bordent les déserts et, par exemple, le Sahara, des traits communs apparentent les sociétés qui poursuivent leur existence dans ces contrées instables. Parfois, rarement, un groupe entier se fixe au sol, s'adonne à la culture. Souvent, c'est une fraction seulement de ce groupe qui s'astreint à la sédentarité. La règle commune, c'est le nomadisme. D'origine berbère, peul ou arabe, presque tous les peuples pratiquent l'élevage et se déplacent selon les exigences du pâturage, avec leurs troupeaux; presque tous — nous le notons sans vouloir établir de liens déterminants entre des phénomènes assurément apparentés, mais d'ordre différent — vivent sous le régime patriarcal et ont adopté le monothéisme musulman. Pour la plupart conquérants, enfin, ils ont fondé des royaumes souvent puissants, mais éphémères.

Mais les pays tempérés ? Ils sont, eux aussi, le cadre de sociétés parentes et de type analogue. Pays agricoles : devenus sédentaires, les hommes y ont vite formé des États — monarchies ou républiques, ces dernières d'institution plus récente — qui présentent une forte et réelle stabilité. Les ressources naturelles sont exploitées avec intensité. L'industrie, s'ajoutant à l'agriculture, a pris la forme de la grande industrie capitaliste. Le perfectionnement continuel des moyens de communication permet l'établissement entre peuples de relations suivies et régulières. Un type unique de civilisation matérielle et intellectuelle tend à se réaliser, en dépit de la multiplicité et de la complexité même des éléments à y intégrer.

Enfin, les régions polaires présentent, naturellement, un type de civilisation caractérisé. Précaires, restreints, figés dans une routine immémoriale, préoccupés uniquement de la lutte contre le froid et de la recherche pénible d'une nourriture incertaine,



Eskimos ou Samoyèdes, pêcheurs ou chasseurs, éleveurs de chiens et de rennes, tous les « Hyperboréens » manifestent sur tout le pourtour des régions circumpolaires un ensemble de caractères communs qui suffisent à les apparenter fortement.

Ainsi, on l'affirme : ces grands cadres climato-botaniques qu'il nous est si facile aujourd'hui de découper et de caractériser, ils ont leur valeur humaine comme leur valeur végétale ou animale. Ce ne sont pas des formes vides d'humanité. Qui dit « contrées équatoriales » ou « contrées glaciales » dans une large mesure dit, par là même, sociétés de type équatorial ou, comme dit Ratzel, *Randvoelker*. On affirme; mais il faudrait prouver; et puis surtout, quand on a proclamé ces sortes de vérités générales, est-on réellement beaucoup plus avancé dans la connaissance de « cet autre monde, qui est l'homme »?

Voilà près de quatre siècles que Jean Bodin, pour la première fois, esquissait dans sa *République* le schéma, traditionnel depuis et aujourd'hui scolaire, des zones terrestres. La page était vigoureuse et neuve aux environs de l'an de grâce 1560. La conclusion, prometteuse : « Ces poincts arrestés, il sera plus aisé de faire jugement de la nature des peuples (1) »... Sans doute. Aussi nul ne s'avise de contester la valeur pédagogique d'un tel ensemble de considérations. Mais leur valeur, justement, est toute pédagogique, rien que pédagogique. Et si science, c'est recherche, leur portée scientifique est proprement nulle.

La preuve est faite. Il y a possibilité, pour qui embrasse d'un coup d'œil l'Univers, de grouper les faits géographiques en un certain nombre de grands cadres où ils se distribuent pour ainsi dire symétriquement de part et d'autre de l'équateur.

Il y a d'autre part possibilité, à la rigueur, de distribuer dans

(1) BODIN, XXXVI, l. V, I, p. 464.



ces cadres les divers types de sociétés humaines en notant que, de l'un à l'autre, ils présentent un certain nombre de dissemblances et, à l'intérieur de chacun, un certain nombre de ressemblances.

Mais la constitution de ces sociétés humaines typiques résulte-t-elle directement de la nature physique et, pour ainsi dire, de la contexture interne des cadres climato-botaniques? En termes brutaux, la zone climato-botanique est-elle cause de la société humaine qu'on dit spécialement adaptée à elle? Voilà le problème véritable — le seul.

*
* *

Or, une remarque préalable nous paraît s'imposer. La question que nous soulevons n'est pas simple, certes. Le problème dont nous venons de dégager les termes ne peut pas se faire « par l'algèbre ». A aucun fait humain n'est simplé. Une société humaine, la vie d'une société humaine, ce n'est pas précisément quelque chose d'élémentaire; pour en rendre compte, il convient de mettre en ligne mille éléments complexes, qui interviennent d'ailleurs dans des mesures très difficiles à apprécier et à doser. Simplifions-en cependant arbitrairement, simplifions-en à l'extrême les données. Réduisons-les, même, à une seule, la plus grosse. Faisons comme si, pour l'instant, nous n'avions à envisager que des problèmes de quantité et à étudier uniquement la façon dont se répartissent brutalement et numériquement les masses humaines à la surface du globe. Ce facteur unique et grossier, choisi en raison même de sa grossièreté, est-il sous la dépendance directe, immédiate du milieu géographique? On devine par avance la valeur, la portée générale qu'aura la réponse à une telle question.

Or, ces cadres amples, vastes et qui, de chaque côté de l'équateur, se font harmonieusement pendant, la matière humaine est loin, bien loin, de les remplir avec le souci mathématique



d'un équilibre entre les diverses densités au kilomètre carré.

Ici, des agglomérations humaines formidables, les deux tiers des hommes groupés dans le septième des terres si l'on ajoute aux 448 millions d'êtres humains que nourrit l'Europe (1), les 302 millions que compte l'Inde, les 326 millions de la Chine propre, les 52 millions du petit Japon (2). — Là, par contre, des vides non moins formidables : 140 millions d'hommes au plus dans l'immense Afrique, autant qu'on en peut juger d'après des estimations assez volontiers complaisantes, semble-t-il : au total, une densité qui n'atteint pas 5 au kilomètre carré ; pareillement, dans l'Amérique du Sud, elle ne dépasse pas 2 1/2 ; et c'est à peine si l'on compte 4 millions 1/2 d'hommes dans le continent australien, « ce colosse informe et mal venu », comme le nomme quelque part le géographe Lespagnol : là, la densité n'est même pas de 1 au kilomètre carré. Est-ce donc vraiment le climat, et même, d'une façon plus large, est-ce l'ensemble des ressources et des possibilités climato-botaniques des diverses régions qui règle et détermine semblables inégalités ? Ne l'oublions pas : Woeikof calcule, dans son mémoire de 1906 (XCVIII) que plus de la moitié des hommes (806 millions) vivent entre le 20^e et le 40^e degré de latitude Nord, c'est-à-dire dans une bande de territoires d'où toute l'Europe est exclue, mais où se trouvent inclus la plupart des déserts de l'hémisphère septentrional.

Mais faut-il parler de froid ou de chaud, de froid brut pour ainsi dire et chaud brut ? Le « pôle du froid », les géographies s'accordent assez généralement à le placer en Sibérie, à Verkhoïansk ; il est exact en tous cas que, des trois pôles de froid que Mohn, dans son compte rendu des résultats météoro-

(1) Densité au kilomètre carré : 40.

(2) Densité respectives : 58 pour l'Inde ; 60 pour la Chine ; 122 pour le Japon. Il est entendu que nous réduisons le problème à l'élément de quantité le plus brutal. Mais que d'éléments, qu'on néglige habituellement, pourraient le rendre infiniment plus compliqué à la fois et plus vivant ! N'en citons qu'un : la longévité ; elle est de 23 ans dans l'Inde, en moyenne, et de 47 en France.





Fig. 5. — *Densité du peuplement humain.*

Moins de 1 habitant par kilomètre carré.

Moins de 10 habitants

De 10 à 50 habitants par kilomètre carré.

Plus de 50

logiques de l'expédition polaire de Nansen, distingue dans l'hémisphère nord (Sibérie orientale ; Groenland central ; région polaire proprement dite), celui de Sibérie est le principal et le plus accentué. Or Verkhoïansk, qui s'y trouve inclus, est un lieu habité : 356 habitants, nous disent les recensements ; la terre y est ensemencée et cultivée chaque année ; au total, dans des conditions qu'ailleurs on nous donne comme prohibitives et qu'on énumère pour justifier la carence de l'homme (la moyenne de janvier est, dans cette localité, de $-51^{\circ},2$), vivent, persistent, se multiplient des familles humaines. Inversement, Massaouah, sur la mer Rouge, au centre d'une plaine côtière étouffante, réunit les conditions extrêmes de chaleur que définissent nos traités de météorologie. C'est nonobstant un lieu normalement habité (7 000 habitants).

Froid, chaud... Il n'y a point là d'aveugle fatalité. L'extrême nord du Canada ou de l'Alaska n'est point habité de façon régulière. Or, on n'y a jamais noté de température inférieure à -54° Fahrenheit, soit -47° centigrades. Cependant, beaucoup plus au sud, le thermomètre est descendu jusqu'à -68° Fahrenheit, près du Havre (Montana, U. S. A.). Et, non loin de là, dans le Dakota du Nord, l'hiver est aussi rude que dans n'importe quelle région arctique : l'événement prouve que les hommes y vivent fort bien. Si l'on tient compte de ce fait que, pour une année prise dans son ensemble, le nombre des heures ensoleillées est plus grand dans le Nord que dans les régions tempérées où les nuages, les brumes interviennent pratiquement pour en restreindre la durée théorique, on s'aperçoit aisément que ce n'est pas dans le seul jeu des lois climatiques qu'il faut chercher la cause du non-peuplement de tant de contrées arctiques.

Autre série de phénomènes météorologiques : L'action restrictive de la faible pression barométrique est certaine et évidente. On travaille difficilement et pauvrement sous une pres-



sion trop faible. Il n'empêche qu'au Pérou, on a fait une voie ferrée à 4 000 mètres d'altitude; qu'au Popocatepetl, on exploite des soufrières à 5 420 mètres d'altitude; que, dans le Karakoroum, on a tracé une route à 5 650 mètres et, enfin, que 17 p. 100 des villes de Bolivie sont situées au-dessus de 4 000 mètres. Dans le Tibet méridional, le mal des montagnes est ressenti par les voyageurs, et durement parfois, entre 3 600 et 4 500 mètres d'altitude. Mais Shigatsé est une ville, à 3 920 mètres d'altitude, et Gyangtsé en est une autre, à 4 000; on y a constaté en juillet + 40°,5; mais dès septembre, on y gèle et les températures nocturnes de - 27° sont fréquentes en hiver et, pour ainsi dire, normales (1).

Défi lancé et tenu par les hommes. Mais, là où ils renoncent, est-ce à l'action brutale et immédiate des conditions météorologiques qu'il convient d'attribuer leur abstention?

Climat, ou physiologie? Brutalité oppressive de conditions matérielles qui peuvent se chiffrer, s'exprimer en degrés thermiques et en mètres, ou ce que traduit le mot vague d'acclimatation, qu'il s'agisse d'adaptations ou de préadaptations. Il n'y a pas bien longtemps qu'un géographe reprochait à M. Brunhes, l'auteur de la *Géographie humaine*, son indifférence relative vis-à-vis des faits de la géographie médicale (2). Avec combien de raison! Il y a une anémie polaire, par exemple, comme une anémie tropicale, dont toutes les races ne souffrent point pareillement. N'est-elle pas un obstacle au peuplement, d'une autre importance que, par exemple, ce que l'on peut appeler le froid brut? Ravitaillés en nourriture fraîche et en combustible, des blancs ne sauraient cependant se maintenir dans les contrées polaires. Le manque de lumière viendrait vite à bout de leur vitalité; par quel processus, le médecin

(1) SION, **CXCVI**, *passim*.

(2) Matériel de faits rassemblé par SEMPLE, **XC**, chap. II (Indiens des plaines amazoniennes employés dans les Andes; Ladaks de l'Himalaya transférés dans la plaine, etc.).



de la *Belgica*, le D^r Cook, l'a parfaitement établi (1). Climat, oui; mais il n'agit pour ainsi dire que par personnes interposées; et quoi de plus suggestif, dans un récent travail publié par les *Mitteilungen* de Petermann (2), que ces cartes de géographie médicale, ces cartes de maladies coloniales qui, si souvent, nous montrent des limites en concordance parfaite avec celles de tel ou tel grand ensemble de faits biologiques — de telle ou telle zone climato-biologique? Forêt équatoriale africaine, ou malaria endémique, conjuguant ses effets avec ceux de l'anémie tropicale et de la dysenterie? Déterminisme climatique au sens étroit du mot climatique, ou déterminisme d'origine climatique lointaine, déterminisme climatique par filiation et par transposition? au sens large, si l'on veut, déterminisme géographique? — Ce n'est pas nous, c'est Vidal de la Blache, dans le premier de ses deux remarquables articles sur la répartition des hommes à la surface du globe, qui répond en 1917, à la fin de sa vie d'études et d'expérience: « En fait; tout ce qui touche à l'homme est frappé de contingence » (3).

* * *

Comme il a raison de l'indiquer, et d'y insister! Non, « le calcul d'un fermier supputant les probabilités de récoltes d'après les qualités de ses champs n'est pas de mise pour le géographe ». Car c'est partout qu'on rencontre des domaines en apparence propices à l'établissement des hommes négligés, tandis que partout aussi se présentent des domaines défavorables et que les hommes occupent, où ils s'acerochent, où ils se cramponnent pour ainsi dire au sol, à force de volonté et contre toute probabilité... Si varié, si fertile, avec ses provinces naturelles

(1) XI, 1901, p. 460.

(2) WUTSCHKE (J.), *Die geographische Verbreitung von Krankheiten*, XIII, 67^e année, mars 1921.

(3) VIDAL, XCVII.

qui se succèdent « tous les cent kilomètres environ » et qui chacune possèdent leurs aptitudes naturelles et leurs cultures propres, le Soudan est bien pauvre en populations. Si riche, si attirante avec ses terres noires au sud, plus haut ses plaines alluviales dominées par le fleuve puissant, plus haut encore ses sols de prairies, si aptes à recevoir les façons culturales, la vallée du Mississipi, restée pendant des siècles dépourvue d'établissements sédentaires importants, ne possède encore qu'un peuplement médiocre et clairsemé. — Pays fertiles, cependant, entre tous; pays féconds, pays de rendement assuré. Mais, rendement : notion d'économiste et d'homme d'affaires, non d'homme tout court; fertilité, fécondité : notion d'ordre et d'intérêt botanique avant tout. Leur donner un sens humain, ne serait-ce point courir le risque de se tromper lourdement?

Quiconque étudie la répartition, non des hommes, mais simplement des animaux sur le globe, doit résister à la tentation de déduire le réel de semblables notions mal comprises, et dotées par lui d'une valeur absolue; Kropotkine l'a indiqué excellemment dans une des meilleures pages de son livre sur *l'Entr'aide* (1). « Le nombre des animaux dans une région donnée, spécifie-t-il finement, est déterminé non par la plus grande somme de nourriture que peut fournir cette région, mais au contraire par le produit des années les plus mauvaises. » Et il nous montre, dans les steppes de la Transbaïkalie, les chevaux et les bestiaux qui y paissent tout l'hiver, demeurant sans accroissement régulier malgré le chiffre des naissances et ne constituant jamais les forts contingents que le sol sans doute pourrait supporter et nourrir. « Toute l'année il y a de la nourriture pour cinq ou dix fois autant d'animaux, et cependant leur nombre ne s'accroît que très lentement. » Il faut lire l'analyse qu'il

(1) KROPOTKINE, *CXXX*, p. 74-75.



fait des raisons, très particulières, d'un tel fait ; on s'aperçoit alors, une fois de plus, combien le raisonnement quantitatif, à coup de statistiques et à vue de cartes schématiques ou de représentations graphiques, est fallacieux et débile dans une multitude de cas. — Or, cette leçon de prudence ne vaut pas que pour le zoogéographe ; l'anthropogéographe doit en faire son profit ; Kropotkine d'ailleurs l'indique nettement quand il nous montre ces villages de la Russie du Sud-Est, dont les habitants jouissent d'une réelle abondance de nourriture — et qui, avec un taux de naissances de 60 pour mille, voient leur population demeurer néanmoins stationnaire (1). C'est qu'il n'y a là aucune organisation sanitaire, qu'un tiers des nouveau-nés meurent avant d'avoir atteint six mois — et que, sur cent enfants, dix-sept seulement ou dix-huit atteignent l'âge de vingt ans.

Effroyables destructions naturelles, parentes de celles que connaissent les animaux : insectes, oiseaux, mammifères, victimes par myriades des changements de temps ou des maladies. Les survivants sortent d'habitude de l'épreuve avec une santé affaiblie, une force de résistance, une vitalité diminuée. C'est pour parer à ces conséquences sans doute que, dans un milieu particulièrement hostile à l'homme, le désert saharien, Émile Gautier nous montre (2) la population saine et vigoureuse des Touareg fixée à un certain chiffre stable et qui ne s'accroît point. Ce peuple, qui a reculé au delà du vraisemblable les limites du dénuement, qui vit « à même la nature », à peu près nu sur la terre aride et pas beaucoup mieux outillé qu'un chacal — s'il résiste, s'il se maintient en vigueur et en force, c'est au prix d'une réduction violente opérée sur lui-même, préventivement. C'est par l'effet d'une limitation consciente des naissances. « Une marmite, un violon et un irrigateur, en os et cuir, de fabrication indigène », voilà le mobilier d'une tente. A ce prix, les Touareg évitent que la

(1) *Ibid.*, p. 73. — (2) GAUTIER, CLXXXII, p. 177.



nécessaire réduction soit opérée, brutalement, aveuglement, par la faim ou par la maladie.

Ainsi, nous l'avons indiqué : il ne s'agit ici que d'un problème assez gros, d'un problème relativement simple, et dont les termes, en apparence, sont tout mathématiques. Nombre total des hommes; nombre relatif des hommes; superficie des contrées; rapport de la première notion à la seconde... Et voilà que les règles du calcul ne suffisent point déjà à rendre compte de faits qu'on supposerait fort simples. Qu'est-ce, lorsqu'on pose le problème, non de la densité humaine, mais des civilisations historiques et des sociétés? En vérité, la conclusion qu'atteint Woeikof dans son mémoire de 1906 sur la répartition de la population dans le globe (1) : que la cause essentielle, la cause dominante de répartition présente des hommes sur la terre, c'est moins la nature avec ses ressources ou ses obstacles que l'homme lui-même et sa nature propre, — ne peut-on l'adopter *a priori*, comme une vérité de bon sens, avant d'avoir rien fait pour en démontrer le bien-fondé et l'à-propos?

Mais la démonstration n'en est pas moins facile à faire. Et il faut la faire. Nous allons y tâcher.

(1) WOËIKOF, dans les *Mitteilungen* de PETERMANN, XIII, t. LII, 1906.



CHAPITRE III

L'HOMME DANS LA NATURE : INDIVIDUS OU SOCIÉTÉS

Ne perdons pas de vue les termes du problème. A voir les choses de très haut et de très loin, ils ne sont que deux. Il y a les régions naturelles et, en face d'elles, les hommes. Quelles relations réciproques unissent ceux-ci à celles-là : c'est toute la question.

Or, les régions, elles nous sont maintenant connues. Nous les avons définies et sommairement caractérisées comme autant de vastes unités climato-botaniques. Mais les hommes ? Ne devons-nous point nous efforcer de les définir, eux aussi, non en général certes, mais par rapport à ces grands cadres climato-botaniques que nous avons été amenés à distinguer et à étudier dans leur composition ? En eux, il nous faut introduire les hommes. Soit. Mais quels hommes ?

Disons-le de suite, nous avons répudié la notion abstraite, et confuse, et non analysée de « Terre ». De même, nous devons répudier la notion abstraite, et confuse, et non analysée d'« Homme ». L'Homme, c'est un « extrait », sans intérêt pour le géographe. Il nous semble plus qu'inutile, véritablement dangereux de donner un frère tardif à cet *homo æconomicus* dont les économistes ont eu tant de peine à débarrasser définitivement leurs spéculations. Les sociétés humaines, si l'on veut. L'Homme, non, — même sous les espèces falotes d'un *homo geographicus* à créer de toutes pièces. Vérité contemporaine sans nul doute, mais vérité rétrospective aussi : nous allons tout d'abord essayer de l'établir.



I

- LES ANCIENNES CONCEPTIONS : DU COUPLE A LA NATION.

L'homme, animal politique. Il y a bien longtemps qu'on répète la formule d'Aristote. Moins longtemps peut-être qu'on lui attribue un sens précis, une portée véritable — en géographie tout au moins.

A vrai dire, qu'actuellement les êtres humains fassent tous partie de sociétés politiquement organisées, de grands corps nationaux plus ou moins parfaits, plus ou moins adultes, c'est un fait qu'on reconnaît d'autant plus volontiers qu'il serait, en vérité, assez malaisé de le méconnaître. Il existe une géographie politique qui, pendant longtemps, n'étant guère autre chose qu'une collection assez disparate et arbitraire de faits d'histoire administrative et de données statistiques, a reposé tout entière, précisément, sur la considération des États, des sociétés politiques. Mais la géographie humaine à ses origines tendait d'autant plus à s'en dégager qu'elle ne pouvait faire abstraction, d'un seul coup, de toutes les théories élaborées sur les rapports de l'homme et de la nature, par des générations successives de théoriciens dont les dernières, tout au moins, fortement imbuës de l'esprit du xviii^e siècle français, envisageaient toujours avec complaisance l'homme tout court, l'homme isolé, l'homme abstrait comme le terme premier et dernier d'une série d'analyses plus ou moins ingénieuses.

Pendant longtemps, on le sait, tous les théoriciens ont construit l'évolution humaine sur une sorte de plan pyramidal.

A la base, l'« homme primitif », tout à fait isolé, égoïste, imprévoyant, cherchant sa nourriture pour lui seul, dur aux autres et principalement aux faibles, l'homme du *Discours sur l'Inégalité* de Jean-Jacques : « En dépouillant cet être ainsi constitué de tous les dons naturels qu'il a pu recevoir et de toutes les facultés artificielles qu'il n'a pu acquérir que par de

longs progrès ; en le considérant, en un mot, tel qu'il a dû sortir des mains de la nature, je vois un animal moins fort que les uns, moins agile que les autres, — mais, à tout prendre, organisé le plus avantageusement de tous ; je le vois se rassiant sous un chêne, se désaltérant au premier ruisseau, trouvant son lit au pied du même arbre qui lui a fourni son repas : et voilà ses besoins satisfaits (1). » Texte bien précieux, non moins que tous ceux qui le suivent immédiatement dans le *Discours* de Rousseau. Qui oserait dire que sa fortune singulière est arrêtée totalement aujourd'hui ?

Cet homme originel, cet homme naturel, ou, plus exactement, cet homme selon la nature, vit seul. Point de sociétés humaines à ce stade. Lorsqu'il s'en créa une, ce fut, professa-t-on pendant longtemps, une société sexuelle, un couple, puis une famille : celle du chapitre II du *Contrat social*, précaire, instable et mouvante : « La plus ancienne de toutes les sociétés et la seule naturelle est celle de la famille ; encore les enfants ne restent-ils liés au père qu'aussi longtemps qu'ils ont besoin de lui pour se conserver. Sitôt que ce besoin cesse, le lien naturel se dissout. Les enfants, exempts de l'obéissance qu'ils devaient au père ; le père, exempt des soins qu'il devait aux enfants, rentrent tous également dans l'indépendance. S'ils continuent de rester unis, ce n'est plus naturellement, c'est volontairement ; et la famille elle-même ne se maintient que par convention... La famille est donc, si l'on veut, le premier modèle des sociétés politiques. »

C'est du Jean-Jacques ? Sans doute. Mais ce Jean-Jacques est-il vraiment si loin d'un Fustel de Coulanges décrivant, dans la *Cité antique*, le mode de formation et la croissance progressive de ce qu'il nomme la « famille des premiers âges » et qui, « avec sa branche aînée et ses branches cadettes, ses serviteurs et ses clients, pouvait former un groupe d'hommes

(1) J.-J. ROUSSEAU, *Discours sur l'origine et les fondements de l'Inégalité parmi les hommes*, 1^{re} partie.



fort nombreux » (1)? N'oublions point que beaucoup de géographes, en France surtout, ont une formation première d'historiens, lorsque nous nous remémorons que c'est d'un total indéfini de sociétés familiales de cette nature qu'aux yeux de Fustel, ce qu'il nommait « la race aryenne » paraissait avoir été composée pendant une longue suite de siècles (2). « Ces milliers de petits groupes, expliquait-il avec une logique parfaite, vivaient isolés, ayant peu de rapports entre eux, n'ayant nul besoin les uns des autres, n'étant unis par aucun lien ni religieux, ni politique, ayant chacun son domaine, chacun son gouvernement intérieur, chacun ses dieux ». — Ainsi la famille, la *gens*, pendant longtemps, constitua « la seule forme de société » (3). Mais petit à petit, des unions de familles s'opérèrent : il en résulta ces groupes « que la langue grecque appelait phratricie, la langue latine curie » (4). Et, des unions de groupes de ce genre se constituant, des tribus se formèrent (5). Et, des fédérations de tribus s'organisant, il naquit des nations. Évolution simple, logique et tout à fait plausible. Il ne s'agit pas d'un élargissement progressif de la société humaine. Elle n'a point grandi « à la façon d'un cercle qui s'élargirait peu à peu, gagnant de proche en proche » (6). Fustel, avec sa puissance d'analyse, le spécifie nettement ; il s'agit d'une formation cellulaire, ce qui est tout différent, d'un agrégat de sociétés exactement semblables entre elles et qui naissent l'une de l'autre par une série de fédérations : au terme, la cité, qui est proprement une « confédération ».

*
**

On sait comment, contre une telle conception, des érudits contemporains ont réagi — et, pour n'en citer qu'un, Édouard

(1) FUSTEL DE COULANGES, *La Cité antique*, Paris (éd.), 1880, in-8, I, II, ch. X, p. 133. — (2) *Ibid.*

(3) C'est le titre que Fustel donne au paragraphe 4 du chapitre X du livre II (p. 127).

(4) *Ibid.*, III, 135. — (5) *Ibid.*, III, 137. — (6) *Ibid.*, III, 147.

Meyer, au tome I de la deuxième édition de sa *Geschichte des Allertums* (1) ; mais elle demeure toujours très répandue et très courante.

Pour les adeptes d'une certaine école sociologique, le fait le plus important de la vie sociale, c'est encore et toujours la société domestique (2). Au primat de l'économie ou de la religion, ils opposent le primat de la famille — matrice des faits sociaux. Et ils peuvent arguer de sa constitution ancienne. Il est certain que l'ancienne famille grecque ou romaine apparaît singulièrement plus étendue que la famille actuelle. Aux agnats elle joint les cognats, et elle y ajoute encore nombre de demi-sujets de condition variée. Elle est également beaucoup plus cohérente que la famille actuelle. L'indivision des biens et l'autorité du chef du groupe sur les hommes et sur les choses donnait à ces familles anciennes l'aspect de petites monarchies (3). De là une facilité plus grande à concevoir que la juxtaposition de semblables groupes ait créé l'État.

Les statistiques vont dans le même sens. Aujourd'hui, dans notre état social, dans nos pays d'Occident contemporains, la famille est de plus en plus réduite numériquement — si réduite qu'elle fait figure de groupe vraiment minuscule. Il n'y a pas si longtemps qu'il en allait, nous dit-on, tout différemment. Au XVII^e siècle encore — puisque volontiers l'on fait dater du milieu du XVIII^e les débuts d'une limitation croissante des naissances (4) — les familles étaient infiniment plus importantes numériquement qu'elles ne le sont de nos jours ; on prétend l'établir à grand renfort de chiffres qui ne reposent d'ailleurs

(1) Trad. en français par Maxime David, LXXXI, p. I, paragraphes 2 à 14.

(2) P. ex., cf. G. RICHARD, *Notions élémentaires de sociologie*, Paris, Delagrave, 3^e éd., 1904, in-12.

(3) FUSTEL, *Cité antique*, II, VIII, 97. — Cf. dans SCHMOLLER (G.), *Principes d'Économie politique*, trad. Platon, t. II, p. 27 sq., la remarquable description de la grande famille patriarcale.

(4) MATHOREZ, *Histoire de la formation de la nation française : les Étrangers en France sous l'ancien régime*, Paris 1919, t. I, p. 9 sq.



sur aucune base sérieuse ; faut-il redire qu'il est aisé d'aligner des exemples de fécondité individuelle plus ou moins remarquables (1), mais que les résultats changent, et notablement, dès qu'on peut établir un calcul de moyennes (2)? Le mirage du « bon vieux temps » n'est pas près de s'évanouir.

Quoi qu'il en soit, du reste, aujourd'hui même, on prétend découvrir dans les pays demeurés à l'écart des grands courants de civilisation, des vestiges manifestes d'un état de choses ancien. Dans les pays les plus évolués, donc les plus corrompus comme aurait dit Rousseau, le nombre moyen des membres d'un ménage varie, d'après d'intéressants calculs de Salvioni, de 3,5 à 4,5; et dans ces mêmes pays, également, la quantité des ménages formés d'une seule personne est notable (3). Mais l'Irlande, par contre, nous offre des ménages de 5 et la Bulgarie de 6 personnes en moyenne. Le ménage se définit « l'ensemble des individus vivant autour d'un même foyer ». Il correspond ainsi à l'une des définitions anciennes du mot *feu* — susceptible, dans les vieux textes, d'interprétations si nombreuses et que connaissent bien les historiens qui s'intéressent aux dénombrements (4); il englobe la famille proprement dite, à qui s'adjoignent les domestiques, les pensionnaires, tout ce qui vit, comme on disait, « à feu et à pot » avec le maître de ménage. Or, si les familles d'autrefois étaient numériquement supérieures aux familles d'aujourd'hui, on juge de l'écart entre ménages d'antan et ménages du temps présent. Ces familles agrandies formaient des groupes notables, qui entraient en relations avec les groupes analogues leurs voisins; des échanges s'organisaient, se multipliaient bientôt; ils

(1) *Ibid.*, p. 4 sq.

(2) Qu'on nous permette de renvoyer à notre livre : *Philippe II et la Franche-Comté*, Paris, 1912, in-8, p. 107, n. 1, pour un exemple de « réduction » de ce genre tout à fait significatif.

(3) *Allgemeine Statistisches Archiv*, Bd. I, t. I, 191 sq.

(4) Sur ces diverses acceptions du mot « feu », note de SAGNAC dans *Rev. Hist. moderne et contemp.*, 15 oct. 1904.



déterminaient une spécialisation croissante au sein de chaque unité; la division du travail s'organisait, et, par le jeu de ces petits organismes, se formait définitivement un monde économique complet. Théories classiques : elles ne sauraient pourtant nous satisfaire réellement.

II

ANCIENNETÉ DES GROUPEMENTS NATIONAUX.

Certes, si l'on entend poser le problème chronologiquement et dans sa rigueur, il n'est pas très facile d'affirmer que la famille est, ou n'est pas, préexistante à des groupes plus étendus et plus compliqués.

Mais qu'entendre par famille? Saisit-on quelque part, a-t-on jamais saisi, dans sa simplicité primitive, ce couple, assemblage instinctif et « naturel » d'un mâle et d'une femelle, que l'on imagine volontiers à la base de tout le système social? Ce qu'on saisit en réalité, si haut qu'on remonte, c'est une société réglementée des hommes et des femmes, soumise à des conditions définies dont il n'est point permis de ne pas tenir compte, et créatrice de droits et d'obligations parfaitement déterminés. Sont-ce des obligations « naturelles »? Les conditions dont nous parlons découlent-elles, pour employer une phraséologie trop souvent encore usitée, de la « nature » elle-même? Mais pardon : d'abord, elles ne sont pas partout les mêmes pour tous les hommes, comme elles devraient l'être si elles découlaient uniquement de « la nature humaine ». Ensuite, qu'ont-elles de « naturel » en elles-mêmes? Ici, les enfants n'entretiennent de relations juridiques qu'avec leur père; là, qu'avec leur mère; ici, les aînés sont privilégiés; là, les cadets... Comment expliquer ces rapports des enfants aux parents sans faire appel à tout un ensemble de droits et de devoirs qui sont évidemment épigénétiques? Et comment justifier cette épige-

nèse se manifestant de la même façon à l'intérieur de tout un même groupe, et y produisant des effets identiques, mais différents de ceux qu'on observe dans d'autres groupes, parfois voisins?

Le couple primitif, où le prend-on? l'homme et la femme unis « selon la nature », engendrant « selon la nature »; les enfants restant sous la garde des parents « selon la nature » et composant avec eux la famille « naturelle », la première cellule sociale? Pur roman, pure illusion rétrospective. La liaison même, la relation causale qu'il nous paraît si simple d'établir entre ces deux actes, chronologiquement si éloignés dans l'espèce humaine : l'accouplement et la parturition, l'humanité a mis longtemps à la concevoir et à l'établir (1). Il est vrai qu'une fois en possession de cette notion, elle en a tiré parti : elle en a fait un principe d'explication quasi universelle. L'analyse d'Édouard Meyer, sur ce point, est fine et juste (2). Il montre combien toutes ces collectivités, tous ces groupes fermés en qui on voulait voir les cellules primordiales de l'édifice social, sont uniquement des constructions juridiques et non des formations naturelles, basées sur la consanguinité physique. Il note tous les cas où, en effet, dans les sociétés « primitives » et antiques que nous pouvons atteindre, la procréation n'est pas l'origine du lien familial, mais bien un acte juridique de caractère symbolique : communion par le sang, adoption, procréation du fils par un remplaçant du mari. Néanmoins, ajoute-t-il, « l'idée règne universellement dans l'esprit que tous ces groupements reposent sur une consanguinité réelle et par suite sont les descendants d'un commun ancêtre humain; car pour la pensée mythique de l'homme primitif, l'analogie tirée de la procréation constitue l'explica-

(1) Intéressante étude de F. VON REITZENSTEIN, *Zeitschr. f. Ethnologie*, t. XLI, 1909, p. 644-663; *Der Kausalzusammenhang zwischen Geschlechtsverkehr und Empfängnis in Glaube und Brauch der Natur- und Kulturvölker.*

(2) MEYER, LXXXI, I, paragr. 13, p. 36.



tion la plus immédiate » (1); et tout ce qui existe, les groupements sociaux aussi bien que les objets du monde extérieur, lui apparaissent volontiers comme produits par la procréation.

En fait, la famille telle que nous la saisissons dans les sociétés les moins évoluées n'a rien de simple, rien de « primitif ». Elle s'explique, elle ne peut s'expliquer que par l'action, par l'intervention d'une force collective, l'État. Certes, comme le fait observer Ed. Meyer, il ne saurait s'agir, sous ce nom, d'un organisme gouvernemental, mais de la société politique dans son ensemble, caractérisée uniquement par la contrainte qu'elle exerce sur ses membres dans le triple domaine du droit, des usages et de la morale, et par l'autonomie relative dont elle jouit vis-à-vis des sociétés analogues qui l'entourent. Cette société politique, au sens large, on la rencontre partout où il y a des hommes ; c'est sous son action, sous son contrôle que s'organisent les diverses sociétés conjugales, les familles, les sociétés de villages, groupements soi-disant primitifs qu'elle façonne en réalité et auxquels elle est, au fond, antérieure puisqu'elle préside à ce qu'on peut nommer leur mise en forme. Ainsi les groupes sociaux multiples et variés de forme et d'étendue — tribus, phratries, clans, familles — qui s'englobent les uns les autres et s'entrecroisent, ce ne sont pas « les formes originelles, pré-politiques de l'organisation sociale — les atomes dont l'agglomération, à une époque relativement tardive de l'évolution humaine, a seule donné naissance à l'État » (2), comme le professait encore le Fustel de Coulanges de la *Cité antique*. Construction faite à rebours. Ni phratries, ni curies, ni tribus, ni clans n'ont jamais été des États, mais toujours, uniquement, des subdivisions d'un État ou d'une tribu. « L'État n'est pas sorti de ces groupements ; ce sont eux, au contraire, qui ont été créés par l'État » (3).

(1) *Ibid.*, paragr. 14, p. 36.

(2) LXXXI, paragr. 6, p. 13. — (3) *Ibid.*, paragr. 13, p. 36.



*
* *

Au reste, si la famille était un organisme primordial et autonome, de deux choses l'une : ou bien il existerait un ensemble de caractères immuables, inhérents à la nature humaine, qui marquerait des mêmes traits en tous lieux, à toutes dates, partout et toujours, toutes les sociétés familiales. Et ainsi s'expliqueraient sans doute les analogies que présentent, ici et là, telles de ces sociétés ; mais qui rendrait compte, alors, des différences matérielles constatées, ailleurs, par les anthropologues et les sociologues ? — Ou bien un tel ensemble de caractères communs et « naturels » n'existerait pas. Et alors, comment se serait-il fait que les caprices et les influences individuelles, s'exerçant librement, n'aient pas varié à l'infini le modèle des groupes sociaux ?

En fait, point de caprices dans la morphologie sociale des primitifs ; et, dès les origines (autant qu'il est permis de formuler des conclusions sur un sujet aussi obscur), une réelle homogénéité dans les produits industriels recueillis, souvent à des distances considérables et dans des sites tout à fait dissemblables. On sait assez que certaines industries préhistoriques semblent avoir occupé des aires considérables ; ne voit-on pas l'industrie magdalénienne, par exemple, s'étendre de l'Espagne septentrionale à la Russie, par la France, la Belgique, l'Allemagne centrale, l'Autriche, la Hongrie et la Pologne ? Et sans doute, des réserves s'imposent sur le synchronisme des vestiges découverts dans les divers pays que nous venons d'énumérer ; M. de Morgan a raison d'attirer l'attention des chercheurs sur les inconvénients de conclusions trop simplistes et trop précipitées (1) ; il n'en reste pas moins un ensemble de faits qui, évidemment, suggèrent deux conclusions : l'une, qu'il y eut de bonne heure des groupes, des sociétés humaines

(1) DE MORGAN, CLXXV, p. 31-32 ; p. 70-73, etc.



assez étendues; l'autre, que des relations fréquentes et régulières se développèrent vite entre ces « sociétés ».

Or, les études de linguistique les plus récentes, les mieux autorisées nous conduisent de leur côté, et par un chemin tout différent, aux mêmes conclusions. Ce n'est pas seulement un historien comme Camille Jullian qui, dans son *Histoire de la Gaule*, dans son enseignement du Collège de France, entrevoit et nous montre, dans les lointains millénaires d'une préhistoire incertaine, non pas des tribus errantes et dispersées, mais des peuples déjà formés, rayonnant ou conquérant autour d'un foyer central, d'une nation-mère : « nation indo-européenne », « nation italo-celtique », « nation ligure » ; il n'hésite pas à prononcer « ce nom précis et défini de nation qu'on réservait jusqu'ici aux périodes modernes et connues d'après la conquête romaine » (1). Et il ne s'agit point de groupements fondés sur une identité de race, au sens physique du mot. Il y a longtemps que, pour sa part, il l'a indiqué : ces formations sont « sans rapport avec la parenté animale qui serait le sang ou la race » (2). Ce sont vraiment des États, formés par la volonté des hommes. Qui le prouve? La religion sans doute (3). L'existence de dieux nationaux, servant à faire, puis à maintenir les nations. Le langage, mieux encore.

Car ce mot de nation, un linguiste comme M. Meillet, lui aussi, le prononce — et parlant en linguiste (4). Où nous rencontrons aujourd'hui une grande variété de langages, en raison de la différenciation des peuples et du morcellement des groupes, on trouve, en remontant le cours des temps, jusqu'à la préhistoire, une langue unique, signe extérieur de l'extension ancienne d'un groupe social unique. « A une date antérieure, dit M. Meillet, beaucoup de ces idiomes aujourd'hui

(1) L'ancienneté de l'idée de nation (*Rev. politique et parlementaire*, 18 et 25 janvier 1913), p. 7 du tirage à part.

(2) Sur cette controverse, cf. FEBVRE (L.), *Le développement des langues et l'histoire*, XVIII, t. XXVII, 1913, p. 56.

(3) JULLIAN, art. cit., p. 25 du tirage à part. — (4) FEBVRE, art. cit., p. 53.



différenciés formaient une unité, et plus on recule dans le passé, plus apparaissent les ressemblances qui prouvent cette ancienne unité » (1). Des langues européennes, la plupart « appartiennent à un même groupe linguistique, c'est-à-dire qu'elles sont des transformations d'une même langue, dite indo-européenne, dont la période d'unité est préhistorique et dont les éléments composants ont depuis longtemps fortement divergé » (2). Or, il faut une certaine unité politique, ou, tout au moins, une certaine unité de civilisation pour constituer une langue commune (3). « Une langue aussi unie que celle qui est supposée par les concordances entre les langues attestées suppose qu'il a, durant une période de temps assez étendue, existé une nation qui présentait une certaine unité... Il faut, pour créer une unité linguistique, une nation qui sente son unité. Rien n'autorise à parler d'une race indo-européenne; mais il y a eu nécessairement (on ne sait ni en quel lieu, ni en quel temps exactement) une nation indo-européenne. » — Nécessité logique, et qui ne cesse de s'imposer quelles que soient les solutions adoptées pour tant de problèmes de détail qui se posent par ailleurs; par exemple, celui de l'origine des Germains et de leurs idiomes primitifs, soulevé récemment par Feist (4). Car, même en admettant que les langues germaniques ne soient pas indo-européennes à l'origine, la rapide altération de ces idiomes primitifs, au premier millénaire avant Jésus-Christ, à la suite d'une conquête indo-européenne admise par Feist, démontrerait encore l'importance des groupes et des mouvements ethniques dans les périodes lointaines (5).

Ainsi, dans les temps les plus reculés, voilà qu'après les

(1) MEILLET, *Les langues dans l'Europe nouvelle*, Paris, Payot, 1918, p. 15. — (2) *Ibid.*

(3) MEILLET, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, 1912, in-8, 3^e éd., p. 405.

(4) FEIST (S.), *Kultur, Ausbreitung u. Herkunft der Indo-Germanen*. Berlin, Weidmann, 1913, in-8.

(5) LICHTENBERGER, *Revue des Études anciennes*, t. XV, 1913, pp. 185-186.



archéologues et les historiens, les linguistes nous invitent à saisir de larges groupements politiques, des sociétés humaines, non des hommes ; des sociétés vastes, étendues, couvrant d'une même civilisation des espaces puissants. A qui s'étonnerait de si amples perspectives, rappelons qu'aujourd'hui encore les Eskimos s'étendent, de l'Alaska aux côtes orientales du Groenland, sur une distance de 8000 kilomètres, et encore, que dans le domaine Pacifique, de l'île de Pâques à l'archipel de Samoa, de la Nouvelle-Zélande aux Sandwich, c'est-à-dire sur un espace environ trois fois plus grand que l'Europe, il n'existe pratiquement qu'une langue unique : en quelques heures un Tahitien est à même d'entendre et même de parler les dialectes de la Nouvelle-Zélande, des Marquises et des Sandwich.

Et puis, ce qu'on pourrait nommer la préhistoire de la géographie n'intervient-elle pas, elle aussi, dans une certaine mesure, pour nous rendre compte de formations aussi vastes ou plutôt, de formations étendues sur des espaces aussi considérables ?

III

A VASTES RÉGIONS MONOTONES, VASTES GROUPEMENTS ANCIENS.

C'est dans un milieu relativement très monotone que dut sans doute s'opérer la constitution de ces larges groupes uniformes.

Il faut se représenter le monde primitif comme infiniment moins varié dans son ensemble que notre monde contemporain. Il n'était travaillé, il n'était modifié dans ses aspects originels ni par les destructions sans doute, ni par les créations, les acclimatations si nombreuses de plantes ou d'animaux qu'opèrent et multiplient les sociétés humaines au fur et à mesure de leur croissance. Aux groupements d'hommes



en quête de moyens d'existence, ne semble-t-il pas dès lors que ces grands espaces homogènes pouvaient, sur d'immenses territoires, conseiller un genre de vie commun — donc une même discipline ?

On nous objectera peut-être que l'action des hommes au cours des temps n'a pas consisté uniquement à introduire de la diversité dans la physionomie générale du globe : loin de là. D'une certaine façon, les efforts des sociétés civilisées tendent à unifier les cultures et les productions; Vidal de la Blache a pu écrire, jadis : « L'Européen moderne, surtout, est l'artisan infatigable d'une œuvre qui tend à uniformiser, sinon la planète, du moins chacune des zones de la planète » (1). Et ceci sans doute, la vue de ces immenses espaces de l'Amérique du Nord où les mêmes cultures se reproduisent maintenant d'une façon pour ainsi dire mécanique; celle de ces plaines de Chine devenues, après l'essartage, comme autant de jardins peuplés de végétaux utiles : blé au nord, riz au sud; la notion de ces révolutions culturelles brusques et d'une ampleur déconcertante que les transformations industrielles déterminent avec une soudaineté, une violence irrésistibles sur toute la face du globe; la constatation des obstacles qu'oppose à l'exploitation moderne une variété trop forte de productions naturelles — tous ces faits, et bien d'autres du même ordre, semblent justifier l'assertion de Vidal de la Blache. Et nous ne parlons que du milieu végétal : le milieu animal subit exactement les mêmes transformations.

Il y a certainement chez l'homme moderne, maître et esclave à la fois des puissances industrielles, un besoin de simplification qui tend à se satisfaire par tous les moyens. L'homme choisit. Mais il n'aime pas, il aime de moins en moins avoir l'embarras du choix. Cent faits typiques le montreraient. N'en alléguons qu'un : si la forêt équatoriale

(1) VIDAL, *XCIV*, p. 103.



échappe encore assez largement à son exploitation, c'est, sans nul doute, entre autres motifs, parce que l'extrême variété des essences y constitue pour lui une gêne permanente et le détourne (1); la richesse botanique nuit, en quelque sorte, à la richesse commerciale et contraste fâcheusement avec, par exemple, cette heureuse monotonie des pays scandinaves : pin sylvestre, épicéa; épicéa, pin sylvestre; point d'autres espèces, partant point de complications; la brutalité aveugle d'un travail industriel. Un botaniste, explorateur qualifié du monde végétal soudanais (2), ne s'inquiétait-il point naguère du sort prochain et presque fatal de ces contrées de l'Afrique occidentale qui pourraient, avec un peu d'effort, porter une telle variété de fruits naturels? « Au lieu de tendre à uniformiser les productions de ce vaste domaine, observait-il, il serait plus intéressant de chercher à faire produire à chaque région les produits qui sont sa spécialité et que les provinces voisines ne possèdent pas (3). » Craintes bien significatives. Il est probable que l'événement les justifiera. Il est certain que l'uniformité satisfait quelques-unes des tendances fondamentales du civilisé. Mais, quand on l'a noté, est-on allé très loin?

La monotonie que l'homme moderne tend à créer, qu'il s'efforce de créer avec les moyens de plus en plus perfectionnés dont il dispose : monotonie artificielle, monotonie limitée, monotonie précaire presque toujours et, si l'on veut, superficielle. Combien différente, la monotonie primitive, naturelle, fondamentale et qui régissait d'immenses territoires!

*
* *

Toutes choses humaines ont deux faces. Les Pharaons qui profitaient de leurs expéditions au dehors pour rapporter avec

(1) RAVENEAU, XI, 1901, p. 74-75. — (2) AUGUSTE CHEVALLIER.

(3) Cité par L. MARC, XI, 1910, p. 45.

eux, en Égypte, des plantes exotiques, les transplanter dans la vallée du Nil et s'en faire, sur leurs inscriptions, autant de titres d'honneur; tous ceux qui, par des acclimations systématiques et voulues, concentraient dans leur pays cette énorme quantité de plantes alimentaires, industrielles ou d'agrément que nous décrit Ch. Joret dans son livre sur les plantes de l'Orient classique (1), tous, ils créaient à la fois de la variété et de la monotonie. Car ils appariaient l'Égypte aux territoires d'Asie occidentale dont ils utilisaient, pour elle, les ressources végétales; ils faisaient naître, entre elle et ces territoires, une réelle similitude d'aspect; et ils la distinguaient par ailleurs de l'Égypte naturelle, si l'on peut dire — de l'Égypte laissée à ses seules ressources, apparentée par celles-ci aux régions environnantes, et qui s'en distinguait maintenant par ses emprunts.

Pareillement, les Ptolémées, plus tard. Quand ils accueillaient certains arbres fruitiers, cultivés de temps immémorial dans l'Asie occidentale: les amandiers, les pêchers, les mûriers, ils contribuaient à créer l'unité d'un paysage méditerranéen nouveau, où ces arbustes joueraient un rôle important.

Mais, en même temps, ils affaiblissaient l'originalité ancienne de leur pays, si étranger depuis longtemps aux pratiques culturelles des Grecs — à tout ce qu'exprime leur mot de *φωτεύειν*.

Et sans aller si loin dans l'espace, ni si haut dans le temps: les hommes du moyen âge, talonnés par la nécessité de se suffire, seuls, à eux-mêmes, de produire sur leurs terres, dans leur propre canton, sans avoir besoin de recourir au voisin, ni surtout au marchand venu de pays lointains, tout ce qu'il faut à l'homme pour sa vie matérielle: quand, sans souci du climat ni des vocations culturelles des terrains, ils introduisaient de la vigne, par exemple, en Andorre et dans beaucoup de

(1) JORET, CXV.



villages de la Haute-Cerdagne (1), ou en Morvan, en pleine montagne maigre et stérile (2), ou en Normandie (3), ou en Picardie (4), ou en Flandre même (5) et en cent autres lieux, ils créaient de l'uniformité, comme ces cultivateurs d'Algérie dont nous parle quelque part Émile Gautier, et que, sur les collines d'entre Berrouaghia et Aumale, alors que le pays ne pourrait prospérer que s'il se couvrait d'olivettes, de figuiers et de vignes, « la misère condamne au blé, puisque, à moins d'en faire soi-même, on n'en mangerait pas » — tous, ils accrochaient des lambeaux de paysage de même composition aux cadres les plus disparates et les moins faits, parfois, pour les recevoir. — Seulement, quand on a noté ces faits, et bien d'autres, qu'en conclure ? et faut-il renoncer à faire la balance ?

Dans les temps primitifs, on est proche encore des âges géologiques — des époques où les climats demeuraient assez mal différenciés. Alors, sur de vastes espaces, le paysage végétal se répétait, identique. Quel n'était pas, par exemple, en Europe, l'empire de la forêt ? Aujourd'hui, le contraste est net. Au nord, les grands bois persistent — d'arbres feuillus d'abord, puis d'abiétinées; mais, au midi, dans les pays du pourtour de la Méditerranée, plus de parure sylvestre. Jadis, la Grèce elle-même (6), et l'Italie du Nord (7), c'étaient de vastes forêts qui en couvraient, ici les roches, là les champs fertiles; des ormes, des châtaigniers, des chênes, longtemps avant l'établissement de la domination romaine, occupaient (les fouilles des *terramares* l'attestent) la riche vallée du Pô (8). Exemple pris entre mille. La monotonie était la règle. Et, sans doute, une autre monotonie a pour ainsi dire chassé la première: celle

(1) SORRE, CCXXX, p. 219. — (2) LEVAINVILLE, CCXXV.

(3) SION, CCXXIX, p. 149. — (4) DEMANGEON, CCXXIV, p. 254.

(5) BLANCHARD, CCXVII, p. 37.

(6) NEUMANN et PARTSCH, *Physikalische Geographie von Griechenland*, p. 357 sq.

(7) NISSEN, *Italische Landeskunde*, I, Berlin, 1883, p. 431 sq.

(8) HELBIG, *Die Italiker in der Poebene*, Leipzig, 1879, p. 25 sq.



du paysage méditerranéen, tel qu'il nous apparaît aujourd'hui constitué. Mais, cette monotonie nouvelle, elle est plus restreinte. Elle caractérise un petit domaine qui se taille dans un grand. Relativement, elle est récente.

Ne perdons jamais de vue la longueur, la durée des temps préhistoriques. Ni leur importance primordiale — et la valeur extrême de l'héritage qu'ils nous ont transmis. Ce ne fut pas tout de suite, brusquement, que l'olivier s'empara du domaine méditerranéen. Et que la vigne suivit l'olivier. Et que, par conséquent, l'huile d'olive put se substituer à la graisse animale et au beurre, le vin à la bière, et une aire nouvelle de civilisation matérielle se constituer, grandir, s'élargir progressivement jusqu'aux limites que le climat, naturellement, lui assigna : les hommes du Nord, impuissants à cultiver, sous leur ciel froid, l'olivier et la vigne, conservant seuls l'usage des denrées qui, primitivement, leur étaient communes avec les hommes du Midi (1). Aristée, le héros voyageur, mit du temps à terminer, avec l'*olea europæa*, le périple complet du *Mare nostrum*. Et, sans doute, les dates sont mal fixées; il y a tout lieu de croire qu'Hehn a exagéré, dans son livre classique (2), l'importance à la fois et le caractère récent des emprunts agricoles faits par la Grèce antique à l'Orient — ou par les contrées de l'Europe septentrionale aux pays méditerranéens. Il se peut que vigne, olivier, figuier aient été communs (à l'état sauvage, il est vrai) dans la Grèce d'avant les poèmes homériques; il se peut qu'en réalité, les emprunts des Grecs à l'Asie remontent, en grande partie, plus haut qu'on ne pensait, aux temps égéo-crétois (3) — et que, par ailleurs, l'introduction des plantes cultivées dans l'Europe septentrionale ne date pas uniquement de la pénétration romaine. Il n'en est pas moins vrai que, pour avoir la notion d'une Italie qui ignorait, dans l'ensemble, et l'olivier, et la vigne, et le cyprés, et le platane,

(1) BESNIER, art. *Oleum*, dans **CLXIX**, IV, I, col. 1636.

(2) HEHN, **CXIV**. — (3) O. SCHRADER, **CXIV**.



et le laurier-rose, et le citronnier, et l'oranger, il ne faut pas remonter exagérément haut dans le temps, sans nul doute.

Au reste, temps égéo-crétois; siècles antérieurs aux poèmes homériques : soit. Ce que nous prétendons, c'est ceci simplement : que l'Europe, que le monde contemporain de la formation, de l'expansion, des déplacements de ces vastes unités à l'existence desquelles tant d'hypothèses concordantes nous amènent à croire — cette Europe, ce monde étaient singulièrement moins variés, moins riches, moins divers que l'Europe, que le monde de l'époque historique. Et qu'il y eût dès lors, dans le genre d'existence des hommes, dans leurs institutions, dans l'ensemble de leur vie sociale, comme un reflet de cette monotonie, de cette uniformité relative, mais certaine, rien de plus aisé à concevoir. — Est-il donc prudent de négliger de semblables remarques, lorsqu'il s'agit de comprendre et d'expliquer cette unité remarquable de civilisation qu'attestent, aux temps préhistoriques, non seulement les trouvailles des archéologues, mais les observations des linguistes ou celles des historiens des croyances humaines — un Frazer par exemple, s'estimant, à tort ou à raison, en droit de tirer de son étude attentive des *Saturnalia* et des fêtes analogues retrouvées et décrites par lui, cette conclusion « qu'aux temps préhistoriques, il régnait dans l'Europe moderne et l'Asie occidentale une civilisation d'une remarquable unité » (1) ?

Ancienneté, primordialité, extension considérable des groupements humains dans le passé le plus reculé que nous puissions atteindre : tout ramène là l'observateur qui réfléchit. Ce n'est pas l'homme primitif qui est en jeu. Ce sont vraiment, proprement, les sociétés primitives.

(1) FRAZER, **CLXXI**, t. III, p. 455.



IV

LE SAUVAGE ET LE BARBARE DANS LA NATURE : BESOINS ET COUTUMES.

Pourquoi, dès lors, tant de bons esprits s'obstinent-ils encore à monter, comme une mécanique logique, une théorie de l'homme primitif et de ses besoins, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle ne répond pas aux faits les mieux connus et les mieux établis ? Pourquoi, dans tant de travaux récents, laisser traîner encore on ne sait quelle défroque démodée de Jean-Jacques ? Et vraiment, est-il si difficile de savoir comment se comporte le sauvage dans la nature ?

On le lance dans le monde, ivre de sa liberté et de ses puissances, avec de violents instincts déchainés. D'une part, ses appétits. De l'autre, une nature garde-manger, lui présentant à plaisir cent produits d'utilisation facile et immédiate, végétaux ou animaux — tous également aptes à apaiser sa faim, à éteindre sa soif, à vêtir son corps, à l'abriter, à le réchauffer, bref, à satisfaire ses besoins essentiels. Besoins naturels, précise-t-on (1). Sans doute. Les besoins sont naturels — mais leur mode de satisfaction ?

En réalité, ce qu'il faut voir, ce qu'il faut dire, c'est combien le primitif, le sauvage apparaît plus bridé dans la nature, plus gêné par des coutumes traditionnelles, plus lié par des préjugés et des partis pris que le civilisé. Le primitif, le sauvage, c'est, avant tout, un être d'habitude. Et comme l'habitude règle ses mouvements ; comme elle nous rend compte, par exemple, au témoignage d'un bon connaisseur de la contrée, Schulz-Lorentzen, de ces déplacements qui mènent les Eskimos du Groenland méridional ou oriental, chaque été, les uns vers le nord, les autres vers le sud (2), elle nous explique aussi les singulières et très étroites limites qu'il connaît dans la satisfaction

(1) BRUNHES, LXVII, p. 11.

(2) BEUCHAT, dans XVI, 1906, t. XVII, p. 181.

de ses besoins élémentaires. Et, pour ne retenir que celui-là : de son besoin primordial : manger.

A l'époque homérique — Vidal de la Blache aimait à le rappeler, après Victor Bérard — on classait les peuples d'après leur nourriture : sitophages ici, ichtyophages là, ou lotophages. C'est sans doute que l'alimentation de ces peuples était monotone. Elle l'était parce qu'elle n'était pas laissée à l'initiative sans contrainte de chacun, mais qu'elle résultait de contraintes collectives, de contraintes sociales. Comment comprendre, sans cela, la négligence de ces peuples éleveurs qui, pendant si longtemps, ont ignoré l'usage du lait comme aliment ? Comment interpréter tant d'omissions singulières et bien prouvées, cette paresse des non-civilisés à tenter des expériences, à essayer de nouvelles nourritures ? A une époque encore voisine de nous, on ne mangeait pas le bœuf à Madagascar. Drury raconte avoir vu des bœufs « qui ne pouvaient marcher tant ils étaient vieux, et d'autres tant ils étaient gras ». Le folklore malgache nous transmet l'histoire (1) du roi Ra-lambo qui, près de Tananarive, un jour, vit un bœuf qui allait « mourir de graisse ». Il lui vint l'idée qu'on pourrait peut-être en tirer parti et le manger. Avec précaution, en évitant de se mettre sous le vent, « de peur que son haleine ne fût mortelle », il abat l'animal dont il fait cuire la chair. L'odeur de cette cuisine le séduit : mais il ne se résout à la goûter pourtant qu'après en avoir fait ingérer à ses esclaves. L'anecdote ne manque pas de valeur typique.

Ra-lambo fait une expérience. Il en est qu'on peut tenter, en effet. Mais d'autres sont interdites formellement. La nature n'est-elle pas peuplée par le sauvage d'une multitude d'âmes ou d'esprits qui animent les plantes ou les arbres, tout le monde végétal ? Frazer a recueilli une collection singulièrement riche de faits et de rites (2) qui montrent comment l'homme sent pro-

(1) E. GAUTIER, *Madagascar*, p. 358-359. — (2) FRAZER, *CLXXI*, t. III, l. I.

fondément l'union étroite de sa propre vie à la vie des plantes, comment il se persuade qu'il périrait si les plantes périssaient elles-mêmes. La croyance aux esprits agit dans le même sens. C'est elle qui nous explique pourquoi les Indiens Hidatsu, dans l'Amérique du Nord, n'auraient jamais abattu de grands arbres vivants. « Quand ils avaient besoin de grandes pièces de bois, ils les taillaient dans les arbres qui étaient tombés d'eux-mêmes » (1). — De même, pour beaucoup d'indigènes, la destruction de certains arbres, et en particulier celle des arbres nourriciers — du cocotier, par exemple, dans l'Afrique occidentale — passe pour un crime aussi horrible que le parricide. Idées si éloignées des nôtres qu'obstinément, nous revenons à l'« utilité » pour expliquer tous ces faits. Meniaud, signalant l'existence, dans certaines contrées soudanaises (le Mossi, par exemple), d'un chef ou *naba* des arbres à beurre (karités) chargé de veiller sur ces arbres utiles, en déduit que l'exploitation par les indigènes n'est pas absolument aveugle (2). Sans doute. Mais ce n'est point l'utilité qui protège l'arbre ; c'est la religion... Une multitude d'arbres sont réputés sacrés par les différentes populations qui couvrent la terre ; ils doivent échapper à la hache ; et il est très curieux de constater que, dans nombre de tribus, quand on veut procéder à quelque défrichement, on s'excuse d'abord, on invoque le cas de force majeure, on rejette sur d'autres la responsabilité de l'opération.

*
* *

Rien d'étonnant dès lors à ce que, pour régler la nourriture des hommes, des « idées » interviennent constamment — et la contrainte sociale ne cesse de jouer. Ici encore, la masse des faits réunis par Frazer, par exemple, sur les fêtes où l'on mange solennellement, en Europe le blé nouveau (3), dans l'Insulinde,

(1) *Ibid.*, p. 5. — (2) MENIAUD, **CLXXXIII**, t. I, p. 265.

(3) FRAZER, **CLXXI**, t. II, ch. III, p. 75 sq.

l'Inde, l'Indo-Chine, le riz nouveau; les ignames nouveaux sur les bords du Niger; les fruits nouveaux chez les Cafres et les Zoulous ou les Indiens de l'Amérique du Nord — cette masse de faits est singulièrement suggestive et probante. « Avant la fête des fruits nouveaux, écrit Frazer (1), aucun Indien ne goûte ou ne touche à un seul grain de la récolte nouvelle. » — Chez les Coorgs de l'Inde méridionale, l'homme qui doit couper la première gerbe de riz est désigné par un astrologue. Ce n'est qu'après une cérémonie solennelle que tout le monde peut récolter et rentrer son riz. — Et chez nous-mêmes, de notre temps, ne subsiste-t-il pas quelque chose d'analogue dans nos rites d'ouverture et de fermeture des vendanges? Utilité publique; c'est entendu. Mesures d'ordre pratique; c'est évident. Mais y a-t-il si longtemps que, dans l'Est de la France, en Franche-Comté par exemple, on célébrait encore le « tue-chat » des vendanges selon un rite immémorial dont Frazer nous rend compte?

Culte des végétaux, bridant, canalisant, enserrant la libre expansion des besoins humains. Mais les animaux? Que de faits singuliers, ici encore, qui éclairent d'un jour cru les relations de l'homme avec le milieu! On sait l'histoire de l'ours et des Aïnos (2). Ceux-ci vivent de celui-là. Ils mangent sa chair, ou fraîche, ou séchée, ou salée. Il se vêtent de sa peau. Ils paient de sa fourrure leurs tributs. Mais quand ils en ont tué un, ils célèbrent une sorte de cérémonie expiatoire; ils mettent à une place d'honneur dans leur hutte les crânes des ours tués par eux; surtout, chaque année, ils célèbrent une fête solennelle de l'ours. — Ils ne sont pas les seuls. Les Gilyaks, peuple tOUNGOUSE de la Sibérie orientale, sont, eux aussi, friands de la chair d'ours. Mais, pour en manger sans courir de dangers, maintes précautions s'imposent. Il faut tromper l'ours vivant en lui prodiguant les marques du plus

(1) *Ibid.*, p. 88. — (2) FRAZER, **CLXXI**, t. II, p. 141 sq.



grand respect ; il faut honorer l'ours mort, en rendant hommage à l'esprit qui a quitté son corps. — Encore les Gilyaks et les Aïnos tuent-ils l'ours et le mangent-ils — en révérence, mais sans hésitation. L'attitude fréquente du primitif devant l'animal est autre. Il ne tue pas — parce qu'il redoute la vengeance des esprits. Les exemples abondent, en ce qui concerne les crocodiles (1), les tigres (2), les serpents (3)... Et quand l'homme tue cependant, il s'excuse (4). Il s'excuse d'autant plus que l'animal est plus féroce — ou meilleur à manger. C'est l'animal inoffensif et inestimable qu'on tue généralement sans souci ni cérémonie. Et il s'agit de faits très généraux, de pratiques presque universelles, qui se rencontrent partout, chez les chasseurs comme chez les pêcheurs, dans l'Amérique comme dans l'Asie, l'Afrique ou les régions hyperboréennes.

Nulle part, la nourriture n'est ingérée par le sauvage avec une sorte d'indifférence éclectique. Partout des interdictions, des restrictions, des tabous. Et, quand la nourriture est variée, des règles fixes en déterminent l'alternance (5). Chez les Eskimos du Centre, il y a défense de manger en même temps le gibier de terre et le gibier de mer ; défense de garder dans sa hutte des bêtes de terre tuées, en même temps que de la baleine, du phoque ou du morse. A Florida, dans les îles Salomon, qui a mangé du porc, du poisson ou du crustacé ne doit entrer dans un jardin potager. Ailleurs, le souci de ne pas mêler les nourritures est tel qu'une purge rituelle s'impose en certains cas. Chez les Masaïs, tribu pastorale de l'Afrique orientale, les jeunes guerriers mangent alternativement de la viande et du lait. Mais alternativement toujours, et ils se purgent quand ils passent de la nourriture lactée à la nourriture carnée.

(1) *Ibid.*, p. 159. — (2) *Ibid.*, p. 163.

(3) *Ibid.*, p. 165. — (4) *Ibid.*, p. 167 sq.

(5) FRAZER, *CLXXI*, t. II, p. 97 sq.

*
* *

Concluons. Pour beaucoup d'économistes, les actions économiques sont des actions raisonnées, toutes fondées en utilité et en intérêt, le résultat de toute une série de calculs, d'évaluations et de comparaisons entre le besoin ressenti et le sacrifice à consentir pour satisfaire ce besoin. Et trop souvent la science économique a été faussée précisément par la façon abstraite dont on a conçu le fait économique et par cette tendance invincible du civilisé contemporain à ramener tout développement humain à des facteurs simples comme le besoin. — En réalité, et il y a longtemps que certains esprits pénétrants l'ont noté — Karl Bücher entre autres (1) — la « nature économique » est variable d'homme à homme. Elle est un fait de l'éducation et de l'habitude. Elle n'est pas la même chez tous les individus; elle n'est pas la même chez toutes les classes sociales. Faut-il rappeler une fois de plus ce malentendu persistant qui oppose à l'homme du peuple « achant sans économie » le bourgeois calculant sa dépense, en prévoyant de l'avenir? Chez l'un, la comparaison établie entre le désir et le sacrifice à accomplir pour satisfaire ce désir n'aboutit pas à la même conclusion que chez l'autre. — Aux géographes de tenir compte de tous ces faits. A eux de ne pas suivre les économistes sur un terrain dangereux, sur une route condamnée...

Qu'ils cessent enfin de lâcher « l'Homme » dans « la Nature ». Le voilà dans ce beau Paradis terrestre où poussent toutes choses bonnes à la vie : il n'a qu'à prendre, qu'à satisfaire ses besoins naturels. Devant lui, les plantes, les fruits, les poissons, le gibier, les bêtes de boucherie, le lait... — Oui, mais « l'Homme », l'homme abstrait, l'*homo geographicus* qui doit et peut indifféremment manger de tout, tirer parti de tout, cet homme

(1) BÜCHER, CLXVIII, p. 2.



n'existe pas. Le théoricien lui offre généreusement les mammifères et les oiseaux : mais des centaines de milliers d'hommes refusent ces présents et ne consomment que des céréales ou des poissons. Il lui offre le lait et ses dérivés, le beurre, le fromage : des centaines de milliers d'hommes s'en détournent, bien qu'ils aient des troupeaux et qu'ils les conduisent (1). La table est immense, royalement servie pour tous. Mais Jacquemont, dans l'Inde, regarde son escorte de eipayes qui mangent : autant de fourneaux, de pots, de feux et de cuisines que d'hommes. Il n'y en a pas deux pour manger ensemble, ni la même chose.

C'est partout qu'entre « l'homme » et « le produit naturel » s'interpose l'idée. Une idée qui souvent n'a rien d'utilitaire, et qui ne régit pas seulement l'alimentation des hommes : leur mode de se vêtir aussi, et de se construire des demeures — toute leur existence physique et matérielle. « Sur la côte du Malabar, il y a encore des gens que l'on force à aller presque nus, de peur d'être touché par leurs vêtements flottants » (2). Mais pourquoi aller si loin ? pourquoi chercher dans les pays lointains, dans les temps reculés ? Souvenons-nous d'une remarque de Michelet, d'une admirable profondeur, dans cette *Histoire du XIX^e siècle* qu'on ne lit guère et qui est si riche pourtant en suggestions. L'historien signale l'intrusion souveraine, au siècle qu'il étudie, de l'alcool et de la viande dans l'alimentation. Simple sensualité ; interroge-t-il ? « Non, c'est surtout une idée, la joie de se croire fort, de croire qu'on peut davantage. »

Mais revenons au passé. Contrainte sociale, contrainte religieuse : les deux confondues. Entre l'homme, ses désirs, ses besoins et tout ce qui, dans la nature, peut être utilisé par lui, des croyances s'interposent, des idées, des pratiques. Mêlées intimement à la religion et à la magie, les origines des cultures ou celles de la domestication des animaux. Rites en même temps

(1) Sur le lait, cf. HAHN, CXIII, paragr. 5 : *Die Milch und die Entstehung der wirtschaftlichen Verwertung der Milch*, p. 19 sq.

(2) BOUQUÉ, *Régime des Castes*, XVII, 1900.



que procédés utilitaires, les premières manifestations du génie industriel de l'homme (1). On ne se meut point là dans le domaine de l'individuel. Avec combien de raison un anthropologue comme Deniker, dans son livre sur les races et les peuples de la Terre, ne classe-t-il pas tout ce qui concerne l'alimentation, l'habillement, le vêtement, les moyens d'existence des hommes, parmi leurs caractères « sociologiques » ? — Du « naturel », non, ni du personnel. Du social et du collectif. Pas l'homme, encore une fois — jamais l'homme : les sociétés humaines, les groupes organisés.

Et pareillement : impossible d'isoler arbitrairement « l'animal » ou « la plante ». Ici encore, à la notion d'individu, il faut substituer celle de « société ». Ce sont des sociétés que rencontrent, en face d'elles, les sociétés humaines : des sociétés animales, des sociétés végétales. Nous n'avons point ici à les étudier. Ce serait en dehors, non de notre compétence seulement, mais de notre sujet. Notons simplement ceci : L'homme a en face de lui de grands ensembles harmoniques, végétaux ou animaux. C'est pour cela qu'il est faible ? Non. C'est au contraire pour cela qu'il est fort. Car ces ensembles, en réalité — et ceci est vrai surtout des ensembles botaniques, les plus importants d'ailleurs pour notre objet — ces ensembles sont construits d'éléments antagonistes parvenus à un état d'équilibre réel, mais instable.

Entre ces éléments, l'homme est l'arbitre. Il est le *momentum*, le petit poids infime qui fait pencher la balance, Un geste insignifiant, un geste débile de lui se répercute à l'infini et s'amplifie de proche en proche jusqu'à entraîner des conséquences tout à fait hors de proportion avec la dépense de force primitivement accomplie. De pauvres nègres s'installent dans une forêt, ils coupent quelques arbres, ils créent dans le vaste domaine de la sylve une de ces clairières comme on en compte

(1) S. REINACH, *Cultes, mythes et religions*, t. II, Paris, 1906, in-8. Introduction.



par milliers dans la forêt congolaise. Il vivent là un an, deux ans, trois au plus; la terre épuisée, ils s'en vont. Les arbres repoussent, eux partis. — Mais ils ne repoussent pas « comme avant ». Il y a eu rupture d'équilibre, par le fait de l'homme, entre les espèces porteuses d'ombre et les espèces qui aspirent au soleil. C'est la forêt secondaire maintenant qui s'installe là où régnait la forêt primitive. Premier terme d'une série de dégradations qui se succèdent selon un enchaînement rigoureux. S'il n'y avait pas de solidarité entre les végétaux, pas de liens réciproques entre eux; s'il n'y avait pas de sociétés végétales, mais des individus botaniques en face d'individus humains, l'action de l'homme, le geste du noir perdu dans la forêt équatoriale entraînerait-il une suite semblable de répercussions? La réponse est certaine.

Ces remarques achèvent de préciser à nos yeux le véritable caractère de l'action des hommes à la surface du globe.

Ce n'est point l'action d'individus isolés. C'est l'action de collectivités vastes, étendues et qui imposent à des masses humaines considérables, aussi haut que nos investigations et nos inductions nous permettent de remonter, des lois, des coutumes, des façons d'agir qui réagissent puissamment sur la conduite de ces masses vis-à-vis des puissances et des ressources de la nature.

Munis de ces indications certaines, nous pouvons reprendre maintenant le problème des divisions, cette étude des cadres naturels et des grandes régions climato-botaniques envisagées en fonction de l'homme, que nous n'avons pu jusqu'à présent entreprendre qu'en quelque sorte par le dehors. Nous ne serons pas exposés, sans doute, à nous méprendre grossièrement sur les tendances, les besoins, ni les modalités d'action des sociétés humaines.

TROISIÈME PARTIE
POSSIBILITÉS ET GENRE DE VIE

CHAPITRE PREMIER

LES POINTS D'APPUI : MONTAGNES, PLAINES
ET PLATEAUX

Reportons-nous rapidement à notre point de départ — il est, on s'en souvient, dans le chapitre II du livre II.

On dit volontiers : LA TERRE et L'HOMME. Deux complexes. Nous avons dissocié l'un, puis l'autre. Et d'abord, nous avons substitué à la notion indistincte et confuse de TERRE, celle d'un Cosmos, d'un grand ensemble harmonique composé de zones climato-botaniques, chacune formant un tout organique et toutes s'équilibrant de part et d'autre de l'Équateur. Puis, à la notion d'HOMME, par un processus analogue, nous avons substitué celle de Sociétés humaines et cherché à déterminer la véritable nature de l'action de ces sociétés en face des sociétés animales et végétales qui peuplent les diverses régions de la Terre. — Le gros problème subsiste : c'est celui de la valeur qu'ont, pour l'homme, les cadres naturels du Cosmos. Et déjà nous l'avons posé devant nous ; à vrai dire, c'est de lui-même qu'il se pose, et sans effort ; mais il faut le reprendre.

Dégageons bien ses termes et ses données. Certains disent : Régions naturelles, régions climato-botaniques, grands



ensembles de forces qui agissent sur les hommes, directement, avec une puissance véritablement souveraine et déterminante : elles impriment leur marque sur toutes les manifestations de leur activité, des plus humbles aux plus compliquées et aux plus relevées; dans une large mesure, elle sont à la fois la cause et la condition de ces manifestations. C'est la thèse déterministe. Déjà, nous avons montré les difficultés; déjà, nous avons répondu : régions naturelles, simples ensembles de possibilités pour les sociétés humaines qui les utilisent, mais ne sont point déterminées par elles... Seulement, nous n'étions point alors en possession d'une théorie des sociétés humaines et de leur mode d'activité particulier. Et, d'autre part, nous n'avons posé le problème qu'en gros. C'est aux détails maintenant qu'il convient de s'arrêter.

1

LES VICISSITUDES DES POSSIBILITÉS : RÉVEILS ET ASSOUPISSEMENTS.

En réalité, les grands cadres elimato-botaniques dans lesquels il est d'usage, depuis longtemps, d'inscrire les sociétés humaines comme autant d'appendices, si l'on peut dire, aux sociétés végétales et animales qu'on se plaît à considérer comme dépendant rigoureusement des phénomènes météorologiques — ces cadres dans lesquels on verse les hommes par surcroît et, pour ainsi parler, en supplément, n'ont rien de tyrannique, rien de déterminant : il faut le redire sans se lasser, il faut le montrer de toutes les façons.

Les passer en revue, les décrire, les caractériser après tant d'autres n'oblige en rien l'historien ou le géographe à faire rentrer de force, dans les séries composantes d'un ordre pré-établi, les faits qu'il retient de sa description et sur lesquels s'appuie essentiellement son étude. Encore moins ces faits ont-ils pour les hommes et pour leur existence une valeur réelle-

ment déterminante. D'adaptation moins aisée cependant au milieu que les sociétés humaines, les sociétés végétales elles-mêmes ne subissent point la pression exclusive et tyrannique des conditions extérieures ; *a fortiori* les sociétés humaines savent-elles soustraire à cette même pression leur existence propre.

La tentation est forte, il faut l'avouer, d'établir des classifications arbitraires et de déclarer qu'il existe des régions uniformes de géographie physique et humaine à l'intérieur desquelles toutes choses, globalement, et par conséquent toutes créatures vivantes, et donc tous êtres humains, toutes sociétés humaines revêtent un aspect identique.

Voici par exemple miss Semple dont nous citons volontiers le livre intéressant et étudié : *Influence of geographic Environment*, parce que nul autre n'exprime avec une telle bonne foi enthousiaste et candide les idées que, pour notre part, nous tenons à répudier. Elle nous affirme que les côtes de l'Océan Arctique constituent précisément une de ces régions nettement différenciées qu'il y a profit à reconnaître et à étudier comme distinctes (1). Faits de vie végétale, de vie animale, de vie humaine : tous y sont marqués, indistinctement, de la même empreinte : celle du climat. Ostiaks, Lapons, Samoyèdes, Hyperboréens de Sibérie aux caractères mongoliques, tous sont frappés, unanimement, du même sceau. — Mais les Eskimos ? A notre auteur, ils ne peuvent cependant manquer d'apparaître sous un aspect qui les distingue des peuples précédents. Ils font difficulté : qu'à cela ne tienne. Mongoliens d'origine ou de race indienne divergente, Miss Semple les proclame en tous cas « personnages de transition », et voilà la difficulté levée. Voyez leur taille, leur allure, leur couleur : ce sont les frères des Sibériens. Recueillez et examinez leurs indices céphaliques : ce sont proches parents des habitants de l'autre bord du

(1) SEMPLE, **XC**, chap. 6.

détroit de Behring, Ainsi se satisfait à peu de frais et sans grands efforts, il faut l'avouer, un amour exagéré des cadres préétablis.

Veut-on un autre exemple ? Des solitudes glacées du pôle, passons aux chaudes contrées de la zone subtropicale (1). Région physique et humaine bien nettement tranchée, celle qu'habitent les nègres au sud du Sahara : un territoire étroit, limité par le tropique; un relief peu ou mal diversifié ; les mêmes conditions météorologiques pesant sur un sol à peu près constant : le développement social, par conséquent, est monotone et lent ; l'agriculture, rudimentaire ; la vie pastorale, représentée seulement par ses formes les plus inférieures. N'objectez point qu'un tel tableau est assez grossier ; qu'il repose sur une connaissance bien superficielle de la géographie physique et humaine d'une contrée que les explorateurs, de plus en plus, nous dépeignent comme extrêmement variée dans ses productions, extrêmement riche dans ses possibilités, toute composée de « pays » totalement différenciés et toute peuplée d'une véritable marqueterie de tribus appartenant à des souches originelles parfaitement hétérogènes ; n'objectez rien, car on n'objecte rien d'utile à un croyant muni d'un dogme indiscutable.

Et ce dogme, c'est un dogme ratzélien : « Si l'espace considéré est limité et peu différencié, le type physique et la civilisation qui s'y rencontrent sont monotones. » — Nous disons, nous, tout différemment : « Cadres régionaux, au sens large du mot, soit. Mais, dans l'ensemble de conditions physiques qu'ils représentent, ne voyons que des possibilités d'action. Et, ajoutons-le tout de suite, pour prévenir une objection qui se présente d'elle-même : ces possibilités d'action ne constituent pas une sorte de système lié : elles ne représentent pas dans chaque région un tout indissociable : si elles sont saisissables, elles ne sont pas saisies par les hommes toutes à la fois, avec la même

(1) SEMPLE, *ibid.*



force et dans le même temps : autrement, à quoi tendrait le procès que nous prétendons instituer contre le déterminisme[?] et, sous une autre forme, la valeur déterminante des régions géographiques n'apparaîtrait-elle point comme très réelle[?] — En fait, dans ce domaine comme ailleurs, la vieille formule leibnizienne est utile à retenir — que tous les possibles ne sont pas compossibles.

*
* *

Pour se présenter toutes dans une même région à l'initiative des sociétés humaines, les possibilités n'exercent point fatalement une action synchrone et d'égale importance. Les partisans eux-mêmes de la « prédestination géographique » sont bien obligés de le reconnaître. Miss Semple, par exemple, nous dit d'elle-même et fort raisonnablement (1) qu'il convient de se défier des généralisations abusives; qu'en suite d'une analyse insuffisante, on peut fausser les faits en les traduisant dans des formules sommaires et défectueuses; qu'on est tenté de s'exagérer l'importance de tel ou tel facteur, parce qu'il y a beaucoup de forces à étudier et qu'on tend toujours à simplifier arbitrairement l'action de chacune d'elles, non moins qu'à en réduire le nombre total. Elle constate que toutes les influences ne sont pas de même sens; elle entend par là que les facteurs de la géographie humaine agissent avec une intensité variable selon les âges — et elle analyse cette variété assez judicieusement, en groupant ses remarques sous trois chefs principaux.

D'abord, nous fait-elle observer, les sociétés humaines s'affranchissent de mieux en mieux de la tyrannie originelle des cadres naturels; les progrès de la civilisation matérielle et de la médecine permettent, au prix de modifications ou de perfectionnements du costume, du régime, de l'hygiène, soit à l'hu-

(1) XC, chap. 1.

manité prise dans sa totalité, soit à telle ou telle de ses fractions particulières, de sortir aisément du domaine primitif dans lequel on serait peut-être tenté de la parquer. En fait, c'est une des grandes supériorités de l'Européen : il est seul, jusqu'à nos jours, capable de varier ses précautions suffisamment pour subir sans trop de dommages les hivers polaires et la chaleur d'étuve du Centre africain. « Les Indiens que Pizarre recrutait à la côte mouraient de froid sur les plateaux de l'intérieur ; les porteurs des environs de Mexico grelottaient de fièvre lorsqu'ils descendaient à la Vera-Cruz (1). »

En second lieu, note toujours miss Scoble : dans une région déterminée, les conditions peuvent changer d'importance et de valeur. Ainsi une civilisation à son origine peut tirer grand avantage d'un habitat isolé, étroit, protégé — mais le même habitat (et précisément en raison de ses avantages primitifs qui, se retournant, deviennent autant de désavantages) pourra, à un stade plus avancé de l'évolution, constituer une gêne réelle pour ses habitants : l'Égypte, la Phénicie, la Crète, la Grèce insulaire et péninsulaire ont connu de ces vicissitudes ; contrées privilégiées à l'origine, elles ont cessé rapidement de l'être, tandis qu'au contraire les plaines russes qui furent autrefois un habitat défavorable sont devenues sur le tard la partie la plus riche et le membre essentiel d'un État qui eut sa grandeur et sa prospérité.

Enfin, troisième ordre de remarques. Les faits de relations entrent, doivent entrer largement en ligne de compte, lorsqu'on entend porter des jugements de valeur sur les contrées. Aux destins des régions diverses du globe, ni l'évolution des grandes voies de trafic et de circulation mondiales n'est chose indifférente, ni celle du réseau de voies qui s'établit entre ces régions et les régions voisines en fonction de leurs relations réciproques, politiques, ou économiques ou intellec-

(1) CAPITAN et LORIN, CCII, p. 401.



tuelles et morales. Il est à peine besoin de le démontrer.

Aux points d'aboutissement, aux points de croisement des voies importantes, des groupements s'organisent, s'étendent, prospèrent. Tous les historiens s'empressent de mettre en valeur cette influence bienfaisante des routes, et pour toutes les époques. En France, pour n'alléguer que des Français, c'est Déchelette pour les époques préhistoriques elles-mêmes; c'est Camille Jullian pour les tribus de la Gaule; c'est Vidal de la Blache pour la France (1).

Tout ceci est juste, et ne soulève point de critiques. A une condition : c'est qu'on ne parle pas de nécessité. Rien de strict, rien de rigide, rien de mécanique : une fois de plus, il se vérifie que l'accord qui s'établit entre le globe et ses habitants se compose à la fois d'analogies et de contrastes. « Comme toutes les harmonies des corps organisés, disait déjà excellemment Reclus, il provient de la lutte aussi bien que de l'union, et ne cesse d'osciller autour d'un centre de gravité changeant » (2). Il y a des cas où, en effet, c'est bien de la facilité, de la fréquence, de la multiplicité des relations avec l'extérieur que naissent des groupements parfois considérables; il y a d'autres cas où, tout au contraire, c'est l'extrême isolement, l'éloignement des routes, l'inaccessibilité qui constituent pour des peuples ou pour des sociétés un avantage positif et dont elles tirent profit.

L'histoire de la Russie en fournit une démonstration notable. Les steppes du Sud, c'est-à-dire la partie vraiment riche du pays, celle des Terres Noires, ont servi de chemin et comme de véhicule aux grandes invasions. Mais les grandes invasions, là, se sont prolongées non seulement jusqu'au moyen âge, mais jusqu'à la période moderne. Sous leur choc incessant, les sociétés n'avaient pas le temps de prendre pied dans la Russie

(1) Nous reviendrons plus loin sur ces questions. Voir le chapitre II de la quatrième partie.

(2) RECLUS, LXXXVII^a, t. II, p. 619.



méridionale. A peine installées, elles se trouvaient foulées, disloquées, balayées par la nouvelle vague qui, presque fatalement, suivait les traces de celle qui avait précédé directement leur installation. Aussi, au xiv^e siècle, au xv^e siècle encore, tout le Sud de la Russie, en commençant par le gouvernement d'Orel, était « un désert absolu » (1). Au début du $xvii^e$ siècle, « l'époque troublée » faisait revivre les grandes voies des invasions tartares, les *Chliahs* traditionnels (2). Et au temps de Pierre le Grand seulement cessait ce paradoxe : le *tchernoziom* désert, tandis que le *læss* était peuplé; et le Nord lui-même, sauvage et misérable, moins sauvage cependant et moins misérable alors que le Sud (3). Aussi, ce n'est pas là, ce n'est pas dans la région de passage aisé de la Russie, dans les steppes ouverts trop aisément aux envahisseurs qu'a pris naissance l'État russe; c'est dans la partie pauvre et retirée du pays, dans les clairières, les *polia* ou *poliany* (4), qui parsèment la zone boisée, au nord des Terres Noires, là où se sont fondées les vieilles villes historiques : Rostov-la-Grande au bord de son lac; Pereiaslav-Zalèskii et Vladimir-Zalèskii, c'est-à-dire d'au delà de la forêt; Iourev-Polskvoi, c'est-à-dire de la clairière; Moscou, enfin, entourée à distance d'une ceinture presque continue de forêts.

Dissociation curieuse en vérité des notions de fertilité, de richesse naturelle et des possibilités primordiales d'existence; curieux exemple aussi d'une sorte de renversement des valeurs : mais il n'est pas isolé. Car, dans la genèse de la Russie, la forêt protectrice n'a fait que jouer le même rôle défensif que, dans une tout autre contrée, sous un tout autre ciel, une longue suite de lagunes, d'eaux captives, isolées de la mer par les cordons littoraux des *lidi* et parsemées de petites îles habitables. C'est à leur abri que, fuyant un pays plus

(1) MILIOUKOV, CCXXVII, p. 70.

(2) *Ibid.*, p. 72. — (3) *Ibid.*, p. 40-41.

(4) D'ALMEIDA, XI, 1910, p. 180.



riche, au sol stable et dégagé, éminemment apte à recevoir des routes et les ayant reçues de bonne heure, mais, précisément pour cette raison, foulé par trop d'invasions comme l'était la plaine russe — les gens d'Altinum, de Monselice, de Padoue vinrent s'établir à Torccllo, à Burano, à Murano, ou, plus au sud, à Malamocco, et à Chioggia, en attendant qu'ils fondent à Rialto, à Olivolo, à Spinalunga, dans ces groupes de terres d'abord dédaignées, le grand centre politique de l'État vénitien (1).

*
* *

Ces faits sont par eux-mêmes si parlants que les théoriciens et les champions les plus irréductibles de la prédestination géographique ne pouvaient manquer de les constater — quitte, du reste, par une sorte d'inconséquence assez répandue, à ne point renoncer pour autant à leur thèse fondamentale et favorite. Et pourtant, que de cas analogues dans l'histoire; que d'exemples de mutations soudaines de valeurs ou de destinées!

Citerons-nous, une fois de plus, le cas classique par excellence, celui de l'Angleterre « qui est une île »? C'est la race, nous dit-on, ce sont les origines normandes d'une partie de sa population; et c'est le pays non moins, c'est l'insularité de la Grande-Bretagne qui sont les deux causes explicatives de la puissance maritime anglaise. La navigation répondait au vieil instinct originel d'une notable part des citoyens britanniques. Et la navigation était pour l'île une absolue nécessité. — Sans doute. Seulement, quoi de commun entre l'Angleterre de l'Heptarchie et l'Angleterre moderne? entre l'Angleterre normande et celle de Cromwell? Le milieu n'a point varié, cependant, ni la composition d'une population stable et homogène depuis longtemps.

Et qu'on ne déplace pas le problème. Qu'on ne vienne pas

(1) MOLMENTI, *La vie privée à Venise*, Venise, 1895, in-8, ch. I; DIEHL, *Une république patricienne: Venise*, Paris, 1913, ch. I.



prétendre que, vieux pays de marins et prédestiné à l'être, l'Angleterre a simplement passé par les mêmes vicissitudes (mais en sens inverse) qu'un autre grand et vieux et célèbre pays de marins non moins prédestiné : nous voulons dire la Grèce. La Grèce antique était une grande puissance maritime. La Grèce contemporaine n'est plus qu'une petite puissance maritime. Mais ce n'est pas tant son effort qui a diminué de valeur, que le milieu autour d'elle qui s'est transformé. Jadis, son activité maritime s'exerçait, prépondérante, dans cette partie du monde méditerranéen, dans ce bassin oriental de la Méditerranée qui constituait proprement le monde civilisé dans sa totalité ; aujourd'hui, son activité s'exerce toujours dans cette même partie du monde méditerranéen, mais qui n'est plus qu'une petite et faible province de l'œkoumène. Inversement, l'activité maritime de l'Angleterre s'exerçant dans un Atlantique à une seule rive, si l'on peut dire, et dans des mers d'importance locale, n'avait point d'importance : mais la révolution maritime du xv^e siècle finissant a promu cette activité au rang éminent où nous le voyons... Analogie tout à fait abusive, on en conviendra. Jusqu'aux temps d'Élisabeth, l'activité des Anglais sur la mer ne mérite point d'être signalée : Richard Ehrenberg a parfaitement exposé, dans son livre remarquable sur Hambourg et l'Angleterre au siècle d'Élisabeth, comment et pourquoi cette activité commença à se manifester ; on y suit fort bien la façon dont le commerce d'exportation des draps, monopolisé par la guilde des *Merchants Adventurers* (1), se transforma, à partir de la fin du xvi^e siècle, en commerce de transit ; mais, auparavant, la *old merry England* vivait d'agriculture et d'élevage, et elle était concentrée, repliée en terrienne sur son île. Non, en vérité, ce ne fut point un pays de navigateurs qui se borna à persévérer dans son être cependant qu'une grande révolution, extérieure

(1) EHRENBURG, *Hamburg und England*, Léna, 1896, p. 27.



et étrangère à lui, transférait de la Méditerranée à l'Océan, d'un domaine mal accessible aux marins britanniques dans un domaine qui environnait leur pays de toutes parts, le siège de l'activité et de la suprématie maritimes : l'Angleterre a changé d'être, voilà le fait véritable, ou, plus exactement, sous l'empire de causes qui ne dépendaient en rien de la race ni du milieu géographique, des forces assoupies, des puissances endormies se sont réveillées brusquement d'un sommeil séculaire — et ont joué.

L'histoire est pleine de semblables réveils. Et, plus encore peut-être que celle des peuples eux-mêmes, l'histoire de leurs relations réciproques — l'histoire de ces grandes voies de communication mondiales qui tiennent une place si considérable dans la vie quotidienne et dans le devenir des sociétés humaines. Nous aurons plus loin, dans notre quatrième partie, l'occasion d'y revenir ; mais, dès maintenant, notons-le : rien d'intangible là non plus, rien de fixe, rien de perpétuel — rien que des possibilités, une fois encore.

Les routes terrestres, fixées en apparence à un support rigide, sont assujetties, semble-t-il, à tout un ensemble de conditions physiques et géographiques parfaitement cohérent et déterminant : leurs réseaux, en réalité, ne cessent de se déformer et de se reformer, avec une extrême mobilité. N'est-ce point à travers les régions jadis inaccessibles des Alpes, n'est-ce point au cœur même de cette Suisse, naguère encore véritable pôle de répulsion pour les voyageurs, qu'on a vu se presser à l'envi, dans ces dernières années, les plus grandes voies et les plus fréquentées de l'Europe, les grandes transversales du Nord vers le Midi, vers la Méditerranée et, par delà, vers l'Orient et l'Extrême-Orient ? Quelle course au tunnel, dans les dernières années qui ont précédé la guerre ; quelle succession presque ininterrompue de percées, toutes plus dispendieuses et plus difficiles les unes que les autres — et réalisées au prix des plus grands, des plus coûteux efforts ! Après le Simplon, les lignes

autrichiennes des Tauern, du Pyhrhn, des Karawanken, ouvertes en 1909-1910; le Lötschberg bernois, livré à la circulation en août-septembre 1913; le Hauenstein, tout récemment achevé; le Nice-Coni par le col de Tende — et la liste innombrable des projets colossaux, du Mont Blanc au Splügen et à la Greina...

Mais sur mer, même spectacle. Il y a eu, dit-on, au xvi^e siècle, une translation de la vie maritime d'un domaine à l'autre : de l'antique Méditerranée au jeune Océan. La formule aurait besoin d'être interprétée, d'ailleurs; il ne faudrait pas croire qu'il y ait eu, au lendemain de la découverte colombienne, quoi que ce soit de ressemblant à une véritable « révolution marine »; après 1492 comme avant, le commerce des pays du Nord fut, pour les riverains de la Baltique et de la mer du Nord, le gros enjeu; l'héritage de la Hanse, voilà essentiellement ce que convoitèrent Anglais et Hollandais; les conséquences de la découverte d'un monde nouveau furent lentes à se manifester, d'autant plus lentes que ce monde avait presque tout à nous emprunter, presque rien à nous donner et qu'il était extrêmement peu peuplé. Les produits spéciaux d'Amérique (les métaux précieux exceptés) n'ont commencé à jouer un rôle notable dans l'économie européenne qu'au xvii^e siècle; il fallait un peuplement européen dense et économiquement intéressant dans le continent nouveau pour que l'Atlantique devînt une mer à traversées multiples et régulières.

Cette réserve faite, la constatation en gros reste juste : pendant un temps, l'Atlantique a pris le pas sur le trafic méditerranéen. Mais — seconde phase — la percée de l'isthme de Suez n'a-t-elle point rendu à la vieille mer intérieure une splendeur et une importance nouvelles? Ces tunnels innombrables qui trouent les Alpes, vers quoi tendent-ils en effet? Vers l'Italie pour l'Italie? L'objectif, économiquement parlant, serait un peu mince. L'Italie n'est ici que la portière de l'Orient, que



l'avant-garde de l'Égypte, tendant sa péninsule vers Alexandrie (1). — Troisième phrase : prépondérance méditerranéenne; et puis déclin; et puis renouveau d'activité... Mais l'achèvement du chemin de fer de Bagdad n'entraînera-t-il point de conséquences fâcheuses pour ce renouveau? — Mais, en sens contraire, le développement croissant de la vie maritime et de l'activité économique dans les pays riverains de l'Océan Indien; l'essor nouveau de l'Union sud-africaine tirant les conséquences économiques de la guerre mondiale — tout cet apport de jeunes énergies et de productions neuves ne compensera-t-il point, pour Suez, le déficit causé par l'ouverture au trafic, et surtout aux voyageurs, du chemin de fer d'Haïdar-Pacha à Bagdad et au golfe Persique? Ne l'escomptent-ils point, les promoteurs actuels d'un grand port moderne à Suez, avec pour centre une raffinerie de pétrole, et un chenal d'accès dragué à plus de 12 mètres?

Cependant, combien de routes séculaires, en Afrique, en Asie, dans les deux Amériques, se trouvent brusquement désertées et demeurent en sommeil, alors que leurs conditions physiques d'établissement demeurent toujours invariables et sans changements?

Perpétuelles mutations, et de plus en plus rapides, et de plus en plus fébriles, pourrait-on dire. C'est au jour le jour, avec une attention de toutes les minutes, qu'il faut suivre aujourd'hui le développement du réseau mondial des voies de communication pour n'être en retard jamais ni d'un projet, ni d'une révolution. Et pourtant, la configuration du globe, la forme des continents ni leurs rapports physiques n'ont changé. Les aptitudes traditionnelles des peuples non plus. Les possibilités semblent persister, identiques. Elles s'endorment en réalité pour se réveiller, puis s'assoupir à nouveau, alternativement. Elles sont permanentes sans doute, mais elles ne jouent

(1) EISENMANN, *Les chemins de fer transalpins, Rev. des cours et conférences*, 1914.



pas en permanence et toutes à la fois. Ce sont les touches d'un clavier : si l'on pose le doigt sur l'une d'elles, le marteau fait vibrer la corde ; mais on ne les touche point toutes en même temps, également, nécessairement. Certaines sont frappées fréquemment et, attaquées toujours de même, rendent toujours le même son. D'autres sont tenues, des siècles durant, et ne cessent de donner leur note. D'autres, enfin, pendant longtemps demeurent inutiles, sans emploi, attendant le réveil. — Alors, il n'y a que le hasard seul ? Non, mais que l'action des sociétés humaines.

II

COMMENT DÉFINIR LES POSSIBILITÉS ?

Parvenus ici, marquons le point. Par approches successives, nous serrons de plus en plus étroitement le problème. Régions naturelles, simples ensembles de possibilités pour les groupements des hommes... Seulement, si ces possibilités constituent des systèmes définis et permanents, qu'avons-nous gagné à notre discussion ? Les systèmes de possibilités ne ressemblent-ils point, trait pour trait, à ces ensembles de forces dont il était question jadis ? On a changé le mot, n'aurait-on point gardé la chose ? Semblables comme des sœurs aux puissances naturelles, les possibilités ne conditionnent-elles point avec la même rigueur l'action des hommes ? — Non, puisqu'il n'y a rien là de synchronique, rien de nécessaire, rien de déterminé : des variations perpétuelles, et des mutations et des chutes en sommeil et des réveils brusques, et l'activité humaine qui mène le jeu... — Mais alors, si les possibilités ne doivent jouer chacune qu'un rôle éphémère et intermittent, comment en tenir compte dans une œuvre de science ?

Ainsi le vrai problème se dégage, dans ses termes précis. Il consiste à bien analyser la notion de « possibilité », d'abord. Ensuite, à classer les régions par ordre de possibilités croissantes



ou décroissantes — ou, si l'entreprise paraît, à bon droit, infiniment trop ambitieuse et d'ailleurs trop précaire, trop momentanée — à établir du moins entre elles une sorte de hiérarchie sommaire, mais précise. Si les régions n'offrent que des possibilités, elles n'en offrent pas toutes la même somme. Et ces possibilités ne sont pas toutes de même valeur — de même qualité. N'agissant point d'une façon constante et comme en vertu d'un automatisme, plus elles seront nombreuses, plus on aura chance d'en trouver d'agissantes à un moment donné. Sur ce fondement peut reposer cette sorte d'ordonnance hiérarchisée dont nous parlions. Ordonnance assez difficile à établir, du reste, car comment définir les possibilités?

*
* *

Évidemment, la condition primordiale pour qu'une société humaine puisse prendre pied et se développer dans une région donnée — c'est qu'elle y trouve à sa disposition un monde animal et, plus encore, un monde végétal assez riche pour subvenir à ses besoins. Mais cette correspondance résulte-t-elle simplement et automatiquement, avec une sorte de brutalité mathématique, du jeu d'un seul facteur : le nombre des espèces ou des individus? Est-ce de la seule considération de la densité botanique ou zoologique d'une contrée qu'on peut déduire les avantages ou les inconvénients qu'elle présente pour les groupements humains? En d'autres termes, de la longueur plus ou moins grande du catalogue, de l'ampleur plus ou moins vaste de l'inventaire des plantes ou des animaux de cette contrée, peut-on conclure à la richesse ou à la pauvreté de cette région? En aucune façon.

Par une sorte de paradoxe apparent — mais qui n'est qu'apparent, nous allons bien le voir — l'extrême abondance, ici, produit parfois les mêmes déplorables effets que l'extrême pénurie. L'homme, dans certains milieux, aux prises avec une exubérance, une abondance botanique ou zoologique excessive,

ne peut se faire sa place et réussit mal dans ses entreprises. Trop de richesses équivalent pour lui, pratiquement, à la pénurie qu'il rencontre dans d'autres milieux. Sa vie est comme étouffée et paralysée par l'excès de vie des êtres qui l'entourent. La considération simultanée ou successive de deux zones terrestres aussi contrastées que la zone polaire et subpolaire d'une part, la zone intertropicale d'autre part, le démontrerait jusqu'à l'évidence. Inutile cependant d'instituer un parallèle en règle. Aussi bien, que, dans les contrées arctiques et antarctiques, l'homme voit mille obstacles se dresser en face de lui, du fait de la pauvreté en ressources de ces régions — on est généralement porté à l'admettre sans trop de difficultés ; et la démonstration n'a point besoin d'être faite. Pour les contrées intertropicales, au contraire, elle n'est sans doute point entièrement superflue.

C'était jadis, en effet, un lieu commun que de décrire ces chaudes contrées, leur végétation, leurs ressources botaniques ou zoologiques avec un enthousiasme plein d'illusions. N'étaient-ce point là les terres de promesse où une nature généreuse, comblant l'homme, le dispensait presque de tout effort, lui ôtait maternellement la peine et le souci de se vêtir, de se loger, de se nourrir : tant de fruits succulents poussaient, sans qu'il en prit soin, qu'il n'avait pour ainsi dire qu'à étendre la main : sa nourriture était là, succulente et choisie. Toute une esquisse psychologique du bon sauvage des pays chauds suivait cette géographie un peu trop idyllique.

Mais, aujourd'hui encore, tant d'antiques rêveries ont-elles été toujours et partout remplacées par de solides notions ? Voici la sylve équatoriale, celle de l'Amazonie et celle du Congo. Des botanistes enthousiastes, mais un peu pressés (1) ne nous en font-ils pas, par saine routine, d'idylliques peintures ? « La nature y est toujours en fête. Ce sont les régions fortunées de l'éternel

(1) COSTANTIN, *La nature tropicale*, CV, Introduction, *passim*. Le volume est relativement récent, de 1899.



été où s'épanouit la puissante flore équatoriale... Dans ces pays, l'homme n'a pas besoin d'efforts pour vivre; les productions de deux ou trois arbres peuvent suffire à le nourrir pendant une année entière et partout il trouve à sa disposition les fruits les plus variés et les plus délicats. » Bien plus : l'enthousiasme du présent déborde et reflue sur le passé, sur l'antiquité la plus reculée : et nous voici lancés en pleine genèse : « L'homme primitif avait plus de chances là que dans les régions froides de ne pas mourir de faim; aussi est-ce vraisemblablement de là qu'il a rayonné sur toute la surface de la terre » (1). Arrêtons-nous dans ces visions de Cocagne : autant de mots, aussi bien, autant d'erreurs; tous les témoignages des observateurs, des explorateurs modernes le démontrent jusqu'à la satiété.

Difficile à habiter : telle est la haute forêt tropicale; telle nous la présentent tous ceux qui se sont trouvés réellement aux prises avec ses troncs énormes, massifs, prodigieusement hauts et serrés, filant droit comme des flèches vers un ciel d'un blanc éblouissant, mais inaccessible à la vue, reliés en dessous et comme cimentés les uns avec les autres par un lacin formidable de lianes, d'épiphytes, de buissons et d'épines cherchant à grimper jusqu'à la couronne de la forêt, jusqu'à la lumière absente des sous-bois, pour y étaler leurs fleurs et y mûrir leurs grains (2). Se faufiler à travers ces murailles vivantes et opaques : problème ardu; y trouver une issue, si l'on n'est pas le familier-né de ces contrées hostiles, et prodigieusement rompu à la gymnastique toute spéciale qu'elles nécessitent : chimère.

Il y a longtemps que tout cela a été dit. Il y a longtemps que, dans une de ses lettres au *Daily Telegraph*, datée de Manycnéma, Afrique centrale, le 1^{er} novembre 1876, Stanley a dénoncé le mirage de la forêt vierge (3), séduisante à dis-

(1) *Contra*, entre autres, M. BOULE, dans XVI, 1916 (t. XXVII), p. 498.

(2) COSTANTIN, CLV, p. 194 sq.

(3) Lettres de H. M. Stanley, traduites par Bellanger, Paris, 1884, in-16, p. 216-220.



tance, fascinante même, d'une beauté, d'une splendeur sans égale lorsqu'on la contemple de loin, du sommet de quelque cime dominant le mur des arbres — sauvage, ingrate, fermée à l'homme dès qu'on cherche à y pénétrer et, comme Stanley le dit avec un accent remarquable, accablante vraiment par son silence, son énormité, son manque de proportions et de rapport visible à l'humanité. Et certes, depuis Stanley, notre connaissance de la forêt tropicale a fait des progrès. De nombreuses missions forestières — missions françaises d'A. Chevalier, ou du commandant A. Bertin; mission belge au Mayambé du comte J. de Broy, toutes extrêmement récentes — ont précisé nos idées notamment au sujet de la composition exacte des massifs forestiers, et aussi de leur discontinuité relative; elles nous ont montré que la densité des forêts-galerics a souvent trompé les voyageurs sur le vrai caractère des régions qu'ils traversaient, que les vides étaient plus vastes qu'on ne pensait, les clairières broussailleuses plus fréquentes, l'enchevêtrement de la forêt et de la savane habituel jusque sous l'Équateur. En même temps, une sorte de réaction se produisait, parallèlement, contre les conceptions trop absolues et les évaluations trop strictes qui nous amenaient à voir de véritables déserts dans ces contrées: la carte générale du peuplement, que renferme le récent *Atlas of Economic Geography* de Bartholomew, traduit aux yeux, d'une façon peut-être excessive, ce revirement (1).

Mais, tout ceci dit, c'est bien la note de Stanley que donnent, à des années de distance, les observateurs les plus qualifiés de la zone forestière africaine. Voici le D^r Cureau, auteur d'une étude (2) un peu trop systématique, un peu trop construite, un peu trop schématique aussi, mais pleine de faits et de remarques

(1) BARTHOLOMEW, X^e feuille 7. La carte attribuée à la forêt équatoriale africaine de 10 à 25 habitants au kilomètre carré (26 to 64 persons per square mile), mais à celle du Brésil moins de 1 habitant par kilomètre carré.

(2) CUREAU, CLXXIX, p. 30.



utiles sur les sociétés primitives de l'Afrique équatoriale. Impossible de mieux marquer que lui le contraste de la forêt avec la plaine — de la compacte forêt vierge, sombre, silencieuse, monotone, peu colorée (la teinte générale du paysage est verte, terre de Sienne et grisâtre) et à l'intérieur de laquelle « l'épais plafond des frondaisons toujours vertes vous écrase, la lourde et fade humidité vous oppresse, le demi-jour verdâtre vous angoisse ». Embroussaillée ici, avec des enchevêtrements de plantes qui opposent à la marche « un obstacle à la fois souple et résistant », elle est dégagée là, avec des fûts énormes qui se pressent ; mais il faut enjamber alors la saillie des racines, escalader le tronc des géants terrassés par le temps, sentir son pied glisser sur l'épaisse lisière des feuilles mortes, s'enliser dans la pâte de bois pourri... Et pareillement, de « l'homme des bois », le D^r Cureau accuse le contraste avec l'homme des plaines : de l'homme des bois menant, dans son obscur séjour sous ces voûtes ténébreuses, une existence inquiète et soupçonneuse de reclus perpétuel — et qui, tiré de ses taillis, amené au grand jour en pays découvert, « paraît ébloui et troublé comme la chauve-souris que la lumière aveugle » (1).

Or, en apparence, cet « homme des bois » a tout pour prospérer. Le D^r Cureau rend fort bien l'impression de vie intense, mais en quelque sorte latente, que la grande forêt fait éprouver à ses hôtes : et non seulement par l'extrême luxuriance de son peuplement végétal, par l'ampleur formidable de ses grands arbres, par le jet vers plus de lumière de ses plantes secondaires — mais par « ce formidable grignotement de tout ce que la création a produit d'êtres minuscules, de larves dévastatrices, d'insectes aux mandibules acérées qui atteste la fécondité sans pareille d'une vie animale pullulante ». Or, sa conclusion est nette : là, point de gaieté, point de joie ; la nature

(1) *Ibid.*, p. 30 et p. 302.



y est une marâtre pour l'homme. « Elle lui refuse la nourriture, cette nécessité de la vie : car les arbres tiennent leurs fruits à des hauteurs inaccessibles, et la chasse en forêt est une loterie. Elle lui refuse le soleil, source de santé et de bonne humeur. Pas d'herbe pour réjouir le regard ; pas même de mousse pour y étendre ses membres fatigués (1)... »

*
* *

Choses d'Afrique. Mais, si nous interroignons les meilleurs connaisseurs des choses d'Amérique sur les sylves amazoniennes, les témoignages seraient identiques. Premières impressions, de fécondité inépuisable : « la terre y est chaude, d'une chaleur moite d'être vivant, faite de fermentations incessantes et de mille putridités fécondes », dit M. Rivet (2). Mais, étude faite, le jugement se trouve révisé : « fertilité plus apparente que réelle », dit M. Le Cointe (3). Le sol est maigre, sable et argile, ou roche ; par-dessus, un revêtement assez mince de terre arable, que les pluies, dès qu'on déboise, emportent aisément ; on s'aperçoit alors, brusquement, qu'il n'y avait là qu'un « désert habillé de verdure et n'attendant que l'occasion de reparaitre ».

Au fond, une nature végétale sans sourires pour l'homme et point de ressources accessoires : le bilan est pauvre. Aussi, conséquence naturelle : les peuples du Centre africain vivent sous le régime permanent de la faim. « Manger tout son saoul, se rassasier jusqu'à l'indigestion, est l'idée fixe du Nègre » (4). « Paradoxe apparent », « cet état perpétuel de demi-famine sur un sol vierge, qui regorge pourtant de sève et de fécondité ». Rien de plus compréhensible cependant. Le gibier, peu abondant, de grande résistance physique, tout à fait dangereux

(1) *Ibid.*, pp. 29-30. — (2) Dans **XVI**, 1907, p. 83.

(3) *Climat de l'Amazonie*, **XI**, 1905, p. 458.

(4) CUREAU, **CLXXIX**, p. 252.

lorsqu'il se nomme éléphant, ou hippopotame, ou bœuf sauvage. L'élevage, laissé pour ainsi dire aux soins du bétail lui-même : petit bétail d'ailleurs, mouton, chèvre, le tout très rare, de chair maigre, coriace, de mauvais goût : point de gros bétail, guetté par les maladies contagieuses (1). L'agriculture, rudimentaire : quelques minces champs de manioc, de sorgho, de petit mil, de patates, dans des clairières trop rares. Mais la pratique agricole serait-elle plus savante dans ses procédés, plus perfectionnée dans ses méthodes, le résultat ne différerait guère sans doute. Les tentatives européennes de culture n'ont point donné d'excellents résultats jusqu'à présent. Trop d'ennemis guettent la plante, pour ne point parler des difficiles conditions d'un climat à variations brusques — qui tantôt brûle les plantes, les sèche, les consume ; tantôt les déterre, les charrie, les ensevelit sous des amas de sable baigné d'eau. Les produits spontanés du sol, les tubercules qu'on déterre dans la brousse : vivres de famine, nous dit l'explorateur Chevalier (2), renfermant soit des glueosides, soit de l'acide cyanhydrique et qui nécessitent toute une série de préparations pour pouvoir être utilisés tant bien que mal. La seule prodigalité de la nature, ce sont les chenilles, les limaces, les grenouilles — et ces insectes surtout, fourmis, termites, sauterelles, papillons, dont nous ne pouvons imaginer, en Europe, l'invincible ténacité ni le grouillement perpétuel : si avides, si dévorants, si indomptables qu'on a pu l'écrire : « la vraie bête féroce de l'Afrique équatoriale, la plus redoutable, c'est l'insecte » (3). — Seulement, par compensation, les indigènes, Bandas, Mandjas ou autres, les ramassent à pleins paniers pendant l'hivernage et les mangent ; la graisse de termite, notamment, leur est d'une ressource familière (4).

(1) *Ibid.*, p. 258. — (2) CHEVALIER, **CLXXVIII**, pp. 112.

(3) CUREAU, **CLXXIX**, p. 253.

(4) CHEVALIER, **CLXXVIII**, pp. 89-90.



Qu'on s'étonne dès lors de voir la famine régner perpétuellement dans ces contrées et le cannibalisme y persister encore ? Sans doute, cette pratique n'est pas strictement alimentaire. Elle a pour cause probable une sorte de fétichisme rituel qui pousse l'indigène à s'incorporer les qualités de sa victime en dévorant tout ou partie de son cadavre ; il n'en est pas moins vrai que les repas anthropophagiques sont souvent une ressource réelle pour les affamés — pour ces Bandjas de l'Oubanghi par exemple, étudiés par Chevalier et qui, en cas de besoin, n'hésitent pas à repêcher les cadavres jetés à l'eau pour s'en repaître : le nègre n'a pas d'aversion, on le sait, pour la viande faisandée — ni même pour la charogne en décomposition. C'est le D^r Cureau qui nous rappelle que « les anciens commandants de la station de Banghi ont dû longtemps poster dans le cimetière une sentinelle en armes pour soustraire les morts récemment enterrés à la voracité des indigènes » (1). On ne mange pas l'odeur, constate le nègre avec philosophie.

Et, sans doute, la forêt n'emplit pas tout le domaine inter-tropical. Mais est-ce dans les régions occupées par la latérite, cette argile produite par décomposition des roches anciennes, granite, gneiss, diorite, sous l'action des pluies abondantes des tropiques, est-ce dans la terre rouge du Décan, de l'Indo-Chine, de Madagascar, du Congo, que nous allons chercher et rencontrer des facilités spéciales d'existence pour les groupements humains ? Émile Gautier, qui l'a étudiée à Madagascar, nous dit qu'elle y montre la couleur, la cohésion et... la fertilité de la brique d'où provient son nom ; creusée de place en place par l'outil, elle sert alors de récipient dans le fond duquel les hommes déposent, avec les graines, un peu de terre véritable : — Mais tout n'est pas latérite, de ce qui n'est point forêt ? Dès que, sur ce terrain moins ingrat, une quantité d'eau suffisante se précipite, le tableau change ; des possi-

(1) *Op cit.*, p. 257.



bilités d'établissements se créent ? Elles ne sont jamais assez considérables pour que les contrées équatoriales puissent entrer en parallèle avec ces régions tempérées qui n'ont ni l'indigence des contrées polaires et subpolaires, ni l'illusoire richesse des terres intertropicales.

III

LES POINTS D'APPUI DES HOMMES : PLAINES, PLATEAUX,
MONTAGNES.

Ainsi, nous arrivons à déterminer une première catégorie d'éléments qu'il convient de retenir pour une définition générale de la notion de possibilité. Il n'y a possibilité d'établissement pour les groupements des hommes qu'à deux conditions. L'une, qu'il existe un support zoobotanique suffisant, sur lequel puisse s'asseoir convenablement une existence assurée et certaine du lendemain. Mais l'autre, qu'il soit possible de tirer aisément parti des ressources naturelles ainsi mises à la disposition des sociétés humaines : en particulier, que les sociétés végétales et animales puissent être remaniés par les hommes à leur profit et librement — de façon à ce qu'elles se dépouillent de toute excessive et oppressive et, pour ainsi dire, aveugle fécondité.

Et ceci est la condamnation absolue de toute division qui prétendrait se fonder sur une notion arithmétique de richesse ou de pauvreté, cette richesse ou cette pauvreté se mesurant au nombre plus ou moins élevé des espèces et des individus, botaniques ou zoologiques. La notion géographique de richesse ou de pauvreté est toute différente, nous venons de le voir. Mais, en même temps, notons-le une fois de plus : ceci est également la condamnation de tout système de divisions basé uniquement sur la considération du climat. D'autant que, si la nécessité d'un remaniement des sociétés par les hommes



apparaît avec évidence, il faut, pour que les hommes puissent y procéder, qu'une nouvelle condition soit réalisée. Car ils ne peuvent jouer un rôle actif dans un certain milieu végétal et animal; ils ne peuvent s'insinuer utilement dans une région botanique et zoologique, pour la remanier, l'organiser, l'adapter à leurs besoins, que s'ils disposent dès l'abord d'un certain nombre de *points d'appui* favorables au développement de leur libre effort.

Cette notion des points d'appui nous paraît tout à fait capitale — et pour des raisons de méthode non moins que pour des raisons de fait. Grâce à elle, dans la lourdeur massive, dans la monotonie brutale des divisions climato-botaniques, s'introduit ou se réintroduit un principe de variété. Grâce à elle reparait, à côté de l'élément biologique que l'étude des régions climato-botaniques nous incitait à considérer de préférence, l'élément topogéographique si varié, si riche en possibilités, si complexe lui aussi. — Seulement la difficulté commence lorsqu'il faut en préciser le sens, en analyser le contenu réel.

*
* *

C'est une vieille et traditionnelle division que celle de la surface du globe en montagnes, plaines et plateaux. Les géographes contemporains l'ont recueillie de leurs prédécesseurs. Ils ne l'ont point abandonnée — ce qui est peut-être un tort. Ils continuent d'utiliser ces vieilles dénominations, en s'efforçant simplement d'en enrichir le sens par leurs analyses. Ils adjoignent aussi, couramment, une nouvelle « espèce » aux anciennes, celle des dépressions, et portent ainsi à quatre le nombre des formes consacrées du relief terrestre, mais les définitions générales qu'ils en donnent demeurent plutôt vagues.

Recourons, à dessein, à un de ces manuels qui ne se piquent point d'originalité et qui se proposent de publier une honnête

moyenne de résultats acquis bien plutôt que le résultat de travaux personnels : le manuel de géographie générale de Lespagnol, ouvrage mitoyen entre le gros manuel scolaire, trop développé pour des élèves du reste, et l'ouvrage de vulgarisation élémentaire. Il a été publié en 1905 sous le titre de *L'Évolution de la Terre et de l'Homme*. Les quatre formes du relief y sont classées (1). Les montagnes y sont distinguées en montagnes dues aux dislocations, montagnes dues à l'érosion, montagnes dues à l'accumulation. Les premières sont subdivisées en montagnes de plissements, montagnes de rupture et montagnes usées et transformées en pénéplaines. Il semblerait que cet effort d'analyse dût conduire à repousser la notion de montagne ou à la réserver strictement à l'une des catégories analysées seulement ? En aucune façon. On continue à nous dire que « les montagnes représentent des parties de la surface fortement élevées au-dessus du sol », formule bien vague : de quel sol s'agit-il ; partant, de quelle élévation ? relative, ou absolue (nous entendons, par rapport au sol environnant la montagne, ou par rapport au niveau de la mer) ? Montagnes, les Alpes, les Pyrénées, l'Himalaya, le Jura, le Morvan, les monts de Thuringe, les Vosges et la Forêt-Noire : soit. Mais montagnes également (2) « les montagnes de Reims (288 m.) et de Laon (181 m.) », le mont des Cats (158 m.) et le mont Cassel (156 m.) — et aussi, les pénéplaines qui « géographiquement (?) sont des plaines ou des plateaux » (3) ; et encore les dunes des déserts « pouvant s'élever à 200 mètres environ ». Quelle indécision ! « On donne le nom de montagnes à des hauteurs très faibles qui ne dépassent pas 200 mètres ; il est malaisé de déterminer le nombre de mètres à partir duquel la montagne devient une colline, la colline un monticule. Dans la réalité, la hauteur des montagnes n'a

(1) LESPAGNOL, LXXIX, 2^e partie, ch. IX, p. 261 sq.

(2) *Ibid.*, p. 279. — (3) P. 278.

qu'une valeur relative, qui dépend de l'altitude générale du socle où elle s'élève » (1).

La notion de plateau est-elle plus précise? Mais nous avons déjà vu qu'il y avait des montagnes, au sens génétique du mot, qui étaient des plateaux « au sens géographique ». Qu'est-ce donc qu'un plateau, géographiquement parlant? C'est « la forme dominante des régions de hautes terres mal ou peu arrosées ». Leur altitude n'a rien d'absolu. Elle est sans limites précises. D'ordinaire, on limite les plaines à l'altitude de 200 mètres — « mais beaucoup s'élèvent davantage, et, d'autre part, le plateau lorrain n'atteint pas partout cette élévation » (2). Deux cents mètres, notons-le en passant; mais il y a, nous a-t-on dit plus haut, « des hauteurs très faibles, qui ne dépassent pas 200 mètres », et à qui on donne le titre de montagnes. Voilà qui affaiblit par avance la portée de cette remarque, que les plateaux sont intermédiaires entre les montagnes et les plaines. — Au reste, ces plateaux qui oscillent entre 200 mètres et 5 000 mètres (plateau du Tibet), on spécifie encore « qu'ils ne présentent presque jamais de surfaces planes », ce qui n'est pas pour rendre plus claires nos idées.

Enfin, les plaines. Ce sont les régions formant les parties les moins élevées du relief. Les unes sont périphériques, et souvent côtières; les autres sont intérieures. Mais, ici encore, quel critère précis pour distinguer sûrement les plaines des plateaux — et par exemple, dans l'Amérique du Nord, le « plateau lacustre » du Labrador de la « plaine lacustre du Nord » qui lui fait suite sur le pourtour sud de la baie d'Hudson? Altitude relative? Origine tectonique? Tout ceci reste dans un vague et dans une confusion tout à fait remarquables.

Quant aux dépressions, ce sont des régions qui s'abaissent au-dessous du niveau de la mer. Ici, du moins, le critère est net. Mais ce sont aussi des régions qui, « par suite de fractures

(1) P. 281. — (2) *Id.*



suivies d'effondrement, ont subi un abaissement de niveau tel qu'elles sont dominées par les territoires avoisinants » (1). En somme, des plateaux déchus ? Notion relativement nette lorsqu'elle s'applique par exemple au Grand Bassin des États-Unis, ou au Tarim dans l'Asie centrale; mais ailleurs ? « Beaucoup d'autres régions, surtout en Asie, en Afrique et en Australie, présentent le caractère plus ou moins accusé de dépressions et subissent dans une mesure variable la même destinée. » Voilà un « caractère » assez complaisant, celui-là encore. Provisoirement, il est à présumer que ces régions indécisées enrichissent, au choix, la catégorie des plateaux ou celle des plaines.

*
* *

Qu'on ne se méprenne point sur nos intentions. Nous n'avons point idée de nous livrer à des critiques d'une ironie un peu facile sans doute. C'est un très difficile problème qui se pose devant les géographes contemporains — celui d'accorder avec les vieilles notions traditionnelles demeurées en possession d'état, consacrées par des siècles et des siècles d'usage et qu'on ne peut repousser du jour au lendemain ou réformer brutalement, les notions neuves et précises que leur fournit leur effort d'analyse et surtout leur souci de la genèse des formes, leur recherche des origines tectoniques. Mais il importe au plus haut point à notre dessein de montrer l'imprécision actuelle de notions sur lesquelles on continue d'appuyer toute une série de théories et de considérations historico-géographiques de la plus vaste ambition et de la plus mince précision.

Car on nous parle couramment du rôle particulier des montagnes, des plaines, des plateaux. On commence par noter leur action manifeste sur le climat. On nous rappelle que les montagnes attirent les précipitations; on nous rappelle aussi

(1) P. 283.



qu'elles constituent, de la base au sommet, une sorte de complexe biologique où voisinent, rapprochées et comme juxtaposées dans l'espace, les zones climatiques les plus diverses et, par suite, les mondes zoobotaniques les plus variés. Telle haute cime, le Mont Rose par exemple, avec ses 4500 mètres d'altitude, n'est-il pas, en Europe, une sorte d'*épitome* zonal de tout le continent européen, de la Laponie à la Méditerranée — tandis que, sur les flancs de l'Everest, étagés jusqu'à 8840 mètres d'altitude, se répartissent successivement et régulièrement tous les climats de l'Asie, du tropical au polaire? Pour les plateaux, la description est un peu plus vague : c'est que la notion de plateau, nous l'avons vu, ne pêche point par excès de précision. On nous dit cependant que « le climat y est généralement rude, par suite de l'altitude ». Or, ces rapports que l'on prétend établir entre ces abstractions vagues : montagnes, plateaux, plaines — et les réalités précises du climat ne sont pas indifférents à l'homme. Voilà le chemin pour passer de la botanique à l'humanité — et pour nous décrire la vie des sociétés de montagnes, des sociétés de plateaux, des sociétés de plaines, comparativement et à tous les points de vue — et pour envisager, enfin, chacune de ces unités problématiques et factices comme autant de points d'appui différents en possibilités... Seulement, l'accord n'est pas fait sur leur hiérarchie, et les analyses (on ne s'en étonnera point) manquent singulièrement de rigueur et de logique...

Au temps déjà lointain — mais moins lointain qu'on ne croirait — où Elisée Reclus écrivait *La Terre* (1), il lui semblait que, dans le puissant édifice des continents, c'étaient les plateaux qui avaient le plus d'importance pour l'histoire de l'humanité. Il nous les montre (2) se dressant au milieu des plaines, avec tout un système particulier de montagnes, de fleuves et de lacs, avec une flore et une faune qui leur appar-

(1) La 3^e édition est de 1876.

(2) *Op. cit.* LXXXVII^a, t. II, p. 633 sq.



tiennent en propre, avec un climat toujours plus froid et d'ordinaire beaucoup plus sec que celui des terres basses : bref, il y a bien, à ses yeux, un « genre plateau » parfaitement défini.

Seulement, lorsqu'on suit son analyse, on s'aperçoit vite qu'à ses yeux l'importance des plateaux est de nature fort variable avec les lieux et les temps — et que le rôle qu'il leur attribue est tantôt purement négatif, tantôt largement positif.

D'une part, les plateaux, ou plutôt certains plateaux, lui apparaissent comme autant de barrières; ce sont, dit-il, des zones véritablement isolantes, les plus fortes barrières qui se puissent dresser entre les peuples : car, les grands océans jadis infranchissables, leur traversée n'est plus qu'un jeu aujourd'hui pour nos navires. Les plateaux des régions froides et tempérées ne sont pas seulement des limites entre nations; certains sont complètement déserts, à cause de l'aridité du sol et de la rigueur des saisons. Dans l'Amérique du Sud, on ne se hasarde pas à l'aventure sur les plateaux des Andes, entre Chili et Argentine; en France même, les causses de Florac, du Levezou, de la Cavalerie sont très dangereux à traverser en hiver. — Mais, d'autre part, il y des plateaux très favorables au peuplement humain : ceux notamment qui, dans des régions très chaudes, introduisent un élément de fraîcheur et de salubrité. « Vastes jardins suspendus qui se dressent dans l'air à 1000, 2000 et 2500 mètres de haut », ils portent « sur leurs piliers de marbre ou de granit comme un fragment de la zone tempérée avec son climat, ses productions, ses peuples relativement prospères » (1). Ainsi le plateau de l'Éthiopie, en Afrique, et, en Amérique, les plateaux péruviens habités par les Incas, les hautes terres grenadines où vivaient les Muyscas et autres nations indiennes, les *altos* du Guatemala, l'Anahuac et cette péninsule du Yucatan, siège d'une civilisation originale. — La

(1) *Ibid.*, p. 635.



liste d'Élisée Reclus pourrait être allongée encore. Les *Tierras templadas* du Mexique étendant, entre 1000 et 2000 mètres d'altitude, entre les *Tierras calientes* et les *Tierras frias*, leur zone humanisée de climat tempéré chaud; les montagnes de l'Afrique équatoriale, celles du Cameroun particulièrement, ce grand massif de l'Adamaoua dont quelques sommets dépassent 2000 mètres et qui introduit la savane en plein domaine de la forêt — ce sont encore des exemples bien significatifs du rôle bienfaisant et salubre de certains plateaux. Et n'est-ce pas au relief que l'Imerina doit, à Madagascar, sa salubrité et son immunité vis-à-vis du paludisme des basses terres?

Ainsi, ici, la topographie crée dans une zone habitable des conditions d'existence plus rudes et plus défavorables — si rudes et si défavorables qu'elles finissent, dans les cas extrêmes, par interdire toute possibilité non seulement de développement, mais même de maintien des sociétés humaines. Ailleurs, elle crée dans une région défavorable de véritables îlots propices à l'établissement de groupes relativement prospères. — Que devient, dès lors, la notion de plateau engendrant des conditions spéciales d'existence et donnant naissance à des sociétés humaines marquées de l'empreinte même de leur support? « Suivant les latitudes et la configuration des terres environnantes, les plateaux, conclut Élisée Reclus jadis, ont une action favorable ou défavorable sur les destinées de l'humanité » (1). Prudente conclusion, mais qui contrastait avec la déclaration liminaire : « Ce sont les plateaux qui ont le plus d'importance pour l'histoire de l'humanité ». Autant dire : partout des cas particuliers qu'il faut traiter comme tels ; des individualités qu'il faut étudier soigneusement dans leurs caractéristiques distinctives ; mais de règles générales, point ; de notion nécessaire et unique de « plateau » encore moins...

(1) P. 635.



*
* *

Et la même chose peut et doit être dite de la montagne — car on parle couramment de *la* montagne et de son influence sur l'homme et du caractère propre qu'elle imprime aux sociétés de montagne — celles-ci s'opposant trait pour trait aux sociétés de plaine et subissant l'action d'un milieu naturel particulièrement oppressif et tyrannique.

Rien de plus simple. On prend un exemple bien choisi de société de montagne; on note les caractères les plus apparents de l'existence des hommes dans la contrée qu'on envisage; on laisse tomber les particularités originales — et on érige en règle générale les observations ainsi recueillies. Voici, si l'on veut, l'Andorre. C'est une région remarquablement isolée, si parfaitement isolée qu'elle a gardé un statut politique spécial, objet d'une étude tout à fait approfondie qui ne nous laisse rien ignorer de ses particularités si curieuses (1). Dans le groupe de vallées puissamment burinées par les glaciers et par l'érosion qui constitue cet intéressant pays, les habitants ont institué une culture conforme aux possibilités. Le côté de l'ombre, l'*ubach*, à peu près sans valeur (2), est couvert de friches et de chétifs sapins; mais celui du soleil, la *sola*, présente à la base des cultures et plus haut des pâturages. La culture n'a lieu cependant que dans la mesure où se trouve résolu le double problème de retenir la terre végétale sur les pentes et de l'irriguer (3); les sols cultivables les plus étendus se trouvent d'ailleurs situés dans une zone où le climat tolère à peine la culture, où l'habitat est impossible pendant l'hiver — d'où la grande extension des surfaces pastorales. Aussi est-ce le troupeau qui, dans les vallées, est la source à la fois et la mesure traditionnelle de la richesse.

(1) BRUTAILS, *La Coutume d'Andorre*. Paris, 1904.

(2) SORRE, *CCXXX*, p. 415. — (3) *Ibid.*, 422-423.



Il passel'hiver, qui est long et dur, dans les étables du fond de la vallée ou des premières pentes — cependant que les habitants se livrent, pour tromper l'ennui et se divertir pendant les rigueurs de la mauvaise saison, aux travaux d'une petite industrie domestique naturellement assez arriérée et peu économe de temps. Sitôt que la neige a débarrassé le sol, le cycle annuel des déplacements pastoraux commence. Les bêtes se dirigent vers les hauteurs où elles rencontrent les troupeaux étrangers aux vallées et qui viennent passer l'été, eux aussi, sur les hauts pâturages. Côte à côte, elles se déplacent pendant toute la belle saison, en ordre rigoureux, avec le souci de ménager l'herbe. A la Saint-Michel, le troupeau est disloqué. Les animaux étrangers regagnent leur pays ; ceux des vallées andorranes s'attardent sur les pentes les moins rigoureusement traitées par l'hiver ; ils regagnent lentement le fond des vallées : à la Noël, tous sont au bercail — du moins tous ceux que la provision de fourrage de l'année, augmentée de pousses tendres et de menus branchages, permet de conserver.

A ces migrations correspond tout un étagement de maisons : celles d'hiver, concentrées en villages ou en hameaux, pleines d'encombrement et trahissant la préoccupation « d'entasser le plus de choses possibles, bêtes et gens, aliments et bois de chauffage, dans le minimum d'espace » (1) ; celles d'été s'étageant entre 1 600 et 2 000 mètres, *bordes* et *cortals* entourés de maigres champs de seigle et de pommes de terre qui marquent l'extrême avancée des cultures. Plus haut encore, les cabanes de bergers, les *orrys*, où se fabriquaient jadis les fromages de lait de brebis. Des maisons d'hiver aux maisons d'été, les hommes se transportent périodiquement, comme les troupeaux des étables d'en bas aux pâtures d'en haut. Cette vie spéciale les marque de traits distinctifs très apparents. L'isolement explique comment leur petit pays a pu

(1) SORRE, p. 445.



échapper aux prises des grands États voisins et conserver une organisation particulière tout à fait originale, oligarchique sous des dehors démocratiques, mais à laquelle les Andorrans sont attachés par toutes leurs fibres. Car il y a un patriotisme andorran extrêmement tenace, ardent et développé (1). Que si l'on étudie d'ailleurs leur situation sociale, juridique et morale, comme M. Brutails l'a fait, on constate entre eux une puissante solidarité et, dans le droit qui les régit, le développement tout spécial de certaines rubriques : en particulier, celles relatives aux biens communaux et aux droits de pacage. Enfin, les Andorrans frappent l'observateur par un aspect de sérieux et de gravité, par une sorte de rigorisme moral tout au moins extérieur et masquant en réalité un fonds de passions violentes qu'ils compriment. Ce sont au plus haut degré des traditionalistes, esclaves des vieilles coutumes, ayant plus que le respect, la superstition du passé, de ses usages, de ses formes, de tout son legs juridique et moral. Bien peu échappent à cette prise si forte et si tenace et si prolongée des mœurs ancestrales.

Résumons : dédoublement des étages agricoles; dédoublement correspondant de l'habitat; combinaisons de la culture, assez précaire et restreinte, avec la vie pastorale très développée et puissante et avec une activité industrielle plus ou moins temporaire et accessoire; rythme saisonnier d'une vie oscillante entre un état d'hiver et un état d'été; diversité appropriée des installations, maisons, étables, bergeries, fenils; autonomie persistante des groupements, respect de la tradition, attachement au sol natal, limitation de l'horizon. Voilà tout un ensemble de caractères qui ne sont point spéciaux à l'Andorre et aux Andorrans. D'abord, dans les Pyrénées, ce sont eux qui caractérisent, avec de faibles variations dans le dosage des éléments en présence, toutes les régions de montagnes

(1) *Id.*, p. 462.



analogues par l'altitude et par les conditions géographiques. Cerdagne, Capcir, Carlit : « qu'on étudie la vie des grands massifs pyrénéens, on n'y trouvera point d'autres traits qu'en Andorre » (1). Et si l'on sort des Pyrénées, mêmes similitudes partout où des conditions géographiques analogues se reproduisent. Transhumance dans les Carpathes, étudiée et décrite par M. de Martonne; rythme saisonnier de la vie, noté dans le val d'Anniviers par MM. Brunhes et Girardin; étagement et variété des formes d'habitation dans les Alpes du Trentin, décrit par M. Marinelli : « nous sommes fondés, conclut M. Sorre, dans son livre si intéressant sur les Pyrénées méditerranéennes, à considérer le genre de vie andorran comme une variété d'une espèce répandue dans toute l'Europe... On retrouve toujours les mêmes dispositions fondamentales et souvent les mêmes apparences, malgré la diversité des lieux (2). »

* * *

Certes, nous n'avons point l'intention de nous inscrire en faux contre des constatations aussi générales et, dans leur généralité, aussi légitimes. Cependant, quelques observations s'imposent. En se tenant soi-même, strictement, dans les limites mêmes où se tient un géographe comme M. Sorre, on peut faire observer sans doute que les faits andorrans — dégagés du reste de toutes leurs particularités strictement andorranes — car enfin, ce n'est pas une culture de montagne habituelle que cette culture du tabac qui occupe la meilleure partie du sol agricole des vallées, ni une occupation strictement montagnarde que la contrebande à laquelle tant d'Andorrans vouent leur activité — on peut observer que les faits retenus se retrouvent sans doute, parce qu'ils sont très généraux, dans d'autres pays de montagnes, mais que, d'abord, ce serait un

(1) SORRE, CCXXX, p. 453. — (2) *Ibid.*, p. 480-481.



abus manifeste que de vouloir caractériser par eux « la vie pyrénéenne ». La vie des vals de la Haute Montagne, soit. Mais alors il faut exclure de la montagne, expulser du domaine pyrénéen ces contrées intermédiaires entre les plaines côtières du Roussillon, de l'Ampurdan et les hautes contrées pyrénéennes, Capcir, Carlit, Andorre, Cerdagne — les vallées moyennes de la Catalogne et du Conflent, avec leur parure magnifique de hêtres, leurs eaux vives, leurs prairies, leurs vergers, leurs minières aussi et leurs filatures, et leurs cités industrielles parmi les champs... — Et puis, peut-on faire abstraction de la race? Hommes de la montagne, soit, les Andorrans; mais c'est M. Sorre qui nous répète, et pas une seule fois, mais à vingt reprises différentes: Catalans. Catalans de langue; de tendances et de relations; de piété aussi; de culture et de caractère — et les traits qui servent à les décrire, ce sont ceux que présentent tous les Catalans de la montagne. Seulement les Andorrans les présentent à un plus haut degré. Ils sont « le type de la plupart des Catalans de la montagne » (1).

Et surtout, si l'on sort des limites dont nous parlons plus haut — si l'on prétend généraliser plus encore — universaliser, et arriver à créer un type unitaire de montagnard, produit direct d'une unité naturelle qu'on baptise « la montagne » — quel abus! La montagne: mais comment suivre tant de créateurs d'abstractions, et par exemple miss Semple, lorsqu'ils ne semblent pas se soucier un instant de distinguer les zones et les plans: ici des massifs, des vals isolés, sortes d'ilots perdus où une humanité spéciale évolue sur place; là, des régions moins âpres, moins détournées, ou de vastes contrées perméables à la circulation telles qu'on en rencontre au sein d'innombrables zones montagneuses: elles voient se succéder de toute éternité les grandes routes de passage et de migration de l'humanité. Quoi de commun entre les terres de la dépression

(1) SORRE, CCXXX, p. 450-453.

Mohawk ou de la trouée de Cumberland et celles du reste des Appalaches? Quoi d'analogue entre le Brenner et les districts montagneux si âpres qui l'encadrent?

Mais « le montagnard », qu'en dire — le montagnard abstrait, typique, universel? l'homme aux curiosités nécessairement restreintes, à l'horizon limité par la haute barrière des monts? le traditionaliste, le routinier-né, tenu par son habitat à l'écart des grands courants de civilisation, conservateur dans l'âme, plongé dans le passé par toutes ses fibres, gardien superstitieux de l'héritage moral et matériel des ancêtres qui l'ont précédé, parce que rien ne vient lui inspirer le désir d'un changement? Vieux usages, vieux costumes, vieilles langues, vieilles religions : c'est l'habitant de l'Engadine et son romanche, le Basque et son euskara, le Vaudois et sa doctrine religieuse, l'Andorran et ses franchises — plus loin, l'Albanais, son dialecte, son Islam. Du reste, un homme vigoureux, honnête, ce montagnard théorique, vivant sainement au milieu d'une famille patriarcale solidement constituée, volontaire, industriel, frugal, économe et prévoyant, ignorant le luxe, dédaigneux du confort, rude travailleur et concurrent redoutable des gens de la plaine. Par contre, et naturellement aussi, ce n'est ni un lettré, ni un artiste : le cadre grandiose de ses montagnes n'étouffe-t-il pas, n'écrase-t-il pas le génie créateur des hommes? Les populations des parties hautes de l'Apennin sont de même origine que celles des collines toscanes : ici le génie ; là, une âpreté fruste et pauvre...

N'insistons pas. Arriérés, attardés, les habitants de la montagne si on les compare à ceux de la plaine? Jean-Jacques Rousseau protesterait au nom des « montagnons » du Jura, et Kropotkine après Jean-Jacques. Peu intelligents, plus lourds que des Beaucerons, les fins et rusés Dauphinois de Stendhal? Rivés au sol, dépourvus d'horizon, attardés dans la routine, tous ces émigrants sans cesse répandus sur les grandes routes du monde? — C'est la pauvreté qui les pousse, dira-t-on? Mais



pauvreté, d'abord, n'est-ce pas le prête-nom ou l'un des prête-nom du milieu montagnard? et ensuite, qu'importe le mobile; c'est le fait, c'est le résultat qui est à retenir; et enfin, avec la même aisance et, tout juste, la même vraisemblance que la thèse contraire, ne pourrait-on soutenir celle-ci, que la montagne habitue l'homme aux vastes horizons, précisément; que les sommets font de lui, plus encore que du marin, un amoureux des libres espaces? Littérature pour littérature, l'une est exactement aussi mauvaise que l'autre. Quant au problème du génie, cher à l'abbé Dubos, le plus prudent sans doute, c'est, pour l'instant, de répondre qu'il ne concerne point les géographes, du moins en tant que tels, et même s'ils se qualifient d'anthropogéographes.

Il existe une notion géographique distincte de la notion historique et philosophique de civilisation (1); cette dernière, au sens que lui attribuait Guizot jadis et qu'on s'accorde communément à lui garder en France, s'entend de tous les éléments de la vie d'un peuple, économiques, sociaux, politiques, intellectuels, esthétiques, moraux, religieux. L'autre, la première, est heureusement plus restreinte; elle ne consiste que dans la mise en valeur par les sociétés des ressources que leur offre le milieu naturel — ou de celles qu'elles finissent par découvrir en lui; elle est presque mathématiquement mesurable en tant pour ce qui est d'utilisation des possibilités. La tâche serait assez rude déjà, d'en étudier les rapports avec le milieu physique; il n'y a pas lieu sans doute de la compliquer encore. — Cette réponse, pour rude et négative qu'elle soit, vaut mieux sans doute qu'une critique détaillée d'assertions hasardeuses. Ne serait-on pas aussi absurde que ceux-là mêmes que l'on voudrait critiquer, si on leur objectait que Gustave Courbet, qui fut sans doute un peintre, était Jurassien, et Stendhal, qui

(1) Sur cette grosse question, cf. le petit livre utile de NICEFORO, *Les indices numériques de la Civilisation et du Progrès*. Paris, Flammarion, 1921, in-8.



passé par un écrivain, Dauphinois de Grenoble — comme Berlioz. Car, enfin, il faudrait déterminer en quoi la peinture de Courbet manifeste l'influence spécifique du Jura, ou la psychologie de Stendhal celle de « Cularo », comme il aimait à dire. Et encore, il resterait à démontrer qu'Ornans, dans la vallée de la Loue, la patrie de Courbet, et Grenoble, aux bords de l'Isère, ont quelque titre à représenter la montagne...

Le vrai, c'est qu'il n'y a point une sorte d'unité de la montagne qui se retrouverait avec constance partout où se rencontrent sur le globe des reliefs montagneux. Pas plus qu'une unité du plateau — ou une unité de la plaine. Simplement, de place en place, se rencontrent des possibilités analogues qui ont été exploitées de la même façon et des civilisations par suite comparables — si l'on néglige leurs traits individuels et vraiment caractéristiques. Lorsque les analyses auront été assez poussées et assez multipliées ; lorsqu'aux monographies concernant l'Europe se seront adjointes des monographies aussi étudiées concernant les régions montagneuses des autres continents, peut-être sera-t-il possible de déterminer un certain nombre de types d'adaptation des sociétés humaines aux possibilités des diverses espèces de montagnes. Pour l'instant, la tentative est prématurée. Et la chimère unitaire est pis qu'une chimère : une folie, et dangereuse.



CHAPITRE II

LES PETITS CADRES NATURELS : LES UNITÉS INSULAIRES

Passons condamnation, nous dira-t-on. Montagnes, plaines, plateaux et dépressions, il est évidemment absurde de vouloir évaluer d'ensemble la quantité de possibilités que renferme chacune de ces unités factices, la somme de « moyens » qu'elle met à la disposition des sociétés humaines. Mais, ces fausses et trompeuses unités, ne les peut-on briser, disloquer, décomposer en éléments ?

Montagne, le mot est bien gros, il est vrai, et bien peu précis ; la notion, par conséquent, bien mal analysée et dégagée. Nos grammes des langues de civilisation occidentales n'ont évidemment pas, pour désigner les formes du relief, la richesse nuancée des parlars de certains peuples, pour qui la connaissance exacte et sans équivoques possibles d'assez grandes étendues de pays est une nécessité vitale : de ces Touareg, par exemple, qui, nous dit-on (1), peuvent appliquer une quinzaine d'expressions différentes à autant de types de hauteurs caractérisés par leur forme, la nature de leur sol, leur couleur ou tel autre détail. Il est même assez curieux de noter que nos géographes, lorsqu'ils veulent préciser un peu les notions par trop rudimentaires que les langues littéraires mettent seules à leur disposition, sont obligés de retourner à des parlars locaux plus proches de l'humble vie quotidienne du rural ou du voyageur, et de faire entrer dans le vocabulaire scientifique, à profusion, les mots

(1) CHUDEAU, **CLXXXI**, t. II, p. 20.



régionaux pleins de saveur et d'observation : *crêts* du Jura, *pays* de l'Auvergne, *ballons* des Vosges. La liste serait interminable (1).

La montagne n'est point une unité. Mais le val de montagne ? N'est-ce pas le type même de la petite unité géographique réelle : unité de peuplement, de culture, de civilisation ? Qu'on considère les vals tels qu'ils se présentent dans les Alpes ou dans le Jura ou dans les Pyrénées, l'Apennin, le Caucase, l'Himalaya : ne se trouve-t-on pas en présence d'une véritable famille topographique, entre les membres de qui des comparaisons peuvent et doivent utilement s'instituer ?

Mais, parcellément, les bords des grands fleuves, les rivages fluviaux : ne rencontre-t-on point en eux des unités de même ordre, restreintes, faciles à concevoir et à embrasser d'un seul regard, élémentaires vraiment par leur simplicité, leur apparence externe, leur structure interne, tous leurs caractères comparables ? N'ont-ils pas attiré des colonies humaines nombreuses et développées, et parfois provoqué, comme on l'a dit (2), la naissance d'une humanité presque amphibie ? Et semblablement, les rivages des lacs, et ceux de la mer mieux encore, ne voient-ils pas, en tous temps et en tous pays, depuis l'époque où s'amoneaient les *kjökkenmæddings* (3) jusqu'à celle où s'accumulent les hommes sur les bords de la Corniche ou de la Riviera, se presser des populations extrêmement denses et de type original, fortement marquées de l'empreinte maritime ?

Généralisons. N'y a-t-il point des cadres naturels de dessin très simple, de contour assez net pour qu'aucune discussion ne soit possible sur leur caractère d'unité, et qui, servant de support à de petites sociétés humaines, permettent d'en étudier le développement en fonction des conditions géographiques qui leur sont faites ? Un géographe, naguère, l'a pensé. Il consacre une

(1) Intéressantes réflexions à ce sujet dans E. GAUTIER, **CLXXXI**, t. I, p. 1 et 2.

(2) BRUNHES, **LXVI**, p. 191-192. — (3) VIDAL, **XCVII**.



partie de sa *Géographie humaine* (1) à ce qu'il appelle « les Iles » — non point tant les îles de la mer, qu'il néglige sans doute parce qu'il estime leur cause entendue depuis trop longtemps déjà, mais ce qu'il nomme les îles du désert, les oasis et les îles de la terre habitée, les vals de montagne : sans doute ne répugnerait-il point à étendre cette notion élargie d'insularité jusqu'aux petites plaines côtières limitées, mais grouillantes d'hommes, dont certains deltas, notamment, offrent des types caractéristiques entre tous — et pareillement aux bordures fluviales, à celles tout au moins qui, attirant, au milieu d'un pays inhospitalier, des colonies particulièrement serrées et vivaces, constituent, comme celles du Nil dans l'ancienne Égypte, celle de l'Euphrate en Mésopotamie, autant de vastes oasis, des forêts-galeries humaines, pourrait-on dire, se poussant et se prolongeant en plein domaine aride...

N'aurions-nous point là les types vraiment caractéristiques de ces points d'appui que nous cherchons à découvrir ? Mais plutôt, ne nous trouverions-nous point en face, une fois de plus, de la vieille illusion que nous poursuivons, réincarnée, mais toujours reconnaissable ? Elle reparait sans cesse, avec une variété, une persévérance, une sorte de souplesse insinuante qui la rend particulièrement dangereuse. Demandons-nous si, cette fois encore, ce n'est pas elle qui anime, par derrière, la conception des petites unités fondamentales et distinctes, des îles ?

Allons droit, pour la discussion, à l'exemple le plus typique, au cas le plus démonstratif : à celui, non pas des îles au sens figuré que J. Brunhes prête à ce mot, mais des îles véritables, des « îles de mer ». Notre argumentation risque d'être monotone, fatigante peut-être : il nous paraît cependant indispensable de la produire.

(1) BRUNHES, LXXVI, ch. VI et VII.



I

LA NOTION BIOLOGIQUE D'INSULARITÉ.

S'il est une notion « nécessaire » entre toutes, c'est bien, semble-t-il *a priori*, celle des sociétés insulaires proprement dites. Les îles ne sont-elles pas les plus nettement distinctes de ces « unités séparées et par là même plus simples (1) » dont parle l'auteur de la *Géographie humaine* ?

Ce ne sont pas cependant les théoriciens du droit, un Bodin, un Montesquieu, qui en ont marqué les caractéristiques humaines réelles ou prétendues, et qui, si l'on peut dire, leur ont fait les premiers un sort. Bodin se contente, au livre V de la *République*, de nous enseigner que, selon un vieux dicton, les insulaires sont gens dont il faut se méfier : « *Insulanos omnes infidos habere* », c'est le devoir du sage ; car, explique-t-il, qui dit insulaire dit marchand répandu au dehors, habile à discuter et à tromper le chaland, et aussi roué qu'Ulysse, parfait prototype de l'insulaire — Ulysse qui avait vu les mœurs de beaucoup d'hommes. Quant à Montesquieu, il est très bref, lui aussi, sur le chapitre. Il se borne, en un très court paragraphe (2), à nous faire observer que « les peuples des îles sont plus portés à la liberté que les peuples du continent ». Les îles sont ordinairement, en effet, d'une petite étendue, de sorte « qu'une partie du peuple ne peut être si bien employée à opprimer l'autre » que sur de vastes continents... Au total, une dizaine de lignes imprécises et plutôt vagues.

La notion d'insularité n'était pas encore élaborée : ce fut, sans nul doute, aux naturalistes que revint la tâche de la dégager ; c'est chez eux (et d'abord chez les grands voyageurs du XVIII^e siècle), ceux qui dotèrent pour ainsi dire l'humanité savante de tout un univers du Pacifique aux centaines d'îles

(1) BRUNHES, LXVI, p. 71. — (2) MONTESQUIEU, XL, I, XVIII^e, par. 5.

curieuses et variées) qu'allèrent la chercher les précurseurs des anthropogéographes contemporains. L'héritage par eux transmis n'a été que trop pieusement recueilli et conservé...

Cette notion biologique d'insularité, on la trouvera parfaitement exposée dans l'ouvrage fondamental de Wallace : *Island Life* (1). Les données sur lesquelles elle s'appuie sont simples. De quel que type que soient les îles, à quelque genre qu'elles appartiennent, elles réalisent pour le naturaliste « de grandioses expériences » (2) dont il n'a qu'à interpréter les résultats. Les conditions du milieu, qui sont à la fois spéciales et monotones, agissent avec une force et une régularité toutes particulières sur les espèces animales isolées de leur souche, privées de relations régulières et fréquentes avec celles des continents ou des terres dont la mer les sépare, et protégées ainsi contre de multiples et redoutables concurrences. Aussi les mutations qu'elles peuvent enregistrer se perpétuent-elles pour aboutir à la formation d'un grand nombre d'espèces endémiques. Grand nombre relativement, s'entend ; car une des caractéristiques les mieux assurées des îles, c'est, par surcroît, le petit nombre total des espèces végétales ou animales qu'elles abritent ; et c'est aussi, souvent, leur archaïsme, ces morceaux de terre détachés agissant volontiers comme autant de « réserves » naturelles de formes qui disparaissent sur les continents ; et c'est, enfin, le fréquent nanisme des animaux qu'elles portent et qui semblent vouloir se mettre à l'échelle réduite des continents en miniature que sont les îles : animaux sauvages, ours du Japon, cerfs de Corse et de Sardaigne, hippopotames et éléphants nains, aujourd'hui disparus, des îles méditerranéennes ; mais animaux domestiques aussi : poneys des Shetlands, des Falklands, de l'Islande, moutons noirs ou blancs des Faroë, des Hébrides, d'Ouessant, des Orcades, des Shetlands.

Et tout cela, conclut-on : endémisme, pauvreté du peuplement,

(1) 2^e éd., Londres, 1892. — (2) CUÉNOT, LII, p. 174.



archaïsme persistant, nanisme (1), effets directs ou indirects de cette dominante des conditions insulaires : l'isolement au milieu des eaux marines. Cet isolement, combien de formes en révèlent aux yeux les conséquences infiniment variées, et celle-ci, par exemple : la perte de la faculté de voler chez nombre d'insectes ou d'oiseaux des îles (2), qu'on l'attribue d'ailleurs, avec Lamarck, à l'action directe du vent qui, soufflant avec violence et fréquence, amène petit à petit la gent ailée à renoncer à l'usage de ses ailes — ou, avec Darwin, à la sélection qui n'aurait laissé subsister que les mauvais « voleurs », les autres ayant été, par leur imprudence, emportés par le vent dans la mer (3)...

* * *

Passer des animaux à l'homme, jeu simple et tentant. Par quel mécanisme un tel passage peut se faire aisément, nous l'avons dit plus haut dans notre *Introduction*, à propos des épigones d'un Hippolyte Taine. En ce qui concerne spécialement les îles, point de difficultés — et beaucoup de facilités, par contre, pour le « glissement ».

Parcelles du globe isolées, séparées de toutes les autres contrées par une ceinture liquide d'efficace protection, surtout aux époques archaïques — alors que Tyr et Arad, sur leur roc insulaire, pouvaient braver tous les ennemis, sauf peut-être la soif — ne doivent-elles point présenter, en raison même des caractères spéciaux de leur flore et de leur faune, des conditions d'existence monotones, des ressources à la fois limitées et sans imprévu et sans variété suffisante pour les groupements humains qui s'y abritent et s'y développent? N'est-il point

(1) Exposé et discussion des faits dans CUÉNOT, *LIII*, p. 173, 181, 404, 479.

(2) Nous négligeons volontairement de parler des caractéristiques botaniques des milieux insulaires, le développement de la végétation arborescente, etc. (Cf. COSTANTIN, *CIV*, dans *XI*, 1898, p. 195-196).

(3) BOHN, *XIX*, t. XVIII.

« naturel » qu'elles donnent naissance à des sociétés de type original, assez semblables les unes aux autres, assez aisément comparables, et qui, vivant sur des fonds analogues, plutôt pauvres et maigres en ressources, se perpétuent sous la forme même que le milieu leur a imprimée en les marquant de sa puissante empreinte ?

Cette idée, les voyageurs même qui mettaient en lumière les caractéristiques biologiques de la flore et surtout de la faune insulaires, la suggéraient tout naturellement aux géographes. Cook par exemple, un des premiers, faisait merveilleusement ressortir, dans ses relations de voyages, les traits spéciaux de la civilisation de Madère ou des Açores (1). A la suite de ces précurseurs pleins d'autorité et de prestige, ce fut un unanime empressement, une rivalité ardente et pressée des représentants de disciplines diverses. Les économistes montrèrent comment les bordures insulaires se prêtaient tout particulièrement à la vie maritime et au commerce. Les historiens dissertèrent à l'envi sur l'évolution de l'Angleterre ou du Japon. Les juristes enfin, et les linguistes aussi, relevèrent avec prédilection les formes spéciales que revêtent dans les îles le parler et les institutions ; on trouvera dans le livre de miss Semple, par exemple (2), de curieux détails et d'abondantes références sur le droit pénal des insulaires de Man, la distinction que fait ce droit entre les différents vols de bestiaux, l'allure particulière d'un vocabulaire emprunté presque entièrement aux choses de la mer et qui conduit les juges à jurer qu'ils seront entre les plaideurs aussi impartiaux que « l'arête dorsale d'un hareng » qui toujours se tient au milieu du poisson, à égale distance de l'un et l'autre flanc...

Collection intéressante de rapprochements, de menues constatations, d'idées ingénieuses — mais la question fondamentale demeure posée. Peut-on légitimement, de ces faits et de tant

(1) COOK, t. I, p. 13-24; t. IV, p. 198-209. — (2) SEMPLE, ch. II.



d'autres analogues, conclure qu'il existe réellement un type de sociétés humaines insulaires, parfaitement caractérisé et toujours semblable à lui-même, dans ses grands traits, quels que soient les climats et les temps ? En d'autres termes, y a-t-il, peut-il y avoir pour l'anthropogéographe et, à sa suite, pour l'historien, une catégorie étiquetée « îles » et valable quelles que soient les « circonstances » ? Examinons la question de près : elle en vaut la peine.

II

L'ÎLE CIRCUIT DE CÔTES. LA NOTION DE LITTORALISME.

Île : dans ce concept général, trois notions distinctes servent tour à tour de support aux ambitieuses généralisations que nous répudions. L'île, tout d'abord, c'est un tour de côtes, un circuit de rivages, et, par conséquent, le cas type d'un habitat littoral parfait. — L'île, en second lieu, c'est une surface terrestre sur laquelle jouent souverainement les influences de la mer. — L'île, enfin, précisément à cause de sa situation maritime, c'est un domaine voué à l'isolement et à toutes ses conséquences. Trois thèmes, qui du reste se marient aisément ; on passe sans difficulté de l'un à l'autre : nous les distinguons ici ; en réalité, le plus souvent, on les confond sans même s'en apercevoir...

L'île, circuit de rivages... N'opposons pas tout de suite la question préalable à une semblable conception. Ne remarquons pas qu'il est imprudent, et pas très scientifique sans doute, de créer une catégorie aussi purement formelle. L'ignorant qui, promené tour à tour dans un collatéral voûté d'arêtes et dans une nef voûtée d'ogives, n'y voit point de différences et ne sent pas le besoin de distinguer puisque, prétend-il, les profils ici et là sont semblables — cet ignorant est peut-être dans son droit ; mais son ignorance n'abolit point la notion d'arc pour



ceux qui savent et qui prétendent fonder une science de l'archéologie. Faire abstraction du contenu des îles, pour ainsi dire, et ne s'attacher qu'aux linéaments de leur figure extérieure, ce n'est pas, en tout cas, suivre l'exemple des biologistes : ils distinguent, eux, entre îles et îles, et ils distinguent en considération, précisément, du « contenu » insulaire (1) : d'un côté, ce sont les îles continentales, fragments d'anciens continents disparus à une époque plus ou moins ancienne et qui sont ainsi « devenus » des îles, après avoir été des parties de territoires qu'aucune mer ne séparait des parties voisines ; de l'autre, les îles « océaniques », les îles par nature et par destination, si l'on peut dire, les îles qui ont toujours été des îles : les unes coralligènes, comme par exemple les Bermudes ; les autres volcaniques et surgies par soulèvement du sein des flots, comme les Sandwich, ou les Mascareignes... — Mais ne discutons point pour l'instant : aussi bien, envisager les îles comme des « tours de côtes », c'est les faire rentrer, comme catégories secondaires, dans la catégorie générale des « terres littorales ».

Or, qu'il y ait des sociétés littorales, spécifiquement distinctes des sociétés continentales, les économistes, les géographes, les statisticiens même sont assez enclins à nous l'affirmer. Les définitions ne sont pas rares, du genre de celle-ci : « les plages maritimes donnent naissance à des populations spéciales, où règnent la propriété familiale, un esprit de tradition mêlé d'esprit de nouveauté, un besoin d'émigration analogue à celui des pasteurs, mais limité à la partie mâle de la population » (2). Disons même (pour nous défendre du reproche d'ironie) que ces définitions sont, volontiers, plus précises et plus utiles que celles que nous venons de citer. Peu importe d'ailleurs. L'essentiel, c'est de savoir ce que recouvre exactement la notion de *littoralisme*, notion générale qui absorbe, en partie, celle d'insularité — ou, du moins, qui

(1) CUÉNOT, **LII**, pp. 173 sq.

(2) GUSTAVE LE BON, *Les premières civilisations*, Paris, 1889, in-4°, p. 144.



l'absorbe dans la mesure où les îles sont envisagées essentiellement comme des formations littorales.

La preuve décisive que les rivages sont des éléments de formation essentiels de groupes humains, c'est, dit-on coutumièrement, l'examen des cartes de densité de la population qui la fournit.

Non seulement, dans la majorité des pays pourvus de côtes, la poussée des hommes vers les rivages, leur accumulation sur la bordure littorale est tout à fait évidente : mais encore, dans la plupart des cas, qui tire une ligne droite du centre d'un de ces pays jusqu'à sa périphérie maritime n'a pas de peine à s'apercevoir que cette ligne traverse des régions de plus en plus peuplées à mesure qu'elle s'avance plus près des côtes. Parfois même [et c'est le cas de nombreuses îles de faible étendue : les petites Antilles par exemple, ou les îles éparses dans l'Atlantique, ou dans l'Océan Indien (La Réunion et l'île Maurice) — parfois, le peuplement n'est guère que côtier ; l'intérieur reste, ou tout au moins est resté pendant longtemps, presque inconnu et à peu près désert, même lorsqu'il a sur la périphérie l'avantage incontesté de la salubrité (1).

Le fait est-il exact ? Fréquemment, sans nul doute. On a pu, pour certaines régions, dresser des cartes de répartition de la population qui sont extrêmement parlantes, la répartition étant calculée par zones d'égal éloignement de la mer, à l'aide de ces lignes d'équidistance dont la théorie a été faite par Rohrbach (2) et qui depuis ont rendu maints services à la géographie. C'est le cas, par exemple, pour la Bretagne, qui a été l'objet d'une carte semblable (3), illustrant de façon typique la concentration toute particulière de la population le long des côtes. Les courbes d'équidistance y sont tracées de cinq en cinq kilomètres ; mais

(1) RECLUS, **LXXXVII**^a, t. II, p. 645.

(2) *Peterm. Mit.*, **XIII**, t. XXXVI, 1890.

(3) ROBERT, *La densité de la population en Bretagne calculée par zones d'égal éloignement de la mer*, **XI**, t. XIII, 1904, p. 296 sq.

la première zone de cinq kilomètres de large a été divisée en deux bandes : l'une, qui s'appuie directement au littoral, de deux kilomètres seulement, la suivante de trois; on n'a fait entrer d'ailleurs en ligne de compte que les agglomérations de moins de 3000 habitants; celles de plus de 3000 ont été ramenées toutes à ce chiffre moyen. Or, on obtient les données suivantes pour les quatre premières zones (l'auteur en a constitué onze) :

Zone I. — 2 km. de large, à partir de la côte. —	487 019 hab. —	densité, 177 au km ²
Zone II. — 3 — — — — —	276 622 — — —	105 —
Zone III. — 5 — — — — —	295 655 — — —	80 —
Zone IV. — 5 — — — — —	242 138 — — —	80 —

Le cas de la Bretagne n'est pas isolé. Dans nos vieux pays, où cependant la civilisation industrielle contemporaine semble combattre plus activement qu'ailleurs les influences brutes de la nature, des exemples analogues ne manquent point. Voici par exemple, faisant suite à la Bretagne, la Basse-Normandie; si l'on en croit un géographe qui l'a étudiée spécialement (1), on compte, à l'intérieur d'un liséré de 1500 mètres de large qui suit la mer, 177 habitants au kilomètre carré sur la côte septentrionale du Cotentin; 157 sur celle du Calvados; plus de 100 sur la côte occidentale. Et au nord de la Seine, tout le long du Caux, les fortes densités persistent dans les cantons à façade littorale (2).

Admettons ces chiffres sans les discuter. Tenons le fait pour prouvé. Notons seulement qu'il ne s'agit pas là d'une règle générale. S'il y a sans doute des régions littorales qui sont fort peuplées, plus peuplées que l'arrière-pays, et qui semblent attirer spécialement les hommes : celles que Camille Vallaux, dans son petit livre si intéressant sur « *la Mer* », appelle des côtes de con-

(1) R. de FÉLICE, *La Basse-Normandie*, Paris, 1907, in-8°, p. 516.

(2) SION, CCXXIX, p. 432. — Des phénomènes de concentration analogues sur les bords des lacs Léman, lac Majeur, etc., sont signalés par BRUNHES, LXVI, p. 187-188.

centration, il y en a d'autres par contre qu'il dénomme des côtes de dispersion (d'un mot que nous n'aimons pas beaucoup d'ailleurs, car il peut évoquer, semble-t-il, des images plus ou moins exactes); celles-là sont au contraire moins peuplées que les régions auxquelles elles servent de façade sur la mer. Contraste qui à lui seul suffit à témoigner — ce dont, au reste, on peut se douter *a priori* sans difficulté — que le fait brut qu'une côte existe ne suffit pas à engendrer une forte agglomération, une forte concentration d'hommes. Mais laissons de côté les cas négatifs, les côtes de dispersion. Considérons les autres, seules. Les chiffres que nous donnions plus haut, ceux qu'on apporterait sans peine encore à l'appui des premiers, impliquent-ils une action de la côte sur les hommes, directe, immédiate, s'exerçant toujours dans le même sens? En d'autres termes, qu'est-ce qui fait qu'une côte est propice aux établissements humains?

*
* *

Point n'est besoin d'une bien longue recherche : n'y a-t-il pas fort longtemps que Ritter a formulé sa fameuse théorie des articulations littorales? Nous avons eu déjà l'occasion d'en parler, d'indiquer les critiques, les objections qu'elle fait naître d'elle-même (1). Mais, reprise, remaniée, habilement rajeunie, ou reproduite simplement telle quelle, elle continue toujours son chemin dans le monde. N'est-ce point en effet un lieu commun que d'expliquer par exemple la supériorité de l'Europe, son rôle prépondérant à la tête des continents, considérés toujours comme autant d'unités naturelles — n'est-ce point une « vérité scolaire », c'est-à-dire un lieu commun de choix, que d'expliquer cette supériorité par la richesse des découpures côtières de la première des « cinq parties du monde » — et, pareillement, d'expliquer, en Europe, la longue

(1) Voir plus haut, 1^{re} partie, chap. II, p. 106.



supériorité de la Grèce, ou, pour parler comme Philippon, de l'Égée, par la richesse déroutante, déconcertante vraiment, de cette contrée découpée en formes géographiques à contrastes violents (1) : hauts massifs alpestres, pénétrés de golfes remplis d'indentations; petites plaines à végétation exubérante surmontées de plateaux karstiques déserts ou de crêtes recouvertes de sapins, perpétuel contact de montagnes aux formes hardies et d'échancrures marines d'un bleu profond.

Tout cela, exposé cent fois, avec plus ou moins de talent et d'ingéniosité; tout cela aussi, réfuté cent fois, avec une multitude d'exemples à l'appui (2) : car, dans les côtes à rias et à fiords, les plus typiques des côtes articulées, il n'est pas vrai que les anfractuosités les plus profondes soient les plus peuplées; il n'est pas vrai qu'il convienne d'expliquer, comme on l'a noté, le développement maritime de l'Allemagne, si peu articulée, et de la Russie, et de la France même si modérément riche en indentations dans son ensemble, par les calanques de l'Hellas ou les fiords de cette Norvège qui, jusqu'à une époque récente, avait d'ailleurs perdu totalement le goût de la mer qu'elle aurait dû tenir à la fois des Vikings et de ses côtes admirablement articulées. Il n'est pas vrai enfin que toute côte articulée provoque la concentration, tandis que toute côte rectiligne l'écarte.

Voici, en plein cœur de l'Europe civilisée, en plein domaine historique de la plus vieille et de la plus moderne à la fois des civilisations, en plein bassin occidental de la Méditerranée, tout près du littoral provençal de la France et aux portes de l'Italie qui détache vers elle, à mi-chemin, une terre intermédiaire — voici une île aux côtes relevées, salubres, parfaitement découpées, suffisamment riche à la fois en produits du sol et en fruits de la mer : la Corse; et jamais ne vit-on s'y

(1) PHILIPPSON, *Tectonique de l'Égée*, XI, 1898, p. 112.

(2) Cf. notamment M. DUBOIS, *Du rôle des articulations littorales*, XI, 1892, p. 131 sq.; VALLAUX, XCIII, p. 26-27.

former de populations maritimes, de groupements de marins ou de navigateurs. Ses rares ports, ce sont des étrangers qui sont venus les fonder : Toscans à Bonifacio, Génois à Ajaccio. Pour l'instant, la Corse entière ne compte que 1 100 pêcheurs montant 380 barques de pêche : 380, moins que n'en fournit coutumièrement chacun des petits ports de nos côtes bretonnes (1). Le Corse reste montagnard, pasteur et agriculteur, il tourne le dos à la mer avec l'indifférence de ces Albanais qui, fixés sur le littoral épiro-albanais depuis l'antiquité la plus reculée, n'ont profité en rien de ses ressources (2) : ni marins, ni pêcheurs, ils n'entretiennent point de communications maritimes le long de leurs côtes, ni avec les pays situés sur l'autre rive de l'Adriatique, dont une faible distance cependant les sépare. Contraste frappant avec les Grecs, nous dit-on. Sans doute. Mais quels Grecs encore ? Ceux de la Laconie, par exemple, n'ont jamais eu la réputation de marins bien consommés.

Mais veut-on la contre-épreuve ? Voici une côte basse, rectiligne, bordée de dunes, sur laquelle ne pousse qu'une herbe grêle et rare ; son sol est si stérile que le plus ingénieux, le plus sobre et laborieux des paysans ne saurait y vivre de sa culture : c'est la côte flamande, de Calais aux bouches de l'Escaut, telle que nous la décrit Raoul Blanchard (3). Cent trente kilomètres. Et sept ports, un par dix-huit kilomètres : Calais, Gravelines, Dunkerque, Nieupoort, Ostende, Blankenberghe, Zeebrugge, sept brèches successives ouvertes dans la barrière littorale la plus ingrate, la plus disgraciée qui soit. Dira-t-on que c'est la pauvreté même de la région littorale, sa pénurie en ressources agricoles, qui pousse les habitants à la vie maritime ? Mais ce n'est point une loi valable ; la côte de Hollande, toute proche, le démontre surabondamment. De Hoek van Holland au Helder, on compte cent vingt kilomètres ; un seul port, et complètement artificiel : Ymuiden.

(1) BRUNNES, CCXXI, p. 471-472. — (2) CUIJIC, CCXXIII, p. 158.

(3) BLANCHARD, CCXVII, p. 234.



Voici la côte de Gascogne, deux cents kilomètres : une seule échancrure, bonne pour des bateaux de pêche. — Alléguera-t-on les conditions naturelles, plus favorables ici que là ? le désavantage relatif de la côte hollandaise par rapport à la côte flamande, du chef de son orientation ? Croit-on que le fait pour la seconde, d'être orientée presque exactement ouest-est, et de se développer ainsi dans une direction parallèle à celle des vents dominants, et de se prêter dès lors moins bien que la première à l'établissement et aux progrès d'une ligne de dunes d'une épaisseur prohibitive — croit-on que tout ce faisceau de considérations, pour ingénieuses qu'elles puissent être, suffise à expliquer le contraste dont nous sommes partis ?

Non, si riche en indentations soit-elle, une côte ne suffit pas à attirer les hommes, à les grouper, à les retenir, abondants et prospères, si elle n'a point pour elle d'autres avantages que ceux d'une disposition heureuse, d'une articulation parfaite de ses rivages. La perfection morphologique n'a point ici la valeur déterminante absolue. La forme n'est pas créatrice par elle-même. Il y a des lignes de côtes admirablement faites, admirablement outillées par la nature pour jouer un grand rôle maritime qu'elles ne jouent pas en fait. Il y en a de disgraciées, qui ont tout contre elles pour ainsi dire, et servent de points d'appui à des colonies de marins singulièrement vivaces. — Mais ce rôle, que la forme ne peut tenir, la valeur alimentaire ne le peut-elle jouer ?

III

LA CÔTE NOURRICIÈRE.

Ce n'est pas que les côtes ne possèdent qu'une seule espèce d'utilité. Elles ont une valeur alimentaire. Elles ont aussi une valeur commerciale. Si elles attirent les hommes qui, d'une façon ou de l'autre, se vouent à la récolte des « fruits de mer »,



comme disent les Italiens, elles sollicitent aussi ceux qui, prenant sur elles leur point d'appui, s'élancent, en partant de là, à travers le libre espace marin, vers des terres plus ou moins lointaines. Pêcheurs ou navigateurs. Les Grecs étaient fort peu pêcheurs, presque exclusivement navigateurs. Et les Phéniciens de même, qui les avaient précédés sur les routes de la mer intérieure dans leur rôle d'initiateurs antiques du *tramp* moderne. Par contre, pour prendre un exemple contemporain et tout proche, les Bretons, les marins bretons sont avant tout pêcheurs et aussi peu que possible navigateurs. Mais ne retenons pour l'instant que les faits du premier groupe, les faits « alimentaires ». Sont-ils de telle nature qu'ils justifient vraiment cette thèse du « littoralisme » essentiel et distinctif de certaines sociétés humaines que nous étudions en ce moment d'une façon critique?

Notons d'abord un fait. Il serait étonnant sans doute que nous puissions constater des rapports de similitude étroits entre les sociétés profiteuses de la mer, les sociétés qui naîtraient ainsi de l'abondance côtière, alors que la bordure littorale sous-marine, la bande de sol sous-marin qui borde les terres émergées jusque vers 350 à 400 mètres de profondeur environ (c'est-à-dire jusqu'au point où cesse de se faire sentir l'influence de la lumière solaire) varie prodigieusement avec les pays.

Qu'il s'agisse de la zone sub-terrestre, de la région où s'opère le contact des deux faunes, terrestre et marine, ou de la zone littorale proprement dite (1) qui découvre plus ou moins lors des marées et suivant leur hauteur — ou encore de la zone côtière profonde qui lui fait suite, le catalogue des espèces varie singulièrement selon que le *facies* est rocheux ou sableux ou vaseux, le choc des vagues violent ou faible, la marée à grande ou petite amplitude, le plankton par conséquent riche ou

(1) Sur ces distinctions, cf. JOUBIN, *La vie dans les Océans*, Paris, 1912, p. 162, et CUÉNOT, LII, p. 92 sq.



pauvre, les eaux claires ou troubles, la chaleur forte ou faible, etc. Comment, avec une telle diversité de conditions changeantes, se trouverait-on en présence de sociétés d'exploitants de la mer rigoureusement modelées sur un même type?

Mais il y a plus. Une côte, c'est la ligne limite de la mer s'affrontant à la terre. Mais, inversement, c'est la ligne frontière de la terre s'abîmant sous la mer. Deux aspects : derrière la côte, il y a, selon qu'on prend son point de vue d'ici ou de là, la mer ou bien la terre ; et devant elle, inversement, la terre ou bien la mer.

Or, il est évident qu'une côte, qui n'est pour ainsi dire que la tranche littorale d'un désert sans eau, que la ligne de jonction de ce désert avec la plaine liquide, sera, sauf exceptions tout à fait rares et qu'explique une richesse tout à fait remarquable de la mer en espèces comestibles, vouée elle-même à l'état désertique. Et de même, la tranche littorale d'une forêt trop dense, non adaptée à l'homme ou défavorable en quelque façon à son établissement. Et souvent alors, la richesse même, l'abondance anormale des eaux en fruits de mer ne parvient pas à triompher des obstacles qu'oppose à l'homme la stérilité d'un sol ennemi. Mais les côtes de ce genre, relativement, sont rares ; et, pour les autres, pour celles qui portent des colonies humaines d'une forte densité, la question se pose de suite : qui attire les hommes sur ces bandes côtières ? y vivent-ils de la mer, ou de la terre ?

*
* *

Jetons les yeux sur une carte de densité des hommes en France. De fortes populations occupent la plaine du Bas-Languedoc. Concentration côtière ? Mais ces accumulations d'hommes ne reconnaissent qu'une seule cause : et c'est, à n'en pas douter, « la prospérité du vignoble » (1). — Aucune grada-

(1) M. SORRE, *La plaine du Bas-Languedoc*, XI, t. XVI, 1907, p. 418.



tion du littoral vers l'intérieur. Rien d'analogue à ce que semblait établir la carte de densité des populations en Bretagne d'E. Robert. Pas de bande homogène et régulière, allant se dégradant vers l'intérieur : la différenciation, note un bon juge, « est surtout d'origine agricole » (1). Et sans doute, l'action de la mer peut être saisie cependant. Les rives, ou plus exactement le rivage septentrional de l'étang de Thau, qui par ailleurs jouit de conditions tout à fait analogues à celles que connaissent les contrées voisines de la plaine languedocienne, présente une densité anormale de 170 habitants au kilomètre carré, qui atteste des influences maritimes se surajoutant aux conditions d'habitat terrestres. Mais, précisément, une intéressante étude de F. Sabde nous renseigne sur la vie de pêche littorale des riverains de la côte languedocienne, entre Agde et Aigues-Mortes. Et le trait essentiel qu'elle met en lumière, c'est l'extrême variété des groupes d'hommes qui s'occupent de la pêche, aux environs de Cette notamment. De « pêcheurs purs », de pêcheurs de haute mer, vivant d'une vie qui les oppose aux autres habitants de la contrée, il n'y a qu'un petit groupe d'hommes peu nombreux et qui ne sont pas du pays : ce sont des Italiens immigrés, tous, Calabrais, ou Napolitains, ou Génois, établis sur le cordon littoral (2). Mais les habitants du second rivage, celui de la lagune, de cette petite mer intérieure du Thau avec ses eaux calmes et profondes, sa faune comestible très variée, ses deux cents espèces de poissons, ses crevettes, langoustes, homards, etc. — ceux-là, leur façon de vivre ne diffère en rien de celle des cultivateurs, des viticulteurs de la région. Ils ne s'opposent pas à ces derniers, mais contrastent nettement, par contre, avec les pêcheurs de haute mer. Et tous, à leurs occupations de pêcheurs, joignent d'autres sources de profit : la culture d'un petit lopin, toutes les fois qu'ils le peuvent, ou, s'ils sont tout à fait pauvres, le louage de

(1) *Ibid.*, p. 420. — (2) SABDE, **XI**, t. XXIII-XXIV, p. 31 sq.



service comme portefaix à la ville, comme vendangeurs à la campagne, la cueillette des algues, etc.

Ceci n'a rien que de normal d'ailleurs. Il y a longtemps déjà que, pour une contrée très différente, la Bretagne, Camille Vallaux a formulé des remarques tout à fait analogues. Non seulement, et d'une façon générale, il s'élève contre le préjugé courant qui déduit, de la présence d'un rocher de granit, ou de schiste ou de grès, au sol généralement ingrat, aux côtes richement développées, entaillées de rias profondes, précédées d'îles allongées, ayant vue sur deux mers à la fois très fréquentées et très fertiles en espèces comestibles, l'existence pour ainsi dire fatale d'un nombreux peuple de marins. Les Bas-Bretons, note au contraire Vallaux, il ne faut point les voir, avec les yeux de l'imagination, comme des marins : ce sont, au plus juste, des paysans, qui ont poussé sur leurs côtes des avant-postes maritimes, de petites colonies de pêcheurs, peu abondantes par rapport à la population totale de l'Armorique, et qui « ne représentent dans la presqu'île qu'un élément subordonné de vie sociale et de force économique » (1). Mais de plus, bien rares, ceux des « maritimes » de l'Armorique qui ne vivent que de la mer. Presque tous en réalité se doublent d'autant de paysans. Seuls échappent à cette loi les pêcheurs de grandes pêches, Terre-Neuvas ou Islandais de Paimpol, et les pêcheurs hauturiers, thoniers de l'île de Groix : les autres, tous, tantôt des pêcheurs-paysans, tantôt des paysans-pêcheurs (2), possédant par absolue nécessité leur lopin de terre que la femme cultive pendant que son homme pêche. Et quand un habitat trop exigü et trop déshérité s'oppose à ce que l'homme de mer se double ainsi d'un homme de terre, comme par exemple dans la petite île de Molène où 600 habitants se consacrent exclusivement à la pêche des langoustes et au dragage des goémons, c'est la famine purement et simplement

(1) VALLAUX, CCXXXI, p. 219-220. — (2) *Ibid.*, p. 231 sq.



dès qu'un incident imprévu surgit; et il faut ravitailler les affamés par bateaux spéciaux (1).

Choses de civilisés. Mais croit-on qu'il n'en aille pas de même chez les primitifs? Que d'idées préconçues, par exemple, sur ces populations du domaine Pacifique, Polynésiens et Mélanésiens, « fils de l'Océan » comme on disait jadis — prétendus autochtones qui, le fait n'est plus à démontrer, ne sont que des émigrants venus de distances infinies parfois — et dont toute la vie, écrit-on encore volontiers, est conditionnée par le milieu océanique? Et certes, on a bien affaire, en eux, à des pêcheurs, et à des navigateurs. Mais à des agriculteurs aussi, ou, tout au moins, à des exploitants très conscients de ressources botaniques spontanées de tout premier ordre. Ce sont des pêcheurs et des marins remarquables, les Polynésiens : sans doute; mais la présence, sur les flots coralligènes qu'ils occupent, du *Coco nucifera*, le plus utile peut-être de tous les palmiers; l'arbre océanien par excellence, est-ce proprement un fait maritime? Du liquide laiteux de ses noix non mûres, ils tirent une excellente boisson; du fruit mûr, ils extraient une huile précieuse; de la fibre qui l'entoure, macérée et battue, des fils; son bourgeon terminal est un aliment excellent, le fameux chou palmiste des vieux explorateurs; de l'extrémité des fleurs coupées s'écoule un liquide qui donne du vin de palme, puis du vinaigre; le bois du tronc enfin sert aux constructions de maisons, de meubles, d'ustensiles ou de bateaux. Et ces bienfaits si nombreux et si remarquables d'un arbre qui n'est pas le seul dans ces contrées à rendre aux hommes d'extrêmes services (il faudrait parler encore de l'arbre à pain [*Artocarpus incisus*] et de la racine du taro [*Colocasia succulenta*] et dusagoutier, et de bien d'autres plantes utiles du domaine Pacifique) — ils n'empêchent ni les Polynésiens ni, surtout, les Mélanésiens, plus pauvres en ressources

(1) P. 233.



végétales spontanées, de se livrer à la culture et d'y acquérir une véritable habileté. C'est se tromper lourdement que de voir en eux des pêcheurs exclusivement pêcheurs, d'un type aussi tranché dans son genre que celui de certains pasteurs nomades dans le sien.



L'influence de la mer ? Elle s'étend en réalité beaucoup moins loin dans les terres que l'influence de la vie continentale ne se fait sentir sur les côtes, même quand elle est le plus sensible — et le plus désirable aussi. En Bretagne, par exemple, sur les rives du golfe du Morbihan, là où l'engrais marin : maerl, tangué, traëz, goémon rouge et varech, contient précisément le phosphate et la chaux qui font défaut aux terres produites par la décomposition des roches cristallines — c'est dans une bande de 15, de 20 kilomètres tout au plus que cet engrais pénètre et que l'agriculture bretonne l'utilise (1). Mais tous les étés, insoucieux de la mer qu'il ne regarde même point, le Normand fauche son blé jusqu'au bord des falaises et ignore tout du monde qui commence au delà...

Et puis enfin, il faudrait s'entendre : on parle communément de la puissance d'attraction de la mer, de l'affluence des populations vers les côtes. Toutes ces formules expliquent des mouvements, un exode, des migrations vers la région littorale. Or, discutant (à propos de l'article de Robert que nous avons déjà cité et utilisé) la thèse traditionnelle de l'existence d'une « Ceinture Dorée » en Bretagne (2), C. Vallaux observe avec beaucoup de raison que ce n'est pas l'émigration qui renforce la population côtière. Les Bretons émigrent, mais jamais ou presque jamais de l'Ar-Coach dans l'Ar-mor, de l'intérieur vers

(1) A. CHOVEAUX, *XI*, 1920, p. 417.

(2) VALLAUX, *A propos de la Ceinture Dorée*, *XI*, 1905, p. 457. — Cf. *Ibid.*, ROBERT, *La Ceinture Dorée existe-t-elle?*

le littoral. L'excès de population, c'est dans un excès de prolifé-
 cité qu'il le faut chercher. Et celui-ci, qui dirait sans scrupule que
 les conditions géographiques (1) suffisent à en rendre compte ?

L'homme n'est pas qu'appétit ou instincts. Le besoin de
 manger, tout primordial qu'il soit, n'explique pas tout — loin
 de là. Et les poissons à eux seuls, ou les crustacés, ne rendent
 pas mieux compte des agglomérations côtières que les anfrac-
 tuosités ou les découpures des côtes. L'homme est mené par ses
 idées autant que par ses besoins. Il mange comme il veut et ce
 qu'il veut. Il peut consommer des *frutti di mare* avec plaisir
 — ou à contre-cœur, comme ces contemporains de Bodin que
 gourmande l'auteur de la *République* dans sa *Réponse au para-
 doxe du Sr de Malesroict sur le fait des monnoies*, lorsqu'il
 déplore la répugnance des Français à manger du poisson —
 « tellement qu'il y en a plusieurs qui aymeraient mieux manger
 du lard jaune le jour de Pâques que d'un esturgeon » — et que
 « le poisson s'entre-mange par faute de le manger » !

Et puis, encore une fois, à cette concentration des hommes
 sur les côtes, il y a quelque chose d'irritant et de puéril à la fois
 à ne vouloir chercher que des raisons matérielles. Alléguons
 deux seuls faits, à titre d'exemple. Voici un géographe qui com-
 mente une carte de répartition des races au Dahomey (2).
 D'une manière générale, note-t-il, le nombre des peuplades
 augmente à mesure qu'on avance de l'intérieur vers le littoral.
 Attirance de la mer ? Non, mais les populations vaincues sont
 refoulées du centre vers la périphérie par les populations victo-
 rieuses qui elles-mêmes tendent toujours vers la côte, par une
 sorte d'inversion de la prétendue loi de refoulement des
 anciennes populations vers l'intérieur...

(1) Ou alimentaires : En ce qui concerne le littoral du Thau, Sabde note (*op. cit.*, p. 38) que les pêcheurs n'y ont que des familles peu nombreuses, de trois enfants en moyenne, ne différant en rien de la plupart des familles françaises d'aujourd'hui.

(2) HUBERT, *CLXXXII*, fig. 85.



Et voici d'autre part un historien qui étudie les sociétés littorales de l'ancienne Gaule, et particulièrement celles qui habitaient les rivages de ce Morbihan que la mer pénètre profondément en courants rapides, qu'elle déchiquette partout en caps, en golfes et en estuaires, « comme si elle voulait l'étreindre de mille bras et lui arracher de toutes parts des victimes ou des offrandes » (1). — Or, lui aussi, il note une accumulation considérable, la présence d'un véritable « ramassis de races » le long des côtes. « Les populations anciennes, je crois, demeuraient nombreuses et vivaces en Armorique ; le nom d'une de leurs peuplades, les Osismiens du Finistère, remontait à des temps bien antérieurs à la conquête... » (2). Et surtout, il signale dans cette contrée une prodigieuse accumulation de dolmens, de menhirs, d'alignements, une multiplication singulière des sanctuaires et des religions. « C'est le voisinage impérieux de l'Océan, conjecture-t-il (3), qui a attiré vers les caps et les îles ce monde de trépassés, cette aristocratie de défunts qui les couronne de ses tombeaux. Les peuples anciens de l'Europe, Celtes, Germains et les autres, ont cru, presque tous et presque toujours, que les morts immortels s'en allaient par delà l'Océan qui finit la Terre, vers d'autres bords, dans des îles lointaines et bienheureuses. Or, pour éviter aux esprits des défunts un trop long voyage sur terre, qui sait si les contemporains des dolmens n'enterraient point leurs proches sur les rives mêmes de cette mer qu'il fallait traverser ? » — Et c'est un fait que partout, sur toutes les côtes méditerranéennes, se pressent et abondent les tombeaux célèbres, attribués à des personnages mythiques (4). Il y a une géographie culinaire de la mer, sans doute. Mais une géographie religieuse, non moins.

(1) CAM. JULIAN, CLXXII, t. I, p. 157.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 487-488. — (3) *Ibid.*, t. I, p. 158.

(4) Références de Strabon, Plutarque, Virgile, etc., dans JULIAN, CLXXII, t. I, p. 158, n. 3.



IV

LA NAVIGATION DES ÎLES ET LE THÈME DE L'ISOLEMENT INSULAIRE.

Nous distinguons plus haut la fonction alimentaire et la fonction proprement maritime des côtes. Les rivages sollicitent, notions-nous, tous ceux qui, prenant un point d'appui sur eux, s'élançant à travers le libre espace marin et mènent la vie aventureuse du navigateur. — Mais, nous l'avons dit auparavant : l'île est donnée, couramment, comme le type même du domaine d'isolement sur la mer. Contradiction.

Comment la résoudre ?

Disons-le tout de suite, il n'y a pas à la résoudre; il n'y a qu'à accuser la contradiction, aussi nettement que possible. Et qu'à essayer, pour commencer, de comprendre comment s'est créé le thème de l'isolement insulaire.

Évidemment, il y a des îles perdues dans l'espace océanique, tout à fait à l'écart des grandes routes et des grands courants de circulation maritime. Celles-là, il est exact de dire qu'elles vouent leurs habitants à un isolement presque total, partant à un développement relativement autonome et original, avec, parfois, la formation d'un type physique très particulier (1). C'est le cas des petites îles qu'on trouve disséminées dans tous les Océans, le Pacifique, l'Océan Indien, l'Atlantique, menus morceaux de terre, aussi perdus que Tristan da Cunha ou Trinidad, les Andaman au centre du golfe du Bengale avec leurs nègres et même leurs négritos, les Minkopi, apparentés à ceux de Malacca; les Marshall, les Gilbert, les Carolines, dans les parties semi-désertes du Pacifique. Pourquoi même aller si loin? En pleine Méditerranée, un îlot comme Scarpanto, l'ancienne Karpathos, entre la Crète et Rhodes, donne l'impression, aux rares voyageurs qui y abordent d'aventure, du plus absolu des

(1) De MARTONNE, XI, 1906, p. 320.



isolements (1). Ces minces rogatons de continent sont vraiment, pour reprendre les expressions d'Élisée Reclus, « des lieux de prison ou des lieux d'exil pour les populations qui les habitent ».

Mais, par contre, il y a des îles placées sur les grandes routes du globe, à des points de bifurcation des principaux itinéraires mondiaux : à des carrefours maritimes. Comment les comparer aux premières ? Voici la Sicile et la Crète dans la Méditerranée d'autrefois ; Malte dans celle d'aujourd'hui ; les îles de la Sonde, les Sandwich, Porto-Rico, Cuba. Évidemment, il faut changer les formules. Tout en elles atteste et reflète des communications suivies, ininterrompues, singulièrement actives avec le monde extérieur. Combien de dominations et de civilisations certaines d'entre elles n'ont-elles pas vues se succéder, se remplacer l'une l'autre sur leur territoire ?

Que l'on pense à la Sicile, tour à tour phénicienne (pour ne point remonter plus haut), puis grecque, puis carthaginoise, puis romaine, puis vandale et gothique et byzantine — arabe, et puis normande, et puis angevin, aragonais, impériale, savoyarde, autrichienne... Arrêtons-nous : l'énumération complète serait interminable. Et sans doute à tous ces changements politiques n'a pas correspondu un changement total de civilisation, l'établissement d'une culture et d'une vie matérielle toute nouvelle ; la remarque n'a pas besoin d'être faite. Mais chacune de ces vagues successives qui ont recouvert, plus ou moins longtemps, l'antique sol sicilien a laissé quelque chose sur le rivage en se retirant au loin. Autant de dominations, autant d'expériences, à tout le moins. Sociétés insulaires ? Mais qui va comparer une île de cette sorte, une île-carrefour, à ces îles-prisons qui semblent autant de conservatoires de vieilles races éliminées, de vieux usages, de vieilles formes sociales

(1) Cf. les témoignages recueillis dans *Karpathos, étude géologique, paléontologique et botanique*, par STEFANI (C. de), FORSYTH et BARBEY. Lausanne, 1895, in-4°.

bannies des continents ? Qui va comparer, pour ne pas chercher plus loin, cette Sicile convoitée, disputée, colonisée sans répit, avec la Corse voisine ou la Sardaigne ?

*
* *

Et que d'autres distinctions s'imposent ! N'allons qu'au plus pressé. Combien d'îles placées à l'extrémité de grands continents, combien de presqu'îles aussi jouent le rôle de refuges ? Là viennent expirer, pour ainsi dire, les dernières vagues des migrations humaines ; là se réfugient les vaincus, qu'il s'agisse de peuples, de partis politiques, de religions : que l'on songe à Formose avec ses sauvages ; aux Kouriles avec leurs Aïnos ; à Ceylan avec ses bouddhistes ; aux Philippines avec leurs Aétas ; jadis aux Canaries avec leurs Guanches d'origine berbère — beaucoup plus près de nous, si l'on veut, à l'Irlande. Mais, par ailleurs, combien d'îles aussi qui, placées à proximité de grands continents, ont, par un processus tout à fait inverse, joué un rôle d'initiation et d'expansion et fait rayonner leur domination ou leur civilisation sur des terres voisines ? Ne citons qu'un exemple, celui du Japon. Diversité, ici encore, diversité partout au lieu de la rigidité monotone d'une condition commune. Les insulaires regardent parfois le continent. La possession d'un archipel côtier est bien souvent un point d'appui pour des entreprises sur les terres voisines — à tout le moins, une base de brigandage pour flibustiers, qu'il s'agisse des pillards que Victor Bérard nous décrit dans la mer Égée d'après l'*Odyssée*, ou des pirates de la Méditerranée américaine, des flibustiers de la Tortue qu'a étudiés H. Lorin (1).

L'île est un point d'appui excellent : la démonstration sans doute est superflue. Les Phéniciens d'Arad aux hautes maisons pressées, ou de Tyr l'invulnérable, s'en étaient avisés de fort

(1) CAPITAN et LORIN, CCII, p. 327 sq.



bonne heure (1). On se rappelle d'ailleurs les caractéristiques de l'île de Calypso, ce site idéal des vieux navigateurs : ses sources propices à l'aiguade; sa caverne côtière hospitalière aux hommes, aux ballots de marchandises, aux agrès, à la longue barque parfois, qu'on y cache la nuit : bon refuge, où le feu peut briller à couvert sans dénoncer ceux qui l'ont allumé; meilleure embuscade encore pour fondre à l'improviste sur les femmes ou sur les troupeaux venus boire à la source; c'est le type même de la *guelle*, du poste de surveillance facile à explorer et à conserver, rêve des corsaires et des pillers d'épaves de tous les âges (2)... — Quant à la péninsule, à la presque île dont la marée basse découvre les abords et dont la haute mer baigne les flancs, ce qui permet d'éviter à la fois l'assaut prolongé des soldats et l'étroit blocus par les navires ses qualités militaires, sa valeur de surveillance et, à l'occasion, d'offensive ne le cède pas à la valeur de l'île (3)...

Points d'appui idéals des insulaires à l'affût du continent. De ces repaires de choix, les Tyriens, les Aradiens surveillaient toutes les côtes qui leur faisaient face. Les tribus de la mer installées sur les promontoires et dans les îles du Finistère regardaient plus volontiers du côté de l'Angleterre et de l'Irlande que vers les forêts de l'intérieur (4). Élisée Reclus a fort bien décrit l'espèce d'attraction qu'exercent sur les habitants des rivages continentaux les terres dont, aux beaux jours, on découvre de loin le profil vaporeux émergeant des flots (5). Les îles de l'Égée appelaient les marins de l'Asie mineure; mais elles les appelaient pour que, de là, il repartent ensuite vers la grande terre, vers la Grèce continentale; et Chypre aussi apparaissait aux Phéniciens comme un port de relâche avant qu'il ne se hasardassent sur les eaux inconnues... Tout récemment encore, dans son gros

(1) RECLUS, *La Phénicie et les Phéniciens* (Bull. Soc. Neuchâtel. Geogr., XII, 1900, p. 261-274).

(2) BÉRARD, *Mégare*, XI, 1898, p. 363 sq. — (3) JULLIAN, CLXXII, t. II, 491.

(4) JULLIAN, *Ibid.*, t. II, 487-488. — (5) RECLUS, LXXXVII*, t. II, p. 646.

ouvrage critique sur la Grande Entreprise de 1492, puis dans son petit livre sur «le vrai Christophe Colomb et la légende» (1), Henri Vignaud a bien mis en lumière cette sorte d'attraction toute spéciale qu'exerçaient sur les navigateurs les îles connues, soupçonnées ou inconnues de l'Atlantique, jalons incertains de la voie nouvelle.



Actions et réactions. Ici encore, on chercherait une nécessité, une « loi des îles » pesant sur les hommes, sur les sociétés humaines : on ne trouverait que variété et que diversité.

Qu'évolution aussi, que changement dans le temps. Il y a longtemps que Ritter, en des pages célèbres, notait combien le cours de l'histoire aurait été changé si les îles de la mer Égée, précisément, et la Sicile et la Grande-Bretagne avaient fait défaut à l'Europe, et n'avaient pu jouer le rôle conservateur de refuges, de citadelles où les nations aryennes, se retranchant, purent mettre en sûreté le trésor de leurs conquêtes intellectuelles et morales (2). Mais on sait de reste que ces territoires jouèrent d'autres rôles aussi, et non moins brillamment. Les îles des lagunes, les flèches des *lidi*, ce furent des refuges tout d'abord, et rien que des refuges pour les habitants des villes romaines de la terre ferme, exposées aux invasions qui venaient du Frioul. Mais elles ne tardèrent pas à devenir des points d'appui pour une expansion coloniale et maritime d'une ampleur sans égale. Et l'on peut discuter sur tout ce que le site vénitien offrait de favorable à un tel essor : il n'y eut, dans leur marche tout le long des côtes de la Méditerranée orientale, aucune fatalité géographique d'aucune espèce. Les sociétés de marais abondent qui, comme celle du Marais poitevin jadis, décrite par

(1) Paris, 1921, in-12, pp. 56; 98; 121.

(2) Cf. RECLUS, *LXXXVII*^a, t. II, p. 647.

Clouzot, ne sont jamais sorties de leur site d'origine, et y sont demeurées sédentaires, sans autre effort que d'exploiter ce que leur pays leur donnait de ressources. Évidemment, « la mer a ses bons et ses mauvais pays », ses eaux de solitude et ses eaux d'attraction ; et les régions heureuses, celles que la nature a dotées tout spécialement, on sait bien que ce sont les petites mers à demi closes qui s'arrondissent entre des rives hospitalières et des îles protectrices — telles que les parages de Tyr ou de Cadix, de Carthage ou du Pirée jadis — ces « sortes de plaines d'eau à la fois ouvertes et abritées » qui peuvent donner aux hommes et aux vaisseaux cette sécurité et cette audace d'où naissent les empires maritimes (1). Mais à une condition. C'est que ces hommes, précisément, aient la vocation maritime. C'est qu'ils aient en propre la connaissance de cet art difficile de la navigation qui, Ratzel l'a bien montré (2), ne fut à l'origine que le privilège d'un petit nombre de peuples et ne se communiqua que lentement à d'autres. Lentement, et sans règle apparente, sans nécessité stricte. Voici, en France, les hommes qui peuplent les côtes les mieux faites sans doute pour solliciter leurs habitants à se lancer sur les flots : les Bretons. Or « le goût des aventures exotiques leur manque. Le cercle où ils se meuvent est aussi petit que celui où vit le paysan de l'Ar-Coat, plus petit que chez le paysan de la Montagne. Le marin ne perd pas volontiers de vue son village aux ruelles étroites... Aussi attaché à sa côte et à son petit port que le paysan à son lopin de terre, il n'émigre que fort peu ou pas du tout — et c'est vraiment lui, et non le paysan qui est attaché au rocher d'Armorique » (3). De combien de populations marines pourrait-on dire ce que dit ainsi Camille Vallaux du Bas-Breton ? Contraste frappant : Ce n'est pas le marin à l'instinct casanier, c'est le paysan, là-bas, qui émigre.

(1) JULLIAN, **CLXXII**, t. I, 28.

(2) RATZEL, *Das Meer als Quelle der Völkergrösse*, Munich, 1900, in-8°

(3) VALLAUX, **CCXXXI**, p. 222.

Et pas par la mer, puisque « la mer de Bassc-Bretagne ne conduit nulle part, n'a aucune grande ligne de navigation qui fasse relâche dans ses ports » (1).

Vice et faiblesse des généralisations sommaires : qu'elles sont vaines et creuses, qu'elles rendent pauvre la réalité vivante. Revenons à cet flot misérable, à ce mince rogaton terrestre de l'Égée, Carpathos, la moderne Scarpanto. Rien de plus isolé. Des mœurs rudes et grossières. Des coutumes singulièrement archaïques — en particulier, une modification rare du matriarcat, la transmission de l'héritage aux filles et, en première ligne, aux filles aînées, de préférence à tous autres héritiers (2). — Or, chaque printemps, presque toute la population mâle de l'île émigre (3). Son sol est insuffisant à la nourrir convenablement. Les hommes s'en vont : charpentiers et menuisiers, car l'île, jadis, était boisée et la grande industrie, c'était celle de la poix — mais terrassiers aussi, maçons, tailleurs de pierre : on les rencontre un peu partout dans les îles voisines, sur le continent d'Asie Mineure, jusqu'en Égypte... Isolement et émigrations, voyages et archaïsmes. Faut-il s'étonner d'une telle association ? Ce serait, comme tant de généralisateurs intrépides de l'école ratzélienne ou néo-ratzélienne, méconnaître cette grande loi, constante et universelle : l'homme a beau voyager ; s'il revient prendre sa place dans une communauté aux traditions conservées par les femmes et par les vieillards, ce n'est pas lui qui modifie la communauté ; c'est elle qui le reprend tout entier, qui chaque fois le réabsorbe à nouveau, si l'on peut dire, et rend illusoire pendant bien longtemps l'expérience acquise en dehors d'elle-même...

La part de la psychologie : elle est telle qu'il est bien difficile de l'évaluer et de la délimiter. Et au fond, quand nous notons avec quelle hardiesse téméraire nous voyons esquisser journellement le type de l'insulaire sur qui passe incessamment le vent qui

(1) *Ibid.*, p. 275-276. — (2) *Karpathos*, p. 18-19. — (3) *Ibid.*, p. 9 et p. 35.



vient du large, l'appel de l'inconnu lointain : habitué à contempler la mer, il élargit son horizon à la mesure de l'Océan — cependant qu'avec la même hardiesse téméraire, d'autres hommes (ou les mêmes parfois) brodent d'ingénieuses variations sur le thème de l'isolement, sur l'égoïsme du Vénitien uniquement préoccupé de sa Venise, sur l'étroitesse de vues de l'Anglais, uniquement soucieux de son Angleterre — ce n'est pas un hommage à la géographie, mais à la psychologie, que nous rendons ainsi. Car l'idée que les peuples, que les groupes politiques, petits ou grands, se font de leur situation géographique et de ses caractéristiques et de ses avantages ou inconvénients, c'est elle en définitive qui importe, et elle peut être d'ailleurs tout à fait inexacte, ou ne plus répondre en rien à la réalité : quelle que soit la portée des canons modernes, ou les moyens et la puissance d'action des aéroplanes, « l'Angleterre demeure une île » — et le tunnel sous la Manche, un simple projet ; or, en définitive, c'est là ce qui importe et compte...

V

LES ÎLES DU DÉSERT : LES OASIS.

Faut-il maintenant continuer l'analyse, parler, par exemple, de ces « îles de terre » que sont les oasis ?

Isolées, coupées des autres terres habitables par les solitudes hostiles des déserts, elles le sont sans nul doute. É. Gautier nous dit que toute oasis saharienne tient du bagne. Les sédentaires y sont prisonniers : comment en sortiraient-ils ? par quels moyens, avec leur inexpérience des chemins et des puits, leur manque d'animaux porteurs, leur crainte légitime des coupeurs de route ? Ils sont rivés à leurs palmiers aussi sûrement qu'avec une chaîne.

Et, au témoignage de Gautier, d'autres répondent et s'ajoutent, qui concernent par exemple, sous de tout autres cieux, les oasis



du Turkestan. R. Pumpelly, dans ses fouilles, a étudié de près l'oasis d'Anou, une petite ville ruinée des environs d'Askhabad. Son impression, vive et nette, est à retenir, quelles que soient les réserves que provoquent, on le sait, les conclusions générales de cet auteur : c'est celle d'un monde fermé, n'ayant pendant longtemps reçu que des échos affaiblis de l'extérieur et offrant le rare spectacle d'une sorte de développement strictement autonome, de développements sur place de la vie sociale (1).

Tout ceci peut être vrai. Mais il n'est pas moins vrai, non plus, que les vieux empires où sont nées les premières civilisations n'étaient, après tout, que d'immenses oasis au milieu des déserts libyques et syriens. Toute oasis saharienne tient du bague. Mais le même Gautier, qui nous le dit, s'élève avec vigueur contre notre illusion, que le désert est je ne sais quelle peine à perpétuité... Autour des oasis et, en particulier, des oasis sahariennes, s'étend le sol le plus propre qui soit aux relations des hommes les uns avec les autres. Sur ce sol, des rues d'abord, d'immenses couloirs rectilignes, *feidjs* ou *gassis*, parfaitement nets de sable et que suivent les caravanes ; tout autour de ces routes naturelles du désert, un sol d'allées de jardin, ratissé par le vent depuis des âges, le *reg*. Pas de terrain plus favorable au chameau, cet animal de plaine aux pieds larges et spongieux, comme chaussés de pantoufles ou d'espadrilles et admirablement accommodés au terrain mou et sec du *reg* où ils n'enfoncent point comme le feraient, par exemple, des sabots pointus de chevaux. Mais pas de terrain, non plus, plus naturellement propice au roulage.

Chez nous, Occidentaux, point de roulage sans route artificiellement plate. Au désert, ou sur le *reg* du moins, tout est route. « Je crois bien, écrit É. Gautier, que le *reg* a porté les premières routes. » Voilà donc l'oasis, ce « bout du monde »,

(1) XVI, 1910, p. 525.



ce « bagne », ce monde clos, étroitement replié sur lui-même, qui devient le centre d'un réseau routier extrêmement divers, puisque rien n'intervient sur de vastes espaces pour canaliser les chemins. Du même coup, l'oasis devient un objectif et le nomade conquérant s'en propose la conquête et la domination, tandis qu'inversement, le sédentaire, appuyé sur sa base solide de champs, de puits et d'arbres, guette le nomade au passage et parfois, pour le punir des ses razzias, lui enlève son bétail (1).

Toute l'histoire politique des régions d'oasis est faite de ce conflit. Or, par là, si renfermé soit-il, si perdu à l'écart des grandes trajectoires humaines, des grands courants de circulation et de trafic mondial qui, pour l'ordinaire, évitent les déserts et préfèrent la piste continue des steppes à la piste « en pointillé » des contrées arides, le sédentaire (et son ennemi le nomade) se trouvent reliés au reste de l'univers, intéressés quoi qu'ils en aient et bien plus qu'ils ne pensent au jeu du monde, même quand ils en ignorent tout. Cela, beaucoup plus encore que par les relations économiques qu'ils peuvent nouer, malgré tout, avec les domaines voisins par l'entremise des animaux porteurs : bœufs légendaires des « Garamantes » au Sahara, ces frères antiques des bœufs boërs du Transvaal ou de ces bœufs à bosse du Soudan qui, aujourd'hui encore, visitent le Hoggar (2) ; chevaux, si longtemps bêtes de trait avant d'être bêtes de selle ; ânes même, ces bourriquets de Sali dans le Touat méridional, qu'une vision enchanteresse du bon vieux temps fait encore voir aux modernes habitants du Touat tels qu'ils étaient, lorsque, le long d'un oued Messaoud qui méritait son nom de « Bienheureux », ils se glissaient, tout chargés de dattes, depuis leur oasis jusqu'à Taoudéni (3) ; chameaux enfin, ces nouveaux venus du Sahara, lents, lourds, fragiles et de médiocre rendement au total.

(1) WOEIKOF, CXCVIII^e, p. 114.

(2) GAUTIER, CLXXXI^e, t. I, p. 136-137.

(3) GAUTIER, CLXXXI^e, p. 36-37.



Mais, à côté de ces relations économiques, il y a les rapports politiques — ou, plus exactement, les contre-coups multiples et souvent imprévus des lointains mouvements qui se propagent, en ondes élargies, jusqu'aux oasis. Prises directes et répercussions indirectes. Woeikof explique fort bien, dans son petit livre sur le Turkestan russe (1), comment ce n'est pas « la sécheresse » qui rend compte, en définitive, des grandes incursions des nomades asiatiques dans l'Asie occidentale et, par delà, dans l'Europe centrale et méridionale, — mais bien plutôt le pullulement sur place des hommes, à la fois, et du bétail. La sécheresse, facteur constant. Il joue son rôle, toujours, dans l'Asie centrale. A en croire d'aucuns, il le joue même de mieux en mieux, puisqu'il fut de mode, naguère, de parler du dessèchement progressif de l'Asie comme d'un fait avéré et constant (2). Cependant, les grandes ruées d'Asiatiques centraux sur l'Asie occidentale et sur l'Europe orientale, toujours vers l'Ouest, ont cessé. C'est que la Chine a mis la main sur le pays mongol. C'est que la Sibérie peu à peu s'est peuplée. C'est que les Russes s'y sont avancés pas à pas, colonisant les terres, construisant les chemins de fer. Aussi, le bétail des pasteurs a-t-il trouvé, vers la Chine d'abord, plus tard vers la Sibérie, les débouchés qui lui faisaient défaut aux temps des Attila et des Gengis-Khan. Par ailleurs, la conversion des Mongols au bouddhisme produisait cette conséquence que le tiers ou le quart des hommes, au moins, se transformaient en moines, en *lamas* astreints au célibat; la religion jouait ici, une fois de plus, son rôle dans la limitation des naissances; elle remplaçait, dans les contrées arides de l'Asie centrale, ces précautions physiologiques que connaissent, dans les terres arides du Sahara, les Touaregs (3); et l'observation de Woeikof

(1) WOEIKOF, CXCVIII^a, p. 113.

(2) Sur ce gros problème, cf. la mise au point récente de F. HERBETTE, XI, t. XXIII-XXIV, 1914-1915, pp. 1-30.

(3) GAUTIER, CLXXXI, p. 177.



rejoint, à travers le temps et l'espace, de façon bien curieuse, une remarque de Cournot sur le rôle des célibataires, religieux ou laïcs, sous l'ancien régime, et l'utile contre-partie que faisait leur abstention à la fécondité abondante des gens mariés (1).

Ainsi, ces populations si profondément isolées du Centre de l'Asie, ces habitants de hauts plateaux qu'aujourd'hui encore le rail n'ose point pénétrer — qu'il contourne, et contournera bien plus encore prochainement, quand, au rail du nord, au Transsibérien dont le Transcaspien n'est plus qu'une dépendance, s'opposera un rail continu du sud, tendu de la Perse au golfe de Bengale — leurs grands mouvements, leurs destinées, leurs fortunes politiques les plus prestigieuses trouvent leur origine dans des faits d'histoire générale qui les dépassent de beaucoup. Mais comme la chose est plus nette encore dans le Sahara!

Dans un chapitre de ses notes de mission sur le Sahara algérien (2) — nourri de brèves indications, à sa manière puis, plus tard, dans son petit livre charmant et si plein sur la conquête saharienne, É. Gautier a mis excellemment en lumière les répercussions imprévues qu'eut, pour le monde des oasis, la prise de Grenade par les rois catholiques en 1492. Explosion de fanatisme religieux, conquêtes et massacres, destruction impitoyable des vieilles civilisations de la Berbérie, triomphe de l'Islam introduit au VIII^e siècle dans la contrée, mais qui ne domine en maître souverain qu'au XVI^e; transformation profonde des mœurs, des idées, de la vie économique et sociale : tout cela, rattaché à un fait d'histoire européenne qu'on ignore sans doute profondément dans le Touat et dans le Gourara : « il y a là, évidemment, tout un ensemble de faits que notre éducation historique européenne ne nous habitue pas à associer avec les dernières larmes de Boabdil, et qui n'en sont pas moins réels ». Ajoutons : il y a là autant de correctif-

(1) COURNOT, *Souvenirs*, p. 29; cf., également, *ibid.*, p. 7 et p. 20.

(2) É. GAUTIER, **CLXXXI**^b, t. I, p. 261-265.

nécessaires à l'idée préconçue de l'« isolement » désertique...

Et, dernier trait à noter. Nous parlons d'oasis, comme d'unités typiques, données toutes faites par la nature à l'homme, et sur lesquelles ceux-ci n'ont qu'à s'étendre comme sur des lits prédestinés... Dans le Sahara, tout au moins, le mot n'implique même pas une unité politique. Chaque oasis a son nom, chaque oasis a son individualité géographique, ses frontières nettement délimitées par l'isolement d'un bloc de verdure au milieu d'un désert de sable. Mais ce n'est nullement un corps politique. Dans la même oasis, il y a souvent beaucoup de villages, et ces villages ne sont pas politiquement unis aux autres; ils ne constituent pas un État; le Touat, par exemple, comporte douze oasis, douze palmeraies distinctes, formant chacune un tout plus ou moins centralisé; dans toutes, un nombre variable de villages; celle de Timmi, par exemple, en a vingt-six, mais celle de Sbaa n'en a que deux; l'importance de ces villages varie de 25 à 500 habitants; or, chacun a sa *djemaa*, son assemblée de notables du ksar qui l'administre, fort rudimentairement d'ailleurs; son autorité ne dépasse jamais les limites du ksar; et, quand les villages opposent leurs volontés, nul recours, nul remède que la force pour trancher le différend (1). Mais que devient dès lors l'unité « insulaire » de l'oasis ?

*
* *

Unité insulaire? Mais entourée de sable ou circonscrite d'eau, l'île, ce cadre-type, restreint, facile à concevoir et à envisager, l'île, même petite et homogène, et aussi parfaitement océanique que possible, l'île ne constitue pas une unité politique nécessaire. Il y a des îles divisées politiquement et qui le restent pendant des périodes extrêmement longues et dont la « forme » ne suffit point à créer l'unité : qu'on songe à la marqueterie

(1) GAUTIER, CCXXXI^b, t. I, 267-268.



ancienne d'une Grande-Bretagne cornique, galloise, anglo-saxonne et écossaise ; qu'on passe de là à l'Irlande ; qu'on se transporte, plus loin, à Madagascar, sous de tout autres cieux et dans de tout autres conditions de civilisation ; à plusieurs degrés plus bas encore, qu'on songe à la collection de populations, de mœurs, de coutumes, d'habitat tout à fait variés qui peuplent la grande île boisée de la Nouvelle-Guinée ; nous leur imposons le nom collectif de Papous ; mais ils ignorent, eux, tout nom et toute vie collective, s'opposent en guerres sanglantes, vivent tantôt dans des cases communes, au nord de l'île ; tantôt dans des cases familiales, rondes, sur pilotis au sud-est ; tantôt dans des cases coniques posées sur le sol ; tantôt, sur la côte sud-ouest, dans des huttes en branchages, parfois sur pilotis, parfois dans les arbres. Et nulle organisation politique pour les grouper. Il s'agit d'une grande île, et où la végétation exubérante et dense de la forêt met obstacle aux groupements unitaires. Soit. Mais combien de petites îles du Pacifique présentent un tableau analogue !

Et encore... On raisonne toujours comme si les sociétés humaines que nous avons sous les yeux actuellement, que nous pouvons étudier directement, étaient de toute éternité vouées, par un décret inéluctable de la Providence géographique, à leur habitat actuel, et si, venues toutes neuves dans un milieu invariable, toutes les particularités qu'elles présentent résultaient d'une adaptation immédiate à ce milieu... Mais la Meuse n'est pas seule à s'être « encaissée » sur place dans le massif des Ardennes, ou le Rhin dans le massif schisteux rhénan. Il y a des sociétés humaines qui « s'encaissent sur place », dans un milieu qui n'est pas leur milieu d'origine, avec tous leurs moyens d'existence, tout leur matériel de civilisation... Est-ce raisonnement valable, que d'examiner en bloc ce matériel, que d'étudier en masse ces moyens d'existence comme s'ils étaient les produits directs d'un milieu actuel ?

Revenons une fois encore au Sahara et aux observations, si



aiguës toujours et si suggestives, de ce voyageur d'une rare puissance d'analyse, Émile Gautier. Volontiers, nous faisons du désert une condition éternelle — une sorte de peine à perpétuité, de malédiction immémoriale s'appesantissant sur une région prédestinée. Mais est-ce vraiment une conception légitime?

Le Sahara, en particulier, n'est-ce point un désert jeune, et non pas un désert invétééré? n'est-il pas au début, aujourd'hui, d'une évolution péjorative qui a commencé à la fin du quaternaire et dont l'homme a été le témoin, et qui se prolonge sous nos yeux? É. Gautier montre fort bien par quel mécanisme simple et lent, normal et inexorable, les dunes font mourir les oueds : le mode de création du désert, il est là; pas besoin de recourir à l'hypothèse arbitraire et superflue d'une aggravation du climat désertique (1). Mais, dès lors, dans la civilisation des habitants modernes du Sahara, dans l'aménagement du désert par les hommes, « cette merveille inappréciable si l'on songe aux déserts vides et bruts de l'Australie, ou au Kalahari de l'Afrique du Sud » (2) — quelle part faire aux conditions anciennes, à l'héritage d'autrefois, conservé, adapté, accommodé graduellement à la transformation péjorative du pays? La toponomastique dont cette affreuse contrée, désertique, est pourvue, est d'une richesse qui déconcerte (3). L'existence des puits qui jalonnent les pistes est un problème : car aujourd'hui dans les conditions de vie actuelles du Sahara, il serait impossible, dans ces effroyables solitudes, d'en trouver l'emplacement et de les forer (4). Langage précis, étiquetage minutieux des formes géographiques : n'attesterait-il point l'effort accumulé d'un peuple observateur qui est aujourd'hui bien maigrement représenté? Construction remarquable des puits; ne prouve-t-elle point l'existence de générations antérieures qui ont assisté au dessèchement progressif et l'ont combattu pied à pied, sui-

(1) GAUTIER, *CLXXXI*, t. I, p. 54. — (2) *Ibid.*, p. 19. — (3) *Ibid.*, p. 18.

(4) *Ibid.*, p. 183 sq.



vant dans le sol la nappe d'eau qu'ils avaient connue en surface ? Pures hypothèses, sans nul doute, mais qui ont le mérite d'éclairer le présent et de le faire comprendre.

VI

LA NOTION D'ISOLEMENT ET SA VALEUR GÉOGRAPHIQUE.

Et puis, enfin, il faudrait s'entendre. Isolement ? Soit. Mais qu'est-ce que cette notion, d'où vient-elle, que signifie-t-elle ?

Pour le biologiste, peut-être, c'est une notion relativement claire. Il n'a point, lui, d'explorations à faire dans le monde des idées. Celui des formes, animales ou végétales, lui suffit. Les questions qu'il se pose, des procédés simples lui permettent d'en obtenir la solution. Il table sur des inventaires, sur des catalogues, des dénombrements exacts, ou supposés tels, de plantes, d'oiseaux, de mammifères à une certaine date connue, avant tel événement, et à une autre date, après tel autre événement : de la comparaison ressortent les conclusions.

Isolement : la notion a un sens pour lui. Il connaît les moyens naturels des êtres qu'il étudie, les possibilités de déplacement qu'ils ont en eux. Mais le géographe ? La notion d'isolement est-elle aussi simple, aussi nette pour lui ? Non, mille fois non. L'isolement de l'anthropogéographe, c'est une notion fort complexe, et qui n'est pas, purement et brutalement, une notion « naturelle ». Elle ne se traduit pas en chiffres bruts. Pas plus que la distance, qui n'est pas non plus une donnée fixe, mais qui varie incessamment avec le progrès des moyens de transport, leur multiplication, leur accroissement de puissance. Tel fait qui peut se dater avec la plus extrême précision : la mise en service du Transsibérien, ou celle du canal du Panama — demain, celle de tel avion de stabilité meilleure, de sécurité plus éprouvée — bouleverse brutalement et dans des proportions énormes les distances de la France au Japon par exemple,



ou de New-York à Callao. Mais, du fond d'un bureau, sans toucher en quoi que ce soit aux agents matériels de la distance, un Conseil d'administration de compagnie de transport, par l'élévation ou l'abaissement de son tarif, une lenteur ou une accélération voulue et calculée de la vitesse, par des chicanes ou des complaisances, ne modifie-t-il point, lui aussi, les distances réelles d'un pays à un port? Avant la guerre, il y avait concurrence pour le trafic anglo-italien, entre Calais et Ostende. L'Allemagne favorisait le passage par Ostende : elle avait organisé avec une minutie frappante les services sur cette voie ; et, lorsqu'il y avait retard des trains en provenance du Gothard, l'administration des chemins de fer d'Alsace-Lorraine s'arrangeait pour que la correspondance vers Ostende n'en souffre que le moins possible ; mais elle était plus à cheval, beaucoup plus, sur le départ à l'heure exacte du train pour Calais, via Mulhouse-Belfort. Un chef de gare était, chaque jour, pour une part, le maître de la distance réelle entre la mer du Nord et l'Italie (1)...

Or, l'isolement varie, comme la distance, et de façon analogue. Il ne se mesure pas en kilomètres, à l'aide d'un compas. Il a ses paradoxes et ses surprises. Isolement : le montagnard, au fond de son val de montagne, de son « île de montagne », type d'isolé, type de reclus enfermé dans le cadre étroit que délimitent, tout autour de son mince habitat, les hautes barrières des monts... Mais se figure-t-on par hasard qu'il ne sort pas de son trou? qu'il passe sa vie rivé à son fond de cuvette? Pour qui s'ouvrent donc, sur les montagnes qui dominent le val, au milieu des pâturages dégagés, ces passages faciles, d'accès clair et commode pour les gens et pour les bêtes? « Vers les sommets, souvent, les pentes s'adoucisent ; d'amples herbages se déroulent d'un versant à un autre ver-

(1) Pour tout ceci, cf. les excellentes notes d'EISENMANN, *Les chemins de fer transalpins*, dans *Revue des cours et conférences*, 1914, — notamment, p. 390 sq., *al Méthode*.

sant... Dans l'air léger et sec des sommets, la marche est un plaisir, plus qu'une fatigue » (1). Simple agriculteur, le montagnard ne cesse de se déplacer en altitude, de se transporter, selon les saisons et les récoltes, d'un des étages à l'autre où ses champs sont étendus. Le cultivateur de montagne « remue » (2). Mais combien plus l'éleveur ! Du fond de la vallée où il a fixé sa maison et son champ, installé sa famille, il faut toujours qu'il s'élève vers les prairies et vers les pâturages supérieurs. Il est plus attiré vers les sommets que vers les plaines ; il a plus de relations avec les vals voisins qu'avec le plat pays ; sur les crêtes, sur les hautes pâtures, partout où l'herbe pousse, où les troupeaux vivent, où l'homme passe, il rencontre des hommes partis des versants opposés ; des rapports se nouent, une vie sociale se développe ; des échanges se pratiquent, des transactions se négocient.

Isolement : mais il est relatif, sans doute, l'isolement qui donne naissance à des États véritables, étendus sur les régions montagneuses et s'arrêtant au bord des plaines. Il est relatif, l'isolement qui, chaque année, avec la régularité d'un phénomène naturel, ramène sur les terres de montagne l'immense marée des troupeaux transhumants, des troupeaux espagnols fuyant progressivement leurs herbages brûlés, gagnant progressivement les herbages français des Pyrénées, encore verts et frais ou ces grandes vagues de moutons de Roumanie, d'ovins d'Italie ou de Provence, de bovins de Tarentaise étudiés par Arbos (3). Isolement aussi relatif, sans doute, que celui de l'insulaire émigrant chaque hiver sur le continent proche... Et qu'il y ait des pays dont il soit le monopole ; qu'il dépende spécialement de la montagne qui enclôt, ou du désert

(1) Tout ceci d'après, la curieuse étude de CAVAILLÈS, *Une fédération pyrénéenne sous l'Ancien Régime*, *Revue historique*, t. CV, 1910, p. 3. sq.

(2) Ch. BIERMANN, *La circulation en pays de montagne*, **XI**, 1913, t. XXII, p. 270-282.

(3) ARBOS, *La vie pastorale en Tarentaise*, **XI**, 1912, t. XXI, p. 323, 345.



qui interpose ses sables arides et ses tables de pierre fendillées par la chaleur, ou de l'Océan qui entoure de ses vagues — illusion encore. Car il y a des plaines qui isolent, à l'égal des montagnes.

Cuijic, analysant, dans son livre sur la *Péninsule balkanique*, les conditions de développement des divers groupes ethniques qui la peuplent (1), note qu'une plaine célèbre, et libre de toute montagne, et vide de tout obstacle, la vaste plaine de Hongrie — l'Alföld — n'a jamais contribué à la pénétration de la civilisation européenne dans la péninsule balkanique. « La vaste plaine de Hongrie est considérée comme un espace qu'on doit traverser aussi vite que possible pour atteindre l'Europe centrale, mais où l'on ne s'arrête pas. » Ainsi, pour continuer à citer ce géographe, « un bassin prédestiné par la nature à servir de lien entre les peuples et à faciliter la propagation de la civilisation est resté plutôt comme un obstacle entre les contacts et les échanges d'influence. » — D'ailleurs, la persistance, dans cette plaine si ouverte, et, géographiquement parlant, si perméable à la circulation, d'une langue absolument isolée en Europe, apportée par une invasion assez récente, et qui s'y maintient sans point d'appui extérieur (la seule langue qui lui soit apparentée parmi toutes celles qui se parlent en Europe est le finnois ; encore, un linguiste exercé peut-il seul apercevoir dans les deux idiomes les restes effacés d'une communauté primitive), ce seul fait n'est-il pas bien significatif, et de nature à détruire quelques préjugés sur ce caractère de refuge, de conservatoire des vieilles langues et des vieilles coutumes qu'on attribue si communément comme un monopole aux vals de montagne et aux îles ?

Isolement, fait humain dès qu'il s'agit des hommes — et non pas fait géographique. En mer, dans le cas des îles, il dépend de la navigation, qui n'est pas sans doute un fait naturel. Sur

(1) CUIJIC, CCXXIII, p. 108.



terre, il dépend bien souvent de la volonté des hommes — de tout leur système d'idées et de traditions : nous l'avons vu déjà.

*
* *

Concluons. Dans tous les cadres naturels que nous avons passés en revue : montagnes, plaines ou plateaux ; avec plus de précision, valls, bordures littorales, îles, oasis, — vivent des groupements humains qui présentent, les uns avec les autres, des analogies, sinon des similitudes. D'où proviennent-elles ? De l'existence, ici et là, de possibilités de même espèce : mais ces possibilités jouent ou ne jouent pas, selon que les autres conditions varient ou non ; la même possibilité peut jouer à un moment déterminé, puis s'arrêter de jouer, puis, plus tard, rentrer en jeu de façon imprévue ; mais il n'y a jamais détermination brutale ; une analyse exacte conduit toujours à établir la complexité des phénomènes étudiés, et à sentir la nécessité de ne négliger aucun intermédiaire, mais de les suivre tous au contraire, les uns après les autres, pas à pas.

Que sont alors, que valent ces cadres traditionnels que nous avons passés en revue successivement ? Ils sont des moyens, — non des fins. Ils n'auraient de pleine signification, d'entière valeur que dans l'hypothèse très ancienne, à laquelle non seulement les ratzéliens, mais d'autres géographes encore, plus perspicaces et moins engagés dans la voie des lourdes systématisations, n'ont qu'à demi renoncé : celle d'une action mécanique des facteurs naturels sur une humanité purement réceptrice.

Pour nous, leur valeur n'est que pratique. Ils sont commodes pour l'étude. C'est à ce titre seulement qu'ils nous intéressent et qu'ils peuvent nous amener à découvrir une série de relations plus profondes et mieux établies entre les possibilités du milieu et les sociétés qui exploitent ces possibilités.



CHAPITRE III

LA NOTION DE GENRE DE VIE LES PEUPLES CHASSEURS ET PÊCHEURS

Des nécessités, nulle part. Des possibilités, partout. Et l'homme, maître des possibilités, juge de leur emploi : c'est le placer dès lors au premier plan par un renversement nécessaire : l'homme et non plus la terre, ni les influences du climat ni les conditions déterminantes des lieux.

Vivant au sein de la nature, comme tous les animaux, l'homme lui emprunte naturellement et ne peut pas ne pas lui emprunter tous les éléments de sa civilisation. Il les utilise, bruts, quand il est un primitif ; les uns bruts, les autres transformés quand il est un civilisé ; tout dans la civilisation humaine est ainsi « naturel » et on peut légitimement prétendre que toute condition géographique est, par là même, une condition humaine ; mais la remarque est si grosse qu'elle ne mène à rien. Ce qui serait intéressant vraiment, c'est que les conditions géographiques fussent non seulement matière, mais cause du développement des sociétés ; c'est que l'existence des steppes imposât à l'homme et créât pour ainsi dire la vie pastorale ; que le marais fit naître la palafitte ; que l'insularité obligeât l'Angleterre à construire et à entretenir une flotte de premier rang. Nous n'en sommes plus là. Et cependant, dénoncer cette illusion, ce n'est point foncer risiblement sur des moulins à vent transformés en guerriers. La prise des habitudes, la force de la routine, l'invincible paresse du jugement critique sont telles que, chaque jour, on constate, chez des géographes avertis, des

contradictions tout à fait surprenantes. C'est Cuijic, dans son livre plein de choses sur la péninsule balkanique, qui d'une part montre l'appel de la mer demeurant vain auprès des Slaves et des Albanais, en dépit des conditions géographiques les plus favorables (1), — mais qui, à quelques pages plus loin, déclare que « la plate-forme danubienne, région d'un seul tenant, beaucoup moins accidentée que toute autre partie de la péninsule, très déboisée et soumise pour une grande part à un climat de steppe, a fait de la population qui y est fixée depuis le début du moyen âge un peuple d'agriculteurs » (2). Le poison après l'antidote.

Nous l'avons dit et montré. De telles conceptions sont d'autant plus arbitraires que, lorsque nous parlons du modelage de vastes sociétés humaines par les conditions naturelles que l'analyse géographique nous révèle aujourd'hui, nous traitons en réalité, nous devrions traiter du modelage des hommes par le travail humain. Quand on déroule, avec plus ou moins de talent, une chaîne d'arguments comme celle-ci : en Toscane, dans la partie centrale de la province, sur les collines qui occupent toute la contrée entre les Apennins et les Maremmes, les plantes arbustives : vigne, olivier, mûrier, sont le trait caractéristique du paysage agricole. Or, ces cultures arbustives sont « la conséquence naturelle du relief du sol, de la nature du terrain et du climat ». Mais, par ailleurs, elles ont pour effets sociaux de maintenir « la communauté de famille et le patronage traditionnel et paternel du propriétaire ». Donc, le régime de la propriété et la constitution de la famille dans cette région sont une conséquence des conditions naturelles (3). — On n'oublie qu'une chose : c'est que le fait géographique dont on part, l'abondance des plantes arbustives dans la région des collines toscanes, n'est d'aucune façon un fait naturel, mais un fait

(1) Cuijic, CCXXXIII, pp. 158 et 357. — (2) *Ibid.*, p. 468.

(3) P. Roux, Les populations rurales de la Toscane (*Science sociale* 55^e fascicule, 1909, p. 3).

humain. Car c'est la volonté humaine, c'est l'effort patient et le labeur de l'homme qui ont transporté dans cette région, où ils n'ont pas leur habitat primitif, et la vigne, et l'olivier et le mûrier, d'origine encore plus récente, puisqu'il fut introduit, lui, en Toscane dans la seconde moitié du XIII^e siècle, par des marchands lucquois qui l'amènèrent de Sicile.

Par ailleurs, d'autres cultures n'auraient rien d'impossible dans la région, non pas physiquement, mais, cela va de soi, économiquement parlant. Encore faut-il remarquer que la notion de possibilité économique, distincte de la notion de possibilité géographique, n'est en aucune façon une notion d'ordre naturel ou géographique, mais une notion d'ordre purement humain. Que d'autres cultures soient possibles dans la région, et non seulement géographiquement, mais économiquement, ou, si l'on veut, agronomiquement parlant, la grande abondance des céréales dans le pays le démontre péremptoirement. Elles sont associées en fait aux cultures arbustives. Elles n'en sont pas inséparables, sans doute. C'est un fait qui n'a rien d'une nécessité. Et précisément, il y a grand danger toujours, en matière de géographie humaine, à vouloir ériger des faits en nécessités. En réalité, le paysage toscan est une création humaine. La prédominance en Toscane, dans la zone des collines, de l'olivier, de la vigne et du mûrier est un fait humain, un fait de civilisation. Il est fort intéressant d'étudier les modalités de ce fait. Elles sont en grande partie d'ordre géographique. Et la géographie est, par excellence, une science de modalités. Il est extrêmement intéressant pour elle d'étudier comment deux sociétés humaines différentes, ayant conçu, dans deux pays différents, pour la satisfaction de certains besoins et sous l'empire de certaines idées, un certain dessein, utilisent et combinent avec ingéniosité les éléments que leur offrent les régions diverses auxquelles elles s'adaptent. Mais ce qui est primordial ici, c'est encore, c'est toujours le dessein humain.



I

GÉOGRAPHIE DES BESOINS OU DES GENRES DE VIE?

Le dessein — ou le besoin? La question doit être posée, puisqu'il y a des géographes qui, ayant senti l'intérêt de déplacer pour ainsi dire le centre de gravité de la géographie humaine, et de le faire passer de « la terre » dans « l'homme », sont partis des besoins essentiels de l'animal humain. Initiative heureuse sans doute — à condition qu'il ne soit jamais question de besoins « naturels ». Ou plutôt, qu'il soit bien entendu que, si le besoin est naturel, le mode de satisfaction du besoin ne l'est pas.

On énumère : l'homme doit respirer ; l'homme doit dormir ; l'homme doit manger et boire (1). Déjà nous avons vu comment, entre ces nécessités et leur réalisation, se glisse toujours l'idée, le parti pris de l'homme ; et les tabous alimentaires sans doute ne sont pas tous défunts aujourd'hui (2). Mais il en est de même de tous les « besoins ». La condition essentielle de toute activité humaine féconde, c'est, sans doute, ne disons point la « paix » qui est un idéal, mais la « sécurité » qui est une condition, et préalable aux autres. Assurer son existence d'abord ; se procurer des moyens d'existence ensuite ; mais, entre ces deux ordres de préoccupations, c'est à chaque instant que surgit un antagonisme véritable. Voici des hommes qui établissent un groupe d'habitations. S'il y a sécurité, libre à eux de choisir, pour s'établir, un terrain découvert, de circulation facile, sans obstacles, bien ensoleillé, salubre, abondant en matériaux de choix. Mais, s'il y a guerre ou menace de guerre, il faudra, au contraire, adapter tant bien que mal l'habitat humain à des sites dépourvus de toutes les qualités que

(1) BRUNHES, **LXVI**, *ibid.*, p. 50 sq. — (2) Cf. plus haut, p. 192 sq.

nous venons d'énumérer, mais possédant par contre la vertu essentielle d' « assurer la sécurité ». Et voilà les palafittes, dans des marais instables, mouvants, insalubres, au milieu de l'obstacle gênant pour l'ennemi, mais combien plus encore pour les habitants eux-mêmes, qu'opposent les eaux, les roselières, les boues à des mouvements hostiles. Entre l'homme et la nature, des idées, des considérations qui n'ont rien de naturel.

Et de même : le besoin d'échange est primordial. Il explique, il contient en germe le développement des régions terrestres, des nations, des États. Oui; mais « échange » de quoi? Les plus anciens échanges sont d'objets qui ne sont pas strictement nécessaires à la vie : l'ambre ou l'or, ou même l'étain : car le matériel de guerre des néolithiques était-il si vraiment inférieur au matériel de bronze? En tout cas, tout à l'heure, entre les sociétés humaines et les conditions naturelles s'interposait la paix, ou la guerre. Maintenant, entre les gîtes d'étain, les gîtes d'or, les gisements d'ambre de la Baltique et les contrées lointaines qui recherchent cet étain, cet or, cet ambre, ces poteries, s'interpose la « civilisation » — d'un mot vague qui englobe mille et mille choses diverses : la mode, le luxe, la religion, l'imitation — toutes choses qui n'ont rien de spécialement géographique. En réalité, ce n'est pas la nature qui agit sur les besoins de l'homme, c'est l'homme qui, en choisissant, parmi plusieurs moyens de satisfaire ses besoins, deux ou trois d'entre eux et en se tenant obstinément à celui qu'il a choisi, agit à la longue sur la nature, y creuse pour ainsi dire un sillon, toujours le même, toujours dans le même sens, pas très large peut-être, mais qui va s'approfondissant, s'élargissant sans cesse. En d'autres termes, ce qu'il faut mettre en pleine lumière, c'est le *genre de vie* des sociétés humaines.

Dans deux remarquables articles des *Annales de géographie* (1), Vidal de la Blache, en 1911, a puissamment élaboré cette

(1) **XI**, 1911, t. XX, 15 mai et 15 juillet.



notion, pleine d'intérêt pour les recherches géographiques. Mais l'idée était ancienne chez lui ; et le germe de ses développements de 1911, on peut le retrouver sans peine dans les passages les plus caractéristiques de sa conférence de 1902 sur les conditions géographiques des faits sociaux (1). « Il faut se rappeler, avertissait-il déjà, que la force d'habitude joue un grand rôle dans la nature sociale de l'homme. Si, dans son désir de perfectionnement, il se montre essentiellement progressiste, c'est surtout dans la voie qu'il s'est déjà tracée, c'est-à-dire dans le sens des qualités techniques et spéciales que les habitudes, cimentées par l'hérédité, ont développées en lui. » Et il ajoutait, avec clairvoyance et justesse : « Il est fréquent que, parmi les virtualités géographiques d'une contrée, quelques-unes qui semblent évidentes soient restées stériles, ou n'aient été suivies que d'effets tardifs. Il faut se demander, en pareil cas, si elles étaient en correspondance avec le *genre de vie* que d'autres qualités ou propriétés du sol y avaient précédemment enraciné. » Dès cet époque, Vidal de la Blache était, on le voit, en possession de l'idée et du mot, tout prêt déjà à reconnaître la nécessité d'opérer cette sorte de volte-face, ou, plus exactement, de « transfert », que réalisent les articles de 1911 lorsque, prenant texte de la puissance efficace « d'habitudes organisées et systématiques, creusant de plus en plus profondément leur ornière, s'imposant par la force acquise aux générations successives, imprimant leur marque sur les esprits, tournant dans un sens déterminé toutes les forces du progrès », il nous montre le géographe dupe d'une illusion et tenté de dire : « cette nature, que nous voyons, implique tel genre de vie », alors qu'elle résulte en partie, telle qu'elle est, d'un certain genre de vie.

En fait, les habitudes d'existence contractées en certains milieux acquièrent vite assez de consistance et de fixité pour

(1) XI, 1902, t. XI, pp. 22 et 23.



devenir des formes de civilisation ; et ces formes de civilisation constituent des types qu'on peut géographiquement répartir, qu'il est possible de grouper, de classer, de subdiviser. Mais comment, et d'après quels principes ? En d'autres termes, ces genres de vie, quels sont-ils ? comment en donner la liste, en dénombrer les espèces et variétés ?

II

LES CLASSIFICATIONS DES ÉCONOMISTES. L'HYPOTHÈSE DES TROIS ÉTATS.

Adressez-vous, dira-t-on, aux historiens et aux économistes. Le problème est vieux pour eux. Ils en détiennent depuis longtemps la solution. — Est-ce bien vrai ?

On sait que les auteurs anciens avaient, sur la classification des peuples, des idées fort nettes — si plausibles d'ailleurs que les générations successives se les sont pieusement transmises, sans presque les modifier, jusqu'à ces dernières années. Pour les historiens et les théoriciens politiques de l'antiquité, l'humanité avait passé par trois phases successives. Elle avait vécu d'abord de chasse et de pêche. Puis d'élevage. Puis d'agriculture. Succession chronologique régulière et normale : n'était-il point naturel et vraisemblable que la chasse et la pêche eussent précédé la vie pastorale, et qu'elle-même eût devancé la vie agricole ? Tous les peuples avaient donc, dans l'ordre, traversé ces trois états, avec la même simplicité et la même fatalité que tous les individus traversent, dans l'ordre également, la jeunesse, l'âge mûr, puis la vieillesse.

Mais cette succession chronologique était, pareillement, une succession hiérarchique. Chasse et pêche, c'était l'occupation de peuplades encore tout à fait frustes, aussi peu civilisées que possible, toutes proches de la sauvagerie naturelle. De là, s'élever au rang de populations pastorales, gros effort, gros progrès aussi ; mais, atteindre la dignité des agriculteurs



sédentaires, établis fortement sur la terre labourée, c'était le terme même du progrès et des ambitions humaines. Trois phases chronologiques sans doute; mais trois échelons aussi, et nul ne s'était hissé sur le troisième sans avoir d'abord gravi les deux premiers; l'ordre était irréversible, comme celui des trois âges traditionnels de la pierre, du bronze et du fer. Et, en 1890 encore, un chercheur original comme G. de Mortillet se montrait, dans ses *Origines de la chasse, de la pêche et de l'agriculture*, partisan toujours convaincu de a vieille théorie.

C'est depuis une trentaine d'années seulement qu'on a commencé à sentir ses insuffisances. D'abord, le préjugé de ce qu'on peut nommer l'« évolution linéaire » de l'humanité a été reconnu pour ce qu'il est : un préjugé, et même doublement un préjugé. Ensuite, la multiplication des observations, l'accroissement de la documentation scientifique sur les populations primitives a montré la nécessité de distinguer des « états » plus nombreux, ou, pour parler avec plus de précision, des types économiques de sociétés humaines moins simples que ceux de pêcheurs, chasseurs, éleveurs et cultivateurs, pendant si longtemps restés seuls en possession d'état.

Pour Steinmetz, par exemple, résumant et reprenant dans sa classification tout un long travail d'élaboration antérieur — auquel s'est en particulier appliqué Eduard Hahn, l'auteur ingénieux mais fantaisiste d'ouvrages très inégaux (1) et dont quelques fortes poignées de paradoxes ne manquent jamais d'assaisonner le texte, il y a lieu de distinguer non plus trois, mais au moins sept types de sociétés humaines nettement différenciées. D'abord, les collecteurs, qui vivent des produits végétaux et des petits animaux qu'ils rencontrent sur leurs pas, sans employer d'instruments, d'outils ou d'armes. — Ensuite,

(1) 1895, ses *Hausliere*, CXII; 1896, son *Demeter und Baubo*, CXIII; plus récemment, *Das Aller der wirtschaftlichen Kullur der Menschheit*, Heidelberg, 1905, in-8°.

les chasseurs : ils forment du reste un groupe assez varié : les uns, en même temps qu'ils chassent, « collectent », recueillent les produits naturels qui s'offrent d'eux-mêmes ; les autres sont de purs chasseurs ; certains alternent entre pêche et chasse ; les derniers, enfin, ajoutent à la chasse la culture rudimentaire ou un élevage primitif. — Troisième groupe : les pêcheurs ; ils comportent naturellement les mêmes subdivisions. — Quatrième groupe : les agriculteurs nomades ou chasseurs agriculteurs. — Cinquième : les agriculteurs sédentaires, mais inférieurs et se livrant accessoirement à la chasse, au portage ou à l'élevage. — Sixième : les agriculteurs supérieurs, ceux qui connaissent la pratique des engrais, de l'irrigation et des instruments aratoires. — Septième, enfin : les pasteurs nomades errants avec leurs troupeaux...

Que valent en elles-mêmes toutes ces catégories ? Elles ont une espèce de rigueur logique, en même temps, et de grossièreté schématique qui ne laissent pas que d'inquiéter un peu. Le « collecteur pur » est un animal bien satisfaisant pour notre esprit, évidemment ; mais il y a lieu de craindre qu'il ne soit guère autre chose, et qu'il n'ait au plus juste que le genre d'existence du « premier homme » du *Contrat social*. Quant à tout cet attirail compliqué de chasseurs qui sont accessoirement des pêcheurs, d'agriculteurs qui sont des chasseurs à temps perdu, ou de chasseurs qui sont des agriculteurs par occasion : on ne peut s'empêcher de trouver qu'il y a, dans son étalage, un peu de naïveté — et qu'il vaudrait mieux, sans doute, proclamer, tout simplement, ce qui nous paraît actuellement la vérité : à savoir qu'il n'y a que fort peu de pêcheurs, encore moins de chasseurs ou de cultivateurs qui soient « purement », continûment et exclusivement voués à une seule et même espèce d'activité économique ; mais que tous les hommes, en cas de nécessité, savent avoir plusieurs cordes à leur arc ; que, sous l'empire du besoin, les types économiques divers se rapprochent les uns des autres — et que l'œuvre utile, au total, ce n'est pas



de multiplier, plus ou moins arbitrairement, les catégories : au fond, si on laisse de côté la catégorie purement hypothétique des « collecteurs » exclusivement collecteurs, on n'aguère apporté dans le débat d'autres distinctions profitables que celles d'Eduard Hahn, subdivisant (après d'autres, du reste) (1) le groupe agricole en trois et opposant aux agriculteurs proprement dits, à nos agriculteurs à nous, Occidentaux modernes, grands producteurs de céréales, munis de bestiaux et de charrues, les agriculteurs primitifs à la pioche, à la houe de l'Amérique du Sud, du Centre-Afrique et des îles indonésiennes, et les horticulteurs patients et méticuleux des vieilles civilisations asiatiques, Chine ou Japon. — Mais, ce qu'il faut observer surtout, c'est deux choses.

La première, qu'il n'y a point passage obligatoire des divers peuples d'une phase à l'autre, d'un état à l'autre (2). Tantôt, des anneaux manquent à la chaîne; les agriculteurs de l'Amérique précolombienne, les hommes des grandes civilisations indigènes que les conquistadores ont rencontrées et détruites, n'ont jamais passé par une phase pastorale, que ce soit ou non d'ailleurs pour la raison qu'ils n'auraient pas eu en leur pouvoir le matériel animal nécessaire. Tantôt, il y a coexistence, dans un même groupe d'hommes, à une même époque, de deux genres de vie parfaitement distincts en théorie; c'est le cas, en particulier, de toutes ces sociétés où les hommes et les femmes ont une vie économique séparée (3) et dans lesquelles la division du travail entre les sexes fait vivre l'homme, par exemple, des produits animaux de sa chasse ou de sa pêche et la femme de racines ou de fruits recueillis par elle ou des produits végétaux d'une agriculture rudimentaire. Tantôt, enfin, l'ordre de succession rituel des trois phases traditionnelles est ou paraît avoir été renversé.

(1) La notion d'agriculture à la houe se trouve déjà dans les travaux de Nowacki, antérieurs à la publication des *Haustiere* de Hahn.

(2) Cf. par ex. HAHN, **CXIII**, p. 4-7.

(3) Cf. BÜCHER, **CLXVIII**, *L'Economie des Primitifs*.



Déjà Roscher avait mis à la mode un opportunisme prudent, et prétendu que, suivant les cas et les climats, c'était ici la chasse, ailleurs l'élevage, ailleurs enfin l'agriculture qui était apparue la première. Nowacki, plus tard, s'était appliqué à démontrer que l'élevage du bétail ne pouvait être issu par filiation directe de la chasse; que, pendant de longues périodes, il avait existé non pas cette agriculture perfectionnée que nous ne pouvons guère concevoir que comme un couronnement, mais une agriculture rudimentaire, à la houe, sans bétail, sans araire; et que la domestication du bétail était apparue non pas tout d'abord chez les chasseurs, comme le voulait la vieille théorie, mais chez ces cultivateurs à la houe qui auraient été la tige commune des agriculteurs au sens moderne du mot, et des pasteurs nomades, des peuples de bergers d'autre part. Ce sont, somme toute, les idées que reprend et développe (1) Hahn, lorsque, dans sa brochure de 1896, *Demeter et Baubo*, il propose le schéma d'évolution suivant: d'abord, culture à la houe, *Hackbau*, la première et la plus ancienne forme de travail de la terre (2), celle qui produisait pour les plus anciens habitants des palafittes ce millet dont l'importance nourricière a longtemps primé celle de toutes nos plantes agricoles (3). Puis domestication de l'espèce bovine, pour des motifs religieux d'abord, pour des fins économiques ensuite; alors apparaissent pasteurs et nomades, poussant devant eux leurs troupeaux dans la steppe. Mais vint ensuite l'invention du char (4). Ce fut au début un objet de culte, un ustensile sacré; le bœuf fut bientôt appliqué à sa traction, puis, par dérivation, à celle de la charrue: ce fut l'origine de la véritable agriculture. L'expansion d'ailleurs en fut lente. Mais c'est, semble-t-il, en Babylonie qu'on en retrouve les débuts historiques, cinq mille ans environ avant Jésus-Christ; elle est alors

(1) NOWACKI (A). *Jagd oder Ackerbau?* 1885.

(2) HAHN, **CXIII**, p. 568: Die erste und ursprünglichste Stufe, aus der alle andern hervorgehen müssen, ist der Hackbau.

(3) HAHN, *Hausliere*, **CXII**, p. 410 sq.

(4) HAHN, *Demeter*, **CXIII**, p. 30 sq., Der Wagen.



pleinement constituée, avec ses caractéristiques essentielles et ses cultures fondamentales.

Nous n'avons point à examiner ici ni à critiquer de semblables idées. Mais nous les signalons parce qu'elles tendent pour leur part, comme tous les faits que nous venons d'alléguer d'ailleurs, à renverser complètement notre conception non pas seulement d'une succession chronologique, mais encore d'une succession hiérarchique des genres de vie et des types sociaux traditionnels. Et ceci est la seconde remarque qu'il convient de faire.

Les agriculteurs inférieurs, ceux qui, à l'aide de cet instrument primitif, la houe, en grattant péniblement et maladroitement le sol, y enfouissent sans engrais et sans méthode quelques graines ou quelques tubercules — il ne ressort pas du tout des récits et des études des voyageurs que leurs sociétés soient supérieures à celles des pêcheurs et des chasseurs. Et, de même, les pasteurs sont-ils moins civilisés que beaucoup d'agriculteurs rudimentaires? c'est une question. La sédentarité nous paraît posséder en elle-même une sorte de dignité éminente sur le nomadisme; ce n'est peut-être qu'une apparence, en effet, et qui s'évanouit vite au contact des réalités? — Seulement, toutes ces remarques, si justes qu'elles puissent être, ont un défaut commun. Elles n'atteignent pas le fond même de la question.



Pouvons-nous, oui ou non, puiser chez les auteurs de classifications la liste toute faite des « genres de vie », qu'ils en distinguent trois, ou cinq ou sept, ou davantage encore, et que leurs distinctions soient fondées ou non? C'est toute la question. Et qu'on ne la pose point d'ordinaire; qu'on trouve tout simple de puiser à pleines mains du travail fait chez Hahn ou chez un de ses émules, cela ne veut pas dire, sans doute, qu'on a raison. En fait, notons-le tout de suite : toutes ces distinctions, toutes ces classifications sont des distinctions, des classifica-



tions d'ordre économique. Elles se fondent uniquement sur la manière dont les hommes se procurent la matière première de leur alimentation. Elles négligent toutes autres considérations. Et peut-être est-ce légitimement et à bon droit, étant donnés les intentions et le dessein propre de leurs auteurs. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que, qui dit type économique ne dit pas type social : ou il faudrait alors que le « tout » de l'homme fût déterminé rigoureusement par sa nourriture — et nous n'avons pas combattu l'idée d'un déterminisme strict et rigoureux du sol pour tomber, en fin de compte, dans un déterminisme non moins strict et non moins rigoureux de la mangeaille.

Des peuples diffèrent profondément par leurs habitudes domestiques, par leurs caractères moraux, par leur mode d'organisation politique — qui se classent cependant tous sous la même rubrique économique : celle de pasteurs, par exemple. Et qui dit genre de vie d'un peuple, aussi bien, ne dit pas plus résultante nécessaire du mode de nourriture de ce peuple que conséquence fatale d'un habitat particulier : ou la notion de genre de vie n'a pas de sens, ou elle comporte en premier lieu la considération des « habitudes » des hommes — de ces hommes qui, dès les temps les plus reculés, poussés à la fois par un traditionalisme très fort, mais qui n'est qu'une résultante lui-même, et, par la faible étendue de leur expérience, orientent leur action vers des efforts toujours les mêmes et s'attaquent aux mêmes difficultés en employant toujours les mêmes moyens. Ce n'est pas la diversité des nourritures, à vrai dire, qui est source de distinction entre les hommes ; c'est la diversité des habitudes et des goûts qui incite tels groupements humains à rechercher plutôt cette sorte d'aliments que cette autre (1). Ce n'est pas le gibier d'une part, l'igname de l'autre qui doivent être l'origine et le point de départ des classifications : c'est l'ensemble des aptitudes, des goûts traditionnels,

(1) Plus haut, p. 193.



des idées et des pratiques qui opposent l'un à l'autre, bien qu'ils vivent côte à côte et qu'ils se côtoient mais sans se mêler, le pygmée chasseur et le nègre cultivateur. En d'autres termes, ici encore, c'est l'homme qu'il faut mettre soigneusement au premier plan. Et à quoi servirait-il de l'avoir proclamé, et d'avoir considéré comme un progrès sensible l'élaboration et l'acquisition de la notion de genre de vie, si, tout aussitôt, par une sorte d'inconséquence naturelle et faute d'un examen critique indispensable, on retombait simplement dans l'illusion déterministe — dans l'erreur même qu'on avait cru repousser en s'aidant précisément de la notion de « genre de vie » ?

Que les géographes utilisent les catégories des économistes, soit.

Qu'ils parlent de chasseurs, de pêcheurs, de cultivateurs à la houe et de pasteurs nomades, rien de plus légitime. Mais qu'ils sachent bien que ces catégories n'ont pas, ne peuvent et ne doivent avoir pour eux, strictement, le même sens que pour les économistes. Qu'ils ne se laissent point conduire par elles à une nécessité déterminante et, en même temps, à une sorte de primauté générale de l'alimentation, du même ordre que celle du climat, ou du sol. Les économistes, c'est le fait économique; les géographes, c'est le fait humain, dans sa riche complexité, qu'ils doivent mettre en lumière, placer au premier rang. C'est sous le bénéfice de ces observations préliminaires que nous allons aborder rapidement l'étude des divers types de sociétés humaines.

Dans quel ordre? Si nous commençons par étudier les chasseurs, puis les pêcheurs, indiquons de suite que nous ne prétendons en aucune façon prendre ainsi parti dans la controverse engagée sur la genèse véritable des genres de vie. Si nous avons à prendre parti, nous ne serions certes pas les tenants de la vieille théorie classique, à laquelle personne n'accorde plus crédit. Mais, en fait, les sociétés de pêcheurs et de chasseurs ont joué, à la surface du globe et dans l'histoire, un



moindre rôle que les sociétés de pasteurs et de cultivateurs : c'est la seule raison déterminante de notre choix.

III

LES PEUPLES CHASSEURS.

Laissons de côté ces « collecteurs purs », simples ramasseurs de plantes, de coquilles, d'insectes, de vers, sans armes pour chasser, sans engins pour pêcher, profiteurs grossiers du « tout-venant » alimentaire de la nature et qu'on a pris l'habitude de placer au plus bas degré de l'échelle humaine. Que leur existence soit plus ou moins hypothétique, peu importe, somme toute, à notre dessein présent. Commençons notre revue, simplement, par ces chasseurs et ces pêcheurs qu'on a si longtemps considérés comme les primitifs entre les primitifs.

Chasseurs, aux origines les plus lointaines que nous sachions atteindre, ces hommes de l'âge de pierre que Déchelette nous montre (1) élevant, à proximité des cours d'eau, leurs huttes légères en branchages dont il ne reste rien, et entamant la lutte contre les animaux à l'aide d'armes en silex, d'une lourde massue ou de pièges et de fosses pour les animaux de grande taille (2). Contre les oiseaux, la pierre, lancée à la main au début, puis à la fronde, puis avec un arc — et dans ce cas, tout d'abord, pierre en forme de tranchet dont la pointe s'insérait dans le bois : on l'utilisait encore au début du néolithique dans une partie du domaine de la future Europe occidentale; elle ne disparut que peu à peu devant la flèche terminée par un silex

(1) DÉCHELETTE, **CLXX**, I, p. 62.

(2) *Ibid.*, p. 77. Déchelette parle de chasseurs dès l'époque chelléenne. De Morgan estime que rien n'autorise à le faire, mais que c'est seulement aux niveaux dits moustériens que la grande abondance d'ossements d'animaux qu'on rencontre ne laisse aucun doute sur le genre d'activité des troglodytes : ils étaient chasseurs et pêcheurs (DE MORGAN, **CLXXV**, 170).

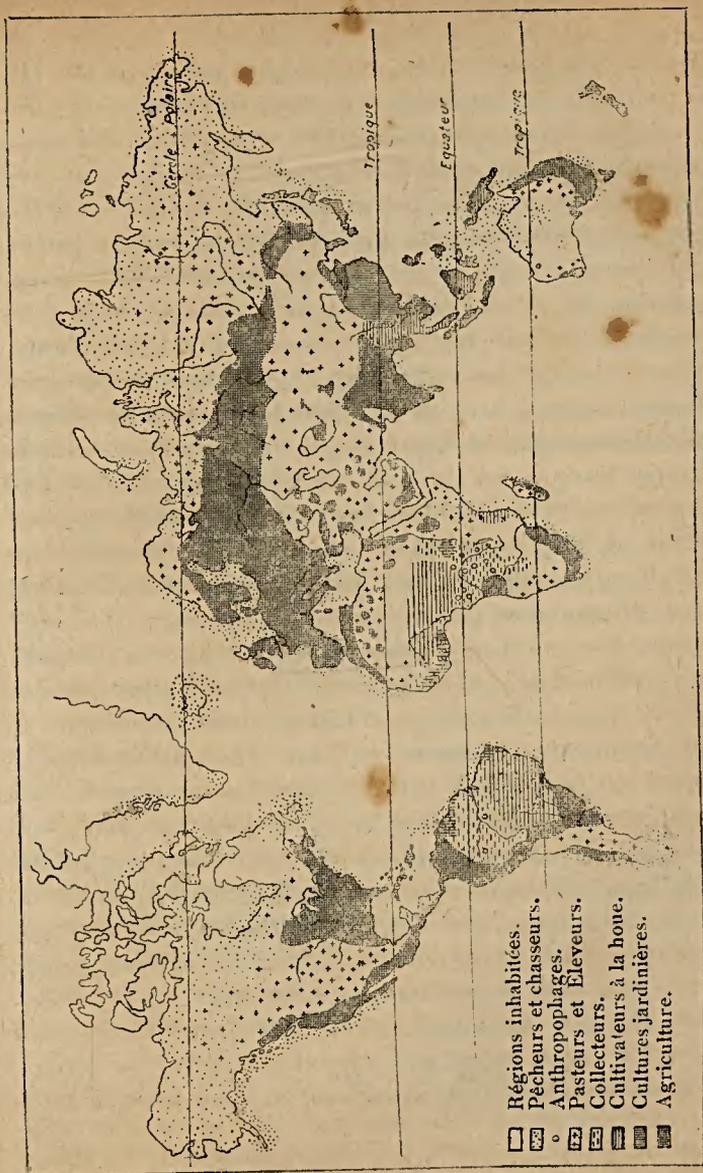


Fig. 6. — Répartition des genres de vie.
 (D'après Ed. HAHN, *Die Haustiere*, 1896, *carte hors texte*, — et E. FRIEDRICH, *Allgem. Wirtschaftsgeographie*, 1904, *carte 2.*)

en amande, engagé par la base et frappant par la pointe (1).

Pauvres armes au total, encore qu'elles marquassent un singulier progrès : n'oublions pas qu'elles sont restées inconnues — nous parlons de l'arc et de la flèche — aux Australiens, aux Néo-Zélandais, à maintes populations du Pacifique. Elles devaient plutôt hâter la fuite des bêtes par la douleur que les livrer, tuées sur le coup ou grièvement blessées, à leurs ennemis humains; et il est probable que, de bonne heure, les hommes surent enduire leurs traits du suc de certaines plantes vénéneuses ou stupéfiantes (2). Mais l'insuffisance de cet armement frappe moins quand on lit, dans les descriptions même des préhistoriens, que les hommes qui s'en servaient erraient par groupes sur un sol où croissait naturellement, au bord d'immenses fleuves semblables à ceux du Nouveau Monde, une végétation abondante et riche en produits naturels : ils devaient donc posséder, en leur qualité d'omnivores, d'autres ressources alimentaires que celles dues à la chasse.

Laissons ces conjectures, qui nous entraînent hors de notre domaine. Aujourd'hui, dans le monde tel qu'il est sous nos yeux; hier, dans le monde que l'histoire peut reconstituer à l'aide de documents, la chasse est, pour beaucoup de peuples, un appoint, ou, si l'on veut, un des nombreux moyens dont ils se servent pour se procurer leur vie. Pour d'autres, c'est le tout de leur existence, leur unique souci, leur seule occupation.

Faute d'avoir distingué entre ces deux catégories, on a commis souvent bien des erreurs et pratiqué des généralisations tout à fait abusives. Les chasseurs exclusivement chasseurs sont rares. Presque tous, actuellement, présentent les caractères distinctifs de ces Pygmées, de ces hommes nains, d'une taille d'environ 150 centimètres, aux cheveux crépus, aux larges épaules, aux membres inférieurs courts, dont aucune tribu

(1) Types de flèches à pointes en silex dans la figure 41 de DE MORGAN (CLXXV, p. 104).

(2) DE MORGAN, p. 171.

ne se livre à l'agriculture ni à l'élevage, mais qui vivent de chasse et, accessoirement, de la cueillette des plantes spontanées (1). Ils constituent trois groupes : l'un, qui occupe le centre de l'Afrique; l'autre, qui a ses représentants en Asie; le troisième, qui comprend les Boschimans de l'Afrique méridionale. Tous présentent des caractéristiques communes : ils vivent une vie errante, par petits groupes, connaissent le feu qu'ils obtiennent par la méthode la plus ancienne, celle du frottement; n'ont d'habitations que très primitives : abris sous roches, grottes, abris paravents, huttes rondes ou semi-circulaires abritant une seule famille; ils ont des arcs et des flèches à pointe de bois et d'os, de forme très archaïque. En somme, ils constituent, à tous égards, une unité nettement différenciée et qui s'oppose vigoureusement à tous les autres groupes ethniques de l'humanité.

Or, ce sont des Pygmées, ces Babenga qui vivent dans la région de la Sanga, et qui diffèrent si profondément des populations sédentaires au milieu desquelles ils vivent. Leurs campements, sans cesse déplacés selon les nécessités de la chasse, se trouvent toujours osciller entre deux pôles : l'un, marqué par un village de sédentaires, qui les ravitaille en manioc en bananes, en maïs; l'autre, marqué au contraire par un canton marécageux et inhabité de la forêt, fréquenté avec prédilection par ce gibier de choix : les éléphants (2). Pas de village proprement dit. Des huttes arrondies et basses, faites de branches en forme de treillage et recouvertes de larges feuilles; à côté de chaque case, une claie surélevée pour le boucanage de la viande (3). Pas de cultures. Ni d'élevage. Ni de cabris ou de poulets. Comme nourriture, le gibier, avec une alimentation végétale tirée de la brousse : l'igname est leur

(1) Cf., sur leurs mœurs, le travail de W. SCHMIDT : *Die Stellung der Pygmaënvölker in der Entwicklungsgeschichte des Menschens*. Stuttgart, 1910, in-8°.

(2) Tout ceci, d'après une intéressante étude du D^r REGNAULT, dans XVI, t. XXII, p. 260 sq.

(3) CUREAU, CLXXIX, p. 261.



légume, au même titre que le manioc est celui des autres indigènes ; en plus, le miel, dont ils sont très friands et que, montant aux arbres avec une agilité extrême, ils vont quérir aussi haut qu'il soit ; par contre, ils ne pêchent point ; c'est à peine si parfois les femmes vont au marigot voisin, y pratiquent une dérivation et un barrage, puis épuisent l'eau à l'aide de vanneries pour y trouver quelques crevettes ou de menus poissons. Tels sont ces petits hommes vifs, qui semblent s'évanouir à l'approche des blancs, disparaissent furtifs dans la brousse, se cachent, extrêmement timides et difficiles à saisir (1). Des « bêtes de la brousse », disent avec mépris leurs voisins, les sédentaires. Mais ce qui est très curieux, c'est précisément l'étrange ménage qu'ils font avec ces sédentaires : les Babenga fournissent ceux-ci de viandes de chasse ; et eux, en échange, donnent aux Babenga du manioc, du maïs, des bananes : chaque groupe de sédentaires a ses chasseurs, qui souvent, du reste, changent de patrons et, sur des offres plus séduisantes, s'en vont ailleurs. Singulière symbiose humaine : chasseurs s'accordant avec des agriculteurs, mais les deux groupes conservant leur profession propre et d'ailleurs ne s'unissant jamais entre eux (2).

Ces traits qui caractérisent fortement les Babenga, on les trouve reproduits par bien d'autres populations analogues (3) — on devrait dire par toutes les populations de petite taille qui vivent dans le Centre-Afrique.

Et on les retrouve également, dans le Sud-Afrique cette fois, chez d'autres « petits hommes », les Boschimans, pour lesquels tout également gravite autour de la chasse : armés d'arcs dont

(1) Sur la mentalité des chasseurs, cf. plus haut, p. 222, ce qu'en dit le Dr Cureau, et plus bas, p. 307.

(2) Indications concordantes du Dr Poutrin, dans *XVI*, 1911, t. XXII, p. 421 sq., notamment p. 454. — *Id.* dans BRUEL, *L'Afrique équatoriale française*, Paris, 1918, in-8°, p. 199.

(3) Cf. par eux., ce que dit Hutereau des Batua, pygmées chasseurs du Congo belge (*XVI*, 1910, p. 221).



la corde est faite de tendons d'animaux, et dont ils se servent comme d'instruments de musique pour imiter les bruits produits par les animaux en marche — car toutes leurs pensées vont vers le gibier (1), — ils se livrent uniquement à la chasse des bêtes sauvages, et, quand celle-ci s'avère infructueuse, recourent simplement aux bonnes fortunes des « collecteurs » : les racines, les souris, les insectes et les œufs de termites. Pas de huttes : de légers abris d'herbes et de branchages. Pas d'organisation politique : des bandes errantes. Pas de chefs; pas de guerriers, ni de cultures, ni d'animaux domestiques; une patience et une ingéniosité à toute épreuve; l'aptitude à demeurer des heures et même des jours à l'affût; une prodigieuse habileté à ramper, à approcher des bêtes sans leur donner l'éveil; quand ils ont fait bonne chasse, des ripailles énormes, et des danses; toute la vie se résumant dans la mangeaille; point d'esprit d'économie du reste; un gaspillage sans vergogne : ce sont toujours les mêmes traits essentiels pour caractériser ces primitifs que d'aucuns considèrent comme les descendants directs de nos ancêtres du quaternaire (2) — et qui, en tout cas, ont conservé de ceux-ci la culture presque intégrale...

Mais une question se pose alors, et malaisée à résoudre : ce goût pour la chasse, ce goût exclusif qui constitue une sorte de monopole au profit des chasseurs, à quoi convient-il de l'attribuer ?

L'auteur d'une fort intéressante étude sur la chasse et sur l'agriculture chez les populations du Soudan, le D^r Decorse, n'hésite pas (3). Il fait le tableau des difficultés sans nombre auxquelles se heurtent les chasseurs, des durs travaux qu'implique pour eux la recherche du gibier, la marche courbée sur les empreintes de la nuit péniblement suivies dans le fouillis de la brousse, les piétinements pour retrouver la piste perdue, la

(1) **XVI**, 1917, t. XXVIII, p. 603.

(2) C'est la thèse de Schmidt dans l'ouvrage cité plus haut; — cf. également **XVI**, 1918-1919, t. XXIX, p. 121.

(3) DECORSE, 19, **CLXXX**, p. 457.



surprise brusque ou le guet immobile en face de la bête méfiante, la poursuite de la victime blessée (1) et le danger (2). Aussi nous montre-t-il le nègre préférant s'alimenter autrement, grattant la brousse pour une agriculture rudimentaire, pêchant à l'occasion ou ramassant les coquilles des fleuves. « Le nègre ne chasse guère avec frénésie que quand il y est obligé; quand il chasse, c'est pour manger. » Et ailleurs : « l'épithète de chasseur est attribuée peut-être un peu trop gratuitement à des groupes ethniques simplement plus pauvres que d'autres et moins favorisés par la nature » (3). Car les peuplades qui chassent le plus sont précisément celles dont les territoires très boisés rendent les défrichements et l'agriculture très difficile. Et encore : « les instincts cynégétiques ne sont pas spéciaux à quelques-uns; mais ce sont les conditions d'existence qui poussent certains peuples à faire de la chasse leur principale occupation ». La même thèse fondamentale sous des formes diversés. Mais vise-t-elle ces tribus de petits hommes, de Pygmées, qui sont par excellence des chasseurs? Ceux-là, ce n'est pas la misère, semble-t-il, qui les condamne à la chasse. En tout cas, la chasse n'est point pour eux une sorte d'occupation désespérée, un pis-aller qu'on accepte après avoir épuisé tous les autres moyens d'existence possibles. Les Babenga ou leurs émules nains des forêts du Centre-Afrique ne sont ni des éleveurs ni des agriculteurs dépités et réduits par les mauvais résultats temporaires de leur activité principale à recourir au plus rude et au plus ingrat moyen de ne point mourir de faim : la chasse. Il faut, nous le disions en commençant, soigneusement distinguer les chasseurs uniquement et exclusivement chasseurs — et les autres. Ces autres, ce peuvent être des cultivateurs plus ou moins frustes, comme les nègres du Sou-

(1) Parfois empoisonnée par une flèche. Cf. pour les Boschimans, XVI, 1917, t. XXVIII, p. 603.

(2) Sur le courage des Babenga, leur audace dans la chasse à l'éléphant, cf. BRUEL, *L'Afrique équatoriale française*, p. 236.

(3) DECORSE, CLXXX p. 467.



dan auxquels s'appliquent les considérations, un peu trop schématiques d'ailleurs, de Decorse : car d'autres observations précisent davantage, et Bruel, par exemple, dans son récent travail sur l'Afrique équatoriale française, éclaire beaucoup pour nous la question de la chasse en nous apprenant qu'elle est saisonnière (1) : les nègres cultivateurs ne s'y livrent qu'une fois la saison sèche bien établie; ils quittent alors leurs villages pour gagner des terrains qui leur appartiennent de par la coutume, que toute une législation orale à nous inconnue leur réserve et où ils chassent, en profitant également du brûlis annuel des herbes qui leur tient lieu d'une immense battue (2). Et ces chasseurs occasionnels, ce peuvent être encore des pasteurs nomadisans; il n'en est point qui ne se livrent, en cheminant lentement derrière leurs troupeaux, au passe-temps et au profit accessoire de la chasse (3). Mais pasteurs ou cultivateurs, ils n'ont point la vocation héréditaire, la passion exclusive de ces Babenga ou de ces Boschimans qui comptent parmi eux de bons et de mauvais chasseurs, mais, des derniers, déclarent, au dire de Regnault : « Ce ne sont pas de vrais Babenga ».

Les vrais chasseurs, ils sont en petit nombre. Ils ne tiennent pas grand' place sur le globe, ni physiquement, ni moralement. Des tribus de petits hommes disséminées comme nous l'avons dit, çà et là, en Afrique, en Asie, dans certaines îles de la Sonde — on peut y joindre quelques groupes historiques du genre de ces boucaniers des Antilles qui s'adonnaient à la chasse des bœufs et des cochons sauvages dont il préparaient les cuirs et boucanaient la chair. Ce sont des groupes fermés. Leur genre de vie n'évolue pas. On ne voit pas qu'habituellement sortent ou soient sortis d'eux des éleveurs. Mais des éleveurs par contre, des chasseurs peuvent sortir, et des agriculteurs aussi.

De constatations de ce genre, ne concluons nullement que la chasse est une occupation tout à fait inférieure, à la portée

(1) BRUEL, *op. cit.*, p. 234. — (2) *Ibid.*, 235. — (3) Plus loin, ch. IV, p. 325.



des êtres humains les moins évolués. Certes, l'existence des chasseurs ne les entraîne pas à s'unir au sol par un lien étroit. C'est précisément une de leurs caractéristiques que la mobilité de leurs petits groupes et ce qu'il y a de précaire dans leurs habitations et cette ignorance de toute céramique qui leur est commune avec les nomades de toute sorte : Australiens, Fuégiens, partie des Esquimaux, Mongols proscrivent également l'usage des poteries, trop fragiles sans doute pour des voyageurs. Encore n'est-ce point là le signe d'une infériorité certaine de culture. La vaisselle des Mongols, pour n'être point de terre, mais de fer, de bois ou de cuir, ne laisse pas que d'être assez perfectionnée, et les Polynésiens, qui ne fabriquent point de vases, sont supérieurs cependant par bien des côtés aux Mélanésiens. Mais on exagère quand on représente les chasseurs comme totalement inorganisés, et ceci à cause de leur genre de vie. Car la chasse est une entreprise organisée — une œuvre collective, toujours.

Rechercher le gibier, suivre sa piste, le poursuivre, lutter avec lui : besogne considérable qu'un homme ne peut faire seul s'il s'agit d'un gros gibier redoutable. Elle s'accomplit toujours en commun, selon des rites connus et compliqués. Dans la région de l'Ougogo (1), on se prépare à la chasse de l'éléphant en achetant des amulettes et en s'exerçant à jeter une lance à large lame effilée, protégée par un talisman qui généralement consiste en une lanière de peau de serpent. Pendant huit jours, on danse et on boit, les tambourins grondent, les femmes frappent des morceaux de bois creux avec des pierres en hurlant, tandis que les danseurs de la tribu miment la démarche de l'éléphant. Puis, après une série de fêtes dans lesquelles l'ivrognerie joue son rôle, les hommes partent. Pendant leur absence, les femmes sont tenues à l'austérité la plus parfaite : le succès de la chasse dépend en partie de la régularité

(1) BURTON, *CLXXXVII bis*, pp. 607-609.



de leur conduite. On isole un éléphant, on le cerne, — le *mganga* lui jette la première lance — et tout le monde l'imité. On arrache les défenses de l'éléphant tué, on mange la pulpe de la cavité dentaire, on se repaît de la graisse qui recouvre ses intestins — et la tribu rentre avec l'ivoire, le cuir et la viande de la victime (1).

Ces sociétés sont naturellement fragiles. Que le nombre d'individus dans la tribu augmente, que le gibier devienne plus rare sur le terrain de chasse : le groupe doit se scinder, se fractionner pour vivre. Mais on voit que la chasse constitue vraiment une sorte d'industrie — et qu'elle porte à une civilisation supérieure par l'association d'efforts qu'elle suppose et provoque (2).

Naturellement, les conditions de la vie influent sur le caractère et les usages des chasseurs. La propriété qu'ils connaissent a quelque chose de spécial ; ce n'est pas, à vrai dire, la terre qui les intéresse, mais le droit au gibier ; en ce sens, il est inexact de parler du « territoire » des Comanches, des Algonquins, des aborigènes d'Australie, des Boschimans ou des Bechuana (3) : il faut dire, bien plutôt, leur « terrain de parcours ». Quant à leur caractère, les observateurs s'accordent à nous dépeindre les chasseurs comme des êtres rudes et fermés, amis de la solitude et du silence, patients, adroits, audacieux — mais susceptibles, défiants et dissimulés au possible. De ces traits assez frappants est-ce la chasse ou le milieu qui rend le mieux compte ? DECORSE, dans l'étude que nous avons déjà citée, pose la question, « Si le chasseur est rude et fermé, écrit-il (4), c'est sans doute parce que la chasse l'habitue au silence et à la solitude — mais c'est surtout parce que la forêt et la brousse épaisse recèlent sous leur couvert l'inquiétude et la peur. La vie s'y passe dans

(1) Descriptions analogues dans CUREAU, **CLXXIX**, p. 260 ; MENAUD, **CLXXXIII**, t. I, p. 185, etc. ; pour les Boschimans, **XVI**, 1917, t. XXVIII, p. 603.

(2) BUCHER, **CLXVIII**. — (3) SEMPLE, **CX**, ch. III.

(4) DECORSE, **CLXXX**, p. 467.



une tension continuelle des sens; devant soi, toujours la barrière des taillis mystérieux et troublants; pas d'horizon, le clair-obscur; l'œil même le plus exercé se trompe et s'hallucine; l'homme, né pour voir, n'a plus que son oreille; moins heureux que les animaux chez qui le nez remplace la vue, il a conscience de son infériorité, il vit sur la défensive, l'œil au guet, l'oreille tendue (1)... » Il se peut. Au fond, le débat est sans importance. Qu'ils soient tels qu'ils sont parce que chasseurs, ou parce que forestiers — mais ils sont forestiers parce que chasseurs, et réciproquement — le certain est que les chasseurs constituent réellement des groupes nettement différenciés, au genre de vie original.

IV

LES PEUPLES PÊCHEURS:

Les peuples pêcheurs sont plus fortement attachés au sol. Cela, depuis les origines: les dépôts de cuisine (*kjökkenmøddingen*) du Danemark, les amas de coquilles, de poissons, d'os d'oiseaux et de mammifères de la baie de San Francisco (*shell-mounds*) (2), les *shell-heaps* qui jalonnent toute la côte de l'Atlantique, les *paraderos* argentins, les *sambaquis* brésiliens sont là pour l'attester. Ces énormes accumulations de débris, presque tous d'origine marine, montrent qu'aux abords de la mer, grande pourvoyeuse de provendes abondantes, des groupes relativement nombreux ont vécu de bonne heure (3). Par ailleurs, les découvertes archéologiques nous ont fait connaître les instruments de pêche dont se servaient ces pêcheurs préhistoriques; ils donnent l'idée d'une civilisation qui n'a point disparu; on la retrouve aujourd'hui dans maintes sociétés de

(1) Cf. également CUREAU, CLXXIX, p. 28 sq., 34 sq.

(2) Sur les *shell-mounds*, cf. XVIII, 1910, p. 216.

(3) Sur la pêche en général à l'époque préhistorique, voir DE MORGAN, CLXXV, 173 sq.



pêcheurs primitifs et, par exemple, sur l'Oubanghi ou sur les rives du Tanganika que nous décrit Burton (1).

Mais la pêche semble être, à un moindre degré que la chasse, une occupation exclusive. Certes, elle aussi, elle a une technique assez compliquée et assez spéciale, qui ne s'accommode point d'improvisations. Elle aussi, elle demande des efforts collectifs, une solidarité effective des hommes d'un même groupe ou d'un même village. Dans l'Afrique équatoriale par exemple, de même que les grandes battues, les grandes pêches nécessitent le déplacement de toute la gent valide : « ce ne sont pas seulement des expéditions de réapprovisionnement; elles tiennent aussi de la partie de plaisir et du pique-nique » (2). Les travaux entrepris — quand, par exemple, il s'agit d'établir en travers d'une large rivière des sortes d'estacades en clayonnage pour contraindre le poisson à venir par une ouverture unique se jeter dans la nasse — ces travaux vraiment considérables exigent, pour être menés à bien, une coopération active de nombreux hommes. De même, il faut que les femmes s'associent pour barrer les petites rivières au moment de la décrue et les épuiser avec des calebasses; et c'est collectivement aussi qu'aux bords du haut Niger, les Malinkés pêchent au feu pendant les nuits noires de mars, d'avril et de mai — tous les hommes entrant dans le lit du fleuve avec, à la main, des torches de paille et des engins en osier, ramassant le poisson sous la lumière et le capturant ensuite dans leurs nasses (3) — et c'est collectivement aussi que les mêmes Malinké ou les populations riveraines du Congo, aux abords du confluent de la Sangha, empoisonnent les eaux avec des feuilles de plantes narcotiques qui stupéfient le poisson et en font une proie facile (4). Seulement, malgré tant de traits communs, la pêche diffère de la chasse notablement. Elle s'accommode d'autres genres de vie, bien plus aisément.

(1) BURTON, **CLXXVII bis**, p. 413-414.

(2) CUREAU, **CLXXIX**, p. 263; BRUEL, *op. cit.*, p. 237 sq.; etc.

(3) MENAUD, **CLXXXIII**, t. I, 243. — (4) CHEVALIER, **CLXXVIII**, p. 17.



Et tout d'abord... de la chasse.

Les négritos des Andaman sont un type excellent de ces populations mixtes, de pêcheurs qui se livrent accessoirement à la chasse. Très disséminés (la concentration leur nuirait aussi bien pour la chasse, dans ce pays de jungles fourrées, que pour la pêche), vivant en petites communautés de vingt à cinquante personnes, cent au plus, qui ne sont en partie que de grandes familles — ils commencent à s'élever cependant à la conception de groupements plus vastes, sortes de clans, bien précaires encore, mais qui déjà possèdent les forêts ou les mers exploitées par les différentes communautés familiales. Dans beaucoup de cas, l'alternance de la chasse et de la pêche est réglée par le jeu même des saisons. En Amérique, d'une façon générale, la chasse est l'occupation d'hiver; la pêche se fait au printemps ou en été. Les Indiens Zahlta, dans la Colombie britannique, chassent l'hiver, par groupes de deux familles, avec des arcs, des flèches, des épieux et des pièges; la pêche a lieu en été, quand tout le village est réuni (1). Dans l'Alaska, aux environs de Fort Egbert, les indigènes qui nomadisaient avant la venue des blancs, et vivaient sous des tentes en peaux, vêtus eux-mêmes de pantalons et d'habits de peaux, se livraient en hiver à la chasse du caribou ou de l'ours, traqués dans des enclos ou chassés à la lance; au printemps, ils pêchaient le saumon qu'ils séchaient et transportaient dans les villages sur des traîneaux attelés de chiens-loups (2). D'autres fois, la division n'est point saisonnière, mais sexuelle. Chez les Esquimaux du nord du Labrador, ce sont les hommes qui chassent les phoques et les morses; la pêche est abandonnée aux femmes (3): partage fréquent et qu'on constate également de façon usuelle en Afrique. Mais plus caractéristique encore et plus intéressante, la vie mixte des populations qui, à la pêche, joignent la culture.

(1) XVI, 1913, t. XXIV, p. 108. — (2) XVI, 1911, t. XXII, p. 98.

(3) XVI, 1911, t. XXII, p. 720.



Elles sont assez nombreuses pour que l'on puisse dire que seuls s'adonnent exclusivement à la pêche les peuples à qui l'agriculture est, soit inutile, soit interdite par le climat. Le premier cas est celui des quelques contrées privilégiées où l'homme dispose sans effort et naturellement d'une nourriture végétale abondante. Cook nous a dépeint la vie des gens de Tahiti en 1769; il nous les montre usant, sans travail de culture, d'une alimentation mixte des plus variées. Pêcheurs et récoltants des fruits de mer, ils avaient le poisson, le homard, les crabes, les coquillages à profusion. Les éléments carnés leur étaient fournis par le porc, le chien et la volaille qui pullulaient sans soins spéciaux. Quant aux végétaux, ils consistaient d'abord dans le fruit de l'arbre à pain, la noix de coco et la banane, et, en cas de disette, dans le fruit d'un arbuste appelé *nono*, dans les racines et les feuilles d'une fougère comestible et dans les racines de thève (1); or tous ces végétaux se reproduisaient spontanément, et assuraient d'eux-mêmes la nourriture de tous les animaux domestiques — le chien compris, qui était végétarien à Tahiti. Inutile dès lors d'organiser une agriculture systématique; il suffisait que chaque indigène plantât en sa vie dix arbres à pain, ce qui représente au total une heure de travail.

Ici, c'est l'abondance qui fait des hommes de purs pêcheurs. Dans les régions subpolaires, la disette de végétaux a les mêmes effets: elle oriente les tribus humaines vers une activité simple et monotone de pêcheries. Mais ce sont des cas exceptionnels. Comme la pêche ne fournit qu'une part de l'alimentation (2) — plus ou moins considérable selon les cas — assez souvent on constate, chez les primitifs, une sorte de partage des attributions entre les sexes: le masculin se livrant à la pêche ou à la chasse; le féminin, à la récolte des plantes et aux soins d'une agriculture plus ou moins rudimentaire. Partage si naturel que, de

(1) Cook, CCV, II, 445-465. Cf. également plus haut, p. 261.

(2) Dans les petites îles de la Micronésie, dans les Carolines par exemple, le fond de l'alimentation est végétal. Cf. XVI, t. XXIX (1918-1919), p. 594.



nos jours encore, on le retrouve dans maintes sociétés littorales civilisées, en Bretagne par exemple — nous l'avons signalé déjà (1). Ainsi le passage s'opère, à tous les stades, de la pêche à la culture.

L'évolution contraire semblerait moins naturelle, si on tenait compte des répugnances réelles que l'on constate souvent, à l'endroit du poisson, chez maintes populations de terriens et de cultivateurs. Les anciens eux-mêmes ont noté (2) que chez Homère le poisson ne paraît pas sur les tables bien servies, dans les repas de personnes de condition. Certes, les hommes de l'époque homérique connaissaient la pêche, la ligne, le filet, le harpon : mais les héros ne recouraient aux produits de cette pêche qu'en cas de nécessité et quand tout autre aliment faisait défaut. Si les compagnons d'Ulysse retenus dans l'île d'Helios, ceux de Ménélas arrêtés par une accalmie dans l'île de Pharos se résignent à manger du poisson, c'est qu'ils sont terriblement affamés. Le poisson est une nourriture inférieure, bonne, chez le peuple de demi-pasteurs qu'est encore essentiellement le peuple grec, pour les pauvres gens qui n'ont point de bétail (3). Il est assez curieux de retrouver dans l'ancienne France des préjugés tout à fait analogues, quand on lit les exhortations de Bodin à ses concitoyens, et la campagne vigoureuse qu'il mène pour les inciter à manger du poisson et à ne pas le mépriser comme une nourriture inférieure (4).

Genre de vie moins étroitement fermé que la chasse, la pêche exerce aussi, sur les sociétés qui la pratiquent, une influence de culture très supérieure. Elle les entraîne à quitter le rivage, soit pour se livrer à la pêche en mer profonde, soit pour pratiquer la grande pêche fluviale. De là, la nécessité de construire des barques. Cook a décrit avec soin (5) le travail

(1) Plus haut, p. 259.

(2) Références dans DAREMBERG et SAGLIO, **CLXIX** v° *Piscatio*.

(3) HELBIG, *L'épopée homérique*, trad. Trawinski, Paris, 1894, in-8°, p. 546.

(4) Plus haut, p. 262. — (5) COOK, **CCV**, t. II, p. 492 sq.

de fabrication des canots à Tahiti. La pirogue à balancier, les autres types de barques plus ou moins perfectionnés jouent un rôle considérable chez tous les peuples riverains des fleuves ou de la mer. La pêche se lie ainsi aux origines de la navigation. C'est la pêche du murex, peut-être, qui a commencé à faire des Phéniciens un peuple de coureurs des mers; c'est la pêche dans la Baltique qui a été l'origine du développement maritime et commercial de la Hanse; ce sont les pêcheurs qui ont, sous Élisabeth, contribué à orienter l'Angleterre vers ses destinées maritimes et coloniales; c'est enfin la flotte de pêche du Japon, seule conservée en 1624 lors de la destruction systématique de la flotte marchande, qui a été l'embryon de la marine japonaise actuelle.

La pêche incite tellement les populations qui s'y livrent à courir les routes liquides du monde, qu'il existe, en Extrême Orient, des villages flottants — et, dans la région des Philippines, des nomades de l'eau : les Moro-Bajan de l'archipel Soulou, qui vivent surtout de pêche et passent leur vie dans des bateaux dont chacun porte une famille, et qui, groupés à cinq ou six, font une communauté. Cas extrêmes. Mais c'est fréquemment, au contraire, que se combinent, par suite de ce genre de vie assez souple et libre, une mobilité souvent extrême — celle des navigateurs — avec une sédentarité réelle d'hommes intéressés à la culture du sol (1).

(1) SEMPLE, **XC**, ch. X.



CHAPITRE IV

PASSEURS ET CULTIVATEURS NOMADES ET SÉDENTAIRES

Pêcheurs et chasseurs : ce ne sont pas les conquérants de la terre, les protagonistes de l'histoire, les promoteurs de la civilisation. Les peuples qui ont créé et répandu dans le monde des civilisations originales, complexes, variées, riches en éléments de toute nature, ce sont tantôt les peuples pasteurs, tantôt les peuples agriculteurs. Étudions-les tour à tour — sans que nous ayons du reste à trancher, au préalable, la grosse, l'épineuse question de leurs rapports de filiation possibles. Elle n'est ni de notre compétence, ni du ressort de ce livre.

1

DOMESTICATION ET NOMADISME.

Que la domestication d'un certain nombre d'animaux ait profondément transformé la vie des hommes, c'est un fait qui ne demande pas de longues explications pour être admis. Mais où, quand, comment surtout, pour quelles raisons et par quels procédés s'est opérée cette domestication — il y a peu de questions encore aussi obscures, malgré tant d'études, de travaux et aussi de progrès réalisés dans ces dernières années.

Domestication : la notion même est dépourvue de clarté. En quoi consiste précisément la domestication ? On l'a définie parfois : une dégénérescence. De fait, il est certain que la captivité a un retentissement intense et immédiat sur la vie



sexuelle des animaux privés de leur liberté (1). Le difficile n'est pas de faire vivre, au sens alimentaire du mot, des bêtes sauvages capturées à la chasse ou autrement. Cela, les populations anciennes l'ont fait de bonne heure, et dans la plus large mesure. Les Indiens d'Amérique avaient le goût des ménageries ; ils les emplissaient d'oiseaux et de petites bêtes familières ; les Égyptiens et les Assyriens entretenaient des martres, des guenons, des lions ; les exemples de renards, d'ours, de sangliers privés vivant auprès de l'homme dans les pays du Nord ne sont pas rares. Mais il s'agit alors d'animaux pris jeunes, nourris auprès de maisons, mais non pas nés en servitude. Et parcellément de bêtes réunies non pour l'utilité et le profit, mais pour le jeu ou le culte, pour le plaisir de sentir de la vie autour de soi. Il y a des peuples, rappelle Schmoller quelque part, qui ont des poules seulement pour en garder les plumes, et qui élèvent des chiens sans les utiliser pour la chasse (2)...

Il ne faut pas confondre, en d'autres termes, le penchant et l'aptitude de l'homme à apprivoiser les bêtes sauvages avec cette chose autrement ardue et compliquée : la véritable domestication.

Le point délicat, nous l'avons dit, c'était d'obtenir que des animaux de grande taille, privés de liberté, se reproduisent en captivité. Résultat si difficile à atteindre, qu'aujourd'hui, après des siècles d'effort, on n'y est pas encore parvenu dans l'Inde pour l'éléphant. Il est assez facile de dénoncer, comme le fait quelque part É. Gautier (3), la maladresse du civilisé à domestiquer — et d'alléguer les échecs des jardins zoologiques qui avaient entrepris la domestication du zèbre ; la vanité des efforts des Allemands et des Belges dans l'Afrique équatoriale pour dresser l'éléphant d'Afrique ; les essais mal récompensés des colons du Haut-Sénégal pour domestiquer l'au-

(1) CAULLERY, CXXVI, p. 159.

(2) SCHMOLLER, *Principes d'économie politique*, trad. Platon, I, 481.

(3) GAUTIER, CLXXXI, p. 104-106.



truche (1). Il n'y a pas sans doute que maladresse dans tous ces cas; et peut-être seheurte-t-on à des difficultés plus sérieuses qu'à cette sorte de malentendu psychologique qui opposerait l'homme trop civilisé d'aujourd'hui à la bête. Car il faut songer que, sur plus de cent mille espèces d'animaux peut-être dont la domestication serait théoriquement possible et l'utilisation certainement profitable, l'homme n'a réussi à domestiquer réellement qu'une cinquantaine d'espèces tout au plus. Encore y a-t-il fallu des efforts prolongés. Et ce ne sont pas seulement les modernes qui ont dû enregistrer des échecs. En Égypte, par exemple, nous savons (2) que les expériences relatives à l'appriivoisement de plusieurs espèces sauvages et à leur domestication se sont poursuivies pendant une grande partie des temps de l'Ancien Empire. Des monuments remontant à 4 000 ans avant notre ère nous montrent des gazelles, des antilopes, des hyènes tenues en main par des esclaves ou élevées à l'étable; sur les bas-reliefs du tombeau de Mera, à Sakkarah, on voit des chacals, des gazelles, des bouquetins, des hyènes utilisées sans doute pour la chasse. Les expériences, évidemment, continuaient.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que la domestication fut le résultat d'une longue série d'essais, dont beaucoup avortèrent et demeurèrent infructueux. Les croisements spontanés des animaux capturés par l'homme avec des animaux d'espèce voisine, eux aussi prisonniers, en vertu de cette sorte de tendance à la promiscuité que la captivité semble développer chez les bêtes, facilitèrent sans doute considérablement la solution du problème (3), en ce qui concerne les cas heureux, les réussites. Il ne faut pas oublier, en effet, que nos animaux domestiques actuels ne sont pas des êtres simples, mais, comme on l'a dit, des « êtres de synthèse » — issus de croise-

(1) MENIAUD, **CLXXXIII**, t. I, p. 222 sq.

(2) GAILLARD, dans **XVI**, 1913, t. XXIV, p. 527. — (3) CAULLERY, **CXXVI**.



ments répétés entre espèces sauvages plus ou moins parentes. Pour certains naturalistes, les grandes races de chiens du Nord résulteraient (chiens des Eskimos, danois, dogues d'Ulm) du croisement du loup avec des chiens domestiques, issus du *Canis pallipes* de l'Indoustan ; les chiens égyptiens, eux, se rattacheraient au chacal (1). Rien de plus compliqué, ni de plus incertain, que les hypothèses des savants sur la généalogie et les filiations de nos compagnons les plus familiers. Et l'on est surpris de voir, à les lire, de combien d'éléments divers semblent s'être formées ces espèces d'apparence simple.

Il est difficile d'ailleurs de donner des indications chronologiques précises sur la succession des diverses « conquêtes » de l'homme. Il semble bien, en tout cas, qu'il ne faille pas remonter plus haut que la période caractérisée par l'apparition du matériel néolithique ancien (amas coquilliers) (2). C'est alors qu'apparaît le chien, le plus ancien sans doute des compagnons de l'homme (3). Puis, à l'époque du néolithique récent (hache polie), se rencontrent simultanément la chèvre, le mouton, le porc et le bœuf (4). Le cheval serait venu le dernier. Ces six espèces se rencontrent communément, à l'époque des palafittes, dans les stations lacustres. D'autres sont plus tardives : le chat, par exemple, est d'une domestication beaucoup plus récente que le chien ; sa diffusion s'est faite lentement : ce n'est qu'au moyen âge qu'il s'est introduit en France et dans le Nord de l'Europe. En ce qui concerne le renne, dont les artistes magdaléniens nous ont laissé de si saisissants portraits, il est difficile de fixer l'époque où, de gibier, il est devenu commensal de l'homme (5). Enfin, le coq, qui devait fournir une si brillante carrière, se rencontre dans l'Inde à l'état sauvage ; adoré

(1) TROUSSERT, dans *Biologica*, n° du 15 septembre 1911 : Note sur l'origine préhistorique des mammifères domestiques.

(2) Nous suivons la classification de Déchelette, **CLXX**.

(3) DE MORGAN, **CLXXV**, p. 176i. — (4) TROUSSERT, *op. cit.*

(5) DE MORGAN, **CLXXV**, p. 179.



par les sectateurs de Zoroastre, devenu l'oiseau sacré du mazdéisme, il a dû sans doute à cette valeur religieuse sa domestication et son développement en Perse ; sa venue en Europe, dans la région méditerranéenne, semble dater seulement de l'époque historique (1). Quant aux habitants du continent américain, ou plutôt des deux continents américains, qui forment, on le sait, deux provinces zoologiques distinctes, séparées par une zone de transition ou plus exactement de mélange (2) recouvrant la Guatemala, le Mexique, le Texas et la Californie, ils domestiquèrent pour leur part le dindon et un camélidé, le lama, qu'ils n'employèrent jamais du reste aux travaux agricoles.

Au fond, si le chien est le plus ancien et le plus fidèle des compagnons de l'homme, ce n'est pas sans doute celui qui, au point de vue du développement général de la civilisation, a le plus d'importance. Le bœuf le dépasse de beaucoup en importance économique. On sait que, d'après Hahn (3), sa domestication serait la conséquence d'idées religieuses ; il aurait été associé de bonne heure au culte très général que les primitifs rendaient à la lune — peut-être à cause de l'analogie de ses cornes avec le croissant lunaire. On aurait d'abord parqué des bœufs sauvages en vue de les sacrifier à la déesse révéérée des peuples cultivateurs, des adeptes de la culture à la houe ; puis, de ce parcage, on serait passé graduellement à la domestication. Cependant que le lait de la vache, d'abord offert à la divinité, puis réservé aux prêtres et aux souverains, serait finalement devenu la nourriture du commun des mortels, dans un certain nombre de peuples tout au moins. Ainsi, la domestication des ovins serait l'œuvre de ces premiers cultivateurs sédentaires, de ces travailleurs de terre à la houe, qu'on rencontre encore aujourd'hui en Asie, en Afrique et dans l'Amérique du Sud.

(1) A.-J. REINACH, dans **XVI**, 1910, p. 75. — (2) CUÉNOT, **LII**, p. 61.

(3) HAHN, **CXIII**.



*
* *

Les animaux domestiques économiquement les plus importants sont des herbivores. Leur habitat d'élection devait être la steppe. Sous un climat sec, toute plaine, nous dit-on, devient naturellement une steppe, qu'elle soit haute ou basse, pourvu qu'elle soit exposée à des vents secs : les plateaux de l'Asie centrale, la Perse, l'Arabie, le Soudan, le Sahara, l'Afrique méridionale, l'Australie, les llanos et les pampas de l'Amérique du Sud en sont autant d'exemples. Domaine de l'herbe, mais d'une herbe qu'épuisent assez vite les ruminants à la dent vorace. Tant que les hommes n'ont point créé de prairies artificielles, tant qu'ils ne constituent point de réserves de fourrage, il faut donc qu'ils déplacent leurs troupeaux et qu'ils se déplacent à leur suite, en quête de ressources alimentaires. Le nomadisme, ainsi, découle naturellement de l'élevage; il s'y associe; il s'en montre l'inséparable compagnon. Telle est, notamment, a conception de miss Semple (1).

Or, en réalité, les choses ne vont pas aussi simplement. L'Amérique — pays d'origine de miss Semple — en témoigne avec éloquence. Le nomadisme pastoral n'y a jamais existé; pourtant, toutes les conditions requises pour qu'il se réalise, là comme dans l'Eurasie, se trouvaient présentes. Il y avait des steppes. Il y avait des animaux propres à subir la domestication: dans l'Amérique du Nord, des bisons à défaut de chèvres et de moutons sauvages qui font défaut presque totalement (2); dans l'Amérique du Sud, où manquent également les mêmes espèces, des vigognes, le guanaco, l'alpaca, le lama. Et pourtant il n'y a pas eu de vie pastorale dans le Nouveau Monde. S'il s'est produit des migrations, des mouvements de peuples ayant l'Asie pour origine, les éléments surajoutés qui ont pu passer en Amérique n'ont point apporté avec eux la tradition

(1) SEMPLE, **XC**, ch. XIV. — (2) CUÉNOT, **LII**, p. 61-62.



du nomadisme pastoral : la steppe américaine est demeurée vide de troupeaux domestiques, tandis qu'agoutis, cerfs tachetés, civettes, pumas et jaguars y prospéraient à l'aise (1). C'est plus tard seulement, bien plus tard, après l'introduction des bœufs et des chevaux d'Europe par les Espagnols, que le nomadisme a fait son apparition. Alors, dans les llanos et les pampas se sont établis les éleveurs de chevaux, vivant sous la tente comme des Kirghiz ou des Tartares, se nourrissant presque exclusivement de viande à la façon des Iluns et caractérisés par la possession d'instruments nouveaux propres à la capture des chevaux — en particulier, du lasso.

Aussi ne doit-on nullement considérer la vie pastorale et nomade comme un des stades nécessaires de l'histoire de l'humanité. Des conditions particulières — l'absence de certains animaux par exemple — peuvent orienter l'histoire d'un peuple de telle sorte qu'il ne passe pas par la phase du nomadisme pastoral. Encore cette façon de présenter les choses est-elle bien entachée de déterminisme. Si de la culture à la houe, de l'*Hackbau* des Allemands, sont sortis, comme d'une mère commune, par différenciation progressive, et les horticulteurs à la chinoise ou à la péruvienne, et les agriculteurs à la charrue, et les pasteurs se déplaçant au rythme de leurs troupeaux, la volonté, les traditions, les coutumes des divers groupes d'hommes y entrent pour quelque chose sans doute, autant au moins que les conditions naturelles.

Par ailleurs, répétons-le, encore que le procès soit gagné sans doute depuis longtemps : il faut absolument renoncer à la vieille et tenace idée que le nomadisme pastoral est un genre de vie inférieur à tous ceux des sédentaires. Ratzel le notait déjà dans la première édition de son *Anthropogeographie* : un assez haut degré de civilisation peut être uni à la vie nomade — et certains peuples primitifs, par contre, sont séden-

(1) HUMBOLDT, LXXII^a, t. I, pp. 17-20.



taires (1). L'histoire de l'Afrique du Nord, entre tant d'autres moyens de réfutation possibles d'une très antique erreur, nous en présente un, tout à fait excellent. Le nomadisme y était fort en honneur à l'époque des dominations berbères (2). Aux temps romains, il a perdu du terrain; après la conquête arabe, il en a repris. La tentation est forte, de conclure de là que nomadisme signifie recul. Mais il faudrait établir, et que les nomades tirent un moins bon parti que les sédentaires des ressources qu'offre le milieu; et que la tente, qui constitue souvent un luxe coûteux, est moins confortable et moins élevée en dignité que le plus humble gourbi (3); et que, d'une façon générale, en développement matériel et moral, le sédentaire misérable des ksar l'emporte de beaucoup sur le riche nomade.

On le sait de reste maintenant : les ksouriens des oasis ont d'abord été des nomades (4). Privés de leurs troupeaux, réduits à une condition inférieure, ils sont devenus des sédentaires, producteurs de blé et de dattes; isolés derrière leurs enceintes, manquant d'animaux pour transporter leurs produits, incapables de sortir de leur étroite prison de verdure irriguée et d'ombrages, ils étaient tombés dans la situation la plus misérable et la plus vraiment digne de pitié. Affranchis aujourd'hui, protégés par la domination pacifiante de la France, enrichis peu à peu, ils reviennent progressivement à leur ancien genre de vie, et, maîtres des voies de communication, ils essaient de reprendre leur ancienne situation privilégiée de nomades : preuve évidente, s'il en fut, que le nomadisme pastoral peut constituer et constitue souvent un progrès sur le sédentarisme passif et humilié...

(1) RATZEL, **LXXXIII**, 1^{re} éd. [1882], t. I, p. 447.

(2) BERNARD et LACROIX, **CXLVII**, p. 153. Cf. également BERNARD, **CLXXVII**, p. 142.

(3) Plus haut, p. 296.

(4) BERNARD et LACROIX, **CXLVII**, p. 152. Cf. VIDAL DE LA BLACHE, dans **XI**, 1910, p. 75.



II

LES CARACTÉRISTIQUES DU GENRE DE VIE PASTORAL.

Cherchons à déterminer avec précision les principaux caractères du genre de vie des pasteurs nomades — et les influences diverses qu'exerce ce genre de vie sur la civilisation générale des peuples qui l'ont adopté.

Tous les peuples pasteurs demandent leurs moyens d'existence à l'élevage. Pour tous, le troupeau constitue la richesse par excellence. Le gros problème consiste à le maintenir en bon état. La toundra à lichen pour les éleveurs de rennes, la steppe herbacée pour les éleveurs de moutons ou de bœufs présentent des conditions favorables à l'entretien du bétail. Mais ces conditions impliquent le nomadisme, puisque, les animaux épuisant vite les pâturages, il faut qu'ils se déplacent pour trouver leur nourriture.

Telle est la façon ordinaire de présenter les faits, les faits primordiaux et dont tous les autres découlent. Elle n'est point inexacte. Sans nul doute, cependant, elle demeure un peu grosse et un peu simpliste. Elle masque trop les différences de culture, et même de conception, qui opposent les unes aux autres les diverses sociétés nomades.

Hahn en a eu le sentiment, qui, dans une étude publiée en 1913, a décrit, pour les comparer, les peuples pasteurs d'Asie et d'Afrique (1). Il oppose le régime des seconds, fondé essentiellement sur l'élevage du bœuf, à celui des premiers qui sont en possession de ces puissants moyens de transport et de locomotion que sont l'âne, le cheval et le chameau. Ce sont ces animaux qui expliquent, selon lui, la brillante expansion historique des pasteurs d'Asie ; par eux, ils ont pu étendre leurs migrations,

(1) *Die Hirtenvölker in Asien und Afrika* (*Geogr. Zeitschrift*, XIX, 1913).



et développer les qualités guerrières et dominatrices qui leur ont assigné la fortune que l'on sait. Les pasteurs africains, au contraire, moins mobiles, moins richement dotés en animaux de transport à grand rayon d'action, ont considéré leurs troupeaux en avares, comme un trésor à garder jalousement. Ils ont joint à leur activité pastorale une activité agricole rudimentaire, n'allant pas jusqu'à l'usage de la charrue, mais rendant cependant leur type moins tranché, moins pur que le type du pasteur d'Asie.

Dans ce parallèle de Hahn, il y a sans doute des faiblesses, des lacunes, des partis pris. Le tableau que l'auteur trace des pasteurs d'Afrique ne vaut ni pour les Maurcs, ni pour les Touareg, s'il s'applique un peu moins mal aux Cafres et aux Hottentots; il y aurait bien à dire, d'autre part, sur la valeur qu'attribue l'auteur des *Haustiere* à l'âne par exemple, animal de petit transport et de faible rendement; il ne faut point sous-estimer les facultés de déplacement des bovins qui constituent le fond des troupeaux africains. Ces animaux de petite taille sont vites. Chevalier nous dit (1) que chez les Krédas de la région du Tchad, l'animal porteur, le bœuf non châtré, fournit aisément des marches de 30 à 40 kilomètres par jour, en portant 50 à 60 kilogrammes de charge, plus le bouvier. Et l'étape peut être plus forte si l'on marche de nuit. Il n'en est pas moins vrai que l'article de Hahn a le mérite d'attirer l'attention sur les conceptions assez différentes que peuvent se faire de leur troupeau et de sa valeur propre les pasteurs de diverses contrées et de divers âges.

« La richesse essentielle des pasteurs, c'est le troupeau. » On va répétant cet aphorisme. Mais « richesse » n'est pas une notion simple, ni « troupeau »; il y a cent façons de concevoir la richesse, et, également, de se représenter le pourquoi d'un troupeau ou, si l'on veut, sa valeur économique. L'élevage du

(1) CHEVALIER, CLXXVIII, p. 387 sq.



bétail chez nous, aujourd'hui, est une exploitation rationnelle, presque industrielle, de tous les produits des animaux domestiques : viande, peau, lait, laine, poil, cornes, os, tout y passe, tout s'utilise et se vend. Chez le primitif, le plus souvent, le troupeau n'est qu'une réserve. C'est le mot dont se sert notamment Meniaud, dans le tableau qu'il trace de l'existence et du genre de vie des populations pastorales du Soudan nigérien (1). Il nous décrit cet élevage comme très extensif, s'accommodant de migrations assez considérables; les troupeaux, de plusieurs milliers de têtes parfois, sont amenés, pendant la saison sèche, aux abords des fleuves, des rivières, des mares, des lacs; à la saison des pluies, ils regagnent les plateaux éloignés des cours d'eau et des terres mouillées. Dès décembre, les Maures descendent du Sahel vers les mares qui subsistent dans le cercle de Niore et le bassin du Colombiné; les Touareg de même, pendant l'extrême saison sèche, maintiennent leur bétail au bord du Niger; après les pluies de juillet et d'août, ils nomadisent vers le nord ou vers le sud parfois, puis reviennent au fleuve quand la sécheresse reprend. La nature seule alimente les troupeaux, au gré des saisons; bien en chair à la fin de l'hivernage, ils maigrissent progressivement pendant la saison sèche. Mais surtout, le trait caractéristique, c'est que ces pasteurs, Maures, Touareg ou Peuhls, ne réalisent point leurs animaux en période de croissance; ces animaux ne forment pas un capital facilement mobilisable, mais une réserve; on n'y touche pas quand on n'y est pas contraint; on laisse vieillir les bêtes dans le troupeau, qui comporte beaucoup de vaches très âgées, squelettiques, et de vieilles brebis dont le poil ou la laine se détache par plaques. Ce qui, entre parenthèses, conduit petit à petit à un abâtardissement notable du cheptel, de par la conservation obstinée de toutes les femelles jusqu'à leur décrépitude.

(1) MENIAUD, **CLXXXIII**, II, 16 sq.



Ceci est d'autant plus remarquable que leur qualité de pasteurs ne protège pas automatiquement les nomades contre la faim (1). Tandis qu'une bonne partie de leur troupeau dépérit de vieillesse, ils travaillent pour se procurer des ressources alimentaires par des moyens indépendants. Ils chassent. « Chez les nomades du Soudan, Touareg ou Maures, on peut dire que tous les hommes chassent, nous dit Meniaud (2), exception faite pour les serviteurs gardiens de troupeau. » En particulier, les Maures Kountas et les Touareg, particulièrement les Oulliminden, poursuivent, sans merci, la girafe et l'antilope. Souvent, ils sèment un peu de petit mil (*Penicillaria*), comme ces Kredas de la région du Tchad (3) dont nous parle avec détail Chevalier ; parfois, du reste, l'ensemencement fait, ils partent nomadiser et reviennent pour la récolte. Encore le lait de leurs troupeaux (base fondamentale de leur alimentation), les produits de cette maigre culture, ce qu'ils achètent de mil et de dattes aux sédentaires voisins ne les dispense pas de chercher dans la steppe de véritables vivres de famine : graines d'herbes qu'on pile pour en faire des semoules, gomme des acacias, fruits sauvages, tubercules de nénufar et tiges d'orobanche. Le témoignage de Chevalier rejoint celui de Chudeau (4), qui nous montre, lui aussi, dans la même région du Sahara soudanais, le nomade « reculant les limites du comestible », consommant de la farine amère d'orobanche desséchée, des graines de graminée, en cas d'urgence du grain sorti des fourmilières qu'on dévalise en règle.

Mais transportons-nous bien loin de là, dans un tout autre monde — dans ce monde asiatique que Hahn oppose avec complaisance au monde africain. Voici L. Cahun nous décrivant le Turc d'autrefois, le Turc nomadisant de la vieille Asie : à peine

(1) Cf. plus haut également, p. 195, ce que raconte Gautier de l'utilisation tardive du bœuf pour la boucherie à Madagascar.

(2) MENIAUD, **CLXXXIII**, t. I, 185.

(3) CHEVALIER, **CLXXVIII**, p.387 sq. — (4) CHUDEAU, **CLXXXI**, t. II, p. 179.



si, les jours de fête, « il se résignait à diminuer son troupeau, abattant un poulain gras, une brebis et se gorgeant de chair. Le reste du temps, il ne mangeait d'autre viande que celle des bêtes fourbues ou crevées » (1). Il ne vivait pas, lui non plus, de son troupeau, mais du produit de ce troupeau simplement. On voit que les formules simples sont des formules pauvres et qu'il convient de s'entendre sur le vrai sens des mots quand on parle de la richesse qu'est pour le nomade son bétail...

*
* *

Ces réserves faites, continuons à déterminer le genre de vie des pasteurs nomades, en nous servant de quelques descriptions classiques.

Après avoir mis en lumière l'importance primordiale du troupeau pour les populations pastorales, on fait ressortir habituellement la précarité relative de leur habitation. Le genre de vie, dit-on, leur interdit d'avoir une demeure fixe et stable, une habitation à l'épreuve du temps. Et l'on brosse un tableau rapide, à l'aide d'exemples fournis par les nomades de tous temps et de tous pays. S'agit-il de nomades purs et simples : la demeure est la tente ; les études nombreuses qui ont été consacrées à cette forme mobile et rudimentaire de maison la montrent semblable à elle-même partout, abstraction faite de quelques menues différences de détail, du genre de celles que Ilue constatait lorsqu'il comparait à la *iourte* des Kirghiz la tente hexagonale des Thibétains orientaux (2). Le chariot constitue un progrès sur la tente, en ce sens qu'il suppose une industrie relativement compliquée déjà ; mais il permet une mobilité moindre ; il correspond au stade de nomadisme représenté par les invasions germaniques du I^{er} siècle avant Jésus-Christ, les migrations du moyen âge et les déplacements des Boërs du Transvaal et de l'Orange en plein XIX^e siècle, au pas lent

(1) CAHUN, CLXXXVI, p. 50. — (2) HUC, CLXXXIX, t. II, p. 156.



des bœufs attelés. — Le nomadisme s'atténue-t-il considérablement, la demeure prend une allure mixte. Sur une substructure définitive, les hommes placent une couverture en branchages et en matériaux de rencontre ; pour fragile qu'elle soit, elle suffit à abriter les habitants pendant le temps de leur séjour : telles, les huttes des Si-Fou (1), et, de nos jours, les gourbis de l'Afrique mineure (2). Enfin, le nomadisme disparu, la maison entièrement fixe apparaît ; mais il est curieux de noter qu'elle garde souvent des traces de l'ancien passé nomade de ses constructeurs. On a fait remarquer que les Sarrasins d'Espagne, qui travaillaient la pierre avec beaucoup de talent, la travaillaient à la façon dont leurs ancêtres nomadisants d'Afrique travaillaient le bois ; de fait, l'aspect de certains panneaux de marbre de Grenade ou de Cordoue rappelle celui des portes sculptées de la chaire à prêcher de la grande mosquée de Kairouan ; et par ailleurs, les arts plastiques des mêmes Sarrasins recourent presque exclusivement aux motifs qu'emploie la tapisserie, cet art pour nomades. Car, des nattes, des tapis, quelques récipients de bois ou de métal, rarement de terre cuite, voilà tout le mobilier d'une tente (3). Pauvreté nécessaire : il faut pouvoir toujours plier bagage en peu de temps, et que la masse des choses à transporter ne soit pas excessive, ni particulièrement fragile.

Tout ceci dans l'ensemble est juste. A condition qu'on n'attribue pas à ce schéma assez représentatif et d'une utilité pédagogique certaine la valeur d'un tableau définitif. Il faut qu'on demeure prêt à accueillir les faits qui pourraient venir — et qui viennent — à l'encontre de semblables généralisations, forcément approximatives. Il n'y a pas de catégories rigides dans la vie. Si tous les nomades vivent sous la tente, tous les habitants des tentes, par le monde, ne sont pas des nomades : la remarque est d'Augustin Bernard, qui signale la fréquence

(1) Huc, II, 157.

(2) Pour le Maroc, p. ex., cf. BERNARD, CLXXVII, p. 149 sq. — (3) *Ibid.*, 153.



en Algérie de cultures, de champs auprès de qui ne s'élève aucune demeure fixe (1); et au Maroc pareillement, il note que beaucoup d'habitants du Tell qui ne nomadisent point font usage de tentes; certains habitent alternativement la tente et le gourbi; possédant des terres en plusieurs endroits, ils vont les labourer successivement, et leur demeure mobile s'adapte à ces déplacements temporaires. En conclusion, « on ne peut pas plus opposer d'une manière absolue les habitants des tentes aux habitants des gourbis que les pasteurs aux agriculteurs; il y a entre les uns et les autres des transitions et des gradations » (2). Le même auteur note que des indigènes aisés bâtissent parfois des maisons pour affirmer leur prise de possession sur de bons terrains; ils ne renoncent pas pour autant à se déplacer. La substitution de la maison à la tente n'est du reste pas un signe absolu de progrès. La tente est relativement coûteuse. Beaucoup l'abandonnent pour adopter le gourbi — tout simplement par économie, et parce qu'ils ont perdu leurs troupeaux...

Ne quittons pas le chapitre de la vie matérielle. Il est certain, on le dit également d'habitude, que l'activité économique des pasteurs nomades est assez restreinte. Non que toute industrie soit proscrite de leurs sociétés. Celle qu'ils pratiquent a son origine dans la nécessité où ils se trouvent de se procurer tous les objets nécessaires à leur vie sans avoir à recourir à des fournisseurs problématiques ou inexistants. Mais, naturellement, cette industrie ne peut dépasser le stade d'une industrie strictement familiale. Les poteries, quand il y en a (et il y en a rarement, pasteurs et chasseurs ne s'en servant guère), les ustensiles de bois, les objets de cuir et de métal travaillé sont confectionnés par des spécialistes; objets en petit nombre, car tout ce qui est encombrant est proscrit; le reste, les vêtements, les étoffes dont se font les tentes, les

(1) BERNARD et LACROIX, CXLVII, p. 161.

(2) BERNARD, CLXXVII, p. 154.



tapis (ce grand, ce seul luxe du nomade), sont l'œuvre de la famille elle-même, des femmes principalement. Dès qu'il en va autrement, on peut être certain qu'on se trouve en présence d'une population en voie de fixation : c'est le cas, en Tunisie, de celles qui se trouvent dans la région de Kairouan ou d'El-Oued. Et d'ailleurs, entre les produits indigènes destinés à être consommés par les hommes qui les ont fabriqués et ceux qui sont l'œuvre d'une industrie organisée en vue de la vente au dehors, il existe des différences telles qu'elles ne peuvent échapper à l'observateur le moins averti.

Le commerce est naturellement rudimentaire lui aussi, faute d'objets de commerce. Il consiste essentiellement dans l'échange des produits de l'élevage contre des denrées alimentaires d'origine végétale et de rares objets manufacturés. C'est ainsi par exemple que fonctionne le commerce kirghiz ; ainsi que fonctionnait le commerce des juifs, d'après les traditions bibliques, lorsqu'ils allaient acheter du blé en Égypte. Mais les peuples nomades font un autre genre de commerce : le transit. Leurs déplacements en font les intermédiaires naturels des peuples qui bordent les régions de steppes, aux confins du désert, dans les oasis. Les Ismaélites transportaient ainsi, jadis, les épices, le baume et l'encens en Égypte. Les routes de caravanes, les centres routiers comme Tombouctou, Bagdad, Damas, Samarcande ou Tachkent ont été l'objet de maintes études. Souvent, cette sorte de trafic des nomades est si nécessaire qu'il leur est imposé par certains régimes politiques. La « corvée des routes » (oulah) entre la Chine et Lhassa était la plus lourde et presque la seule des charges qui pesaient sur les nomades. La présence de bêtes de somme appropriées aux steppes (chevaux et surtout chameaux) facilite cette sorte de commerce ; mais il existe même dans des régions où les transports se font à dos d'homme : Burton l'a étudié avec soin chez les Vounyamouézi, ces étranges peuplades de porteurs (1).

(1) BURTON, **CLXXVII bis**, 295-298 et 302.



Notons seulement que ce transit n'est pas lié exclusivement au nomadisme pastoral. Tout commerce est, ou plutôt a été longtemps un nomadisme. Il l'est resté jusqu'aux temps modernes, dans une large mesure, en plein cœur de nos sociétés européennes. Il y a du marin dans tout marchand antique.

III

INSTITUTIONS ET RELIGIONS DES PASTEURS NOMADES.

Abordons maintenant des problèmes plus difficiles. Y a-t-il des institutions qui caractérisent spécialement les populations nomades ?

En théorie, il semble que leur intérêt soit d'avoir de grosses familles patriarcales — et l'on ne se fait pas faute, on le sait, de parler du patriarcat des pasteurs comme d'une institution bien établie. La domestication et la garde du bétail se présentent partout, déclare-t-on volontiers, comme une tâche essentielle de l'homme, et de l'homme seul — ces travaux si importants devant lui transférer l'autorité et l'influence que l'exercice de la culture à la houe avait dû, dans les sociétés de cultivateurs rudimentaires, assurer à la femme. D'autre part, on voit assez les avantages spéciaux que pouvait présenter, pour des pasteurs nomades, la constitution de familles patriarcales subordonnant étroitement les enfants comme la femme et les serviteurs au père, au chef de famille, assurant ainsi le triomphe de l'activité réglée sur la paresse instinctive, mettant en jeu les facultés de tous les membres de la famille transformés en collaborateurs économiques obligés, et permettant l'utilisation complète des forces de tous pour l'œuvre nécessaire de la production familiale (1). — Mais il est permis de croire tout

(1) Sur ces avantages économiques de la grande famille patriarcale, cf. SCHMOLLER, *Principes d'économie politique*, trad. Platon, t. I, p. 28 sq.; t. II, p. 37 sq.

d'abord que beaucoup de ceux qui parlent de famille patriarcale ne se rendent pas compte de l'exacte valeur du mot qu'ils emploient; il est certain par ailleurs, et que la famille patriarcale s'accommode aussi bien, sinon mieux, des travaux du labourage que de ceux de l'élevage, et que, d'autre part, le patriarcat est loin d'être la règle chez les nomades; n'alléguons qu'un exemple: les Touareg en sont toujours au matriarcat; le ventre, chez eux, « tient l'enfant », c'est-à-dire qu'il suit sa mère et qu'il ignore son père (1).

En fait, s'agit-il de la constitution de la famille? Les nomades ne se ressemblent pas. On constate, suivant les peuples et les moments, une grande variété d'institutions parmi eux. La polygamie fleurit chez les Arabes; elle florissait jadis chez les Juifs; mais, chez les Bédouins, elle n'existe pas; il y aurait eu plutôt chez eux tendance à la polyandrie et à l'infanticide des filles. Tout dépend en fait de la richesse des nomades et des circonstances qu'ils traversent ou des expériences qu'ils ont faites. Les uns peuvent avoir de grosses familles et y trouvent avantage; les autres pratiquent la restriction, d'une façon ou de l'autre, et y sont contraints. Il ne faut jamais oublier que le « désert » n'est pas une condition géographique simple: c'est un complexe zoobotanique et qui pourrait presque être considéré comme le cadre d'un genre de vie spécial.

Quant aux caractères que le nomadisme imprime aux collectivités, quant aux conséquences politiques d'un genre de vie aussi caractéristique, on les a maintes fois étudiées, et longuement.

Peuples nomades, peuples guerriers: d'innombrables souvenirs classiques nous imposent l'analogie. Est-il un peuple qui, ayant des nomades pour voisins, n'ait pas eu à lutter contre eux pour se protéger de leurs maraudes? Et quel luxe de précautions,

(1) GAUTIER, CLXXXI^b, p. 334.

toujours les mêmes du reste, quels que soient les temps et les lieux ! Voici la muraille que Sésostris construisit de Péluse à Héliopolis; et la grande muraille de Chine et ce retranchement continu que les Français, un instant, songèrent à élever en Algérie; et ce réseau de fortins, d'*oppida* et de *castella* irrégulièrement espacés que, sous un ciel de feu, élevèrent à la frontière de l'Euphrate les Romains en face des Sémites et des Saracènes toujours en mouvement, en fuite perpétuelle, ou des Parthes aux longues lances, bardés de fer et de cuir; voici enfin le *limes* régulier de l'Empire, celui du Rhin, celui du Danube, avec son mur et son fossé continu; et, de nos jours, le mur mobile des colonnes rapides, insaisissables, qui vont partout, ou les avions de la police aérienne; le résultat à atteindre demeure toujours le même, et le péril nomade se maintient identique.

Comment est-il né ? Vingt raisons en rendent compte. Que des accidents climatiques forcent brusquement les nomades à s'écarter de leur parcours habituel et les jettent sur des populations qu'ils heurtent sur le chemin; qu'ils doivent se procurer des ressources qui brusquement leur font défaut, et les exiger de ceux qui les détiennent; qu'ils soient attaqués ou menacés par des voisins devenus pillards, on comprend fort bien que les nomades soient amenés à la fois à constituer une force militaire, et à l'utiliser.

Il faut d'ailleurs préciser les caractères de leur activité belliqueuse. Pillard, le nomade ne se comporte cependant pas, généralement, comme une brute déchaînée; il doit habituellement ménager ses victimes pour ne pas tarir une de ses ressources de vie. Sauf dans les cas extrêmes où ils se sentent ou se croient menacés, les Touareg ne détruisent pas les caravanes; ils se contentent de les escorter et de les piller chemin faisant. Vis-à-vis des sédentaires, leur attitude est double : d'une part, ils exigent d'eux une forte part de leurs récoltes; de l'autre, il protègent les oasis qui les alimentent contre les entreprises des autres



nomades. — D'ailleurs, leur vie est, dès l'enfance, comme celle de tous les peuples analogues, une vraie vie de soldat. La tribu est toujours organisée comme une armée : il faut que la marche de la caravane, que les opérations compliquées du chargement et du déchargement des bêtes s'effectuent avec le plus d'ordre possible, et de rapidité : sinon, quelle belle occasion pour l'ennemi qui guette, à l'embuscade ! Le genre de vie crée donc peu à peu une mentalité spéciale. Esprit belliqueux ; sens de la discipline ; autorité forte du chef de tribu : telles sont les caractéristiques essentielles des sociétés nomades ; et c'en est assez pour leur donner une force relativement considérable et une puissance d'action de premier ordre sur les sédentaires.

Aussi, lorsqu'ils ne sont pas obligés, par l'insuffisance des ressources naturelles, de se morceler à l'infini — comme c'est le cas dans la région du Lob Nor, ou dans les pays kirghiz — les nomades arrivent assez facilement à créer de grands empires. Celui des Arabes, celui des Foulbé en donnent de bons exemples, et caractéristiques. Seulement, ces empires sont éphémères.

Il ne s'agit pas de créations originales. Les nomades vainqueurs tiennent à rester distincts des vaincus ; tout au plus s'assimilent-ils un certain nombre de caractères et d'éléments typiques de la civilisation de ces derniers ; mais quant à perfectionner celle-ci, non. Le seul exemple bien connu de perfectionnement apporté par un peuple d'origine nomade dans une terre de conquête est fourni par l'agriculture arabe en Espagne. D'ordinaire, le nomade victorieux campe au milieu des peuples qu'il a vaincus, mais il ne constitue rien de solide, il est à la merci des accidents historiques qui ruinent sa domination éphémère : les empires successivement établis et détruits dans la steppe asiatique, ou les vicissitudes des royaumes soudanais sont des exemples excellents de ce processus. C'est l'examen de ces vicissitudes qui a permis d'affirmer l'importance historique du rôle des nomades et de considérer les zones de steppes,



à l'histoire particulièrement mouvementée, comme des « zones historiques » par excellence.

Notons qu'un fait psychologique contribue à rendre compte de la fréquence et de l'étendue des remaniements que subissent les empires de nomades. Habités à vivre en petits groupes, ceux qui s'agglomèrent temporairement pour les constituer conservent généralement un esprit d'indépendance très accusé. Dès qu'il se forme un groupement supérieur au groupement tribal, l'autorité repose sur la persuasion. Celle de Mahomet, comme celle des autres chefs qui, à un moment donné, ont pris le commandement de groupes ethniques importants, a eu pour base le prestige personnel et la puissance, la séduction de l'éloquence, tous facteurs personnels et transitoires, essentiellement.

Et c'est ainsi que, chez les pasteurs, les groupes se font et puis se défont, les luttes et les antagonismes de tribus prenant volontiers une force et une acuité ailleurs inconnues, les rancunes et les méfiances se perpétuant de génération en génération et s'opposant à tout établissement politique stable.

*
* *

Mais le genre de vie influe-t-il réellement sur les conceptions morales et sur le développement intellectuel des nomades ? Miss Semple a étudié longuement les qualités et les défauts des « enfants du désert et de la steppe », montré comment leur courage et leur hardiesse sont liés à un esprit belliqueux qui lui-même découle de leur mode d'existence. Esquisse de psychologie ethnique qui vaut exactement ce que valent toutes les esquisses de ce genre : nous les avons maintes fois déjà signalées — et critiquées. Il est certain, pour s'en tenir aux faits concrets et aisément vérifiables, que le genre de vie des nomades n'encourage ni ne facilite la création de bibliothèques et qu'il empêche de fixer les connaissances acquises. Chudeau



nous parle, dans son compte rendu de mission au Sahara (1), d'un marabout del'Adrar qui possède une bibliothèque célèbre au Sahara : c'est « qu'elle représente, dit-on, la charge de trois ou quatre chameaux »; grand luxe, fort évidemment, et rareté. — Que ces conditions précaires entraînent presque nécessairement une simplification à l'extrême des connaissances intellectuelles, c'est une grande probabilité. La tradition orale, qui seule existe pendant longtemps chez les nomades, se cristallise en des ouvrages peu nombreux qui sont à la fois des encyclopédies des codes, des traités de médecine, des ouvrages de philosophie théologique et des poèmes. C'est le cas de la Bible ou du Coran. Encore ne faut-il pas exagérer : la tendance à la constitution de semblables encyclopédies est forte à toutes les époques où les conditions du travail intellectuel sont précaires; qu'on songe au goût du moyen âge pour les *Sommes* et les *Miroirs du Monde* et ce serait une question de savoir d'ailleurs si ce besoin résulte uniquement de l'état des conditions matérielles, ou s'il ne dépend pas également en quelque mesure de conditions spirituelles particulières, et par exemple de la prise très forte d'une doctrine, d'une religion sur les esprits.

Quoi qu'il en soit, le développement intellectuel des nomades est généralement assez limité et leur attitude vis-à-vis des bibliothèques qu'ils trouvent sur leur chemin suffisamment connue. Ajoutons qu'ils sont volontiers les hommes d'un seul livre et des fanatiques. On l'a dit bien souvent. Et c'est vrai sans doute dans une certaine mesure. Encore faut-il se garder de toute exagération. On songe toujours, quand on formule de semblables constatations, à l'islam et au Coran. Dans l'ensemble, il est exact qu'une carte de l'expansion de l'islam dans le monde se confond presque avec une carte des steppes et des déserts de l'Eurasie et de l'Afrique particulièrement aptes à la vie nomadisante. Mais tous les connaisseurs des choses de l'islam

(1) CHUDEAU, CLXXXI^o, t. II, p. 52.



invitent les profanes à garder dans leurs conclusions une prudente réserve. Les uns nous montrent, dans le Sahara, un domaine annexé récemment et incomplètement ou, pour parler avec plus de précision, superficiellement à l'Islam. C'est au xvi^e siècle seulement que, sous l'influence des musulmans expulsés d'Espagne par les chrétiens, la religion musulmane a réellement triomphé dans cette Afrique Mineure où elle s'était implantée dès le viii^e siècle (1). Encore le triomphe a-t-il été plus apparent que réel, puisque les Touareg, ces Berbères particulièrement fermés aux influences arabes, sont de fort pieux musulmans dépourvus de mosquée et de clergé, ne pratiquant ni prière ni jeûne : leur réputation de parfaite impiété n'est plus à faire auprès de leurs voisins et ennemis les Maures.

Transportons-nous par ailleurs à l'autre extrémité du monde islamique, au centre de cette Asie où Cahun nous montre dans leur vie historique les Turcs d'autrefois, et les Mongols, et les Mandchous. Islam ? En apparence, oui. En réalité, non pas. De tempérament, d'esprit, ils seraient bien plutôt bouddhistes. Plus exactement, ils se sont laissés convertir à des religions diverses, « assez mollement, sans enthousiasme et sans grande répugnance » (2); ils sont devenus mages adorateurs du feu, manichéens, chrétiens nestoriens, musulmans, un peu au hasard, n'y comprenant pas grand'chose, sans passion, sans nul goût pour les théologies. Du reste, se comportant en adeptes loyaux et consciencieux des doctrines qu'on leur faisait adopter. Mais ils gardaient le souvenir, au fond d'eux, de religions plus anciennes, originales, dont la substruction est encore visible dans les légendes, les poèmes, les croyances populaires des Kirghiz, des Tatars de Sibérie et d'autres islamisés (3), malgré tous les efforts du rigorisme musulman; de sorte que les plus grandes guerres religieuses du moyen âge ont été soutenues contre

(1) GAUTIER, *CLXXXI*, t. I, p. 262 sq. Cf. BERNARD, *CLXXVII*, ch. III, p. 85 sq.; p. 108 sq.; p. 196 sq.;

(2) CAHUN, *CLXXXVI*, p. 66. — (3) *Ibid.*, p. 68.





Fig. 7. — *Le domaine du nomadisme : déserts et steppes d'Asie et d'Afrique.*

▨ plus de 500 mm. de pluie par an.

⋯ entre 250 et 500 mm.

□ moins de 250 mm.



l'Europe par des peuples qui n'avaient aucun grief contre la chrétienté et qui se souciaient très médiocrement de la religion même qu'ils étaient, aux yeux des Occidentaux, censés incarner à la perfection (1). Singulier paradoxe — mais avertissement aussi, d'avoir à nous méfier des apparences et d'un certain schématisme cartographique qui est un des meilleurs maîtres d'erreur qui soient...

Restent les Arabes proprement dits. Et c'est un lieu commun que de vanter leur imagination créatrice; c'en est un également, d'évoquer, pour expliquer qu'ils aient enfanté l'Islam, la pureté et la sécheresse de l'atmosphère désertique, la monotonie et l'uniformité des steppes et des solitudes stériles de l'Arabie. Si l'on veut. Mais il conviendrait de savoir s'il y a tant d'imagination qu'on le dit dans le Coran; et si, par ailleurs, l'Islam est une création originale ou une construction faite de matériaux empruntés? Les Arabes ne se sont-ils pas bornés à prendre aux peuples avec qui ils se trouvaient en contact des idées simples qu'ils ont répandues ensuite? De toutes, les idées constitutives et fondamentales du monothéisme juif étaient sans doute les plus à la portée d'un homme comme Mahomet. Il s'y est tenu. Mais que vient faire là le paysage arabe, et le genre de vie nomade?

IV

LES OSCILLATIONS DU NOMADISME.

Aujourd'hui, c'est un fait — sinon l'indice d'un progrès : le nomadisme recule. Petit à petit, dans toutes les contrées, sous des influences diverses, mais en particulier sous l'emprise croissante de la civilisation industrielle des grandes nations de l'Europe occidentale et de l'Amérique, agissant par l'intermédiaire de leurs colonies sur l'ensemble du monde, les tendances à la séden-

(1) *Ibid.*, p. 119.



tarité se multiplient. Dans maints pays, le nomadisme pastoral a fait place déjà, et fait place de plus en plus, à ce qui par certains côtés (A. Bernard et N. Lacroix l'ont fort justement noté) est la négation même de la vraie vie nomade pastorale : la transhumance des bêtes sous la conduite de bergers spécialisés et qui se meuvent seuls, tandis que les maîtres du troupeau ne l'accompagnent plus (1).

Or, ce fait est des plus intéressants à retenir pour nous, et nous devons le rappeler au moment où nous terminons une rapide esquisse du genre de vie pastoral nomade. Car il prouve péremptoirement ceci : qu'il ne faut point chercher ce qu'on est convenu d'appeler « la cause » de ce genre de vie dans des conditions géographiques particulières — dans le « climat » engendrant la « steppe ». Ce qui fait varier en effet le nomadisme, ce qui agit sur lui pour le restreindre, c'est une modification, non pas des facteurs naturels, mais des facteurs humains de l'existence; c'est la substitution, dans des régions où auparavant régnaient l'état de guerre, l'insécurité, le trouble économique, d'un état de paix, d'ordre relatif et, si l'on veut, de « police ». Cause primordiale dont Bernard et Lacroix, dans leur étude déjà souvent citée, mettent excellemment en lumière l'importance : car c'est par notre action pacificatrice, obtenue à si peu de frais relativement et par l'intermédiaire de facteurs psychologiques et moraux dont Gautier par ailleurs a remarquablement décrit le mode d'intervention (2), qu'en Afrique Mineure nous réduisons petit à petit le nomadisme « dans la mesure, nous disent les auteurs, où il est le résultat de l'insécurité ». Mais de quoi d'autre encore pourrait-il être le résultat? Des conditions économiques générales de la contrée? Sans doute. Il est évident que la facilité plus grande qu'éprouvent les nomades à se procurer, dans un Sahara stabilisé, les produits d'appoint nécessaires à leur vie — et, pareillement, des débouchés plus

(1) CXLVII, p. 164. — (2) GAUTIER, CLXXXI.



larges et plus faciles pour leurs produits particuliers — influe sensiblement sur leur activité. Ici, partis du Sahara, nous rejoignons le témoignage de Woeikof sur le Turkestan, son explication fort plausible et ingénieuse des causes qui rendent moins mobiles, moins redoutables qu'autrefois, moins aptes à se réunir en immenses troupes de conquérants dévastateurs les nomades des plateaux centraux de l'Asie. Nous les avons, ces causes, indiquées plus haut : c'est l'entrée progressive des Mongols dans la sphère d'attraction des sédentaires chinois, et l'ouverture de débouchés nouveaux pour le bétail des nomades, non seulement en Chine, mais dans une Sibérie en voie de peuplement rapide (1).

Progrès de la pacification ; stabilisation générale des sociétés humaines sous l'influence et pour les besoins d'États industriels qui sans doute ne sont pas les adversaires irréductibles de la guerre : ils ne viennent que trop de le montrer — mais qui ont besoin par ailleurs que rien ne dérange leur exploitation croissante des sociétés qualifiées par eux d'inférieures ; développement, en conséquence, d'une économie pleine d'attraits et de facilités pour le nomade comme pour le sédentaire et à la séduction irrésistible de laquelle bien peu de peuples échappent totalement aujourd'hui, voilà un enchaînement de faits qui laisse bien peu de place aux facteurs géographiques proprement dits ; mais dira-t-on jamais assez la lente et universelle et sournoise puissance de conquête et d'expansion de la civilisation industrielle des grands États modernes ? L'histoire des conséquences qu'a entraînées la guerre de 1914-1918 pour les sociétés dites inférieures, le récit des perturbations qu'elle a pu jeter dans ces sociétés, toutes ou presque toutes aujourd'hui tributaires par quelque côté de l'Europe et de l'Amérique européenne, comme il serait instructif et révélateur ! Songeons qu'aujourd'hui, en Micronésie, les indigènes des Carolines

(1) *Woeikof, CXCVIII*^a, p. 113.



occidentales, à Yap, à Palau, se servent d'allumettes importées (1); qu'en 1917, les navires danois qui leur apportaient le tabac, les allumettes, le fil, les armes à feu, les couteaux, les pièges à ressorts d'acier nécessaires à leur vie, ayant manqué, les Eskimos du détroit de Smith ont subi une crise redoutable et dû reprendre tant bien que mal, pour vivre, leurs vieux outils, leurs vieilles armes d'os, d'ivoire, de silex (2) : combien de faits de cet ordre, qu'il serait utile de colliger, et qui nous montreraient de quelle prise aujourd'hui notre économie industrielle tient l'univers entier... — Mais pourquoi restreindre? économie industrielle — économie agricole également.

Parmi les causes qui expliquent la diminution et le recul du nomadisme, le progrès de l'agriculture envahissant les terrains de parcours par suite de l'accroissement de la population sédentaire ou, simplement, d'un intérêt économique supérieur, joue sans aucun doute un rôle de premier ordre. N'a-t-on pas vu dernièrement, en 1917, dans le nord de la péninsule scandinave, les Lapons éleveurs de rennes se réunir et tenir un congrès de protestation (3), parce que les progrès incessants de la colonisation aboutissaient à la réduction continuelle de leurs terrains de parcours? En pays chaud, ce sont les progrès du dry-farming qui jouent un rôle analogue, et qui acheminent certaines régions vers une sorte de révolution des « enclosures » particulièrement dommageable aux pasteurs... Travail de l'homme, calcul de l'homme, mouvements de l'homme, flux et reflux incessants de l'humanité; l'homme au premier plan, toujours, et non le sol, ou le climat... Tout ceci est l'évidence même. Et cependant, ceux-là mêmes qui reconnaissent, qui proclament les premiers cette évidence, combien de fois encore, repris invinciblement, semble-t-il, par la force des vieilles routines, des lieux communs traditionnels, des façons de penser héritées, semblent-ils se donner à eux-mêmes un démenti? Nous rappelions tout à l'heure

(1) XVI, t. XXIX, 1918-1919, p. 594. — (2) *Ibid.*, p. 190.

(3) XVI, t. XXVIII, 1917, p. 601.



la conclusion de A. Bernard et de N. Lacroix, dans leur étude sur l'évolution du nomadisme : l'action, bien mise par eux au premier plan, de la paix française dans le monde saharien. Or, dans le livre, postérieur en date, du premier de ces auteurs sur le Maroc, que lit-on ? Ceci : « L'Afrique du Nord se compose de montagnes où des familles, même très faibles, peuvent se fixer et se défendre — et de steppes à travers lesquelles les tribus les plus fortes sont forcées de se déplacer de pâturages en pâturages » (1). Sont *forcées*... Puissance éternelle des vieilles conceptions, enlôses dans des formules pleines de trahison.

*
* *

Elles sont forcées. Oui. Actuellement. Tant que les conditions économiques n'ont pas changé. Soumises à la loi de la steppe, elles la subissent. Mais qui les a soumises à cette loi, précisément ; qui, si ce n'est l'homme lui-même ? Il faudrait cesser tout de même, une bonne fois, de considérer, ou d'avoir l'air de considérer le nomadisme — ou son prétendu contraire, la sédentarité — comme deux formes invariables. Le nomadisme n'est pas une condamnation à perpétuité : Gautier l'a dit, de façon pittoresque, à propos des sociétés sahariennes. Bernard, une fois de plus, confirme et commente à sa façon le témoignage de Gautier. Il faut noter, écrit-il (2), « que les indigènes passent avec une facilité relative de la vie nomade à la vie sédentaire et inversement ». L'histoire des tribus est pleine de semblables transformations, et récentes, et passagères : car s'il semble qu'une fois fixés, les indigènes le soient à tout jamais, ce n'est qu'une apparence. Sans doute, faute de troupeaux, ils sont en général bien empêchés de reprendre la vie nomade ; mais ils ne sont pas aussi stables qu'on l'ima-

(1) BERNARD, CLXXVII, p. 141. Cf, plus haut, des déclarations de Cuijic également en désaccord avec elles-mêmes (p. 236).

(2) CLXXVII, p. 146.

ginc. Que leurs arbres soient détruits; que d'autres indigènes s'en emparent : rien ne les attachant désormais au sol, rien ne s'opposera non plus à ce qu'ils redeviennent ce qu'ils étaient avant : des errants.

Dcs errants : en turc, cela se dit : *Kirghiz*. Le nom de Kirghiz-Kasak, nous dit Cahun (1), est formé de deux mots, dont le premier signifie errant, et le second, séparé de la nation, du troupeau : la bête qui a quitté la harde, l'homme qui s'est enfui de la tribu sont des *Kazak* : nous prononçons *Cosaques*. — Et nous voilà du Sahara transportés dans les steppes du Centre-Asie. Qu'y voyons-nous? Le même spectacle, très exactement, un perpétuel chassé-croisé de conditions — des tribus menant, tour à tour, la vie d'éleveurs largement pourvus, souvent maîtres de terres arables et de bonnes villes murées; puis celle de pasteurs errants dans les steppes, ou l'existence âpre et sauvage de « marrons », de Kazaks rôdant au désert... Succession perpétuelle de contrastes violents, de hauts, de bas; sorte de douche écossaise de la destinée: Cahun n'est pas éloigné d'attribuer à ce jeu alterné de la fortune les contrastes si marqués du caractère des Turcs — les plus aventureux à la fois et les plus apathiques des hommes (2). Laissons bien vite cela. Il reste qu'on n'habite pas « le désert », comme on dit, lorsqu'on peut habiter ailleurs, même quand on est Kirghiz, et qu'on a le choix, en fait, de steppes permettant de réaliser au mieux toutes les conditions de l'existence steppique... Il reste aussi que, dès que le nomade a pris contact avec le sédentaire, il ne peut plus se passer de lui. Or, qu'il ait existé des nomades se suffisant exclusivement à eux-mêmes avec leurs troupeaux, c'est possible — mais on n'en a jamais vu de semblables dans les temps historiques. Bédouins, Mongols, Kirghiz d'aujourd'hui, Turcs d'autrefois se nourrissent de grain (3). Ils se procuraient ce grain auprès des sédentaires en leur cédant en

(1) CAHUN, CLXXXVI, p. 48. — (2) *Ibid.*, 49. — (3) *Ibid.*, 50.



échange les produits du troupeau. Et, quand ils pouvaient s'établir dans un pays fertile, ils se faisaient volontiers « *taroutchi* » laboureurs. Mais si le sédentaire fermait le marché; si l'épizootie faisait fondre ce troupeau auquel ils appliquent le nom expressif de *mal*, le capital; si quelque puissant voisin, fondant sur la tribu, sabrait les hommes et ravissait les bêtes, il fallait vivre pourtant. Alors, quand on était le plus faible, on émigrail en Kirghiz dans la steppe; on se jetait dans le désert en aventurier, en Kazak; quand on était ou quand on se croyait le plus fort, on se vengeait: car il faut comprendre le tumulte de passions que « la vue des montagnes bleues, des plaines diaprées, des filets argentés d'eau courante » (1) pouvait éveiller dans l'âme du nomade armé et à cheval — du Turc, plongeant du regard dans la Chine immense, depuis le rebord extrême des plateaux — pour comprendre qu'en Asie, pas plus qu'en Afrique, le nomadisme n'est, ne peut être une condition éternelle, une sorte de malédiction divine pesant sans espérance sur des réprouvés.

*
* * *

Et c'est là le danger de ces « tableaux » faits, à la mode classique, de parties empruntées à des modèles divers. Ils ont leur utilité — plus exactement, peut-être, leur commodité. Mais ne nous laissons jamais duper par eux; ne prenons pas leurs raccourcis synthétiques pour l'image même de la réalité. Ce serait vider la géographie de toute substance, en faire une sorte de sèche mnémotechnie à l'usage des classes.

Surtout, qu'on n'oublie jamais ce que nous avons dit en commençant notre étude: les types économiques ne sont pas des types sociaux. On trouve en présence, au Sahara, sur deux domaines bien distincts, d'une part des Touareg, de l'autre des

(1) *Ibid.*, 51.



Arabes nomades, des Maures. Les conditions géographiques sont communes aux uns comme aux autres. Un même climat agit également sur eux. Le sol est semblable, sur lequel ils sont appelés à vivre pareillement. Et cependant, entre eux, on constate aisément les plus grandes différences de langue, de culture, de mœurs, de costumes, d'armement. Des haines inexpiables les divisent. Or, l'histoire nous montre que ce fossé si profond n'est creusé que d'hier : de part et d'autre de ses berges, il y a les mêmes Berbères (1), mais les uns se sont franchement convertis à l'islamisme, les autres ont su conserver un énorme héritage préislamique. L'exemple, sans nul doute, tel que l'allègue Gautier, est bien propre à faire réfléchir tous ceux qui seraient tentés de céder à la vieille illusion.

V

CULTURE A LA HOUE ET SÉDENTARITÉ PRÉCAIRE.

« En présence du nomadisme, l'imagination européenne s'est donné carrière. On en a fait tantôt une phase dans le développement de l'humanité, tantôt une question de race... Il me semble que, au Sahara du moins, les nomades sont une aristocratie financière (2). » A ce tour légèrement paradoxal, on reconnaît sans peine une remarque de É. Gautier. Elle vaut par elle-même et pour le Sahara. Mais elle attire également notre attention sur le rôle que jouent les considérations économiques, le souci de la richesse dans l'évolution des genres de vie et, tout particulièrement, dans le passage des sociétés de l'état nomade à l'état sédentaire.

Passage du nomadisme à la sédentarité... Mais — question préjudicielle — quand il y a sédentarité, y a-t-il eu toujours, antérieurement, nomadisme? On le pensait jadis. On ne le

(1) GAUTIER, CLXXXI^b, t. I, p. 335. — (2) GAUTIER, CLXXXI, p. 167.



pense plus aujourd'hui. Et tout d'abord pour des raisons de fait. Il a existé dans le passé, il existe encore de nos jours un nombre considérable de peuples qui s'adonnent à une certaine culture, rudimentaire et extensive, dont la caractéristique la plus frappante est d'ignorer totalement l'emploi des animaux domestiques — des bovidés notamment ; c'est cette agriculture que les Allemands nomment *Hackbau*, la culture à la houe, parce que l'instrument de ceux qui s'y adonnent n'est point la charrue, mais un outil recourbé à manche très court, comme un manche de hache d'aujourd'hui, et qui oblige ceux qui s'en servent à travailler pliés en deux. Fait à l'origine d'un bois de cerf (1), ou d'un morceau de tronc d'arbre attenant à une grosse branche formant coude et durci au feu, puis plus tard garni de métal et, finalement, formé de deux parties : un « fer » et un manche en bois, c'est l'outil des nègres du Soudan, ou plutôt des négresses, puisque les soins agricoles leur reviennent presque exclusivement (2) ; l'homme se réserve les tâches plus dures encore, ou qui du moins exigent plus de force et d'adresse, du défrichage de la forêt et de l'abatage des grands arbres, parmi les branches gisantes desquels seront piquées par les femmes les boutures du manioc. La houe est si bien l'outil par excellence, que le fer de houe sert couramment non seulement d'article d'échange, mais de véritable monnaie dans la contrée, circulant de main en main jusqu'à perte ou usure complète, mais sans utilisation agricole (3).

Aussi pas de travail profond du sol. Le nègre gratte (4). Il trace des sillons peu creusés ou accumule la terre en petits remblais sur le sommet desquels il sème (5). Mais, n'ayant point d'animaux pour l'aider, il n'a point non plus d'engrais à sa disposition, point de fumier. Sa pauvre agriculture est une

(1) CLAERHOUT, L'outillage agricole des néolithiques (*Ann. Soc. roy. archéol. Bruxelles*, t. XXVI, 1912).

(2) CUREAU, **CLXXIX**, 265. — (3) *Ibid.*, p. 300-301 et pl. XIV.

(4) DECORSE, **CLXXX**, 472. — (5) BRUEL, *L'Afrique équatoriale*, p. 243.



agriculture épuisante par surcroît (1). De là, pour remédier tant bien que mal au défaut d'engrais, la pratique brutale du brûlis dans la brousse, de la fin d'octobre à la fin de décembre (2). De là aussi la nécessité de déplacements fréquents : après quelques récoltes tant bien que mal alternées, il faut chercher un nouveau terrain. On brûle, ou on abat les grands arbres, selon les cas (3). On sème : des graines quelconques, sans sélection ni préparation, sans ce choix qui constitue vraiment l'agriculture, ce choix auquel Isis a procédé lorsqu'elle a distingué le froment et l'orge qui croissaient « confondus avec les autres plantes ». Puis, quand on a récolté, on se transporte ailleurs. Et parfois le village tout entier se déplace, dans un court rayon, à la suite des plantations mobiles.

Pas de céréales supérieures. C'est le millet qui caractérise toute cette culture, dont les procédés sont étrangement semblables de continent à continent : les Aztèques, au Mexique, n'en connaissaient, n'en pratiquaient pas d'autre ; eux aussi ne disposaient que d'un outil en bois recourbé (4), à pointe garnie de cuivre, qui leur permettait de tracer des sillons ; d'une bêche en bois dur pour remuer la terre et d'une faucille en cuivre pour émonder les arbres (le nègre du Centre-Afrique possède, lui aussi, un sabre d'abatage pour le même travail) (5). Ils pratiquaient le brûlis, en l'absence d'engrais animaux ; ils travaillaient accroupis à ras du sol qu'ils nettoyaient et remuaient attentivement, qu'ils accumulaient, comme le nègre, en petits remblais : car la terre est une matière précieuse, qu'il ne faut point laisser enfouir sous le sable, ou perdre ; et parfois, récoltée pieusement et entassée sur des claies en bois et en roseaux, elle servait à confectionner ces champs flottants ou *chinampa*, dont les Chinois connaissent le secret — et les Européens.

(1) MENIAUD, CLXXXIII, t. I, p. 374 ; BRUEL, p. 130.

(2) CHEVALIER CLXXVIII, p. 62 ; BRUEL, p. 130. Cf. HAHN, *Die Brandwirtschaft in der Bodenkultur*.

(3) CUREAU, CLXXIX, 265. — (4) CAPITAN et LORIN, CCII.

(5) CUREAU, CLXXIX, p. 280.



Là, point de doute ; pour toutes ces populations, il n'y a pas à parler de « passage du nomadisme pastoral à la culture sédentaire ». Car, d'une part, elles n'ont point de bétail, elles l'ignorent, elles ne lui demandent point son concours : d'anciens pasteurs devenus cultivateurs n'auraient point semblable ignorance. Et, d'autre part, leur sédentarité est toute relative. Elle n'est pas ancrée bien solidement sur le sol. Elle ne l'est pas non plus fortement dans leur âme, ce qui est plus grave. Nous parlions plus haut de ces villages de l'Afrique centrale qui, volontiers, se déplacent dans un petit rayon, à la suite des cultures et des défrichements. Les causes économiques qu'on allègue généralement, le rapide épuisement des sols, la nécessité d'ouvrir de nouveaux « essarts », ne suffiraient pas à rendre compte, à eux tout seuls, de ces migrations. Il faut se souvenir que le village de sédentaires, comme nous disons assez pompeusement, ne ressemble nullement, dans ces régions, à nos villages européens, centres permanents d'intérêts généraux, véritables individualités historico-géographiques qui ont leur vie particulière et, dans une certaine mesure, indépendante de la vie même de leurs habitants.

Le village nègre est une création individuelle (1). Un homme le fonde, en se séparant du tronc de sa famille originelle pour créer à sa famille à lui, femmes, enfants, esclaves, un abri nouveau, et qui durera autant que lui, mais pas davantage — car, le plus souvent, quand le chef meurt, le village disparaît ; on l'abandonne et on va le reconstruire à quelque distance (2). Ce n'est pas seulement parce que, le chef disparu, le fil se rompt, le collier s'égrène, mais l'idée que la mort résulte d'un maléfice, et qu'il faut s'y soustraire par la fuite, ou du moins par un changement d'habitat, est fréquente et normale au pays noir (3). Par ailleurs, nous pénétrons mal dans le tréfonds de ces

(1) CUREAU, *CLXXIX*, 214. — (2) *Ibid.*, 217.

(3) BRUEL, *L'Afrique équatoriale*, 210.



âmes primitives, si différentes des nôtres ; et il convient deson-ger toujours à cette extrême impressiounabilité des sauvages et desdemi-sauvages, de ceux principalement qui sont les hôtes des fourrés, de ces colons par exemple de la jungle Moï dont Maitre, dansson livre curieux (1), nous donne maints exemplestypiques : il nous montre ces pauvres gens, aux réactions si souvent incom-préhensibles pour notre esprit, affolés par la crainte des consé-quences possibles de tel coup de tête énorme et inexplicable, de tel meurtre imbécile sans raison apparente, et s'enfuyant par panique, brusquement, prenant la jungle, abandonnant leurs pauvres cases, leur maigre village conquis à grand'peine sur la brousse. Facteurs physiques, facteurs économiques — fac-teurs moraux également. Il y a une *précarité morale* de la vie sédentaire à ses débuts, bien nettement distincte de la précarité physique, mais qui n'entraîne pas de moindres conséquences géographiques sans doute.

VI

LES TYPES DE TRANSITION.

En réalité, les sociétés humaines ne sont jamais simples. Les types purs, ou prétendus tels, sont l'infime exception ; les types de transition, la règle courante. De même qu'il y a des pasteurs plus qu'à demi sédentaires, dont les troupeaux seuls nomadi-sent et qui, vivant dans des agglomérations spéciales, généra-lement accolées à un village de cultivateurs comme les Peuhls et les Toucouleurs du Niger (2), se contentent de faire seller de temps en temps et d'aller pendant huit ou dix jours visi-ter leurs troupeaux confiés à des bergers — il y a des cultiva-teurs qui connaissent un demi-nomadisme : tels, en plein cœur de la vieille Europe, ces paysans de la plaine hongroise, de

(1) MAITRE, *CXCII bis*. — (2) MENIAUD, *CLXXXIII*.



l'Alföld (1), qui, pendant l'été, vont s'établir pour des mois sur leurs terres, loin des maisons fixes et stables du village, se contentant d'abris de fortune inconfortables qu'ils abandonneront à la mauvaise saison.

Pareillement, il y a des pasteurs qui sont des moitiés d'agriculteurs, depuis ceux qui sèment au printemps dans des endroits favorables, s'en vont, et reviennent en automne faire la récolte des produits appartenant à la tribu, jusqu'à ces demi-nomades des plateaux de l'Iran dont parle Richtofen (2), qui passent l'hiver dans des demeures fixes, sèment au printemps, puis gagnent les montagnes, y passent l'été et redescendent pour la récolte dans la plaine, ou comme ces Kirghiz dont le même Richtofen analyse finement les conditions diverses : populations qui toutes, note-t-il, habitent des pays confinant à des montagnes ou coupés de hauts reliefs ; on voit aisément comment ces conditions physiques peuvent faciliter le passage du nomadisme pastoral à la culture sédentaire.

Mais semblablement aussi, il y a des agriculteurs qui, peu à peu, acquièrent du bétail et tendent à se rapprocher, dès lors, non pas des pasteurs nomades, mais de ces Peuhls et de ces Toucouleurs qui, en se déplaçant personnellement le moins possible, possèdent des troupeaux qui circulent dans la steppe. Ces derniers faits de passage sont bien curieux à étudier. On pourrait croire qu'ils s'opèrent sous l'action d'une nécessité agricole, et qu'il s'agit, pour des cultivateurs privés du concours des animaux, de se le procurer et de perfectionner leurs méthodes : en aucune façon. É. Gautier nous montre le nomade, « aristocrate financier », dominant de haut le sédentaire et le faisant, dans le Sahara, travailler pour son compte. Voici maintenant la contre-partie ; Meniaud nous décrit, lui, le genre de vie des Malinkès et des Bambaras du Niger (3), cultivateurs fixés au sol,

(1) DE LAGGER, XI, 1901, p. 441.

(2) RICHTOFEN, *Vorlesungen über allgem. Siedlungs- u. Verkehrsgeogr.*

(3) MENIAUD, CLXXXIII, t. II, p. 16 sq.



pratiquant traditionnellement une agriculture très rudimentaire, mais qui peu à peu se constituent des troupeaux de bœufs et de moutons par échange de leurs grains contre des animaux qu'ils obtiennent des pasteurs peuhls, maures et touareg. C'est leur façon à eux de placer leurs économies et de les faire fructifier, ou plus exactement de les capitaliser, car leur élevage est tout aussi rudimentaire dans ses pratiques que celui des nomades, et ils ne songent pas plus qu'eux à créer des prairies, ni même à récolter dans la brousse certains foins excellents qui brûlent sur place pendant la saison chaude. Aussi bien, que feraient-ils d'argent? C'est richesse inutile pour eux, difficile à garder, et qui ne rapporte rien. Cette inutilité de l'argent explique comment, dans le centre de l'Afrique, on voit des peuples commeces Dinkas du Bar-el-Ghazal, qui possèdent d'immenses troupeaux de bêtes à cornes, de moutons et de chèvres fraternisant avec toutes les variétés d'antilopes, les girafes, les autruches et les éléphants (1). C'est leur richesse. Sans cesse ils songent à en accroître le nombre (2). Mais c'est une richesse absolument dormante, et dont ils ne se soucient pas de tirer parti. La vente n'a pour eux aucun attrait : à quoi leur servirait de l'argent? Et, pour le reste, ils l'ont, ils le produisent eux-mêmes. Aussi, les commerçants arabes qui essaient de créer le commerce du bétail en pays Dinka n'ont-ils qu'un moyen de faire des affaires : c'est, en échange des bœufs, d'offrir aux Dinkas des vaches et des génisses amenées du Kordofan ou d'Abyssinie par la voie du Nil. La vache, c'est l'instrument par excellence de multiplication du troupeau; et le Dinka la désire tellement que les Arabes obtiennent couramment là-bas cinq bœufs pour une génisse...

Les Malinkés et les Bamharas, eux, dont toute l'activité s'em-

(1) CH. PIERRE, **XXII**, t. XXVI, 1912 (II), p. 123.

(2) Préoccupations analogues chez les Hottentots : cf. DEMANGEON, **XI**, 1908, p. 324-325.

plioie à produire du mil, du riz, des pastèques, du coton, considèrent l'acquisition de bétail par voie d'échange comme le meilleur de tous les modes de placement. Mais ils ne réalisent pas plus ces animaux en période de croissance que les purs nomades; ils les laissent vieillir dans le troupeau : c'est un capital qui se perpétue et s'accroît légèrement sans effort; ils le sentent derrière eux; ils le gèrent en bons pères de famille, et ne le vendent jamais pour en jouir sans lendemain.

Ce qu'il faut noter d'ailleurs, c'est qu'ils seraient assez embarrassés pour pratiquer un véritable élevage, au sens que nous donnons à ce mot. Car leur agriculture ne s'y prête nullement. L'amélioration d'un troupeau, l'institution de véritables pratiques d'élevage, ce sont les progrès de l'agriculture seuls qui rendent possibles ces améliorations. Quand la culture fournit à peine assez de produits pour la nourriture des hommes, on se soucie peu des bêtes; le troupeau doit vivre par ses propres moyens, au hasard de courses pénibles et continuelles sur des terres en friche; tout change quand les champs exploités rationnellement portent de riches moissons. Ainsi, à voir les choses de ce biais, il n'y a pas d'opposition entre l'agriculture et l'élevage; il y a interdépendance, au contraire, et nécessaire liaison — s'il s'agit du moins réellement d'« agriculture » et d'« élevage », au sens moderne du mot. Mais toute la difficulté vient, précisément, de ce que nous baptisons élevage, ou culture, des ensembles de pratiques totalement différentes de celles que ces mots désignent dans nos civilisations. La possession d'un troupeau qu'on se contente de posséder, qui n'a d'autre valeur que celle d'un fonds de réserve, d'un capital dormant dont on n'aliène une parcelle, prudemment, qu'en cas d'extrême nécessité, ce n'est en aucune façon de l'élevage, pas plus qu'un poulet étique du Sénégal n'est une poularde de Bresse, ou un bœuf soudanais un bœuf du Charolais. Duperie des mots pour qui ne se soucie point des réalités; source d'erreurs sans nombre et d'incompréhensions.



Infiniment variées sont les conditions diverses des sociétés humaines; infiniment plus compliquées qu'on ne le dit, les relations vraies qu'elles entretiennent les unes avec les autres. Qui prend deux cas extrêmes : celui du paysan normand d'aujourd'hui, j'imagine, et celui du Bédouin suivant son bétail nomadisant dans l'Arabie, a beau jeu pour opposer radicalement deux genres de vie l'un à l'autre et les déclarer antagonistes en tout. Partir de là pour faire une théorie et réduire toute l'histoire, comme on dit, à « l'éternel conflit du nomade et du sédentaire », puérité. Car, avant de généraliser, il faut particulariser. Toute science part d'une multiplicité donnée, qu'il s'agit d'expliquer et, s'il y a lieu, de réduire à l'unité. Aucune ne part, ne peut partir d'une unité présupposée.



Élevage, nomadisme, culture, sédentarité : mots vains et confus, qui ne traduisent pas des notions claires. Les réalités sont bien plus variées qu'ils ne sembleraient le faire croire. Nous parlions tout à l'heure de cette curieuse « culture de nomades », qui est tout un démenti aux vieilles conceptions. Mais ni elle, ni la culture à la houe des sédentaires instables du Centre-Afrique n'ont rien de commun avec cette culture de jardin, *Gartenbau* (1), des Chinois et des Japonais, remédiant, par un usage intensif de l'engrais humain, à la pénurie des engrais animaux, et par une dextérité manuelle exceptionnelle à l'imperfection de leurs outils et à la petitesse des surfaces cultivables : sur 400 millions d'hectares que compte au total la Chine, 50 millions seulement sont utilisables pour la culture; tout le reste, immobilisé sous forme de bois, de pacages, de propriétés de l'Empereur, des pagodes, des communes.

Et cette culture de jardin, à son tour, pour laquelle l'homme

(1) Cf. HAHN, *Die Rolle des Gartenbaues in der Geschichte der Menschheit* (*Gartenflora*, 59, 1910, p. 346 sq.)



n'utilise pas le concours des animaux, mais sa propre force à lui et sa dextérité jusqu'aux dernières limites (1), diffère profondément de notre agriculture européenne basée sur l'économie du travail humain, puissamment soulagé à la fois par le travail de l'animal et l'emploi d'un outillage perfectionné qui, parti de la charrue, aboutit aux machines agricoles modernes : agriculture de plus en plus scientifique du reste, excellent à adapter les plantes au terrain et au climat, à fournir au sol, en réparation de ses pertes, des engrais abondants et rationnellement distribués, les uns minéraux, les autres animaux — enfin, à cultiver un petit nombre d'espèces relativement, mais choisies, et à combiner, pour le plus grand bien-être de l'homme, les divers modes d'exploitation qui, ailleurs, constituent autant de spécialités pour des groupes humains distincts les uns des autres.

Alors, vraiment, ce n'est pas la peine de parler de sédentarité. Ce qui lui donne naissance plus que tout, c'est d'abord la culture des arbres utiles — culture à longue échéance, qui nécessite des soins, une surveillance constante et contre la main subtile de l'homme, et contre la dent vorace de l'animal : protégé par une haie ou un palis ou un mur en pierre sèche, l'arbre fait naître petit à petit les premiers sentiments d'une propriété et d'une patrie (2). Mais, ensuite, c'est la pratique de l'irrigation qui achève de fixer l'homme au sol : irrigation de surface, par inondation, simple, facile et rudimentaire : celle que pratiquait pour la culture du riz, dans l'Inde orientale, avant l'intervention active des Anglais, une population paresseuse et peu développée; irrigation par des canaux, infiniment plus compliquée et plus délicate, le véritable fondement de cette culture de jardins qui fait l'étonnante prospérité de la Chine, cette patrie par excellence de « cultivateurs » sédentaires, enracinés puissamment dans le sol et pratiquant dans l'agriculture le plus estimé et le plus noble des métiers (3)...

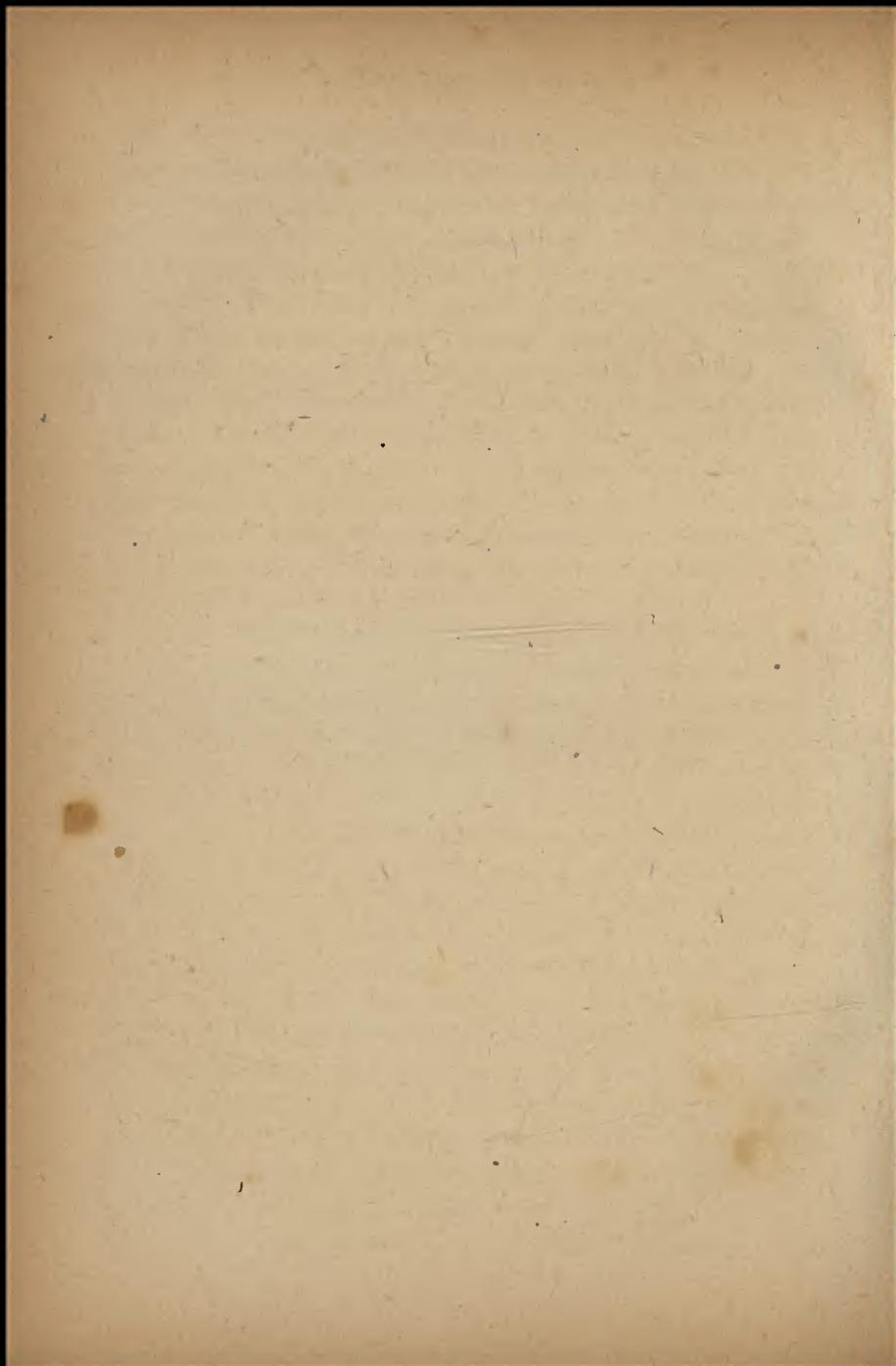
(1) RECLUS, CXCIV, p. 486. — (2) RICHTOFEN, CXVI, p. 171 sq. — (3) *Id.*



Quant aux conséquences multiples qu'entraîne pour les sociétés humaines l'établissement d'un semblable régime d'agriculture perfectionnée et de vie rigoureusement fixée, elles sont trop connues et trop apparentes pour que nous les énumérons ici (1). Il nous suffit d'avoir essayé de montrer qu'aux stades inférieurs de l'évolution générale des sociétés humaines, la réalité était autrement riche et variée que ne pouvaient le laisser croire des théories rapides et par trop sommaires.

(1) Cf. HITIER, *L'évolution de l'agriculture*, dans XI, 1901.





QUATRIÈME PARTIE

GROUPEMENTS POLITIQUES
ET GROUPEMENTS HUMAINS

Dans les chapitres qui précèdent, nous avons étudié l'action sur les sociétés humaines des conditions naturelles. Nous avons cherché la fatalité géographique. Nous ne l'avons pas trouvée. Partout, nous avons entrevu une variété extrême de combinaisons possibles, qui ne se réalisent pas toutes, mais dont certaines seulement se transforment en réalités.

Or, nous l'avons dit en commençant (1) : à nos yeux, le problème politique et le problème humain ne font pas deux. Commentant la formule de Ratzel, que « la société est l'intermédiaire par lequel l'État s'unit au sol », nous avons indiqué que, pour notre part, nous ne voulions pas voir dans la société, uniquement, « une sorte de ressort se mouvant dans une boîte rigide, l'État — et tantôt s'y détendant, tantôt s'y contractant » (2). Nous avons de fait cherché à étudier en eux-mêmes les groupes sociaux établis sur leur sol et en tirant leur subsistance. Étude d'autant plus indiquée que l'État, le plus souvent, naît de l'exploitation du sol, et qu'ainsi, pour une large part, sa genèse est géographique. Il n'y a donc pas lieu, en principe, de faire une géographie des États distincte de la géographie écono-

(1) Introduction, ch. II, § IV et V. — (2) P. 101.



mique, qui elle-même tient étroitement à la géographie physique. Il n'y a pas lieu non plus, à notre sens, de rechercher quelles influences exerce le milieu géographique sur les États, indépendamment de celles qu'il exerce par ailleurs sur les hommes, sur les sociétés humaines dont les États ne sont qu'une des expressions, ou, si l'on veut, qu'une des faces.

Cependant, quand ce ne serait que pour déblayer le terrain d'un certain nombre d'obstacles, il y a quelque intérêt peut-être à passer en revue certains faits proprement politiques pour bien marquer la nature des relations qu'ils entretiennent avec les facteurs géographiques constants. C'est à cette revue que nous consacrerons les chapitres de cette quatrième et dernière partie.



CHAPITRE PREMIER

LE PROBLÈME DES FRONTIÈRES ET LES RÉGIONS NATURELLES D'ÉTATS

S'il existait vraiment une « géographie historique »; si ce nom n'était pas usurpé par des nomenclatures sans intérêt de districts ou de localités, des déterminations de limites politiques, de simples études ou plutôt de sèches descriptions d'histoire administrative (1), le plus haut problème que cette discipline aurait à se proposer, ce serait sans nul doute celui que, par leur existence même, posent les grandes nations du monde moderne.

Elles nous apparaissent à bon droit comme de véritables personnes historiques et morales. Elles ont leur vie intérieure, leur caractère propre, mais leur individualité physique également, leur forme extérieure, leur figure matérielle si distincte, si familière que nous ne les concevons plus sous un autre aspect que leur aspect présent; leurs contours d'aujourd'hui nous semblent avoir une sorte de nécessité éternelle. France, Italie, Espagne, Grande-Bretagne : autant de « données » primitives, que nous acceptons comme telles, sans jamais les analyser. Regardant une carte de l'ancienne France, une carte de l'Atlas de Longnon j'imagine, qui nous figure l'aspect du royaume de France au XIII^e siècle ou au XV^e, qui nous en montre la projection matérielle sur le sol, nous ne l'examinons pas en elle-même; encore moins avec l'idée qu'elle représente un état

(1) Cf. les réflexions justes à ce sujet de TOURNEUR-AUMONT, *L'Alsace et l'Alémanie*, Paris, 1919, in-8°, *passim*, et notamment p. 65 sq.



de choses, une combinaison de causes et d'effets dépourvue de nécessité, une simple possibilité entre des centaines d'autres et qui, sous l'action de causes si nombreuses et si variées qu'au lieu d'en poursuivre la recherche, nous trouvons plus commode de les baptiser « série de hasards », est devenue, pour un temps limité d'ailleurs, la réalité. Invinciblement, au contraire, nous confrontons au fond de notre esprit cette France de saint Louis ou de Charles VII avec l'image d'une France idéale que nous ne cessons pas de porter en nous. La France actuelle, même pas : la France des « frontières naturelles », oui vraiment.

I

LA THÉORIE DES FRONTIÈRES NATURELLES.

Car, au fond, tout le problème est, ou nous paraît être, un problème de limites. Ce qui subsiste en nous, ce qui s'y est incrusté d'une façon si forte que nous ne sentons même plus ses prises, c'est une certaine conception du « cadre naturel » des grands États qui nous fait considérer les limites comme des choses en soi, possédant une valeur propre, une sorte de vertu mécanique et de puissance coercitive à la fois et créatrice.

Les définir, les énumérer : premier soin, jadis, des anciens géographes, des anciens historiens. « Cette contrée est bornée, au nord..., au sud..., à l'est..., à l'ouest » : salut obligatoire aux quatre points cardinaux ; quant à l'intérieur des pays ainsi délimités, le problème, avons-nous dit jadis, était, pour le géographe, comme pour le parfait cuisinier, de les découper en tranches, soigneusement et sans faire de restes (1). Les départements, dans la France contemporaine, venaient à point nommé pour satisfaire ces besoins ingénus d'employé au ministère de l'Inté-

(1) FEBVRE (L.), *L'Histoire provinciale (Rev. bourg. de l'Enseignement supérieur, Dijon, 1912, in-8°)*.

rieur que tout « géographe historique » semblait porter en lui ; mais, pour l'ancienne France, n'avait-on pas les « provinces », les « vieilles provinces » qui suffisaient à tout (1) ? Enfin, couronnant l'édifice, une admirable géométrie venait se superposer aux divisions acceptées et décrites après coup. Elle proposait aux savants ses combinaisons de lignes, entre lesquelles ils pouvaient choisir : la France était-elle un hexagone, plutôt qu'un octogone ? Cruelle incertitude. On se disputait assez fort sur ce point d'importance.

Et les limites, les frontières dont on parlait n'étaient pas de simples lignes. Leur valeur n'était pas temporaire et relative. Il ne s'agissait point de limites tout court, mais de limites « naturelles ». Dans ce mot « naturel », toute une philosophie de l'histoire se résumait. Qui dit limite naturelle dit limite prédestinée — idéal à conquérir et à réaliser. Entre les limites tout court et les limites naturelles, il y a souvent un écart : il est fâcheux. Il disparaîtra. Il doit disparaître. L'historien qui regarde la carte du royaume à la mort de Philippe le Bel n'ignore pas qu'il doit disparaître, et que le Rhône ne pouvait rester pour la France une frontière, que Dauphiné, Savoie, Bresse plus au nord et Franche-Comté, l'Alsace, la Lorraine, etc., devaient nécessairement venir « prendre place dans l'unité française » ; au reste, si, sur sa carte, la Navarre, marquée du signe des pays vassaux ou gouvernés par des Capétiens, déborde au sud de la frontière naturelle des Pyrénées jusqu'en pleine Espagne, il sait que c'est une anomalie, et qui d'ailleurs est alors compensée, à l'autre bout de la chaîne, par l'absence provisoire du Roussillon...

Ces limites naturelles, il est assez intéressant de les classer. Ce sont d'abord des bras de mer, ou des océans. De toutes les frontières possibles, elles semblent les plus évidentes pour ainsi dire, les plus indiscutables. Et que la Grande-Bretagne se soit pendant

(1) BRETTE (A.), *Les limites et les divisions territoriales de la France en 1789*, Paris, 1907, in-8°, ch. III, p. 57 sq.



des siècles maintenue divisée en dominations rivales, en nations différentes et hostiles, c'était, ce ne pouvait être qu'un hasard malheureux, une sorte de scandale historique qui devait cesser un jour, nécessairement... Mais le plus souvent, dans nos pays d'Europe occidentale, ce sont des « chaînes de montagnes » comme l'on dit, ou des fleuves, qui sont promus à la dignité de frontière naturelle.

Il est très curieux de voir que toutes les notions de géographie physique, jadis, étaient conditionnées par la notion de limite. Les montagnes n'étaient rien autre que des « chaînes » de hauteurs, difficiles à gravir et s'interposant entre les pays comme autant de murs construits par la Providence. Obstacle, simplement, et muraille, la montagne n'était jamais considérée en elle-même, étudiée pour elle-même; c'était une frontière, et non pas un pays. Ceux-là qui s'extasiaient, comme il était de règle, sur la muraille pyrénéenne, si parfaitement faite pour séparer la France de l'Espagne — type parfait de la frontière naturelle, « la plus nette de traits, la plus franche de lignes, la plus hardiment dessinée par la nature » (1) — ne songeaient pas du tout à rechercher, dans l'histoire des États italiens, si l'Apennin, qui est pourtant une chaîne de montagnes lui aussi, et une muraille, avait ou non joué le rôle d'une barrière analogue entre dominations rivales — ou vu au contraire des États nombreux, à toutes les époques, se répartir à l'est et à l'ouest de son arête, comme la double besace sur l'épaule d'un homme fort.

La théorie des bassins fluviaux circonscrits par des lignes de hauteurs dites « lignes de partage des eaux », théorie mise en honneur par Buache en 1752 dans un *Essai de géographie physique... sur l'espèce de charpente duglobe*, et dont L. Gallois, dans son beau livre : *Régions naturelles et noms de pays*, a remarquablement écrit l'histoire et présenté le rôle (2), venait

(1) J. CALMETTE, *La frontière pyrénéenne entre la France et l'Aragon* (*Rev. des Pyrénées*, t. XXV 1913).

(2) GALLOIS, XXXIV, p. 30 sq.

encore renforcer les préjugés courants, et rendre si nécessaire l'intervention des montagnes dans toute tentative de délimitation que, lorsqu'elles faisaient défaut dans la réalité, on en inventait sans vergogne. Il y avait, il est vrai, une autre ressource pour les historiens géographes : et c'étaient les cours d'eau qui la fournissaient.

*
* *

De toute antiquité, les fleuves alternent avec les chaînes de montagnes pour fournir aux États leurs limites naturelles. Qu'on relise le début du livre premier des *Commentaires* de César, ce texte d'une valeur historique si singulière à tous égards : ce ne sont que cours d'eau allégués comme frontière : « *Gallos ab Aquitanis Garumna flumen, a Belgis Matrona et Sequana dividit* » ; quant aux Germains, on le sait, ce sont ceux qui « *trans Rhenum incolunt* », affirmation célèbre, qui a fait couler tant de sang dans le passé... — Mais l'idée qu'un cours d'eau, et même un petit cours d'eau facile à traverser, c'est une limite ; l'idée qu'une rivière que nous ne regardons d'ailleurs pas telle qu'elle est, mince filet d'eau à travers une prairie bordée de saules pacifiques, mais que nous nous figurons uniquement d'après la carte, sous les apparences d'une ligne, est nécessairement une limite, une limite indispensable, inéluctable, qu'on ne discute même pas, cette idée s'impose encore de nos jours aux esprits avec une force telle que l'intérêt, même le plus évident et le plus puissant, ne parvient pas à la faire bannir.

Un exemple bien typique de la force persistante d'une semblable illusion serait fourni par l'examen d'une carte générale des secteurs sur le front français, au début tout au moins de la guerre mondiale. Qui veut interdire l'accès d'une vallée à un ennemi campé en face de son débouché doit évidemment confier la garde des deux versants de cette vallée à une même

unité et à un même chef; d'autant que, le plus souvent, le versant de droite ne peut être efficacement protégé que par les feux du versant de gauche qui le flanquent, et réciproquement. Vérité évidente, et qui sautait aux yeux; mais elle ne tenait pas devant la force du préjugé instinctif qui — un cours d'eau étant une limite — faisait finir et commencer les secteurs, presque toujours, de part et d'autre d'une petite rivière paisible et insignifiante qui se trouvait occuper le fond d'une vallée parfois très importante à défendre et à conserver.

Prenons un autre exemple, et plus géographique. Voici en pays neuf un bon observateur, chargé de mission au Dahomey, H. Hubert. Dans la région du Niger, nous dit-il, des « accidents géographiques » ont toujours joué le rôle de véritables « frontières naturelles » (1). Par exemple le Niger que les Djermas, venus de l'Est, ont atteint en recouvrant les Sonraï, mais qu'ils n'ont pas traversé; le même Niger, que les Foulbé, qui se sont unis aux Djermas, n'ont pas non plus pu traverser, « arrêtés par le fleuve qui demeure bien ainsi une frontière naturelle »; par exemple encore le Couffo, le Tou, l'Ouémé et la mer qui — tels la Marne, la Seine et l'Oise entourant et circonscrivant l'Île-de-France — délimitent soigneusement le territoire des Fons (mais est-ce à nos yeux à nous, ou aux yeux des Fons en question?). Admettons comme vraies ces constatations. N'est-il pas permis cependant d'être un peu sceptique, tout au moins au sujet de ces dernières « frontières naturelles », quand on peut lire, à quelques pages plus loin, dans le même livre, ceci: « Quant aux fleuves, sauf le Niger et le Bas-Ouémé, ils forment des retranchements nuls en saison sèche, puisqu'il n'y a plus d'eau dans leur lit » (2). Et par ailleurs, n'y a-t-il pas précisément des sociétés nigériennes, vivant dans les îles et sur les bords du grand fleuve, et pour qui par conséquent le Niger n'est pas un fossé, mais un lien? tels les Dendis qui

(1) HUBERT, CLXXXII, p. 544. — (2) *Ibid.*, p. 548.



occupent les deux rives et les îles intermédiaires du fleuve, entre Bikini et Gaza. Et ce n'est pas tout.

Dans le même livre, le même auteur a recours à une explication psychologique et politique des faits qu'il signale, toute différente de son explication physique et qui n'a rien à voir avec cette sorte d'action mécanique des limites naturelles; il la formule lorsqu'il nous dit (p. 545) que les races victorieuses semblent « n'avoir pas voulu » étendre leur domination, sans doute devenue trop précaire, au delà de certaines limites géographiques, constituées nommément par des cours d'eau comme l'Atacora, le Niger, l'Ouémé, le Coueffo. Remarque des plus juste et des plus légitime. Car, ce qu'il faut mettre en doute, ce n'est pas le fait brutal que certains « accidents géographiques », comme dit H. Hubert, coïncident avec des limites de peuplement, mais bien l'explication brute et mécanique de ce fait par l'existence de prétendues « limites naturelles » valant en soi, agissant par soi. Il faut tenir grand compte — ici comme partout — des idées des hommes et de ce fait que certains groupements peuvent vouloir comme limite tel accident physique, ou borner au contraire leurs désirs à la possession de tel autre, situé en deçà — cela, par prudence politique ou économique.

Dès qu'on touche à l'existence des sociétés humaines, on ne fait plus sa part à la psychologie, individuelle ou surtout collective.

II

LIGNES-LIMITES OU ZONES FRONTIÈRES?

Quoi qu'il en soit de survivances et de persistances de ce genre, la géographie ayant petit à petit commencé à se dégager de la nomenclature et affirmé ses tendances à l'existence scientifique, il est incontestable que, depuis quelque temps, la



vieille notion de « limites naturelles » commence à éveiller quelques critiques et à subir quelques atteintes.

Étudiées pour elles-mêmes et en elles-mêmes, montagnes, rivières et forêts livrent peu à peu et lentement leurs secrets. Des limites ? Souvent, sans doute. Dans la mesure où elles sont réellement des obstacles. Mais des traits d'union aussi, des centres d'expansion et de rayonnement, de petits mondes attirants doués de valeur propre, liant entre eux étroitement des hommes et des pays mitoyens. En tout cas, des limites « nécessaires », jamais.

Limites, les fleuves ? Mais, dans la phrase fameuse de César sur le Rhin qui divise la Gaule de la Germanie, qui fera la part de la vérité et de l'illusion, psychologique ou politique ? La question du Rhin est bien trop grosse et trop ardue pour que nous fassions ici autre chose que rappeler son existence ; il faudrait, pour l'exposer, tout un volume ; mais combien de formations de « vals », dans l'histoire, à cheval sur les deux rives d'un fleuve ou d'une rivière ; combien de sociétés fluviales ayant leur vie propre et leur caractère particulier, alimentées par le fleuve, tirant de lui leur subsistance et leur raison d'être ? Descendant le cours de la Volga, J. Brunhes note combien peu une telle descente est intéressante pour le géographe (1). Elle ne révèle rien de l'arrière-pays. C'est que « le fleuve est un phénomène géographique agissant, qui transforme et recrée à sa manière les parties avoisinantes de son cours ; il se fait sa vallée et il se fait ses rives ; en suivant le fleuve, on connaît le fleuve, la vallée et les rives, mais rien de plus. » Chaque fleuve est un petit monde spécial — qu'il s'agisse de ces grands fleuves russes, avec le contraste de leurs berges, l'une escarpée, l'autre basse, sablonneuse, couverte de buissons, d'îles, de marécages, ou de la Saône enserrée entre deux rangées de « vaivres » humides et

(1) BRUNHES, XI, 1908, p. 79.

fiévreuses (1), ou du Rhin, qui, en Alsace par exemple, n'est pas une ligne, mais une zone, une sorte de jungle en miniature avec ses fourrés fangeux, ses roseraies, ses îles, ses faux bras recourbés en anneaux, et toutes ses ressources spéciales pour les hommes : poissons, oiseaux de passage, paillettes d'or dans les graviers, sans compter l'efficace protection des eaux et des taillis (2) : si bien un monde à part, qu'étant pour ainsi dire extérieur à l'Alsace, il a servi naturellement de frontière, de couverture à ses bandes fertiles dont l'articulation, la collaboration plutôt, fait la richesse et la force du pays : Ried et Hart; terrasses agricoles entre l'Ill et les collines sus-vosgiennes; vignoble, aussi étranger au Rhin que celui de Bourgogne l'est à la Saône; montagne vosgienne enfin, compagne permanente de l'homme de la plaine.

Limite, cette montagne? Région naturelle, oui bien, vaste domaine forestier et pastoral valant par ses ressources propres, et dont les hautes Chaumes ont attiré, pendant tout le cours de leur longue histoire (3), les convoitises rurales de l'Est et de l'Ouest — mais qui ne vit pas seulement de sa vie particulière, repliée et fermée; Tourneur-Aumont dit très justement (4) que, pour l'Alsace, elles sont une force indigène, comme l'Ardenne en Wallonie, comme le Jura en pays romand, les Alpes en pays romanche, la Transylvanie roumaine. « Les Vosges favorisent le retour dans la plaine. Il y a entre la montagne et la plaine une intimité. Le Rhin n'y participe pas. La plaine est plus vosgienne que rhénane. » Mais le Jura, tout proche? Son rebord si net sur la plaine suisse, cette longue arête terminale de l'Est qui fait face directement aux Alpes, par-dessus les lacs et les plateaux de l'ancienne Helvétie, n'a jamais servi de frontière (5), mais, pendant des siècles, de

(1) FEBVRE, *Les régions de la France : la Franche-Comté* (Public. de la *Rev. de Synthèse historique*), Paris, 1905, in-8°, p. 19 sq.

(2) TOURNEUR-AUMONT, *L'Alsace et l'Alémanie*, Paris, 1919, in-8°, p. 71.

(3) BOYÉ, **CCXVIII**. — (4) *Op. cit.*, p. 75-76.

(5) FEBVRE, *Les régions de la France : la Franche-Comté*, p. 19-21.



champ clos où Comtois et Suisses, voisins incommodes les uns pour les autres, se disputaient les pâtures et les sylves, les « chaux » et les « joux » ? Les Pyrénées, ce mur continu, escarpé, rectiligne, « qui se perce de quelques portes, mais reste le mur » ? L'auteur même que nous citons, un historien, et peu familier avec les choses de la géographie, pose la question en ces termes : « Si frontière humaine a pu être immuable à travers les quelques siècles de notre brève histoire nationale, ne semble-t-il pas que la frontière des Pyrénées a dû être celle-là ? Il n'en est rien. Il y a eu, au contraire, une histoire de la frontière des Pyrénées — histoire complexe, mouvementée... » (1). A vrai dire, nous n'en sommes point surpris. N'avons-nous point eu, plus haut, l'occasion de parler, avec Cavaillès et Max. Sorré, de ces fédérations pyrénéennes qui unissaient, qui liaient par des traités les vallées situées de part et d'autre de la chaîne (2) ; n'avons-nous point signalé la puissance et la continuité de cette marée régulière et rythmée de la transhumance qui ne respecte pas précisément nos préjugés de champions inconscients des « frontières naturelles » ? Et nous choisissons des exemples tout proches, en France, des exemples aisément vérifiables ; mais ailleurs ? nous n'aurions que l'embarras du choix. J. Sion, par exemple, ne nous signale-t-il pas, dans son étude sur le Tibet méridional (3), les relations que la transhumance noue entre les deux versants de l'Himalaya ? De Martonne n'a-t-il pas noté, dans les Carpathes, des faits analogues, et Cuijic dans les Balkans ?

Limite, la forêt ? Mais combien y a-t-il de formations politiques qui ont eu pour point de départ, au contraire, des établissements situés en pleine forêt ? Nous avons cité plus haut et commenté le plus illustre des exemples que l'on peut alléguer : celui de la plaine russe (4).

(1) CALMETTE, *op. cit.*, p. 2. — (2) 3^e partie, chap. II, p. 282.

(3) SION, **CXCVI**, p. 32. — (4) 3^e partie, chap. I, p. 207.



Limite, les parties les plus âpres, les plus désolées des déserts? Mais Chudeau proteste, en bon connaisseur du Sahara central et occidental : « Les parties les plus stériles du désert, celles où il n'y a que des graviers et des cailloux, les *tanezroufts*, ne sont pas une barrière sérieuse pour les peuples sahariens. Quoiqu'ils forment une bande large d'au moins 200 kilomètres depuis le Tagant jusqu'à l'Égypte, ils ne coïncident nulle part avec une barrière ethnique ; de nombreuses tribus ont des pâturages au nord aussi bien qu'au sud de ces régions arides (1). »

Ainsi les idées se modifient peu à peu — bien avantageusement. On cesse de considérer tant d'ensembles géographiques comme de simples lignes-limites. Et, par ailleurs, on prend conscience que les limites anciennes n'étaient pour ainsi dire jamais linéaires : c'étaient, le plus souvent, des zones. Les cités gauloises, par exemple, ne formaient pas des circoncriptions territoriales à frontières fixes et tirées au cordeau, comparables à celles que nous imposent un peuplement et une appropriation du sol de plus en plus complets. « Les peuples gaulois occupaient des zones habitées séparées par des zones forestières » (2) ; ainsi ils voisinaient sans se toucher ; selon de vieilles coutumes qui se retrouvent chez tous les peuples à un certain stade de développement, les forêts s'étendaient entre eux comme des marches, comme des territoires neutres. Mais les forêts, nous l'avons dit déjà, n'étaient pas que des limites ; elles formaient souvent de véritables unités territoriales, ayant leur nom personnel ; il arrive que, la forêt ayant disparu, le nom demeure, accolé au nom des villages qu'elle abrita, auxquels elle donna les moyens de vivre. A proprement parler, Bray est le nom d'une forêt ; on peut dire que la toponymie du Bray porte un cachet forestier, et semblablement, beaucoup de villages portant son nom comme suffixe ont pu faire croire à l'existence d'une

(1) CHUDEAU, XVI, t. XXIV, 1913, p. 185.

(2) DEMANGEON, CCXXIV, p. 427.



région qui se serait appelée la Thelle : de région, il n'y en a jamais eu, mais une forêt, dès longtemps extirpée (1).

*
* *

Ainsi, de deux côtés, la notion de frontière linéaire est attaquée et cède. Les conceptions élémentaires se modifient. La conception totale également, la conception d'ensemble. La notion de cadre prédestiné disparaît. Il n'y a plus rien de « donné tout fait » à l'homme par la nature, d'imposé à la politique par la géographie. Il y a adaptation de l'homme à des possibilités, simplement. — Conception bien plus satisfaisante déjà évidemment, et bien plus riche que celle des « cadres naturels ». Encore présente-t-elle un gros défaut : elle permet au finalisme d'usurper une place qu'il ne devrait plus pouvoir occuper. Car il s'agit d'expliquer, non de justifier — et trop souvent encore on justifie.

C'est du présent qu'on part, pour se représenter toute l'évolution très longue dont il s'agit de rendre compte. C'est du présent, considéré comme un terme nécessaire, non comme un moment transitoire. On détermine tout le passé à l'aide du présent. On repousse, dominé et comme obsédé par lui, toute une série de possibilités latentes qui auraient pu peut-être se développer, et que l'évolution, en se poursuivant, un jour peut-être replacera devant les hommes et parera d'une sorte de nécessité.

Prenons l'histoire d'une province qui nous est familière : la Franche-Comté. Le thème usuel des historiens, la Comté n'étant plus que trois départements français, c'est précisément la Comté française, la Comté prédestinée à prendre sa place dans le giron de l'unité française. Et certes, on s'attache honnêtement, chemin faisant, à expliquer pourquoi

(1) *Ibid.*, 428-429.



elle a été si capricieuse, si longtemps infidèle à sa vraie vocation; on cherche les raisons géographiques de ses détachements fréquents de la patrie prédestinée; mais on n'insiste pas; ce sont les aventures de l'enfant prodigue loin du bercail: on sait bien d'avance qu'il y reviendra, qu'il doit y revenir, qu'il est fatal et nécessaire qu'il y revienne: et cela seul importe.

Or, qu'un historien, étudiant les guerres de Bourgogne et ces nombreux projets qui se sont succédé de partage de la Comté entre des maîtres divers, et les vucs des Bernois sur ce riche pays, et l'idée si fréquemment exprimée alors (et depuis) d'une Comté formant un canton suisse — qu'un historien (1) s'écrie: « Si Nicolas de Diesbach n'était pas mort de la gangrène à Porrentruy, à peine âgé de quarante-cinq ans; si un coup du destin n'avait fait disparaître brusquement le meilleur général, la tête la plus politique des cantons, sans doute la Comté envahie eût-elle été prise et conservée par Berne », il y a risque évident qu'on le montre du doigt, comme un objet de scandale: refaire ainsi l'histoire, quel attentat! Mais y a-t-il, au fait, attentat moins grave à orienter d'après la situation présente d'une province tout le tableau évolutif de son passé?

III

LA PART DE LA PSYCHOLOGIE.

Il faut donc atteindre un troisième stade. Expliquer, mais ne jamais justifier, ni de près ni de loin. Introduire dans l'explication, non pas la notion finaliste du point d'arrivée, mais celle de stades successifs et diversement caractéristiques. Ne pas étudier une fois pour toutes un pays dont

(1) TOUTEY, *Charles le Téméraire et la Ligue de Constance* Paris, 1901, in-8°, p. 225 sq.

l'histoire s'est déroulée pendant des siècles, a connu des vicissitudes singulières et sans nombre — et sans doute en connaîtra encore, puisque notre pouvoir ne va heureusement pas jusqu'à arrêter et faire figer la vie. Ne pas appliquer au Paris de Louis XVI les considérations qui servaient à expliquer celui de Philippe-Auguste ou de l'empereur Julien. Enfin, et surtout, ne pas s'enfermer dans le pays qu'on étudie. L'examiner par rapport aux ensembles voisins, qui sont, dans le cours des siècles, en perpétuel changement. Avoir toujours dans l'esprit que telle forêt, limite et barrière à une certaine époque, peut être lien et attraction à une autre. Ne pas déterminer le passé par le présent et se rappeler; inversement, qu'un précédent, s'il éclaire le présent, ne le conditionne pas...

Travail de monographies, prudent, minutieux, tâtillon. C'est à lui qu'il faudrait s'atteler. Et ne pas le dédaigner, car il est délicat. Bien conduit, il est la condition préalable de ces travaux comparatifs qui seuls permettront d'étudier la part du géographique dans l'histoire, et de dégager, s'il y a lieu, quelques grandes constantes.

Mais qu'on est loin encore de l'état d'esprit nécessaire, et que les idées neuves se répandent lentement, et que les vieilles routines ont la vie tenace! Tel historien qui, partant muni de la théorie des frontières naturelles et des limites linéaires entre pays, s'aperçoit que la réalité historique fait subir à cette théorie, dans le cas typique des Pyrénées, les plus graves entorses, croit-on qu'il y renonce et tire la conclusion légitime de ses recherches? — En aucune façon. Deux petites phrases savoureuses nous renseigneront pleinement à ce sujet : « Dans des régions aux profils indistincts (telle notre France du Nord), il serait peut-être malaisé de faire saisir à des enfants le sens exact de cette expression : une frontière naturelle. Ici, bien au con-

(1) CALMETTE, *op. cit.*, p. 1.



traire, l'expression est éloquente : la chaîne des Pyrénées est bien le type parfait de la frontière naturelle.» Nous voici prévenus : la notion de frontière naturelle est une notion pour « les grandes personnes seules »... On voit que les temps ne sont pas encore morts, où le bon Longnon, préoccupé de délimiter l'Île-de-France et après avoir indiqué qu'elle était contenue dans l'angle formé par la Marne et la Seine au sud, par l'Oise à l'ouest, éprouvait l'impérieux besoin de compléter au nord la figure inachevée, de fermer le dernier côté du quadrilatère et ne trouvait rien de mieux que de joindre à ces noms ceux de la Thève minuscule et de la Beuvronne sans gloire...

Qu'on s'étonne après cela de trouver sous la plume de linguistes exercés, dans des travaux d'ailleurs excellents, certaines lamentations à la fois cocasses et navrantes : ils s'y livrent quand, assez fréquemment, ils doivent constater, à leur grand étonnement, qu'il n'y a pas coïncidence entre certains accidents de terrain bien dessinés et les limites linguistiques, morphologiques ou phonétiques qu'ils cherchent à établir et, surtout, à expliquer. Pour un peu, ils concluraient à la faillite de la géographie, tant la croyance à une sorte de fatalité géographique ou, si l'on veut, à un déterminisme strict des conditions naturelles, est enracinée fortement dans les esprits (1). Tel estuaire, tel fleuve, telle chaîne de montagnes n'est pas une limite linguistique ? N'en concluez rien, de grâce, contre la géographie, car heureusement, elle ne croit plus, elle, aux influences massives et directes de traits de relief ou d'hydrographie sur les faits complexes de la vie humaine. Les Pyrénées orientales ne forment pas limite linguistique ; les Alpes sur aucun point ne tracent de ligne de démarcation entre les patois (2) ; l'embouchure de la Loire non plus, ni celle de la Seine : mais la géographie, que prétend-elle précisément, sinon qu'il n'y a

(1) FEBVRE (L.), *Histoire et linguistique*, XVII, 1911, t. XXIII, p. 142-143.

(2) DAUZAT, *Essai de méthodologie linguistique*, 1906, p. 221.



pas nécessité à ce que fleuves et montagnes soient des frontières ? elle se contente d'une possibilité, et elle fait bien. Ce n'est pas elle qui se trompe, c'est le linguiste qui se trompe sur elle.

En d'autres termes, jadis, toute unité historique, toute création administrative semblait constituer, *ipso facto*, une personnalité géographique. Nous sommes heureusement plus exigeants. Dans le Nord de la France, trois provinces : Picardie, Artois, Cambrésis. Mais de Picardie en Artois et d'Artois en Cambrésis, on passe sans éprouver le sentiment d'une différence. Picardie, Artois, Cambrésis, pays où les champs, les rivières, les villages se ressemblent, pays de même paysage physique et humain, parce que de même structure et de même constitution (1). Ce ne sont pas des unités géographiques, ce sont pas des objets de connaissance géographique. Chaque paysage, chaque unité géographique, voilà la règle ; l'opposition visible de deux types de villages, l'aspect dissemblable de cette terre à blé et de ce pays d'herbages : une limite passe là, une limite géographique, et dont nul géographe n'a la puérité de chercher la trace sur le sol, sous forme d'un ruisseau ou d'une chaîne de collines.

Dans ces conditions, le problème des limites change singulièrement d'aspect et de valeur. Il ne s'agit plus de trouver à tout prix un réseau de lignes, un cadre qui enferme tant bien que mal un morceau de territoire : ce n'est pas le cadre qui est primordial, c'est ce qui est encadré si l'on peut dire, le centre expressif et vivant du tableau. Quant au reste — une marge.

Ajoutons-le d'un mot. La chronologie des limites, rien de plus important. Il ne faut jamais raisonner sur des limites considérées comme constantes. Telles d'entre elles, à l'origine, ont pu être imposées aux hommes par des conditions géographiques. Les limites des diocèses assez généralement repro-

(1) DEMANGEON, CCXXXVI, *passim*.



duisent celles des cités gallo-romaines, et celles-ci, assez souvent celles des cités gauloises, elles-mêmes conditionnées, dans beaucoup de cas, par l'existence de forêts, de marais, d'obstacles ou d'accidents naturels. Qui les étudie trouve finalement, au terme de son étude, une sorte de résidu géographique. Mais bien vite, d'ordinaire, ces frontières ont perdu leur assiette naturelle. Elles sont devenues des lignes conventionnelles séparant des hommes et des choses de plus en plus semblables. Cent territoires nouveaux s'y découpent, au gré des politiques successives, toujours remaniés, complétés, morcelés, sans qu'il soit possible de reconnaître, au-dessous de cette mobilité, la puissante fixité d'une cause naturelle. Il n'y a pas plus de géographie dans les limites de l'Artois royal que dans celles du Pas-de-Calais ou de la Somme (1). Et le vrai, c'est, une fois de plus, qu'il faut, par delà les symboles matériels, dégager les désirs, les croyances, les facteurs humains et psychologiques qui en sont la substructure solide et efficace. Quand un peuple se fixe une frontière naturelle, Rauh a raison de faire observer (2) que c'est simplement une limite qu'il établit à l'intensité de son désir d'expansion. Toute frontière « naturelle » peut être violée. La mer n'a point empêché les Normands de Guillaume d'aller attaquer dans leur île les Saxons de Harold. Inversement, que de frontières purement artificielles sont sûres, ou du moins respectées ! É. Gautier, dans son petit livre sur le Sahara, en donne quelque part un très bel exemple (3), lorsqu'il nous parle de cette frontière du Bechar, qu'un ordre de Paris suffit pour créer et qui devint aussitôt, et pour longtemps, la frontière inviolable d'un pays anarchique...

(1) DEMANGEON, CCXXIV, p. 120. — (2) RAUH, XXVI, p. 63.

(3) GAUTIER, CLXXXI, p. 70.



IV

L'ÉTAT N'EST JAMAIS DONNÉ : IL EST TOUJOURS FORGÉ.

Peu importe le cadre, la marge. C'est le cœur qui vaut, et qu'il faut avant tout considérer. En d'autres termes, le problème des frontières, ce n'est jamais du dehors, de l'extérieur — c'est de l'intérieur qu'il le faut aborder.

Or, pareillement, quand on étudie un État, ce qui est intéressant vraiment, c'est de dégager deux notions primordiales : celle de germe, et celle de solidarité économique.

Pas de petit État provincial qui n'ait son germe, son point de départ géographique ; pas de formation politique viable à l'origine de laquelle ne se puisse découvrir une combinaison de forces, une sorte d'armature résistante autour de qui peu à peu des territoires divers aient pu se grouper, comme des parties molles autour d'un squelette osseux. Nous disons : une combinaison de forces. Dans un article déjà ancien, en 1898, Vidal de la Blache écrivait, lui : « un point solide, autour duquel, par une sorte de cristallisation, se sont groupées les parties annexes (1) » — et il concluait : « les États, en ce sens, ressemblent à des êtres vivants ». Point solide, l'expression est un peu dangereuse, encore que plus loin Vidal ait précisé fort nettement sa pensée, en indiquant combien il est intéressant pour le géographe de chercher « à discerner, dans ces combinaisons qu'on appelle un État, la force initiale qui, avec le temps, a servi de centre d'attraction ». A l'origine du développement de l'Île-de-France, du Brandebourg, du duché de Moscou, de l'État de New-York, il saisissait distinctement « l'action de certains traits locaux qui, de proche en proche, ont mis en branle d'autres causes ».

(1) VIDAL, XCV, p. 108.



Ainsi, Vidal avait bien senti le danger de cette formule : un point solide. C'est qu'en effet, le germe d'un État, ce n'est pas un petit pays, une de ces petites unités naturelles bien différenciées que le labueur patient des géographes s'attache à retrouver un peu partout, dans nos vieux États compliqués. Il n'y a pas d'État, si petit qu'il soit, qui puisse se réduire à une de ces unités, qui confonde ou qui ait confondu à l'origine ses limites avec celles d'un « pays » au sens géographique du mot, au sens qu'a si bien défini L. Gallois naguère (1). La preuve est aisée à faire ; il n'y a qu'à prendre les pays les plus typiques, les mieux caractérisés, les plus nettement définis de France : on verra facilement qu'ils n'ont jamais constitué d'unités historiques.

Voici le Morvan par exemple (2) : pas plus que la Brie, la Beauce ou la Limagne, il n'a joui à aucune époque d'une existence politique ou administrative propre. La petite région naturelle qu'il constitue n'a servi de cadre à aucune province, à aucun groupement historique autonome : et pourtant, quelle originalité, si vivement ressentie par l'homme à toutes les époques, si sensible encore aujourd'hui dans la vie économique, dans l'activité agricole, dans l'aspect extérieur et les conditions profondes d'existence de ce morceau détaché du Massif central, de ce pays bossué, de topographie usée, de sol maigre, de climat rude, de pénétration difficile, de population essentiellement rurale... En un sens, l'impossibilité d'échafauder un État sur un pays d'une seule tenue, sur une de ces petites unités si nettes mais monotones, est d'autant plus grande qu'on recule plus loin dans le passé. Car alors, pour toute formation politique, la nécessité de se suffire en tout, par conséquent de disposer de sols variés et de productions diverses, passe au premier plan et devient impérieusement primordiale. Aussi, tous les États sont-ils des amalgames de fragments, des assem-

(1) GALLOIS, XXXIV. — (2) LEVAINVILLE, CCXXV.



blages de morceaux détachés de régions naturelles diverses et qui se complètent les uns les autres, et qui se cimentent, et qui font une unité réelle de leurs diversités associées.

L'homme fait, en politique, ce que nous avons vu qu'il faisait dans le monde botanique. Ici, il brise des sociétés végétales pour, avec leurs éléments disjoints, refaire des associations à sa convenance : champs ou prés ; là, il brise des unités naturelles, des pays, pour en reformer d'autres, politiques, à l'aide des morceaux détachés des premières. Nous avons souvent montré quelle avait été la genèse du petit État comtois sur quelle combinaison harmonieuse de plaines et de forêts, de terres à blé, de terres à vigne, de terres à bois et de terres à pâture il s'était fondé de bonne heure et avait traversé les siècles (1). Camille Jullian, de son côté (2), dans sa très belle histoire de la Gaule, a fait la distinction féconde des « pays » habités par une tribu — unités primordiales de culture et d'exploitation, protégées aux bords par des forêts, des marécages ou des montagnes — et des régions infiniment plus complexes, véritables unités stratégiques et économiques formées de territoires complémentaires, plaines et montagnes, bois et guérets, ressortissant aux mêmes routes, convergeant vers le même fleuve, se commandant les unes les autres et devant s'entendre pour échanger à la fois leurs produits et leurs moyens de défense : en somme, des sociétés de protection et de solidarité mutuelle, à la fois morale et matérielle. Nous n'y revenons pas, sinon pour remarquer que l'homme, quand il crée des États, ne se contente pas plus d'adaptation passive que lorsqu'il songe à sa vie matérielle.

Il suit de là, tout naturellement, qu'il doit exister dans l'univers des lieux privilégiés pour la naissance de groupements politiques viables, des zones d'éclosions favorisées d'États. Qu'on jette les yeux sur une carte : on verra bien vite qu'il

(1) FEBVRE, *Philippe II et la Franche-Comté*, Paris, 1911, p. 39.

(2) JULLIAN, *CLXXII*, t. II, p. 30.



existe en effet de semblables régions; elles se trouvent, comme on pouvait le penser *a priori*, précisément sur les frontières des grandes formations naturelles différentes (steppes et savanes, savanes et forêts intertropicales) et au point de contact de ces formations. C'est vrai en Asie, où la zone limitrophe des steppes constitue un véritable foyer d'activité politique: c'est elle qui a vu ces continuelles oscillations du pouvoir entre nomades et sédentaires que nous avons décrites un peu plus haut. C'est vrai en Afrique, où l'on sait assez quelle fécondité politique ont eue, au cours d'un passé mouvementé, les régions variées du Soudan, engendrant une série de dominations successives, issues des mêmes rapports, et s'échelonnant toutes entre ces deux termes extrêmes: le Sahara au nord, la forêt tropicale au sud. C'est vrai enfin de l'Amérique et de ses curieuses civilisations précolombiennes, si vivantes et si originales.

*
* *

N'allons pas trop loin cependant. Il faut savoir imposer des limites au raisonnement par analogie, même le plus correct et le plus légitime en apparence. Car ce qui est vrai d'États à un certain stade, de formations d'une certaine espèce, ne l'est pas fatalement d'États supérieurs, de formations plus complexes et d'autre nature. Le passage d'États provinciaux restreints, comme la Franche-Comté par exemple, la Bourgogne, la Lorraine, etc., à un grand État national comme la France ne se ferait sans doute pas sans difficulté si l'on prétendait suivre la même voie qui a permis de passer des *pagi* gaulois, des *pays*, aux territoires de peuplades, aux domaines des nations celtiques. Il est évident que le processus n'est plus le même, et que l'explication par l'association des complémentaires ne joue plus ici.

En d'autres termes, si le nouveau problème comporte, lui aussi, des données géographiques, elles sont d'autre nature. Des éléments tout différents, des considérations toutes autres



interviennent. Des sentiments apparaissent, dont le rôle est primordial et l'emporte sur celui des intérêts économiques ou des liaisons géographiques. Durkheim, prenant texte du sentiment d'unité morale possédé de tout temps par les diverses terres qui, réunies, ont constitué la Russie, partait de là pour conclure (1) que les États particuliers se forment par un phénomène de différenciation au sein de sociétés plus vastes, dont tous les membres se sentent unis par des liens de parenté, ethnique ou morale. Et si, après qu'ils se sont constitués et séparés les uns des autres, ils sentent à une période ultérieure le besoin de se rapprocher et de s'unifier, cette tendance a en réalité ses racines dans le passé le plus lointain. Le sentiment d'unité qui se manifeste alors n'est qu'un souvenir, l'écho si l'on veut d'un sentiment ancien qui n'a jamais disparu. Le panslavisme a existé dès le début des sociétés slaves ; de même, le pangermanisme actuel, ou le panhellénisme d'autrefois.

Il est certain que cette suggestion nous permet de mieux comprendre certains faits curieux et troublants : par exemple, l'existence, dans la Gaule divisée en peuplades rivales et hostiles, de ce sentiment patriotique gaulois si puissant, dont la brusque explosion au temps de Vercingétorix nous surprend. Sans doute ne faut-il rien exagérer, et à trop abonder dans le sens de Durkheim, on risquerait de diminuer de façon arbitraire le rôle que jouent les conditions géographiques dans la genèse des grands États : nous aurons l'occasion d'y revenir tout à l'heure. Mais il est constant que ce rôle n'est pas le même quand il s'agit de ces grands États, précisément, ou de formations encore élémentaires, de formations du second degré comme celles que constituent les États provinciaux. La remarque de Durkheim n'aurait-elle que l'intérêt de nous en avertir, elle serait à retenir précieusement. Mais elle en a d'autres, sans nul doute. En particulier, elle nous remémore utilement ce que nous avons dit

(1) DURKHEIM, **XVII**, 1902-1903, p. 449-450.



plus haut, de l'apparition précoce de vastes groupements humains — de très vastes groupements même. Elle nous met en garde, elle aussi, contre l'illusion sans cesse renaissante de l'homme qui ne conçoit guère le développement des sociétés que sous la forme simple d'une série d'additions. L'homme, plus la femme, plus les enfants : total, la famille. Une famille plus une famille, plus des familles encore : la tribu. Une tribu plus d'autres tribus : la peuplade. Des peuplades réunies : une grande nation. Toutes formations rabattues sur un même plan et se constituant par une série d'engendremens successifs en ligne directe... Nous avons déjà dénoncé le péril de semblables développements (1). Mais l'erreur est vivace et, tout naturellement, reparaît sans effort.

V

LES RÉGIONS NATURELLES D'ÉTATS.

En fait, c'est aux formations analogues qu'il convient de comparer ces créations très spéciales et très caractéristiques non pas de la puissance des forces naturelles, mais du génie de l'homme, que sont les grands États. C'est ainsi, peut-on et doit-on dire, qu'il y a, à la surface du globe, ce qu'on pourrait appeler des « régions naturelles de grands États ». Non plus cette fois des zones d'éclosion privilégiées d'organismes encore simples et faciles à démonter, comme celles dont nous nous occupons tout à l'heure ; mais de véritables « solidarités » politiques, intellectuelles et morales de puissances (2).

Les grands États ne vivent pas isolés, repliés sur eux-mêmes, enfermés jalousement derrière des murailles (3). Ils baignent,

(1) Plus haut, 2^e partie, chap. III, p. 178 sq.

(2) Cf. DURKHEIM, XVII, 1906-1909, t. XI, p. 8.

(3) Éd. MEYER, LXXXI, § 40, p. 87 : Aires de civilisation. Cf. également, *Ibid.*, § 111, p. 215.



si l'on peut dire, dans un vaste milieu international ou, si l'on préfère, intersocial, qui les enveloppe. Chacun d'eux vit dans un devenir, dans un écoulement perpétuel; de lui se détachent incessamment des éléments qui vont s'agréger aux États voisins; et de ceux-ci, inversement, lui viennent des éléments nouveaux qu'il absorbe à son tour et qu'il s'incorpore. Échange de personnes, mais d'idées aussi, de sentiments, de croyances. Ainsi se constituent de vastes groupes d'États en commerce incessant, et dont les caractères généraux tendent de plus en plus à se ressembler; ainsi se créent les civilisations généralisées ou, comme nous disons encore d'un mot volontairement imprécis, mais très compréhensif, les « mondes » : le monde occidental, le monde de l'Islam, le monde asiatique...

Actions et réactions : les mêmes peuples qui tendent ainsi à se ressembler chaque jour davantage, qui s'imitent les uns les autres, se pénètrent inconsciemment, se modèlent à leur image respective et font flotter au-dessus d'eux, comme une sorte d'émanation subtile, une civilisation commune — ces mêmes peuples, non moins fortement, non moins activement, travaillent à se distinguer chaque jour davantage de leurs voisins, et, par une culture attentive de leurs dons particuliers, à accentuer le plus possible les traits caractéristiques de leur physionomie. Que le conflit de ces deux tendances soit un des faits dominants de l'histoire, il n'y a pas de doute sur ce point. Mais, des deux, laquelle ressortit le plus étroitement à la géographie ?

Ratzel estimait pour sa part que c'était la seconde. La géographie, pensait-il, faisait l'individualité des États. Débat oiseux. Il n'y a lieu de bannir les considérations géographiques de l'étude ni du premier, ni du second de ces deux grands procès. Pas plus qu'il ne convient de les proclamer ici souveraines et là serves. Les étudier sans parti pris, avant d'en tant parler, c'est peut-être la sagesse. Au demeurant, on trouvera aisément que, pas plus dans un cas que dans l'autre, elles n'ont droit à une primauté quelconque. La vie des sociétés



humaines n'a rien de commun avec une distribution de prix, et la question n'est pas de savoir qui, du sociologue, de l'économiste, du psychologue — ou du géographe, aura « l'Excellence ». Les hommes ne se soustraient jamais totalement, quoi qu'ils fassent, à la prise du milieu. Ceci dit, suivant ce qu'ils sont, ils utilisent plus ou moins les circonstances géographiques, ils tirent parti plus ou moins complètement des possibilités géographiques. Mais, d'action nécessitante, ici comme ailleurs, point.

(1) *Ibid.*, § 41, p. 89.



CHAPITRE II

LA CIRCULATION. LES ROUTES

Le mode habituel de formation des États implique naturellement l'existence de routes et de moyens divers de communication. Car, sans routes et sans communications, comment les hommes parviendraient-ils à reconstituer, avec les débris d'unités naturelles dissociées par eux, des ensembles homogènes faits à leur convenance ?

Or, il semble de prime abord que l'existence d'un réseau routier implique fatalement la collaboration active et empressée de la nature et de l'homme; que la structure même des pays doit déterminer par avance et pour ainsi dire canaliser les tracés; en d'autres termes, que le problème des routes doit être essentiellement un problème géographique. Au fond, il ne paraît pas que ceux-là des géographes dont nous nous attachons à discuter et à critiquer les conceptions aient apporté sur ce point beaucoup de lumière. Les Ratzéliens, notamment, ont peu donné de place à ces questions. Ils se sont appliqués principalement à étudier les mouvements des peuples; et, chemin faisant sans doute, ils ont eu l'occasion de signaler telle vallée, telle dépression, tel col comme un point de passage, ou telle montagne, tel bras de mer, tel désert, inversement, comme un obstacle aux mouvements des peuples; mais il est visible que ce qui les intéresse, ce ne sont pas tant les chemins où un voyageur isolé, de petites caravanes, une armée de jadis tout au plus, peuvent passer — que les vastes trouées naturelles capables de livrer passage à l'émigration en masse d'un peuple

entier. Les simples voies de communication, on peut dire qu'elles ne les intéressent qu'exceptionnellement, et tout juste dans la mesure où il leur paraît qu'elles sont strictement déterminées par les conditions naturelles : c'est qu'il s'agit surtout pour eux de démontrer, ou plus exactement de justifier, une thèse préalablement conçue et exposée. Du reste, la méthode suivie n'a permis d'atteindre que des résultats insignifiants, et d'aligner une série de constatations généralement assez puériles.

I

TRACÉ ET TERRAIN.

Il n'y a pas besoin de beaucoup de science sans doute pour constater qu'à des degrés qui varient avec les âges, les plaines présentent des conditions favorables à la circulation, tandis que les grands fleuves, les montagnes, les déserts et les mers y font plutôt obstacle. Mais ce sont remarques dont il n'y a pas peut-être à tirer grand parti ? D'autant qu'ici encore, il faudrait distinguer. S'agit-il de peuples doués d'aptitudes à la navigation ? les fleuves, loin de demeurer pour eux des obstacles, deviendront vite des routes, et de qualité exceptionnelle. S'agit-il de peuples doués de sens commercial ? les routes de montagne ne les effraient pas ; selon les cas, elles perdront donc ou regagneront de l'importance. Et nous ne parlons pas de raisons plus spéciales qui peuvent inciter les hommes, à certains moments, à passer outre à des inconvénients divers et à fréquenter des régions malaisées — ni, non plus, de ces révolutions techniques qui peuvent tout d'un coup bouleverser des habitudes anciennes ou en créer de nouvelles. On ne pratiquait plus guère les routes des Alpes, depuis la création des voies ferrées et la percée des grands tunnels alpins, quand la diffusion de l'automobilisme est venue leur rendre une vie



toute nouvelle ; ainsi, il y eu déplacement de routes, bien que les conditions naturelles n'aient en rien été modifiées. Au fond, là comme ailleurs, il n'y a pas de nécessités : des possibilités seulement.

Une rivière, par exemple, de combien de façons ne peut-on l'utiliser ? Qu'on se fasse porter par ses eaux en bateau ; qu'on l'emploie comme route d'hiver quand elle est gelée et qu'on peut la suivre sur des traîneaux ; qu'en pays de montagne, on ne s'écarte point d'elle parce que sa vallée troue les massifs, ni, en pays de désert, parce que son lit visible ou souterrain fournit aux voyageurs leurs seules ressources en eau, peu importe ; dans tous ces cas, on est toujours obligé de se conformer strictement au tracé naturel du cours d'eau. C'est ainsi que le Nil, la basse Volga, l'Irtysch, l'Indus, le Niger, l'Amazone sont des routes ; qu'il est très difficile de circuler dans le Turkestan sans suivre le Syr-Daria ; que Livingstone a pu, en longeant le cours à sec du Makoko jalonné par des sources, aller du fleuve Orange au lac Ngami ; enfin, pour puiser encore quelques faits significatifs dans l'immense arsenal où nous en laissons enfermés tant d'autres, c'est ainsi que le Saint-Laurent et les Grands Lacs ont constitué une excellente voie de pénétration dans la région centrale de l'Amérique du Nord : tout le récit des découvertes et des explorations du xvii^e et du xviii^e siècle le prouve ; et la même constatation peut être faite au sujet de la vallée de l'Hudson et de la dépression Mohawk.

Pareillement les vallées, dans les pays de montagne, guident par avance le tracé des routes ; les cols attirent de loin les chaussées jalonnées ; la nature du terrain prive de circulation certains massifs, certaines zones particulièrement ardues, et prédestine au contraire certaines parties de la chaîne à des traversées multipliées. Ce n'est pas au cœur, c'est aux deux extrémités des Pyrénées, pour des raisons physiques bien connues, que se sont toujours faits les grands passages d'Espagne en



France et *vice versa*. Les Alpes contiennent des zones tout à fait répulsives, de larges parties de montagnes presque imperméables. Entre le col du Grimsel et le Rhône supérieur; entre le Simplon et le Grand Saint-Bernard, il existe des régions à peu près impossibles à traverser. Ainsi s'explique-t-on que les passages importants soient demeurés les mêmes à travers l'histoire. Les routes de l'antiquité et du moyen âge (1) passent déjà par le Rhin supérieur et Coire pour gagner, par Ulm, les pays danubiens. Le Brenner a servi de route aux Cimbres et aux Teutons; par là sont toujours passés les Empereurs lorsqu'ils allaient en Italie se faire couronner ou développer leur politique. Dès l'époque romaine certainement, et bien avant déjà sans doute, les routes des Alpes entre la Gaule et l'Italie étaient celles-là mêmes que suivent encore aujourd'hui les automobiles; la vie Aurelia filait le long de la Corniche; le mont Matriona (mont Genève) servait à passer de la Doire Ripaire dans la Durance; et, par la voie du Saint-Bernard, le Bas-Valais ensuite et Saint-Maurice d'Agaune sa clef, les rives du lac Léman et la cluse de Pontarlier, un flot de civilisation n'a cessé de couler et de se répandre largement sur la France du Nord et de l'Est tout entière. Le rôle historique de la passe de Khaïber et de la porte d'Hérat; celui de la passe de Darial; plus près de nous, le rôle séculaire de la trouée de Belfort, de la porte de Bourgogne comme l'appelle Vidal de la Blache (2), s'expliquent par des considérations du même ordre.

En fait, lorsque les hommes veulent établir ou rétablir des voies de communication à leur commodité, ils retombent généralement sans effort dans les vieux tracés et les anciens itinéraires. Le canal Érié suit la dépression Mohawk; le canal du Rhône au Rhin, la voie ferrée de Mulhouse à Lyon passent

(1) MAILLEFER, *Les routes romaines en Suisse* (*Rev. histor. vandoise*, 1900).
EHLMANN, *Die Alpenpasse im Mittelalter* (*Jahrb. f. schweizer. Gesch.*, III, p. 164-189, et IV, p. 3-324).

(2) VIDAL, CCXXXII, 234.



naturellement par la porte de Bourgogne. De même, enfin, pour les peuples qui se servent de la mer, les vents dominants et les courants marins ont joué un rôle prépondérant, et ils marquaient les étapes de la route. La venue maintes fois signalée d'éléments eskimos en Europe où ils étaient amenés par le Gulf Stream ; l'arrivée à Madagascar de nombreuses tribus indo-malaises poussées par les moussons ; la progression des Portugais dans leur découverte de l'Océan et leur marche d'île en île, sont les plus fameuses illustrations de cette remarque.



Seulement, ce ne sont toujours là que des possibilités ; et les hommes ne les ont point subies passivement. Ils ont su adapter les routes, même quand elles suivaient des tracés naturels, aux besoins variés de leur circulation. Ils les ont déplacées pour éviter des périls, ou des inconvénients. Les crues de l'Isère rendaient peu pratique l'établissement d'une route au fond de la vallée, au niveau de Grenoble : les Romains firent passer leur voie à mi-hauteur, sur le flanc du Casque de Néron. — Des gymnotes s'étaient accumulées en très grande quantité dans une petite rivière, et les chevaux frappés par elles d'engourdissement se noyaient fréquemment : les routes furent déplacées à travers la steppe d'Uritucu (1). — Il y a des routes de saison, routes d'hiver, routes d'été, et cela non seulement dans les montagnes, mais même dans des contrées de plaine : en Allemagne septentrionale, on passait en hiver par la Geest, en été par le Marsch (2).

Modifications simples et qui demeurent encore dans la dépendance étroite des conditions naturelles. Mais, petit à petit, l'homme tend à se dégager davantage des liens de sujétion

(1) HUMBOLDT, LXXII^a, I, 29.

(2) RAUERS, dans XIII, t. LII, 1906, p. 49-59.



qui l'unissent au sol ; ou plutôt, parmi les possibilités diverses qui s'offrent à lui, il n'utilise pas toujours les mêmes. Tant qu'il n'y a circulation que de piétons et de bêtes de somme, il n'est pas besoin de larges passages ; les seules données du problème qui intéressent alors l'homme et dont il tient compte sont simples : il se préoccupe de la longueur du chemin, recherche le plus court itinéraire d'un point à l'autre, tâche d'éviter les accidents de terrain et les gués par trop multipliés. Les chemins carrossables et, *a fortiori*, les grandes chaussées ont d'autres exigences. La considération de la pente intervient alors, à cause du problème de la traction et parce que le ravinement est en rapport direct avec la pente. Si les transports sont lents et les véhicules mal suspendus, la route peut demeurer étroite et accidentée. Les transports rapides, les suspensions perfectionnées exigent au contraire des voies larges, mieux entretenues, à pentes plus régulières, à profils longitudinaux et transversaux mieux étudiés. Les possibilités qui jouent ne sont donc pas les mêmes.

Par ailleurs, on suppose bien que le problème de la pente se pose — et se résout — de façon très différente, selon qu'il s'agit d'automobiles, de chemins de fer ordinaires, de chemins de fer à crémaillère ou à friction latérale sur un troisième rail. La possibilité de creuser des tunnels, de construire des viaducs change singulièrement les conditions d'établissement des voies. Ici encore, la question importe peu de savoir si l'homme est lié de façon plus ou moins étroite au milieu ; ce qui est hors de doute, c'est qu'un tracé qui correspond aux nécessités d'une époque peut, à une autre époque, perdre toute valeur, pour revenir brusquement en faveur et reprendre vie. De semblables révolutions de transport sont fréquentes ; il en est d'illustres : entre toutes, la désertion de la Méditerranée par le grand trafic maritime au début du xvi^e siècle, en suite des découvertes portugaises, et sa fortune brusquement revenue au xix^e, après la percée de l'isthme de Suez. Mais les



routes terrestres connaissent des vicissitudes analogues. Les pistes de caravanes en Syrie et en Mésopotamie, un instant abandonnées après le percement du canal de Suez, ont vu renaître leur importance d'autrefois lorsque les Européens ont créé des chemins de fer et des routes dans ces contrées. Mais inversement, dans les vieux pays, les routes ont été désertées un instant après la construction des réseaux ferrés; il a fallu le développement de l'industrie automobile pour leur rendre leur valeur et attirer l'attention sur elles.

D'ailleurs, dans une région strictement délimitée, on peut reconnaître très nettement les chemins différents qui correspondent aux différents stades de la circulation.

La région de la Côte, en Bourgogne, en offre un exemple bien typique. On y distingue nettement le vieux chemin du moyen âge qui passe le plus haut, au flanc des coteaux, et domine le pays : situation favorable dans un temps d'insécurité générale. Plus bas, la route des diligences, bien plus régulière et large. Plus bas enfin, tout à fait dans la plaine, la voie ferrée et la route nationale qui relie Dijon à Lyon (1). Trois époques : trois possibilités différentes tour à tour utilisées.

II

LES FONCTIONS DES ROUTES : LES ROUTES COMMERCIALES.

Ce qui est beaucoup plus intéressant que l'étude des conditions naturelles d'établissement des routes — puisque aussi bien elle ne mène qu'à des conclusions presque enfantines — c'est la considération de leur valeur. De tous les tracés que chacune d'elle pouvait emprunter, on constate qu'il en est un ou deux qui de préférence ont été adoptés et qui sont restés en faveur longuement. Mais pourquoi les hommes les suivent-ils ?

(1) Croquis dans VIDAL, CCXXXVI, p. 243, carte 45. Cf. également JOBARD (G.), *L'archéologie sur le terrain*, Dijon, 1903, in-8°, p. 121 sq.



Ce « pourquoi », il faut l'entendre au sens le plus finaliste, il faut l'entendre dans le sens de : « dans quel but » ? Au fond, l'activité humaine ne peut pas s'analyser à l'infini, et il est assez vain de vouloir dissocier le tracé d'une route et la nature de la circulation qu'elle canalise. Or, à ce point de vue, on peut distinguer des routes de divers genres et, pour adopter un classement facile, passer en revue successivement les routes commerciales, les routes religieuses et les routes politiques.

Les premières se rencontrent dans toutes les civilisations, même les plus archaïques et les plus rudimentaires. Chaque jour, les conquêtes patientes de la préhistoire font reculer plus loin dans le passé la création et l'origine des grandes voies de trafic et d'échanges (1). On parle de routes, couramment, ou d'échanges qui supposent des routes, non seulement à l'époque des civilisations du bronze en Europe, mais bien avant, à l'âge de la pierre polie (2). On ne fait pas que d'en parler. On en saisit les effets. Des remarques, des rapprochements indiscutables projettent d'étranges lueurs sur l'activité économique du passé le plus lointain. On sait l'étrange répartition des mégalithes dans le monde : ils occupent toutes les contrées de l'Europe occidentale depuis la Scandinavie jusqu'à l'Espagne, bordent le pourtour de la Méditerranée et celui de la mer Noire, se rencontrent dans l'Inde, le Japon méridional et la Corée (3). Il faut se défier évidemment des hypothèses trop hasardeuses et trop ambitieuses : c'est un fait cependant, bien mis en lumière par un savant anglais tout récemment (4), que si l'on marque sur une carte, en même temps que les mégalithes, les gisements de métaux, de pierres précieuses et les bancs d'huîtres perlières dans l'Inde et dans tout le monde Pacifique, on observe la coïncidence la plus frappante. D'où

(1) DE MORGAN, **CLXXV**, 3^e partie, ch. IV ; croquis des routes commerciales anciennes, p. 281.

(2) *Ibid.*, p. 283. — (3) *Ibid.*, carte de répartition, p. 250, fig. 147.

(4) W. J. PERRY. Cf. **XVI**, t. XXIX, 1918-1919, p. 133.



cette conclusion que la civilisation mégalithique a été répandue par une race poussée par le besoin d'acquérir des richesses, et, plus précisément encore, que cette race ne fut autre que la race phénicienne. Qu'on fasse toutes les réserves nécessaires sur la hardiesse de ces conclusions, soit ; qu'en particulier, on tienne pour un roman, jusqu'à preuve du contraire, cette intervention des Phéniciens sur lesquels on ne sait rien ou presque rien, ce qui permet de leur prêter beaucoup, — cela va de soi. Mais de tels rapprochements n'ouvrent pas moins la porte à bien des études neuves, à bien des recherches fécondes. Ils sont gros d'avenir.

En tout cas, dès que les textes apparaissent, on trouve un terrain solide, même quand ces textes demandent à être interprétés et, dans une certaine mesure, sollicités : les études de Victor Bérard sur la diffusion des Phéniciens dans la Méditerranée en sont la preuve évidente. Un coup d'œil jeté sur l'histoire de l'antiquité et du moyen âge suffit d'ailleurs à prouver que les voies maritimes n'ont guère changé pendant ces époques. On objectera que cette permanence s'explique par le fait que, ces voies commerciales étant les seules connues, elles étaient les seules sur qui on osait se risquer. Mais on peut dire tout aussi bien qu'elles étaient les seules connues parce que les seules utiles. S'en crée-t-il de nouvelles ? l'intérêt économique est toujours à l'origine de ces créations ; il s'agit de modes d'accès plus faciles vers les pays productifs de denrées recherchées.

Les grandes découvertes maritimes du xv^e et du xvi^e siècle, l'adoption des nouvelles voies commerciales qu'elles révélèrent n'eurent pas d'autres raisons. Une des erreurs fréquentes des historiens, c'est de mettre sur le même pied, pour expliquer ces événements, des facteurs d'importance très inégale puisque les uns — l'esprit d'aventure, les progrès de la navigation, etc. — représentaient simplement des conditions favorables, tandis que les nécessités commerciales étaient, au contraire, la cause efficiente et prochaine des découvertes. On n'a qu'à considérer



le parti économique que surent tirer des voies neuves les Espagnols et les Portugais, l'influence désastreuse qu'elles eurent sur le négoce des Vénitiens et des Génois, les difficultés suscitées par les Vénitiens et les Arabes aux Portugais dans l'Océan Indien, pour se convaincre de la véritable signification de ces voyages aventureux. Dès cette époque, il se passe pour l'Océan Atlantique ce qui s'était passé bien antérieurement pour la Méditerranée. On y crée des routes parfaitement définies, qui ressemblent de tous points à celles d'aujourd'hui. Entre l'Europe et l'Amérique du Sud, il existe par exemple, au ^{xvi}^e et au ^{xvii}^e siècle, des services qui suivent des routes bien déterminées et spécialisées étroitement : route officielle des galions, de Cadix à Carthagène et Porto-Bello dans l'isthme de Panama ; routes des « vaisseaux de registre » ; routes de contrebande, fréquentées par les Malouins et les Anglais ; ces dernières aboutissaient au Pérou en passant par Buenos-Ayres ou en doublant le cap Horn ; elles furent suivies également par des vaisseaux de registre ; toutes répondaient à des nécessités de trafic (1).

Et pareillement, c'est parce qu'ils étaient des routes commerciales excellentes que les fleuves sont devenus des routes fréquentées et qu'ils ont joué dans l'histoire le rôle que l'on sait. Les Éduens ont dû leur influence à la situation de leur État à cheval sur la Loire, l'Allier et la Saône. La possibilité de se servir de ces voies d'eau et de prélever, sur les commerçants étrangers qui les utilisaient, des droits de péage importants était pour eux une source de fortune et de puissance incomparable. Leurs voisins s'en rendaient compte, qui se dressaient contre eux pour leur arracher ces avantages ; c'est pour la possession des péages de la Saône que luttaient entre eux Éduens et Séquanes (2). Ce n'était pas un cas isolé. Les cités gauloises

(1) GIRARD (A.), *Les voies de commerce dans l'Amérique espagnole pendant l'époque coloniale* (Bibl. Améric.), II, 1912, p. 289 sq.

(2) STRABON, IV, 3, 2 ; CÉSAR, IV, 10, 3.



se sont pour la plupart consolidées au long d'une rivière (1), en s'efforçant d'en tenir les deux rives, car la prise de possession d'une route fluviale n'est complète qu'à la condition de tenir et de surveiller les deux bords du fleuve. Ainsi, l'eau est toujours centre, bien rarement « terme » ou limite...

Mais les routes terrestres ? Il en faut redire la même chose, exactement.

Qu'il s'agisse des pistes des caravanes dans les steppes et les déserts, ou des chemins qui menaient aux foires de Champagne, ou des grandes lignes ferrées d'intérêt commercial, la valeur des routes tient dans tous les cas et à toutes les époques non à leur tracé, mais au besoin qu'ont les hommes de s'en servir.

A. Demangeon, rendant compte du livre récent de Marcel Blanchard sur les grandes routes des Alpes occidentales (2), note que la raison décisive de la fortune du Cenis, c'est qu'on peut y traverser les Alpes en une seule fois ; la route ne comporte qu'une seule montée et une seule descente. Soit. Mais cette explication tout au plus permet une comparaison du Cenis avec le Genève qui nécessitait depuis l'Italie une ascension d'abord, puis une descente dans la vallée de la Durance, puis, pour sortir de cette vallée dans la direction de l'ouest ou du nord-ouest, une escalade nouvelle, soit celle du Lautaret, soit celle du col Bayard et du Champsaur. Et encore ? Cette facilité relative du Cenis a pu avoir quelque importance jadis, au temps où tout le trafic se faisait par caravanes, à dos de mulets ; elle a pu conserver un peu de cette importance lorsque la voie ferrée a été construite, parce que cette voie est ancienne déjà et l'une des premières qui aient traversé les Alpes ; mais aujourd'hui ? Nous avons vu, dans les dernières années qui ont précédé la guerre, l'affolante course au tunnel des grandes puissances commerciales, je veux dire des centres industriels puissants, qui

(1) JULLIAN, **CLXXII**, t. II, 26 sq ; 223 sq. — (2) **XI**, 1921, p. 128.

tous voulaient, exigeaient leur « percée » (1), qui ne reculaient devant rien pour se la procurer, qui n'hésitaient pas devant les difficultés géographiques les plus considérables, devant les projets les plus audacieux. Comment mettre, en regard de ces intérêts économiques, si puissants qu'ils entraînaient les hommes à passer au prix de tant de sacrifices sur tant d'impossibilités, le mince avantage que peut donner au Genis la simplicité relative de son profil routier ?

*
* *

Qui voudrait classer les routes économiques rationnellement, ce n'est pas sur des détails de tracé, sur des considérations de site ou d'emplacement qu'il devrait s'appuyer — mais sur l'importance et la nature du trafic qui alimente la route. C'est si vrai qu'il y a des industries qui se sont créé leur propre réseau routier à elles-mêmes.

La plus typique est sans doute l'industrie du sel. Nombreuses sont les contrées où, comme en Franche-Comté par exemple, on trouve constitué spécialement pour servir à la distribution rationnelle du sel, ce produit de première nécessité, tout un système cohérent de chemins « sauniers » : le centre en était Salins ; mais c'est partout qu'ont existé des *viæ salariæ* — partout, jusqu'en plein cœur du Sahara ; *viæ salariæ* qui souvent, lorsque les gisements de sel gemme avoisinaient des centres de métallurgie — en Norique par exemple, en Lorraine, en Franche-Comté — se doublaient de voies du fer, à la fois commerciales et militaires : car la possession des salines, comme celle des mines ou des fleuves, donnait lieu à d'âpres luttes, à des conflits sans trêve. Mais, de même, ne parle-t-on pas couramment des routes de l'ambre, du corail, des épices, de la soie ? N'étudier de ces routes que

(1) EISENMANN, *Les chemins de fer transalpins*, dans *Rev. des cours et conférences*, 1914, notes p. 191-193.

leur itinéraire, comme si cet itinéraire rendait raison de leur existence même, ce serait, pour prendre une comparaison qui paraît s'imposer, procéder à une classification des ports uniquement d'après la situation géographique qu'ils peuvent occuper.

Or, distinguer, j'imagine, les ports côtiers des ports fluviaux ; répartir les premiers en ports de golfes et de baies et de fiords, les seconds en ports d'estuaires ou en ports-limites, établis au point où cesse la grande navigabilité du fleuve (1), c'est très exactement vouloir faire l'étude psychologique des membres d'une famille à l'aide de leurs signalements de passeport : « nez moyen, menton rond et visage ovale ». Qu'il y ait des groupes caractérisés par des yeux bridés ou un nez épaté ; qu'il y ait toute une série de ports établis réellement au point terminus d'une grande navigation fluviale, ce sont deux faits fort intéressants et utiles ; mais le second ne peut pas plus renseigner sur la véritable activité de ces ports fluviaux que le premier sur le caractère psychologique des différents porteurs d'yeux bridés ou de nez épatés. Marseille et Gênes, ports de golfe. Mais l'un, coupé jusqu'à présent de tout hinterland, n'est qu'une sorte de bazar, d'*emporium* regardant à peu près uniquement vers la mer ; l'autre, au contraire, est un débouché de régions industrielles et agricoles où les produits affluent pour être exportés... Et encore, pour deux ports comme ces deux-là, qui ont une ressemblance physique indéniable, qui du reste se trouvent au bord de la même mer, dans la même zone d'activité économique, dans la même aire restreinte de civilisation — que de ports entre lesquels, jusqu'à présent, l'ingéniosité des géographes n'a pas fourni le moindre trait d'union proprement géographique !

Apparenter géographiquement Bombay, Hong-Kong, Zanzibar, ces ports de triage ; Aden, Dakar, Alger, ces ports d'es-

(1) Sur ces divisions, cf. ASSADA, *Les types de ports, essai de classification*, XII, t. XXVII, 1913 (1), p. 262 sq.



cale ; Boston, New-York, Barcelone, Rotterdam, Anvers, ces débouchés de régions industrielles : la tâche ne doit pas être fort aisée. Elle est illusoire au surplus. Qui établit un port tient compte évidemment des conditions géographiques — quand ce ne serait que pour triompher d'elles, si elles sont défavorables. Car il y a des ports qu'on fait naître aujourd'hui au dépit de la géographie, et que l'homme construit de toutes pièces en violentant la nature, parce qu'il y trouve un intérêt économique de premier ordre. L'exemple de Zeebrugge est un des meilleurs qu'on puisse alléguer. C'est une création humaine dans toute la force du terme. Non seulement aucun site ne semblait appeler la naissance d'un port sur la côte inhospitalière où les hommes l'ont fixé ; mais il n'y avait même pas nécessité pressante à ce qu'il fût créé, en ce sens que nul centre industriel ou commercial privé jusqu'alors de débouchés faciles ou suffisants, de moyens d'expansion en rapport avec son importance, n'attendait impatiemment qu'un exutoire lui fût donné. Bruges n'était aucunement ce centre ; Bruges ne tenait pas tendus vers le trafic maritime les ressorts d'une énergie débordante. Tout au contraire. Bruges, cité somnolente, s'avisait un jour, dans sa nostalgie traditionnelle des choses de mer, que peut-être un port pourrait servir à lui rendre quelque vie et quelque prospérité. De là Zeebrugge, qui devait être « un moyen mis à la portée du commerce brugeois pour l'accroître et le faire reflourir ». C'était, comme dit un bon connaisseur (1), le levier d'une renaissance future, mais nullement l'exutoire indispensable d'une prospérité présente.

Or, faire un port, matériellement, même en dépit de la nature : chose facile à nos ingénieurs. Seulement, « il n'en est point de ce port comme d'une industrie de consommation qui, aussitôt l'usine montée, entre en fonction par des moyens intrinsèques et n'a que le souci de mettre ses produits dans la circu-

(1) J. NISSENS-HART, *Les ports et leurs fonctions économiques*, dans *Société scientifique de Bruxelles*, t. IV, Louvain, 1909, in-8°, p. 179-180.



lation générale ». Il faut créer l'achalandage du port, et ce n'est pas petite affaire dans un monde où le trafic est jalousement gardé et protégé par tant de trusts, de poels et d'autres organismes constitués pour vicier le libre jeu des forces économiques, et capables, on le sait, d'annihiler s'ils le veulent les plus forts avantages géographiques et naturels. Conclusion : « c'est par un travail lent et persévérant que pourra se former et se développer Zeebrugge ». — Sa prospérité dépend, en dernière analyse, non de la nature (elle est hostile), ni même d'une géographie économique à bases naturelles, mais de l'action personnelle et individuelle qui fera vivre la création des ingénieurs, ou non.

Ainsi prenons-nous nettement conscience de ce fait que les ports sont des organes humains, avant tout — des œuvres vivantes de l'homme, de plus en plus indépendantes des caractéristiques géographiques. Ce qu'il importe de considérer si l'on veut les classer utilement, c'est leur fonction économique propre, ou mieux, le dosage particulier, la combinaison spéciale qu'ils représentent des diverses fonctions caractéristiques des ports; il convient d'ailleurs de ne pas donner au mot « économique » un sens trop restreint et trop étroitement matériel (1). L'idée, la « spéculation », au sens premier du mot, interviennent comme éléments fondamentaux dans toutes les réalités financières. On sait assez qu'en un sens, le capitalisme n'est qu'un système d'idées. L'auteur d'une intéressante étude sur les types de ports, M. Assada, note avec raison que l'étude des conditions économiques ne suffit pas à qui veut se rendre compte de la véritable nature d'un port; il faut y joindre celle des conditions sociales. Et il prend un exemple (2) : « Il peut sembler étrange, dit-il, d'attribuer à des causes sociales l'exportation du blé sur une grande échelle. En fait, cette exportation tient autant au degré de civilisation et

(1) Sur ces fonctions, cf. DE ROUSIERS, CXLVI. — (2) Art. cité, p. 226.



au genre de vie rurale des habitants de l'arrière-pays qu'à la fertilité du sol. Et si Odessa, par exemple, se spécialise de plus en plus dans l'exportation du blé, c'est autant parce que les Russes sont encore un peuple jeune, où la population est peu dense par rapport à la superficie et les besoins encore très restreints dans la masse du peuple, que parce qu'il se trouve au débouché de la région des terres noires. »

*
* *

En réalité, toutes ces études sont encore à créer. Il n'est pas impossible, pour les pays de civilisation avancée, d'utiliser les statistiques, en particulier celles des chemins de fer, pour connaître l'importance du trafic sur une ligne déterminée ; à la rigueur, quand il existe des tarifs préférentiels, on peut commencer à identifier un trafic commercial déterminé à leur aide : encore la tâche est-elle toujours délicate ; et si l'on veut se servir d'autres statistiques moins nettes, par exemple de statistiques de ports, on trouve à leur emploi mille difficultés ; car l'importance d'un port se mesure à l'aide de trois éléments différents : le tonnage de jauge, le tonnage de marchandises, le chiffre d'affaires, qui jamais ne sont en concordance ; d'où suit qu'un classement fait à l'aide d'un seulement de ces éléments n'est jamais semblable aux classements établis d'après les deux autres ; mais les statistiques ne nous donnent pas pour tous les ports les trois chiffres nécessaires, élaborés suivant une méthode commune ; d'où le trompe-l'œil des listes habituellement dressées... Ils'agit là d'organismes compliqués, de trafics malaisés à discriminer. Mais, même lorsque l'historien, le géographe, l'économiste se trouvent en présence de civilisations moins évoluées et plus simples, que de faits mal étudiés !

Il y aurait grand intérêt à les grouper : on verrait que, le plus souvent, ils trouvent leur explication dans des considérations techniques généralement méconnues.



Prenons un exemple : celui des routes du Sahara. Ce sont, en un sens (ou plus exactement, c'étaient jadis, puisque ce commerce saharien n'est plus guère qu'une survivance), de véritables routes maritimes; elles se tendaient entre deux « côtes » affrontées : celle de l'Afrique mineure au nord, celle du Soudan au sud, à travers une sorte de mer sablonneuse ou pierreuse qui les séparait et qu'il fallait traverser au moins de dommage possible. Deux rangées de « ports », l'une septentrionale, l'autre méridionale, servaient de têtes de ligne et de points d'aboutissement aux caravanes transsahariennes; d'un côté Tendouf, Tripoli, Benghazi; de l'autre Tombouctou, Kano, Zinder, Kouka, Abech, El Facher : à l'origine de ces villes, toujours se rencontrait un noyau de courtiers berbères nomades (1), ces grands entrepreneurs de transports du Sahara, assez généralement grossi d'éléments arabes provenant des villes méditerranéennes. Ces courtiers recevaient en dépôt ce qu'apportaient du Nord les caravanes : tissus, verroterie, parfums, sucre, papier; ils cédaient en échange aux mêmes caravanes les produits récoltés dans les royaumes noirs : l'or, l'ivoire, les plumes, — les esclaves surtout. En cours de route, aux ports d'escale, des produits proprement sahariens s'ajoutaient aux produits soudanais ou méditerranéens; le sel, en particulier, alimentait tout un trafic fort bien organisé; il suffisait à lui seul, il suffit encore aujourd'hui à attirer et à fixer des hommes dans le désert; de récentes études nous renseignent avec précision sur le caractère rémunérateur de ce commerce et sur les directions principales qu'il suit (2). Mais, d'une façon générale, le trafic transsaharien n'est plus que l'ombre de ce qu'il fut jadis, alors que des théories de 10 000 à 15 000 chameaux s'échelonnaient sur les pistes, de Tombouctou au Touat et de là au Tafilelt ou, par Ghadamès, à Tripoli, ou encore de Kano et Zinder à Ghat

(1) MENIAUD, *CLXXXIII* t. I, 175.

(2) Cf. notamment une intéressante et précise étude de CORTIER, *XXII*, t. XXV, 1912 (1), p. 91 sq.; surtout, pp. 97-98, sur les conditions du trafic de Bilma.



et à Mourzouk, ou d'Abech à Benghazi par Koufra. Pourquoi cette sorte de mort des routes du désert ?

On a dit : disparition de l'esclavage et, par suite, du principal élément de trafic du Soudan vers la Méditerranée. Sans doute. Mais ne convient-il pas de tenir compte d'un autre facteur, fort bien dégagé par Meniaud ? Quinze mille chameaux peuvent transporter près de 1500 tonnes utiles (1). C'était un beau tonnage autrefois. Au xv^e siècle, les plus grands navires ne jaugeaient guère que 400 à 500 tonneaux. Au temps d'Élisabeth, le *Great Harry*, de 1000 tonnes, était le roi des navires du temps. Les caravanes sahariennes du xv^e et du xvi^e siècle représentaient donc une flotte de commerce comparable aux meilleures flottes marchandes de l'Europe. Aujourd'hui ? Les paquebots moyens qui sillonnent les lignes de l'Amérique du Sud, de l'Afrique, de l'Australie et de l'Extrême-Orient jaugent de 6000 à 12000 tonnes, avec une vitesse de 14 à 15 nœuds. Quant aux navires de commerce, quelques cargos atteignent des dimensions énormes : 20000 tonnes, mais la majorité se tient entre 3000 et 10000 tonnes ; le grand voilier en acier jauge de 1500 à 5000 tonnes (2)...

Une simple comparaison de ces chiffres avec ceux dont nous sommes partis n'est-elle pas instructive ; et n'est-on pas fondé à conclure que le vaisseau de mer avait tout, en définitive, pour détrôner le « vaisseau du désert » ? A partir du moment où les voies de pénétration des côtes, tant du golfe de Guinée que de la Méditerranée vers l'intérieur se furent développées et modernisées, le trafic maritime put jouer un rôle d'importance sans cesse croissante dans la vie commerciale de l'Afrique soudanaise et saharienne.

En résumé, s'agit-il de l'établissement de routes commerciales ? Que le sol facilite cet établissement, condition très secondaire ; le besoin de passer, voilà la condition nécessaire ; et, si

(1) MENIAUD, CLXXXIII, *loc. cit.* — (2) VALLAUX, CCXXXVI, p. 280.



elle existe, il n'est pas d'obstacles qui tiennent, ni de difficultés : on passera. Dans les marais, dans les fondrières, dans les montages les plus âpres, dans les déserts eux-mêmes.

III

ROUTES RELIGIEUSES, ROUTES INTELLECTUELLES.

Ce qui est vrai des routes commerciales l'est également des routes religieuses. Les hommes ne se déplacent pas seulement pour des raisons d'ordre matériel ou strictement économique. Si haut dans le passé que les textes nous permettent de remonter, nous les voyons s'acheminer vers de grands et célèbres foyers de vie religieuse ou intellectuelle. Faut-il rappeler, par exemple, les pèlerinages de la Grèce antique, leur fréquentation au moment des grandes fêtes par tout un peuple venu de loin — tellement qu'à certaines dates, Delphes, Corinthe, Némée, Olympie, Athènes, Délos se trouvaient former le centre réel de tout le monde hellénique? Voilà un facteur de circulation bien indépendant, sans doute, de la géographie. Certes, les pèlerins choisissaient de préférence les chemins les plus praticables; mais leurs déplacements eux-mêmes échappaient à la prise des conditions physiques qui n'en déterminaient ni la cause, ni l'intensité, ni les variations saisonnières, ni les vicissitudes au cours des années. Or, ce phénomène social des pèlerinages est un fait constant à travers toute l'histoire. On sait du reste l'importance qu'il a eue au moyen âge, et comment, à cette époque, il a créé, entretenu, développé des chemins spéciaux, des voies de pèlerins connues comme telles, jalonnées de monastères, d'hôpitaux, d'aumôneries, décrites dans des guides spéciaux et des « routiers ».

Les grands pèlerinages du temps, les pèlerinages majeurs, c'étaient ceux de Rome et de Jérusalem d'une part, de Saint-Jacques de Compostelle de l'autre. Vers Rome, nous savons



quelles routes utilisaient les pieux voyageurs (1) : le Grand Saint-Bernard et le val d'Aoste ; la vallée de l'Are, le Cenis et la Doire Ripaire ; parfois, mais plus rarement, les passages méridionaux : mont Genève, col de Tende ou littoral de la Corniche ; ensuite, on gagnait Rome soit par le col de la Cisa, soit plus à l'est, par les passages des Apennins entre Forli et Arezzo (2). L'embarquement pour la Terre Sainte se faisait volontiers à Brindisi, mais aussi à Venise, à Gênes ou à Pise (3). Or, peu nous importe que ces routes aient été surtout fréquentées pendant la belle saison et qu'elles franchissent toutes les montagnes par les points les mieux désignés géographiquement, les cols : ce qui domine leur étude, c'est un fait : qu'elles constituaient essentiellement des routes religieuses ; que tous leurs autres caractères se subordonnaient à celui-là ; qu'elles se prêtaient, en tant que telles, essentiellement à une circulation de piétons ; que cette circulation se faisait tantôt à date fixe, à l'occasion des fêtes déterminées, tantôt sans date définie, et dans ce cas le choix des saisons se faisait naturellement sentir ; il ne s'agissait pas, en effet, d'une circulation urgente et permanente comme celle qu'implique le transport de denrées ou de produits de première nécessité.

Les routes qui de toute l'Europe menaient les pèlerins vers Saint-Jacques de Compostelle, en Galice, nous sont également bien connues (4). Nous savons comment, dès le x^e siècle, le pèlerinage de Saint-Jacques était déjà prospère ; comment aussi sa vogue s'accrut brusquement, dans le premier tiers du xii^e siècle, « par l'action d'un homme énergique et ambitieux, Diego Gelmirez, évêque, puis archevêque de Compostelle » — toujours l'initiative individuelle à l'origine de ces grands courants collectifs, de ces grandes créations de la volonté humaine :

(1) BÉDIER, *Les légendes épiques*, 2^e édit., t. II, 1917 p. 143 sq. : *Les chansons de geste et les routes d'Italie*, carte, p. 153.

(2) MALE, *L'art du moyen âge et les pèlerinages* (*Rev. de Paris*, t. CLV, 15 oct. 1919, p. 718).

(3) BÉDIER, *op. cit.*, p. 266. — (4) BÉDIER, *op. cit.*, t. I, 1914 p. 366 sq.



sanctuaires, ou ports, ou industries. Nous savons aussi tout ce que représentait le « lancement » de pareil pèlerinage : création de chemins, les fameux chemins de Saint-Jacques ; sur ces chemins, création, en nombre vraiment inéroyable, d'*hospitia*, auberges ou asiles de nuit, à intervalles convenables ; création, un peu partout, de confréries spéciales ; entretien d'un ordre religieux et militaire se consacrant à la protection à main armée des pèlerins (1). Et tout cela ne jouait pas que sur les chemins de Saint-Jacques ou encore de Rome, où les « romieux » se pressaient en telle abondance, en si longs cortèges, surtout en été, que les routes prenaient le titre exclusif de *strata publica peregrinorum*, comme si marchands, soldats, ambassadeurs, moines et étudiants ne s'étaient point pressés, eux aussi, sur leurs vieilles chaussées romaines encore solides (2). Cent autres sanctuaires dans la chrétienté attiraient de loin les visiteurs, volontaires ou pénitents : tels, en France seulement, Chartres, Clermont, Le Puy, Tours, Poitiers, Saintes, Conques, Moissac, Toulouse. Pour eux tous, on s'aperçoit aisément que les éléments déterminants des routes qu'ils faisaient naître, c'étaient la facilité de s'arrêter à des étapes convenablement réparties le long du trajet, et la possibilité de visiter au passage le plus grand nombre possible de sanctuaires (3).

Du reste, ne pensons pas que ces phénomènes de circulation spécifiquement religieux soient particuliers aux pays chrétiens ou médiévaux. Bien antérieurement, Camille Jullian nous montre l'activité des sanctuaires, des grands lieux de rendez-vous religieux celtiques : ils étaient volontiers, comme nos abbayes du moyen âge, des centres d'activité économique, et particulièrement industrielle (4). On sait l'importance métallurgique d'Alésia. Et ce n'est pas « au hasard qu'Alexandre Bertrand croyait que la métallurgie du fer s'était rattachée à l'organi-

(1) BÉDIER, I, 367. — (2) *Ibid.*, II, 148.

(3) MALE, *Revue de Paris*, t. CLVII, 15 février 1920, p. 771 sq.

(4) JULLIAN, *Rev. des Ét. anc.*, t. XXII, 1920, p. 211-212.



sation druidique ». Mais, pareillement, ces sanctuaires avaient un rôle commercial ; de l'un à l'autre s'établissait un lien de négoce ; la vie commune, économique, religieuse, linguistique, que nous saisissons déjà à l'époque du premier fer et du bronze, doit s'expliquer en partie par ces liens, ces routes de sanctuaire à sanctuaire. Mais plus tard encore ? Une étude récente ne signalait-elle pas (1) comment l'aire de répartition des représentants de *clocca*, cloche — on les rencontre dans le Nord de l'Italie, l'Engadine, la France, les Asturies, le Portugal — s'accorde bien avec l'hypothèse d'une origine celtique et du mot et de la chose ? Les moines irlandais auraient fait connaître les deux sur le continent, et la propagation se serait faite par le chemin de pèlerins qui va de Bobbio à Saint-Jacques de Compostelle. Transmission matérielle. Les transmissions intellectuelles, ou artistiques, on les connaît amplement par ailleurs, depuis les travaux de Bédier, de Male et de bien d'autres.

Et il en est ainsi pareillement dans les pays musulmans, aussi bien que dans les contrées bouddhistes. Il faut avoir assisté aux fêtes du Mouloud dans un des grands sanctuaires de l'Islam : La Mecque, Kairouan ou Tlemcen, pour se rendre compte de l'importance des pèlerinages aux yeux de ses adeptes. On a étudié de façon assez précise les routes des caravanes de pèlerins vers la Mecque, non moins que celles des bouddhistes vers Lhassa. Mais inutile d'aller si loin, ou de remonter si haut. Ne suffit-il pas d'étudier le trafic de certaines lignes de chemins de fer du Midi pour se rendre compte du rôle que joue, dans la circulation d'un grand pays contemporain, la vogue d'un pèlerinage comme Lourdes ou, à un degré moindre, comme Notre-Dame d'Auray ? L'exemple de Lourdes est bien significatif. Le site de Lourdes est privilégié. C'est par ailleurs un vieux site historique. On y rencontre une source connue de toute anti-

(1) *Rev. des Ét. anc.*, 1920, p. 3-9.



quité. On y rencontre aussi un rocher bien isolé, abrupt, aplani par dessus, et merveilleusement apte à recevoir une forteresse. Tout autour, des champs fertiles et variés. Marché rural autour d'une source, au pied d'une forteresse, Lourdes était un petit chef-lieu de canton rural avec tous ces avantages. Un pèlerinage s'est créé, on sait comment. Lourdes est en passe de devenir une sorte de métropole des Pyrénées...

Notons que ces routes religieuses se doublent bien souvent de ce qu'on pourrait nommer des routes intellectuelles. Les grands jeux de la Grèce antique avaient lieu au moment des fêtes religieuses et comprenaient des spectacles littéraires, artistiques et musicaux. Les grands sanctuaires du moyen âge ont été à l'origine des centres d'études puissants, comme aujourd'hui encore les mosquées célèbres du monde islamique, abritant les écoles des « tolba ». Faut-il rappeler les théories de Bédier sur la naissance et la formation des chansons de gestes, les connexions que ses études ont établies entre la production littéraire et le rayonnement des grands centres de pèlerinage médiévaux ? Petit à petit, sans doute, il semble que les sociétés évoluées tendent à opérer la distinction des centres intellectuels et des centres religieux. Mais il se produit alors pour les Universités ce qui se produisait autrefois pour les centres religieux ; elles deviennent le point de convergence de ceux qu'elles intéressent, qu'elles attirent de loin ; elles font naître, elles alimentent un trafic spécial sur les routes qui les desservent. On sait la puissance d'attrait qu'exerça l'Université de Paris pendant tout le moyen âge ; on sait aussi combien, à la fin du moyen âge, au siècle de la Renaissance, la pratique du tour de France — et même du tour d'Europe, en tout cas du tour d'Italie — était répandue dans le monde des étudiants. Mais encore aujourd'hui, en pays germaniques ou anglo-saxons, certaines Universités sont véritablement des centres de circulation importants, des foyers d'appel intellectuels.



IV

LES ROUTES POLITIQUES ET LA GENÈSE DES ÉTATS.

Routes commerciales, routes religieuses et intellectuelles ; mais certaines routes enfin, non des moindres, sont essentiellement des routes politiques : des routes génératrices ou conservatrices d'États et d'empires.

Il n'y a d'État que dans la mesure où un certain nombre d'individus ont conscience d'appartenir à une même collectivité, et de posséder des intérêts communs avec les autres membres de cette collectivité. Les routes jouent donc un rôle nécessaire, un rôle de premier ordre dans la vie des unités politiques. Un rôle varié du reste, et qui n'est le même, exactement, ni à toutes les époques, ni dans tous les cas ; à telle enseigne que la considération et l'étude du réseau routier d'un pays à une époque donnée, et sa comparaison soit avec le réseau d'un pays voisin à la même date, soit avec le réseau du même pays à une époque antérieure ou postérieure jette un jour très grand sur le caractère, la nature et les buts de l'État qui régit ce pays. Vidal de la Blache l'a marqué excellemment, dans la conclusion de son *Tableau de la France*, en ce qui concerne notre pays ; rien de plus frappant que la comparaison qu'il institue entre la carte des routes romaines en Gaule, celle des routes royales à la fin du xviii^e siècle, et celle des chemins de fer contemporains. Il met bien en lumière, surtout, ce point important : c'est que les routes politiques, au rebours des autres bien souvent, forment toujours un système. Elles présentent l'image d'une « combinaison » raisonnée de voies et de moyens de communication, destinée à permettre à l'État le libre et facile emploi de toutes ses ressources et de toutes ses puissances, et l'entretien de relations aisées avec les contrées voisines qui importent à sa vie. C'est vrai de la France, sans doute et de ses voies calculées



pour servir la politique de centralisation de sa monarchie. C'était vrai, antérieurement, aussi puissamment vrai, du réseau systématique des grandes voies romaines — ou des routes royales de la Perse au temps de Darius ; c'est encore vrai du réseau ferré de la plupart des États modernes : une étude attentive permet de distinguer aisément en lui les voies stratégiques et militaires des grandes voies de transit et des lignes de trafic matériel. C'est vrai enfin de certaines routes maritimes : la célèbre route de l'Inde que jalonnent, le long de la Méditerranée, de la mer Rouge et de l'océan Indien, les possessions britanniques, en est l'exemple le plus typique.

Sur de tels réseaux, ce n'est pas la géographie dès lors, c'est la politique et l'histoire qui « s'expriment directement » ; il s'agit de véritables armatures forgées, dans la matière la plus résistante possible, par des hommes soucieux de maintenir et de conserver groupés les éléments constitutifs d'une formation nationale. Œuvre dure toujours, et qui ne s'improvise pas et qui demande de remarquables instruments pour être menée à bien. Car il n'y a rien d'absolument nécessaire, jamais, dans un État en voie de formation, tant qu'il n'a pas acquis cette trempe qu'une longue existence seule, une longue suite de fortunes heureuses ou malheureuses subies en commun, d'épreuves et de vicissitudes sanglantes, donne aux créations de l'histoire et de la politique.

Surtout, il n'y rien de nécessaire à l'origine — nécessaire d'une nécessité géographique quelconque — dans l'amalgame, l'association de certaines contrées, qui se groupent les unes avec les autres pour former un État. Car toujours, du groupement qui s'opère, on voit bien que d'autres pourraient ou auraient pu se distinguer sans impossibilité matérielle ni scandale logique. Parfois même, les convenances géographiques ne vont pas dans le sens qu'on pourrait croire. Vidal de la Blache, dans ces pages très fortes et très pleines de substance que nous rappelions tout à l'heure, le remarque justement :



« Si la cimentation des diverses contrées de la Gaule n'avait pas été un fait accompli quand la vie historique s'éveilla dans le Nord germanique, qui sait si des attractions nouvelles n'eussent pas prévalu? Entre le bassin de Paris et celui de Londres, entre la Lorraine et la Souabe, les différences sont moindres, au point de vue géographique, qu'entre ces contrées et nos provinces méditerranéennes. Que, néanmoins, cette combinaison l'ait emporté, c'est un indice de développement précoce, de participation très ancienne à la vie générale qui avait alors pour foyer la Méditerranée » (1).

Haute et féconde conception. Il n'y a point de pays qui soit né de lui-même — qui, pour naître, grandir, se constituer, ait pu se passer d'influences extérieures. « Le choc vient du dehors. Aucune contrée civilisée n'est l'artisan exclusif de sa propre civilisation. Ou du moins elle ne peut engendrer qu'une civilisation bornée, comme une horloge qui, après quelque temps de marche, s'arrête court. Il faut, pour qu'elles s'élève à un degré supérieur de développement, que sa vie soit en communication avec celle d'un domaine plus vaste, qui l'enrichit de sa substance et glisse en elle de nouveaux ferments » (2). — En d'autres termes, au berceau des États, il y a une « route » — non pas toute suite une de ces routes construites, une de ces voies rigides et calculées qui entrent dans un système et se combinent avec d'autres pour constituer une forte armature politique — mais un premier filet de vie générale, précurseur d'un puissant et large courant.

Vidal de la Blache, quelque part, parle de « cette chose presque immatérielle qu'on appelle une voie de circulation » (3). C'est en ce sens qu'à l'origine des grands pays, des grands corps nationaux, il y a toujours une « route ». Une sorte d'étincelle électrique, tout d'abord, qui se propage à travers une rangée de pays, les met en relation, les traverse tous ensemble et, en créant entre eux une solidarité

(1) VIDAL, CCX, p. 53-54. — (2) *Ibid.*, p. 17. — (3) *Ibid.*, p. 52.



obscur, les dégage d'autres solidarités possibles... Grand travail, d'importance primordiale. Mais il faut, pour que ses effets soient durables, pour qu'ils deviennent acquis — il faut qu'à la route immatérielle se superpose une route matérielle, un dur chemin régulier et construit, une chaussée de pierre et de ciment. « L'Italie n'a pris figure de contrée politique que lorsque les voies Appienne et Flaminienne se sont combinées pour en lier les extrémités »; la France, que quand les routes celtiques, ancêtres des routes romaines, ont marqué sur le sol le tracé des grands courants de relations qui ont fait naître, qui ont créé et maintenu dès lors l'unité française.

Conception singulièrement vivante, celle de ce grand géographe nourri d'histoire et de préhistoire, habitué à méditer et à cuire lentement une pensée que ne pouvaient satisfaire tant de vaines catégories pédagogiques. Rien de contraignant, rien de matériellement déterminant dans ces influences du sol et du milieu géographique qu'il saisissait par ailleurs avec tant d'acuité subtile et de pénétration. Ce n'est pas lui qui aurait confondu un pays comme la France avec je ne sais quelle agglomération de « provinces » venant se souder mécaniquement les unes aux autres, comme les briques d'un carrelage. Il savait trop bien qu'États ou nations, ces délicats chefs-d'œuvre des hommes, élaborés au cours d'une énorme période d'enfancement, pleine de hasards et de périls, c'étaient les fruits d'une activité réfléchie, d'une intelligence créatrice, d'une volonté éprouvée aux prises avec les puissances obscures du milieu et luttant pour les appliquer et les adapter au mieux de ses besoins. Mais pour en subir passivement les effets — jamais.



CHAPITRE III

LES VILLES

I

QUELQUES EXCÈS D'INTERPRÉTATION.

Il a paru dans ces dernières années, en France, d'excellentes monographies de villes, rédigées par des géographes, et sur les conclusions desquelles nous aurons dans un instant à revenir. Mais il a paru également — et généralement hors de France, en Allemagne notamment — des études d'ensemble dont les auteurs se proposaient de classer et de cataloguer les villes, de les répartir en genres et en espèces, de les grouper d'après leur type géographique. De ces auteurs, les uns s'attachaient à la position : tel leur maître à tous, Ratzel (1). Les autres, au plan. D'autres encore, à l'aspect, à la matière, à la forme, à la physionomie extérieure des maisons, des édifices des places (2)... On a dressé des listes, classé des familles constitué des catégories et des types. Grosse besogne, amusante parfois dans ses résultats — dans ses démarches en tout cas. Mais utile? Sans nul doute, à condition qu'on la sache toute provisoire et qu'on évite soigneusement certaines généralisations imprudentes.

Voici quatre villes : Zurich, Lucerne, Thoune, Genève (3). Situées toutes quatre à l'extrémité d'un lac et à cheval sur un cours d'eau servant d'émissaire à ce lac, ne forment-elles pas

(1) RATZEL, CLXII. — (2) HASSERT, CLIV.

(3) BRUNNES, LXVI, p. 245.

un groupe naturel ? Ne peut-on légitimement prononcer à leur occasion ce mot prestigieux de « type », qui fait travailler bien des imaginations ? Si l'on veut. Mais quel est l'intérêt du rapprochement ? Quel rapport, quelle analogie entre l'insignifiante Thoune et la puissante Zurich, la capitale industrielle de la Suisse — entre Lucerne, la petite ville d'hôtels et d'étrangers, et Genève ? La position de ces villes parfaitement hétérogènes — ou, plus exactement, la particularité géographique qu'elles ont en commun, crée-t-elle une analogie de fonctions entre elles ? D'aucune façon. Or, ici encore, c'est la fonction qui importe avant tout ; c'est d'après la fonction qu'il convient de classer, de cataloguer les villes — comme les ports, tout à l'heure, et les routes — si l'on veut obtenir un classement réellement utile. Sinon, autant classer des types intellectuels en ratiocinant sur la longueur de nez ou la forme d'oreille des individus pris pour sujets d'étude.

Certes, la fonction peut réagir sur la forme, l'aspect, le plan des cités (1), mais la réciproque n'est jamais vraie. Et d'ailleurs, il faudrait encore s'entendre sur le premier point. Quand on nous dit : « Venise, Amsterdam, Danzig sont des villes bâties sur l'eau ou près de l'eau, et qui ont le caractère commun d'être des villes à canaux : elles méritent certes qu'on les groupe et qu'on les compare » (2), nous ne pouvons, évidemment, que souscrire à cette affirmation. Mais la comparaison qu'on nous propose de faire est-elle grosse de quoi que ce soit d'utile, ou simplement d'intéressant ? Villes bâties sur l'eau, ou près de l'eau, villes à canaux — et puis après ? que tirer de là ? Toute comparaison n'a pas de valeur en soi ; et grouper les rois de France en gras et maigres, en petits et grands, ce n'est pas contribuer très efficacement à faire connaître leur règne, ni leur caractère.

L'auteur que nous citons ajoute (3) : « Le grand avantage

(1) HASSERT, CLIV, *Das Stadtbild*, pp. 93-112.

(2) BRUNHES, LXVI, p. 246. — (3) *Ibid.*



de pareils groupements, reposant sur des qualités intrinsèques, — c'est qu'ils permettent de rapprocher de ces types parfaits et homogènes des portions, même restreintes, d'autres établissements urbains, portions qui participent de la même nature géographique ». Et de citer à l'appui, pêle-mêle, Hambourg, Bruges, Metz, et « Strasbourg, avec son petit coin *Klein Frankreich* » — entendez le quartier de tanneries et de moulins où l'Ill se divise en cinq bras et dont un quai, rappelant d'assez tristes souvenirs et aussi peu « nationaux » que possible, tire son nom de la mesure-hospice *Zum Franzäsel* (1). — Mais, en vérité, avec la meilleure volonté du monde, que peut-on trouver de « géographique » dans la ressemblance de ces divers quartiers de ville ? Qualifier de vénitien le quartier des moulins de Strasbourg, ce serait sans nul doute risquer une plaisanterie un peu forte. Si l'on veut dire que, à l'intérieur de notre aire de civilisation occidentale, les paysages urbains de « bord de l'eau » se ressemblent, en ce sens qu'ils comportent un ciel, des maisons et de l'eau, j'y souscris volontiers. Mais si l'on qualifie de « géographique » cette conquête de la science, j'avoue ne plus comprendre — ou alors, c'est que, « géographique » voulant tout dire, il faudrait savoir que cela ne veut rien dire.

Qu'on puisse rapprocher les uns des autres, à cause de leur aspect et de leur plantation spéciale, certains quartiers de certaines villes, cela va sans dire ; mais quel sera le fondement de semblables rapprochements ? Des considérations techniques de métier et de labeur humain. Ce qui se ressemble, à Metz, à Strasbourg, à Bar-le-Duc, dans vingt villes de l'Est, c'est la maison spéciale à vastes séchoirs qui est traditionnellement adaptée aux nécessités de cette industrie si universellement répandue jadis : la tannerie, qu'attirait l'eau dormante des « bièvres » urbaines. De sorte qu'on est bien amené à constater que, dans nos contrées, les hommes ont apporté à des problèmes

(1) SEYBOTH, *Strasbourg historique et pittoresque*, Strasbourg, 1894, in-f°, p. 581.



techniques analogues des solutions également analogues : problèmes d'architecture, c'est-à-dire d'utilisation du terrain, à la fois, et des matériaux, en vue de donner satisfaction à certains besoins industriels. Mais que fait là-dedans la géographie, si elle est et veut être une science ? Mystère.

En réalité, le véritable problème géographique de la ville, c'est Vidal de la Blache ici encore qui l'a posé, et résolu du même coup, le jour où il a écrit : « La nature prépare le site et l'homme l'organise pour lui permettre de répondre à ses désirs et à ses besoins (1) ». C'est l'évidence même. Mais il faut par surcroît, et dès le début, introduire une distinction supplémentaire.

« La nature prépare le site. » Formule intemporelle, si l'on peut dire, et par là suspecte à l'historien. Car elle peut permettre de confondre, comme le faisait le géographe que nous citions tout à l'heure, à propos des villes de lacs et des villes de canaux, ce qu'un historien, Camille Jullian, distingue excellemment lorsqu'il parle des deux éléments qui rendent compte de toute vie urbaine : l'élément de formation et l'élément d'agrandissement (2). Car, précisément, ce qui rend difficile à accepter et dépourvu de portée un rapprochement de villes comme celui que nous citions plus haut, c'est l'absence de toute distinction entre ces deux éléments. Que la situation particulière de Zurich, Lucerne, Thoun, Genève, à l'extrémité chacune d'un lac, à cheval sur l'émissaire de ce lac, ait joué un rôle dans la genèse, dans l'établissement primitif de ces quatre villes ; qu'elle ait été pour elles quatre un « élément de formation », la chose est fort possible. Et si elle est exacte, si une étude consciencieuse de l'origine et du développement de ces quatre cités la confirme, qu'il soit fort bon de la signaler,

(1) VIDAL, *XCIV*, p. 107.

(2) JULLIAN, *Rôle des Monuments dans la formation topographique des villes* (*Rev. des cours et conférences*, 22^e année, 1914, n^o 8, p. 729 sq.) — Cf. du même : *A propos de géographie urbaine* (*Rev. des Ét. anc.*, t. XXI, 1919, p. 112-114).



c'est de toute évidence. Mais, sans plus préciser, dire simplement après avoir allégué ces quatre villes : ainsi, « rien que par leur position, des villes peuvent appartenir déjà à un même type », non. Car il y a longtemps que la particularité physique dont il est question a dû céder la place, dans le développement des organismes considérés, à des facteurs de tout autre nature et infiniment plus importants : à des facteurs de croissance ou, comme dit Jullian, d'agrandissement.

II

LES VILLES-FORTERESSES.

Reprenons quelques faits et essayons de les grouper en utilisant cette distinction féconde. Et aussi, en ne perdant jamais de vue la considération nécessaire des fonctions urbaines. Car il y a évidemment des particularités topographiques qui se prêtent mieux que d'autres à certaines utilisations ; il y a, si l'on veut, des emplacements plus faciles à adapter que d'autres à l'une spécialement des diverses fonctions qu'accomplissent les villes.

Or, quand nous pensons à ces fonctions urbaines, nous avons tendance à songer tout d'abord à la fonction militaire de la cité. L'emblème de la ville, son signe, son symbole, n'est-ce pas précisément la couronne de remparts ? Mais aux murailles bâties de main d'homme, les points d'appui naturels ne font pas défaut. Ils sont multiples et variés.

Une montagne escarpée, une colline élevée aux flancs abrupts, un rocher dominant la plaine environnante — excellente base d'occupation pour une nation qui veut se donner une forteresse de refuge, un centre militaire, cela, qu'il s'agisse de l'Acropole d'Athènes, ou de l'Acrocorinthe, ou du mont Auxois, ou du plateau de Gergovie, ou du haut Beuvray supportant les ruines de Bibracte, ou de l'africaine Cirta. Un méandre ajoutant à



celui de la montagne l'obstacle d'un fossé infranchissable — site meilleur encore : tel celui qui a fait, depuis les temps celtiques et même, peut-être, avant, la fortune militaire de Besançon, l'antique *Vesontio*. Une île, excellent refuge, et facile à défendre — qu'il s'agisse de Tyr, ou de la Cité parisienne. Il est inutile de multiplier les exemples : ces faits ne sont point en discussion. Tout au plus pourrait-on noter qu'avec le temps, les villes qui sont uniquement des villes de défense se font de plus en plus rares ; mais il n'en faudrait point conclure que nos civilisations ne connaissent plus de villes-forteresse ; voici Langres, Toul, Verdun, Belfort dans l'Est de la France, qui continuent à jouer un rôle militaire presque immémorial aux frontières françaises. Mais ce qu'il importe de remarquer, par contre, c'est que, pour aucune de ces villes, il n'y a jamais eu de prédestination géographique.

Elles ne sont pas nées d'un rocher, d'une boucle de rivière, d'une ceinture d'eau ou de marais. Mais, essentiellement, d'une volonté humaine.

D'une part, un site favorable n'est pas indispensable à la création d'une forteresse, à la satisfaction du besoin de défense et de protection des sociétés humaines. Ce besoin étant, l'homme profite des avantages que peut lui fournir le terrain. S'il y a dans la région des « mottes » naturelles, ou des rochers, ou des collines, il les organise pour la défense ; s'il n'y en a pas... il s'en passe.

La muraille, la palissade du *plessis*, de la *ferté*, la levée avec son *vallum*, autant de moyens de défense qui tantôt s'ajoutent à ceux qu'offre un sol favorable, tantôt suppléent à l'absence de ces derniers.

Souvent, d'ailleurs, l'homme n'a pas le choix. Il a créé des villes, en temps de paix et de sécurité, pour le commerce et les échanges ; il les a donc établies en terrain découvert et salubre, bien ensoleillé, d'accès facile, abondant en matériaux de choix. La situation politique change. La guerre menace, et les inva-



sions (1). Vite, il faut défendre, protéger, fortifier les grosses cités marchandes qui sont néessanssouci, dans la plaine ouverte. Les abandonner, les reporter à un emplacement plus favorable ? Mais ce n'est pas toujours commode. On ne déplace pas un carrefour, un nœud de routes. Quand les invasions barbares menacent, quand la paix romaine décline, quand il faut fortifier rapidement les grosses villes commerciales qui se sont élevées au point de croisement de plusieurs voies romaines, on n'a ni le loisir, ni le moyen de les « déménager ». Ce n'est pas de leur plein gré que les habitants des villes littorales du Frioul et de la Vénétie ont fui Altinum, Padoue, Ravenne pour s'enfoncer dans la lagune tutélaire, en revenir presque au vieil abri de la palafitte préhistorique au milieu des terres aquatiques et malsaines, des boues, des roselières, sans moyens de construire. On ne déménage point Poitiers, assis au nœud de huit voies romaines ; ni Tours, au centre d'un réseau dont les fils aboutissent à Orléans, au Mans, à Nantes, à Poitiers et à Bourges. S'il y a tout près un emplacement favorable, on l'utilise : ainsi s'expliquent ces changements de nom, révélant des changements de prépondérance dans les quartiers, que signale Jullian et dont nous reparlerons un peu plus loin. Mais il n'y a pas toujours, tout près, semblable emplacement. On fortifie alors artificiellement. On s'ingénie contre la nature. Après tout, il y a bien des villes purement militaires, uniquement militaires d'origine et de dessein, en pays plat, qui n'ont jamais connu d'autres défenses que des murailles ou des fossés à la Vauban.

Et, pendant ce temps, les sites abondent qui seraient excellents pour la défense, et que l'homme a négligés ou du moins qui n'ont pas donné naissance à des villes. C'est ici que jouent les éléments de croissance, d'agrandissement dont parle Jullian, et qui sont bien loin d'être tous, d'être pour la plupart des éléments géographiques ou naturels. Le développement d'une

(1) Cf. par ex. BLANCHET, *Les enceintes romaines de la Gaule*, Paris, 1907, in-8°, p. 5.



agglomération urbaine, sa vie est conditionnée notamment par les conditions de la vie politique, par l'état des relations internationales aux diverses époques. Même s'il ne s'agit que d'un poste militaire. Une frontière se déplace, s'éloigne, se modifie par suite de quelque traité : aucune modification dans la topographie, aucune diminution des avantages matériels qu'offre le rocher de la citadelle, le fossé du fleuve pour la défense : et voilà cependant le site prédestiné qui ne peut même plus porter une simple bourgade. Qu'on songe aux villes ruinées et disparues, comme La Mothe qui pendant si longtemps incarna l'esprit de résistance des Lorrains, ou aux villes réduites aujourd'hui à l'état de musée d'architecture militaire : Semur-en-Auxois par exemple, ou Carcassonne : c'est la sécurité croissante, c'est le remaniement des frontières qui a retiré d'elles peu à peu la vie et l'animation. Mais, même aujourd'hui, des villes qui ne sont pas uniquement, certes, des villes militaires, et qui ont d'autres raisons d'être qu'une ceinture de forts ou qu'une forte garnison — un changement de frontière, la réintégration de l'Alsace dans l'unité française, ne leur fait-elle pas traverser une crise ? et les villes d'Alsace, surtout, ne se trouvent-elles pas aux prises avec des difficultés redoutables et qui ne viennent point d'elles, qui n'ont à aucun degré leur source en Alsace ?

III

ÉLÉMENTS DE FORMATION, ÉLÉMENTS DE CROISSANCE.

La création d'une cité militaire n'est, on le voit, simple qu'en apparence. Elle peut paraître telle, si on se borne à considérer l'élément de formation qu'est pour elle la hauteur ou le méandre ; elle cesse de l'être dès qu'on examine, à côté des éléments de formation, les éléments de croissance. Mais la même distinction se retrouve partout.

Beaucoup de villes, on le sait, reconnaissent comme pre-



mière origine une source. Le point de départ de Nîmes, par exemple, est tel ; c'est une source fameuse qui existe encore aujourd'hui, et que les anciens révéraient et adoraient, fidèles à l'enseignement de Pline l'Ancien qui déclare que « les sources font les villes et créent les divinités ». Très certainement, la source *Nemausus* a déterminé la naissance de Nîmes ; elle en a été vraiment la cause ; s'il n'y avait pas eu de source, la ville, sans nul doute, ne serait point née, car à quoi d'autre se serait-elle accrochée là-bas ? Cet exemple n'est pas isolé. Et la vieille vertu créatrice des eaux n'a point d'ailleurs disparu ; les eaux chaudes, guérisseuses de maladies, les eaux thermales n'expliquent-elles point la naissance de Bourbonne, de Luxeuil, d'Aix-la-Chapelle — comme, de nos jours, celle de Vichy, de Luchon, de Dax, etc. Mais Nîmes créée — je veux dire des maisons bâties autour de la source — ce n'est plus la source sans doute qui peut continuer à rendre compte de la suite de l'histoire. D'autres facteurs entrent en jeu, ceux qui ont précisément le pouvoir de faire d'une agglomération de quelques maisons, et qui peut végéter ainsi pendant des siècles, cet organisme plein de sève : une ville.

Parmi ces facteurs divers, au premier rang se place la possession d'un centre d'échanges. Souvent, la forteresse est en même temps un marché. Il arrive qu'à l'abri de ses murs, dans le vaste espace qu'elle circonscrit (l'enceinte de Bibracte avait 5 kilomètres de tour et 135 hectares de superficie ; celle de Gergovie, 4 kilomètres de tour, 75 hectares de superficie), s'installe un de ces champs de foire — en latin *forum*, en gaulois *magus* — qui ont laissé des traces nombreuses dans la toponymie de nos régions (1). Mais ce n'est ni la règle ni une obligation. A des époques où les marchés n'avaient qu'une existence momentanée (2), analogue à celles des foires ou des « pardons » d'aujourd'hui, il n'était point nécessaire de les abriter derrière

(1) JULIAN, CLXXII, t. II, 238. — (2) HUVELIN, CXLV, 9.



des fortifications permanentes, d'autant que toute une série d'institutions spéciales (1) pourvoyait généralement, chez tous les peuples, à la sécurité des marchands au vieux sens du mot, c'est-à-dire des acheteurs et des vendeurs. Ajoutons que, primitivement, le marché consacré à la vente des denrées alimentaires est réservé spécialement aux femmes, à l'exclusion des hommes (2) ; ceux-ci ne participent à son activité qu'à partir du moment où, à côté des vivres, des objets de toute nature font leur apparition sur la place de vente ; car alors le marché commence à participer au commerce lointain, plus ou moins belliqueux et réservé aux hommes.

En tout cas, ouvertes ou fortifiées, beaucoup d'agglomérations sont nées, on s'en doute, des échanges commerciaux. C. Jullian en a étudié un certain nombre dans l'ancienne Gaule (3). Il remarque que ces localités se trouvaient assez volontiers situées près d'une frontière de cité, au contact de deux groupements à production différente. Tel était le cas de Nijon, près de Bourmont (*Noviomagus*), entre Lingons et Leuques ; de *Mosomagus*, le marché de la Meuse, aujourd'hui Mouzon, près de la frontière des Rèmes et des Trévires ; de *Tornomagus*, Tournon (dans l'Indre), à la limite des Turons, des Bituriges et des Pictons. Or il s'agit là de localités qui ont cessé de jouer un rôle important dans l'économie, et qui n'existent même plus comme villes ; preuve assez péremptoire, s'il en fallait une, qu'en l'absence de toute prédétermination, les hommes choisissent, des diverses localités qui peuvent servir de centres économiques, celles qui se trouvent adaptées, sans plus, à leurs besoins du moment. De même, à l'époque romaine, Tongres ; pendant l'époque carolingienne, Quentovic, Tiel et Durslede ont été les seuls centres commerciaux des Pays-Bas ; au début

(1) *Ibid.*, ch. XIII sq.

(2) LASCH, *Das Marktwesen auf den primitiven Kulturstufen* (*Ztschftf. Sozialwissensch.*, 1906).

(3) JULLIAN, *CLXXII*, t. II, 238.



du moyen âge seulement apparaissent Liège, Louvain, Malines, Anvers, Bruxelles, Bruges, Ypres et Gand (1).

C'est que l'intérêt qu'ont les hommes à fréquenter certains marchés varie avec l'état général de la civilisation, la nature et le mode de production des denrées et des objets manufacturés, l'état des voies de communication, des moyens de transport, surtout les conditions créées par la politique intérieure et la politique internationale. Presque tous ces facteurs dépendent de l'histoire plus encore que de la géographie; c'est par eux que s'exerce véritablement l'influence des sociétés sur les lieux. Or, les exemples abondent de marchés prenant, puis perdant de l'importance, sans qu'en eux-mêmes rien se soit modifié. Le déclin des foires de Champagne, la substitution des ports de l'Atlantique à ceux de la Méditerranée à la fin du xv^e, au début du xvi^e siècle; ultérieurement, la substitution de Cadix à Séville, du Havre à Rouen: autant d'illustrations de cette vérité banale. Inutile de se donner l'air de faire de grandes découvertes parce qu'on aura englobé dans une formule abstraite des faits qu'on n'est pas arrivé à coordonner réellement ni à présenter systématiquement: car on est ici en plein domaine de l'histoire.

Au reste, il est une catégorie de villes dont l'existence dépend plus étroitement encore de la circulation que les marchés. Nous voulons parler de celles qui doivent leur origine à ce que Jullian nomme des « épisodes routiers », des accidents ou des points marquants de la route: un gué, un pont, l'entrée d'un défilé ou d'une région forestière ou d'une contrée particulièrement difficile, le pied d'une grande montée, la première halte en plaine après une descente de montagnes, une croisée de routes aussi, un carrefour et, si l'on veut, un port; car après tout, un port, « c'est tout simplement une station, une limite d'étape d'une grande route; c'est l'endroit où finissent les

(1) PIRENNE, CLXI, p. 2-4 et p. 15.



routes de mer et où commencent les routes de terre; c'est le lieu de débarquement et de chargement, et je peux presque dire l'endroit de relai des navires ». Tous ces accidents de la route jouent assez fréquemment, les uns ou les autres, le rôle d'éléments de formation dans l'histoire des villes; mais l'important est surtout que tous jouent, normalement, le rôle d'éléments de croissance dans la même histoire.

Car c'est du fait des routes, d'abord, que les villes croissent ou décroissent; du fait des routes parfois qu'elles se déplacent; du fait des routes qu'elles deviennent des centres d'accumulation et de concentration des produits agricoles ou industriels de toute une région, ou encore des centres de distribution et de répartition de produits lointains et exotiques. Rien n'influe plus que l'histoire des routes sur les destinées des villes — qu'on trouve à leur première origine un épisode routier ou une source, un sanctuaire, une acropole.

D'ailleurs, même aujourd'hui, le pouvoir créateur des routes n'est pas éteint. On peut citer encore des agglomérations qui ont été créées directement par des voies de communication. Les petites villes qui se sont fondées à l'entrée et à la sortie des tunnels alpins; celles qui se sont formées aux nœuds principaux des voies ferrées, aux bifurcations, aux croisées de chemins de fer: des agglomérations comme Laroche, par exemple, ou Saint-Germain des Fossés, avec leur population toute spéciale d'hôteliers et d'employés de chemin de fer, toutes ces formations curieuses l'attestent amplement. Mais il faut noter que ces villes échappent à peu près complètement aux conditions géographiques normales. Les villes de tunnels n'occupent aucunement des sites comparables à ceux de ces « villes de cols » à qui les géographes ratzéliens attachent tant d'importance; ni les villes de « chemins de fer », les villes issues d'une grande gare, l'emplacement d'un relai ou d'un gîte d'étapes routier. L'agglomération naît comme elle peut, où elle peut, autour de la voie ferrée et du point de vie qu'elle crée parfois, de façon



artificielle, au mépris le plus absolu des conditions géographiquement favorables. Et il en va de même des villes industrielles.

On nous raconte que leur emplacement est déterminé par les ressources spéciales de la région. Mais, ici encore, un certain scepticisme n'est pas inutile. Des mines attirent un centre minier. Évidemment. Mais l'exploitation minière ne revêt jamais un caractère de permanence et d'immutabilité perpétuelle. Elle varie fréquemment, et pour des causes d'ordre économique ou politique qui relèvent beaucoup plus de l'état général de la civilisation que des conditions strictement géographiques. L'utilisation de la bauxite ou du spath-fluor est récente. Les minerais de fer oolithique intéressent de moins en moins les métallurgistes; les minerais phosphorés, naguère inutilisables, les intéressent de plus en plus. Autant de causes de transformation profonde pour certaines régions, et qui sont dues au développement des sciences, aux progrès de la technique industrielle, à l'apparition de nouveaux besoins : toutes causes qui n'ont rien de géographique. Rechercher les raisons d'être locales d'une industrie et des agglomérations qu'elle engendre : parfait; mais comment expliquer, par exemple, que Clermont-Ferrand doive son développement actuel à l'industrie du caoutchouc? La région voisine, cependant, fort mal desservie par les voies de communication terrestres et fluviales, ne possède aucune des matières premières que cette industrie utilise. Il s'agit d'une création absolument artificielle (1), due à l'énergie de quelques personnalités : et, ici encore, les conditions naturelles importent moins que l'utilisation par les hommes de possibilités dont la plupart ne sont même pas des possibilités d'origine géographique.

Faut-il parler maintenant des capitales politiques? des grands centres religieux? des cités intellectuelles? Certes, l'importance

(1) BATAILLON (L.), Clermont-Ferrand ville industrielle (*Action nationale*, 25 octobre 1920).



des voies de communication qu'elles commandent explique en partie le rôle et le développement des grandes capitales. Que l'emplacement occupé par Paris soit privilégié au point de vue des relations qu'il permet d'entretenir aisément avec le reste de la France, c'est un fait indéniable; que Berlin soit favorisé dans son essor par la situation qu'il possède au point de rencontre des grandes voies fluviales de l'Allemagne, c'en est un autre; mais le site d'une capitale n'explique jamais sa taille, ni sa permanence, ni même qu'elle soit devenue une capitale. Combien de villes, et même en Europe, sont devenues brusquement ou ont cessé d'être des capitales, pour des raisons historiques ou politiques sans lien aucun avec leur emplacement? Versailles n'a dû sa naissance qu'à un caprice royal, et ce ne sont pas les conditions géographiques qui ont dominé sa déchéance (1). En réalité, c'est l'État qui crée la capitale. Sa prospérité crée la prospérité, sa déchéance entraîne la déchéance de la ville qu'il a choisie comme « tête ». Et sur le développement de celle-ci, des événements historiques et politiques ont infiniment plus d'influence que les conditions physiques de leur établissement.

Quant aux centres intellectuels, ou religieux, faut-il rappeler que le nombre des étudiants, dans une Université déterminée d'Allemagne, varie avec l'arrivée ou le départ de tel ou tel savant? et si Kairouan et Tlemcen sont devenues de grandes villes, attirant à elles des milliers de pèlerins; si Lourdes a pris le développement que l'on sait, est-ce en vertu de je ne sais quelle prédestination physique? Mais ce sont peut-être les villes « touristiques » qui nous offriront des exemples de déterminisme géographique caractérisé? Qu'un voyageur doué d'influence mondaine, qu'un thérapeute intéressé, qu'un sportsman connu mette une station à la mode: voilà une ville qui naît, puis se développe et grandit, et s'enracine dans un sol

(1) FONCIN (M.), *Versailles, étude de géographie historique*, XI, t. XXVIII, 1919, p. 321 sq.



aussi peu favorable que possible, parfois, à l'éclosion d'une ville... Et on verra, dans des périodes troublées, le simple jeu des changes assurer la prospérité ou déterminer la ruine, de la station.

IV

L'HOMME ET LES POSSIBILITÉS URBAINES.

Le vrai, le seul problème géographique, c'est celui de l'utilisation des possibilités. Ici encore. Mais il est tellement complexe qu'il est évidemment vain de vouloir le résoudre à l'aide d'une formule simpliste ou d'une prétendue loi géographique. Ceci, c'est le grand mérite des monographies urbaines dont nous parlions en commençant, de l'avoir démontré. Une des plus frappantes et des plus typiques nous paraît être celle que, dans le *Recueil des Travaux de l'Institut de géographie alpine de Grenoble* (1), R. Blanchard a consacrée à la ville d'Annecy.

Annecy que sa situation, au contact de régions diverses mais peu étendues et au débouché d'une cluse étroite, tortueuse, semée d'obstacles, ne prédestinait que médiocrement à des destins durables, n'occupe pas un emplacement simple. Son site est formé par la réunion d'un certain nombre d'éléments différents.

Une croupe rocheuse, le Semnoz, dominant le lac et toute la contrée environnante, est propre à la défense. Un coteau, celui d'Annecy-le-Vieux, au sol fertile et placé pour ainsi dire en espalier face au midi, est propre à la culture. Le bord du lac est dangereux à cause des crues, instable, insalubre ; mais il fournit du poisson ; il permet des relations faciles et étendues par eau ; il a sa valeur défensive. Une plaine sans obstacle, sèche, de sol léger, la plaine des Fins, est propice à la circula-

(1) T. IV, 1916, fasc. IV.



tion, à la culture et au peuplement. Enfin, une rivière aux eaux régulières, au débit presque constant, présente de grandes facilités pour l'industrie.

Tous ces éléments constitutifs du site d'Annecy ont leurs avantages ; tous ont leurs inconvénients. Aucun n'offre en lui-même un intérêt assez puissant pour avoir été capable de fixer définitivement et exclusivement un organisme urbain. Aussi constate-t-on qu'entre ces divers éléments la ville a pour ainsi dire nomadisé, qu'elle s'est déplacée de l'un à l'autre, fixée un moment par les qualités particulières d'un de ces éléments, attirée le moment d'après par les qualités différentes d'un autre, passant du lac aux Fins, des Fins au coteau d'Annecy-le-Vieux, sautant du coteau au Semnoz, redescendant aux bords du Thion, errant pour ainsi dire à travers les attraits de son site complexe selon les nécessités de l'heure, c'est-à-dire selon les nécessités de son histoire. Mais chaque fois, ce qui se créait, c'était un organisme étriqué, médiocre, mal fixé. Il faut en venir à la ville strictement contemporaine pour voir, dans ce site si complexe, se développer un organisme urbain qui ne se contente plus, comme la série des « Annecy » antérieures, d'occuper et d'utiliser tel ou tel élément de son site, mais qui reprend possession de tous à la fois et en tire parti simultanément. Les bords du lac attirent par leur beauté ; la plaine des Fins, facile et ouverte, se couvre d'habitations commodes ; le coteau lointain d'Annecy-le-Vieux se revêt de villas et de maisons de campagne ; la croupe du Semnoz continue à fixer le centre de la ville ; enfin, le Thion est plus que jamais l'âme de la cité devenue industrielle. Ainsi, l'utilisation complète des ressources offertes par le site et la situation a enfin abouti à faire d'Annecy une cité agrandie, embellie, dont la prospérité, fondée sur des éléments variés, paraît maintenant capable de braver les coups du sort.

Monographie bien instructive et vraiment typique. Une remarque récente de Camille Jullian vient en appuyer les con-



clusions de la façon la plus opportune (1). Si les villes ou les localités ont assez fréquemment changé de nom, c'est le plus souvent, nous dit-il, parce que, par suite de déplacements ou de la population ou d'habitudes, tel quartier à nom distinct a pris la prépondérance sur tel autre pour désigner l'agglomération. *Lemincum* par exemple, n'est pas devenu Chambéry. *Lemincum* persiste. C'est Lemenc aujourd'hui, sur la hauteur, à droite — et Chambéry est en bas, à gauche sur la route; mais quand Chambéry, ayant gagné en importance, a dominé l'agglomération, le groupe urbain qui s'était formé dans la contrée — son nom lui aussia pris la prépondérance; il est devenu le nom commun du groupe. « Ne dites pas que Saint-Benoît a remplacé comme nom Fleury-sur-Loire; comme nom de l'ensemble, oui; mais Fleury existe toujours comme quartier de la commune qui a pris son nom au quartier voisin de Saint-Benoît (2). » En fait, rien d'intéressant à étudier comme la formation distincte et la concurrence de ces organismes actifs, de ces cellules travailleuses que sont les quartiers. Dans ses cours du Collège de France, Camille Jullian a donné l'exemple de semblables recherches (3), il y a quelques années déjà; après avoir étudié le mode de formation des villes françaises, puis analysé les organes qui leur permettent d'accomplir leurs diverses fonctions, il a tenté de mettre en lumière le rôle que jouent les monuments dans la formation, et dans la transformation aussi, des divers quartiers urbains. Sa remarque récente sur la concurrence des quartiers entre eux pour la maîtrise d'une ville nous paraît bien féconde; elle ouvre aux historiens, assurément, tout un nouveau champ de fouilles dans le passé des villes.

Nous disons : « aux historiens ». Ce n'est pas, certes, pour exclure aucune bonne volonté, ni pour susciter une de ces

(1) JULLIAN, *Rev. des Études anciennes*, t. XXII, 1920, p. 53. — (2) *Ibid.*

(3) JULLIAN, *Rôle des Monuments dans la formation topographique des villes* (*Rev. des cours et conférences*, 22^e année, mars 1914, n^o 8).



misérables querelles de boutique qui sont la honte, sinon des sciences, du moins trop souvent des savants. Mais c'est que, réellement, de semblables recherches cessent tellement de participer à la géographie qu'en lisant celles que des géographes qualifiés ont menées à bien sur certaines villes, on se prend parfois à penser qu'après tout, une certaine « géographie humaine » n'est peut-être pas autre chose qu'une histoire revivifiée dans ses sources, rajeunie dans ses méthodes et heureusement renouvelée dans ses sujets.

V

L'ACTION DES CONDITIONS NATURELLES SUR L'HOMME
S'ATTÉNUÉ-T-ELLE ?

Un exemple comme celui d'Annecy permet, notons-le en terminant, de poser utilement une question, assez oiseuse, mais traditionnelle. L'action des conditions naturelles sur l'homme va-t-elle s'atténuant ? A notre sens, répondre oui, répondre non, c'est toujours répondre en vain.

Certes, il est facile d'échafauder sur des faits épars deux thèses contradictoires d'avocat. Et, prenant le contre-pied de l'opinion la plus généralement admise, de démontrer par exemple que la civilisation contemporaine, mieux que les civilisations antérieures, se subordonne aux conditions que lui fait la nature dans les diverses parties du monde. En effet, le progrès ne dispense-t-il plus l'homme de contrarier la vocation agricole des régions qu'il occupe, d'y forcer le sol à produire, en dépit du climat, des fruits qu'il ne peut porter que par contrainte ? La ville, de nos jours, ne se soucie-t-elle pas, nous venons de le voir, d'occuper et d'utiliser au mieux de ses divers desseins tous les éléments de son site naturel ? La montagne, de son côté, ne voit-elle pas se renforcer sa vocation pastorale, l'homme n'étant plus obligé de s'ingénier à culti-

ver ses céréales, puisqu'il reçoit de l'extérieur le nécessaire? Il peut donc consacrer tous ses instants, tous ses soins à l'industrie pastorale. Ainsi les versants des vallées deviennent sur toute leur étendue d'immenses terrains de parcours jalonnés par les *remues* et les *montagnettes*. Comme le dit Ph. Arbos dans son étude sur le nomadisme pastoral : « Les progrès de la civilisation n'ont fait que servir le mode d'économie déterminé par les conditions naturelles ».

Ces faits, que l'on pourrait sans profit multiplier, rejoignent ceux que nous alléguions déjà lorsque nous signalions la tendance incontestable de notre civilisation à uniformiser (1). Ils se relieut également à tous ceux que nous fournit l'histoire récente de la colonisation économique, de la prise de possession des pays neufs. Là, l'homme tâtonne d'abord. Les adaptations ne sont point parfaites d'emblée. On ne sait pas choisir les sols, les expositions convenables. Des échecs se produisent : mais, petit à petit, la volonté de l'homme prévaut et son dessein se réalise. A quoi bon énumérer des exemples? Mieux vaut sans doute chercher à interpréter correctement tous ceux qui, spontanément, viennent à nos esprits.

— Faut-il conclure, en effet, de semblables faits, qu'ils témoignent de l'asservissement de l'homme à la nature? On n'hésite pas à le dire. Voici l'auteur d'une étude toute récente de géographie urbaine sur Marseille (2) : Il montre fort bien comment le site de la grande ville était dépourvu d'avantages réels. Un terrain très accidenté, assez profondément raviné par endroits; pas de plaine facile à occuper, sinon, au sud, dans une position tout à fait excentrique ; une série de buttes escarpées enserrant littéralement la fosse profonde du port ; pas d'eau ; un climat désagréable ; des pluies rares (560 millimètres), mal ré-

(1) Plus haut, p. 188.

(2) G. RAMBERT, *L'agglomération marseillaise, étude de géographie urbaine* (*La Vie urbaine*, 1919, n° 3).



parties (en cinquante-cinq jours); un mistral violent, desséchant en été, très froid en hiver; tout autour, un hémicycle de collines calcaires, fort arides, plongeant brusquement dans la mer vers l'ouest et offrant un gros obstacle aux voies de communication. En réalité, ce qui uniquement, exclusivement, a fixé là une cité, c'est le port, c'est le vieux Lacydon si admirablement typique. Rien qui, entre parenthèses, montre mieux l'importance, la valeur déterminante de ces éléments de formation dont nous parlions plus haut. De ces « germes de ville », pourrions-nous dire encore, comme nous disions auparavant des « germes d'États ». Le cas n'est pas isolé. R. Blanchard a montré comment Grenoble s'était établie dans son site, en dépit du climat, de la bise âpre et rude, des dangers fréquents de l'inondation, au seul point du Graisivaudan proche du confluent du Drac et où on pouvait passer à gué l'Isère; et Toulouse, par ailleurs, n'a-t-elle point bravé les crues terribles de la Garonne pour demeurer au point où six grandes routes viennent se croiser au bord du fleuve? Mais qu'elle conclusion pense-t-on que l'auteur tire de tous ces faits? Quel homme ne s'asservit jamais à la nature? qu'il la défie, qu'il l'affronte, qu'il en brave les rigueurs toutes les fois qu'un dessein proprement humain l'y pousse? Non. Le géographe que nous citons conclut: « L'homme a donc dû se plier aux lois naturelles (1) ». Sur quoi, constatant que Marseille a tout naturellement profité, pour s'étendre, des parties les plus faciles à construire, et qu'elle s'est « engagée dans toutes les dépressions qu'elle a rencontrées », il ajoute qu'il y a là, dans ce fait banal, dans cette vérité de bon sens, « un exemple remarquable de l'influence qu'exerce la nature sur l'homme ». Il est vrai que, les parties basses une fois occupées, il a fallu, l'agglomération marseillaise se développant de plus en plus, escalader les hauteurs et jucher, sur des collines jadis estimées inaccessibles à la

(1) P. 314.



bâtisse, de hautes maisons d'habitation modernes. Conclusion : on a là « un exemple également frappant de réaction humaine contre les forces de la nature » (1).

Saisit-on assez nettement, une fois de plus, les ravages qu'exerce tout ce dynamisme puéril, toute cette philosophie des « influences », toute cette hantise de la « nature » et de l'« homme » sur des esprits excellents du reste, sur des travailleurs dont le travail est, comme il arrive et comme c'est le cas précisément pour cette monographie, tout à fait précis, utile et digne d'éloges ? Il n'y a qu'une façon de sortir de ces controverses byzantines : est-ce la « nature » qui... ? n'est-ce pas plutôt l'« homme » qui... ? Concluons simplement : Le problème n'est pas : « la prise des conditions naturelles sur l'homme s'atténue-t-elle ? », ce qui n'est autre chose que le vieux problème des « influences », légué par les faiseurs de pronostications, et les théoriciens de l'astrologie, et les adeptes d'un naturisme obscur et primitif aux historiens, qui l'ont eux-mêmes légué aux géographes. Le problème est : « la prise de l'homme sur la terre s'aceroît-elle ? ». Et la réponse ne fait pas de doute.

Il n'y a pas que les Saint-Cyriens qui « s'instruisent pour vainere ». Le civilisé, grâce aux incessantes conquêtes de la science, grâce également aux incessants perfectionnements de son outillage technique, ne se contente plus d'agir sur la nature sournoisement en quelque sorte, comme ses ancêtres jadis par le feu, j'imagine, par les incendies de forêts et les grands brûlis d'herbe qui, de ce pauvre homme si dépourvu de moyens, faisaient un si redoutable agent de transformation du globe : mais des ravages énormes qu'il accomplissait, rien pour ainsi dire ne lui profitait ; et, proprement, il mettait le feu à la maison pour faire cuire son œuf... Le civilisé dirige l'exploitation de ce monde avec une maîtrise qui a cessé de

(1) P. 315.



l'étonner lui-même, mais qui, lorsqu'on y réfléchit un instant, est singulièrement troublante. Dire qu'il « s'asservit la nature », vaine formule. Il n'y a pas une « nature » toute faite, toute composée, qu'il accepte en bloc et qu'il plie, telle quelle, à ses volontés. Il dissocie. Il désagrège. Sans aucun souci, au contraire, de la « nature naturelle » si l'on peut dire, de la nature de chaque région, il acclimate telle culture, il proscriit telle plante, il bouleverse telle économie séculaire, et non pas une fois, mais dix fois, vingt fois en un demi-siècle, parce qu'il est mené lui-même par la grande meneuse, qui domine tout : par la grande industrie moderne de type capitaliste, qui demande des produits, des matières premières, des plantes, des animaux à broyer, à triturer, à transformer — inlassablement et sans trêve.

Et voilà en trente ans les révolutions successives de Ceylan : Ceylan, jadis, traditionnellement, séculairement l'île de la cannelle et des cardamomes, au grand pays des épices. Mais, la culture des épices ayant cessé d'être rémunératrice, Ceylan est devenue l'île du café. Mais, l'homme ayant établi la culture du café en grand au Brésil et cette culture y ayant pris une extension formidable, Ceylan a abandonné le café pour le thé. Mais des essais d'acclimatation de l'Hevea du Brésil s'étant poursuivis, après les tâtonnements obligatoires, ils ont donné des résultats excellents : et, le caoutchouc étant bien plus rémunérateur que le thé, Ceylan est devenue l'île du caoutchouc, tellement que la culture de l'Hevea a dû être presque abandonnée dans le pays précisément d'où il était venu à Ceylan, dans l'Amérique du Sud où les forêts du Pérou n'en produisent presque plus — tout comme elles cessent d'alimenter le monde en quinquina, depuis que le quinquina a conquis Java. Et ce n'est pas fini. Demain, peut-être, Ceylan sera l'île du coton ; et après-demain ?

Climat, dira-t-on, et sol. S'ils ne se prêtaient pas à ces cultures, elles seraient impossibles. — Irrigation, peut-on répondre ;

engrais naturels ou artificiels ; procédés savants de culture, de « forçage », de transport aussi... Évidemment, il y a des limites ; et on ne songe point à faire pousser des ananas au Groenland. Mais, à l'intérieur de chacune de ces grandes zones climato-botaniques que nous avons définies, il y a place pour cent cultures importantes qui, de par les conditions de terrain et de climat, sont également possibles, non pour l'« homme », cette agaçante abstraction, mais pour les industries modernes, dévoratrices de matières premières obtenues au plus bas prix possible, c'est-à-dire, toujours, en masse. Par quantités industrielles, comme on dit. Et pour des raisons qui n'ont plus rien de « naturel », mais qui sont purement d'ordre économique et financier. Car, dans les pays neufs sur lesquels le civilisé jette son dévolu, tout comme dans les vieux pays de son domaine propre, — ce qui domine de haut la répartition des cultures, quelle chimère de croire le plus souvent que ce sont les conditions « naturelles » de la production ! Dans telle contrée, au Nyassaland par exemple, signalé jadis par Ratzel, on voyait, au moment où il écrivait sa *Politische Geographie*, les cultures oléagineuses demeurer groupées dans les régions basses et proches de la mer, tandis que le café, le thé, l'indigo essaïmaient volontiers sur les plateaux, assez loin de la mer. Facilités du sol ? influence du climat ? En aucune façon. Frais de transport, uniquement. Le café, le thé, l'indigo, de valeur notable sous un volume médiocre, peuvent supporter un plus long trajet que les produits oléagineux, encombrants, de faible prix, et qui ne sont guère rémunérateurs qu'au voisinage des ports d'embarquement. Le gain. Le calcul du prix de revient. Voilà ce qui domine l'univers aujourd'hui, de plus en plus — et non pas la « nature ».

Mais étudier les conséquences de cette transformation, de cette révolution à la fois matérielle et morale, est-ce bien du ressort de la géographie ? Sans nul doute. Seulement, il faut s'entendre.



Aujourd'hui comme autrefois, l'homme, ses œuvres, les traces matérielles que laissent ses efforts sur le sol, tout cela ne cesse pas de faire partie intégrante de la physionomie géographique du globe. Comme le disait, il y a longtemps déjà, Vidal de la Blache, l'homme, « par les établissements qu'il fonde à la surface du sol, par l'action qu'il exerce sur les fleuves, sur les formes mêmes du relief, sur la flore, la faune et tout l'équilibre du monde vivant, appartient à la géographie ». Seulement, il y joue le rôle de cause, de plus en plus, et non d'effet.

Il se présente comme un être essentiellement doué d'initiative, si bien armé qu'il peut affronter les forces naturelles sans crainte, avec la certitude d'en venir à bout — et de percer l'isthme de Panama après celui de Suez, et de construire quand il lui plaira un tunnel sous la Manche, et de se délivrer par l'avion des contraintes que le terrain impose à la circulation des hommes ou des produits et, à plus forte raison, de transformer la Mésopotamie nigérienne en vaste région productrice de coton le jour où il y trouvera son intérêt industriel. Son intérêt, la seule règle pour cet égoïsme formidablement armé et de plus en plus étroit.

Ainsi, banni de la géographie comme patient, l'homme, le civilisé d'aujourd'hui, y réapparaît, en dominateur, au premier plan, comme agent.



CONCLUSION

LA TÂCHE PRÉSENTE. MÉTHODES BIOLOGIQUES, MÉTHODES GÉOGRAPHIQUES

A un livre tel que celui-ci, faut-il une longue conclusion ? Nous ne le pensons pas. Ce n'est pas un manuel, ni un tableau d'ensemble : une discussion critique simplement, c'est-à-dire une conclusion permanente. Et tout résumé serait redite vainc.

Sur un point, cependant, avant de quitter le lecteur, il n'est pas inutile que nous revenions pour écarter quelques objections possibles. Tout travail critique expose son auteur à deux soupçons. L'un, de créer le péril pour le plaisir de le dénoncer. L'autre, de n'apporter que négation stérile et déconcertante. Nous ne croyons avoir mérité ni l'un, ni l'autre de ces deux reproches.

*
* * *

Le déterminisme géographique, dira-t-on ? Mais quel est ce moulin à vent pris pour une armée ? Qui donc y croit ? qui donc en parle encore ? — Et les textes de s'aligner, corrects, irréprochables — tous portant condamnation d'un déterminisme aveugle et rigoureux. Sans doute. Mais songeons toujours, nous, à ce passage de Ratzel que nous citons presque au début de notre livre, de Ratzel qui n'est pas un petit débutant sans importance, de Ratzel qu'en France, tout récemment, certains géographes mettaient assez volontiers en avant pour des raisons que nous n'avons point d'ailleurs à rechercher ici. Il vaut la peine d'être reproduit une fois encore, ce texte sur le

sol qui, « toujours le même, et toujours situé au même point de l'espace, sert comme de support rigide aux aspirations changeantes des hommes ». C'est lui, continue Ratzel, qui « règle les destinées des peuples avec une aveugle brutalité » ; qui, lorsqu'il leur arrive « d'oublier ce substrat, leur fait sentir son empire et leur rappelle par de sérieux avertissements que toute la vie de l'État a ses racines dans la terre ». Et l'axiome final, qu'il ne faut point oublier : « Un peuple doit vivre sur le sol qu'il a reçu du sort ; il doit y mourir, en subir la loi. »

Certes, heureusement pour le parrain de l'anthropogéographie, son œuvre souvent précise et nourrie de faits fournit de quoi démentir d'aussi épaisses assertions. Par ailleurs, Ratzel à lui seul ne fait pas tout le printemps géographique. Et Vidal de la Blache, qui n'avait rien d'un monteur de théorie, mais savait réfléchir et traduire ses pensées avec une vigueur toute personnelle, a cent fois critiqué de pareilles extravagances, au sens plein du mot. Il n'en est pas moins vrai — nous l'avons dit aussi — non seulement qu'il subsiste de par le monde un assez beau contingent de ratzétiens et de néo-ratzéliens dont beaucoup, sous prétexte de corriger la pensée du maître, l'exagèrent, mais surtout, qu'à chaque instant les géographes les plus opposés à la conception d'un strict déterminisme géographique se laissent surprendre en flagrant délit de contradiction, tout au moins dans les termes : tant est forte l'attirance des vieilles routines, tant est dangereuse la survie des vieilles doctrines. D'autant plus forte et d'autant plus dangereuse qu'on ne se méfie nullement d'elles et qu'elles agissent sournoisement — comme des « influences »...

*
* *

Qu'on ne nous demande donc point par quelle contradiction, ayant défendu tout d'abord la géographie humaine contre les critiques de la morphologie sociale — ou, plus exactement,



ayant revendiqué pour elle le droit à une existence libre et indépendante, nous avons ensuite, dans tout le cours du livre, employé notre effort à la critiquer ? Le reproche ne porterait pas. Ce n'est pas à la géographie humaine en tant que telle, mais à une conception vicieuse et puéride de son rôle et de ses moyens propres, que sont allées — qu'ont voulu aller — nos critiques. Et presque toujours, on l'a vu, nous nous sommes appuyés en fait sur l'œuvre éminemment féconde d'un grand esprit qui n'a pas inventé, certes, l'anthropogéographie — qui l'a « inventée » du reste ? — mais qui, sans se laisser éblouir ni détourner par les à-peu-près ambitieux, les généralisations téméraires, les pauvretés déguisées en vérités philosophiques, toute la mauvaise défroque théorique d'un Ratzel oubliant trop souvent d'être, simplement, un bon observateur des faits et des réalités, a patiemment, modestement, sans bruit, édifié petit à petit, au cours de ses réflexions et de ses méditations personnelles, le plan de recherches d'une « géographie humaine » prudente, saine et féconde.

Ce ne sont ni ses disciples, ni ses collaborateurs, ni les héritiers de sa pensée, ni les continuateurs de son modeste et profitable labeur qui ont besoin qu'on les mette en garde contre des excès, des outrances, des simplifications à la fois puérides et dangereuses. Encore moins pensons-nous à ces quelques soi-disant géographes qui ont cru bon de dresser sur la place publique un échauffage hâtif et ambitieux, une immense baraque provisoire, sans fondations, sans charpente, toute pleine de vent et de fantômes, et bonne à impressionner les ignorants ou à séduire dangereusement les amateurs : ils savent bien ce qu'ils font. Nos conseils de prudence, nos objections, nos remarques critiques, c'est en songeant à tant d'esprits de bonne foi et, particulièrement, à tant d'historiens, héritiers conscients ou inconscients des vieux problèmes posés par leurs devanciers, que nous les formulons — à tous ceux qui, d'instinct, sans voir le péril ni soupçonner la difficulté, parlent encore d'« influences »



et, prenant çà et là, dans l'œuvre des géographes, un rapprochement brillant, une conjecture séduisante, s'empressent d'en tirer comme d'autant de vérités premières, des déductions et des conséquences positives pour leurs études d'histoire politique, ou littéraire, ou artistique, à la vieille mode éprouvée de Taine.

Un problème mal posé. Une méthode mal fixée. Trop peu d'études poussées à fond encore, trop peu de comparaisons possibles, trop peu de monographies vraiment exhaustives. Voilà ce qu'il fallait dire et redire, sans se laisser séduire par ces palais d'exposition en stuc qui encombrant le terrain et donnent le change aux simples.

*
* *
*

On ne le répétera jamais assez : la géographie n'a pas pour objet de rechercher des « influences » : celles de la Nature sur l'Homme, comme on dit, ou du Sol sur l'Histoire. Réveries. Ces mots à majuscule n'ont rien à voir avec un travail sérieux. Et, « influences », ce n'est pas un mot de la langue scientifique, mais de la langue astrologique. Qu'on le laisse donc, une bonne fois, aux astrologues et autres « sarlatans », comme disait le bon Bodin, qui d'ailleurs en était plein.

En fait, ou bien l'on piétinera sur place sans profit, en répétant des truismes promus à la dignité de lois par la grâce efficace de quelques mots abstraits ; et l'on démontrera, alternativement, ou que l'Homme est soumis à la Nature ou, inversement, que la Nature est soumise à l'Homme. Ou bien, résolument, on s'attaquera au vrai problème. C'est un problème de « rapports », et non pas d'« influences ». Rapports, mot sain, lui — sans lourd passé fumeux et plein d'obscurité : sans occultisme.

Quels rapports entretiennent les sociétés humaines d'aujourd'hui avec le milieu géographique présent ? Tel est le problème



fondamental — le seul — que se pose la géographie humaine.

Nous disons « le seul », non sans dessein. Car, assez généralement, on se croit obligé d'en distinguer deux. D'une part, dit-on, la géographie humaine a pour mission de montrer comment et dans quelle mesure l'homme est un agent géographique qui travaille et modifie la surface du globe, au même titre que l'eau, le vent ou le feu. Et, de l'autre, elle doit établir que les facteurs géographiques, le sol, le climat, jouent, dans la vie des sociétés humaines, un rôle tout à fait décisif et de première importance. Distinction byzantine en réalité — pure distinction d'école et qui ne mène à rien.

Pour agir sur le milieu, l'homme ne se place pas en dehors de ce milieu. Il n'échappe pas à sa prise au moment précis où il cherche à exercer la sienne sur lui. Et la nature qui agit sur l'homme d'autre part, la nature qui intervient dans l'existence des sociétés humaines pour la conditionner, ce n'est pas une nature vierge, indépendante de tout contact humain ; c'est une nature déjà profondément « agie », profondément modifiée et transformée par l'homme. Actions et réactions perpétuelles. La formule : « relations des sociétés et du milieu » vaut également pour les deux cas prétendus distincts. Car, dans ces relations, l'homme emprunte et restitue à la fois ; le milieu donne, mais reçoit aussi.

*
* *

Or, qui veut travailler utilement à l'étude des rapports du milieu et des sociétés humaines doit posséder sans doute et la connaissance approfondie de ce milieu, et l'intelligence exacte de la véritable nature et du caractère propre des sociétés humaines.

Connaissance approfondie du milieu géographique, mais cela va de soi, dira-t-on ? Non pas, et il faut y insister. Car il ne s'agit pas de cette sorte de connaissance quiète et béate,



que donne la lecture des traités et la fréquentation des manuels, même excellents. Nous entendons parler de la connaissance scientifique — avec tout ce qu'elle comporte de précaire à la fois et de passionné, d'incertain et d'ingénieux et d'ardent. Souvenons-nous que la géographie physique est née d'hier ; que c'est une discipline toute neuve et récente ; qu'elle est d'ailleurs dans la dépendance étroite de toute une série d'autres sciences qui elles-mêmes sont jeunes et chaque jour, patiemment, font des découvertes dans le champ qu'elles défrichent. Ce n'est pas dès lors d'une étude superficielle et de seconde main ; c'est d'une étude personnelle, minutieuse, attentive et directe du milieu, de ses divers éléments, de ses caractéristiques principales ou secondaires, que sortira, que peut seulement sortir un progrès décisif des études de géographie humaine.

Un immense travail est à accomplir. De recherche et de réflexion à la fois. Un travail de géographie physique tout d'abord : c'est de lui que tout dépend. Comment raisonner sur les relations qui peuvent exister entre tel fait de climat ou de relief et tel mode de groupement, d'activité des sociétés humaines, soit dans une région déterminée, soit dans le monde entier — si, d'une part, ce fait de climat, ce fait de relief n'a pas été soigneusement isolé, défini, étudié sous tous ses aspects, et non par des climatologues ou des géologues, mais par des géographes, et avec les méthodes propres de la géographie, et pour des fins nettement, précisément géographiques ? Or, ce travail d'investigation sur l'univers physique des géographes, il n'en est encore qu'à ses premiers débuts. Trente années de labeur utile, qu'est cela, quand on songe à l'immensité de l'œuvre à réaliser ? Par ailleurs, des contrées entières, d'énormes territoires continuent d'échapper à la prise de nos instruments de connaissance scientifique : pays sans laboratoires, sans stations météorologiques, sans voies d'accès faciles, sans cartes, et que commence à peine de recouvrir un mince réseau lacunaire de reconnaissances scientifiques et d'explorations. Et ce sont pré-



cisément les pays où, selon une théorie qui demande, nous l'avons vu, à être souvent interprétée, l'examen des rapports du milieu naturel et des sociétés humaines serait, d'un certain point de vue, le plus aisé et le plus profitable à la fois.

Le progrès scientifique, ici, ne peut naître des intuitions soudaines et merveilleuses d'un génie. Il ne peut être l'œuvre que d'une longue patience collective, cette autre forme, et non la moins profitable, du génie humain. Travailler et attendre : ici, comme ailleurs, c'est le seul programme possible.

*
* *

Quant à l'intelligence réelle de la véritable nature, du caractère, des aspects divers des sociétés humaines, ici encore il s'agit de s'entendre.

Il n'est pas question de doter les travailleurs désireux d'étudier les rapports des sociétés contemporaines et du milieu physique d'on ne sait quelle culture encyclopédique qui, leur bourrant le cerveau de notions apprises et mal digérées à l'école des ethnologues, des psychologues, des sociologues, des historiens, des moralistes, des philosophes même, les laisserait incapables de travail personnel, de recherches originales, partant fécondes. Se restreindre par ailleurs à déclarer qu'ils doivent de l'homme connaître uniquement ce qui peut intéresser les géographes, ces analystes du paysage, et qui des sociétés modernes n'ont à étudier, si l'on peut dire, que le « paysagique » : ce qui s'inscrit sur le sol par le fait de l'homme et de son activité physique ou autre, c'est encore tracer un programme chimérique, car il n'englobe pas seulement les faits de surface proprement dits que toute société présente à l'examen scientifique, mais encore les diverses traductions morphologiques ou géographiques possibles des faits humains de tout ordre, dans la mesure où, participant à l'étendue terrestre, ils sont susceptibles de représentation graphique.



Ce n'est pas d'encyclopédie qu'il s'agit, c'est d'esprit.

Entre les hommes et le milieu naturel, il y a l'idée, il y a toujours l'idée qui se glisse et s'interpose. Pas de faits humains qui soient des faits bruts. Jamais les faits naturels, d'autre part, n'exercent sur la vie des hommes une action purement mécanique, aveugle et empreinte de fatalité. Il faut le redire avec d'autant plus de persévérance que ceux-là mêmes qui le savent le mieux se laissent toujours reprendre par une sorte de « naturalisme » inconscient, dès qu'ils parlent de l'homme et des sociétés humaines et de leur activité à la surface du globe. On dirait souvent que, pour maints géographes, plus l'homme est proche de l'animalité, plus il est « géographique », comme si les plus hauts problèmes de la géographie humaine, ce n'était pas précisément l'action des sociétés les plus civilisées, les plus puissamment outillées, qui les pose devant nous. Il n'y a pas que les sociologues pour sacrifier, s'ils y sacrifient, au préjugé du « primitif » et du « sauvage ».

Ainsi, connaissance approfondie et de première main du milieu naturel; intelligence générale des conditions de développement des hommes : ce sont les deux bases fondamentales de toute géographie humaine sérieuse et efficace.

*
* *

Mais le problème de la géographie historique ne diffère nullement du problème général de toute géographie humaine. De la véritable géographie historique, s'entend : celle qui n'a rien à voir avec les nomenclatures et les énumérations de divisions et des circonscriptions administratives d'un Longnon par exemple, ou de tel autre érudit dont le travail — si recommandable qu'il puisse être par ses qualités intrinsèques — n'en usurpe pas moins le nom de géographie.

Quels rapports ont entretenus les sociétés humaines d'autrefois, aux diverses époques, dans les diverses contrées du



globe, avec le milieu géographique de leur temps, tel que nous pouvons tenter de le reconstituer? C'est le même problème que tout à l'heure, exactement, mais transposé du présent dans le passé. Il exige de ceux qui veulent travailler à lui donner des solutions, les unes partielles, les autres plus générales, les mêmes connaissances que nous venons de définir. En plus, naturellement, la science et la pratique des méthodes de recherche et d'investigation historique appropriées. Car c'est en partie à l'aide de textes et de documents qu'ils devront tenter de reconstituer le plus souvent les états de civilisation disparus dont ils rechercheront par ailleurs les liens et les relations avec des « paysages », des états de lieux et de climats modifiés depuis.

Ceux qui se livreront à semblable recherche, qu'ils soient étiquetés à l'origine géographes, ou historiens, ou même sociologues, voire « morphologues sociaux », peu importe. Mais ils devront partir dans tous les cas de l'état de choses présent, c'est-à-dire prendre leur appui, fortement, sur les conclusions de la géographie humaine; or, elles vaudront ce qu'auront valu elles-mêmes les études de la géographie physique, support indispensable et véritable ferment générateur de toute anthropogéographie sérieuse et digne de considération. Tant feront-elles de progrès, tant se multiplieront les analyses prudentes, méthodiques et serrées du « milieu », décomposé en ses éléments complexes, tant vaudront en définitive les conclusions de la géographie humaine et, par delà, de la géographie historique, cette simple espèce d'un genre singulièrement riche en extension et en compréhension.

En conclusion, une fois encore : travailler et savoir attendre. D'ailleurs, sous prétexte de prudence, ne rien s'interdire des hypothèses, même les plus hasardeuses en apparence, à condition qu'on les traite comme telles, scientifiquement. Il est très légitime, comme l'a fait par exemple Brückner récemment, de chercher si les oscillations du climat, de période,



semble-t-il, à peu près trentenaire, exercent ou non sur les déplacements de population en Europe et dans l'Amérique du Nord une influence exactement semblable, par l'intermédiaire des récoltes plus ou moins favorables selon que les étés sont plus ou moins humides et frais, ou au contraire chauds et secs. Il est illégitime, par contre, de magnifier l'hypothèse aussitôt, et de ratiociner avec éloquence, comme si l'humanité toute entière évoluait au rythme de l'hygromètre et du thermomètre. Ne rien exclure de parti pris, certes. Garder l'ouverture d'esprit, l'aptitude à accueillir les idées, à faire naître les rapprochements qui sied à une science jeune et qui veut vivre. Mais proscrire absolument ces généralisations ambitieuses, ces amplifications puérides, ces philosophies de la géographie rappelant, en plus vide encore et en plus vain, les pires « philosophies de l'histoire » d'antan, tout ce clinquant sans valcur, ces grandes machines déterministes, ces systèmes du monde où tout s'enchaîne à la mesure de petits esprits, bornés et sans vie, mais où rien ne s'explique.

*
* * *

Quand nous prêchons ainsi un changement radical de méthodes; quand nous demandons que, pour un long temps, désormais, soit close l'ère des « philosophies » frelatées, allons-nous dans ou contre le sens général des disciplines qui peuvent le mieux fournir exemple et donner appui à celle que nous voudrions voir se dégager des limbes?

Un coup d'œil sur l'évolution qui, depuis quelques années, semble se produire dans le domaine de la biologie nous fixera bien vite.

Là régnait sans partage, il n'y a pas bien longtemps, la vieille et glorieuse théorie classique de l'adaptation. Elle cherchait dans l'utilité l'explication des caractères qui semblent adapter un être vivant à une fonction, ou le rendre

capable de l'accomplir le cas échéant. Aux termes de cette théorie, on sait que l'état dans lequel se trouve actuellement un être vivant est le résultat fatal et mécanique de l'action sur cet être des agents extérieurs. C'était vrai pour Darwin, c'était vrai pour Lamarck, l'un faisant appel, comme principe d'explication, à la sélection naturelle, résultat forcé de la lutte pour l'existence; l'autre, au besoin; mais le résultat était le même et il n'y a pas lieu, de ce point de vue, de déclarer « toutes différentes » l'une de l'autre les deux doctrines, comme le faisait Cuénot. Car une même conception de la vie les animait toutes deux, cette conception mécaniste qui s'est montrée d'une si grande fécondité dans l'histoire des sciences, et qui a dû précisément cette fécondité à son simplisme excessif et à son étroitesse. Faire comme si les êtres vivants étaient dépourvus de cette spontanéité, de cette faculté de créer du nouveau dans un milieu demeurant sans changement, qui est proprement et précisément la vie : artifice commode. La science en usa largement — et les résultats furent féconds.

Seulement, après avoir fait, grâce à cette convention, un nombre considérable de découvertes, vint un moment où les savants sentirent la nécessité de faire quelque place, en biologie, à ce que M. Bergson, de son côté et à peu près en ce temps-là, nommait l'élan et la puissance créatrice de la vie. La théorie de la préadaptation de M. Cuénot fut, en biologie, une manifestation caractéristique de cet état d'esprit. Sous son couvert, ce qui reparaisait dans l'étude de la science, c'était un vitalisme qui ramenait avec lui, au grand scandale de tant de savants élevés dans une foi mécaniste aveugle et sans réserves, la notion féconde et nullement antiscientifique du hasard : cette notion à qui Henri Berr, dans son livre sur la Synthèse en Histoire, a fait justement la place que l'on sait.

Il faut choisir. Ou un être vivant, plus ou moins passif sous



l'action des forces naturelles de son milieu, et dont on peut dès lors, en mesurant le degré de résistance aux forces mesurables qui agissent sur lui, déterminer rigoureusement et donc prévoir aussi les réactions. Ou un être doué d'activité propre, capable de créer, de produire des effets nouveaux : et alors, plus de détermination au sens vrai du mot; des approximations tout simplement : des probabilités. On perd d'une part beaucoup de la belle certitude simpliste des explications mécanistes. On gagne de l'autre, comme le faisait jadis observer J.-P. Lafitte, une vue plus complexe, plus riche, mieux nuancée des phénomènes de la vie. C'est une balance à établir, un bilan à dresser — sans qu'il y ait lieu d'ailleurs de substituer une idole à une autre, de brûler impétueusement aujourd'hui ce qu'on adorait hier et de nier par exemple, gratuitement, qu'il puisse se produire des adaptations au sens traditionnel du mot, des spécialisations dues au modelage graduel par le milieu et le genre de vie. Seulement, le fait ne doit pas être eru *a priori*, ni déduit schématiquement de principes admis sans discussion aucune. Il doit être étudié en lui-même, vérifié soigneusement en dehors de tout système, par l'observation et l'expérimentation, sans intervention déformatrice d'aucune « philosophie de la Nature ».

*
* *

La théorie de la préadaptation fut, disions-nous, une des manifestations caractéristiques en biologie de cet état d'esprit nouveau. Mais en géographie, que son auteur en ait eu pleinement conscience ou non, la théorie des genres de vie, telle que Vidal de la Blache l'a formulée, ne fut-elle pas, elle aussi, la traduction appropriée de besoins intellectuels tout pareils ou, si l'on veut, pleinement analogues ?

Il n'y a pas que la biologie pour devoir sur elle-même opérer un vaste changement de méthode, et passer peu à peu de l'âge



métaphysique des systèmes généraux à l'âge des observations et des hypothèses vérifiées par l'expérience. A l'idée d'admettre qu'une part de hasard intervient dans le développement de la vie et que, par conséquent, le hasard soit objet de connaissance scientifique — que nul historien, nul géographe ne s'effraie et ne laisse paraître cette crainte assez risible qu'on voit volontiers manifester les ressortissants des « sciences morales » à l'égard de leurs confrères des sciences physiques et naturelles : celle de ne pas être de stricte observance. Des savants qualifiés, cette fois, les autorisent.

« La structure existe d'abord, écrit le biologiste américain Davenport, cité par Cuénot, et l'espèce cherche ou rencontre le milieu qui répond à sa constitution particulière. » L'homme existe d'abord, doit dire le géographe utilisant et interprétant la théorie des *Genres de vie* de Vidal de la Blache. Ses habitudes, ses caractères particuliers, son genre de vie ne sont pas la conséquence nécessaire du fait qu'il est placé dans tel ou tel milieu. Ce ne sont pas les produits du milieu, pour adopter cette formule brutale. Il les apporte avec lui, il les transporte avec lui. Ce sont les conséquences de sa nature propre. Il ne faut plus répéter aveuglément : « Telle région contraint nécessairement ses habitants à tel genre de vie ». Mais, sous l'action puissante d'habitudes organisées et systématiques, « creusant de plus en plus profondément leur ornière, s'imposant par la force acquise aux générations successives, imprimant leur marque sur les esprits et tournant dans un sens déterminé toutes les forces du progrès », la physionomie d'une contrée est capable de changer, de se transformer profondément. Elle résulte dans une large mesure de l'activité propre de ses habitants. Voilà une autre face de la réalité, et que la géographie n'a pas le droit de négliger.

Ni pour elle-même, qui sans cela tournerait à la routine stérile, à la psalmodie monotone des vieilles litanies ratzé-



liennes, ou des formules astrologiques héritées du plus lointain passé. Ni, ce qui nous justifie de le dire, de le répéter avec insistance, ni pour l'histoire dont les progrès sont solidaires des siens, étroitement, et qui en a besoin pour marcher à son tour.

Nous n'en sommes, dans la Genèse, qu'au jour où les ténèbres commencent à se séparer de la lumière. Une immense perspective de labeur s'étend pour nous, historiens et géographes, sur un avenir indéfini. Ce n'est pas l'heure de s'endormir dans l'admiration paresseuse et béate du pauvre petit système étriqué et stérile que quelques précurseurs, au prix d'un rude effort dont nous ne contesterons jamais la beauté et la valeur personnelle, ont édifié sur la base chétive d'un déterminisme à moitié arrogant et à moitié honteux. Il y a autre chose et mieux à faire que de s'y attarder : à travailler. Contre l'esprit de généralisation prématurée, il y a longtemps que Vidal de la Blache l'a dit : le préservatif, c'est « de composer des études analytiques, des monographies où les rapports entre les conditions géographiques et les faits sociaux seront envisagés de près, sur un champ bien choisi et restreint ». Ce programme ne cesse pas d'être excellent. Il ne reste qu'à s'en inspirer.



BIBLIOGRAPHIE

N. B. — On n'a prétendu donner ci-dessous une bibliographie complète ni des relations infiniment variées que les sociétés humaines entretiennent avec le milieu géographique, ni même des principales questions qui ont été soulevées dans le présent livre. Notre liste contient seulement l'indication précise des principaux ouvrages ou articles qui permettent le mieux d'amorcer l'étude de ces questions ou que nous avons été amenés à citer plus particulièrement. Cet ouvrage se prêtait moins peut-être qu'aucun autre de la série à la rédaction d'une bibliographie méthodique, même sommaire. Par contre, nous nous sommes efforcé d'apporter au lecteur un choix de livres aussi varié que possible.

A. — ATLAS

- | | |
|--|------|
| BERGHAUS (H.), <i>Physikalischer Atlas</i> , 1 ^{re} éd., Gotha, 1819-52, 6 fasc. in-folio. — N ^{le} éd., Gotha, 1887-1892, 7 fasc. in-folio : a) <i>Geologie</i> , par BERGHAUS; b) <i>Hydrographie</i> , par le même; c) <i>Meteorologie</i> , par HANN; d) <i>Erdmagnetismus</i> , par NEUMAYER; e) <i>Pflanzenverbreitung</i> , par DRUDE; f) <i>Tierverbreitung</i> , par MARSHALL; g) <i>Völkerkunde</i> , par GERLAND..... | I |
| BARTHOLOMEW (J. G.), <i>Physical Atlas</i> . Vol. III, <i>Atlas of meteorology</i> , par BARTHOLOMEW et HERBERTSON. Edimbourg, s. d. [1899], in-folio. — Vol. V, <i>Atlas of Zoogeography</i> , par BARTHOLOMEW, CLARKE et GRIMSHAW. Edimbourg, 1911, in-folio..... | II |
| STIELER (A.), <i>Hand-Atlas</i> , 9 ^e éd., Gotha, 1905, in folio [10 ^e éd. (Hundertjahrausgabe, 1821-1921) en cours]..... | III |
| VIDAL DE LA BLACHE (P.), <i>Atlas général, historique et géographique</i> . Dern. éd., remaniée, Paris, 1921, in-folio..... | IV |
| KIEPERT (H.), <i>Atlas Antiquus</i> , Zwölf Karten zur alten Geschichte, 6 ^e éd., Berlin, 1876, in-folio..... | V |
| SPRUNER (K. v.), <i>Hand-Atlas für die Geschichte des Mittelalters u. der neueren Zeit</i> , 3 ^e éd., avec texte de Th. MENKE, Gotha, 1880, in-folio..... | VI |
| DROYSEN (G.), <i>Allgemeiner historischer Hand-Atlas</i> . Bielefeld et Leipzig, 1880, in-folio..... | VII |
| SCHRADER (F.), <i>Atlas de géographie historique</i> , Paris, 1896, in-folio..... | VIII |



- POOLE (R. L.), *Historical Atlas of modern Europe from the decline of the Roman Empire*, Oxford, 1896-1902, in-4°. IX
 BARTHOLOMEW (J. G.), *Atlas of the World's Commerce*, Londres et Édimbourg, 1907, in-folio. X
 BARTHOLOMEW (J. G.), *Atlas of Economic Geography*, Londres, 1914, in-4. X^a

B. — REVUES ET PERIODIQUES

- Annales de géographie, Paris, depuis 1891 [avec fascicules distincts de Bibliographie géographique annuelle, publiés sous la direction de L. RAVENEAU, 1^{re} bibliographie, 1893; dernière parue, 1913-14; suite en préparation] XI
 La Géographie, Bulletin de la Société de Géographie de Paris, Paris, depuis 1900, in-8°. XII
 Petermann's Mitteilungen aus Justus Perthes Geographisches Anstalt, Gotha, depuis 1855, in-4°. Fascicules distincts, Ergänzungshefte, groupés en volumes, Ergänzungsbände (Band I, 1860-1861). XIII
 Geographische Zeitschrift, hrsg. von A. HETTNER, Leipzig, depuis 1895, in-8°. XIV
 The Geographical Journal, including the Proceedings of the R. Geogr. Society, Londres, depuis 1893, in-8°. XV
 L'Anthropologie, Paris, depuis 1890, in-8°. XVI
 L'Année sociologique, Paris, depuis 1896, in-8°. XVII
 Revue de Synthèse historique, Paris, depuis 1900, in-8°. XVIII
 Scientia (Rivista di Scienza), Bologne, Londres, Paris, depuis 1907, in-8°. XIX

C. — QUESTIONS DE MÉTHODE

- BERR (H.), *La Synthèse en histoire*. Paris, 1911, in-8°. XX
 BERR (H.), *L'Histoire traditionnelle et la Synthèse historique*, Paris, 1921, in-16. XXI
 DURKHEIM (E.), *Règles de la méthode sociologique*, Paris, 7^e éd., 1919, in-16. XXII
 HAUSER (H.), *L'enseignement des Sciences sociales*, Paris, 1903, in-8°. XXIII
 MANTOUX (P.), *Histoire et Sociologie* (Rev. Synthèse, 1903). XXIV
 RAUH (F.), *De la méthode dans la psychologie des sentiments*, Paris, 1899, in-8°. XXV
 RAUH (F.), *Études de morale: la Patrie*. Paris, 1911, in-8°. XXVI
 SEIGNOBOS (Ch.), *La méthode historique appliquée aux Sciences sociales*, Paris, 1904, in-8°. XXVII
 SIMIAND (F.), *Méthode historique et Science sociale* (Rev. Synthèse, 1903). XXVIII
 VIDAL DE LA BLACHE (P.), *Le principe de la géographie générale* (Ann. de géogr., IV, 1895-1896). XXIX

VIDAL DE LA BLACHE, <i>Des divisions fondamentales du sol français</i> (en tête de: <i>La France</i> , 1 vol. du Cours de géographie de VIDAL DE LA BLACHE et C. d'ALMEIDA, Paris, 1897, in-12)....	XXX
VIDAL DE LA BLACHE, <i>Les conditions géographiques des faits sociaux</i> (Ann. de Géogr., XI, 1902).....	XXXI
VIDAL DE LA BLACHE, <i>La géographie humaine, ses rapports avec la géographie de la vie</i> (Rev. Synthèse, 1903, t. VII).....	XXXII
VIDAL DE LA BLACHE, <i>Les caractères distinctifs de la géographie</i> (Ann. de Géogr., XXII, 1913).....	XXXIII
GALLOIS (L.), <i>Régions naturelles et noms de pays</i> , Paris, 1907, in-8°.....	XXXIV

D. — LE PROBLÈME DU MILIEU : HISTORIQUE

HEIBERG (J. L.), <i>Théories antiques sur l'influence morale du climat</i> (Scientia, XXVIII, juin 1920).....	XXXV
BODIN (J.), <i>Les six livres de la République</i> , éd. revue, corrigée et augmentée de nouveau, Lyon, 1580, in-folio (l. V, ch. I, p. 461 sq.).....	XXXVI
CHAUVIRÉ (R.), <i>Jean Bodin, auteur de la République</i> : Paris, 1914, in-8°.....	XXXVII
DUBOS (J.-B., abbé), <i>Réflexions critiques sur la Poésie et la Peinture</i> [1719], Paris, 7 ^e éd., 1770, in-8°.....	XXXVIII
BRAUNSCWIG (M.), <i>L'abbé Dubos, rénovateur de la critique au XVIII^e siècle</i> , Paris, 1904, in-8° (Thèse Paris).....	XXXIX
MONTESQUIEU, <i>De l'Esprit des Loix</i> [1 ^{re} éd., Genève, 1748; utilisée, éd. de Londres, 1757].....	XL
DEDIEU (J.), <i>Montesquieu et la tradition politique anglaise en France: les sources anglaises de l'Esprit des Loix</i> , Paris, 1919, in-8° (Thèse Bordeaux).....	XLI
BUFFON, <i>Oeuvres choisies</i> , t. I, Paris, Didot, 1861, in-12.....	XLII
LAMARCK, <i>Philosophie zoologique</i> , Paris, 1809, 2 in-8° (réimpr., Paris, 1908, in-8°).....	XLIII
MICHELET (J.), <i>Histoire de France: Préface de 1869 et livre III, Tableau de la France</i>	XLIV
JULLIAN (Cam.), <i>Introduction au vol. d'Extraits des historiens français du XIX^e s.</i> , Paris, 6 ^e éd., 1910, in-18.....	XLV
TAINÉ (H.), <i>Histoire de la Littérature anglaise</i> , Paris, 1864, in-12.....	XLVI
TAINÉ (H.), <i>Philosophie de l'art</i> , Paris, 1881, 2 in-12.....	XLVII
LACOMBE (P.), <i>La psychologie des individus et des sociétés chez Taine, historien des littératures</i> , Paris, 1906, in-8°.....	XLVIII
LACOMBE (P.), <i>Taine historien et sociologue</i> , Paris, 1909, in-8°.....	XLIX
DARWIN (Ch.), <i>De l'origine des espèces</i> , trad. Barbier, Paris, 1876.....	L
BRUNETIÈRE (F.), <i>L'Évolution des genres dans l'histoire de la littérature. I. Évolution de la critique depuis la Renaissance jusqu'à nos jours</i> , Paris, 1890, in-16.....	LI
CUÉNOT (L.), <i>La genèse des espèces animales</i> , Paris, 2 ^e éd., 1921, in-8°.....	LII



E. — LE PROBLÈME DU MILIEU : DONNÉES PHYSIQUES ET ETHNIQUES

MARTONNE (E. de), <i>Traité de géographie physique</i> , Paris, 3 ^e édit., 1921.....	LIII
SUPAN (A.), <i>Grundzüge der physischen Erkunde</i> , Leipzig, 6 ^e éd., 1916.....	LIV
SUESS (E.), <i>La Face de la Terre</i> , trad. E. de MARGERIE, Paris, 1897-1901, 3 vol. in-8° en 7 fasc. (dont 1 de tables).....	LV
PENCK (A.), <i>Morphologie der Erdoberfläche</i> , Stuttgart, 1894, 2 in-8°.....	LVI
HANN (J.), <i>Handbuch der Klimatologie</i> , Leipzig, 3 ^e édit., 3 vol., 1908-1911.....	LVII
HANN (J. von), <i>Lehrbuch der Meteorologie</i> , Leipzig, 3 ^e édit. (p. p. Säring), 1915, in-8°.....	LVIII
DRUDE (O.), <i>Manuel de géographie botanique</i> , trad. Poirault, Paris, 1897, in-8°.....	LIX
SCHIMPER (A. F. W.), <i>Pflanzengeographie auf physiologischer Grundlage</i> , Iéna, 2 ^e édit., 1908.....	LX
QUATREFAGES (A. de), <i>Introduction à l'étude des races humaines</i> , Paris, 1887-1889, 2 vol. in-8°.....	LXI
DENIKER (J.), <i>Races et peuples de la Terre</i> , Paris, 1900, in-8°.....	LXII
PITTARD (E.), <i>Les Races et l'Histoire (Introduction ethnographique à l'histoire)</i> , Paris, 1922, in-8 [L'Évolution de l'humanité, n° 5].....	LXIII
GUMPLowicz (L.), <i>La lutte des races</i> , trad. fr., Paris, 1895, in-8°.....	LXIV

F. — GÉOGRAPHIE HUMAINE ET GÉOGRAPHIE POLITIQUE

(OUVRAGES GÉNÉRAUX.)

BAGEHOT (W.), <i>Lois scientifiques du développement des nations</i> , trad. franç., Paris, 1885, in-8°.....	LXV
BRUNES (J.), <i>La géographie humaine</i> , Paris, 1910, in-8° [2 ^e édit., 1912].....	LXVI
BRUNES (J.), <i>La géographie de l'histoire</i> (Rev. de géogr. ann., t. VIII, 1914, fasc. I).....	LXVII
BRUNES et VALLAUX (C.), <i>La géographie de l'histoire, Géographie de la paix et de la guerre sur terre et sur mer</i> , Paris, 1921, in-8°.....	LXVIII
CHERUBIN (C.), <i>Flüsse als Grenzen von Staaten und Nationen in Mitteleuropa</i> , Inaug. Diss., Halle, 1897, in-8°.....	LXIX
CURZON OF KEDLESTON (Lord), <i>Frontiers</i> (The romanes lecture, 1907), Oxford, 1907, in-8°.....	LXX
HUCKEL, <i>La géographie de la circulation selon F. Ratzel</i> (Ann. de Géogr., XV, 1906 et XVI, 1907).....	LXXI
HUMBOLDT (A. de), <i>Cosmos, essai d'une description physique du monde</i> , trad. FAYE, Paris, 1855-1859, 4 in-8°.....	LXXII
HUMBOLDT (A. de), <i>Tableaux de la nature</i> , 3 ^e édit., Stuttgart, 1849.....	LXXII ^a



HUNTINGTON (E.), <i>Civilization and climate</i> , New-Haven, 1915, in-8°.....	LXXIII
JULIAN (G.), <i>L'ancienneté de l'idée de nation</i> (Rev. pol. et litt., janvier 1913).....	LXXIV
JUNGHAUS (O. E.), <i>Der Fluss in seiner Bedeutung als Grenze zwischen Kultur und Natur-Völkern</i> , Leipzig, 1899, in-8°....	LXXV
KRAEMER (H.), <i>Der Mensch u. die Erde</i> , Berlin-Leipzig, 1905-1913, 10 in-4°, trad. fr. par SCHALCK DE LA FAVERIE; <i>L'Univers et l'Humanité</i> , préf. d'E. PERRIER, Paris, s. d., 5 vol. grand in-8°.....	LXXVI-VII
KRETSCHMER (K.), <i>Historischen Geographie von Mitteleuropa</i> , Leipzig, 1904, in-8°.....	LXXVIII
LÉSPAGNOL (G.), <i>L'Évolution de la Terre et de l'Homme</i> , Paris, 1905, in-16.....	LXXIX
MEILLET (A.), <i>Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes</i> , Paris, 3 ^e édit., 1912, in-8°.....	LXXX
MEYER (Ed.), <i>Histoire de l'antiquité</i> , t. I, <i>Introduction à l'étude des Sociétés anciennes: Évolution des groupements humains</i> . trad. DAVID, Paris, 1912, in-8°.....	LXXXI
PENCK (A.), <i>Klima, Boden und Mensch</i> (Jahrb. f. Gesetzgebung, hrsg. v. G. Schmoller, 1907, p. 577 sq.).....	LXXXII
RATZEL (F.), <i>Anthropogeographie</i> , t. I, 3 ^e édit., Stuttgart, 1909. — T. II, 2 ^e édit., Stuttgart, 1912.....	LXXXIII
RATZEL, <i>Politische Geographie (Geographie der Staaten, des Verkehrs und Krieges)</i> , Munich et Berlin, 2 ^e édit., 1903.....	LXXXIV
RATZEL, <i>Kleine Schriften</i> (p. p. H. Helmot), 1906, 2 in-8°.....	LXXXV
RATZEL, <i>Le Sol, la Société, l'État</i> (Année sociol., 1898-1899)....	LXXXVI
RECLUS (E.), <i>Nouvelle Géographie universelle: la Terre et les Hommes</i> , Paris, 1875-1894, 49 in-4°.....	LXXXVII
RECLUS (E.), <i>La Terre</i> , 3 ^e édit., Paris, 1876, 2 vol. in-4°.....	LXXXVII *
RECLUS (E.), <i>L'Homme et la Terre</i> , Paris, Librairie Universelle, s. d., 6 in-4°.....	LXXXVIII
RITTE I (C.), <i>Géographie générale comparée</i> , trad. Buret et Deso, Paris, 1836, 4 in-8°.....	LXXXIX
SEMPLE (E., miss), <i>Influences of geographic environment</i> , Londres et New-York, 1911, in-8°.....	XC
SIEGFRIED (A.), <i>Tableau politique de la France de l'Ouest sous la 3^e République</i> , Paris, 1913, in-8°.....	XCI
SIEVERS (W.), <i>Allgemeine Länderkunde</i> , Leipzig et Vienne, 6 ^e édit. — <i>Europa</i> , p. PHILIPPSON, 2 ^e édit., 1906. — <i>Asien</i> , par SIEVERS, 1893. — <i>Afrika</i> , par HAHN, 2 ^e édit., 1901. — <i>Nord-Amerika</i> , par DECKERT, 3 ^e édit., 1913. — <i>Süd u. Mittel-Amerika</i> par SIEVERS, 3 ^e édit., 1914. — <i>Australien, Ozeanien u. Polarländer</i> , par SIEVERS et KUKENTHAL, 2 ^e édit., 1902....	XCII
VALLAUX (C.), <i>Géographie sociale: le Sol et l'État</i> , Paris, 1911, in-16.....	XCIII
VENDRYES (J.), <i>Le Langage (Introduction linguistique à l'His-toire)</i> , Paris, 1921, in-8° [<i>L'Évolution de l'Humanité</i> , n ^o 3]...	XCIV
VIDAL DE LA BLACHE (P.), <i>La Géographie politique d'après les écrits de M. Fr. Ratzel</i> (Ann. de Géogr., VII, 1898).....	XCv

VIDAL DE LA BLACHE (P.), <i>Les genres de vie dans la géographie humaine</i> (Ann. de Géogr., XX, 1911).....	XCVI
VIDAL DE LA BLACHE (P.), <i>La répartition des hommes sur le globe</i> (Ann. de Géogr., XXVI, 1917).....	XCVII
WOEIKOF (A.) <i>De l'influence de l'homme sur la terre</i> (Ann. de Géogr., X, 1901).....	XCVIII
WOEIKOF (A.), <i>Verteilung der Bevölkerung auf der Erde unter dem Einfluss der Naturverhältnisse und der menschl. Tätigkeit</i> (Peterm. Mit., LII, 1906, p. 241-251 et 205-270; 4 cartes, pl. 17-20).....	XCVIII ^a

G. — LES EXPLOITATIONS DE L'HOMME: VÉGÉTALES, ANIMALES ET MINÉRALES

BERNARD (A.), <i>Le Dry-Farming et ses applications dans l'Afrique du Nord</i> (Ann. de Géogr., XX, 1911). — Republié, avec remaniements, en tête de Widtsoe, CXXII.....	XCIX C
BILLARD (R.), <i>La vigne dans l'antiquité</i> , Lyon, 1913, gr. in-8°.	CI
BRUNES (J.), <i>L'irrigation... dans la Péninsule ibérique et dans l'Afrique du Nord</i> , Paris, 1902, in-8°.....	CII
CANDOLLE (A. de), <i>L'origine des plantes cultivées</i> , 2 ^e édit., Paris, 1896, in-8°.....	CIII
COSTANTIN, <i>Les végétaux et les milieux cosmiques</i> , Paris, 1898, in-8°.....	CIV
COSTANTIN, <i>Biologie de la végétation tropicale</i> (Ann. de Géogr., VII, 1898).....	CV
COSTANTIN, <i>La nature tropicale</i> , Paris, 1899, in-8°.....	CVI
DÉHÉRAIN (P.-P.), <i>Les plantes de grandeculture</i> , Paris, 1898, in-8°.	CVII
ENGELBRECHT (Th.-H.), <i>Die Landbauzonen der aussertropischen Länder</i> . Berlin, 1898-1899, 2 in-8°.....	CVIII
FISCHER (Th.), <i>Der Ölbaum, seine geographische Verbreitung, seine wirtschaftliche u. kulturhistorische Bedeutung</i> (Peterm. Mit., Erg. n° 147), Gotha, 1904, in-4°.....	CIX
FISCHER (Th.), <i>Die Dattelpalme, ihre geographische Verbreitung und kulturhistorische Bedeutung</i> (Peterm. Mit., Erg. n° 64), Gotha, 1881, in-4°.....	CX
GALLOIS (L.) et LEDERLIN, <i>La culture du coton dans le monde</i> (Ann. de géogr., VII, 1898).....	CXI
GATIN (C. L.), <i>Les palmiers</i> (Encycl. du D ^r Toulouse), Paris [s. d.], in-12.....	CXII
GIBAULT (G.), <i>Histoire des légumes</i> , Paris, 1912, in-8°.....	CXIII
HAHN (Ed.), <i>Demeter und Baubo (Versuch einer Theorie der Entstehung unseres Ackerbaus)</i> , Lübeck, 1896, in-8°.....	CXIV
HEHN (V.), <i>Kulturpflanzen und Haustiere in ihrem Uebergänge aus Asien nach Griechenland und Italien, sowie in das übrige Europa</i> , 8 ^e édit., par O. Schrader, Berlin, 1911, in-8°. — Cf. remarques critiques du même O. Schr., <i>Die Auschauungen V. Hehns von der Herkunft unseren Kulturpflanzen und Haustiere im Lichte neuerer Forschung</i> , Berlin, 1912, 47 p. in-8°.....	CXIV

- JORET (Ch.), *Les plantes dans l'antiquité et au moyen âge, histoire, usages, symbolisme. — I. Les plantes de l'Orient classique*, Paris, 1897, in-8°..... CXV
- RICHTHOFEN (F. v.), *Vorlesungen über allgemeine Siedlungs u. Verkehrsgeographie*, hrsg. von O. Schluter, Berlin, 1903, in-8°..... CXVI
- RISLER (E.), *Géologie agricole*, t. I, II, III, IV, Paris, 1884-1897, in-8°..... CXVII
- ROCHÉ (G.), *La culture des mers en Europe : pisciculture, pisciculture, ostréiculture*, Paris, 1898, in-8°..... CXVIII
- ROSCHER (W.), *Nationalökonomik des Ackerbaues u. der verwandten Urproduktionen*. 13^e édit., par H. Dade, Stuttgart et Berlin, 1903, in-8°..... CXIX
- SEMLER (II.), *Die tropische Agrikultur. Ein Handbuch für Pflanze und Kaufleute*, Wismar, 1866, 3 in-8°..... CXX
- SOMEREN BRAND (Van), *Les grandes cultures du monde, leur histoire, leur exploitation, leurs différents usages*, trad. du hollandais, par F. RODE, Paris, 1905, in-4°..... CXXI
- WIDTSOE (J. A.), *Le Dry-Farming*, trad. A.-M. BERNARD, Paris, 1912, in-16 (Préface d'Aug. BERNARD)..... CXXII
- WILDEMAN (E. de), *Les plantes tropicales de grande culture*, Bruxelles, 1902..... CXXIII
- WOEIKOF (A.), *La géographie de l'alimentation humaine* (La Géographie, XX, 1909)..... CXXIV
- WOEIKOF (A.), *L'étude des sols* (Ann. de Géogr., XVII, 1907). CXXV
- CAULLERY (M.), *Animaux domestiques et plantes cultivées* (Ann. de Géogr. VI, 1897)..... CXXVI
- GROFFIER (V.), *La production de la soie dans le monde* (Ann. de Géogr., IX, 1900)..... CXXVII
- HAHN (Ed.), *Die Haustiere und ihre Beziehungen zur Wirtschaft des Menschen; eine geographische Skizze*. Leipzig, 1896, in-8°..... CXXVIII
- HESSE (R.) und DOFLEIN (Fr.), *Tierbau u. Tierleben*, t. II, *Das Tier als Glied des Naturganzen*, Leipzig et Berlin, 1904, in-8°..... CXXIX
- KROPOTKINE (P.), *L'Entraide, un facteur de l'évolution* (trad. Bréal), Paris, 1906, in-16..... CXXX
- MULLER (R.), *Die geographische Verbreitung der Wirtschaftstiere mit besonderer Berücksichtigung der Tropenländer*, Leipzig, 1903, in-8°..... CXXXI
- LAUNAY (L. de), *L'or dans le monde*, Paris, 1907, in-18..... CXXXII
- LAUNAY (R.), *La conquête minérale*, Paris, 1908, in-18..... CXXXIII
- LOZÉ (Ed.), *Le charbon dans le monde* (Economiste français, 1904-1905)..... CXXXIV
- LOZÉ (Ed.), *Le minerai de fer dans le monde* (*Ibid.*, 1906)..... CXXXV
- LOZÉ (Ed.), *Le fer et l'acier dans le monde* (*Ibid.*, 1906-07)..... CXXXVI
- MENGEOT (A.), *Du pétrole et de sa distribution géographique dans le monde* (XVI^e Congrès Soc. franç. de géogr., Bordeaux, 1895)..... CXXXVII
- VILLAIN (G.), *Le fer, la houille et la métallurgie à la fin du XIX^e s.*, Paris, 1901, in-8°..... CXXXVIII
- ZIMMERMANN (M.), *Les foyers de production de l'or dans l'antiquité et au moyen âge* (Bull. Soc. géogr., Lyon, XX, 1905). CXXXIX

- BOURDEAU, *Histoire de l'habillement et de la parure*, Paris, 1904, in-8°..... CXL
- II. — CIRCULATION DES HOMMES ET DES PRODUITS : INSTALLATIONS HUMAINES
- ANDREE (K.), *Geographie des Welthandels*, hrsg. von Fr. Heiderich u. Rob. Sieger, Francfort, 1910-1913, 3 gr. in-8°..... CXLI
- BAULIG (H.), *Sur la distribution des moyens de circulation et de transport chez les indigènes de l'Amérique du Nord* (Ann. de Géogr., XVII, 1908)..... CXLII
- BÉDIER (J.), *Les légendes épiques, Recherches sur la formation des chansons de geste*, 2^e édit, Paris, 1914-1921, 4 in-8°..... CXLIII
- HUBER (F. C.), *Die geschichtliche Entwicklung des modernen Verkehrs*, Tubingen, 1893, in-8°..... CXLIV
- HUYELIN (P.), *Essai historique sur le droit des marchés et des foires*, Paris, 1897, in-8°..... CXLV
- ROUSIERS (P. de), *Les grands ports de France, leur rôle économique*, Paris, 1909, in-16..... CXLVI
- BERNARD (A.) et LACROIX (N.), *L'Évolution du nomadisme en Algérie* (Ann. de Géogr., XV, 1906)..... CXLVII
- FABRE (L.-A.), *L'exode montagnoux en France* (Bull. géogr. hist. et descript., 1908)..... CXLVIII
- GONNARD (R.), *L'Émigration européenne au XIX^e s.*, Paris, 1806. CXLIX
- LEROY-BAULIEU (P.), *De la colonisation chez les peuples modernes*, 6^e édit., Paris, 1908, 2 in-8°..... CL
- BLANCHARD (R.), *Grenoble, étude de géographie urbaine*, Paris, 1911, in-8°..... CLI
- BLANCHARD (R.), *Annecy, esquisse de géographie urbaine* (Rec. trav. Institut géogr. alpine, Grenoble, t. IV, 1916)..... CLII
- DUPUY (P.), *Le sol et la croissance de Paris* (Ann. de Géogr., IX, 1900)..... CLIII
- HASSERT (K.), *Die Staedte geographisch betrachtet* (vol. 163 de la coll. *Aus Natur und Geisteswelt*), Leipzig, 1907, in-16..... CLIV
- HETTNER (A.), *Die Lage der menschlichen Ansiedlungen* (Geogr. Ztsch., 1895)..... CLV
- HETTNER (A.), *Die wirtschaftlichen Typen der Ansiedlungen* (Geogr. Ztsch., 1902)..... CLVI
- LEVAINVILLE (J.), *Rouen, Étude d'une agglomération urbaine*, Paris, 1913, in-8°..... CLVII
- MASQUERAY (E.), *Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie*, Paris, 1886, in-8°..... CLVIII
- MEURIOT (P.), *Des agglomérations urbaines dans l'Europe contemporaine*, Paris, 1897, in-8°..... CLIX
- PASQUET (D.), *Le développement de Londres* (Ann. de Géogr., VII, 1898)..... CLX
- PIRENNE (H.), *Les anciennes démocraties des Pays-Bas*, Paris, 1910, in-18..... CLXI
- RATZEL (Fr.), *Die geographische Lage der grossen Städte* (dans: *Die Grosstadt*, Dresde, 1903, in-8°)..... CLXII

- MEITZEN (A.), *Siedelung und Agrarwesen der Westgermanen und Ostgermanen, der Kelten, Römer, Finnen und Slaven*, Berlin, 1895, 4 in-8°, atlas..... CLXIII
- Ministère de l'Instruction publique. Comité des travaux historiques. *Enquête sur les conditions de l'habitation en France, les Maisons types*, avec une introduction d'A. de Foville, Paris, 1894, in-8°..... CLXIV
- Ministère de l'Instruction publique. Comité des travaux historiques, t II, avec une étude de Flach (J.), *L'origine historique de l'habitation et des lieux habités en France*, Paris, 1899, in-8°..... CLXIV^a

I. — LES SOCIÉTÉS HUMAINES : MONOGRAPHIES

A. — PRÉHISTOIRE ET ANTIQUITÉ.

- ARDOIS DE JUBAINVILLE (H. D'), *Les premiers habitants de l'Europe*, 2^e édit., Paris, 1889-1894, 2 in-8°..... CLXV
- BÉRARD (V.), *Les Phéniciens et l'Odyssee*, Paris, 1902-1903, 2 in-4°..... CLXVI
- BOULE (M.), *Les hommes fossiles. Éléments de paléontologie humaine*, Paris, 1921, in-8°..... CLXVII
- BUCHER (K.), *Études d'histoire et d'économie politique*, trad. Hansay, Bruxelles et Paris, 1901, in-8°..... CLXVIII
- DAREMBERG (Ch.) et SAGLIO (Edm.), *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, t. IV, Paris, 1877 sq., in-folio..... CLXIX
- DÉCHELETTE (J.), *Manuel d'archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*, Paris, 1910-1912, 6 vol. in-8° (dont 2 d'appendices)..... CLXX
- FRAZER (J. G.), *Le Rameau d'or*, trad. STIEBEL et TOUTAIN (sur la 2^e édit.), Paris, 1910-1914, 3 vol. in-8°..... CLXXI
- JULLIAN (Cam.), *Histoire de la Gaule*, Paris, 1908-1920, 6 vol. in-8°..... CLXXII
- MELLET (A.), *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, Paris, 1913, in-16..... CLXXIII
- MORGAN (J. DE), *Les premières civilisations. Études sur la pré-histoire et l'histoire*. Paris, 1909, in-8°..... CLXXIV
- MORGAN (J. DE), *L'humanité préhistorique (L'Évolution de l'Humanité, 1^{re} section, t. II)*, Paris, 1921, in-16..... CLXXV

B. — AFRIQUE.

- BARTH (H.), *Reisen und Entdeckungen in Nord und Central Afrika [1849-1855]*, Gotha, 1857-1858, 5 vol. in-8°..... CLXXVI
- BERNARD (A.), *Le Maroc*, Paris, 1913, in-8°..... CLXXVII
- BURTON, *Voyage aux grands lacs de l'Afrique orientale*, trad. LOREAU, Paris, 1862, in-8°..... CLXXVII^a
- CHEVALIER (A.), *L'Afrique centrale française [1902-04]*, Paris, 1908, in-8° [récit de voyage de la mission Chari-Tchad]..... CLXXVIII
- CUREAU (D^r Ad.), *Les sociétés primitives de l'Afrique équatoriale*, Paris, 1912, in-18..... CLXXIX

- DECORSE (J.), *La chasse et l'agriculture au Soudan* (Anthropologie, 1905)..... CLXXX
- GAUTIER (E.), *La conquête du Sahara*, Paris, 1910 (2^e édit., 1919), in-16..... CLXXXI
- GAUTIER (E.), *Études sahariennes* (Ann. de Géogr., XVI, 1906). CLXXXI^a
- GAUTIER et CHUDEAU (R.), *Missions au Sahara*, t. I, *Sahara algérien*, par GAUTIER, Paris, 1908, in-8°; t. II, *Sahara soudanais*, par CHUDEAU, Paris, 1909, in-8°..... CLXXXI^b
- HUBERT (H.), *Mission scientifique au Dahomey*, Paris, 1906, in-8°..... CLXXXII
- HUBERT (H.), *Contribution à l'étude de la géographie physique du Dahomey*, Paris, 1908, in-8° (Thèse sciences, Paris)..... CLXXXII^a
- HUBERT (H.), *Mission scientifique au Soudan*, 1^{er} fascicule [météorologie], Paris, 1916, in-8°..... CLXXXII^b
- MENIAUD (J.), *Haut-Sénégal, Niger (Soudan français)*. Séries d'études publiées sous la direction de M. le gouverneur Clozel; 2^e série, *Géographie économique*, Paris, 1912, 2 in-8°..... CLXXXIII
- NACHTIGAL (G.), *Sahara et Soudan*, trad. GOURDANET, Paris, 1883, in-8°..... CLXXXIV
- SCHWEINFURTH (G.), *Au cœur de l'Afrique*, trad. TOREAU, Paris, 1870, 2 in-8°..... CLXXXV

C. — ASIE.

- CAHUN (L.), *Introduction à l'histoire de l'Asie*, Paris, 1896, in-8°..... CLXXXVI
- HEDIN (Sven), *Durch Asiens Wüsten*, Leipzig, 1899, 2 in-8°, trad. franç.: *Trois ans de lutte au désert d'Asie*, Paris, 1899. CLXXXVII^a
- HEDIN (Sven), *Im Herzen von Asien*, Leipzig, 1903, 2 in-8°.... CLXXXVII^b
- HEDIN (Sven), *Transhimalaya. Entdeckungen u. Abenteurer in Tibet*, Leipzig, 1909, 2 in-8°..... CLXXXVIII
- HUC, *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine pendant les années 1844, 1845 et 1846*, Paris, 1850, 2 in-8°. CLXXXIX
- LANDON (P.), *A Lhassa, la ville interdite*. Description du Tibet central et des coutumes de ses habitants, Paris, 1906, in-8° (trad. de l'anglais)..... CXC
- LEGRAS (J.), *En Sibérie*, Paris, 2^e édit., 1904, in-16..... CXCI
- LUNET DE LA JONQUIÈRE (E.), *Ethnographie du Tonkin septentrional*, Paris, 1906, in-8°..... CXCII
- MAITRE, *Les Jungles Moï*, Paris, 1912, in-8°..... CXCII^a
- PALLAS (P. S.), *Voyages en différentes provinces de l'Empire de Russie et dans l'Asie septentrionale*. trad. de l'allemand par GAUTHIER DE LA PEYRONIE. Nouv. édit., revue par LAMARCK et LANGLÈS, Paris, an II, 8 in-8°, 1 atlas gr. in-4°..... CXCIII
- RECLUS (E. et O.), *L'Empire du Milieu. Le climat, le sol, les races, la richesse de la Chine*, Paris, 1902, in-8°..... CXCIV
- RICHTOFEN (F. von), *China*, vol. I, *Introduction*, Berlin, 1877, in-4°; vol. II, *Nördliche China*, 1882, in-4°. — *Atlas von China*, I, *Nördliche China*, 1883, in-folio. — Vol. III, *Südliche China*, p. p. Tiessen, 1912, in-4°. — *Atlas von China*, II, *Südliche China*, par GROLL, in-folio, s. d. [1912?]...... CXCV

- SION (J.), *Le Tibet méridional* (Ann. de Géogr., XVI, 1907)..... CXCVI
 VIDAL DE LA BLACHE (P.), *Le peuple de l'Inde d'après la série des recensements* (Ann. de Géogr., XV, 1906)..... CXCVII
 WOËIKOF (A.), *Climat de la Sibérie orientale* (Ann. de Géogr., XII, 1898) CXCVIII
 WOËIKOF (A.), *Le Turkestan russe*, Paris, 1914, in-8°..... CXCVIII^a

D. — AMÉRIQUE.

- BEUCHAT (H.), *Manuel d'archéologie américaine*, Paris, 1912, in-8°..... CXXCIX
 BRIGHAM (A. P.), *Geographic influences in American history*, Boston, 1903, in-16..... CC
 LE COINTE (P.), *Le Bas-Amazone* (Ann. de Géogr., XII, 1903).. CCI
 LE COINTE (P.), *La Forêt amazonienne* (Bull. Soc. géogr. commerc., Paris, XXV, 1903)..... CCI^a
 CAPITAN (L.) et LORIN (H.), *Le travail en Amérique avant et après Colomb*, Paris, 1914, in-8°..... CCII
 MÉTIN (A.), *Étude sur la colonisation du Canada, La Colombie britannique*, Paris, 1907, in-8°..... CCIII
 SEMPLÉ (E. C.), *American history and its geographic conditions*, Boston et New-York, s. d. [1903], in-8°..... CCIV

E. — OCÉANIE, AUSTRALIE.

- COOK (J.), *Voyages dans l'hémisphère austral et autour du monde...* éerit par Jacques COOK, trad. de l'anglais, Paris, 1776-1778, 4 in-4°..... CCV
 FRASER (J. F.) *L'Australie. Comment se fait une nation*, adapt. FEUILLOY, 6^e édit., Paris, 1916, in-8°..... CCVI
 LESPACNOL (G.), *Sur le caractère désertique de l'Australie intérieure* (Ann. de Géogr., VII, 1898)..... CCVII
 PRIVAT-DESCHANEL (P.), *L'Australie pastorale* (La Géographie, XVIII, 1908)..... CCVIII
 QUATREFAGES (A. DE), *Les Polynésiens et leurs migrations*, Paris, 1866, in-4°..... CCIX
 RUSSIER (H.), *Le partage de l'Océanie*, Paris, 1905, in-8°..... CCX
 SION (J.), *Océanie et Indo-Chine: Notices bibliographiques* (Rev. de géogr. ann., t. I, 1906-1907, Paris, 1907, in-8°)..... CCXI
 SPENCER (B.) et GILLEN (F. J.), *The native tribes of Central Australia*, Londres, 1899, in-8°..... CCXII
 SPENCER (B.) et GILLEN (F. J.), *The northern tribes of Central Australia*, Londres, 1904, in-8°..... CCXIII

F. — SOCIÉTÉS POLAIRES.

- BYHAN (A.), *Die Polarvölker* (vol. 63 de la coll. *Wissenschaft und Bildung*, Leipzig, 1909, in-16)..... CCXIV
 MAUSS (M.) et BEUCHAT (H.), *Essai sur les variations saisonnières des sociétés eskimos. Étude de morphologie sociale* (Année sociol., XI, 1904-1905)..... CCXV

- NORDENSKJÖLD, *Le Monde polaire*, trad. PARMENTIER et ZIMMERMANN, Paris, 1913, in-8°..... CCXVI

G. — EUROPE ET FRANCE.

- BLANCHARD (R.), *La Flandre*, Lille, 1906, in-8°..... CCXVII
 BOYÉ (P.), *Les Hautes-Chaumes des Vosges*, Paris, 1903, in-8°..... CCXVIII
 BRIOT (F.), *Études sur l'Économie alpestre*, Paris-Nancy, 1896, in-8°..... CCXIX
 BRIOT (F.), *Nouvelles études*, Paris, 1907, in-8°..... CCXX
 BRUNHES (J.), *Géographie humaine de la France*, 1^{er} vol. (t. I de G. HANOTAUX, *Histoire de la nation française*), Paris, 1921, in-4°..... CCXXI
 BUREAU (P.), *Le paysan des fjords norvégiens*, Paris, 1906, in-8°..... CCXXII
 CUIJIC (J.), *La Péninsule balkanique: Géographie humaine*, Paris, 1918, in-8°..... CCXXIII
 DEMANGEON (A.), *La Picardie et les régions voisines*, Paris, 1905, in-8°..... CCXXIV
 LEVAINVILLE (J.), *Le Morvan, étude de géographie humaine*, Paris, 1909, in-8°..... CCXXV
 MANTOUX (P.), *La révolution industrielle en Angleterre au XVIII^e siècle. Essai sur les commencements de la grande industrie moderne en Angleterre*, Paris, 1906, in-8°..... CCXXVI
 MILIOUKOV (P.), *Essais sur l'histoire de la civilisation russe*, trad. DRAMAS et SOSKICE, Paris, 1901, in-8°..... CCXXVII
 RABOT (Ch.), *Aux fjords de Norvège et aux forêts de Suède*, Paris, 1906, in-8°..... CCXXVIII
 SION (J.), *Les paysans de la Normandie orientale, étude géographique*, Paris, 1909, in-8°..... CCXXIX
 SORRE (M.), *Les Pyrénées méditerranéennes, essai de géographie biologique*, Paris, 1913, in-8°..... CCXXX
 VALLAUX (C.), *La Basse-Bretagne, étude de géographie humaine*, Paris, 1907, in-8°..... CCXXXI
 VIDAL DE LA BLACHE (P.), *Tableau de la géographie de la France* (t. I de LAVISSE, *Histoire de France*), Paris, 3^e édit., 1908, in-4°..... CCXXXII

II. — EXPANSION MARITIME.

- HERRE (P.), *Der Kampf um d. Herrschaft im Mittelmeer*, Leipzig, 1909, in-8°..... CCXXXIII
 MAHAN (A. T.), *Influence de la puissance maritime dans l'histoire*, trad. BOISSE, Paris, s. d. [1899], in-8°..... CCXXXIV
 PHILIPPSON (A.), *Das Mittelmeergebiet, seine geographische und kulturelle Eigenart*, 2^e Auflage, Leipzig, 1907, in-8°..... CCXXXV
 SCHOTT (G.), *Géographie des Atlantischen Ozeans*, Hamburg, 1912, in-4°..... CCXXXVI
 VALLAUX (C.), *Géographie sociale. La Mer*, Paris, 1908, in-18..... CCXXXVII

INDEX

- ABYSSINIE* (V. *AMÉRIQUE*, 48, 118, 136, 137, 143, 149, 155, 157, 159, 160, 161, 163, 167, 188, 196, 198, 214, 215, 228, 231, 280, 293, 300, 310, 315, 318, 319, 379, 386, 393, 401, 432, 444, 459.
- ÉTHIOPIE*), 118, 231, 351.
- ADAMAOUA*, 232.
- Adaptation, 17, 124, 205, 445.
- AFRIQUE*, 65, 114, 119, 153, 155, 159, 160, 189, 196, 198, 208, 215, 221, 224, 293, 301, 302, 304, 305, 309, 315, 318, 321, 327, 331, 342, 346, 348, 351, 379, 401, 457, 458.
- AGASSIZ* (lac), 156.
- Agriculture, 290, 345, 355.
- Aïnos, 197, 198, 266.
- ALASKA*, 169, 187, 310.
- ALBANAIS*, 238, 254, 285.
- ALÉOUTIENNES* (îles), 122.
- ALÉSIA*, 404.
- ALFOLD*, 283, 350.
- ALGÉRIE*, 128, 191, 328, 332.
- ALGONQUINS*, 307.
- ALLEMAGNE*, 118, 133, 184, 280, 424.
- ALMEIDA* (d'), 210.
- ALPES*, 213, 215, 227, 230, 357, 385, 387, 394, 403.
- ALSACE - LORRAINE*, 280, 359, 367, 418.
- Altos*, 231.
- AMAZONE*, 152, 218, 222, 386.
- AMÉRIQUE*, 48, 118, 136, 137, 143, 149, 155, 157, 159, 160, 161, 163, 167, 188, 196, 198, 214, 215, 228, 231, 280, 293, 300, 310, 315, 318, 319, 379, 386, 393, 401, 432, 444, 459.
- AMPÈRE (J.-J.), 71.
- ANAHUAC*, 231.
- ANDAMAN*, 310.
- ANDES*, 170, 231.
- ANDORRE*, 190, 233, 236, 238.
- ANGLETERRE*, 70, 78, 113, 211, 213, 247, 271, 277, 313, 359.
- Animaux domestiques, 245, 273, 281, 314, 330.
- ANNECY*, 246, 425.
- ANOU*, 272.
- Anthropogéographie*, 22, 29, 33, 41, 44, 60, 61, 99.
- Anthropologie*, 27, 118.
- ANTILLES*, 305.
- ANVILLE* (d'), 63.
- APENNIN*, 242, 285, 362, 403.
- APPALACHES*, 238.
- Appui (points d'), 203, 240.
- ARABES*, 118, 164, 331, 333, 338, 345.
- ARABIE*, 106, 353.
- ARAD*, 246, 266, 267.
- ARBOS*, 281, 429.
- ARBUTHNOT* (J.), 108, 111.
- ARDENNES*, 277, 367.
- ARGENTINE*, 155, 231.
- ARISTOTE*, 2, 111.
- ARIZONA*, 47.
- Art, 328, 329, 403.
- ARUNTA*, 45, 47.
- ASIE*, 114, 148, 192, 193, 198, 215, 228, 274, 293, 305, 318, 319, 322, 325, 340, 343, 379, 458, 459.
- Assada, 396, 398.
- Assyriens, 315.
- ATLANTIQUE*, 212, 214, 264, 393, 421.
- AUSTRALASIE*, 152.
- AUSTRALIE*, 45, 48, 97, 146, 153, 155, 229, 278, 300, 306, 307, 401, 459.
- AUTRICHE*, 114, 184.
- BABENGA*, 301, 302, 305.
- BABYLONIE*, 294.
- BALKANS*, 282, 285, 368.
- BALTIQUE*, 214, 313.
- BAMBARAS*, 350, 351.
- BANDAS*, 223.
- BANDJAS*, 224.
- BANGHI*, 224.
- Barbare, 194, 202.
- BAROTSE*, 122.
- BAROUX* (P.), 122, 123.
- BARTHOLOMEW*, 220, 449, 450.
- BASQUES*, 238.
- Bassins fluviaux, 67, 362.
- BATAILLON* (L.), 423.

- BATUA*, 302.
BAULIG, 137.
BEAUCE, 377.
BEAUMONT (É. de), 66.
BECHUANA, 307.
BÉDIER, 403, 404, 406, 456.
BÉDOUINS, 343, 353.
BELGIQUE, 184, 421.
BENGALE, 275.
BÉRARD (V.), 195, 266, 267, 392.
 Berbères, 164, 321, 336, 345, 400.
BERGHAUS, 61, 449.
BERGSON (H.), 445.
BERLIN, 424.
BERMUDES, 249.
BERNARD (A.), 321, 327, 328, 339, 341, 454, 456, 457.
BERR (H.), 38, 78, 85, 89, 94, 97, 128, 445, 450.
BERRY, 81.
BERSOT, 63.
BERTIN (A.), 220.
BERTRAND (A.), 404.
BESNIER, 192.
 Besoins, 194-202.
BEUCHAT, 29, 47, 194, 459.
BIBRACTE, 415, 419.
BIERMANN (Ch.), 281.
BIERMONT (P. de), 121.
BIGOUDENS, 123.
Biologie, 446, 447.
BLANCHARD (M.), 394.
BLANCHARD (R.), 23, 76, 81, 134, 191, 254, 425, 430, 456, 460.
BLANCHET, 417.
BOAS (F.), 48, 121.
BODIN, 2, 9, 13, 108, 110, 116, 118, 125, 127, 134, 165, 244, 262, 312, 438, 451.
 Bœuf, 317, 352.
BOHN, 124, 142, 246.
BOILEAU, 5, 8.
BOLIVIE, 170.
BONHOURS (le P.), 6.
BONNIER (G.), 142.
BOSCHIMANS, 301, 304, 305, 307.
 Botanique. V. Climato-botaniques (cadres).
BOUGLÉ (C.), 50, 200.
BOULE, 219, 457.
BOUTMY, 78.
BOYÉ, 367, 460.
BOYER DE PÉDRAN-DIÉ, 108.
BRAUNSCHVIG, 4, 9, 127, 451.
BRAY, 369.
BRÉSIL, 47, 154.
BRETAGNE, 23, 53, 54, 94, 123, 138, 250, 251, 259, 261, 263, 267, 269.
BRETTES (A.), 361.
BROY (J. DE), 220.
BRUCKNER, 443.
BRUEL, 302, 346, 348.
BRUGES, 397, 413.
BRUNETIÈRE, 4, 7, 12, 18, 451.
BRUNHES (J.), 22, 25, 34, 59, 90, 95, 119, 135, 146, 150, 170, 194, 236, 242, 244, 254, 287, 366, 411, 412, 452, 454, 460.
BRUTAILS, 233, 235.
BUACHE, 66, 362.
BUCHER (K.), 99, 293, 307, 457.
BUCKLE, 128.
BUFFON, 9, 10, 451.
BURET, 22.
BUTRON, 306, 309, 329, 457.
CAFRES, 323.
CAHUN (L.), 325, 336, 343, 458.
CALMETTE (J.), 362, 372.
CAMENA D'ALMEIDA, 65.
CAMEROUN, 119, 232.
CANADA, 149.
CANARIES, 266.
 Canaux, 279, 387, 412.
CAPCIR, 236.
 Capitalisme, 132.
CAPITAN, 208, 266, 347, 459.
CAPUS (G.), 148.
CARCASSONNE, 418.
CAROLINES (îles), 311, 340.
CARLIT, 236.
CARPATHES, 236, 368.
CARPATHOS, 270.
CATALOGNE, 237.
CAUCASE, 242.
CAULLERY, 142, 315, 316, 455.
CAUMONT (de), 66.
 Causses, 231.
CAVAILLÈS, 281, 368.
CELTES, 263, 379.
CÉRDAGNE, 191, 286.
CÉSAR, 363, 366, 393.
CEYLAN, 152, 266, 432.
CHAMBÉRY, 427.
 Chameau, 322.
CHAMPAULT, 19.
CHARDIN, 108.
CHARMASSE (de), 76.
 Chasse, 290, 291, 298, 308, 309.
CHAUMES, 367.
Circulation. V. Routes, 456.
CHAUVIRÉ, 3, 8, 108, 126, 451.
 Chemins de fer, 213, 215, 275, 279, 280, 395, 422.
 Cheval, 317.
CHEVALIER (A.), 159, 189, 220, 223, 309, 323, 325, 347, 457.
CHILI, 231.
CHINOIS, 19, 59, 133, 167, 188, 224, 274, 293, 329, 332, 344, 353, 354.
CHILIAHS, 2.
CHOVEAUX, (A.), 261.
CHUDEAU, 241, 325, 334, 335, 369, 458.
CHYPRE, 267.
 Circulation, 384, 410.
CLAERHOUT, 346.

- Clan, 51, 52, 183.
CLERMONT-FERRAND, 423.
 Climato-botaniques (cadrés), 151, 162, 203, 283.
Climats, 8, 21, 24, 98, 107, 162, 170, 432, 439.
CLOUZOT, 269.
 Cocotier, 196.
 Coléoptères, 18.
COLOMBIE, 154.
COMANCHES, 307.
 Commerce, 211, 215, 329, 390, 401.
 Commune, 49.
COMTE (A.), 117.
CONGO, 152, 218, 224, 302, 309.
COOK, 171, 247, 311, 312, 459.
COQUEBERT de MONTBRET, 66.
CORÉE, 69, 106, 391.
CORNEILLE, 5, 8.
CORSE, 106, 132, 245, 253, 254.
CORTIER, 400.
COSAQUES, 343.
COSTANTIN (J.), 26, 142, 218, 219, 246, 454.
 Côtes, 248, 263.
COURBET, 239.
COURNOT, 275.
COUSIN (V.), 7, 12, 13.
 Coutumes, 194, 202.
CRÈTE, 113, 208, 265.
 Crimes sexuels, 131.
CUBA, 265.
CUËNOT, 17, 124, 142, 246, 249, 256, 318, 319, 445, 447, 451.
CUIJIC, 254, 282, 285, 368, 460.
 Cultivateurs, 314, 356. V. Agriculture.
CUMBERLAND (trouée de), 238.
CUMONT (Fr.), 7.
CUREAU, 220, 224, 301, 307, 309, 346, 348, 457.
CURTIUS (E.), 14.
Cyprières, 159.
DAHOMÉY, 262, 364.
DAKOTA, 169.
DANUBE, 332.
DAREMBERG, 312, 457.
DARWIN, 17, 18, 117, 124, 246, 445, 451.
DAUPHINÉ, 238, 240, 388, 430.
DAUZAT, 373.
DAVENPORT, 447.
DAVID (M.), 179.
DAVIS, 26.
DÉCAN, 224.
DÉCHELETTE, 209, 298, 457.
DECORSE, 303, 305, 307, 346, 458.
DEDIEU, 5, 108, 111, 451.
DEMANGEON (A.), 23, 74, 75, 81, 85, 369, 374, 375, 394, 460.
DEMOLINS (E.), 19.
 Dendis, 364.
DENIKER, 201, 452.
 Densité de la population, 167, 169, 174.
DESCARTES (R.), 115.
DESOR, 22.
DIEHL, 241.
DINKAS, 351.
DNIEPER, 157.
 Domestication, 314-356. V. Animaux domestiques.
DON, 157.
DOUXAMI, 26.
DRURY, 195.
DUBOIS, 106, 253.
DUBOS (abbé), 4, 5, 126, 127, 239, 451.
DUFRENOY, 66.
 Dunes, 96.
DUPIN, 108.
DURKHEIM (É.), 27, 29, 39, 44, 50, 55, 58, 60, 61, 70, 88, 89, 98, 380, 450.
Économistes, 199, 297.
ÉDUENS, 393.
ÉGÉO-CRÉTOIS, 192, 193.
ÉGYPTE, 190, 208, 243, 316, 329, 369.
EHRENBERG (R.), 212.
EISENMANN, 215, 280, 394.
 Éléphant, 315, 351.
 Élevage, 290, 305, 322, 325.
ENGADINE, 238.
ENGELHORN, 22.
ENGELS, 90.
ÉQUATEUR — (ligne), 220. (État), 153.
ERRERA, 108.
ESKIMOS, 118, 134, 165, 187, 194, 198, 205, 306, 310, 317, 341.
ESPAGNE, 90, 113, 132, 184, 320, 327, 359, 391, 393, 403.
État, 28, 34, 48, 49, 52, 59, 64, 101, 104, 164, 183, 185, 288, 357, 383, 407, 410, 424.
 États (Loi des trois), 290.
ÉTATS-UNIS, 121, 229.
ÉTHIOPIE, 231.
Ethnographie, 27, 441.
EUPHRATE, 243, 332.
EUROPE, 193, 196, 252, 263, 282, 317, 320, 349, 391, 406, 444, 460.
EUROPÉENS, 208.
 Évolution, 80, 106.
 Exploitations, 454.
FALKLAND, 123, 245.
 Famille, 49, 52, 177, 179, 181, 184, 330, 381.
FAROE, 245.
FAUCONNET (P.), 44.
FAVRE (A.), 24.
FEBVRE (L.), 65, 128, 180, 185, 360, 367, 373, 378.
FEIST (S.), 186.
FÉLICE (R. de), 251.
FÉNELON, 6.
 Feu, 180.
FICAI, 131.
FINLANDE, 137.
FINNOISE (langue), 282.

- FLAHAULT (Ch.), 74.
 FLANDRE, 76, 81, 94,
 122, 123, 134, 191, 254.
 Fleuves 242, 363, 396
 (Cf. Bassins fluviaux).
 FLINT (R.), 108.
 FONCIN (M.), 424.
 FONTENELLE, 6, 127.
 Forêts, 137, 138, 154, 158,
 159, 161, 163, 189, 191,
 219, 222, 224, 369.
 Forteresses, 415, 418.
 FOVILLE (A. de), 96.
 FURNOL, 108.
 FRANCE, 54, 63, 70, 92,
 95, 128, 129, 130, 138,
 167, 184, 197, 209, 231,
 253, 257, 312, 317, 359,
 363, 366, 374, 375, 407,
 416, 424, 460.
 FRANGHE-COMTÉ, 180,
 183, 197, 367, 370, 378,
 395.
 FRAZER, 192, 195, 198,
 457.
 Frontières, 360, 384.
 FUÉGIENS, 306.
 FUSTEL DE COULAN-
 GES, 177, 183.
 GAILLARD, 316.
 GALIEN, 2, 3.
 GALLES, 54.
 GALLOIS (L.), 62, 65, 67,
 99, 362, 377, 454.
 GASCOGNE, 255.
 GAULE, 158, 185, 209,
 363, 366, 369, 378, 380,
 381, 387, 393, 409, 417,
 420.
 GAUTIER (É.-F.), 96,
 118, 173, 191, 224, 242,
 271, 278, 315, 331, 336,
 339, 342, 345, 350, 375,
 458.
Géographie
 — culinaire, 263.
 — économique, 98, 432,
 433.
 — historique, 359.
 — humaine, 21, 35, 43,
 79, 98, 146, 434, 437
 442, 452.
 — médicale, 170, 171.
 — physique, 98, 116.
 — politique 98, 357, 433,
 452.
 — religieuse, 263, 402, 406.
 — sociale, 98.
 — végétale, 140.
 GERMANIE, 158, 186,
 263, 366.
 GILLEN (L. J.), 45, 459.
 GILYAKS, 197.
 GIRARD (A.), 393.
 GIRARDIN, 236.
 GIRAUD-SOULAVIE, 65.
 Glaciales (contrées), 165.
 Glaciers, 137, 139.
 GRADMANN, 159.
 GRÈGE, 93, 118, 190, 192,
 208, 212, 253, 254, 267,
 270, 402.
 GROENLAND, 187, 194.
 GUATEMALA, 23, 318.
 GUETTARD, 65.
 GUINÉE, 69, 401.
 — (NOUVELLE), 277.
 GUIZOT, 12, 239.
 GUYOT (A.), 71, 72.
 GYANGTSE, 170.
 Habitation, 53, 55, 303,
 326. V. Maison.
 Hackbau, 320, 346.
 HAHN (D.), 142, 208,
 291, 293, 295, 318, 322,
 323, 325, 353, 454, 455.
 HALBWACHS (M.), 29, 44.
 HAMBOURG, 212.
 HANN, 154.
 HANSE, 214, 313.
 HASSERT, 411, 412, 456.
 HAUSER, 14, 92, 93, 450.
 HAUSRATH, 158.
 HÉBRIDES, 245.
 HEHN, 192, 454.
 HEIBERG, 2, 451.
 HELBIG, 312.
 HELMOLTZ, 332.
 HENNE AM RHYN (O.),
 106.
 HERBERTSON, 135. HERBETTE (F.), 274.
 HERBIN (P.-E.), 66.
 HERZÉGOVINE, 150.
 HIDATSU, 196.
 HIMALAYA, 170, 227,
 230, 242, 368.
 HIPPOCRATE, 2, 110.
 Histoire, 62, 64, 101, 106,
 438.
 HITIER, 355.
 HOGGAR, 273.
 HOLLANDAIS, 121.
 Homme, 20, 24, 105, 115,
 146; ch. III, 199, 202,
 203, 344, 378, 428, 431,
 434, 438, 447.
 V. Géog. humaine; po-
 pulation.
 HONGRIE, 157, 184,
 282, 349.
 HOTTENTOTS, 323.
 HOWITT, 46.
 HUBERT (H.), 262, 364,
 365, 456, 458.
 HUG, 326, 327, 458.
 HUCKEL (G.), 59, 102,
 452.
 HUDSON, 386.
 HUMBOLDT (A. de), 2,
 11, 22, 23, 61, 73, 74,
 152, 320, 388, 452.
 HUNS, 113, 320.
 HUNTINGTON, 135, 453.
 HUVELIN, 419, 456.
 Iles, 243, 283.
 INDE, 102, 144, 146, 149,
 153, 167, 197, 200, 224,
 315, 317, 354, 391, 408.
 INDO-CHINE, 197, 224.
 Industrie, 328, 329.
 Insularité. V. Iles.
 INSULINDE, 152, 196.
 IRAN, 350.
 Islam, 113, 114, 238, 335,
 336, 338, 405, 424.
 ISLANDE, 245.
 ISMAÉLITES, 329.
 ITALIE, 69, 93, 131, 191,
 211, 214, 281, 359, 387,
 394, 402, 403, 406, 410,

- JACOBI, 91.
 JACQUEMONT, 200.
 JAPON, 113, 167, 245, 247, 266, 293, 313, 353, 391.
 JAVA, 432.
 JOBARD (G.), 390.
 JORET (Ch.), 190, 455.
 JOUBIN, 256.
 JULLIAN (C.), 11, 12, 14, 64, 103, 185, 209, 263, 267, 269, 378, 404, 414, 415, 417, 419, 420, 421, 426, 427, 451, 452, 547.
 JURA, 227, 238, 242, 367.
 KARAKOROU, 170.
 KERGUELEN, 18.
 KIRGHIZ, 320, 326, 329, 336, 343, 350.
Kjökkenmæddings, 242, 308.
 KOHLBRUGGE, 121.
 KOURILES, 266.
 KRÉDAS, 323, 325.
 KRISCHTAFOWITSCH, 136.
 KROPOTKINE, 172.
 LABRADOR, 161, 228, 310.
 LA BRUYÈRE, 6.
 LACOMBE, 92, 114, 129, 451.
 LACROIX (N.), 321, 328, 339, 341, 456.
 Lacs, 251, 386-7, 411, 412, 425.
 — (grands), 386.
 LAFITTE (J.-P.), 446.
 LAGGER (de), 350.
 LAMARCK, 17, 117, 124, 246, 445, 451.
 LANDON (P.), 53, 458.
 Langage, 185, 187, 373.
 LANGEVIN (P.), 86.
 LANGUEDOC, 257, 258.
 LAPLACE, 86.
 LAPONS, 118, 205, 341.
 LAPPARENT (de), 26.
 LE BON (G.), 249.
 LESPAGNOL, 54, 97, 167, 227, 229, 453.
 LEVAINVILLE, 191, 377, 456, 460.
 LICHTENBERGER, 186.
Lidi, 210.
 LIMAGNE, 377.
 Littoralisme. V. Côtes.
 LITTRÉ, 2, 20.
 LIVINGSTONE, 386.
 Llanos, 158, 320.
 LOEB, 125.
 LONGNON, 359, 442.
 LORIN, 208, 266, 347.
 LOUISIANE, 159.
 LOURDES, 405, 426, 424.
 MACHAT (F.), 69.
 MADAGASCAR, 152, 155, 195, 224, 232, 277, 388.
 MADÈRE, 18, 247.
 MAILLEFER, 387.
 Maison, 73, 95, 277, 328.
 V. Habitation.
 MAÎTRE, 349, 458.
 MALABAR, 200.
 MALE, 403, 404.
 MALEBRANCHE, 5, 18.
 MALINKÉ, 309, 350, 351.
 MANDCHOUS, 336.
 MANTOUX (P.), 28, 100, 450, 460.
 MARC (L.), 189.
Maremmes, 285.
 Mariage, 47, 331.
 MARQUISES (Iles), 178.
 MARSEILLE, 429.
 MARTONNE (de), 236, 264, 281, 363, 452.
 MARX (K.), 90.
 MASAI, 198.
 MASCAREIGNES, 249.
 MATHEW, 149.
 MATHOREZ, 179.
 MAURES, 323, 324, 336.
 MAURICE, 18.
 MAUSS (M.), 29, 41, 444, 58, 78, 89, 459.
 MECQUE (LA), 405.
 MÉDITERRANÉE, 191, 192, 212, 213, 253, 264, 268, 389, 391, 393, 401, 408, 409, 421.
 MEHEDINTI (S.), 65, 69, 163.
 MEILLET (A.), 185-6, 453, 457.
 MEITZEN, 55, 457.
 MÉLANÉSIENS, 120, 260, 306.
 MÈNIAUD, 196, 307, 309, 316, 325, 347, 349, 350, 400, 401, 458.
 MÉSOPOTAMIE, 243, 390.
 Météorologie, 169.
 Méthodes, 39, 106, 435, 448.
 MEUSE, 277, 420.
 MEXIQUE, 155, 208, 318, 347.
 MEXIQUE (NOUVEAU) 47, 232.
 MEYER (E.), 179, 182, 183, 381, 453.
 MICHELET (J.), 12, 16, 63, 64, 200, 451.
 MICRONÉSIE, 311, 340.
 Milieu, 1, 20, 21, 33, 34, 55, 101, 106, 439, 443, 451, 452.
 MILIOUKOF, 102, 210, 460.
 MISSISSIPI, 172.
 MOHAWK, 237, 386, 387.
 MOHN, 167.
 MOI, 349.
 MOLMENTI, 211.
 Mondes, 382.
 MONGOLS, 205, 306, 336, 340, 343.
 MONNET, 65.
 Montagnes, 226, 242, 281, 362, 429.
 MONTESQUIEU, 4, 5, 8, 11, 108, 112, 116, 127, 128, 244, 451.
 MORGAN (de), 138, 139,

- 184, 298, 300, 308, 317, 391, 457.
- Morphologie sociale**, 29, 30, 41, 79, 443.
- MORTILLET (de), 291.
- MORVAN, 76, 191, 227, 377.
- MOSSI, 198.
- Moutons, 245.
- Mûrier, 286.
- MUSSET, 76.
- Nations, 176, 186, 379.
- Nature**, 199, 438, 442, 446. Cadres naturels, 107, 202, 241, 283. Régions naturelles d'États, 381.
- Navigation, 389, 392, 401, 460.
- NEUMANN, 191.
- NICEFORO, 239.
- NIGER, 197, 309, 324, 349, 350, 364, 365, 386.
- NIL, 243, 351, 386.
- NIMES, 419.
- NISARD (Ch.), 6.
- NISSEN, 191.
- NISSENS - HART (J.), 397.
- Nomadisme, 164, 273, 292, 294, 319, 327, 329, 331, 332, 337, 345, 349, 400, 429.
- NORMANDIE, 23, 76, 81, 94, 191, 251, 261.
- NORWÈGE, 233.
- NOTRE-DAME D'AURAY, 405.
- NOWACKI (A.), 294.
- Oasis, 243, 271, 278.
- OCÉANIE, 459.
- Océans, 264.
- EHLMANN, 387.
- Olivier, 192, 286.
- OMALINS D'HALLOY, 66.
- Oranger, 193.
- ORGADES, 245.
- OSTIAKS, 205.
- OUESSANT, 245.
- OURALO-ALTAIQUES, 123.
- PAGIFIQUE, 187, 244, 260; 264, 276, 300.
- PALLAS, 138, 458.
- PANAMA, 393, 434.
- PAPOUS, 277.
- PAQUES (Île de), 187.
- PARTSCH, 191.
- PASSERAT, 148.
- PASSY (A.), 66.
- Pasteurs, 314, 356.
- PATAGONIE, 155, 160.
- Pays, 378, 379.
- Paysage, 76, 441, 443.
- Pêche, 290, 308, 313.
- Pèlerinages, 402; 406.
- PENCK, 24, 141, 453.
- PÉROU, 170, 393, 432.
- PERRY (W. J.), 391.
- PERSE, 408.
- PETERMANN, 171.
- PETOEFI, 157.
- PEULHS, 118, 350.
- PHARAONS, 190.
- PHÉNICIE, 208, 266, 313, 392.
- PHILIPPINES, 266, 313.
- PHILIPPSON, 253, 460.
- Phratries, 183.
- Physiologie, 170.
- PICARDIE, 23, 81, 82, 94, 191.
- Pierre (âge de), 298.
- PIERRE (Ch.), 351.
- PIZARRE, 208.
- Plaines, 228.
- Plantes, 140, 154.
- Plateaux, 228.
- PLATON, 2.
- PLINE, 419.
- Pluies, 144, 150, 224.
- Pô, 191.
- POITOU, 268.
- Polia, poliany, 210.
- POLOGNE, 184.
- POLYBE, 2, 3.
- POLYNÉSIENS, 120, 620, 306.
- Population, 168, 249, 252, 257, 273, 276, 444, V, Densité.
- POPOGATEPETL, 170.
- Ports, 254, 396-7, 400, 421.
- PONTRIN, 302.
- Précipitations. V. Pluies.
- Préhistoire, 437.
- Psychologie, 371, 441.
- Provinces, 379, 410.
- PTOLÉMÉE, 2.
- PUEBLOS, 47.
- PUMPELLY (R.), 272.
- Puzta, 157.
- PYGMÉES, 300, 301, 304.
- PYRÉNÉES, 23, 227, 235, 236, 242, 281, 362, 368, 372, 386.
- QUATREFAGES, [120, 452, 459.
- RACE, 1, 119, 124, 132, 345.
- RA-LAMBO, 195.
- Rallides, 18.
- RAMBERT (G.), 129.
- RASPAIL, 12.
- RATZEL (F.), 2, 11, 13, 22, 24, 28, 34, 39, 43, 45, 49, 57; 62, 67, 70, 71, 85, 98, 101, 104, 112, 114, 165, 206, 269, 283, 320, 321, 357, 382, 384, 411, 433, 435, 436, 447, 448, 452, 453, 456.
- RAUERS, 388.
- RAUH (F.), 1, 34, 37, 90, 375, 450.
- RAVENEAU (L.), 59, 62, 137.
- RECLUS (É.), 19, 157, 209, 230, 232, 250, 265, 267, 268, 354, 453, 458.
- Régions, 206, 207, 447. Monographies régionales, 91, 97. Régions naturelles d'États, 381.
- REGNAULT (D.), 301, 305.
- REINACH (A. J.), 318.

- REINACH (S.), 201.
 REITZENSTEIN (F. von), 182.
 Religion, 185, 196, 202.
 V. Géographie religieuse.
 Rhin, 277, 332, 363, 366, 367, 387.
 RICHARD (G.), 179.
 RICHTOFEN, 11, 350, 354, 455, 458.
 RITTER (K.), 22, 65, 69, 74, 106, 252, 268, 453.
 Riz, 197, 354.
 ROBERT, 250, 258, 261.
 ROHRBACH, 250.
 ROMAINS, 118, 332.
 ROME, 402, 403.
 ROSCHER, 294, 455.
 ROUMANIE, 281.
 ROUSIERS (de), 398.
 ROUSSEAU (J.-J.), 109, 176, 177, 180, 194, 238, 293.
 Routes, 384, 410.
 ROUX (P.), 285.
 RUSSIE, 133, 139, 147, 149, 157, 160, 173, 184, 209, 210, 253, 274, 380, 399.
 SABDE (F.), 258.
 SAGLIO, 312.
 SAGNAC, 180.
 SAHARA, 96, 104, 105, 120, 142, 155, 164, 206, 273, 276, 335, 336, 339, 344, 345, 350, 375, 400.
 SAHEL, 324.
 SAINT-JACQUES DE COMPOSTELLE, 402, 404.
 SALOMON (îles), 46, 198.
 SAMOA, 187.
 SAMOYÈDES, 165.
 SANDWICH, 187, 249, 265.
 SAONE, 367, 392.
 SARACÈNES, 332.
 SARDAIGNE, 132, 245.
 SARMATO-PONTIQUE mer), 156.
 SARRASINS, 327.
 SAUSSURE (H.-B.), de 32.
 Sauvages, 194, 202, 442.
 Savanes, 158.
 SCHIMPER, 140.*
 SCHMIDT (W.), 301, 303.
 SCHMOLLER (G.), 179, 315, 330.
 SCHRADER (O.), 192, 449.
 SCHULZ-LORENTZEN, 194.
 SCHIURTZ (H.), 42.
 SEIGNOBOS, 92, 450.
Selvas, 158.
 SÉMITES, 332.
 SEMPLÉ (Miss E. C.), 32, 33, 112, 114, 116, 117, 119, 122, 123, 205, 207, 237, 247, 307, 313, 319, 334, 453, 459.
 SÉNÉGAL, 315, 352.
 SERGEANT (L.), 122, 123.
 SEYBOTH, 413.
 SHETLAND, 245.
 SHIGATSÉ, 170.
 SIBÉRIE, 147, 161, 162, 167, 199, 205, 274, 336, 340.
 SICILE, 132, 265, 286.
 SIMIAND (F.), 28, 29, 56, 81, 85, 89, 91, 93, 95, 450.
 SIMMEL, 78.
 SINGAPORE, 152.
 SION (J.), 23, 46, 55, 76, 81, 83, 105, 170, 251, 368, 459, 460.
 SLAVES, 285.
 SMITH, 341.
 Sociétés, 101, 107, 202, 439, 441, 457, 460.
 Sociologie, 27, 38, 40, 99, 100, 179.
 Sol, 49, 56, 57, 59, 101, 109, 439.
 SONDE, 265, 305.
 SORRE (M.), 23, 74, 191, 233, 237, 257, 368, 460, SOUDAN, 172, 189, 196, 273, 303, 346, 379, 401.
 SPENCER (B.), 45, 459.
 SPENCER (H.), 18, 117.
 STANLEY, 219.
 Statistique, 179.
 STEINMETZ, 291.
 STENDHAL, 238, 240.
 STRABON, 393.
 STRASBOURG, 413.
 SUEZ, 214, 389, 434.
 SUISSE, 213, 367, 387, 411, 414.
 SYRIE, 390.
 TAHITI, 311.
 TAIGA, 161.
 TAINE, 16, 20, 114, 129, 130, 246, 438, 451.
 TANGANIKA, 309.
 TARIM, 229.
 TASMANIE, 160.
 TATARS, 336.
 TCHAD, 323, 325.
Tchernoziom, 137, 157, 210.
 Terre, 20, 24, 115, 175, 201, 203.
Terres noires, 209, 210.
 THIAU, 258.
 THIERRY (A.), 11, 12, 73.
 TIBET, 20, 53, 105, 170, 228, 326, 329, 368.
 TILENIUS, 120.
 Tonnage, 401.
 TOSCANE, 285, 286, Totem, 47, 51.
 TOUAREG, 173, 241, 323, 324, 336, 344.
 TOUCOULEURS, 349, 350.
Toundra, 161, 163, 322.
 TOUNEUR-AUMONT, 359, 367.
 TOURVILLE (de), 19.
 TOUTEY, 370.
 TRANSBAIKALIE, 172, TRANSVAAL, 273, 326.
 TRANSYLVANIE, 367.
 Tribu, 49, 51, 52, 178, 183, 306, 378, 381.

- Tropiques, 218, 219.
 TROUËSSART, 317.
 TURCS, 325, 336, 343, 344.
 Tunnels, 213, 214, 434.
 TÜRKESTAN, 155, 272, 274, 366.
 TYR, 246, 267, 269, 416.
 UKRAINE, 133. •
 VACHER, 81, 100, 101.
 VALLAUX (C.), 23, 33, 34, 59, 69, 71, 81, 83, 85, 104, 106, 123, 251, 253, 259, 261, 269, 401, 452, 453, 460.
 VARENIUS (B.), 61.
 VAUBAN, 417.
 VAUDOIS, 238.
 VENÉZUELA, 154.
 VENISE, 211, 271, 393, 403, 412, 417.
 VERSAILLES, 424.
 VIDAL DELABLACHE, 10, 22, 26, 30, 52, 58, 59, 60, 63, 65, 70, 72, 75, 85, 95, 98, 102, 138, 140, 146, 149, 157, 171, 188, 195, 209, 242, 288-289, 321, 376, 387, 390, 407, 409, 414, 434, 436, 446, 448, 449, 451, 543, 454, 459, 460.
 Vie (genres de), 203, 356, 447.
 VIGNAUD (H.), 268.
 Vigne, 76, 190, 192, 286.
 Village, 52.
 Villes, 411, 434.
 VIMEU, 84.
 Völkerkunde, 27.
 Völkerpsychologie, 27.
 Völkerwissenschaft, 27, 42.
 VOLGA, 157, 366, 386.
 Volkskunde, 27.
 VOSGES, 227, 342.
 WAGNER (H.), 24.
 WALLACE, 245.
 WALLONIE, 367.
 WOEIKOF (A.), 52, 147, 161, 167, 174, 273, 274, 340, 454, 455, 459.
 WOGOULES, 138.
 WUTSCHKE (J.), 171.
 YUCATAN, 231.
 ZABOROWSKI, 138.
 ZAMBÈZE, 122.
 ZEEBRUGGE, 397.
 ZÉLANDE (N^{11e}), 18, 113, 160, 187, 300.
 ZEMBLE (N^{11e}), 162.
 ZIMMERMANN (M.), 119, 141, 455.
 ZOULOUS, 197.
 Zusammenhang, 94, 182.



TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. — *Le problème des influences géographiques...* 1
I. Historique et position traditionnelle du problème, 2. — II. La géographie humaine et ses critiques, 21. — III. Le plan et les directions du livre. L'esprit géographique, 31.

PREMIÈRE PARTIE

COMMENT POSER LE PROBLÈME LA QUESTION DE MÉTHODE

CHAPITRE PREMIER. — Morphologie sociale ou géographie humaine. 43
I. Les objections de la morphologie sociale : les groupements humains sans racines géographiques, 45. — II. Les objections de la morphologie sociale : l'ambition géographique, 51. — III. L'erreur de Ratzel. Et qu'il n'est pas toute la géographie humaine, 58. — IV. La géographie humaine héritière de l'histoire, 62. V. — Les survivances du passé : vieux problèmes, vieux préjugés, 67. — VI. Une géographie humaine modeste, 73.

CHAPITRE II. — La question de principe et la méthode de recherche. Évolution humaine, évolution historique,..... 80
I. L'objection de principe : y a-t-il une science géographique? 81. — II. La géographie ne prétend pas être une science de nécessités, 86. — III. La question des monographies régionales, 91. — IV. La géographie politique étroitement solidaire de la géographie humaine, 98. — V. L'objet légitime des recherches : les rapports du milieu et des sociétés dans leur évolution historique, 101.

DEUXIÈME PARTIE

CADRES NATURELS ET SOCIÉTÉS HUMAINES

CHAPITRE PREMIER. — Le problème des divisions. Le climat et la vie..... 107
I. La notion traditionnelle du climat. Les précurseurs, 108. — II. Le climat et l'organisme physique des hommes, 116. — III. Le climat,



les caractères et les actions humaines, 125. — IV. Le climat agit par l'intermédiaire du monde botanique, 136.

CHAPITRE II. — La détermination des cadres naturels. 144

I. Complexité de la notion de climat, 144. — II. Les grands cadres climato-botaniques de la vie humaine, 151. — III. La symétrie de l'organisme terrestre et la distribution des types de sociétés humaines, 163.

CHAPITRE III. — L'homme dans la nature : individus ou société. 175

I. Les anciennes conceptions : du couple à la nation, 176. — II. Ancienneté des groupements nationaux, 181. — III. A vastes régions monotones, vastes groupements anciens, 187. — IV. Le sauvage et le barbare dans la nature : besoins et coutumes, 194.

TROISIÈME PARTIE

POSSIBILITÉS ET GENRE DE VIE

CHAPITRE PREMIER. — Les points d'appui : montagnes, plaines et plateaux. 203

I. Les vicissitudes des possibilités : réveils et assoupissements, 204. — II. Comment définir les possibilités? 216. — III. Les points d'appui des hommes : plaines, plateaux, montagnes, 225.

CHAPITRE II. — Les petits cadres naturels : les unités insulaires. 241

I. La notion biologique d'insularité, 244. — II. L'île circuit de côtes. La notion de littoralisme, 248. — III. La côte nourricière, 255. — IV. La navigation des îles et le thème de l'isolement insulaire, 264. — V. Les îles du désert : les oasis, 271. — VI. La notion d'isolement et sa valeur géographique, 279.

CHAPITRE III. — La notion de genre de vie. Les peuples chasseurs et pêcheurs. 284

I. Géographie des besoins ou des genres de vie? 287. — II. Les classifications des économistes. L'hypothèse des trois états, 290. — III. Les peuples chasseurs, 298. — IV. Les peuples pêcheurs, 308.

CHAPITRE IV. — Pasteurs et cultivateurs, nomades et sédentaires. 314

I. Domestication et nomadisme, 314. — II. Les caractéristiques du genre de vie pastoral, 322. — III. Institutions et religions des pasteurs nomades, 330. — IV. Les oscillations du nomadisme, 338. — V. Culture à la houe et sédentarité précaire, 345. — VI. Les types de transition, 349.

QUATRIÈME PARTIE

GROUPEMENTS POLITIQUES
ET GROUPEMENTS HUMAINS

CHAPITRE PREMIER. — Le problème des frontières et les régions naturelles d'États.....	359
I. La théorie des frontières, 360. — II. Lignes-limites ou zones frontières? 365. — III. La part de la psychologie, 371. — IV. L'État n'est jamais donné: il est toujours forgé, 376. — V. Les régions naturelles d'États, 381.	
CHAPITRE II. — La circulation. Les routes.....	384
I. Tracé et terrain, 385. — II. Les fonctions des routes: les routes commerciales, 390. — III. Routes religieuses, routes intellectuelles, 402. — IV. Les routes politiques et la genèse des États, 407.	
CHAPITRE III. — Les villes.....	411
I. Quelques excès d'interprétation, 411. — II. Les villes-forteresse, 415. — III. Éléments de formation, éléments de croissance, 418. — IV. L'homme et les possibilités urbaines, 425. — V. L'action des conditions naturelles sur l'homme s'atténue-t-elle? 428.	
* * *	
CONCLUSION. — <i>La tâche présente</i> . Méthodes biologiques, méthodes géographiques.....	435



TABLE DES FIGURES

FIG. 1. — Extension maxima des glaciers pléistocènes. D'après de Morgán.....	137
FIG. 2. — Les glaces et l'expansion de l'industrie paléolithique (types chelléen et acheuléen). D'après de Morgán..	139
FIG. 3. — Les précipitations : Régions arides, régions sèches et régions arrosées.....	145
FIG. 4. — Croquis de la région circumpolaire boréale, montrant la limite nord de la végétation sylvestre.....	162
FIG. 5. — Densité du peuplement humain.....	168
FIG. 6. — Répartition des genres de vie.....	299
FIG. 7. — Le domaine du nomadisme : déserts et steppes d'Asie et d'Afrique.....	337



